



HAL
open science

La société sherpa à l'ère du “ Yak Donald's ” : lutte des places pour l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest (Népal)

Etienne Jacquemet

► To cite this version:

Etienne Jacquemet. La société sherpa à l'ère du “ Yak Donald's ” : lutte des places pour l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest (Népal). Géographie. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2018. Français. NNT : 2018BOR30026 . tel-02275425

HAL Id: tel-02275425

<https://theses.hal.science/tel-02275425v1>

Submitted on 30 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne
École doctorale Montaigne Humanités
UMR 5319 - Passages – Centre National de la Recherche Scientifique

La société sherpa à l'ère du « Yak Donald's »

—

Lutte des places pour l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest (Népal)

Etienne JACQUEMET



Thèse pour l'obtention du doctorat de géographie
Soutenue le 9 juillet 2018

Sous la direction d'Isabelle SACAREAU

Jury composé de :

Xavier BERNIER, Professeur des Universités – Université Paris-Sorbonne (rapporteur)

Serge BRIFFAUD, Professeur des Universités – ENSAP Bordeaux (président)

Sylvie CLARIMONT, Professeure des Universités – Université de Pau et des Pays de l'Adour (examinatrice)

Olivier LAZZAROTTI, Professeur des Universités – Université de Picardie Jules Verne (rapporteur)

Isabelle SACAREAU, Professeure des Universités – Université Bordeaux Montaigne (directrice)

Joëlle SMADJA, Directrice de recherche – Centre d'Études Himalayennes - CNRS (examinatrice)

La société sherpa à l'ère du « Yak Donald's »

—

**Lutte des places pour l'accès aux ressources dans la région
touristique de l'Everest (Népal)**

Etienne JACQUEMET

à celle(s) et ceux qui ont laissé leur place,

à celles et ceux qui cherchent la leur.

Note sur la transcription des termes et des noms étrangers

Les mots d'origine étrangère, qu'ils soient en anglais, en latin, en népali ou en sherpa, sont inscrits en italique, à l'exception des noms d'entreprises ainsi que des termes employés dans les activités du trekking et de l'himalayisme, tombés dans le langage courant.

Les mots en népali ou en sherpa sont retranscrits de façon romanisée, sans leurs signes diacritiques. Le *u* se prononce *ou* : Lukla se prononce « Loukla », le *e* se prononce *é* : Namche ou Thame, se prononce « Namché » ou « Thamé ». Le *i* dans le nom de la communauté *rai* se prononce *ai*.

Les noms des différentes communautés portent la majuscule sauf lorsqu'ils deviennent des adjectifs.

Anonymat

Seuls les auteurs, les personnes ayant accepté des entretiens semi-directifs, ainsi que les personnes qui apparaissent dans les médias, sont désignées par leur identité complète (nom et prénom). Les autres ne sont désignées que par l'initial de leur(s) prénom(s) et leur patronyme qui est le plus souvent le nom de leur communauté d'origine. Compte-tenu du très grand nombre d'homonymes, un certain anonymat est ainsi respecté.

Taux de change

Entre 2015 et 2016, période de la réalisation des enquêtes sur le terrain, un euro valait en moyenne 120 roupies népalaises.

Sigles et abréviations

BZUG : Buffer Zone User Group

CBS : Central Bureau of Statistics

ICIMOD : International Center for Integrated Mountain Development

IDH : Indice de Développement Humain

IPCC : Intergovernmental Panel on Climate Change

IUCN : International Union for the Conservation of Nature

KBC : Khumbu Bijuli Company

NMIA : Nepal Mountaineering Instructors Association

NNMGA : Nepal National Mountain Guide Association

NKPS : Namche Kane Pani Sanshtan, « Comité de l'eau potable de Namche ».

PNUD : Programme des Nations Unies pour le développement

PNUE : Programme des Nations Unies pour l'environnement

SNP : Sagarmatha National Park

SPCC : Sagarmatha Pollution Control Committee

TAAN : Trekking Agencies Association of Nepal

TRPAP : Tourism For Rural Poverty Alleviation Program

UIAGM : Union Internationale des Associations de Guides de Montagnes

VDC : Village Development Committee

Remerciements

« La grandeur d'un métier est, peut-être, avant tout d'unir des hommes : il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines. »

Antoine de Saint-Exupéry, 1939 : 42

Il est des instants de la vie que l'on n'oublie pas. Se voir proposer un jour une thèse de géographie sur l'Himalaya fait partie de ceux-là. Enfant, on rêve de traverser des déserts, de gravir des montagnes et de suivre les pistes du sel. Flirtant avec les précipices, on dévalera des vallées en *jeep* ou dans le ventre d'hélicoptères de l'époque brejnévienne. A pied, on franchira des cols, on rencontrera des bergers, on se perdra en forêt, on vivra des amourettes le temps d'un bivouac. On ne prendra pas de douches pendant des semaines et on pourra même manger avec les doigts ! Ça ne sera pas toujours facile. Et les autres, les rationnels, nous demanderont souvent « pourquoi ? ». Peu importe. On comblera du mieux qu'ont peut cette urgence à vivre.

Néanmoins, le temps passe...

Mais un jour, alors qu'on avait pourtant presque cessé d'y croire, le plus beau métier du monde se présente finalement à vous. Combien de fois au cours de cette thèse, en France, face à un sommet ou lors d'un entretien, n'ai-je pas déjà remercié ma directrice de thèse, Isabelle Sacareau, pour m'avoir permis de transformer l'un de mes rêves en réalité ? Je suis à Isabelle d'une reconnaissance infinie pour sa confiance et ce fragment de vie de véritable privilégié. En sus, je voudrais la remercier pour sa disponibilité et son regard attentif tout au long de ce travail. Deux décennies après « Porteurs de l'Himalaya », je constate, amusé, que ses travaux sur la montagne et le tourisme en Himalaya font partie des tout premiers écrits scientifiques par lesquels j'ai entamé ce long cursus. J'espère livrer ici une thèse à la hauteur de ses espérances.

Beaucoup avant d'entreprendre ce travail m'avaient dépeint la réalisation d'une thèse comme un exercice profondément morne et solitaire. Malgré les nombreux obstacles, j'eus toutefois la chance de ne jamais la vivre entièrement comme telle. Je voudrais ainsi dire tout le plaisir que j'ai eu à intégrer l'équipe Preshine. Parmi l'ensemble des chercheurs bordelais, grenoblois, parisiens, népalais ou montpelliérains intégrés dans ce grand programme de recherche, j'ai notamment été particulièrement honoré de travailler avec Véronique André-Lamat. Mes recherches ont grandement profité de son dynamisme, de sa rigueur et de son grand sens critique. Je dois à Véronique quelques sueurs froides, depuis oubliées je l'espère, par son profond sens de l'humour.

Mes remerciements aux « Preshiniens », vont également à mes jeunes collègues Mathieu Piffeteau, Marie Savéan, Ornella Puschiasis, Judith Eeckman et Louise Mimeau. Je souhaiterais par ailleurs adresser un remerciement plus particulier à trois de ces collègues. À Céline Abadia et Alix Muller, tout d'abord, sans qui l'expérience d'une telle série de tremblements de terre aurait sans doute été

beaucoup plus difficile à vivre ! À Marie Faulon, ensuite. Étudiante en Master, ingénieure d'études sur le programme Preshine, puis doctorante au sein du laboratoire Passages, Marie m'a supporté pendant quatre longues années. Je tiens ici à la remercier très chaleureusement pour l'ensemble des moments passés avant, après et surtout pendant nos différents terrains de recherche. Sa détermination et son enthousiasme ont non seulement constitué des atouts indispensables dans la collecte des données, mais ils ont aussi été à l'origine de journées inoubliables. À Marie – ma collègue, mon amie, ma troisième mère – « la moitié de la gloire ! ».

Je souhaiterais poursuivre en exprimant ma plus grande gratitude envers mon ami Sonam Lama. Par sa finesse d'esprit et son champ illimité de connaissances, par les nombreux services que son agence « Tsum Valley Home Stay » m'a rendus, Sonam a été un formidable *gate-keeper* : ma personne ressource à Katmandou. Bien avant d'entreprendre cette thèse, j'avais dit à Sonam un jour que j'écrirai sur les circulations et la petitesse du monde, sur le parcours des hommes et des femmes comme le sien, et enfin sur ces amitiés qui ne se formalisent pas de quelques milliers de kilomètres. Je profite également de ces lignes pour remercier son frère Pema pour son hospitalité et la préparation de ses nombreux *dal bhat*. Pour saluer aussi sa sœur Phunjo, qui nous a permis de partager avec elle, une journée absolument mémorable au camp de base de l'Everest.

Il m'est impossible de ne pas mentionner non plus le rôle clef joué par « mon » guide et interprète Lhakpa Tenzing Sherpa. Sur le terrain, Lhakpa fût d'un professionnalisme et d'une implication tout à fait remarquables. D'une grande patience, capable de décoder le fil de mes pensées au-delà de 4000 mètres, Lhakpa fût surtout un médiateur sincère et parfait entre le chercheur complexé et l'indomptable « cherché ». Il y a avait en outre, là-haut, tant de vallons à explorer, tant de « collines » et tant de sommets à gravir... Sans sa vigilance, ce travail aurait bien pu prendre une dizaine d'années.

Conscient de l'ampleur que pourrait prendre ces remerciements, je m'excuse de ne saluer que plus brièvement - mais tout aussi sincèrement :

- les enseignants-chercheurs présents à l'Institut de Géographie Alpine entre 2005 et 2008, ainsi que Sébastien Oliveau, à qui je dois mes premières armes de scientifique ;

- l'ensemble de mes collègues du laboratoire Passages, et plus particulièrement Sylvie Vignolles pour le suivi administratif. Solange Pupier ainsi que Djemila Zeneidi que pour leur écoute et leur disponibilité. À Charles-Antoine Landel, Olivier Pissoat, Julie Pierson et Grégoire Le Campion pour leur assistance sans faille en matière de solutions informatiques et cartographiques ;

- compagnons de doutes, de galères ou de grands moments : Arthur Oldra, Caroline Sarrazin, Angéline Chartier, Ninon Huerta, Ophélie Touchard, Jean-Baptiste Lann, Benjamin Chambelland, Myriam Casamayor, notamment ;

- Frédéric Giffard, Thomas Hubert et Hugo Strazzeri, pour les journées de coupures ;

- Julien, Paul, Marion, Christelle et Guilhem, Marek et Anaëlle, chez qui j'ai beaucoup (trop ?) fait étape ;

- les étudiants de géographie des promotions 2014/2015 et 2015/2016 de l'Université Bordeaux Montaigne qui m'ont accompagné à leur manière pendant ces quelques années ;
- les 261 familles du Khumbu qui ont bien voulu m'ouvrir leur porte, ainsi. J'ai pleinement conscience de ce que je leur dois ;
- l'État français et mon employeur : le CNRS ;
- Olivier Jacquemet, pour le temps consacré à la relecture ;
- au pétrole et aux machines volantes sans lesquels rien ne serait définitivement possible ;
- à ma mère, Anne, à mon père, Jean-François, à ma fratrie : pour tout le reste et l'essentiel.

Sommaire

La société sherpa à l'ère du « Yak Donald's »

–

Lutte des places pour l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest (Népal)

Remerciements	7
Sommaire	11
Partie introductive	13
La société sherpa à l'ère du « Yak Donald's »	
<i>Introduction</i> – Au pied de Babel : enjeux de l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest	15
<i>La fabrication de la thèse</i> – Méthodologie de la recherche en terrain mouvementé	46
Première partie	
La mise en tourisme du Khumbu : d'un espace-temps limitatif à un espace-temps des possibles	72
<i>Chapitre 1</i> – « De la pioche au piolet » : l'invention du tourisme de montagne dans la région de l'Everest	76
<i>Chapitre 2</i> – De la « fée des glaciers » au « Khumbupoly » : valorisation des ressources locales fondatrices du système touristique	106
Deuxième partie	146
Acteurs et stratégies d'accès aux ressources locales : jeux de places et d'emplacements	
<i>Chapitre 3</i> – Disponibilité, stratégies et inégalités d'accès à la ressource en eau domestique et en eau énergie dans le Khumbu	150
<i>Chapitre 4</i> – Trouver et conquérir sa place : stratégies de (dé)placements vers et à travers « l'espace-tremplin » du Khumbu	190
Troisième partie	
La société à l'ère du « Yak Donald's », un haut-lieu entre changements globaux et transformations locales	236
<i>Chapitre 5</i> – Partir ou défendre sa place dans la région de l'Everest	242
<i>Chapitre 6</i> – Le dilemme sherpa : trouver la bonne place pour changer sans trahir	274
Conclusion	312
Les Sherpas sur le fil de l'arête	
Bibliographie	320
Données d'organismes	340
Annexes	344
Table des figures	425
Table des encadrés	427
Table des matières	429

Localisation du Mont Everest en Asie du Sud-Est



Conception & réalisation : Jacquemet E., 2017

Partie introductive

—

La société sherpa à l'ère du « Yak Donald's »

—

**Lutte des places pour l'accès aux ressources dans la région
touristique de l'Everest**

Introduction

-

Au pied de Babel : enjeux de l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest

Ils sont plusieurs dizaines de milliers à venir le contempler chaque année. Abstraction faite du continent africain, des micros-États insulaires du Pacifique ou de la Caraïbe, ils proviennent des quatre coins de la planète. Ils, ou elles, sont le plus fréquemment australiens, américains ou européens. Mais ils ou elles, sont également sâdhu indien, pharmacienne à Téhéran, unijambiste indonésien, commerciaux sud-africains, voire syrien ou palestinien. Ingénieur, médecin ou enseignant de profession, ils sont aussi étudiants, chômeurs ou retraités. Ils sont venus réaliser un reportage pour une chaîne de télévision péruvienne, ou, viennent de terminer leurs trois années de service dans l'armée israélienne. Britanniques expatriés dans les pays du Golfe, ils ont profité de quelques jours de congés qu'ils leur restaient à poser. Jeunes, entre deux-âges ou octogénaires, seuls, la plupart du temps en couple, entre amis ou en compagnie d'inconnus, ils avaient le plus souvent prévu ce voyage de longue date. Mais d'autres ont également improvisé cette halte lors de leur circonvolution autour de la planète. Durant une quinzaine de jours, ils et elles vont cohabiter et marcher ensemble, le regard tendu vers le point le plus élevé de la surface terrestre.

À 5 600 mètres d'altitude, depuis le belvédère du Kala Pathar, dans l'est du Népal, l'Everest (8 850 m) a l'apparence d'une pyramide rocheuse légèrement affaissée sur son flanc nord. Sans beauté ni laideur particulière, la tonalité grisâtre de son sommet tranche néanmoins sur le bleu profond de la troposphère. Depuis le Kala Pathar, le toit du monde se dégage par ailleurs très distinctement de son épaulement à l'ouest et des contours particulièrement effilés du Nuptse (7 861 m) : proéminences aux teintes blanches et argentées sans lesquelles il est impossible de le considérer. L'ensemble exerce un magnétisme d'autant plus fort, que seuls neuf kilomètres séparent l'observateur du sommet. Et le marcheur se prend alors à rêver, comme ceux qui chaque printemps sont plusieurs centaines à triompher. Car entreprendre l'ascension de l'Everest, c'est gravir Babel, la tour mythique qui dans la Bible permit aux hommes de se faire un nom. L'analogie est facile, mais elle est quasiment parfaite. En akkadien, Babel signifierait la « porte de Dieu ». En népalais, l'Everest est baptisée *Sagarmatha* : « la montagne dont le front touche les cieux ». Au Tibet, de l'autre côté de la frontière, il est appelé *Chomolangma*, la « déesse-mère de l'univers ». Ainsi, depuis 1921, date de la première expédition vers son sommet, l'Everest s'immisce régulièrement dans les psychés. Année après année, tragédies, exploits et polémiques rythment l'histoire et entretiennent une fascination du public presque inchangée. De la chute d'un sérac au tremblement de terre en passant par la disparition relativement récente de l'une des plus grandes stars de l'alpinisme mondial, Ueli Steck, ces cinq dernières années, l'Everest a encore été particulièrement médiatisé.

Le présent travail, toutefois, n'aura pas pour objectif de retracer l'histoire de la fièvre qui s'est développée autour de ce sommet. Un nombre prodigieux d'ouvrages ont en effet déjà été écrits sur

le sujet. Plusieurs ont également été consacrés à la mise en tourisme de cette région, et notamment au développement du trekking, cette forme de randonnée au long cours pratiquée dans des régions exotiques, justement inventée au pied de Sagarmatha. Isabelle Sacareau (1997), plus particulièrement, a bien montré comment l'interaction de cette pratique entre différents acteurs (habitants, touristes, institutions) et en certains lieux, avait donné naissance à de véritables « systèmes touristiques localisés » (Perret, 1992). La plupart des autres auteurs se sont penchés sur la façon dont l'augmentation incessante du nombre de « trekkeurs » – d'une centaine par an au début des années 1970, à près de 45 000 en 2017 – avait contribué à transformer la région de l'Everest et les modes de vie de ces habitants¹, majoritairement issus de la célèbre communauté sherpa (Fürier-Haimendorf, 1980 ; Fisher, 1986, 1990 ; Kunwar, 1989 ; Stevens, 1996 ; Adams, 1996 ; Roger & Aitchison, 1998 ; Nepal et *al.*, 2002 ; Nepal, 2005 ; 2015 ; 2016 ; Spoon, 2008 ; Daconto & Sherpa L. N., 2010 ; Spoon & Sherpa, 2013 ; Nyaupane et *al.*, 2014). Au-delà de ces différentes études, cette thèse vise plutôt à s'intéresser aux différents ressorts qui sous-tendent le développement de ce territoire touristique, et qui lui permettent de se renouveler pour perdurer, problématique n'ayant encore jamais été réellement traitée. Outre les représentations collectives des visiteurs tendant à faire de cette région un espace profondément « hétérotopique » (Foucault, 1967), ce travail fait l'hypothèse que la pérennisation de ce système touristique repose de plus en plus sur la valorisation de ressources récemment « (ré)inventées » que représentent l'eau domestique, l'eau énergie, le foncier et plus largement ce que l'on nomme « l'emplacement ».

La question de l'exploitation des ressources dans ce territoire relativement petit², appelé par les Sherpas le Khumbu, n'a *a priori* rien d'inédit. Cette thématique a en fait été le cœur de cible de nombreuses recherches menées parmi certains des auteurs précédemment cités, tout comme de nombreux autres encore (*ibidem*, Lucas et *al.*, 1974 ; Furer-Haimendorf, 1975 ; Bjonness, 1980 ; Hillary, 1982 ; Hinrichsen et *al.* 1983 ; Karan & Mather, 1985 ; Sherpa M., 1985 ; Byers, 1987, 2005, 2009 ; Brower, 1987, 1991, 2000 ; Stevens 2008, Sherpa M. N., 2013). Toutefois, depuis les années 1970, ces différentes études ne se focalisent que sur un ensemble de trois ressources seulement, les ressources agro-sylvo-pastorales, dont l'importance dans le fonctionnement du système touristique local doit aujourd'hui être relativisée, notamment du fait du développement de l'hydroélectricité. A de rares exceptions près (Stevens, 1993 ; 2008 ; Adams, 1996 ; Nepal, 2015 ; 2016), ces auteurs ont par ailleurs pris l'habitude de ne considérer le tourisme que comme un facteur exerçant une pression sur ces ressources. Dans la lignée des travaux de Louis Turner et John Ash (1975), c'est la thèse maintes et maintes fois rabattue d'un tourisme perçu comme une force exogène, profondément destructrice non seulement pour les milieux, mais au-delà pour les modes de vie des sociétés locales. A l'inverse, cette thèse choisit de s'inscrire dans le champ des travaux qui considèrent le tourisme comme un véritable catalyseur pour inventer et valoriser de nouvelles ressources, et ainsi en faire des clefs de développement territorial et humain (Equipe MIT, 2002, 2005). Suivant la pensée du prix Nobel d'économie Amartya Sen sur les « capacités³ » des individus, ce travail souhaite montrer que les autochtones, loin de n'avoir aucune prise ou de subir passivement les effets du tourisme, en sont parmi les premiers promoteurs, capables d'en tirer des revenus extrêmement conséquents et d'en faire un instrument au service de stratégies propres.

¹ Ils sont aujourd'hui près de 7 000 sur le territoire.

² Superficie de 1 500 km².

³ Ce néologisme désigne la capacité d'un individu « à être et à faire » (Sen, 2000 : 105). Il sera défini plus en détail ultérieurement.

Il ne s'agit pour autant pas de porter un regard béat sur le fonctionnement de cet espace touristique. Dans un contexte d'augmentation des besoins, l'accès aux ressources en eau, en énergie, ou aux meilleurs emplacements, ne va pas de soi. Tous les acteurs n'occupent pas les mêmes positions spatiales par rapport à ces ressources, ni les mêmes moyens (capitaux) pour les valoriser au mieux. Dans cette région extrêmement symbolique, terre de héros et de sommets prestigieux, l'accès à ces ressources donne lieu à ce que l'on définira ultérieurement comme une « lutte des places » (Lussault, 2009), opposant d'une part une population qui s'estime dépositaire du territoire, de son économie, de sa culture, et d'autre part, des populations nouvelles, en position d'*outsiders*⁴, qui attirées par les opportunités socioéconomiques cherchent à s'y implanter. Dans cet espace empreint de mobilités, de plus en plus ouvert et amarré aux flux de la mondialisation, ce qu'incarne le « Yak Donald's » - l'un des nombreux nouveaux *pubs* de la région - se pose ainsi la question de la recomposition du rapport, du partage et de la gouvernance, non seulement des ressources, mais plus largement de ce territoire, un haut lieu du tourisme.

Sommet de l'Everest (au centre) depuis le belvédère du Kala Pathar (5 600 m), Népal.



Cliché : Jacquemet E., décembre 2011.

⁴ Terme employé par les Sherpas du Khumbu pour désigner toute personne n'en étant pas originaire. Parce qu'il désigne à la fois « l'étranger » et le « concurrent », l'utilisation anglo-saxonne de ce terme sera conservée.

1. Définitions et applications du concept de ressource

Avant de présenter les principaux protagonistes de cette thèse et de préciser les enjeux autour de l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest, il est indispensable de clarifier ce que recouvre justement ce concept de « ressource ».

1.1. La ressource : contours d'un concept polysémique

Un concept, des définitions multiples

Dans le dictionnaire, la ressource est définie comme « ce qui peut fournir de quoi satisfaire au besoin, améliorer une situation », c'est aussi le caractère « de ce qui surgit », de « ce qui sourd » (Rey *in* Le Grand Robert, 2001 : 2035). Cette définition, très large, donne matière à de nombreuses interprétations. Sous un angle économique, les ressources désignent les « moyens pécuniaires, [les] moyens matériels d'existence ». Sous l'angle des facultés humaines elles recouvrent la : « force psychique, [les] possibilités d'action qui peuvent être mises en œuvre, le cas échéant ». Enfin sous un angle éminemment plus géographique, elles peuvent être considérées comme les : « moyens matériels (hommes, réserves d'énergie, etc.) dont dispose ou peut disposer une collectivité » (*ibidem*). Sur Internet, le géographe Bernard Ellisalde n'écrit pas autre chose : « Dans un sens très général, une ressource est un élément présentant une utilité pour les sociétés humaines. On inclut traditionnellement dans cette catégorie, l'énergie et les matières premières, mais aussi l'information et les disponibilités humaines » (*in* Hypergeo, 2014).

Innombrables, l'ensemble des définitions concordent sur le fait que les ressources soient toujours socialisées. En effet, les ressources sont nécessairement « perçues, nanties de valeurs d'usages » et intégrées dans des pratiques productives : « les ressources n'ont pas de valeur en elles-mêmes [...] La ressource est toujours relative, elle n'existe que si on lui accorde un potentiel et qu'on est en mesure de l'exploiter » (Brunet et *al.*, 2005 : 433). Comme l'écrit Claude Raffestin, les hommes ne s'intéressent pas à la matière en tant que « masse inerte indifférenciée mais en tant qu'elle possède des propriétés correspondant à des utilités » (1980 : 203). Ainsi, Claude Raffestin définit-il très élégamment la ressource comme :

« Le champ de possibles ouvert grâce à la transformation de la matière en possibles [...], possibles dont seuls certains se réaliseront à travers une visée intentionnelle (connaissance et pratique) qui jouera le filtre de sélecteur ». Sans la pratique, poursuit-il, « la matière demeure un pur "donné" inerte et ses propriétés sont latentes. Sans pratique, la matière n'est pas dévoilée en tant que champ de possibles » (*ibidem*).

Des ressources sans cesse (ré)inventées

En premier lieu, il convient donc d'insister sur le fait qu'il n'existe pas de ressources sans hommes, sans besoin et sans connaissances techniques, et que « les ressources sont toujours inventées, parfois bien longtemps après avoir été découvertes » (Lévy *in* Lévy & Lussault, 2003 : 798). Cette réflexion vaut évidemment pour le tourisme, ressource à part entière dont plusieurs auteurs ont bien montré comment non seulement les lieux (Knafou, 1991), mais aussi les pratiques et les modes

d'organisation (Équipe MIT, 2005) avaient été littéralement inventés, c'est-à-dire nantis d'utilisations nouvelles, après qu'un contrat tacite eut été passé entre la société d'accueil et les premiers visiteurs. À l'inverse, certaines ressources peuvent voir leur utilité décliner, notamment au profit d'autres considérées comme étant plus rentables ou adéquates. Longtemps source d'énergie la plus utilisée en France, le charbon par exemple, ne représente aujourd'hui pas plus de 2% de la consommation énergétique nationale et a été largement remplacée par le pétrole et l'électricité (IEA, 2017). De la même façon, des auteurs ont émis l'hypothèse que l'attrait de certains sites touristiques puisse périlcliter (Turner & Ash, 1975). Loin de ce point de vue, et au-delà même de toute forme d'invention ou d'extinction, cette thèse montrera comment des ressources – dont le tourisme lui-même – peuvent surtout être réinventées par l'apparition d'innovations. Il s'agit de constater que sans nécessairement apparaître ou disparaître, certaines d'entre elles peuvent au fil du temps voir les systèmes d'utilités et de valeurs qui leurs sont associés se transformer. Le « donné » demeure le même et continue d'être exploité, mais de façon et à des fins différentes, amenant les sociétés à s'adapter aux nouvelles conditions de leur existence. Le passage de la terre comme ressource agricole à ressource foncière, traité dans les chapitres suivants, en est un très bon exemple. Enfin, toujours sans disparaître, une ressource peut cumuler différentes utilités si de nouvelles fonctions lui sont trouvées. Ainsi en est-il de la ressource en eau à laquelle, dans la région de l'Everest comme ailleurs, on prête aussi bien des usages domestiques depuis des temps immémoriaux (boire, irriguer, laver, se laver), que des usages énergétiques nettement plus récents (production d'hydroélectricité).

Les ressources : origines biophysiques ou humaines ?

Les définitions présentées ci-dessus amènent une première discussion. Les ressources sont-elles toujours issues du monde biophysique, c'est-à-dire systématiquement matérielles, ou peuvent-elles aussi être issues de réalités humaines, et donc être également immatérielles ? A ce niveau, l'avis des géographes diverge. Pour Claude Raffestin, les ressources sont obligatoirement formées à partir de matières physiques, elles-mêmes produites indépendamment de la volonté des hommes : ce que Georges Bertrand, nomme le « géosystème » (2002). Ces matières comprennent celles du sous-sol, du sol (pourvu de qualités pour l'agriculture, la construction), celles des eaux, de la biomasse, des énergies solaires, gravitaires ou éoliennes. Selon cet auteur, ce sont elles, et elles seules qui vont aboutir à la création de ressources après avoir été transformées par le travail et le génie humain

Pour un grand nombre d'auteurs, une acceptation plus large de la ressource doit néanmoins être retenue. Pour des géographes comme Roger Brunet, Jacques Lévy ou des spécialistes de l'économie territoriale, comme Bernard Pecqueur, Gabriel Colletis ou Véronique Peyrache-Gadeau, les ressources ne sont pas seulement issues du géosystème, elles sont aussi construites à partir du monde social. Comment ne pas reconnaître en effet le tourisme, ou même la culture (justement mobilisée comme ressource dans le cadre de cette activité), comme de puissants moyens permettant à une société de se développer ? Pour Jacques Lévy, « l'erreur de la "protogéographie" consistait à se situer dans un monde productif sans histoire et à faire comme si le caractère de ressource pour la production d'une réalité était inscrite dans son essence naturelle » (Lévy *in* Lévy & Lussault, 2003 : 798). Selon lui, enfermer les ressources dans une dimension strictement biophysique revient à attribuer aux sociétés, aux territoires, des « vocations », et par conséquent, à nier leur capacité à inventer de nouvelles ressources. Le concept de ressource offre indubitablement des clefs de

compréhension plus pertinentes lorsque l'on dépasse son acceptation strictement matérielle pour le considérer plus largement comme une « réalité » (Lévy *in* Lévy & Lussault, 2003).

1.2. Qui de l'œuf ou de la poule ? Divergences et problèmes de sémantique

Après s'être accordé sur le fait que les ressources pouvaient être puisées dans un substrat aussi bien humain que naturel, idéal que matériel, il convient de régler un second problème de conception et de sémantique : la ressource désigne-t-elle la réalité *a priori* ou *a posteriori* ? Autrement dit, est-ce la matière qui contribue à faire ressource, ou bien l'inverse ?

Certains considèrent que la ressource représente la réalité à l'issue du processus de production. Claude Raffestin, notamment. D'après lui, la matière est assimilable à « un donné ». C'est l'action de l'homme sur ce « donné » qui à l'issue du processus de production le transformera en une ressource.

« [Une ressource] pour être qualifiée de telle, ne peut qu'être le résultat d'un processus de production : il faut un acteur (A), une pratique ou si l'on préfère une technique médiatisée par le travail : *r* et une matière (M). La matière ne devient ressource qu'à l'issue d'un processus de production complexe que l'on peut formuler d'une manière rudimentaire : $ArM \Rightarrow P$ (ensemble de propriétés ou ressource). » (1980 : 204-205)

Selon cette approche, ni l'arbre, ni la forêt ne forment la ressource. C'est bien l'action de l'homme sur la matière ; l'arbre ou la forêt, et le résultat de cette action ; le bois débité, qui forment la ressource. En cela, « les ressources ne sont pas naturelles ; elles ne l'ont jamais été, et ne le seront jamais ! ... »⁵, seules les matières sont naturelles (Becht et *al.*, 1975 *in* Raffestin, 1980 : 205). Distinguant l'« actif » de la « ressource », Gabriel Colletis et Bernard Pecqueur (2005) adopte un point de vue strictement inverse, en désignant la ressource comme la « matière » ou la « réalité » avant que celle-ci ne soit intégrée dans le processus de production.

« Par actif, on entendra des facteurs "en activité", alors que par ressources, il s'agira de facteurs à exploiter, à organiser, ou encore à révéler. Les ressources, à la différence des actifs, constituent une réserve, un potentiel latent ou virtuel qui peut se transformer en actif si les conditions de production ou de création de technologie le permettent. » (2005, p. 55).

Dans ce cas, le bois débité devient « l'actif », et l'arbre et la forêt deviennent les « ressources ». En proposant le « système GTP », Georges Bertrand, a tenté de dépasser ce problème sémantique en définissant une trilogie temporelle de l'environnement. Cette trilogie spatio-temporelle est formée par le *Géosystème*, le *Territoire* et le *Paysage*. Le *Géosystème* est centré sur le fonctionnement biophysique des espaces géographiques. L'environnement apparaît comme une « source », à l'origine des composants et des mécanismes naturels plus ou moins anthropisés à partir du Néolithique. Le *Territoire* correspond au temps de la « ressource », celui de l'invention des différentes ressources entendues comme moteurs du fonctionnement économique et social des sociétés. Le *Paysage* enfin, est le temps du « ressourcement » au sens large. « Il s'inscrit dans les

⁵ « Resources are not natural ; they were never, and they never will be !... »

multiples temporalités des vécus et des représentations, des symboles, des mythes et des rêves ». Dit autrement, le paysage représente la dimension socioculturelle de l'espace géographique (2002 : 273). Toutefois, le concept de GTP donne l'impression qu'une fois atteint le stade du *Paysage* et du ressourcement, le *Territoire* cesse de produire des ressources. Or ce travail fait l'hypothèse que les acteurs sont au contraire perpétuellement en train d'en inventer ou d'en réinventer, et que c'est justement parce que les touristes viennent se ressourcer qu'ils en produisent de nouvelles.

L'idée de distinguer « donné » et « ressource » d'une part, « ressource » et « actif » d'autre part, et enfin « source », « ressource » et « ressourcement », paraît légitime. Cependant, elle semble autant apporter en précision... qu'en confusion ! En effet, les ressources reposent sur une logique incrémentale et systémique. A l'image d'un jeu de poupées russes, une ressource est en fin de compte toujours produite à partir d'une autre ressource. Si l'on considère l'eau comme la ressource qui permet la production de l'actif électricité, en quoi l'électricité en retour, ne constitue-t-elle pas elle-même "une réserve, un potentiel latent", et donc un « donné » à la base d'un nouvel actif, (comme le fonctionnement d'un commerce par exemple), permettant lui aussi de générer de nouvelles ressources économiques ? On le voit bien, la production d'une ressource « appelle » la production d'une nouvelle ressource.

La définition de la ressource proposée par Jacques Lévy : « réalité entrant dans un processus de production et incorporée dans le résultat final de cette production » (Lévy, in Levy et Lussault, 2003 : 798), semble, dans le cadre de ces recherches, offrir la meilleure synthèse possible. Elle permet de considérer que la ressource est à la fois : i) originaire d'un substrat, tout aussi bien humain que biophysique, matériel ou idéal ; ii) la potentialité et la transformation de cette potentialité, la réalité et la réalité transformée à travers le processus de production. Pour distinguer la ressource comme réalité latente, et la ressource entendue comme réalité incorporée dans le résultat final d'un processus de production, le choix effectué pour cette thèse consistera simplement, dans certains contextes, à préciser lorsque la ressource est dite « valorisée » ou non. Par valorisation, il s'agira de comprendre que la ressource est intégrée dans un processus de « développement » visant non seulement à « créer de la richesse » (Brunet, 2005, 433), mais plus largement à améliorer les conditions d'existence individuelles et collectives des populations (François et *al.*, 2006).

2. La gestion des ressources en pays sherpa : un demi-siècle d'enjeux et de littérature scientifiques

Ce travail de thèse propose de s'intéresser aux stratégies d'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest, territoire majoritairement peuplé par les Sherpas. Si le nom de cette petite communauté originaire du nord-est du Népal⁶ est devenu mondialement connu, c'est qu'il est indispensable du rôle que ces derniers ont joué dans la conquête des grands sommets himalayens, ainsi que dans le développement touristique des montagnes du Népal. À tel point qu'à présent, le nom de leur communauté, qui est également le plus souvent leur patronyme, a par glissement sémantique donné naissance au terme de « sherpa ». Ce dernier désigne aujourd'hui tout guide ou porteur - quel que soit sa communauté d'appartenance - impliqué dans les pratiques touristiques de l'himalayisme et du trekking. Bien entendu, la littérature alpine n'est pas avare à leur sujet. La littérature scientifique non plus. Dans sa base de données, le site Internet Worldcat⁷ recense quatre-vingt-trois ouvrages et cent-quarante-trois articles comprenant les mots-clefs « Sherpa » et « Khumbu ».

Comme je vais le montrer dans les pages qui suivent, cette vaste bibliographie – dont l'étude permet de mieux comprendre les apports et enjeux de cette thèse – est intimement liée à la question de la gestion et de la durabilité des ressources. Parce qu'elles représentent des hauts lieux planétaires, au sens propre comme au sens figuré, parce qu'elles abritent des milieux éco-systémiques considérés comme instables et fragiles (Messerli & Ives, 1997), les régions de l'Himalaya et plus particulièrement de l'Everest, comme les Alpes en leur temps (Briffaud, 1994), cristallisent l'intérêt et les inquiétudes des scientifiques. Elles sont ainsi devenues des « laboratoires grandeur nature » (*ibidem*) en même temps qu'elles devenaient des terrains d'exploration et de ressourcement. L'analyse diachronique des nombreuses recherches menées sur les Sherpas du Khumbu permet de mettre en évidence trois grandes phases épistémologiques. La première s'étale de la fin des années 1950 à la fin des années 1970, elle correspond à l'« invention anthropologique des Sherpas » et s'intéresse à leurs modes de vie. La deuxième, du début des années 1980 à la fin des années 1990, est relative à la question de la déforestation et des changements provoqués par le développement du tourisme. La troisième, du début des années 2000 à aujourd'hui, consacre la problématique du changement climatique⁸.

2.1. Un regard scientifique sur la société sherpa empreint de romantisme (1955 – 1979)

Maintenus dans une situation d'isolement politique sourcilieuse⁹, le Népal, et à plus forte raison le Khumbu, petit isolat perché au nord-est de la chaîne himalayenne, n'ont été rendus accessibles que relativement tard aux Occidentaux.

Il faut attendre l'automne 1950 pour que les premiers explorateurs et alpinistes, majoritairement suisses et anglo-saxons, puissent découvrir les contreforts sud de la région de l'Everest, avant qu'Edmund Hillary et Tenzing Norgay ne parviennent à le gravir en 1953. Les premières recherches sur les Sherpas de la région, elles, sont menées à partir du milieu des années 1950 – notamment par

⁶ Et plus anciennement encore du Tibet.

⁷ Worldcat. The World's largest catalogue, 2017, En ligne : <https://www.worldcat.org/> Consulté le 17 février 2017.

⁸ Voir également l'analyse d'Ornella Puschiasis (2015).

⁹ Voir Chapitre 1.

l'anthropologue autrichien Christoph von Fürer-Haimendorf – mais ne se développent réellement qu'au cours des années 1970 avec entre autres, les nombreux travaux de Robert Paul (1970 – 1979), Kathryn March (1977 – 1979) ou Sherry Ortner (1970 – 1999). Au cours de ces premières décennies, ces recherches s'attachent surtout à décrire les modes de vies des Sherpas. Les membres de cette société agropastorale (March, 1977) originaires du Tibet (Oppitz et *al.*, 1968), sont décrits comme profondément bouddhistes (Paul, 1976 ; Ortner 1978), relativement ouverts et fonctionnant selon des principes égalitaires (Fürer-Haimendorf, 1964). Ouverts, non seulement parce qu'en pratiquant le commerce caravanier les Sherpas battent en brèche l'image d'un peuple montagnard immobile et autarcique, mais également parce que sa structure sociale admet aussi bien des familles nucléaires qu'élargies¹⁰, que des mariages monogames ou polygames (et notamment polyandriques). Égalitaire ensuite, puisque selon Christoph von Fürer-Haimendorf, tant les tâches domestiques que les transactions commerciales peuvent être réalisées par l'un ou l'autre des conjoints. Rien empêche, selon l'anthropologue, une femme de réprimander son mari en dehors du milieu intime ou du cercle familial. « Il ne se trouve rien, ni dans la tradition sherpa, ni dans la religion, qui stipule que la femme sherpa soit tenue de considérer son mari comme un seigneur et maître auquel elle doit obéissance et respect » (*ibidem* : 109). Égalitaire encore, dans son mode d'organisation sociopolitique. Il n'existe en principe aucune hiérarchie entre les différents clans (*ru*) qui composent cette société : « aucun des clans ne cherche à se prévaloir d'un droit d'ancienneté ou de tout autre privilège, de même qu'il n'existe aucun découpage territorial significatif » (*ibidem* : 43). A l'instar de n'importe quelle autre tribu, l'ordre prédomine par une auto-organisation des individus au sein du collectif. Les charges et les fonctions publiques sont ainsi attribuées annuellement, et par roulement, lors d'assemblées collectives ou à la suite d'accords tacites. Le fait que l'ensemble des membres de la communauté soit lié par le sang ou le mariage, contribue aisément à la résolution des conflits.

Comme l'illustre l'encadré n°1, page suivante, au cours de ces premières décennies, la fascination des premiers scientifiques pour ce petit peuple himalayen tient également dans sa faculté d'adaptation à un milieu considéré comme particulièrement hostile. Au cours des siècles qu'ils ont passé dans la région de l'Everest, les Sherpas ont en effet réussi à développer des activités agropastorales viables en dépit de la haute altitude (leur terroir peut s'étager entre 2 000 et 4 500 m) et des conditions climatiques particulièrement rudes durant les hivers (Fürer-Haimendorf, 1964, 1975 ; Sacherer, 1975 ; March, 1977 ;). Comment dans ce contexte, ne pas succomber à l'exotisme d'une société dont les mariages comme les conflits sont arrangés ou résolus sur la base d'un échange de bière ? Il ressort des écrits des premiers anthropologues, une vision profondément romantique de la société sherpa. Se référant à la figure du berger, « si souvent seul face à l'immensité désertique de la montagne » (1964 : 9), Fürer-Haimendorf met en exergue un ensemble de qualités qu'ils jugent spécifiques aux Sherpas, et qu'il n'hésite d'ailleurs pas à comparer avec d'autres communautés. Dans l'introduction de l'un de ses ouvrages, il écrit :

« [...] la force morale, la loyauté et la courtoisie sont des qualités propres aux Sherpas, et on ne les rencontre, du moins à un tel degré, chez aucune des autres communautés de langue tibétaine le long de la frontière septentrionale du Népal. [...] Que ce soit parmi les populations de langue tibétaine de la haute vallée de l'Arun ou du Tamar au Népal

¹⁰ Dans ses familles, le premier-né d'un couple vit et demeure dans la maison familiale. Plus tard, son conjoint s'installe dans la maison de ces beaux-parents pour que les enfants du jeune couple soient élevés dans la maison de leurs grands-parents.

2.2. De la théorie de la dégradation aux dégradations causées par les touristes (1980 – 1999)

Une théorie de la dégradation des forêts et des paysages controversée

Dans les deux décennies suivantes (1980 et 1990), les recherches des scientifiques qui s'intéressent à la région de l'Everest sont surtout marquées par la problématique de la dégradation des écosystèmes forestiers. L'émergence de cette question est à mettre en perspective avec la prise de conscience de problèmes environnementaux majeurs à l'échelle de la planète à partir des années 1970. En 1972, le rapport Meadows, « *Les limites à la croissance* », publié par le Club de Rome, a en effet popularisé l'idée de la finitude des ressources terrestres et mis en évidence leur caractère « entropique » (Georgescu, 1971). Selon les auteurs de ce rapport, l'augmentation exponentielle de la pression exercée sur les ressources dites « naturelles » engendrée par la croissance démographique et la profonde pauvreté conduirait à l'imminence de désastres environnementaux. Dans la lignée de ces travaux, un certain nombre de recherches (Eckholm, 1975, 1976 ; Sterling, 1976 ; Myers, 1986 *in* Smadja, 2003 : 14), alimente la thèse d'une dégradation irréversible de l'environnement himalayen nommée « *Theory of Himalaya Environmental Degradation* ». En bref, cette thèse soutient que l'augmentation des inondations dans les bassins du Gange et du Brahmapoutre sont le résultat d'une déforestation accrue à l'endroit de la chaîne himalayenne. Cette déforestation résulterait elle-même de l'expansion des terrasses agricoles, ainsi que des besoins en fourrage et en combustibles des populations paysannes. Dénudés de couvert forestier, les flancs de montagnes exposés aux flux de mousson accélèreraient le ruissellement, l'érosion des sols et l'occurrence de glissements de terrain (Ives et Messerli, 1989). Critiquée pour son manque de fondements scientifiques (Conférence Himalaya- Ganges problem', New York, 1986), puis invalidée par Jack Ives et Bruno Messerli (1989), cette thèse, abondamment médiatisée, fût à l'origine de nombreuses études empiriques dans différentes régions himalayennes, au Népal et dans la région de l'Everest plus particulièrement. En 1985, Mingma Norbu Sherpa, un jeune spécialiste de l'environnement, écrit dans un rapport :

« Selon la Banque mondiale, la situation démographique du Népal est parmi les plus désastreuse de la planète et se détériore constamment. Le taux d'accroissement de la population est de 2,67% par an et la densité de la population par rapport aux terres arables dépasse de loin celle de l'Inde et du Bangladesh. La population commence à dépasser la capacité de charge de la terre. Ceci se reflète à travers les graves problèmes de déforestation et d'érosion des sols au Népal. » (Sherpa, 1985 : 133)¹¹

A la même époque, la Banque Mondiale estime par ailleurs que le Népal a « déjà perdu la moitié de ses forêts en moins de trente années, et qu'avant l'an 2000, aucune d'entre elle ne devrait subsister¹² » (*in* Ives, 2005 : 17). C'est dans ce contexte très alarmiste que sont créés, à partir de 1973, avec le concours d'organismes internationaux (l'UICN, le WWF ou le PNUE), les premiers parcs nationaux népalais. Complétant les mesures de protection de la faune sauvage déjà mises en œuvre

¹¹ « Nepal's demographic situation according to World Bank (1979) is among the worst in the world and is deteriorating steadily. The rate of population increase is 2.67% per annum and population density with respect to arable land far exceeds that of India and Bangladesh. The rapidly growing population is beginning to exceed the carrying capacity of the land. This is manifest in the serious deforestation and soil erosion problems of Nepal. »

¹² « Nepal has lost half of its forest cover within a thirty-year period and by AD 2000 no accessible forests will remain »

dans certains sanctuaires, ces parcs instaurent des réglementations visant à limiter voire à interdire l'accès et l'utilisation de certaines ressources par les populations locales. Ce sera notamment le cas dans la région de l'Everest, en 1976, avec la création du Parc national de Sagarmatha. Car à la menace d'une crise écologique majeure provoquée par la paysannerie, s'ajoute rapidement celle que représente alors l'arrivée des premiers touristes (Lucas *et al.*, 1974 ; Furer-Haimendorf, 1975 ; Hillary, 1982 ; Bjonness, 1980 ; Hinrichsen *et al.* 1983 ; Karan & Mather, 1985 ; Sherpa 1985). Encore relativement peu nombreux dans les années 1980 (environ 5 000 par an), ces derniers sont pourtant accusés d'entretenir une déforestation massive par l'utilisation croissante de bois de chauffage, de bois de cuisson et de construction dans les campings et lieux d'hébergement touristiques :

« Il ne fait aucun doute, que dans la situation actuelle, les revenus économiques tirés du tourisme dans la région du Khumbu sont largement décalés par rapport aux pressions sur l'environnement qu'ils génèrent » (Lucas *et al.*, 1974 : 11)¹³ ;

« La coupe de bois n'est pas seulement [l'impact du tourisme] le plus évident mais il est aussi celui qui cause le plus de dégâts sur l'environnement naturel » (Bjonness, 1980 : 124)¹⁴ ;

« Dans aucun autre lieu en Himalaya la situation environnementale n'est plus préoccupante que dans la région du Khumbu. Les changements actuels ont apporté un nombre pléthorique de perturbations dans cette région autrefois éloignée et préservée. La cause majeur en est le tourisme et les trekkers qui viennent du bout du monde » (Karan & Mather, 1985 : 93)¹⁵

L'État népalais, lui, s'inscrit dans un double jeu. Si la création de ces parcs lui permet effectivement de participer à la protection de la nature, il lui assure également l'aide financière et le soutien de grands bailleurs internationaux. Plus encore, il espère que ces espaces protégés vont fonctionner comme des labels susceptibles d'attirer de nombreux touristes et de générer d'importants revenus par le paiement de droits d'entrée (Ripert *et al.*, 2003). Ironiquement, certains artisans de la mise en place de ces aires protégées craignent ainsi d'avoir renforcé une activité qu'ils ne peuvent que déplorer :

« Cette nouvelle Mecque est en train de devenir une pagaille environnementale. Le succès du Parc au cours des deux dernières décennies a attiré plus de visiteurs (plus de 500 par an), et avec les masses est survenu le fléau de la déforestation du fait de la coupe excessive des forêts pour le bois de chauffage. [...] Sagarmatha a souffert d'une

¹³ « There is no doubt that, in the present situation, the economic benefits tourism brings to the Khumbu are largely off-set by attendant environmental pressures »

¹⁴ « ... cutting of firewood is not only the most obvious but it also causing the most critical impact on the natural environment. »

¹⁵ « Nowhere in the Great Himalaya is concern for the environment more intense than in the Khumbu area. Processes of change have brought a plethora of environmental disruption to this formerly remote, unspoiled region. A major factor is tourism and the hordes of over seas tourists and trekkers. »

déforestation plus intense durant ces deux dernières décades que dans les 200 années précédentes » (Hinrichsen *et al.* 1983 : 203-204)¹⁶

Mais une nouvelle fois, plusieurs travaux issus de multiples et longs terrains de recherches vont remettre en cause la validité de ces accusations. A l'aide de comparaisons photographiques et d'analyses de pollens (Byers, 1987, 1997), de témoignages historiques (Stevens, 1986, 1989 *in* Stevens, 1996) ou de descriptions détaillées du pastoralisme (Brower, 1987, 1993), trois jeunes géographes américains vont montrer que les premiers rapports sur la crise écologique du Khumbu étaient largement inexacts et exagérés. Les hypothèses formulées dans les études précédentes reposaient sur des méthodes peu fiables et des calculs erronés. Les conclusions de ces jeunes scientifiques sont unanimes. Contrairement à ce qui avait jusqu'alors été soutenu, il n'y a pas eu de déforestation catastrophique à l'échelle de la région au cours des cinquante dernières années. Les forêts subalpines sont marquées par une relative stabilité de leurs étendues depuis 1950. Les modifications du couvert végétal observées ont été mal interprétées. Elles ont été corroborées à des facteurs récents : tourisme, nationalisation des forêts, arrivée de réfugiés tibétains, alors qu'elles sont à replacer dans une perspective historique beaucoup plus longue, c'est à dire à l'échelle de plusieurs centaines d'années :

« Des impacts anciens sur l'environnement ont été interprétés à tort comme récemment générés par des étrangers plutôt que par des dynamiques locales. Les observateurs dépourvus de connaissances historiques sur les pratiques locales agropastorales ont tiré des conclusions erronées sur l'ampleur, le rythme et la gravité des nouveaux besoins du tourisme et ont annoncé une crise qui n'existe pas » (Stevens, 1993 : 422)¹⁷ ;

« Ma propre analyse des impacts sur la végétation (Brower, 1987) montre des transformations de fond du paysage dues au pâturage, mais aucune tendance catastrophique à la baisse » (Brower, 1993)¹⁸.

¹⁶ « [...] this mecca is fast becoming an environmental mess. The success of the Park over the past two decades brought more people (over 500 a year) and with the masses has come the scourge of deforestation because of excessive cutting of forests for fuel wood. Since the watershed is now nearly destroyed, this in turn causes severe soil erosion and devastating spring floods in downstream areas from the Park. Sagarmatha has suffered more deforestation during the past two decades than in the preceding 200 years »

¹⁷ « Old impacts on the environment have been mistakenly interpreted as new ones generated by outside rather than by local dynamics. Observers without a sense of history or local land-use practices have drawn incorrect conclusions from landscapes about the extent, pace, and severity of the impacts of the new demands on forests that tourism brought and have proclaimed a crisis that does not exist. »

¹⁸ My own analysis of impacts on vegetation (Brower, 1987; unpublished data) documents long term transformation of the landscape owing to grazing, but no catastrophic downward trend. »

**Une littérature scientifique fondée sur l'apparition de changements majeurs (1980-1999)
(Encadré n°2)**



Cette figure, réalisée à partir du titre cent-une références publiées (en anglais) dans les décennies 1980 et 1990, met en avant une littérature focalisée sur l'apparition de changements majeurs reflétés par les nombreuses occurrences des termes « *change* » (15 fois), « *impact* », « *loss* ».

Cette littérature fait référence à des changements environnementaux, ce que montre l'usage des mots : « *landscape* », « *environment* », « *soil* », « *forest* », mais également à des changements sociaux en lien avec la nouvelle économie du tourisme : « *tourism* », « *mountaineering* », « *modernization* », « *man-accelerated* », « *transformation* », « *economic* », « *social* », « *cultural* ».

Au cours de ces deux décennies, les scientifiques s'interrogent sur la façon dont le « *Sagarmatha National Park* » parvient à endiguer ces changements : occurrence des termes « *conservation* », « *management* », « *risk-avoiding* », « *dimensions* ».

Conception et réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : worldcat.org, 2017

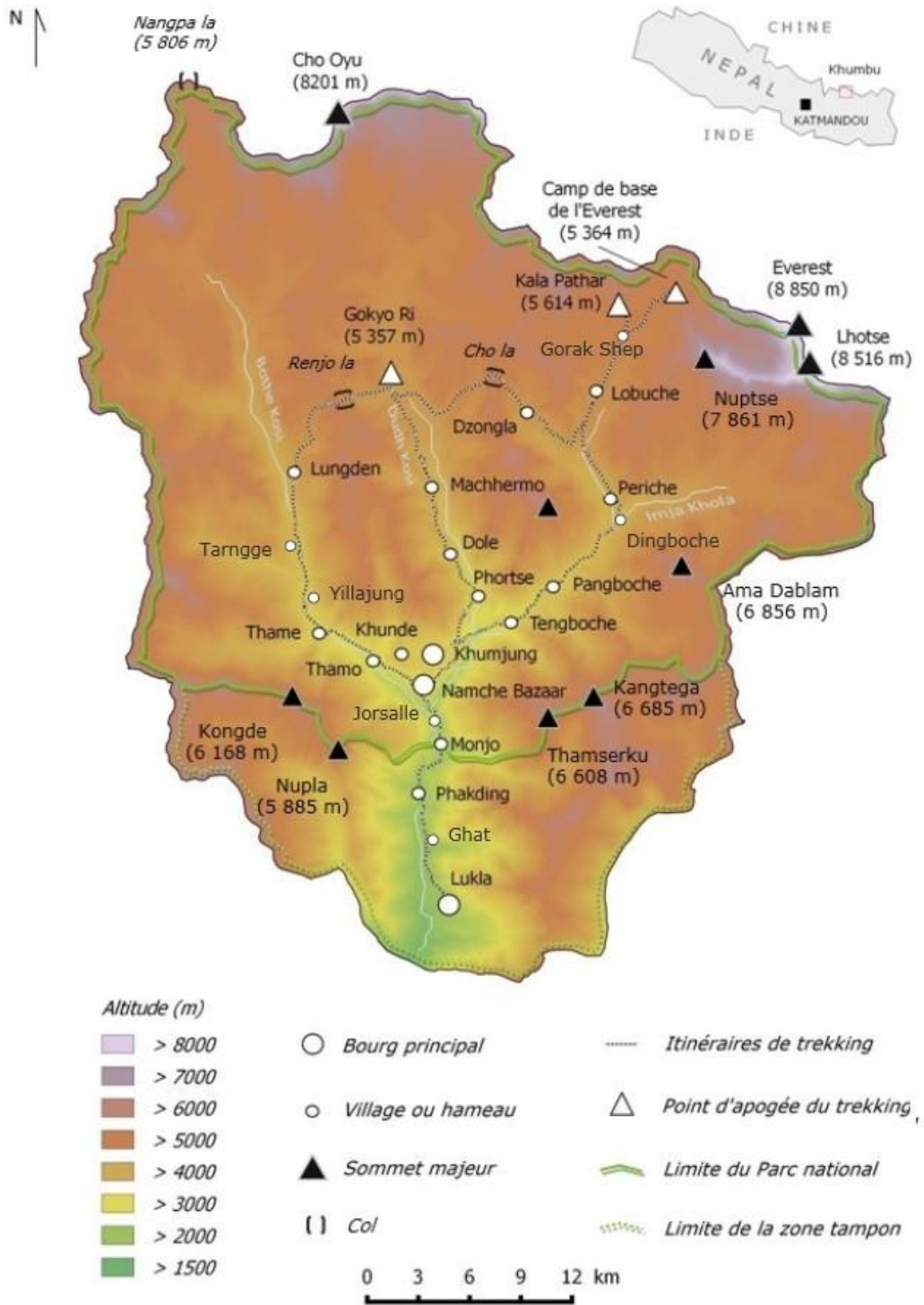
Double peine pour le tourisme

Si les études menées au cours des années 1980 et 1990 se concentrent essentiellement sur la question environnementale, quelques études se penchent également sur les changements socio-économiques au sein de la société sherpa (Fürer-Haimendorf, 1980 ; Fisher, 1986, 1990 ; Adams,

1996, Rogers & Aitchison, 1998). Car s'ils n'étaient que quelques centaines par an dans les années 1970, les touristes sont de plus en plus nombreux à visiter la région. Ils sont près de 5 000 au début des années 1980, et 15 000 à la fin des années 1990. Or, en créant des agences de trekking (Adams, 1996 ; Sacareau, 1997), en devenant guides ou en ouvrant des hébergements touristiques (les lodges), certaines familles de Sherpas commencent à tirer d'importants profits (Rogers & Aitchison, 1998). De fait, le tourisme est, en plus des problèmes de déforestation, rapidement accusé de corrompre les habitudes culturelles des Sherpas, selon la thèse désormais classique mais depuis décriée (Urbain, 1991 ; Boyer, 2002 ; Équipe MIT, 2002) de son « impact [néгатif] » sur les sociétés locales, et plus particulièrement sur celles qui étaient jusque là restées en dehors de l'économie mondiale. Nostalgique, Christoph von Fürer-Haimendorf écrit ainsi en 1985, dans l'avant propos de son ouvrage *The Sherpas transformed* : « puis emboitant le pas aux alpinistes, toute une nuée de touristes se présenta, et le climat social de toute la région s'en trouva modifié dans des conditions qui ne se révèlent pas toujours à l'avantage des populations autochtones » (1985 : 11).

En 1986, James Fisher a étayé ce point de vue. L'anthropologue américain explique qu'auparavant la richesse d'un individu se mesurait à la taille de ses terres et à celle de son troupeau de yaks. Il n'y avait finalement qu'assez peu de choses pour lesquelles dépenser sinon acquérir de nouveaux bijoux, financer l'organisation de festivités religieuses, ou le reverser à des œuvres caritatives. Mais selon lui, l'augmentation massive des revenus a contribué à renforcer l'inflation, à accroître le nombre des dépenses ostentatoires et superflues - achat de vêtement de montagne, alcool, sorties à Katmandou, films et taxis - favorisant l'apparition de « trafics » pour soutenir ces nouveaux modes de vie. Le tourisme participerait également à une folklorisation de la société. Il cantonnerait les Sherpas aux rôles d'acteurs professionnels, employés à plein temps pour se conforter à l'image de « saints », payés pour l'interprétation « assez authentique » de chants et de danses. Ces derniers ne resteraient des Sherpas que parce qu'ils sont payés pour l'être (1986 : 46). Autant de critiques demeurant relativement superficielles. Plus loin, et dans l'ouvrage qu'il publie en 1990, l'auteur développe d'ailleurs son propos en expliquant qu'en dépit de leur exposition permanente à ces nouvelles influences, les Sherpas parviendraient à en triompher, et ne seraient en fin de compte pas « occidentalisés ». Au contraire, ces méfaits auraient renforcé leur « sherpanité ». L'honneur est sauf !

Itinéraires de trekking dans la région protégée du Khumbu (Figure n°1)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2017

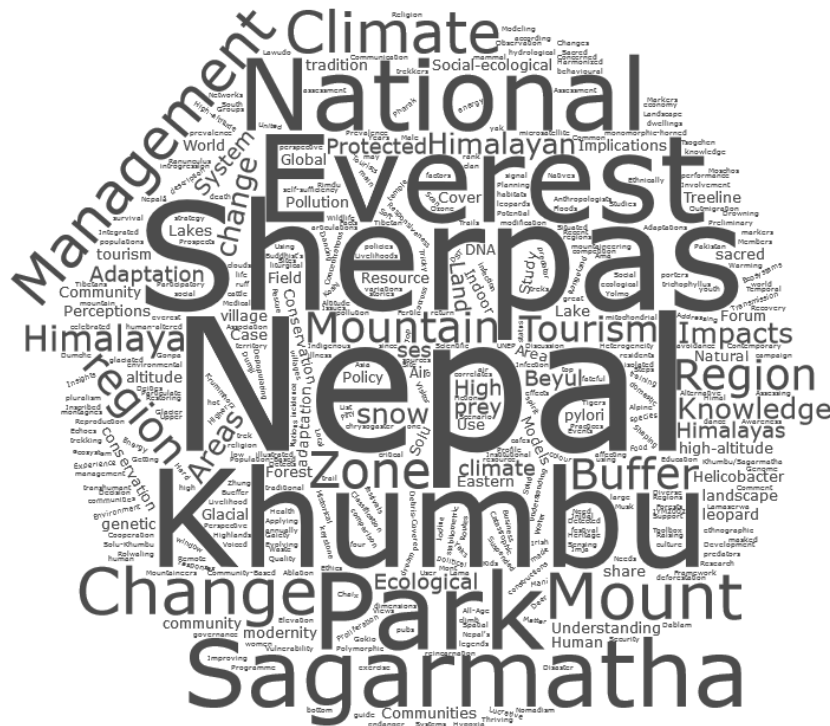
2.3. Les années 2000 : apparition des études portant sur les changements globaux

Des changements du couvert végétal aux changements climatiques

Au début des années 2000, de nombreuses études continuent de s'intéresser aux perturbations anthropiques sur les écosystèmes, et notamment sur celles qui sont avérées dans des secteurs très localisés à l'extérieur des limites du parc national, ou au-dessus de 4 000 mètres d'altitude. Pour Barbara Brower (2000), les scientifiques et administrateurs du Parc de Sagarmatha continuent, à tort, de rendre les éleveurs et leurs bétails responsables de ces dégradations. Elle estime que les transhumances reposent sur un système de rotation qui limite l'impact sur les sols et la végétation et joue même un rôle important dans l'équilibre écosystémique. Elle milite donc pour une meilleure intégration des populations et des savoirs indigènes dans la gestion des ressources tout en dénonçant l'activité touristique qui détournerait les éleveurs de ces pratiques traditionnelles. Stanley Stevens, lui, maintient que ces destructions sont moins le fait des alpinistes et des touristes, comme le pense Byers (2005, 2009), que celui des Sherpas eux-mêmes et de leur gestion environnementale beaucoup trop idéalisée (2003). Ces débats motiveront, en 2002, l'instauration d'une zone tampon (« *buffer zone* ») et de mesures permettant d'assurer une meilleure régulation de l'accès et de l'utilisation de ces ressources forestières par les populations locales. Cette zone tampon recouvre aujourd'hui la zone dite du Pharak, entre les villages de Lukla et de Namche Bazaar, ainsi que l'ensemble des villages situés à l'intérieur des limites du parc national. Son efficacité, tout comme l'évolution du couvert végétal, continuent aujourd'hui d'être abondamment discutées (Stevens, 2008 ; Sherpa 2013 ; Garrard, 2010 ; Garrard et al., 2016).

Si la question de l'évolution du couvert végétal occupe toujours une grande place dans ces débats, les enjeux de protection entourant la ressource forestière ne semblent aujourd'hui plus aussi cruciaux qu'autrefois. D'une part, depuis l'instauration du parc et surtout celle de la zone tampon, l'accès à la ressource est de plus en plus réglementé. D'autre part, un certain nombre d'actions de prévention, tels que des programmes de replantation, la mise en place de fours solaires (Byers, 2009), ou la réalisation de campagne de sensibilisation ont été menées auprès de la population locale, aujourd'hui très au fait des enjeux de sauvegarde et de protection. Enfin, le développement de l'hydroélectricité, ces vingt dernières années, constitue aujourd'hui une alternative majeure à l'utilisation du bois de chauffe et de cuisson. Au-delà, l'eau comme ressource énergétique ou domestique, semble jouer un rôle fondamental dans le développement des conditions de vie des habitants, et notamment dans les revenus des entrepreneurs du tourisme, par la montée en gamme de leur offre d'accueil et la diversification de leurs paniers de biens et services. Ainsi, la transition qui s'opère au sein de la région de l'Everest amène à formuler l'hypothèse que l'eau est devenue l'une des ressources centrales dans le fonctionnement du système touristique, reléguant le bois au statut de ressource secondaire, et la forêt à celui d'espace de plus en plus sanctuarisé. Pour autant, aucune étude n'a précisément été réalisée sur cette ressource, en particulier dans le cadre de l'activité touristique. En réalité, les recherches effectuées sur la thématique de l'eau ne l'ont été qu'à travers l'émergence d'un nouveau sujet d'étude, celui du changement climatique.

Dans les années 2000, l'émergence d'une littérature centrée sur les changements climatiques
(Encadré n°3)



Des décennies 1980-1990 aux années 2000 et 2010 (soixante-et-onze études publiées), les recherches effectuées dans le Khumbu glissent de la thématique des changements paysagers : « *landscape change* » à celle du changement climatique (« *climate change* ») ici associée aux termes « *air* », « *pollution* », « *glacial* », « *snow cover* ». Il s'agit également de « comprendre » leurs « impacts », « implications » sur les « communautés », de voir comment celles-ci les « perçoivent » et « s'adaptent » en conséquence.

Les mots « *social-ecological* » « *resource* », « *forest* », « *connaissances* », « *leopard* » montrent néanmoins que le développement durable et la protection de la nature - qu'incarnent le parc national et la « *buffer zone* » - restent des enjeux importants.

Quelques études continuent également de se pencher sur les changements sociétaux liés au « tourisme » en ce qu'il connecte les Sherpas à la mondialisation : occurrence des termes « *global* », « *world* », « *system* », « *tradition* ».

Conception et réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : worldcat.org, 2017

Depuis le début des années 2000, en effet, plusieurs études ont suggéré que les milieux montagnards, et la chaîne himalayenne notamment, devaient réagir plus rapidement et fortement au changement climatique que d'autres régions du monde (New et *al.*, 2002 ; Du et *al.*, 2004 ; IPCC, 2007, 2014 ; Buytaert, 2012). Partant de ce constat, un nombre croissant de scientifiques se sont intéressés aux variations climatiques dans l'Himalaya-Karakorum, surface englacée la plus vaste de la planète en dehors des pôles, par ailleurs bassin d'alimentation de plus d'un milliard d'habitants (Eriksson, 2009). De quelle nature sont les dérèglements climatiques ? Quels sont leurs effets sur la

cryosphère, le régime fluvial ou celui des précipitations ? Quelles en sont les incidences pour les populations ? Toutes ces questions ont donné naissance à un nouveau paradigme, celui de la fonte des neiges éternelles et du tarissement du château d'eau asiatique. A l'instar de la théorie de la dégradation des milieux, et de la projection annonçant la disparition totale des forêts himalayennes avant le XXI^e siècle, ce paradigme a donné lieu à des analyses, des raccourcis ou des généralisations parfois fantaisistes. En 2007, dans le quatrième rapport d'évaluation des changements climatiques du GIEC¹⁹, Victor Cruz et ses collègues ont ainsi prédit, en s'appuyant sur un document émanant du WWF, la disparition des glaciers himalayens à l'horizon 2035, mettant par ailleurs en garde contre le fait que l'écoulement des grands fleuves himalayens pourrait alors devenir temporaire :

« En Himalaya, les glaciers reculent plus rapidement que dans d'autres régions du monde et, si le train actuel perdure, la vraisemblance que ceux-ci disparaissent à l'horizon 2035 et peut-être plus tôt, est très élevée si la Terre continue de se réchauffer à son rythme actuel. Leur surface totale aura probablement été réduite de ces 500 000 km² actuel à seulement 100 000 km² d'ici 2035 (WWF, 2005). [...] Les tendances actuelles dans la fonte des glaciers suggèrent que le Gange, l'Indus, le Brahmapoutre et d'autres rivières qui s'entrecroisent dans la plaine nord-indienne pourraient vraisemblablement devenir des fleuves saisonniers dans le futur proche comme conséquence du changement climatique et probablement affecter les systèmes économiques de la région. » (IPCC, 2007 : 493).²⁰

Abondamment médiatisée, cette annonce a par la suite été reconnue comme erronée (Cogley et al, 2010). Dans les faits, la majorité des études conduites pointent un manque de connaissances sur le comportement des glaciers himalayens, faute de mesures effectuées, notamment sur le long terme (Bolch et al., 2002 in Wagnon, 2014). Ces recherches mettent par ailleurs en exergue une grande hétérogénéité des situations en fonction de l'altitude et de la position des glaciers d'un endroit à l'autre de la chaîne himalayenne. Enfin, la littérature scientifique s'accorde pour conclure que même en retrait, les glaciers participent finalement peu au débit total des cours d'eau dominé au trois quart par une alimentation des eaux de moussons (Bookhagen & Burbank, 2010 in Smadja et al., 2015).

¹⁹ Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat.

²⁰ « Glaciers in the Himalaya are receding faster than in any other part of the world (see [Table 10.9](#)) and, if the present rate continues, the likelihood of them disappearing by the year 2035 and perhaps sooner is very high if the Earth keeps warming at the current rate. Its total area will likely shrink from the present 500,000 to 100,000 km² by the year 2035 (WWF, 2005). [...]The current trends of glacial melts suggest that the Ganga, Indus, Brahmaputra and other rivers that criss-cross the northern Indian plain could likely become seasonal rivers in the near future as a consequence of climate change and could likely affect the economies in the region »

2.4. Du programme Paprika au programme Preshine

Changements climatiques et ressources en eau

En 2010, le programme de recherche pluridisciplinaire Paprika (Cryospheric responses to Anthropogenic Pressures in the Hindu Kush – Himalaya) a été mis en place pour tenter d'approfondir les connaissances sur les impacts du changement climatique en Himalaya. S'appuyant sur l'existence d'un centre de recherche italien situé au pied de l'Everest, la « Pyramide » (5000 m), ce programme de recherche avait pour objectifs : i) de contribuer à l'amélioration des connaissances sur le retrait glaciaire, de la couverture neigeuse dans le bassin de la rivière Kosi (bassin de l'Everest) ; ii) de comprendre et d'estimer le rôle des glaciers et de la fonte des neiges dans la disponibilité des ressources en eau ; iii) de corrélérer ces résultats avec les perceptions des changements climatiques par la population locale et d'en estimer leurs impacts socio-économiques (Aubriot et *al.*, 2012).

A l'aide d'un « traceur », Rémi Muller (équipe Preshine) réalise une mesure de débit dans le torrent de Kharikohla (Figure n°2)



Cliché : Jacquemet E., mai 2014

Même s'ils éprouvèrent des difficultés à faire le lien entre les températures et les précipitations et l'évolution des bilans de masse glaciaires, les glaciologues de ce programme de recherche ont constaté que les glaciers situés à faible altitude n'étaient, dans la région de l'Everest, plus à l'équilibre et se réduisaient désormais à de simples zones d'ablation. Par conséquent, les glaciologues de Paprika pensent que ces petits glaciers devraient disparaître dans un futur proche si les conditions climatiques demeurent telles qu'elles sont à l'heure actuelle. Les hauts glaciers de la région eux, fondent à un rythme moins élevé que ceux situés à la périphérie du Groenland ou de l'Antarctique, et

trois à quatre fois moins rapidement que eux qui se trouvent dans les Alpes (Wagnon et *al.*, 2014). Les hydrologues de ce programme, eux, se sont heurtés à de nombreuses difficultés de mesures et de modélisations. La faible densité des observations, d'une part, et l'inadaptation des dispositifs de mesure, d'autre part, ne leur ont pas permis d'identifier des variations dans les précipitations au cours des trente dernières années, ni des tendances dans leurs évolutions futures. Par ailleurs, l'absence de mesures au niveau des torrents utilisés par les populations a limité la compréhension des processus hydro-glaciaires et l'estimation des impacts du changement climatique sur la ressource en eau pour les habitants de la région (Savéan, 2014 ; Savéan et *al.*, 2015).

A 5000 mètres d'altitude, la « Pyramide » est l'un des laboratoires de recherche les plus élevés de la planète. (Figure n°3)



Cliché : Jacquemet E., avril 2015

Pour leur part, les géographes et anthropologues de Paprika (Puschiasis, 2015 ; Smadja et *al.*, 2015) ont effectué une série d'entretiens directement auprès des populations. A hautes et moyennes altitudes, au-delà de 1 500 m, les habitants signalent des hivers moins rigoureux, avec des chutes de neige moins fréquentes et moins abondantes, fondant plus rapidement au niveau du sol, et ce depuis une vingtaine d'années. Des pluies inhabituelles après la période de mousson sont également constatées, tout comme une nette élévation des températures ressenties, corroborant les données des climatologues qui évoquent une élévation de 0,4°²¹ à 0,6°²² Celsius par décennie ces trente dernières années, contre une moyenne mondiale de 0,74° durant le seul siècle dernier (Du et *al.*, 2004). Ces différents résultats vont globalement dans le sens de ceux d'une étude menée à la même

²¹ Kulkarni et *al.*, 2013 in Smadja et *al.*, 2015

²² Shrestha et *al.*, 1999 in Eriksson, 2009

époque et dans la même région mais en dehors du programme Paprika (Mc Dowell et *al.*, 2013). En conclusion, les anthropologues et géographes de Paprika indiquent que :

« Les villageois mentionnent des modifications climatiques qui peuvent avoir des répercussions sur la ressource en eau. Semblables ou différentes d'une unité géographique à l'autre, et aux effets variables, ces modifications peuvent créer ou accentuer des difficultés mais n'affectent pas leurs pratiques au point de les changer : aucun seuil n'a été franchi » (Smadja et *al.*, 2015 : 17).

Toutefois, ces auteurs font aussi état de nouvelles activités économiques, agricoles et touristiques, qui participent à l'augmentation des besoins en eau. Ainsi, ces derniers sont amenés à se demander s'il est possible que le constat d'un manque d'eau puisse être, par commodité, attribué au changement climatique, à l'endroit même ou l'apparition de nouveaux usages pourrait créer des situations de pressions et de compétition entre les acteurs locaux.

Cette hypothèse constitue le cœur du programme de recherche « Preshine » (Pressions sur les Ressources en Eau et en Sol dans l'Himalaya Népalais)²³. Lancé en 2014, à la suite du programme Paprika, l'objectif de ce nouveau programme, au sein duquel s'inscrit cette thèse, n'est à ce stade plus de comprendre quel est le rôle des changements climatiques sur la disponibilité de la ressource en eau. Il est davantage d'estimer à différentes échelles de temps et d'espace, quels peuvent être les effets concrets des pratiques et stratégies socio-économiques, et plus particulièrement celles du tourisme, dans les difficultés d'accès à cette ressource, et ce, par rapport à sa disponibilité physique au regard des phénomènes climatiques. Complétant les investigations menées dans Paprika, notamment par une mesure plus précise de la part saisonnières des écoulements glaciaires, surfaciques ou souterrains dans la disponibilité de l'eau (Eeckman-Poivilliers, 2017 ; Mimeau, en préparation ; Giese, en préparation), le programme Preshine vise ainsi à une meilleure compréhension de la production, de la distribution et de la consommation en eau et en électricité dans la région touristique de l'Everest.

Quand l'emplacement fait ressource

Comme son acronyme le précise, le programme Preshine ne se limite cependant pas à l'analyse des pressions sur la ressource en eau. Les pressions sur les ressources en « sol » constituent elles aussi un sujet d'étude. L'hypothèse est que tant les variations climatiques que le développement du tourisme peuvent avoir des conséquences sur les potentialités et les pratiques du milieu agropastoral. On s'attend par exemple, à des problèmes dans la production de fourrage du fait des nouvelles données météorologiques, ou suite à l'augmentation de la demande du transport de bêtes, lié au développement des activités touristiques. L'étude de ces changements spécifiques a été menée par plusieurs étudiants associés au programme Preshine (Piffeteau, 2014 ; Abadia, 2016 ; Muller, 2016). Aussi, dans cette thèse, m'attacherai-je à donner à cette ressource en sol une autre signification, l'abordant plutôt sous l'angle de l'« emplacement ».

²³ ANR -13-SENV-0005, programme de recherche pluridisciplinaire coordonné par I. Sacareau (UMR 5185 ADESS -PASSAGES).

Dans une acception assez simple et courante, cette notion d'emplacement peut implicitement faire référence à « l'emplacement foncier », entendu comme l'« ensemble des manifestations et des conséquences de la valeur marchande d'une étendue » (Lussault *in* Lévy & Lussault, 2003 : 369). Dans la région de l'Everest, la question du foncier (terres et immeubles) et de la propriété n'ont jamais fait l'objet de recherches centrales. La ressource en « sol » n'a été abordée qu'à travers sa valeur agraire ou écosystémique (Stevens, 1996 ; Brower, 1987, 1993, 2000 ; Byers, 1987, 2005). Pourtant, dans un territoire du Sud de renommée mondiale marqué par la trilogie « espace contraint, paysage d'exception, économie touristique », la question de l'accès au foncier semble incontournable, car permettant grâce au développement des structures d'hébergement, des situations de rentes souvent spectaculaires (André-Poyaud *et al.*, 2010).

Si l'emplacement foncier fait ressource (qu'il permet de créer de la richesse), c'est bien entendu parce qu'il s'inscrit dans un système de production et de représentation qui le discrimine (l'éloigne ou le rapproche) d'autres ressources ou fonctionnalités territoriales plus ou moins bénéfiques aux individus. Au-delà du système de valeur économique associé au foncier, c'est avant tout à cette définition première de l'emplacement comme « lieu, endroit convenable » (Le Robert, 1977 : 630) possédant « une énergie latente » (Brunet, 2005 : 434) que cette thèse souhaite s'intéresser. Dans la région du Khumbu, différents auteurs contemporains ont ainsi suggéré – sans toutefois le démontrer formellement – que l'emplacement des villages par rapport à l'itinéraire de trekking principal²⁴ pouvait influencer le profil socioprofessionnel, économique voire culturel de leurs habitants (Stevens, 1993 ; Nepal, 2005 ; Spoon, 2008 ; Sherpa & Bajracharya, 2009 ; Mc Dowell, 2012) :

« Plusieurs communautés villageoises ont atteint un certain degré de "développement" (amélioration de la santé, des revenus, de l'accès à l'éducation) non-observé dans la partie orientale de l'Himalaya. Cependant, ces bénéfices sont inégalement répartis à travers la région, et les communautés situées le long de l'itinéraire principal (celui qui mène au camp de base) ont connu plus de d'opportunités et de bénéfices sociaux. La concentration des emplois touristiques s'est traduite par des inégalités socio-économiques évidentes et croissantes à l'intérieur même de la région. » (Mc Dowell & *al.*, 2012 : 4)²⁵

Il y aurait ainsi un net avantage à se trouver au sein plutôt qu'en dehors de la région de l'Everest, tout comme à se trouver à proximité immédiate du principal sentier touristique, plutôt que de s'en trouver à distance.

Bernard Pecqueur et Hervé Gumuchian (2007) vont dans ce sens lorsqu'ils expliquent comment le territoire peut lui aussi faire ressource. Selon eux, les territoires sont en effet dotés d'un contexte

²⁴ De Lukla, porte d'entrée dans la région, aux belvédères du Kala Pathar et de Gokyo (voir « Figure n°1 »).

²⁵ Still many communities in Khumbu have gained a degree of 'development' (e.g. increased health outcomes, larger incomes, and access to education) not seen in other mountain settlements of the eastern Himalaya (P. Mool, personal communication, June 28, 2010). Notwithstanding, these benefits are not evenly distributed across Khumbu, and communities along the popular trekking routes (i.e., trail to Everest base camp) have seen the most opportunity and resultant social change (Nepal 2005 ; HKKH, 2009 ; Sherpa and Bajracharya 2009). As a consequence, an inter-regional pattern of dominant livelihood activities is evident with resultant socio-economic inequality significant and growing (Stevens, 1993). in Mc Dowell & *al.*, 2012 : 4).

historique et socioculturel qui fondent leurs spécificités et peut être intégré dans les modes d'organisation de la vie sociale et de la production locale. Leur définition de la « ressource territoriale » est la suivante :

« Caractéristique construite d'un territoire spécifique et ce, dans une optique de développement. La ressource territoriale renvoie donc à une intentionnalité des acteurs concernés, en même temps qu'au substrat idéologique du territoire. Cet objet intentionnellement construit peut l'être sur des composantes matérielles (données matérielles, faune, flore, patrimoine,...) et/ou idéelles (des valeurs comme l'authenticité, la profondeur historique,..). » (2007 : 6).

A l'échelle du Khumbu, l'analyse développée dans cette thèse se concentrera néanmoins sur l'accès et la mobilisation de certaines ressources précises - l'eau domestique, l'eau énergie, le foncier, l'emplacement, les sommets, la culture - ceci permettant de révéler des stratégies d'acteurs plus fines que ne le permettrait le recours au concept de ressource territoriale. En revanche, bon nombre de ressources (réseaux d'écoles ou d'hôpitaux, services, marchés, infrastructures de transports, etc.) présentes dans les emplacements que fréquentent les habitants du Khumbu, en dehors de leur territoire, pourront elles être qualifiées de ressources extraterritoriales.

3. Enjeux et contraintes d'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest

A priori, le recours au concept de ressource peut paraître désuet et renvoyer à une géographie extrêmement vidalienne. Dans les sociétés développées, le rapport à la ressource s'est progressivement estompé. L'accessibilité à certaines ressources tout aussi cruciales que l'eau ou l'énergie, même si elle a un coût, est devenue familière. Il suffit d'ouvrir un robinet, de presser un interrupteur ou la détente d'une pompe à essence. À travers de nombreuses régions du monde, marquées par l'absence ou les défaillances de leurs infrastructures et de leurs institutions, l'accès à ces ressources n'a en revanche rien d'évident. Très souvent, celles-ci sont encore transportées à dos d'hommes des sources aux foyers de consommation. Dans les régions qui opèrent une importante transition économique, comme c'est le cas du Khumbu, l'amélioration de l'accès devient cependant tout aussi vitale. Ce lien entre approvisionnement et développement est d'ailleurs très nettement visible. Il permet de comprendre comment s'effectue « la fabrique du territoire » (Pecqueur & Gumuchian, 2007). Comme un grand nombre de recherches effectuées précédemment dans la région de l'Everest, cette thèse fait donc le choix de placer le concept de ressource au cœur de son analyse. Toutefois, ce travail souhaite soumettre plusieurs réflexions et hypothèses nouvelles autour du rapport de cette société aux ressources, et ce afin d'en mieux comprendre le fonctionnement.

3.1. Valorisation des ressources et développement des « capacités » à travers le tourisme

La première réflexion porte sur le fait que les travaux consacrés à la région de l'Everest se focalisent - à mon sens - encore trop sur les seules ressources éco-systémiques « sol », « bétail », « forêt ». Or, je l'ai souligné, il semble que ces ressources ne revêtent aujourd'hui plus autant d'importance pour la société locale que par le passé, dans la mesure où les règles de protection instaurées et l'apparition d'alternatives à leurs utilisations conduit à leur patrimonialisation grandissante. Depuis les années 1990 en revanche, de nouvelles ressources gagnent en utilité. Parmi ces ressources, certaines, comme l'eau, ont toujours été utilisées (eau de consommation, moulins hydrauliques) mais du fait du développement touristique connaissent aujourd'hui de nouveaux usages. De la même façon, les sommets ou la culture locale, au cœur du dispositif touristique initial, voient leur valorisation s'intensifier par une commercialisation grandissante. Toujours à l'échelle de la région, d'autres ressources ont cependant été inventées plus récemment : l'eau énergie, le foncier et l'emplacement.

La première hypothèse formulée pour cette thèse revient à considérer que l'invention (ou la réinvention) de ces différentes ressources constitue un facteur désormais essentiel pour assurer le fonctionnement et la pérennisation du système touristique local, et au-delà, d'améliorer les conditions d'existence individuelles et collectives des populations. Qu'il s'agisse de l'eau domestique, de l'eau énergie, des sommets, de la culture, du foncier ou de l'emplacement, chacune de ces ressources permet aux individus qui se les approprient, non seulement de tirer d'importants revenus, mais également de développer l'étendue de leurs possibilités. Comme l'a montré l'économiste indien Amartya Sen, la richesse ne constitue en effet pas une fin en soi. Chaque individu doit avant tout chercher à développer ses « capacités »²⁶, c'est-à-dire les « libertés réelles »²⁷ qui lui permettent de

²⁶ Néologisme issu du terme anglais de « capabilities ». Il désigne la capacité des individus « à être et à faire ».

²⁷ Ces libertés sont élémentaires et fondamentales, elle recouvre : « la faculté d'échapper à la famine, à la malnutrition, à la morbidité évitable et la mortalité prématurée, aussi bien [que celles] qui découlent de l'alphabétisation, de la participation politique ouverte, de la libre expression » (2000 : 56).

satisfaire aussi bien ses besoins fondamentaux (accéder à un emploi, se nourrir, se loger, faire partie d'une communauté), que d'atteindre « le mode de vie qu'il a raison de souhaiter » (2000 : 105). Ce processus d'expansion des libertés réelles constituant selon Amartya Sen, l'objectif premier et le moyen principal du développement.

En rupture avec l'ensemble des études qui ne présentent le développement du tourisme que sous l'angle d'une menace pour les ressources et les sociétés locales, particulièrement dans la région de l'Everest, l'hypothèse complémentaire suggère que l'évolution des pratiques touristiques et les touristes eux-mêmes jouent un rôle fondamental dans l'invention et la valorisation de ces ressources, et par conséquent, dans le développement de ces capacités.

3.2. Contraintes et inégalités dans l'accès et la valorisation optimale des ressources

Ainsi que le laissent entendre les auteurs lorsqu'ils évoquent des « inégalités évidentes et croissantes » (McDowell & *al.*, 2012 : 4), l'accès et la valorisation aux différentes ressources du Khumbu ne semblent cependant pas être des faits entièrement acquis. La deuxième hypothèse formulée à ce niveau, est que trois contraintes au moins pourraient en effet entraver un accès optimal et équitable à ces ressources. La première de ces contraintes est que ces dernières ne sont pas réparties de façon homogène dans l'espace. Certains lieux se caractérisent par une indisponibilité ou un manque relatif de ressources. Il est par exemple plus facile de s'alimenter en eau dans les moyennes montagnes, plus arrosées et moins exposées au gel, que dans les très hautes vallées. La deuxième contrainte est que les individus eux-mêmes occupent des positions spatiales hétérogènes par rapport aux ressources. C'est notamment ce que soulignent différents auteurs lorsqu'ils suggèrent que la position au sein de la région de l'Everest, ou à proximité du sentier, joue un rôle déterminant dans le développement des communautés villageoises. Enfin, la troisième contrainte est que non contents d'occuper des emplacements inégaux, les individus n'ont pas nécessairement les techniques et compétences pour valoriser les ressources. Ainsi, parmi les acteurs touristiques habitant dans la région de l'Everest, tous ne disposent pas d'une même position par rapport aux ressources. Certains, comme la plupart des Sherpas, ont colonisé la région il y a plusieurs siècles. Cette présence historique les a placés en position favorable pour investir, monopoliser et tirer d'importants revenus des métiers du tourisme (guides, gérants de lodges). Toutefois, le Khumbu comte également de plus en plus de personnes issues d'autres communautés (Tamang, Rai notamment) : une main d'œuvre généralement originaire des basses vallées et des régions voisines. Attirée par les nombreuses opportunités économiques, mais relativement pauvre et peu qualifiée, cette main d'œuvre doit bien souvent se contenter d'emplois subalternes (commis de cuisine, porteurs, gérants de tea-shop²⁸).

Considérant (A) comme l'acteur ; (M) comme la matière - entendue ici comme la ressource - ; et enfin (r) comme la technique permettant de la valoriser, Claude Raffestin (1980) a théorisé une hiérarchie de quatre catégories d'acteurs différents par rapport à la ressource :

- A : l'acteur dépourvu de ressource et de technique pour la valoriser ;
- AM : l'acteur ayant accès à la ressource mais ne disposant pas de la technique pour la valoriser ;

²⁸ Petite boutique, lieu d'étape et de restauration fréquenté par les porteurs.

- Ar : l'acteur dépourvu de ressource mais détenant la technique pour la valoriser ;
- ArM : l'acteur disposant non seulement des ressources mais également de la technique pour la valoriser.

Naturellement, les acteurs ArM sont les plus avantagés, et les acteurs A sont ceux qui le sont le moins. Les acteurs Ar sont également dans une situation plus favorable que les acteurs AM dans la mesure où, dans un contexte de mobilités grandissant, il est plus facile d'accéder à la matière qu'à la technique. Les acteurs qui détiennent *r* « accentuent leurs efforts de diversification et de complexification afin de s'assurer une avance qui renforce leur contrôle indirect sur les ressources » (*ibidem* : 220). En outre, les acteurs ArM et Ar ne sont généralement pas dotés que des techniques pour valoriser la ressource mais aussi celles qui leur permettent de la commercialiser et de la distribuer. La relation qu'ils entretiennent avec AM et A est donc largement dissymétrique à leur profit et leur donne la possibilité d'asseoir leur domination.

3.3. Stratégies d'accès et de valorisation des ressources par les acteurs touristiques du Khumbu

A l'échelle de la planète comme de la région de l'Everest, il est toutefois facile d'imaginer que les habitants, où qu'ils se trouvent et quels qu'ils soient, ne se satisfont pas des positions dont ils héritent. Tous cherchent à croître et à s'affirmer, à s'aménager des marges de manœuvres, à se mettre en sûreté et à se dépasser en développant leurs capacités (Sen, 2000 ; Bailly, 2014). En interrelation constante avec le monde qui l'entoure, notamment dans le contexte d'une intensification des circulations humaines et culturelles médiatisées – qui favorise les voisinages et la diffusion d'informations (Appadurai, 1996) – chaque individu est en mesure de d'évaluer sa position par rapport à celle des autres, et cherche à agir en conséquence. C'est ce que les théoriciens des jeux d'acteurs nomment « l'idiosyncrasie »²⁹ (Crozier & Friedberg, 1977). L'individu est un acteur « pourvu d'une intériorité subjective, d'une intentionnalité, d'une capacité stratégique autonome et d'une compétence énonciative » (Lussault *in* Lévy & Lussault, 2003 : 38). A tout instant donc, ou à des moments clefs de sa vie, celui-ci effectue des choix et agit pour améliorer ses capacités d'actions et parvenir à ses objectifs même si ceux-ci sont ne sont pas toujours clairs et précis (Crozier & Friedberg, 1977). Comme l'explique André-Frédéric Hoyaux :

« [L'individu] est donc capable d'aller au-delà des déterminations, non de subir en soi, selon une analyse normative et en survol, des contraintes mais bien plutôt d'exploiter, à son bénéfice ou parfois à son corps défendant, des possibilités physiques, historiques, politiques, économiques, sociologiques pour construire sa propre réalité géographique, notamment par le sens de ses actions et de celles de ceux qui l'entourent. » (2016 : 3).

A priori donc, l'accès et la valorisation des ressources par les individus ne peut s'effectuer que de trois manières possibles ;

- par l'acquisition de techniques ;
- par un déplacement vers les ressources ;
- par une combinaison de ces deux actions.

²⁹ L'acteur est influencé et s'ajuste aux comportements qu'il observe chez les autres acteurs qui l'entourent.

3.4. Valoriser des ressources et développer ses capacités en mobilisant des capitaux

Au-delà de la notion de « technique », beaucoup trop réductrice, la troisième hypothèse est que tout individu (ou groupe d'individus) dispose d'un ensemble et d'un minimum de capitaux qu'il peut développer et mobiliser pour accéder et valoriser des ressources. En plus de son « capital humain » (Becker, 1965), qui représente l'ensemble de ces capacités productives (compétences, expériences, savoirs), quatre autres formes de capitaux sont utilisables par l'acteur. Les trois premières, sont les plus connues, elles regroupent :

- le capital économique, c'est-à-dire les ressources financières et matérielles (revenus et patrimoine) dont dispose un individu ;
- le capital social : « l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un *réseau durable de relations* plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter reconnaissance ; ou, en d'autres termes, à l'*appartenance à un groupe*, comme ensemble d'agents qui ne sont pas seulement dotés de propriétés communes [mais aussi] unis par des liaisons permanentes et utiles » (Bourdieu, 1980 : 2) ;
- le capital culturel qui peut exister sous trois formes : « à l'état incorporé » - le capital culturel que tout individu acquière à travers sa socialisation, c'est-à-dire l'*habitus*³⁰ ; « à l'état objectivé » - les biens culturels (tableaux, livres, instruments, etc.) qu'il peut s'approprier ; « à l'état institutionnalisé » - titres scolaires et diplômes acquis par l'individu (Bourdieu, 1979 :3).

Parallèlement, l'acteur peut également mobiliser son « capital spatial », défini par Jacques Lévy comme l' « ensemble des ressources, accumulées par un acteur, lui permettant de tirer avantage, en fonction de sa stratégie, de l'usage de la dimension spatiale de la société » (*in* Lévy & Lussault, 2003 : 124). Ce concept de capital spatial renvoie à l'idée précédemment développée, selon laquelle les emplacements peuvent faire ressource dans la mesure où ils possèdent des potentialités intrinsèques (localisation, organisation et attributs spécifiques), que les individus – par leurs mobilités, en les fréquentant ou en les habitant³¹ –, peuvent apprendre à discerner et à exploiter pour en tirer profit en fonction de leurs projets.

« Il s'agit en d'autres termes des réalités spatiales « matérielles (habitat, mobilités), immatérielles (télécommunications) et idéelles (le stock de compétences, d'appétences et d'imaginaires spatiaux) que doit *nécessairement* mobiliser l'individu dans sa vie quotidienne pour poursuivre ses actes, développer des stratégies et accéder à d'autres biens sociaux (capital économique, culturel ou social). » (Cailly, 2007 : 169).

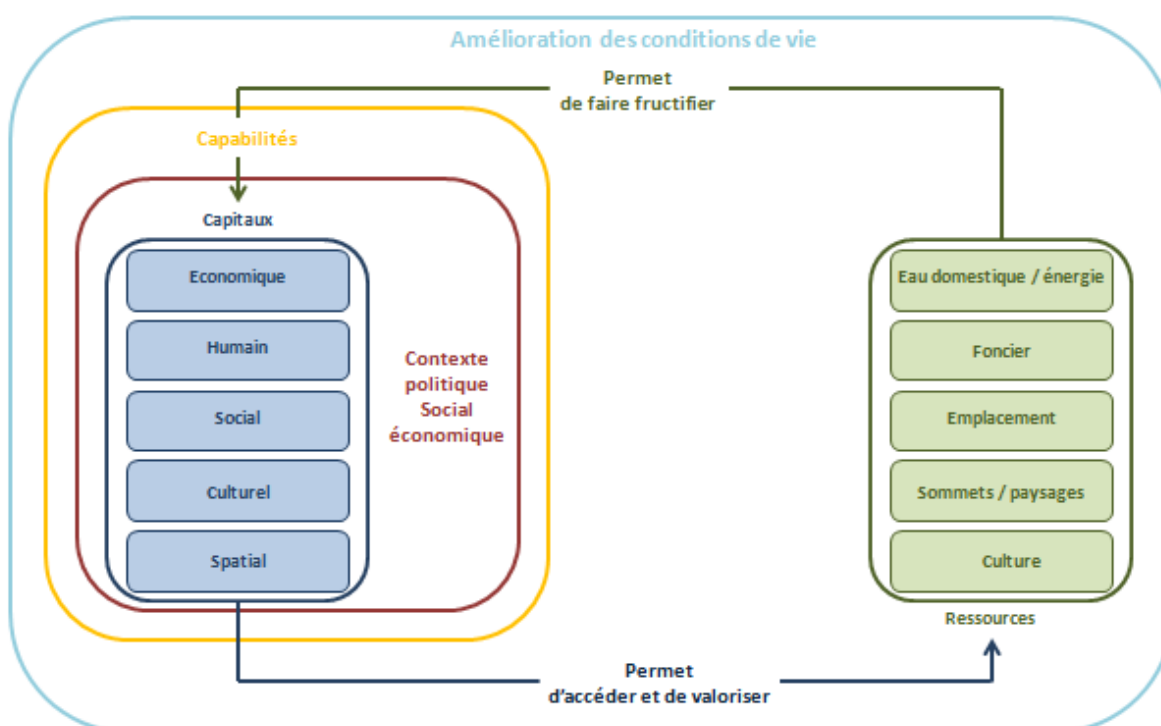
Dit autrement encore, l'accès et la valorisation des ressources ne se font ni uniquement par un déplacement vers les réalités à valoriser, ni uniquement par l'acquisition de compétences, mais le plus souvent par une combinaison plus subtile de ces deux actions : la mobilisation du capital spatial.

³⁰ « Ensemble intériorisé et stable de dispositions comportementales, intellectuelles et morales qui permettent de faire le lien entre l'individu et la société » (Kauffmann, 2000 *in* Lévy & Lussault, 2003 : 442)

³¹ A ce titre, Giorgia Ceriani a mis en évidence l'existence d'un « capital mobilitaire » : capacité à savoir accéder aux lieux, à cerner leurs qualités, à franchir des horizons d'altérité (2007).

En fin de compte, ces réflexions amènent à penser que ces cinq formes de capitaux (humain, économique, social, culturel, spatial) constituent, avec un contexte politique, socio-économique ou environnemental plus ou moins favorable, la véritable capacité des acteurs « à être et à faire ». En ce sens, ces formes de capitaux peuvent être interprétées comme une partie des capacités d'un individu. Le fait de chercher à les faire fructifier apparaît non seulement comme un moyen d'accéder et de valoriser des ressources, mais également comme une fin en soi, pour améliorer les conditions de son existence.

Capitaux, ressources et capacités : trois concepts en interrelation dans l'amélioration des conditions d'existence (Figure n° 4)



Conception & réalisation : Jacquemet E., 2018

3.5. Une lutte des places pour accéder ou défendre les ressources du Khumbu ?

Le dernier postulat revient à penser que, dans la région de l'Everest, les stratégies de (dé)placement vers les ressources ne sont pas aussi limpides qu'on pourrait l'imaginer. L'accès à ces dernières - et plus particulièrement aux meilleurs emplacements - n'est *a priori* pas aisé pour les personnes qui ne sont pas originaires du territoire, nommés « *outsiders* ». En effet, les acteurs Arm et Am, les « *insiders* », contrôlent déjà les ressources et n'ont *a priori* aucun intérêt à les céder. Sauf à vouloir accéder à de nouveaux emplacements situés en dehors de la région. La quatrième hypothèse postule qu'avec l'augmentation des mobilités, ces situations de « face à face » (Lazzarotti, 2006) entre *insiders* et *outsiders* sont en train de se développer. L'accès aux meilleurs emplacements pour valoriser et tirer profit des ressources de la région touristique de l'Everest pourrait ainsi aboutir à une situation de « lutte des places » (Lussault, 2009).

Dans un ouvrage intitulé « De la lutte des classes à la lutte des places », Michel Lussault explique qu'il est aujourd'hui essentiel pour chaque personne d'accéder à et de tenir des « places ».

« [Ces places] ne sont pas de simples localisations topographiques, pas plus que de simples placements dans un espace social – le mot espace étant ici métaphorique. Une place, met en relation, pour chaque individu, sa position sociale dans la société, les normes en matière d'affectation et d'usage de l'espace [...] et les emplacements, que je nomme les endroits, qu'un individu est susceptible d'occuper dans l'espace matériel en raison même de sa position sociale et des normes spatiales. » (*ibidem*, 2009 :127)

Auparavant, estime Michel Lussault, la place des individus était déterminée par une position spatiale ou sociale relativement fixe au sein des territoires et sociétés. Chacun était « à sa place », ce qui permettait un équilibre et une stabilité dans l'organisation et le fonctionnement des groupements humains. Toutefois, l'effondrement des structures traditionnelles et le développement des mobilités qui caractérise le monde globalisé, ont participé à renverser cet ancien ordonnancement au profit d'un nouveau régime « pseudo-libéral » au sein duquel toutes les places sont désormais bonnes à prendre, et ce, quelque soient les positions sociale ou spatiale de départ. Toutefois, la réalisation des objectifs individuels tend à mettre les individus en concurrence, intensifiant les rivalités et les conflits pour accéder ou conserver les meilleures places auxquelles chacun peut désormais prétendre.

Jusqu'au début des années 1970, le clan d'appartenance, la position dans la fratrie et le calendrier agricole et religieux assignaient ainsi à chaque Sherpa du Khumbu une place et une fonction précise. Dans les familles : l'aîné héritait des terres, le dernier-né restait dans le foyer pour s'occuper de ses vieux parents, et pour éviter l'émiettement des terres, le ou les cadets étaient destinés à rejoindre le monastère ou à émigrer. Au cours de ces quarante dernières années, l'apparition de nouveaux réseaux et l'augmentation de la richesse induites par le tourisme, ont toutefois permis aux Sherpas du Khumbu d'accéder à de nouvelles positions socio-économiques. Du Khumbu à Katmandou, de Katmandou aux Etats-Unis, de berger à guide ou chef de grande entreprise, au fur et à mesure les mobilités socio-spatiales des Sherpas ont changé d'échelle, de nature et d'intensité débordant amplement les limites territoriales et les structures communautaires en place.

Mais si ces transformations offrent aujourd'hui à de nombreux Sherpas une plus grande liberté de mouvements, elles les confrontent également à la possibilité de perdre les places privilégiées qu'ils occupaient jusqu'alors au sein de la région de l'Everest et de son système touristique. L'arrivée des *outsiders* – désireux d'investir de nouvelles places, voire de s'approprier cet espace – suscite en effet chez de nombreux Sherpas la crainte d'un déclasserement sur un territoire qu'ils considèrent comme le leur (Daconto et *al.*, 2010). (Dé)placés, les Sherpas se retrouvent de fait dans une situation de dilemme : tiraillés entre leur désir d'accéder à de nouvelles places et celui de défendre celles qu'ils occupent déjà. Comment dès lors ces derniers s'accommodent-ils de cette contradiction ? Quelle synthèse font-ils pour développer leurs capacités sans renier leurs allégeances à leur communauté et leur région d'origine ? Au-delà, il ne s'agit pas seulement de chercher à comprendre la place que les Sherpas s'accordent pour eux-mêmes au sein du territoire, mais aussi de voir celle qu'ils concèdent aux autres à l'intérieur de celui-ci. Cela revient *in fine* à poser la question du juste partage de cet espace touristique et de ses ressources, ainsi que la légitimité que certains ont à vouloir se l'accaparer.

« Si la question de l'accès aux ressources est importante, c'est qu'elle renvoie à de multiples faits générateurs d'injustice entre les personnes. Ne pas avoir accès à sa juste part dans la répartition des ressources terrestres, que ce soit en tant que propriétaire ou en tant qu'ayant droit d'un bien commun, ce n'est pas seulement avoir moins que celui qui possède. C'est surtout devoir éventuellement dépendre de lui pour trouver un moyen d'existence. Pour ceux qui ne peuvent compenser l'absence de propriété par un capital culturel et un capital social, le risque est alors grand de subir la contrainte et l'autorité des possédants. L'injustice produite est multidimensionnelle. Elle ne se limite pas, ce qui est déjà grave, à la pauvreté matérielle. Elle consiste aussi dans la perte d'autonomie du sujet (son impossibilité de définir un projet de vie) et peut conduire, faute de reconnaissance sociale, à la perte de l'estime de soi » (Bret, 2015 : 111).

A travers ce territoire hautement symbolique, ouvert à de nombreuses circulations génératrices de rivalités, la question centrale revient par conséquent à comprendre quelles sont les stratégies, et notamment les stratégies de (dé)placements, mises en œuvre par les différents acteurs du tourisme, pour accéder, valoriser et contrôler aux mieux les ressources locales leur permettant non seulement de pérenniser l'existence du système touristique, mais plus largement, d'étendre l'horizon des possibles de ces habitants ?

Pour répondre à cette problématique, cette thèse se divisera en trois parties.

Dans un premier temps, elle s'attachera à mettre en évidence la primauté de certaines ressources tant dans le fonctionnement du système touristique que dans l'amélioration des capacités de la population locale. Dans le premier chapitre, cette étude commencera d'abord par montrer comment les himalayistes et trekkeurs, par leurs représentations et leurs pratiques ont, avec le concours de la population locale, « inventé » les sommets de la région, dont l'Everest, et valorisé un ensemble de symboles issus de la culture locale pour co-construire une région touristique attractive et lucrative. Au cours du deuxième chapitre, il s'agira de mettre en évidence comment la création d'un ensemble de métiers touristiques originaux, la valorisation des ressources en eau tout comme la révolution du système de valeurs associé au foncier, ont permis, en fonction de l'emplacement par rapport au principal sentier touristique, une très forte croissance des revenus et par conséquent une nette amélioration des conditions de vie des habitants.

Dans la deuxième partie, cette thèse visera à analyser la façon dont les acteurs parviennent à accéder et valoriser les ressources locales - voire extraterritoriales - en dépit des contraintes géophysiques ou de l'organisation sociale qui peuvent peser sur elles. Plus précisément, le but sera de voir par quels capitaux les acteurs, qu'ils soient *insiders* ou *outsiders*, élaborent leurs réseaux d'adductions et d'électricité (Chapitre 3), et par quelles stratégies ces derniers réussissent - ou échouent - à conquérir ou conserver des emplacements, fonciers notamment, au sein du système touristique localisé (Chapitre 4).

Dans le contexte de très grande mobilité qui anime non seulement la société locale, mais également la société népalaise dans son ensemble, la troisième partie visera à répondre aux nombreux observateurs s'inquiétant de l'intégration grandissante du Khumbu au flux de la mondialisation, et à

ses impacts sur les structures locales. En dépit de nettes recompositions socio-démographiques (Chapitre 5), de la naissance d'une culture de plus en plus syncrétique, et enfin d'une façon assez intermittente d'habiter le territoire (Chapitre 6), ces deux derniers chapitres montreront par quels processus les Sherpas du Khumbu ou d'ailleurs, loin de perdre la main sur la région de l'Everest et ses ressources, parviennent au contraire à en garder pleinement le contrôle physique et idéal.

Avant d'étayer ces différents résultats, il convient toutefois de préciser les méthodes par lesquelles ces derniers ont été obtenus.

La fabrique de la thèse

—

Méthodologie de la recherche en terrain mouvementé

Au-delà de l'importante bibliographie composée d'ouvrages et d'articles scientifiques, de sites Internet, d'articles de presse, d'ouvrages ou de films grand public, l'argumentaire exposé tout au long de cette thèse repose en grande partie sur les résultats de différents types d'entretiens, ainsi que sur l'accumulation d'observations directes réalisées au cours de trois terrains de recherche menés entre 2014 et 2016. Ces différentes données ont par ailleurs été mises en perspective avec un certain nombre de statistiques issues du recensement népalais³². A l'échelle du Khumbu, plusieurs institutions ou structures locales (Parc national de Sagarmatha, ONG, écoles, hôpitaux, aérodrome, etc.) produisent également leurs propres statistiques³³. Ce chapitre a pour objectif de détailler de façon plus précise la manière et les conditions dans lesquelles ont été collectées l'ensemble de ces différentes données.

1. Structuration et réalisation des entretiens directs

1.1. Structuration des entretiens directs

Les entretiens directs effectués auprès des acteurs touristiques ont constitué le principal moyen d'enquête au cours de ces recherches. Dans une région touristique si petite et si peu peuplée (la moitié de la superficie d'un département français pour 7 000 habitants seulement), parti pris a été de considérer que chaque habitant, quelle que soit son activité (paysan, commerçant, technicien, étudiant, retraité³⁴), constituait un acteur touristique à part entière. Dans les villages ciblés, ces entretiens ont donc été réalisés, bâtisse après bâtisse, auprès de l'un des représentants du plus large nombre possible de ménages, d'hébergements touristiques ou de commerces. Ce type d'enquête a été mené sur la base du volontariat, sans contreparties financières, et sans discriminations particulières, à l'exception de l'âge du participant, limité à seize ans au minimum.

Ces entretiens directs ont été réalisés à l'aide de tablettes numériques et par le biais d'un logiciel libre, *ODK Collect*. Le questionnaire, élaboré en amont avec les géographes bordelais du programme Preshine, s'organisait autour de trois grandes sous-parties, elles-mêmes structurées sur un corpus de

³² Contrairement à un grand nombre de pays en développement, le Népal dispose d'un ensemble de données relativement fiables et variées. Tous les 10 ans, le pays effectue un recensement fondé sur le modèle indien. Le dernier a été réalisé en 2011 et a permis d'accéder à des données assez précises, notamment aux échelles administratives les plus fines, à savoir celles des *wards* (quartier ou village) et des VDC (*Village Development Committee*) : l'équivalent de nos cantons. Depuis 2017, ces VDC ont été fusionnés dans des unités territoriales plus larges appelées *Gaonpalikas*.

³³ Souvent manuscrites, et consignées de façon relativement aléatoire, certaines de ces données peuvent toutefois présenter de nombreuses lacunes.

³⁴ La plupart des retraités continuent généralement d'aider leurs proches dans les lodges, auprès des bêtes ou dans les champs.

questions fixes, ouvertes, ou bien fermées et à choix multiples, élaborées dans un ordre prédéterminé et complétées au fur et à mesure de l'entretien. Les deux premières sous-parties (voir « Annexe 1 ») portaient sur l'accessibilité, les consommations et la gestion de l'eau d'une part, et d'autre part, sur celles de l'électricité. La troisième sous-partie, elle, avait trait à la situation socioprofessionnelle des ménages rencontrés et permettait d'évaluer la position des individus au sein de ce système touristique.

- **Sous-partie du questionnaire relative à l'eau.**

Après avoir collecté quelques informations élémentaires sur le profil de l'acteur interviewé : son nom, son âge, son genre, sa communauté, son clan d'appartenance³⁵, les premières questions de cette sous-partie s'intéressaient aux caractéristiques très générales de l'entité enquêtée, en opérant une distinction entre les « lodges », les « commerces », les « tea-shops » et les « habitations ». Plusieurs renseignements étaient alors récoltés sur la date de construction, les périodes ouvertes ou habitées durant l'année. Si la structure était un lodge, un ensemble de questions plus spécifiques étaient posées pour en déterminer la taille et le standing : i) positionnement par rapport au chemin, au centre du village, ou à une vue ; ii) nombre de lits et types de chambres disponibles (simple ou équipée de salles de bains privatives), tarifs à la nuit.

Les questions suivantes abordaient l'accès à la ressource en eau proprement dite : l'entité enquêtée disposait-elle d'un accès à l'eau courante ? Si oui, un corpus de questions s'ouvrait pour caractériser le système d'adduction en place, notamment par son statut (public, privé, privé-partagé), son âge et son origine, et éventuellement le coût mensuel de son accès en saison ou hors-saison touristique. Si l'habitant ne disposait pas d'accès à l'eau courante, des informations sur la source ou la rivière d'origine, les moyens et les volumes utilisés quotidiennement étaient demandées. Dans les deux cas, avec ou sans accès à l'eau, plusieurs questions visaient à inventorier les éventuels problèmes rencontrés par la personne interviewée. Celle-ci était alors amenée à émettre un avis sur les raisons des difficultés rencontrées en fonction de la période concernée (gel, étiage, surconsommations, etc.), ainsi que sur son niveau de satisfaction générale vis-à-vis de son accès à la ressource.

- **Sous-partie du questionnaire relative à l'électricité**

La sous-partie du questionnaire portant sur l'accès, les consommations et la gestion de l'électricité rassemblait sensiblement le même type de questions posées dans la sous-partie précédente. En premier lieu, une série de questions portant sur les types et systèmes d'accès à l'électricité (hydraulique, solaire, par générateur, public, privé, privé-partagé) et sur l'utilisation d'énergies complémentaires (bois, kérosène, éolienne, solaire ou animale) était posée. Un inventaire très précis des équipements électriques et électroménagers était ensuite effectué, allant jusqu'à recenser le nombre d'ampoules ou de prises dans chaque structure enquêtée. Cet inventaire permettait d'affiner notre connaissance sur le niveau de confort du lodge et le niveau de vie du ménage enquêté. Là encore, plusieurs questions sur le prix, les horaires de consommations, la satisfaction, les périodes et les raisons des éventuels problèmes étaient identifiés par l'individu rencontré.

³⁵ Communauté d'appartenance : voir « Encadré n°4 »

- **Enquête complémentaire menée auprès des touristes**

Si les deux sous-parties présentées ci-dessus permettaient d'obtenir de bonnes représentations sur l'accès à l'eau et à l'électricité dans chaque structure enquêtée, puis de les croiser avec un nombre très variés de paramètres : problèmes ou facilités d'accès en fonction du village, du quartier, de la communauté, de la taille des lodges ou des habitations sondées, etc., il était en revanche plus délicat de se figurer, concrètement, l'importance des consommations en eau et électricité des touristes eux-mêmes, souvent présentés comme de « formidables prédateurs de ressources ». Afin de se faire une meilleure idée des usages et pratiques de ces supposés « eau-mnivores » (Jacquemet, 2016), une enquête très courte fût également conçue à leur attention (voir l'Annexe n°2). Mené dans les bourgs de Lukla et de Namche Bazaar, soit en début, soit en fin de trek, avant la montée ou après la descente, le questionnaire amenait les trekkeurs à exprimer leurs attentes, perceptions et à tenter d'évaluer leurs consommations des services et prestations effectivement disponibles dans les différents lieux de halte : utilisation de douches, des télécommunications, achat d'eau minérale, etc. En fin de questionnaire, plusieurs données sur le genre, la nationalité, l'âge, la profession, la taille du groupe, le recours éventuel à une agence de trekking, ainsi que les dépenses prévues ou effectuées étaient également rassemblées afin de dresser un profil plus précis de ceux qui, précisément, faisaient vivre les acteurs touristiques. Quatre-vingt-neuf touristes : cinquante-trois hommes et vingt-huit femmes, âgés de quinze à soixante-treize ans et provenant de vingt-sept nationalités différentes furent ainsi interviewés.

- **Sous-partie du questionnaire relative au profil socioéconomique des acteurs du tourisme**

Aux questions élémentaires portant sur l'identité, déjà abordées au début de la sous-partie sur l'eau, cette section apportait des informations complémentaires sur la trajectoire socioprofessionnelle des individus rencontrés. Trois questions sur le village d'origine, la profession et le niveau d'éducation du père de l'interviewé étaient d'abord posées. Celles-ci permettaient de comprendre d'où venait l'individu, tant du point de vue de son origine géographique que sociale. Ensuite, l'interviewé était lui-même sondé sur son propre niveau d'instruction, sur son ou ses différentes activités professionnelles présentes et éventuellement passées. Dans ce dernier cas, le lieu et l'employeur du dernier emploi occupé étaient recensés. Ces deux séries de questions étaient importantes car elles amenaient non seulement des renseignements sur la relation et le type de ressources valorisées en fonction de l'activité (exemple : les sommets si l'individu s'avérait être guide ou *climbing sherpa*, l'emplacement s'il s'avérait être propriétaire de lodge ou commerçant) mais aussi sur les capitaux et compétences dont disposaient les individus pour valoriser ou non ces ressources.

Ces premières questions étaient répétées auprès d'un interviewé unique pour l'ensemble des adultes affiliés au ménage (souvent un conjoint, parfois un parent), même si ceux-ci étaient absents lors de l'enquête. De la même façon, l'âge, le genre, le niveau d'étude voire le lieu de vie et l'activité des enfants étaient systématiquement pris en compte, que ces derniers vivent au sein, ou en dehors du foyer. Ce procédé pouvait considérablement rallonger les interviews, mais permettait néanmoins d'obtenir une structuration très précise des ménages de la région, ainsi que de voir comment les compétences et le rapport aux ressources évoluaient au cours de trois générations.

Dans la section suivante, des questions devaient préciser le statut de l'habitant (propriétaire / locataire) et son rapport au foncier. Il s'agissait simplement de comprendre comment l'individu était arrivé à la tête de son logement, de son lodge ou de son commerce³⁶ (achat, héritage, construction propre), avec quelles formes d'aides (fonds propres, parents, prêts bancaires, aides d'amis/d'étrangers, etc.) et dans la mesure du possible, de savoir à quel prix. Une rubrique était également prévue pour recenser les autres biens (foncier ou immobilier) que le commerçant/habitant pouvait détenir ou louer ailleurs, dans ou en dehors de la région. Dans le cas où l'individu possédait le statut de locataire, des questions supplémentaires étaient posées pour connaître la communauté et le lieu de résidence du propriétaire.

Enfin, une dernière série de questions avait pour objectif de mesurer l'étendue des différents capitaux des individus : la personne rencontrée occupait-elle ou non une ou plusieurs fonctions associatives ou communautaires dans ou en dehors de son village ? L'un ou plusieurs membres de sa famille étaient-ils propriétaires de lodges dans la région ? Avait-elle l'habitude de se rendre en dehors du territoire, si oui, où et pour quelles raisons ? Disposait-elle d'un *djindak*, sponsor susceptible de l'aider elle ou ses proches dans la réalisation de ces projets ? Avait-elle et souhaitait-elle d'ailleurs faire part à son interlocuteur d'un projet particulier ?

Cette sous-partie s'achevait par un « champ libre » permettant d'apporter toutes précisions et remarques supplémentaires tant par l'intervieweur que par l'interviewé lui-même.

³⁶ A de très rares exceptions près, les commerçants vivent dans le lodge/commerce qu'ils possèdent/louent.

**Castes, ethnies, communautés ? Le choix des termes.
(Encadré n°4)**

En 2011, le Central Bureau of Statistics faisait état de 125 « castes et groupes ethniques » parmi la population népalaise.

Officiellement aboli par la Constitution promulguée en 1963, le système de castes des hindouistes népalais demeure aujourd'hui encore un élément profondément structurant dans la société népalaise. Il est dominé par les Bahuns et les Chhetris, l'équivalent des castes indiennes des Brahmanes et des Ksatriyas qui occupent, selon cette logique, les places de clercs et d'administrateurs, et par conséquent les strates sociales les plus élevées (voir Chapitre 1).

A l'opposé, l'ensemble des groupes Tibéto-birmans qui peuplent historiquement les collines et montagnes du centre et de l'est du pays, tels que les Magars, les Rais, les Tamangs ou les Sherpas, sont du point de vue des hindouistes « hors-caste » et relégués au bas de l'échelle sociale. Ils forment certains des nombreux « groupes ethniques » qui composent le pays.

Opérer une distinction entre plusieurs castes et groupes ethniques peut paraître clivant, notamment dans un pays justement en proie à de forts troubles politiques. Le CBS estime néanmoins que le recours à la catégorisation de la population en différentes castes et ethnies permet de mieux prendre en considération les dynamiques d'inclusion et d'exclusion socioéconomiques dans le pays (2014). La prise de conscience identitaire et les fortes recompositions sociodémographiques à l'œuvre dans le Khumbu invitent en effet à ne pas écartier cette variable comme clef de compréhension, ce qui n'empêche pour autant pas de la questionner (voir Partie III).

Au terme « d'ethnie », je privilégierai néanmoins celui de « communauté ». Reposant sur le principe biologique de filiation, et sur une relation au terroir forte, le concept d'ethnie paraît, à l'heure d'un brassage des populations dans et en dehors du territoire étudié, excluant et partiellement inadéquat. Le terme de communauté, lui, « peut signifier une simple association, c'est-à-dire une mise en commun partielle [...] il peut aussi indiquer une collectivité à solidarité conditionnelle, volontaire et réversible » (Lévy in Lévy & Lussault, 2003 : 177) et paraît ainsi plus fédérateur, y compris pour des individus n'appartenant pas à l'ethnie ou au groupe majoritaire. Ainsi, certains Rais ou Tamangs me semblent par exemple, par leur mariage ou leur trajectoire de vie, très bien pouvoir appartenir à la communauté sherpa.

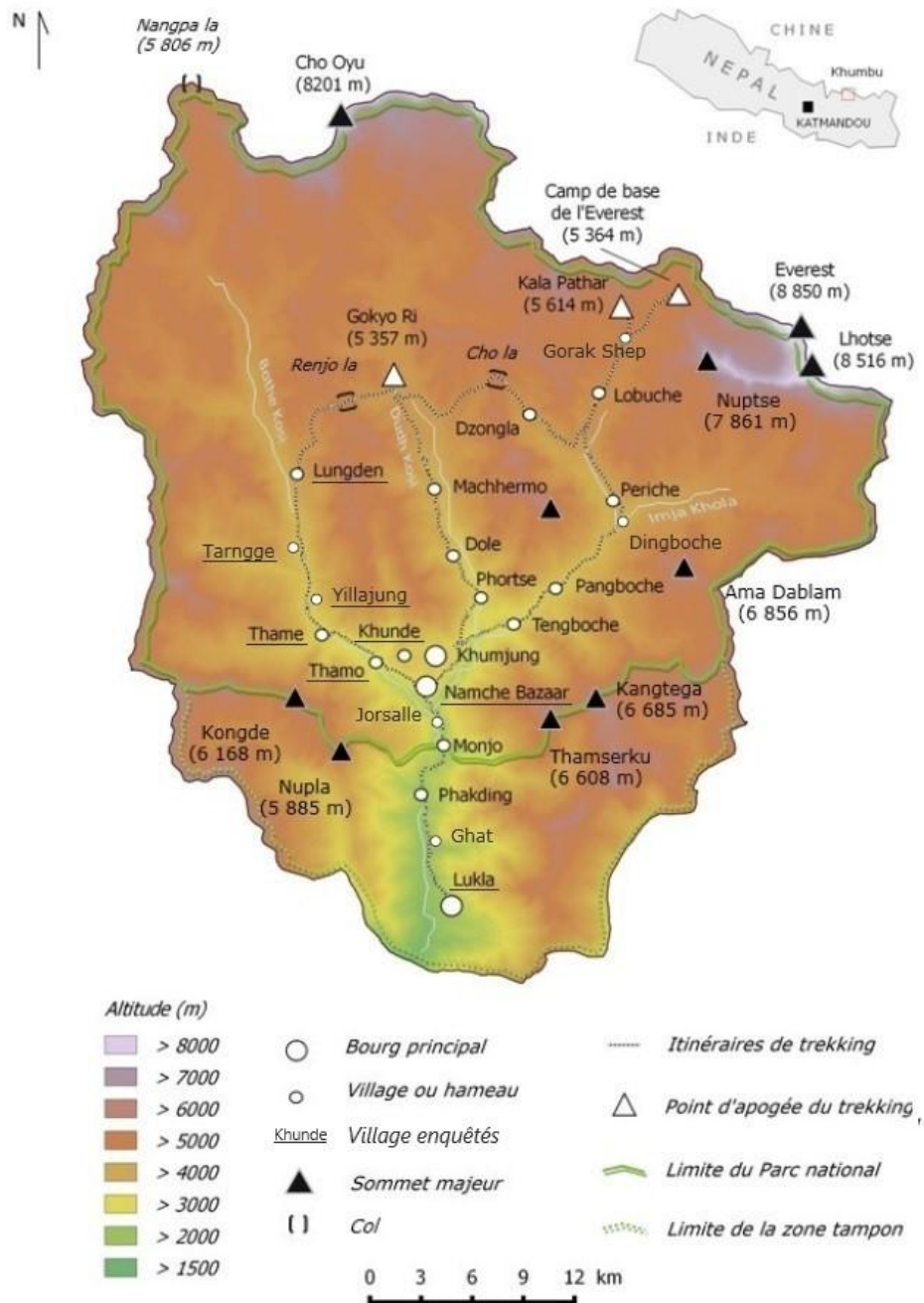
1.2. Présentation du terrain et choix des villages enquêtés dans le cadre des entretiens directs

L'ensemble des différents entretiens directs a été mené dans le Khumbu, et dans le Khumbu seulement. Dans son acception stricte, la région du Khumbu s'organise autour des quatre vallées fluvio-glaciaires du bassin de la Dudh Kosi. A l'ouest, la vallée de la Bothe Kosi (« Rivière tibétaine ») offre la voie de communication historique entre le Tibet et le Khumbu via le glacier du Nangpa-la. La vallée voisine, creusée par la langue glaciaire de quinze kilomètres des monts Gyachung (7 922 m) et Cho Oyu (8 217 m) donne naissance à la « Rivière de lait », la Dudh Kosi proprement dite. A l'est, les vallées du glacier du Khumbu (alimentées par les neiges des Monts Everest, Lhotse et Nuptse), et du glacier de l'Imja, se ramifient en une vallée du même nom (l'Imja) au pied de l'une des montagnes les plus emblématiques de la région : l'Ama Dablam (6 856 m). Situées entre 3 400 m et 5300 m, ces vallées se caractérisent par des paysages de vastes pelouses alpines, sinon offrant une végétation d'arbustes ramassés tels des rhododendrons nains ou des genévriers. En amont (> 4 000 m), ces pelouses accueillent un chapelet de hameaux d'estives, les kharkas, reliés en aval, à la limite supérieure de l'étage subalpin (3 600 m), à une demi-douzaine de villages comptant entre une quarantaine et une centaine d'habitations : Thame, Thamo, Khunde, Khumjung, Phorste, Pangboche. La confluence de la vallée de la Bothe Kosi et de l'Imja Khola s'effectue à 2 900 m d'altitude, en contrebas de la capitale symbolique du pays sherpa : Namche Bazaar (3 415 m). L'ensemble est délimité au sud par la ligne de crêtes des impressionnantes faces nord du Nupla (5 885 m) et du non moins impressionnant couple Thameserku (6 623 m) - Kangtenga (6 783 m).

Dans une acception plus large, celle que je retiendrai, le Khumbu peut également recouvrir le Pharak, cette région organisée à flanc de montagnes autour des eaux tumultueuses de la Dudh Kosi. Orientée du nord au sud, bordé à l'ouest par la ligne de faite du Numbur Himal (6 958 m) et à l'est par celle du Kusum Kangguru (6 367 m), cette vallée boisée de sapins, d'érables, et de bouleaux présente un commandement moyen de 2 000 m à la base duquel se sont formées des terrasses alluviales suffisamment larges pour être habitées et cultivées. Installés alternativement entre les rives gauche et droite de la rivière, soit directement sur les berges, soit sur les replats en pentes douces qui la surplombe, les villages qui composent le Pharak sont édifiés entre 2 550 et 2 900 m d'altitude. Simples hameaux d'estive ou étapes caravanières, avec le développement du tourisme, la plupart des lieux-dits du Pharak se sont transformés en de véritables village-rues qui les distinguent nettement de ceux des vallées supérieures. Dans ces derniers, les habitations se trouvent encore disséminées sur des surfaces considérables de terrain. Jorsale, Monjo, Benkar, Tok-Tok, Phakding, Ghat et Chheplung (de vingt-cinq à cinquante bâtisses) forment les nouveaux lieux de halte du Pharak, tandis que Lukla (2 850 m), constitue grâce à son altiport la porte d'accès la plus prisée des touristes pour visiter le Khumbu.

Au sein de cette région, six différents sites et villages ont été sélectionnés pour les enquêtes. Premièrement ceux de Lukla et de Namche Bazaar, idéalement situés sur le principal sentier touristique qui mène au Kala Pathar et au Gokyo Ri, les deux belvédères qui offrent les vues les plus convoitées de la région. Deuxièmement, ceux de Khunde (3 840 m), Thamo (3 500 m), Thame (3 820 m) ainsi que dans les alpages de la haute vallée de la Bothe Kosi : Yillajung (3 882 m), Tarngge (4 050 m), Lungden (4 368 m). Ces différents hameaux et villages ont été retenus du fait de leur localisation en dehors du principal sentier touristique.

**Localisation des villages et hameaux enquêtés
(Figure n° 5)**



Réalisation & Conception : Jacquemet E., 2017

Les villages situés dans la vallée de l'Imja Khola, comme Pangboche (4 000 m), Dingboche (4 320 m), ou Periche (4 260 m), bien que situés au pied du camp de base de l'Everest, n'ont pas été retenus pour cette enquête. A l'instar de la haute vallée de la Dudh Kosi, ou du grand bourg de Khumjung (3 800 m), ces sites faisaient déjà l'objet de recherches en cours dans le cadre des programmes de recherches Paprika/Preshine (Puschiasis, 2015).

La plupart des villages et hameaux du Pharak, entre Lukla et Namche Bazaar, notamment Ghat (2 574 m), Phakding (2 610 m), Monjo (2 835 m) ou Jorsalle (2 740 m), ont pour leur part été enquêtés par l'une des participantes au programme Preshine, Marie Faulon, au cours de deux campagnes de recherches menées aux printemps 2015 et 2016. Néanmoins, certains résultats de cette dernière seront bien évidemment convoqués dans le cadre de cette thèse.

Au cours de cette thèse, le choix a été fait de se focaliser principalement sur les acteurs touristiques installés dans la région de l'Everest (qu'ils soient locataires ou propriétaires). Plusieurs autres catégories d'acteurs touristiques, tels que les porteurs, les muletiers, et les marchands ambulants, n'ont été pris en compte par l'enquête que de façon secondaire, puisque vivant en dehors de la région ou ne faisant que la traverser. La question s'est posée de savoir si une partie de l'enquête devait être effectuée en dehors du Khumbu, dans certains villages directement situés au sud de Lukla, dont nous savions que beaucoup de ces acteurs étaient originaires. Cette option n'a finalement pas été retenue. D'une part, cela permettait de ne pas empiéter sur une population et une zone géographique déjà étudiées jusqu'à la fin de l'année 2015 par un doctorant de l'Université Paris-Diderot (Beillevaire, 2012). D'autre part, il a semblé plus opportun de ne pas s'éparpiller au-delà d'un terrain déjà suffisamment vaste, et d'une population déjà relativement dense. Toutefois, quelques entretiens directs furent réalisés à Lukla et Namche Bazaar auprès d'une dizaine de porteurs majoritairement employés par des groupes de trekking (voir « Annexe 3 »).

Panoramas des villages enquêtés (Encadré n° 5)

Lukla, porte d'entrée dans le Khumbu - *Terrasse alluviale d'une quarantaine d'hectares volés à la verticalité, le site de Lukla est avant tout célèbre pour abriter l'un des aérodomes réputé parmi les plus dangereux au monde. Point de départ de la plupart des trekkeurs et expéditions en partance vers l'Everest, on découvre généralement Lukla au petit matin, emmitoufflé dans une doudoune, au sortir d'un vol et d'un atterrissage qui ne laissent en rien indifférent. Passé le premier « kani », porte sacrée purificatrice, Lukla se présente comme un village-rue d'une centaine de bâtisses aux enseignes et vitrines criardes. Certains s'y arrêtent, cherchant à se réfugier au plus vite du froid, du bruit et des effluves de kérosène. Beaucoup d'autres ne les remarquent pas, le regard déjà tendu vers le Nord et l'élégante cime du mont Nupla (5 885 m).*

Namche Bazaar, petite capitale touristique - *Encastrée dans son fer à cheval, à une altitude comprise entre 3 400 et 3 540 m, Namche Bazaar frappe par la densité de son bâti. Avec ses empilements de lodges à plusieurs étages, Namche Bazaar ressemble à une petite ville perdue au fin fond de l'Himalaya. A l'exception d'une poignée de maisons traditionnelles recouvertes de chaux dans son aile ouest, Namche est formée d'une architecture hétéroclite sans beauté particulière. Mieux vaut connaître Namche Bazaar par grand beau temps que par temps de neige et pire encore, par temps de pluie. L'ambiance prend alors une tournure assez sinistre. Mais toute personne s'étant déjà rendue à Namche Bazaar se souviendra surtout du long et raide chemin qui la précède ! Avant de se souvenir de celle qui lui a fallu répéter pour rejoindre son lodge, ou accéder aux bureaux du parc national, d'où un panorama grandiose peut être contemplé sur des montagnes toutes aussi spectaculaires les unes des autres : Thamserku (6 623 m), Ama Dablam (6 812 m), Lhotse Shar (8 516 m), Everest (8 850 m), ou grande muraille du mont Nuptse (7 861 m).*

Khunde, repère d'himalayistes - A une heure et demie de marche au nord de Namche Bazaar se trouve de Khunde. Ce petit village rassemble une soixantaine de maisons grises aux toits verts lovées dans une dépression cernée au sud par un vaste chaos de blocs, au nord par les pentes pelées du Khumbila (5 761 m), demeure du dieu protecteur du pays. En direction du sud-est, le regard porte sur le Thamserku et ses longues pentes abruptes drapées « d'ice-flutes ». Situé à 3 840 mètres d'altitude, Khunde offre une altitude et une proximité idéale pour mieux se rendre compte de toute la (dé)mesure d'un sommet de 6 000 mètres. Modeste par sa taille, Khunde est connu pour deux principales raisons : premièrement pour l'hôpital qu'Edmund Hillary y a construit en 1966, et deuxièmement pour être le village d'origine d'Ang Tharkay, l'un des sirdars³⁷ les plus célèbres de la conquête himalayenne suite à ses très nombreuses expéditions, dont celle des Français à l'Annapurna en 1950.

Thamo, berceau local de la houille blanche – Etape intermédiaire sur le chemin qui mène de Namche Bazaar à Thame, en trois heures de marche, Thamo est un village dans lequel peu de touristes s'arrêtent. Peu nombreuses, les habitations de Thamo surplombent le lit totalement sinistré de la Bothe Kosi suite à la rupture du lac glaciaire Dig, survenue en 1985. Siège de la Khumbu Bijuli Company, à quelques encablures de la plus grande centrale hydroélectrique de la région, la vallée de Thamo alimente en énergie la majorité des habitants vivant au-dessus de Namche Bazaar.

Thame, la petite Suisse. Avec son enchevêtrement de ruisseaux en cascades, et sa petite forêt de pins, l'arrivée dans le hameau de Thame est très probablement l'une des plus bucoliques de toute la région. Niché dans le vallon de la Thame Khola (SO-NE), sur une vaste terrasse alluviale, entre deux épaisses moraines latérales, le village de Thame se compose d'une quarantaine de bâtisses en pierres dispersées entre les champs ceints de murets secs dans lesquels pâturent quelques yaks. Au sud-est, la vue se déploie sur les flancs vertigineux du Thamserku. Au sud-ouest, elle se cogne contre la puissante et large paroi des monts Thyangmoche-Kongde (6 500 – 6 168 m). Au nord, juste au-dessus de la maison de Tenzing Norgay, la moraine permet de gagner le nid d'aigle où a été fondé l'un des plus beaux monastères de la région. Le sommet de cette longue moraine offre également un panorama grandiose vers la haute vallée de la Bothe Kosi.

Hameaux de la Bothe Kosi – Surnommée la vallée des yaks, très sèche et balayée par le vent, presque totalement dépourvue d'arbres, la haute vallée de la Bothe n'a guère que son profil en auge et ses vastes alpages pour favoriser le maintien de quelques bergers et cultivateurs de pommes de terre. Ancienne piste caravanière menant vers le Tibet, via le col du Nangpa (5 806 m), cette vallée fût pendant longtemps empruntée par les réfugiés tibétains pour gagner Katmandou, l'Inde puis Dharamsala. Délaissée par les touristes qui lui préfèrent la voisine de la Dudh Kosi, elle ne compte qu'une dizaine de lodges, et avec ses quelques bergeries aux toitures en pierre, conserve par conséquent une ambiance relativement sauvage. C'est notamment dans cette vallée qu'en 1951, l'alpiniste Eric Shipton avait photographié une mystérieuse empreinte qu'il avait attribué au yeti, animal légendaire au sujet duquel les gardiens de yaks de la vallée ne manquent pas d'histoires.

³⁷ Chef des porteurs autochtones au cours d'une expédition (voir Chapitre 2)



Ci-dessus : Panorama du Khumbu vue depuis un hélicoptère. (Figure n° 6)

Ci-contre : Village de Lukla. (Figure n° 7)

Ci-dessous : Namche Bazaar. (Figure n° 8)



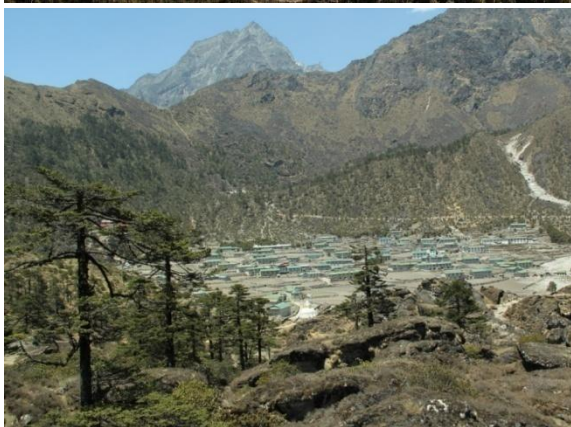
Clichés :

1. Grey D., 2015

2. Jacquemet E., 2011

3. Jacquemet E., 2015

De haut en bas, puis de gauche à droite : Haute vallée de la Bothe Kosi à l'approche de Tarnge, Thame et sommet du Thamserku en arrière-plan, Khunde, et hameau de Thamo (Figures n°9,10,11,12)

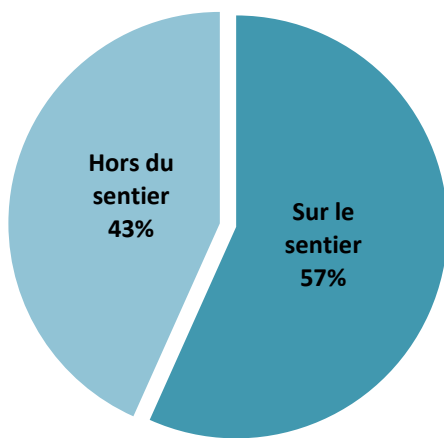


Clichés : Jacquemet E., 2014, 2015, 2016

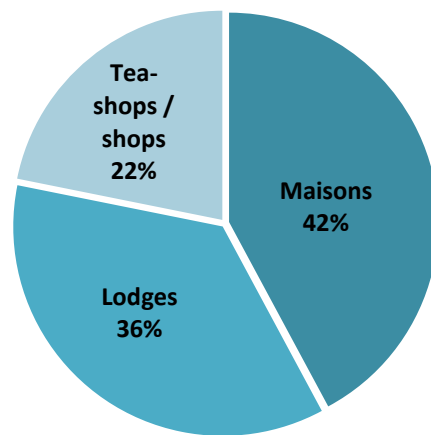
1.3. Taille de la population et taux de réponses aux entretiens directs

A l'exception des dix entretiens réalisés auprès des porteurs, 261 entretiens directs ont été conduits au cours de cette thèse. Soixante-quatorze ont été menés dans chacun des bourgs de Lukla et de Namche Bazaar. Une trentaine dans chacun des bourgs de Khunde, Thame et Thamo. Enfin, dix-huit ont été réalisés dans les hameaux de la haute Bothe Kosi. Comme le montrent les figures ci-dessous, on note un certain équilibre non seulement entre les entretiens effectués au sein ou en dehors du principal sentier touristique, mais aussi entre la nature des entités enquêtées : habitations, lodges, tea-shops/boutiques.

Répartition des entretiens sur/hors du principal sentier touristique (Figure n° 13)



Répartition des enquêtes en fonction du type d'entités enquêtées (Figure n° 14)



Conception & réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : Jacquemet E., Sherpa L., 2015 – 2016.

Du fait de la grande mobilité des habitants de la région, il est assez difficile de connaître de façon précise la taille de la population et donc la représentativité des enquêtes menées dans chaque village.

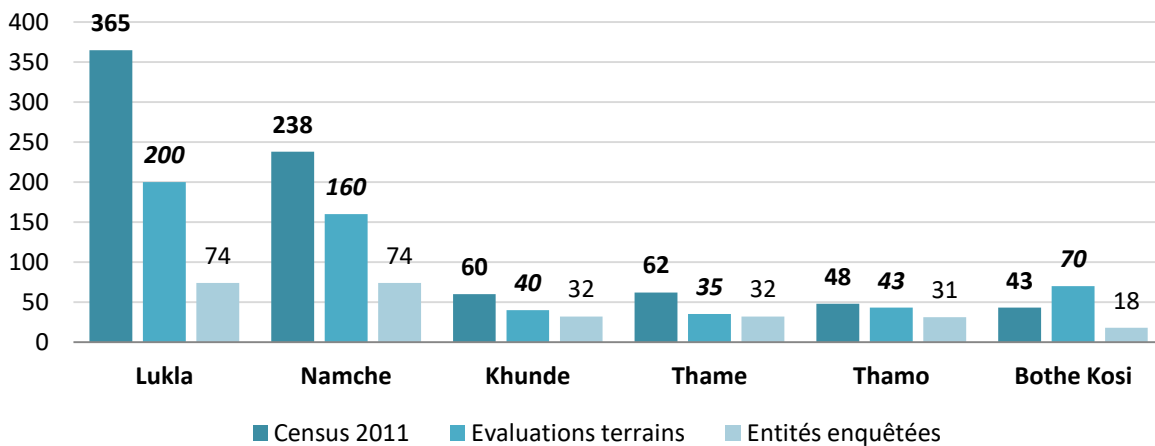
Pour le Bureau central des statistiques, le lieu habituel de résidence est défini comme « un endroit où une personne a vécu, ou a l'intention de vivre six mois de l'année »³⁸. Ceci inclut de fait les très nombreux commis de cuisine employés et vivant dans les lodges une grande partie de l'année, même si ces derniers ne sont pas originaires de la région. (Central Bureau of Statistics, 2012 : 6). Pour les démographes népalais, ces travailleurs constituent par conséquent des ménages à part entière. En revanche, le Bureau des statistiques ne comptabilise pas les personnes absentes du foyer du fait de leurs études ou de leurs activités professionnelles. Ainsi, le recensement népalais mené en 2011 faisait état de 365 ménages à Lukla (1 529 habitants), de 238 ménages à Namche Bazaar (820 habitants), et d'une cinquantaine de foyers dans chacun des autres sites étudiés (Central Bureau of Statistics, 2012).

Pour ma part, j'ai fait le choix de ne considérer comme population de référence que les ménages (propriétaires ou locataires) installés à la tête de leurs propres lodges, commerces ou foyers. Ainsi, si

³⁸ « A place where a person had been living or intends to live for at least six months. »

l'on s'en tient aux estimations réalisées à l'échelle locale³⁹, 37 % des ménages ont été enquêtés à Lukla, 46 % à Namche Bazaar, et entre 74 % et 91 % dans les hameaux situés en dehors du sentier touristique principal. Ces taux n'intègrent pas les refus d'interview, ainsi que les maisons ou commerces fermés lors de la réalisation des enquêtes, très variables d'un village à un autre, mais d'une proportion moyenne de trois pour dix. Très nombreux à Lukla et Namche Bazaar, les refus les plus fréquents ont souvent été enregistrés auprès des foyers les plus modestes et des petites boutiques. A l'inverse, le taux de réponse dans les lodges s'est avéré très satisfaisant. Trente-cinq des quarante lodges de Lukla et quarante-quatre des cinquante-trois de ceux de Namche Bazaar ont pu être sondés.

**Nombre de ménages estimés et proportions enquêtées dans chaque village
(Figure n° 15)**



³⁹ Notamment grâce aux données des compagnies d'eau ou d'électricité, et des habitants eux-mêmes.

2. Du Khumbu à Katmandou : de l'entretien semi-directif à la recherche informelle

2.1. De l'entretien directif à l'entretien semi-directif

En plus des 261 entretiens directifs, une vingtaine d'entretiens semi-directifs⁴⁰ ont été réalisés au sein ou en dehors du Khumbu⁴¹ (voir « Annexe 4 »). En effet, les entretiens directifs, préparés en amont, peuvent être à l'origine d'imprécisions, de lacunes voire regrouper des informations contradictoires d'un interlocuteur à un autre. Certaines données doivent donc être recoupées, ou précisées au cours d'entretiens spécifiques, menés auprès d'informateurs clefs incluant par exemple des dirigeants d'agences de trekking, de structures associatives ou de réseaux de distributions. Dans deux cas sur trois, notamment à Katmandou, ces entretiens ont été réalisés sur rendez-vous, et ont donc pu être préparés à l'avance, en ciblant précisément les zones d'incertitudes à éclaircir. Dans le tiers des cas restant, ces entretiens se sont improvisés en quelques heures ou au bout de quelques minutes seulement. Sur le terrain, il n'est en effet pas rare de rencontrer de façon tout à fait fortuite, en chemin ou au cours d'un entretien directif, une personnalité dont on sait, ou dont on découvre, qu'elle est particulièrement affable ou occupe une position centrale au sein du territoire. Il faut donc « bricoler » un jeu de questions en temps réel, et l'entretien peut alors prendre la forme d'un entretien libre, sur le mode de la conversation naturelle. Le but est alors d'amener la personne à discuter de son parcours (familial, professionnel), des choix qui lui ont permis d'atteindre la position qu'il occupe, ou de sa perception de certains sujets précis.

L'auteur au cours d'un entretien réalisé à Katmandou (Figure n° 16)



Cliché : Lama S., mai 2014

⁴⁰ De plus longues durées que les entretiens directifs, ces entretiens reposaient sur des questions/réponses beaucoup plus libres et ouvertes.

⁴¹ Recueillis ou non à l'aide d'un dictaphone.

2.2. « La recherche informelle » : être vacant, c'est être productif !

Il faut à ce niveau insister sur une toute autre façon d'obtenir des informations au cours d'un terrain d'enquête, l'importance de la « recherche informelle » (Collignon & Huerta, en préparation). Sur le terrain, la recherche est en effet ponctuée de ce qu'en photographie Raymond Depardon nomme les « temps-faibles » : « des moments ordinaires », « entre-deux », et *a priori* « sans importance » mais qui sont pourtant loin d'être improductifs car offrant des moments « où le photographe s'accorde avec les lieux qu'il découvre, lui permettant une prise de distance avec la réalité (Maillard, 2011 : 1).

De façon similaire, sur un terrain de recherche, les journées de travail sont ponctuées d'interstices durant lesquels la vie quotidienne reprend – heureusement – ses droits. Ces moments « suspendus » amènent le chercheur à se mettre en retrait et à laisser venir les choses, sans pour autant s'extraire de son environnement physique et social immédiat, c'est-à-dire son terrain de recherche. Les repas, les courses, la lessive, ou les trajets réguliers à Katmandou ont ainsi constitué des instants de disponibilité privilégiés pour m'immerger dans le terrain, développer des liens et favoriser les rencontres. Les veillées au coin du poêle en compagnie des touristes ou des gérants de lodges, ont plus particulièrement représenté des temps informels très propices à l'observation et à la récolte d'informations. Les cuisines plus encore, ont toujours été d'excellents lieux pour capter des attitudes, des réactions ou des confidences de la part des propriétaires ou locataires.

Dans ce « bureau » en plein air qu'est le Khumbu, empreint de lumières, d'ambiances et de paysages très spécifiques, la marche quant à elle, devient un excellent outil pour stimuler les réflexions et mettre de l'ordre dans « l'atelier de l'imaginaire » (*ibidem*). Des fragments non négligeables de cette thèse ont ainsi été pensés « avec les pieds ». Dans un cas comme dans l'autre, la tenue d'un carnet de bord, soir après soir, est devenue l'unique moyen de donner une valeur relativement scientifique à l'ensemble des informations et impressions récoltées durant ces temps-faibles. Au cours des différents chapitres, plusieurs extraits seront cités pour appuyer un propos.

2.3. Langages et entretiens : le rôle clef de Lhakpa Sherpa

L'ensemble des entretiens réalisés dans le cadre de ces recherches ont été réalisés dans trois langues différentes : le népali, le sherpa et l'anglais. Les enquêtes menées auprès des populations non-sherpas ont presque systématiquement été effectuées en népali. Auprès de la population sherpa, les trois langues ont été utilisées en fonction du degré d'aisance et d'affinité de la personne interviewée pour l'une ou l'autre d'entre elle. Ne disposant pas d'un assez bon niveau de népali, et encore moins de sherpa, les entretiens ont nécessité le recrutement d'un interprète, Lhakpa Tenzing Sherpa. Recruté par l'intermédiaire de l'agence de trekking « Tsum Valley Homestay », Lhakpa, guide professionnel de 24 ans (en 2015, lors de la première année d'enquête), s'est révélé être, pendant les huit semaines d'entretiens directifs effectuées dans le Khumbu, d'une implication et d'un professionnalisme sans faille.

En premier lieu, Lhakpa a été d'une rigueur remarquable et n'a jamais ménagé ses efforts pour que le travail avance, ceci donnant parfois lieu à des situations cocasses où le chercheur devenait presque l'employé de son propre interprète. A Lukla, en avril 2015, alors que nos enquêtes avançaient à grand train, je l'entends me dire : « on finit ce quartier-là demain, et après je t'autorise un jour de

congés ! »⁴². Un matin de février, l'année suivante, à Thame, nous rencontrons un groupe de trois sherpas équipés pour aller grimper. Ils m'expliquent partir pour une formation aux techniques d'évolution en cascade de glace, et dans un grand sourire me font comprendre que je suis le bienvenu. Voyant là une occasion parfaite de poursuivre mes recherches informelles, je me tourne immédiatement vers Lhakpa pour approbation :

« — N'y pense même pas ! Je n'ai pas de temps à perdre. On finit nos cent-cinquante enquêtes et ensuite tu pourras te casser une jambe ! »⁴³

J'ai écrit « interprète », je devrais plutôt parler « d'assistant de recherche », ou plus simplement et justement de « guide ». Car Lhakpa ne s'est pas contenté de traduire, c'est-à-dire de « suivre ». Au contraire, Lhakpa a très souvent ouvert la voie. « Je t'ai arrangé un rendez-vous avec *untel* la semaine prochaine, m'annonce-t-il un jour. — Mais qu'est ce que je vais bien pouvoir lui poser comme questions ?! — débrouille-toi, il faut que tu le rencontres, c'est important.⁴⁴ » Ne renonçant jamais à obtenir un entretien, ou une réponse plus précise, tout en étant toujours très apprécié de ses interlocuteurs, Lhakpa s'est ainsi attaché à proposer, à prendre contact, à ouvrir des portes, ou à décrypter, en étant toujours très clair sur ce qu'il devait effectivement expliquer, et ceux que je devais « comprendre par [moi]-même », ne dévoilant ses propres opinions qu'à partir de notre seconde année de collaboration.

Car en dehors des entretiens, je l'ai découvert, Lhakpa possédait en effet des avis bien tranchés. Marxiste revendiqué, un soir je l'ai vu déconcerter complètement un médecin madrilène en lui expliquant, avec un aplomb incroyable, comment le Dalai Lama faisait, selon lui, de la « religion-business », de poursuivre en expliquant à quel point il détestait les Tibétains, et plus encore l'ingérence indienne, à laquelle il opposait le « modèle économique et politique vertueux de la Chine ». Et de revenir vers moi d'un air goguenard : « je crois que je l'ai un peu perturbé ! ». Antépénultième d'une famille de douze enfants, Lhakpa a connu la grande modestie, pour ne pas dire la misère, d'une famille de paysans originaire de Thamo. Pour survivre, son père, Ang Pasang, multipliait les embauches comme *climbing sherpa*. Avant sa disparition au cours de l'une d'entre elle, celui-ci participera à plus de quarante-cinq expéditions. Considéré comme sérieux et très honnête, la réputation d'Ang Pasang offrait à Lhakpa des concerts de louanges chez tous les interviewés qui le reconnaissaient, et nous a par la même occasion grandement facilité les contacts.

⁴² Carnet de terrain, le 6 avril 2015.

⁴³ Le 17 février 2016.

⁴⁴ Katmandou, le 18 avril 2016.

**Lhakpa Tenzing Sherpa : guide et interprète au cours des recherches menées en 2015 et 2016
(Figure n° 17)**



Cliché : Jacquemet E., Namche Bazaar, Février 2016.

**Une journée type sur le terrain
(Encadré n° 6)**

En montagne, nos journées de travail sont extrêmement calibrées. A tel point que le matin, durant les enquêtes à Thamo et Thame, lorsque j'allume le téléphone qui me sert de montre, il est toujours exactement 6h21. En février, la température dans la chambre est alors franchement négative. Bien déterminé, je m'accorde alors quelques minutes supplémentaires au fond du sac de couchage ! A Lukla, nous sommes réveillés à 6h30 par la sirène de l'aéroport « Hillary-Tenzing ». A Namche, par la première rotation de l'hélicoptère Mi-17 de 6h40. Aussi désagréables soient-elles, ne pas les entendre est cependant mauvais signe. On sait d'ores et déjà qu'il fait mauvais temps. 7h. La toilette est rapide. En hiver, l'eau est si froide qu'il est impossible de se laver correctement les mains.

Je profite du temps de préparation du déjeuner pour effectuer le relevé météo de 7h30⁴⁵. Cela permet de goûter aux premiers rayons de soleil et de contempler les montagnes qui ne tarderont pas à se recouvrir. Quelle que soit la taille et la température des aliments à l'intérieur de son assiette, Lhakpa engloutit son petit-déjeuner en moins de quatre minutes. J'ai besoin d'un peu plus de temps pour avaler mon assiette de pommes de terre ou mes deux bols de tukpa⁴⁶.

Les entretiens ne démarrent jamais avant 9h. A cette heure, les propriétaires de lodges servent les petits-déjeuners des derniers clients et les parents finissent à peine d'envoyer leurs enfants à l'école. Cela me laisse du temps pour gagner la cuisine et bavarder avec le gestionnaire du lodge, ou réalisés quelques entretiens avec les touristes rencontrés la veille.

Généralement, nous réalisons nos entretiens directs dans les villages de porte à porte, de l'amont vers l'aval. Cette logique permet parfois d'entrevoir des spécificités par quartier, en fonction de la redondance de certaines réponses. Le matin, nous réalisons généralement quatre ou cinq entretiens d'un temps moyen de quarante-cinq minutes. Pour éviter d'allonger l'entretien et de perdre l'attention de l'interviewé en multipliant les séquences de traduction, Lhakpa réalise lui-même l'entretien avec la tablette numérique. Cela me permet d'avoir les mains libres pour prendre des notes, approfondir le contenu des réponses ou noter les points à approfondir au cours et surtout en fin d'entretien. Après chaque entretien, nous refusons poliment l'ultime tasse de thé qui nous est proposée (généralement trois tasses par entretien) en prétextant à juste titre que bien d'autres nous attendent encore. En sortant, chaque bâtiment est systématiquement photographié et marqué au GPS.

La matinée s'achève entre 12h et 12h30, 13h grand maximum si nous jugeons une personne particulièrement intéressante et décidons de réaliser un entretien plus poussé. A notre retour au lodge, le dal bhat⁴⁷ est déjà prêt. Les gestionnaires nous connaissent bien et savent que, le midi, nous ne mangeons que ça. Nous reprenons le travail à 14h après vingt minutes de pause ou de sieste au soleil, largement amputées par la réalisation du point météo. S'il neige ou s'il pleut, à se

⁴⁵ Ces données seront transmises aux météorologues du programme.

⁴⁶ Soupe légumes-macaronis-pommes de terre.

⁴⁷ Plat de riz aux lentilles. Repas traditionnel et quotidien pour la grande majorité des Népalais.

dire qu'il faudra bien repartir dans quinze, dix, cinq et finalement deux minutes. Lhakpa ne tergiverse pas.

En moyenne, nous réalisons trois entretiens l'après-midi. Jamais plus de quatre pour éviter de perdre notre attention et de renvoyer la personne au rang de simple statistique, écueil vers lequel il est très facile de dériver. Si l'enquête directive a pour objectif de dégager des similarités, chaque personne rencontrée est porteuse d'expériences uniques qu'il est important de déceler et de savoir écouter.

Les séquences d'entretiens se terminent entre 16h30 et 17h. Le repas est servi à 19h. Cela me laisse deux heures pour me changer, décompresser, retranscrire les notes prises pendant la journée, mettre à jour le carnet de bord et traiter quelques mails si le réseau est accessible. Problème de banque, de permis de recherche, réponse à l'équipe ou à un étudiant paniqué suite à l'absence d'une note, même sur mon terrain, à près de 4 000 m, je n'évolue pas dans un cadre parfaitement coupé du monde.

Je redescends dans la salle à manger juste avant le dîner pour effectuer le dernier point météo de la journée. Action d'une stratégie délibérément distinctive, ce point météo est souvent l'occasion d'établir le contact avec les nouveaux touristes arrivés. En avril, le dîner est un moment convivial se soldant généralement par la réalisation d'un ou de deux entretiens. La discussion, informelle, peut se prolonger jusqu'à 21h30, notamment avec les touristes avec qui j'ai discuté quelques jours auparavant. Au-delà de 22h, je suis systématiquement au lit. Contrairement à ce qu'imaginent les touristes, que je vois – fort naturellement ! – rêver d'être à ma place, les journées sont intenses et les entretiens très fatigants. Mieux vaut donc dormir le plus possible. Là-haut, les heures de sommeil sont comme les bouffées d'oxygène en altitude, précieuses.

3. Faire de la recherche en terrain mouvementé

« *Qu'est-ce que je fais là ?* »

Bruce Chatwin, 1989

Présentant la méthodologie, il m'est impossible de ne pas revenir sur le déroulement chronologique de ces recherches et par conséquent, de ne pas mentionner les traverses qui ont émaillé les différents terrains d'enquête. Car si réaliser une thèse n'est jamais un long fleuve tranquille, réaliser une thèse au Népal l'est peut-être moins encore. L'idée n'est certainement pas de s'apitoyer, mais plutôt de rappeler que même le plus rigoureux des plannings ne résiste pas longtemps aux imprévus rencontrés sur le terrain, dont ceux-ci font partie intégrante.

3.1. Un accès au terrain en dents de scie

Entamée en mars 2014, trois séjours de recherches ont été menés au Népal au cours de cette thèse. Le premier terrain a été réalisé du 11 avril au 25 mai 2014 avec l'ensemble de l'équipe bordelaise du programme de recherche. Il a permis aux différents membres de découvrir le terrain et de s'en forger une culture commune. Plusieurs visites et prises de contact ont été effectuées auprès d'acteurs clés tels que des opérateurs de centrales hydroélectriques ou des autorités du Parc national de Sagarmatha. Je me suis pour ma part rendu dans le Khumbu avec une première ébauche « papier » du questionnaire relatif au profil socioéconomique des acteurs du tourisme. J'ai pu tester celle-ci à plusieurs reprises et, complétant un tour d'horizon de la région entamé en 2011 au cours d'un bref séjour touristique, procéder à la sélection des villages retenus pour l'enquête.

Après avoir mis au point l'intégralité des différentes parties du questionnaire à l'automne 2014, le deuxième terrain de recherches a été mené à partir du 7 février 2015. Prévu pour une durée de six mois, celui-ci a commencé à Katmandou par la réalisation de longues démarches administratives. D'une part en vue d'obtenir un visa d'études, d'autre part pour recevoir un permis de recherches délivré conjointement par le Ministère de l'éducation et celui de l'environnement. Préalablement, ces processus ont tous deux nécessité une inscription temporaire en doctorat à l'Université Tribhuvan de Katmandou, et par conséquent, un certain nombre de démarches supplémentaires particulièrement chronophages. L'inscription à l'université, puis l'obtention du visa d'études, ont été finalisées au bout de quarante jours, entrecoupés par un premier voyage de dix jours dans le Pharak, en compagnie de Marie Faulon. Ce dernier a permis de tester et résoudre les problèmes de codages de notre première version numérique de l'entretien directif. L'obtention du permis de recherches, tributaire de l'inscription à la faculté a, elle, nécessité un nouveau mois de procédures, heureusement menées depuis Katmandou par l'agence « Tsum Valley Homestay », nous laissant Lhakpa et moi-même, libres d'entamer les entretiens dans les hameaux de la Bothe Kosi (loin du regard du Parc national de Sagarmatha), puis à Lukla (en dehors de l'autorité de celui-ci). Prêt la dernière semaine d'avril, ce permis ne fût cependant d'aucune utilité dans la mesure où ce séjour de recherches fût brutalement interrompu par les séismes majeurs qui frappèrent le pays à partir du 25 d'avril.

Programmé au mois de juillet, la fin de la mission est ainsi survenue le 3 mai 2015, alors que seules les enquêtes dans les hameaux de la haute Bothe Kosi et dans le bourg de Lukla avaient pu être

réalisées. Aussi, l'ensemble des entretiens dans les villages de Thame, Thamo, Khunde et Namche Bazaar n'ont finalement pu être effectués et terminés qu'un an plus tard, au cours d'une troisième et ultime mission réalisée entre le 13 février et le 9 avril 2016, elle-même entrecoupée d'une nouvelle semaine de démarches à Katmandou pour le renouvellement du visa de séjour.

**Jeudi 10 mars 2016, une journée de démarches à Katmandou
(Encadré n°7)**

7h30 - Comme d'habitude, la journée commence devant le volumineux bol de tsampa que je ne suis pas peu fier d'avaler de plus en plus vite, matin après matin.

7h50 - « Super, je suis dans les temps ! – Tu es au Népal... me répond Sonam. – Oui mais Lhakpa est ponctuel. – Parce qu'il sait que tu es français, c'est pour ça. – Je ne suis pas allemand non plus. – Mais tu regardes l'heure toutes les minutes ! Tu n'es très respectueux de notre culture ! »

9h20 - Une fois n'est pas coutume, Lhakpa n'était pas à l'heure et nous arrivons finalement avec vingt minutes de retard à notre entretien. Rencontre de P. Sherpa, auteur d'un « inventaire » sur les lodges de la région. Echange fructueux, beaucoup d'informations utiles. A l'exception du manque de batterie pour enregistrer l'entretien, je suis content.

11h - De Boddnath direction Durbar Square (8 km, 30 mn de taxi), où je dois me rendre à la banque pour fermer mon compte et retirer de l'argent avant de renouveler mon visa. Celui-ci expire demain. Je suis revenu à Katmandou il y a quatre jours pour anticiper mais ignorais que la journée de la femme ainsi que Maha Shivaratri, « la grande nuit de Shiva », étaient des jours fériés au Népal.

11h20 – Afin de gagner du temps, arrêt au Tourism Board pour refaire l'autorisation de trekking arrivée à expiration en quittant le Parc national. En remplissant le formulaire, je me rends compte que cette nouvelle demande d'autorisation me sera refusée si je mentionne la date d'expiration de mon visa actuel. Je dois donc nécessairement commencer par les démarches « banque » et « visa ». Mauvais calcul. Perte de temps.

11h40 - J'arrête nouveau un taxi et lui demande de me déposer à l'Himalayan Bank. Le nez dans mes notes, je ne réalise pas tout de suite qu'il me conduit à celle de Thamel, au nord, la mienne étant précisément sur New Road, au sud. Vu les bouchons, je préfère redescendre Kanti Path à pied, même si les trottoirs surchargés de Katmandou, avec leurs nids de poules, leurs foules de passants, de commerçants et de mendiants sont faits pour tout, sauf marcher rapidement.

12h10 – Grand sourire de ma conseillère financière qui depuis l'année dernière commence à bien me connaître. Je devrais dire « notre » conseillère car nous sommes toujours quatre ou cinq clients devant son bureau. J'ai une sueur froide lorsque notre conseillère m'annonce que je ne pourrais fermer mon compte qu'à la fin de mon nouveau visa. Je proteste vigoureusement. On me fait attendre, signer un formulaire, puis on m'envoie à l'étage où l'on ne comprend pas pourquoi je suis monté. On me fait redescendre. En bas, on me tend un nouveau document à remplir et à rapporter à l'étage. Cette fois-ci, c'est bon, la procédure est lancée... mais je ne pourrais pas récupérer mon argent avant dimanche. Voilà qui va retarder mon vol retour dans le Khumbu.

13h – Nouveau taxi, je file au département de l'immigration car les administrations ferment tôt. Mais le chauffeur et moi-même peinons à trouver le bâtiment. Pour le retrouver, nous embarquons un passant. Vingt-cinq minutes plus tard, devant le perron du département, un grand panneau aux lettres rouges : « All demands for touristic visa must previously be filled online ». Coup de massue. Pas le choix, retour à Boddnath car pas de cafés-internet dans les environs.

14h – Boddnath, dans les locaux de Sonam, problème Internet. La situation se débloque au bout de vingt minutes. Je remplis le formulaire en ligne mais cette fois-ci c'est l'imprimante qui ne fonctionne plus.

15h – Retour au département de l'immigration après un arrêt chez l'imprimeur. Cinquième trajet en taxi de la journée, heureusement pas de bouchon et depuis ce matin les chauffeurs sont affables. Hall du département, je patiente dans la queue avant d'obtenir deux signatures et d'être dirigé vers le bureau 105, le bureau du directeur général lui-même. Personne, à l'intérieur. On m'installe en m'expliquant qu'il va venir. J'ai faim. Pour passer le temps je calcule : le visa d'étude d'un an et de 300 dollars que j'ai obtenu l'année dernière au bout d'un mois de démarches, après l'ouverture du compte en banque, de l'inscription à la faculté et d'un « entretien » mémorable au département « immigration » du ministère de l'éducation⁴⁸, ne m'aura finalement pas servi plus de 80 jours, soit moins que la durée maximale d'un visa touristique !

15h30 - Quinze minutes sont passées. Je ressors prendre des nouvelles : «-oui, il arrive ! ». Je me réinstalle, en profite pour envoyer un message d'anniversaire à ma sœur et prendre des nouvelles de Marie. Hier, elle est subitement tombée malade alors qu'elle menait des entretiens avec Harka. Les villageois sont persuadés qu'elle est possédée par l'esprit d'un Rai, décédé hier presque au même moment. Le moral reste bon. En tout cas, elle n'a pas perdu son sens de l'humour : « les gens disent qu'il est mort d'une cirrhose, il était alcoolique, pas étonnant qu'il m'ait choisie ! »... Voilà ce qu'il en coûte lorsqu'on s'obstine à ne pas contourner les édifices religieux par la gauche !

15h45 – J'ai trouvé une bouteille avec un fond de Sprite dans mon sac. Mais toujours personne. Le département ferme dans un quart d'heure. Pas question de revenir demain. Je ressors. « Allez-voir, bureau 204 ». Je monte, je frappe et pousse la porte. Le directeur est en train de prendre le thé en compagnie de deux secrétaires. Je lui montre les papiers qu'il toise mollement avant d'appliquer sa signature. Je redescends, patiente et paie les 10 730 roupies à la guichetière. J'attends à nouveau puis récupère mon nouveau visa touristique : ouf !

16h – Avant de rentrer définitivement à Boddnath, plus qu'un passage à Thamel pour acheter les billets d'avion vers Lukla. Sixième et septième trajets en taxi. Le département du tourisme doit être fermé, tant pis, l'autorisation de trekking attendra demain...

⁴⁸ Dans l'attente évidente d'un dessous de table, un fonctionnaire débute l'entretien en me demandant pourquoi je souhaite gravir l'Everest. Je démène en expliquant que je suis juste venu faire des recherches. « Très bien dans ce cas-là, expliquez-nous pourquoi vous ne souhaitez pas gravir l'Everest ! » Je m'en sors au bout de 45 minutes d'entretien, après deux jours d'attente et l'appui de Sonam, mais heureusement sans verser de bakchich.

3.2. Faire et apprendre avec les tremblements de terres

« Que se passe-t-il si la terre se met à trembler lorsque ma tête est entre les mains du barbier ? »

Carnet de bord, 6 février 2016

« Que m'importe la grandeur des forces qui me font périr ? Le trépas lui-même n'est pas une grande affaire. »

Sénèque *in* Rousseau, 2014 : 87

Un matin, en février 2015, alors que je venais d'arriver au Népal pour mon deuxième terrain de recherche, je fus frappé par le contenu d'un article de l'Himalayan Times. Reprenant une étude scientifique, celui-ci avançait que 87 % des habitants de Katmandou estimaient qu'ils ne connaîtraient jamais de séisme majeur au cours de leur existence. Inconscience ou déni performatif ? Depuis mon premier séjour au Népal, en 2011, j'avais toujours eu en tête qu'un tel événement puisse un jour se produire. Après tout, le dernier tremblement de terre important avait eu lieu il y a plus de quatre-vingt ans déjà. Selon les autorités, poursuivait l'article, un séisme égal ou supérieur à une magnitude de huit sur l'échelle de Richter causerait probablement la mort de 70 000 personnes. Finissant mon petit-déjeuner, je me disais que je n'avais définitivement pas envie de me trouver sur place le jour où la terre tremblerait. Pourtant le 25 avril, deux mois plus tard, j'étais bien là. Remontant la vallée de la Dudh Kosi, avec deux stagiaires du programme, puis rejoignant le camp de base de l'Everest, où nous venions de célébrer la *puja*⁴⁹ d'une amie, nous étions en train de terminer cinq superbes jours de congés. Lhakpa devait rentrer de Katmandou où il s'était rendu pour régler un problème administratif, et par la même occasion me ramener mon autorisation de recherches. Trainant des pieds en me levant après le réveil, je me souviens m'être alors promis de mettre dans cette nouvelle journée quelque chose d'extra – ordinaire. Chose que je ne fais jamais. D'habitude, la perspective de passer « simplement » une bonne journée me suffit amplement.

Et quelques heures plus tard, dans la forêt, lorsque les forces chtoniennes se déclenchèrent, je fus effectivement servi au-delà de mes attentes ! Comme des millions d'autres personnes à cet instant-là, nous ressentîmes une secousse d'une intensité et d'une brutalité inimaginables. « Voici le dernier jour du monde ! » m'écriai-je intérieurement avec Candide, persuadé que le versant non seulement, mais la montagne elle-même allait s'effondrer sur elle-même et nous engloutir.

« Mais vers quel refuge, vers quel secours tournons-nous nos regards, si c'est le globe lui-même qui menace ruine ; si s'entrouvre et chancelle cette terre qui nous protège, qui nous porte, où l'homme a bâti ses villes et qui, au dire de quelques-uns, est le fondement du monde...? » (ibidem : 84)

⁴⁹ Rituel bouddhiste visant à demander la protection divine, en l'occurrence ici pour la vie des alpinistes.

« Le tremblement de terre offre à la conscience humaine l'expérience et la représentation non du simple déchaînement ordinaire des forces de la nature, mais d'une catastrophe cosmique » écrit très justement l'helléniste Philippe Rousseau dans un texte portant sur les représentations mythiques et poétiques de ce phénomène (2014 : 88). Dans des moments comme ceux-là, lorsque le grondement et la fureur deviennent extrêmes, lorsque l'épouvante atteint en effet son paroxysme, lorsque pris au piège on réalise que plus rien ni personne ne pourra nous secourir, et que l'on admet - enfin - l'imminence de sa propre disparition, on comprend paradoxalement que mourir, ça n'est finalement pas si grave. On réalise alors que ce qui importe par dessus tout, c'est la vie des autres. La vie véritablement sacrée des autres. Ce qu'on ressent, c'est un élan de compassion et le poids d'une culpabilité immense, celle d'imaginer le chagrin désastreux qu'on risque de laisser aux autres pour seul et unique héritage. Et cette rage. Parce qu'il est déjà trop tard. Parce que dans quelques secondes tout au plus, tout cela ne sera plus jamais dicible...

Ce jour-là, sur l'étroite ligne de crête qui nous conduisait à Tengboche, le sol et la forêt de rhododendrons ont néanmoins tenus. Je ne devrais sans doute pas l'écrire au regard des 9 000 victimes, des 600 000 sinistrés (ICIMOD, 2016), de notre ami et informateur Dile Gurung, mais je sais qu'aussi désastreuse fût-elle, cette expérience exceptionnelle fût également riche de vérités insoupçonnées, et en cela, positive et non-traumatisante. A titre très personnel, je me suis tout à fait retrouvé dans ces quelques lignes de l'un des rescapés du « crash des Uruguayens », en 1972. Au cours de ce gigantesque tumulte, « j'ai eu un moment de calme et de clarté, et dans cette lucidité nouvelle, j'ai découvert un secret simple et stupéfiant : la mort a un contraire, mais ce contraire n'est pas la vie. Ce n'est pas non plus le courage, la foi, ou la volonté. Le contraire de la mort, c'est l'amour. » (Parrado, 2007 : 281).

Si certains centres-villes historiques et plusieurs districts dans le centre du pays furent lourdement impactés, les infrastructures névralgiques du Népal furent relativement épargnées par les séismes. A l'exception de certaines bâtisses, et du camp de base de l'Everest, les villages situés dans le Khumbu tinrent relativement le choc. Parmi les villages ciblés pour l'étude, seul le village de Thame fût entièrement dévasté, sans faire de victime, et totalement reconstruit dans les mois qui suivirent. A la fin de l'année 2015, au Népal comme dans le Khumbu, les acteurs et le système touristique, même affaiblis, semblaient s'être remis en ordre de marche. En 2016, le nombre de visiteurs dans la région et dans le pays, ont atteint les taux de fréquentation - alors à la hausse - du début des années 2010. Pour ces raisons, ni l'orientation du sujet, ni la structure du questionnaire n'ont subis de profondes modifications. Le retour prématuré en France, même s'il a provoqué un grand retard dans la collecte des données, a permis une prise de recul sur les premières informations rassemblées. Par confort, plusieurs questions de l'entretien directif furent supprimées pour alléger le questionnaire. Lors de la nouvelle campagne d'entretiens, une attention plus soutenue fût simplement consacrée aux projets des acteurs touristiques, et à leur accès à certaines énergies telles que le kérosène, en raison du blocus indien alors infligé au Népal.

En février 2016, lorsque que je suis revenu sur place pour reprendre les enquêtes, le mot « boukampa » se lisait encore sur de nombreuses lèvres. A Katmandou, un étrange rayon de lumière pénètre la chambre d'hôtel que j'occupe habituellement. L'immeuble d'à côté, qui jadis obstruait la vue n'est plus qu'un tas de briques. Deux jours plus tard, je me rends chez un ami très impliqué dans la reconstruction des villages de sa vallée. Architecte de profession, ce tremblement de terre lui est

apparu comme une sorte d'aubaine. Egalement titulaire d'un Master en construction d'urgence, il a décroché plusieurs contrats auprès de bailleurs étrangers et peut désormais pleinement s'exercer sur ce à quoi il se destinait. Ensemble, nous partageons quelques photos de nos terrains respectifs, car depuis l'année dernière nous ne nous sommes pas revus. A la fin du diaporama, au moment même où je rabats l'écran de mon ordinateur, une secousse se produit. La concordance de ces évènements est telle que je reste interdit ! Mon ami est obligé de me tirer par la manche pour m'entraîner hors de la maison. Dehors, dans la nuit, les rues s'agitent, trois ou quatre détonations sèches retentissent. Ce sont des gens qui sautent par les fenêtres. A nouveau cette sensation angoissante qu'en dehors des cieux, point de salut. Envie de fuir et de rentrer en France, sur le champ. Il y aura quatorze blessés et heureusement pas de victimes. Ce fût la secousse la plus puissante enregistrée au cours des huit derniers mois : 5.2 sur l'échelle de Richter. Très faible par rapport aux séismes des 25 et 26 avril, et du 12 mai 2015, de respectivement 7.8, 6.7 et 6.8 de magnitude. Mais suffisamment forte pour que les jours d'après, comme l'année précédente avant le rapatriement, les illusions de vertiges et les bruits suspects me mettent régulièrement sur le qui-vive. Malgré les nombreuses et légères répliques ressenties les nuits suivantes, ces sensations finiront néanmoins pas se faire oublier et les journées par reprendre leur cours normal.

3.3. Faire de la recherche en terrain surinvesti

En dernier lieu, il semble utile de préciser que la réalisation des enquêtes ne s'est pas faite sans quelques appréhensions vis-à-vis du rapport aux enquêtés eux-mêmes. Comme expliqué en introduction, le Khumbu apparaît en effet comme un terrain très fréquenté non seulement par les touristes, mais également par de très nombreux chercheurs.

Comme l'affirmait Edmund Hillary, « le Khumbu apparaît comme l'endroit du monde le plus analysé, étudié, disséqué et ponctionné d'un point de vue anthropologique⁵⁰ » (Rowell, 1980 : 61). Un bon mot circule également parmi les universitaires népalais, selon lesquels la région de l'Everest apparaîtrait comme le premier pourvoyeur de docteurs du pays, loin devant l'université Tribhuvan de Katmandou (Adams, 1996). Ainsi, année après année, la région attire une faune impressionnante d'anthropologues, de glaciologues, d'hydrologues, d'écologues, de climatologues, de médecins, de biologistes, ou de géographes. Or, la présence de ces nombreux scientifiques n'est pas toujours bien perçue localement. Au mieux, les chercheurs se contentent-ils de poser une série de questions indiscrètes, la plupart du temps, ils travaillent ou mettent à jour un certain nombre de problèmes plus ou moins dérangeants ou anxiogènes. Comme la question de la déforestation en son temps, le changement climatique, par exemple, est devenue une thématique extrêmement sensible à l'échelle de la région de l'Everest (Khadka, 2012 ; Puschiasis, 2015). Il est vrai qu'avec le réchauffement climatique, les habitants du Khumbu, et d'autres régions montagneuses du monde, vivent sous la menace accrue de catastrophes telles que les ruptures de lacs glaciaires. Même si comme je le montrerai plus tard, elle peut aussi devenir un formidable atout de promotion dans les réseaux médiatique et scientifique internationaux.

Dans tous les cas, les chercheurs, contrairement aux ONG, sont souvent perçus par les locaux comme ceux qui n'apportent ni argent, ni solutions. Je me souviens avoir commencé un jour un entretien

⁵⁰ « Khumbu appears as the most surveyed, examined, blood-taken, anthropologically dissected area in the world »

avec le directeur d'une école qui, au bout de quatre minutes s'est interrompu et m'a demandé de but en blanc si j'étais venu pour « collecter des données ou pour aider ». A la réponse qu'il ne souhaitait entendre, celui-ci s'est levé, s'est en allé sans me saluer, indiquant d'un air sentencieux qu'il avait des cours à donner⁵¹. Ce genre de contrariété n'est toutefois pas spécifique au Khumbu. Quel chercheur ne s'est jamais heurté à ceux qui estiment qu'il n'y a, sans gains directs et à court termes, aucun intérêt à la recherche, à tenter de rendre visible l'invisible, « à écarter les feuilles pour trouver les racines » selon l'expression de notre collègue Hervé Rakoto (1995). Je dois par ailleurs admettre qu'à quelques situations près, les entretiens directifs menés sur le terrain se sont relativement bien déroulés. Il me semble que la bonne humeur portée par le duo formé avec Lhakpa n'y fût pas étrangère. Dans la vallée de la Bothe Kosi, comme à Khunde, l'accueil a toujours été très chaleureux. A Namche Bazaar et Lukla, quelques prises de contact assez froides aux printemps 2014 et 2015 m'avaient laissé envisager le pire. Mais je fus paradoxalement rassuré de voir que Lhakpa lui-même appréhendait. Il fût en effet assez amusant d'apprendre que parmi les villageois du Khumbu, les habitants de Namche avaient la réputation de « petits bourgeois » fiers d'eux-mêmes, suspicieux et cupides. Tout ce que Lhakpa détestait précisément. Dans cette bourgade, nous avons essuyé de très nombreux refus auprès de tea-shop et plus spécifiquement de petits commerces détenus par des Bahuns. « Avec les Bahuns, on a toujours un peu de mal à briser la glace. Je pense qu'ils ne veulent pas répondre parce qu'ils ont honte de n'être que de simple locataires, en position d'infériorité par rapport aux Sherpas » expliquait Lhakpa⁵². Du côté des propriétaires de lodges, la réception de l'enquête fût globalement positive. Dernière bourgade enquêtée, à Namche Bazaar, les réflexes et la confiance accumulés après dix semaines d'enquêtes ont joué en notre faveur. Dans le Khumbu semblait généralement s'appliquer cette formule que m'avait glissé un villageois népalais quelques années auparavant « vous venez faire des recherches chez nous, et nous, nous envoyons nos enfants dans vos écoles ; nous sommes fait pour nous comprendre. »

⁵¹ Région du Khumbu, le 4 mars 2016.

⁵² Le 26 mars 2016.

Première partie

-

**La mise en tourisme du Khumbu :
d'un espace-temps limitatif à un espace-temps des possibles**

Une grande confusion règne communément au sein de la presse et du grand public lorsqu'il s'agit de distinguer Sherpas et sherpas. Ou bien l'on ignore que les Sherpas sont affiliés à une communauté originaire du Tibet, ou bien l'on tend à s'imaginer que l'ensemble des porteurs professionnels du tourisme himalayen, c'est-à-dire des sherpas, sont issus de cette communauté. Or, même si les premiers ont effectivement donné leur nom aux seconds, tous les Sherpas ne sont pas sherpas. Aujourd'hui, les Sherpas du Khumbu sont en réalité peu nombreux à exercer cette activité de portage, tout comme d'ailleurs celle de paysan, qui prévalait encore il y a quelques décennies. De nos jours, une très large partie des Sherpas du Khumbu se trouvent plutôt à la tête d'hébergements ou d'agences touristiques dont ils tirent souvent des revenus très élevés. Parfois même supérieurs à ceux des touristes qui viennent les visiter. Alors, comment ces Sherpas en sont-ils arrivés là ? Comment ces modestes paysans-caravaniers sont-ils devenus sherpas avant de délaisser cette activité pour devenir de véritables entrepreneurs touristiques à part entière ?

A travers la trajectoire historique de cette communauté, c'est en fait les conditions de la mise en tourisme du Khumbu que cette partie propose d'étudier. Comment celui-ci est-il devenu une région touristique particulièrement attractive et lucrative ? C'est à cette question que ces deux premiers chapitres envisagent de répondre. Pour y parvenir, il s'agira d'abord de replacer l'émergence du tourisme de montagne dans son contexte géographique, économique, (géo)politique et socioculturel. Il s'agira ensuite de montrer comment himalayistes et trekkeurs, par leurs représentations et pratiques, ont, de concert avec la société locale, co-construit un système touristique devenu une ressource pour cette dernière. A travers le deuxième chapitre, cette partie, s'attachera par ailleurs à démontrer la primauté de l'eau domestique et de l'eau énergie comme conditions de la pérennisation du tourisme. Elle montrera en effet comment la valorisation de ces deux ressources, tout comme celle du foncier, en lien avec l'évolution des besoins des touristes, participe non seulement à l'amélioration des revenus des habitants mais leur permet surtout d'accroître leurs capacités (Sen, 2000).

Chapitre 1

—

« De la pioche au piolet »⁵³ : l'invention du tourisme de montagne dans la région de l'Everest

« *Tout d'abord les montagnes.* »

Fernand Braudel, 1966 : 22

« Parce qu'il est là ». C'est par ces quatre mots, sans aucun doute les plus célèbres de l'histoire de l'alpinisme, que le britannique George Mallory avait répondu aux journalistes du New York Times qui, en 1923, le questionnaient sur le sens de ses expéditions vers le sommet de l'Everest. « Parce qu'il est là ! » serait-on également tenté de répondre simplement à la question de savoir pourquoi la région du Khumbu est devenue touristique. Par son altitude absolue, l'Everest présente en effet une singularité unique qui le distingue des autres sommets de la planète : « il n'existe qu'un seul Everest » se plaisent à rappeler les Sherpas qui vivent à ses pieds (Daconto & Sherpa, 2010). Il est ainsi courant d'associer l'émergence d'un site touristique à l'aune de ses qualités les plus évidentes, que celles-ci soient naturelles ou non. Selon ce mode de raisonnement, le succès d'une région ne serait assuré que par la spécificité ou la beauté d'un site, et le lieu serait en quelque sorte prédestiné à devenir touristique. Toutefois, la littérature scientifique a montré que ce type de raisonnement était largement incomplet si ce n'est erroné (Equipe MIT, 2002).

Il est en effet important de commencer par rappeler qu'à l'instar d'une ressource, un site ne peut devenir touristique sans qu'un regard ne le crédite de qualités intrinsèques et que des hommes ne lui donnent un sens. Comme l'expliquent Philippe Duhamel et Isabelle Sacareau :

« La montagne comme la plage n'existent en tant qu'argument touristique qu'à partir du moment où des systèmes de valeurs, des critères esthétiques, par exemple la définition du beau, leur accordent cette qualité et en même temps aussi que certains types d'usage qui relèvent de la récréation y sont déployés : les bains de mer, ou l'alpinisme par exemple. » (1998 : 267).

Ainsi, l'Everest n'a pas toujours été « là », c'est-à-dire qu'il n'a pas toujours existé ou revêtu d'importance aux yeux des hommes. On ne sait pratiquement rien de la découverte de « l'Everest » par les peuples himalayens mais il semble que cette montagne n'ait jamais été une montagne tutélaire contrairement à de nombreux autres sommets tels que le Mont Kailash (Tibet), la Nanda Devi (Inde), le Macchapuchare (Népal), le Minya Konka (Sichuan) ou le Khumbila pour les Sherpas du Khumbu (Bernier & Gauchon, 2013). Pour les occidentaux, comme je l'expliquerai dans ce chapitre,

⁵³ Abadia, 2016. *De la pioche au piolet : dynamiques agraires et diversification des pratiques maraichères dans le Pharak, Nepal*. ISTOM – CERGY-PONTOISE : Mémoire de Master 2 non publié, 101 p.

l'invention de l'Everest ne se produisit qu'au milieu du XIX^e siècle. Et l'intérêt qu'alpinistes et touristes lui portèrent, n'émergea pas avant celui du XX^e, soit relativement tard par rapport aux reconnaissances et à la mise en tourisme des Alpes occidentales, ou même des Andes équatoriales⁵⁴. Affirmer que l'Everest se suffirait à lui-même pour attirer chaque année des dizaines de milliers de touristes paraît ensuite inexact dans la mesure où les différentes vallées qui permettent d'y accéder et de l'admirer ne sont justement pas toutes touristiques. Si du côté népalais, le Khumbu constitue aujourd'hui une destination touristique à part entière, ce n'est en revanche pas le cas des vallées tibétaines du Rongbuk et de Kharta, qui mènent pourtant aux pieds des faces nord et est de la montagne, fermées par les autorités chinoises à partir de 1959. Désertique, la vallée du Rongbuk n'accueille que quelques hameaux et garnisons de militaires. A présent, elle n'est véritablement fréquentée qu'au printemps par les expéditions qui y sont menées – avec l'accord de Pékin – par la voie nord-est. La région de Tingri, qui permet d'admirer la face nord de l'Everest, est souvent traversée dans le cadre de circuits organisés au Tibet mais n'est pas à proprement parler investie par les trekkers. Explorée pour la première fois juste après celle du Rongbuk, en 1921, soit près de trente années avant celle du Khumbu, la vallée de Kartha, elle, est largement méconnue du grand public et des touristes. Extrêmement difficile, la face est de l'Everest, appelée Kangshung, n'a été gravie que par un nombre extrêmement restreint d'alpinistes. Contrairement au Khumbu, la vallée de Kartha est totalement inhabitée, son accès nécessite la traversée de plusieurs cols de haute altitude et sa découverte n'est proposée que par quelques agences de trekking très spécialisées seulement.

On le devine, un lieu touristique ne peut émerger sans qu'un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes ne soient réunies, à commencer par la présence d'hommes, et plus précisément d'acteurs qui activent le processus de mise en tourisme. Ces acteurs sont d'abord les touristes. Ce sont eux qui, par leurs déplacements et leur volonté, concourent aux choix des lieux et des pratiques qui y sont développées et font évoluer les territoires en détournant ou complétant certaines fonctions productives traditionnelles (Knafou, 1991).

« De ce point de vue, on peut penser que ce ne sont pas tant les lieux qui attirent les hommes, selon le schéma gravitationnel d'une géographie classique très inspirée par le modèle de von Thunen, mais que ce sont les hommes qui, en s'y rendant, « élisent » les lieux, les inventent, les animent et qu'ils peuvent, par conséquent, tout aussi bien les abandonner. » (Duhamel & Sacareau, 1998 : 268)

Ensuite, les lieux touristiques nécessitent un réseau d'acteurs qui participent non seulement à faire circuler les touristes, mais aussi à aménager et mettre en ordre le territoire pour recevoir ces derniers. En principe, les habitants des lieux visités sont les premiers acteurs concernés. Ces derniers permettent aux touristes de se loger, de se restaurer, voire de se divertir. Tous ne s'impliquent pas dans l'offre de services touristiques, et tous ne se muent pas en entrepreneurs, néanmoins, la grande majorité des habitants se prend au jeu, consciente des opportunités économiques que les touristes représentent pour le territoire. Aucun lieu touristique n'existe en effet sans une participation ou *a*

⁵⁴ La reconnaissance des Alpes occidentales fût menée par Horace Bénédicte de Saussure durant la seconde moitié du XVIII^e, celle des Andes équatoriales par Alexandre Humboldt au début du XIX^e siècle.

minima sans un accord tacite entre la société locale et les premiers touristes (Knafou, 1991 ; Duhamel & Sacareau, 1998, Equipe MIT, 2002). Parmi l'ensemble des acteurs, les entrepreneurs et les entreprises jouent le rôle d'intermédiaires entre les touristes et les habitants. Ceux sont eux qui créent l'offre, délivrent les prestations touristiques et prennent en charge le déplacement des touristes. *A priori* en retrait, les autorités publiques interviennent activement dans le développement touristique en jouant du pouvoir d'aménagement et de régulation qu'ils ont sur le territoire et le marché. En outre, ils ont une responsabilité directe sur les conditions sociales, économiques, politiques qui préexistent au lieu touristique. Or, ces conditions préalables sont déterminantes dans l'émergence d'un lieu touristique. L'émergence d'un grand nombre de régions touristiques s'est en effet effectuée dans des espaces et à des périodes au cours desquelles les sociétés locales traversaient des difficultés. Dès lors, le tourisme est apparu comme une alternative salvatrice pour combler une activité traditionnelle défailante, incapable de répondre aux besoins de la population locale (*ibidem*).

A travers le « moment de lieu », l'Equipe « Mobilités, Itinéraires, Tourisme » est allée plus loin pour comprendre la naissance d'un lieu et d'une pratique touristique (2005). Selon elle, l'enclenchement d'une dynamique territoriale en général, et touristique en particulier, ne peut se produire non seulement si le lieu possède les qualités requises, mais aussi et surtout si « l'air du temps » souffle sur celui-ci. Autrement dit, l'époque elle-même serait tout aussi déterminante, que le lieu dans l'apparition de l'espace et du phénomène touristiques.

Ce « "moment de lieu" désigne l'espace de temps plus ou moins précis où un endroit donné (un lieu, mais aussi un espace, voire un itinéraire ou un réseau de lieux) incarne une situation de portée générale, dépassant l'enjeu du lieu lui-même ; donc le moment où le lieu a constitué et constitue une référence, voire un modèle pour les autres lieux. » (Equipe MIT, 2005 : 8)

C'est en partie à travers le recours à ce concept qu'il sera possible, au cours de ce chapitre, de comprendre pourquoi à *un moment (et) à un endroit donné* la pratique du trekking s'est développée, pour faire modèle dans d'autres lieux (*ibidem*), et comprendre comme les sommets et paysages du Khumbu ont été valorisées en tant que ressources touristiques.

1. Le Khumbu avant l'invention du tourisme, un espace-temps limitatif

« Toute ma vie j'ai lutté. »

M. Sherpa, Lukla, le 6 avril 2015.

1.1. Le Khumbu : isolat à l'intérieur d'un pays très cloisonné

Terminaison nord de l'un des soixante-quinze districts du Népal, celui du Solukhumbu, le Khumbu est un petit territoire d'environ 1 500 km² situé dans le nord-est du Népal⁵⁵. Situé à moins de 150 km de Katmandou, par les airs, le Khumbu est atteint en une quarantaine de minutes de vol seulement. En 1953, alors que les réseaux de transports du pays étaient inexistant, il fallu néanmoins près de deux semaines à l'expédition britannique pour rejoindre Namche Bazaar en marchant depuis la capitale. En 2014, près de vingt-quatre heures de jeep étaient encore nécessaires pour rallier Katmandou depuis Salleri, chef lieu du district, lui-même situé à deux jours de marche de Lukla. Etroite bande terre prise en étau entre le haut plateau tibétain au nord, et la plaine Indo-Gangétique au sud, le Népal offre en effet une géographie particulièrement tourmentée qui ne facilite pas l'accès aux grands massifs montagneux, ni la communication d'un point à l'autre du pays. Long de 900 km, large de 240 à 145 kilomètres, le pays possède 65% de ses terres au-dessus de 1 000 mètres d'altitude (Rieffel, 1982) et se divise en trois grandes unités topographiques : i) le « Terai », un ensemble de vastes plaines prolongeant côté népalais l'immense bassin gangétique ; ii) le « Pahar », zone dite des « collines », allant du piémont alluvial que représente le Terai aux contreforts des massifs himalayens en passant par les monts « Siwalik » (cordon de collines boisées d'altitude relativement limitée) et du « Mahabharat » (dédale de crêtes plus acérées pouvant atteindre 2 800 m.) ; iii) le Grand Himalaya (dont fait partie le Khumbu), composé d'un ensemble de massifs regroupant plus d'un millier de cimes supérieures à 6000 mètres, de quatre-vingt-quatre sommets de plus de 7 000 mètres et de huit des quatorze plus de « 8 000 mètres » de la planète ⁵⁶ (Dobremez, 1976). Si elle n'a jamais interdit les mobilités (Bernier, 1996), cette géographie particulière du pays a façonné une répartition et des modes de vies hétérogènes qui ne sont pas étrangers aux rapports de force qui se sont établis entre les différentes régions et les populations.

Le Népal tel qu'il existe aujourd'hui, dans ses frontières et ses structures sociopolitiques, est hérité des conquêtes menées par des Rajputs originaires des provinces indiennes du Kumaon et du Garhwal situées directement au nord-ouest du pays. Après avoir fui les invasions mogholes, au cours du XVI^e siècle, ces derniers ont fondé un ensemble de dynasties florissantes dans l'ouest de l'actuel Népal, avant de progresser vers l'est, à partir du XVIII^e siècle, annexant avec plus ou moins de facilité les territoires du Pahar, peuplés par différentes populations tibéto-birmanes, dont les Magars (dans la région située au sud du Dhaulagiri), les Gurungs (dans le centre du pays), les Tamangs (tout autour du bassin de Katmandou), les Raïs (au pied du Mahalangur Himal ; le massif montagneux dont fait partie l'Everest) et enfin les Limbus, vaincus en 1774 (dans l'extrême est du Népal). Le bassin de Katmandou, berceau d'une riche civilisation urbaine alors peuplée par les Newars, population issue

⁵⁵ Ainsi, le Khumbu représente à peine plus de 1% de la superficie totale du pays.

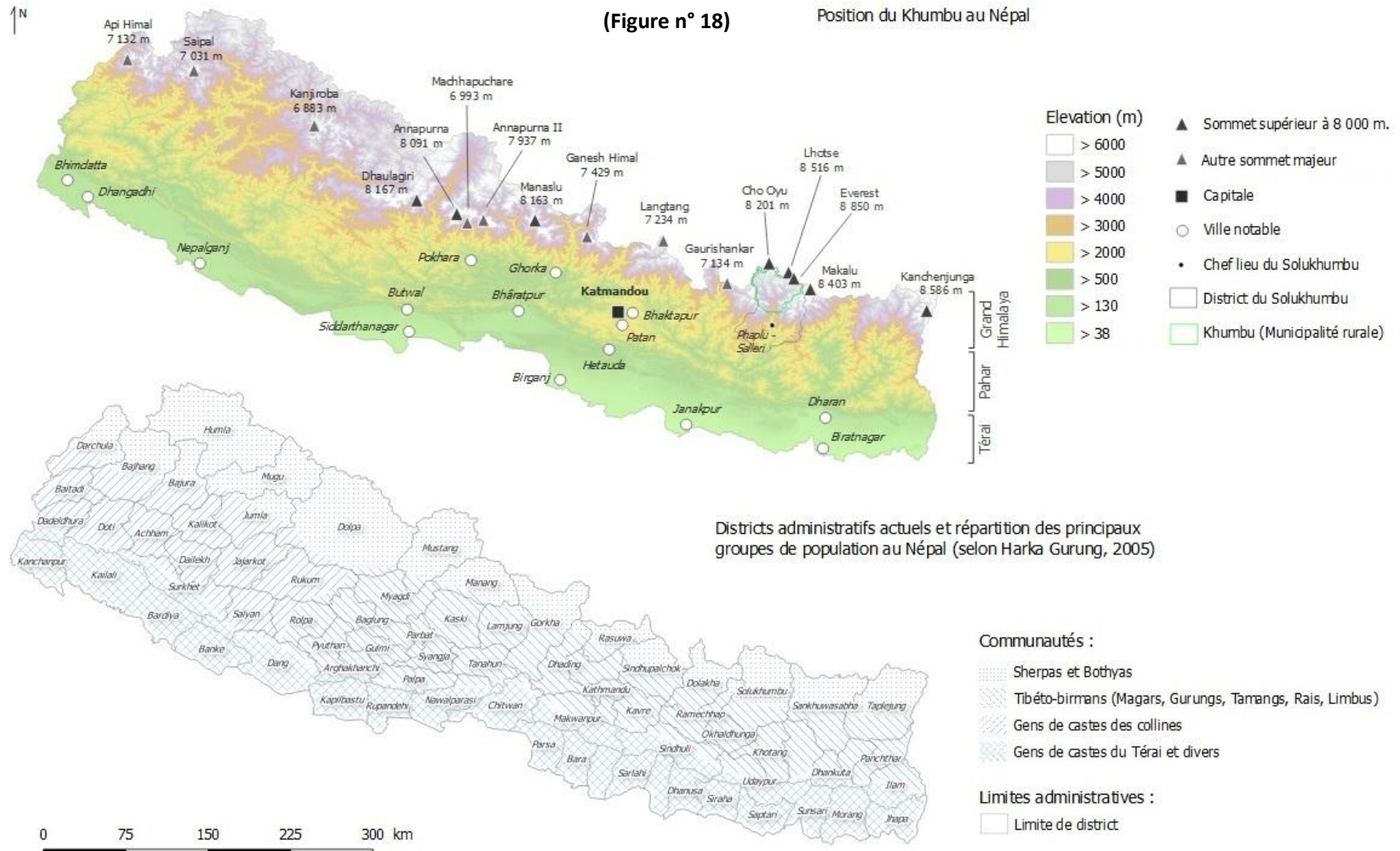
⁵⁶ Everest (8 850 m), Kangchenjunga (8 586 m), Lhotse (8 516 m), Makalu (8 403 m), Dhaulagiri (8 167 m), Cho Oyu (8 201 m), Manaslu (8 163 m) et Annapurna (8 091 m).

de métissages avec les peuples de la plaine gangétique, fût conquis en 1769 et devint aussitôt le siège de Prithwi Narayan Shah, souverain du Royaume de Gorkha à l'origine de l'unification du Népal. Au cours des deux siècles suivants, les monarques de la dynastie Shah imposèrent l'usage de leur langue, le népali, ainsi que leur religion, l'hindouisme qui devint la religion d'Etat jusqu'en 2006. Celle-ci fût partiellement adoptée par les Newars, que les nouveaux régents indo-népalais intégrèrent à leur systèmes de castes, et influença certaines communautés tibéto-birmanes marquées par des croyances chamanistes et dans une moindre mesure par le bouddhisme. Organisés en clans relativement égalitaires, ceux-ci se voyaient pourtant attribuer par les gens de castes hindouistes, un degré de pureté supposé duquel découlait un statut hiérarchique très peu élevé qu'ils ne pouvaient ignorer. Les strates de la société les plus élevées étaient elles occupées par les castes de clercs (Bahuns), ainsi que par les administrateurs et militaires (Chhetris) qui de nos jours encore dominent largement les structures non seulement sociodémographique, mais aussi politique et économique du pays. Dans les campagnes, avec les Newars, les Bahun-Chhetris accaparent encore les emplois de commerçants et d'artisans. Ils peuvent aussi être agriculteurs mais occupent généralement les surfaces les plus vastes et les plus fertiles, ayant dans les vallées, refoulé les populations hors-castes en hauteur, le long de versants aménagés en terrasses sèches (Sacareau, 1997).

Relégués dans les hautes vallées, au cœur des massifs, ou derrière les lignes de crêtes du Grand Himalaya, région appelée le « Transhimalaya », les populations bouddhistes d'origines et d'affinités tibétaines ont toujours été considérées comme des populations très marginales, sinon totalement arriérées, par les Indo-népalais. Les Sherpas, les Thakalis, ainsi que l'ensemble des communautés regroupées sous les appellations « Bothe » ou « Bothya », comme les Dolpopas, les Lepchas, les Manangpas, les Nubripas ou les Tsumpas, n'ont jamais pris de part active dans la construction du pays, tant il est vrai que leur poids démographique était faible, y compris dans leur propre région de rattachement administratif : aujourd'hui, ils comptent pour à peine un pourcent des 26,5 millions d'habitants du pays, et jamais au-delà de 20% de la population au sein de leur district (Central Bureau of Statistics, 2014).

Tournées vers le Tibet, avec lequel elles ont conservé pendant longtemps des relations commerciales, religieuses voire politiques, ces populations bénéficiaient d'une autonomie suffisamment grande vis-à-vis du pouvoir central leur permettant d'organiser et de maintenir leurs propres modes d'existence. Le Royaume de Lo, ou « Mustang », intégré au Népal en 1951, conserva ainsi son propre roi et sa monarchie jusqu'en 2008. Le Khumbu, lui, devint partie intégrante du Royaume du Népal en 1772-1773. Toutefois, la présence de collecteurs d'impôts tibétains à Namche Bazaar jusqu'en 1856 en fit presque un condominium. Signe du peu d'égards accordés au Khumbu, la visite d'un roi à Namche Bazaar ne remonte qu'aux années 1960. Aussi, avant l'invention du tourisme, les relations entre les Sherpas du Khumbu et Katmandou se limitèrent au paiement d'un impôt reversé chaque année par un collecteur sherpa, le *gembu*, au trésorier du gouvernement en résidence à Okhaldunga, à six jours de marche du petit territoire (Stevens, 1996).

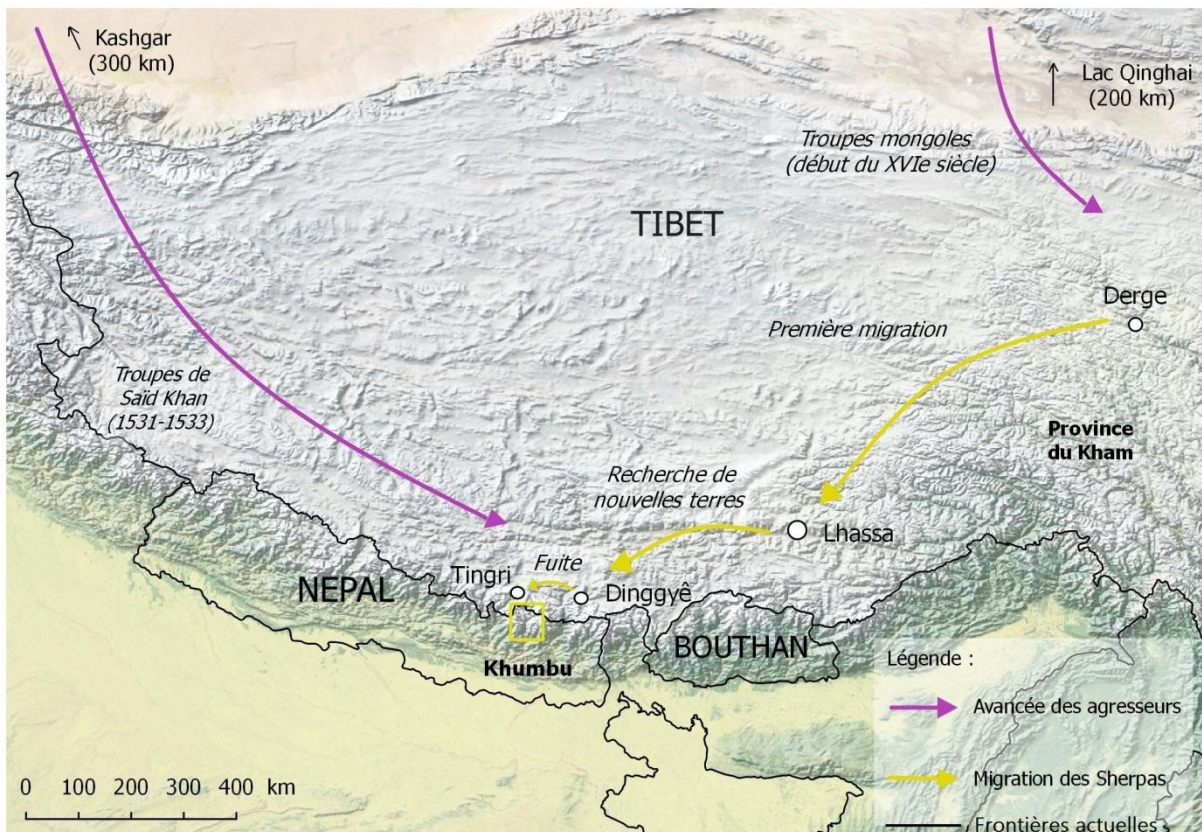
Le Népal : relief et groupes de populations



1.2. Les Sherpas du Khumbu : modes de vie et de subsistance

D'après d'anciens documents retrouvés en 1965 par une équipe d'anthropologues allemands (Oppitz *et al.*, 1968), les Sherpas seraient originaires du Tibet, et plus exactement de la région du Kham, à près de 1 200 km au nord-est du Khumbu. Leur émigration ne se serait déroulée que sur quelques années seulement. Selon Mikaël Oppitz et ses collègues, un groupe de vingt-cinq à cinquante individus, se serait dirigé vers Lhassa pour fuir les incursions militaires mongoles menées depuis la région du lac Qinghai. A la recherche de terres où s'installer, les premiers « Sher-pas », littéralement « ceux qui viennent de l'est », auraient ensuite passé quelques années dans la Province de Dinggyé, à 500 kilomètres au sud-ouest de Lhassa. Puis, en 1533, pour échapper aux campagnes antibouddhistes menées par les armées du sultan mogol Saïd Khan, ces derniers auraient rapidement rejoint la région de Tingri avant de franchir le col de Nangpa (5 716 m). Avec leurs yaks, les Sherpas, se seraient alors installés au Khumbu qu'ils décrivent alors comme sauvage et inhabité, ce que l'on sait de nos jours comme partiellement inexact. D'autres populations, comme celle des Raïs, auraient sporadiquement habité le territoire (*ibidem*).

Immigration possible des Sherpas dans la région du Khumbu selon Oppitz *et al.* (1968)
(Figure n° 19)



Conception & Réalisation : E. Jacquemet, 2017

Si leurs traits mongoloïdes prononcés et leur organisation sociale en clans exogames rapprochent les Sherpas des populations tibéto-birmanes, leurs modes de vie les en distinguent en revanche nettement, notamment sur les plans religieux et économiques. Même s'ils ont recours à des pratiques chamanistes les Sherpas sont profondément bouddhistes (Ortner, 1978 ; Obadia, 2010). La

conduite des Sherpas est en effet censée suivre les grands principes de mérites et de pêchers qui concourent aux différents états de réincarnation de l'âme. L'accumulation de bonnes actions au cours de l'existence assurerait au défunt de meilleures chances de renaissances dans les vies ultérieures. Le but est d'atteindre le stade ultime à partir duquel l'être cesse son cycle de vies et de morts (Samuel, 1978). En principe donc, les Sherpas répugnent à chasser, ou à consommer leur propre bétail. De façon plus large, les rochers, les arbres, les forêts, les sources, les lacs, les montagnes - en d'autres termes la nature - constituent autant de lieux sacrés, demeures de nombreuses et diverses divinités que les Sherpas évitent d'offenser en les fréquentant, ou dont ils se prémunissent par de nombreuses pratiques et édifices religieux. Selon Lhakpa Norbu Sherpa (2008), le Khumbu lui-même formait un « *beyul* », sanctuaire bouddhiste auquel seules les âmes pures auraient accès, notamment lorsque le monde deviendrait si corrompu que la pratique spirituelle serait rendue impossible.

Quelque soit leur statut ou leur fonction sociale, une grande majorité de Sherpas croient fermement aux forces de l'esprit. Aujourd'hui encore, de nombreux rites et festivals rythment les saisons agricoles et le quotidien des Sherpas.

« Cette nuit, procession du "do" après le décès d'un nourrisson de six mois : l'enfant d'une femme que nous avons interviewée en début de semaine. A la lueur des flambeaux, au bruit des battements de tambours et de cris stridents, les hommes circulent entre les maisons pour effrayer et chasser le fantôme hors des limites du village. Très impressionnant ! » (Carnet de bord, Khunde, le 3 mars 2016).

« Ce midi Lhakpa m'apprend qu'il a quitté sa précédente copine car les parents de cette dernière, Bahuns, ne voulaient pas du mariage. Depuis, il a rencontré une Sherpani de Thame dont le père est lama. Au cours d'une interview tout à l'heure, nous tombons par hasard sur le double portrait du beau-père en question. Au début je ne comprends pas. Lhakpa m'explique. Décédé depuis quelques années, le père de la fiancée, le vieux lama immortalisé sur la photo de gauche s'est réincarné sous la forme d'un jeune lama, celui présent sur la photo de droite, aujourd'hui âgé de huit ans. La fiancée de Lhakpa a donc dix-sept années de plus que son propre père ! "Mais comment savez-vous que c'est bien la même personne ? — Les Occidentaux n'y croient pas. Mais nous nous savons. Très jeune déjà il pouvait parler et raconter la vie de sa fille" ». (Carnet de bord, Thame, le 16 février 2016).

Sur le plan économique, les activités des Sherpas se sont pendant longtemps limitées à l'agropastoralisme et au commerce caravanier. Alors que les régions du Téraï et du Pahar permettaient d'effectuer jusqu'à trois récoltes par an, avec des rotations entre le maïs, le riz, le blé, l'orge ou les lentilles, dans le Khumbu, au dessus de 2 500 mètres, le riz, le soja ou les arbres fruitiers devenaient naturellement improductifs ou tout simplement inexistantes. La courte période de pousse et le sol - pauvre et gelé six mois par an - n'autorisaient qu'un nombre restreint de productions : blé, maïs et millet principalement, ainsi que quelques variétés de tubercules (topinambour, navet, radis tibétains). L'ensemble de ces cultures offraient dans tous les cas des rendements bien trop faibles pour nourrir les familles tout au long de l'année. Au-dessus de 3000 mètres, seul l'orge et le sarrasin pouvaient être cultivés (Stevens, 1996 ; Abadia, 2016). Les pommes de terre, elles, auraient été

introduites au Khumbu au milieu du XIX^e siècle. Ce n'est toutefois qu'à partir des années 1920 que les paysans augmentèrent progressivement leur production, celle-ci donnant de bien meilleurs rendements et pouvant par ailleurs pousser jusqu'à 4 500 mètres d'altitude. La pomme de terre devint ainsi l'aliment de base dans la région du Khumbu, représentant jusqu'à 75% de la production agricole locale (Stevens, 1996). Selon Christoph von Furer-Haimendorf (1980), l'introduction et l'expansion de l'utilisation de ce tubercule sont à l'origine d'une certaine prospérité agricole qui a rendu possible l'apparition d'activités non-productives, comme la vie monastique.

**Tarnegge (4 050 m). Un homme durant la période de plantation des pommes de terre
(Figure n° 20)**

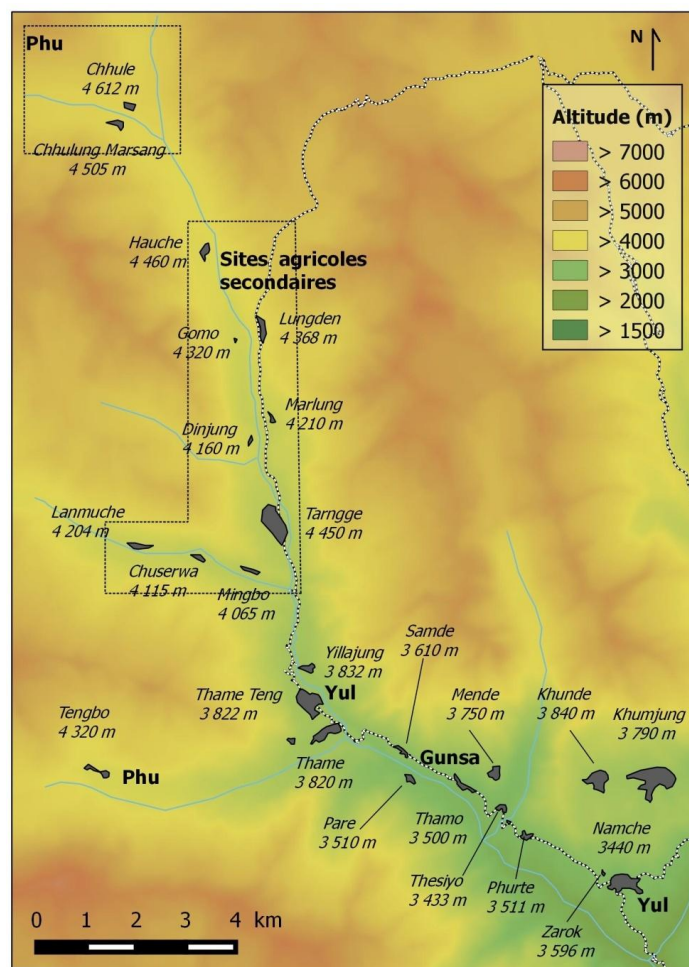


Cliché : Jacquemet E., mars 2015

En dépit de conditions climatiques extrêmement rudes, les Sherpas ont néanmoins réussi à s'adapter à leur environnement en développant des modes de productions agricoles assez proches de « l'archipel vertical andin » (Murra, 1975), un mode d'organisation de l'espace montagnard fondé sur un contrôle vertical des différents étages écologiques. Le principe de cet archipel vertical repose sur une organisation étagée du terroir permettant de se prémunir de la grande variabilité climatique et des risques de mauvaises récoltes, en augmentant la spéculation agricole, en multipliant et en diversifiant les parcelles de cultures au regard de la spécificité des plantes cultivées et de nombreux paramètres tels que l'altitude, la qualité ou l'exposition des sols (Sacareau, 2003). Il en découle une généralisation de la polyculture au cours d'un calendrier agricole complexe, assorti de nombreuses mobilités entre les terres, mais réalisée de façon très interdépendante et complémentaire avec les pratiques pastorales (Palmieri, 1987 ; Stevens, 1996 ; Brower, 1993, 2000).

Chez les Sherpas du Khumbu, le *yul* constituait ainsi le principal lieu de vie et de production des habitants. Dans les hautes vallées du Khumbu, au-dessus de la confluence entre l'Imja Khola et la Dudh Kosi, ces *yuls* (Namche, Khunde, Khumjung, Phortse, Pangboche, Thameteng, Yillajung et Thame) étaient situés entre 3 400 et 3 900 mètres d'altitude, sur des terres relativement spacieuses et peu accidentées qui permettaient aux familles d'assurer jusqu'à 50 % de leur production. A la fin de chaque hiver, les bêtes commençaient à sortir des étables pour paître autour du village. Le cheptel d'une famille était composé d'une à plusieurs dizaines de bêtes, principalement de yaks, de vaches ou d'une espèce hybride, le *dzopkio* issue du croisement entre un individu mâle (yak) ou femelle (nak) et d'une race endémique de vache ou de taureau. La *chauri*, femelle de ce bovidé, présentait l'avantage de produire beaucoup plus de lait que la *nak*. Elevés dans le Pharak, mais présents jusqu'à 4000 mètres d'altitude, *chauris* et *dzopkios* permettaient également de maintenir une activité pastorale à moins de 3 500 mètres, là où le yak ne pouvait être élevé, intolérant aux températures plus élevées (Stevens, 1996).

**Organisation des sites agricoles dans la vallée de la Bothe Kosi
(Figure n° 21)**



Réalisation : Jacquemet E., 2017, d'après Stevens (1996 : 83)

A partir du printemps, à mesure que la neige fondait, les yaks gagnaient progressivement les hauts alpages en faisant halte à mi-vallée, dans des lieux de productions secondaires situés en dessous de

4 500 mètres. A l'image du hameau de Tarnegge, ces sites étaient principalement utilisés pour la production d'orge, de foin ou de pommes de terre, dont la plantation débutait aux mois de mars ou d'avril. L'été, pendant la mousson, les yaks continuaient leur « remue » vers les estives - appelées *yersas* - le long des langues glacières, à des altitudes parfois supérieures à 5 000 mètres. Les hommes s'abritaient alors dans les *phus*, huttes en pierres très sommaires. Après trois à quatre mois, à l'automne, hommes et troupeaux redescendaient progressivement vers les *gunsas*, hameaux d'hiver situés sous les *yuls* où, à l'image de Thamo, des températures plus clémentes subsistaient. Pendant l'hiver, le bétail était entretenu par l'accumulation de fourrage récolté à la fin de l'été et participait à renouveler le stock de fumier, répandu comme engrais dans les parcelles agricoles. Localisés juste au-dessus des gorges de l'Imja Kholā et de la Bothe Kosi, dans les espaces les plus restreints et les plus accidentés, les *gunsas*, peu spacieuses, permettaient néanmoins la création de lopins supplémentaires par l'aménagement de terrasses (*ibidem*).

Contrairement à l'archipel vertical andin, structuré sur l'ensemble d'un versant, dans le Khumbu, cette organisation ne s'effectuait qu'au dessus de l'étage forestier. Les Sherpas ne possédaient aucune terre dans le Pahar, ni dans le Térai. A la différence des montagnes andines, ce mode de production n'était en outre régi par aucun pouvoir central et n'a jamais donné lieu à quelconque fédération pluriethnique, comme ce fût le cas dans le grand Empire inca. Les liens entre les Sherpas des hautes vallées et du Pharak étaient eux-mêmes assez limités. Malgré l'existence de travaux collectifs et de systèmes d'entraides, que j'évoquerai dans le cinquième chapitre, l'exploitation des terres et la gestion des bêtes étaient des tâches généralement réparties entre les seuls membres d'un même foyer. Généralement, les femmes restaient au village et s'occupaient de l'entretien des cultures et notamment de la pomme de terre. Les fils gardaient le cheptel dans les alpages, tandis que les hommes pratiquaient le commerce, autre pan crucial de l'économie des Sherpas du Khumbu.

L'élevage de yaks et de *dzopkios*, permettait en effet la production d'une grande variété de biens : beurre, viande, cuire, laine que les Sherpas du Khumbu troquaient avec les Rais du Solu, pendant la morte saison, en échange de céréales, ce qui leur assurait un complément d'alimentation pour passer l'hiver. Parallèlement à ce cabotage, certains habitants du Khumbu pratiquaient également un commerce caravanier de longue distance entre le haut plateau tibétain, les collines et la plaine gangétique. Avec leurs yaks, seuls animaux aptes aux transports de charges lourdes sur des pistes d'altitudes enneigées, les commerçants sherpas de Namche Bazaar et de la vallée de la Bothe Kosi franchissaient le Nangpa-la (5 716 m), avant de se rendre dans les bourgs de Kabrok et Gangar, à six et dix jours de marche au nord du col, pour s'approvisionner en sel, laine, cuir, tapis, soie et textes religieux qu'ils échangeaient contre du riz, du maïs, des épices, des plantes médicinales, du sucre, du tabac ou du papier que d'autres Sherpas du Pharak allaient chercher dans villes de Tumlinktar⁵⁷ ou de Janakpur avec leurs mules ou leurs *dzopkios*⁵⁸. Réalisé aux mois d'avril-mai et d'octobre-novembre, lorsque le col était franchissable, cette activité était indispensable pour accéder à une plus grande variété de biens et de denrées. En 1828, les Sherpas du Khumbu obtinrent du roi un décret interdisant aux populations situées au sud de leur territoire de commercer avec le Tibet. Dans l'est du Népal, les Sherpas s'arrogèrent ainsi le monopole du commerce transhimalayen et fût dans certaines familles à l'origine d'une certaine prospérité. (Stevens, 1996).

⁵⁷ District de Sankhuwasabha.

⁵⁸ District de Mahottari.

La situation de quelques commerçants de Namche Bazaar, et le portrait rousseauiste qu'ont pu dresser certains anthropologues des Sherpas du Khumbu (Fürer-Haimendorf, 1975, 1984 ; Kunwar, 1989 ; Brower, 1993) ne doit pourtant surtout pas faire oublier les conditions tout à fait déplorables dans lesquelles la majorité d'entre eux vivaient, et dans laquelle les plus pauvres d'entre eux vivent encore. Ancien ingénieur d'études et alpiniste marié à une Sherpani du Khumbu, voici le témoignage que livre Henri Sigayret des longs et nombreux séjours qu'il a effectué dans le village de Pangboche au cours des années 1990 :

« Mes promenades dans le village m'apprenaient la saleté des lieux, la saleté physique des personnes, la saleté physique des enfants, la saleté de leurs vêtements. Non pas une saleté à l'occidentale qu'un coup d'éponge efface mais une crasse incrustée, solidifiée. Je regardais vivre Danzi et sa sœur dans leur taudis. Aucun confort, ni eau, ni électricité, ni w.-c. proches, la nature alentour en tenait lieu. Pas de meubles. Pas de chauffage évidemment, la bière cassait les bouteilles par grand froid à l'intérieur de la maison. Ang Fouti revenait de Dingboche où elle avait, sous la pluie, travaillé la terre toute la journée. Elle restait ainsi dans sa robe trempée. Aucun vêtement de rechange, une seule robe, une seule paire de chaussures, aucun vêtement protecteur du froid ou de la pluie. Et que mangeaient-ils ? Tous, les plus souvent, des pommes de terre à moitié crues. Ils avaient appris à économiser le bois. » (2016 : 352)

On peut aisément supposer qu'au cours des deux derniers siècles, l'espérance de vie des Sherpas du Khumbu ne dépassait pas 45 ans, comme c'était encore le cas à la fin des années 1990 dans certains districts de l'ouest népalais (Gurung, 2005). On sait par exemple que Namgyal Wangdi, alias Tenzing Norgay, né au Tibet, mais ayant grandi à Thame, avait à 39 ans déjà perdu neuf de ses douze frères et sœurs (Modica, 2013).

Sans pour autant apparaître comme un territoire totalement en marge, puisque le Khumbu était traversé par un véritable axe caravanier, les Sherpas, avant l'invention du tourisme, évoluent dans un espace-temps que l'on pourrait qualifier de limitatif, c'est-à-dire dans un contexte spatio-temporel présentant un degré d'hostilité physique ou moral *a priori* peu favorable à l'expression optimale des capacités d'un individu ou d'une société. Comme la plupart des népalais ruraux nés au milieu du XX^e siècle, les habitants du Khumbu ont également - faute d'écoles - souffert d'un cruel manque d'éducation. « Nous n'avons jamais été à l'école. Nous ne savons même pas écrire un "kha"⁵⁹ » déplorent, amers, la plupart des personnes âgées rencontrées dans la vallée de la Bothe Kosi. « Je ne sais rien du tout ! Même quand je me rends au marché, j'ai besoin d'un ami pour m'aider à compter » raconte un villageois de Khunde⁶⁰. « Je ne sais même pas taper un numéro avec le téléphone », raconte un autre à Namche Bazaar⁶¹. Tous évoquent également la pénibilité des tâches auxquels ils étaient astreints, dans un environnement tant naturel que familial particulièrement rude.

« Avant, la production de pommes de terres et l'élevage étaient les seules activités possibles. [...] Mais à la maison, surveiller les enfants et dans les alpages les bêtes n'était pas facile. Il y avait beaucoup de léopards des neiges et de yétis, des dieux qui nous

⁵⁹ « क » premier phonème du syllabaire dévanagari utilisé en népali.

⁶⁰ G. Sherpa, le 3 mars 2016.

⁶¹ K. N. Sherpa rencontré le 29 mars 2015.

surveillaient et attaquaient les bêtes quand nous avions le dos tourné ». (Ang Rita Sherpa, Katmandou, 27 avril, 2016, voir « Annexe 4.8 »)

A l'image de Tenzing Norgay ou de Mingma Tsering Sherpa, rencontré à Thame⁶², de nombreux jeunes décidèrent ainsi de fuguer :

« A cette époque, raconte Mingma - par l'intermédiaire de Lhakpa - il n'y avait pas d'école et de toute façon, il en avait peur parce qu'on disait que les personnes avec un bon niveau d'éducation étaient envoyées dans la police indienne, ce qu'il ne voulait surtout pas ! Il était donc paysan et deux fois par an, accompagnait son père à Gangar pour faire du commerce avec Tumlinktar. Il se souvient du passage du col : "je pleurais beaucoup parce que nous n'avions pas de yaks et que les charges étaient vraiment très lourdes". Un jour, son père lui donna de l'argent pour acheter du riz au marché en prévision d'une festivité. Mais au lieu de se rendre au marché, il garda l'argent et décida de s'enfuir à Darjeeling. A l'époque, tout le monde voulait aller à Darjeeling ! Les gens disaient que c'était une ville très moderne, beaucoup plus que Katmandou. Donc il voulu y aller pour voir à quoi elle ressemblait et marcha près d'une semaine pour l'atteindre » (Mingma Tsering, le 16 février 2016, voir « Annexe 4.1 »).

Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, de nombreux Népalais et Sherpas partirent ainsi chercher du travail à Darjeeling. Leur migration vers cette petite station d'altitude britannique, dans la région voisine du Sikkim, allait pour de nombreux Sherpas du Khumbu changer leur vie et celle de leur territoire d'origine.

**Thame. Le sirdar Mingma Tsering, en compagnie d'une voisine et de son épouse
(Figure n° 22)**



Cliché : Sherpa L. T., Février 2016

⁶² Thame, 16 février 2016.

2. De l'invention de l'Everest à celle du trekking

« Je soulèverai mes yeux vers les montagnes. »

Psaume 121, 1 in Erri De Lucca, 2006 : 10

2.1. De la (dé)mesure à l'invention du troisième pôle

Aujourd'hui comme hier, la fascination pour l'Everest repose d'abord sur un mystère. Celui d'une hauteur que l'Homme, parce qu'il ne la connaît pas encore, aspire à se représenter. Au XVIII^e siècle, après avoir longtemps été jugées dangereuses et répulsives, les européens découvrent les montagnes sur les plans littéraire et scientifique. Références chiffrées à l'appui, l'altimétrie, devient l'une, si non la composante centrale dans la description des reliefs.

« La mesure des altitudes est la première approche véritablement scientifique à la connaissance des montagnes. Là où les siècles précédents se contentaient d'impressions subjectives, ou d'évaluations fantaisistes, le XVIII^e siècle va substituer une volonté de précision, et faire de l'altimétrie une des bases de l'orographie » (Broc, 1969 : 71).

Plus tard, l'expansion des puissances coloniales donne lieu à un inventaire systématique des montagnes les plus élevées. Car si les montagnes d'Europe sont localisées, et l'exploration maritime du monde achevée, au début du XIX^e siècle, les cartes européennes représentant le cœur des continents africain, asiatique et sud-américain comptent encore de nombreuses *terra incognita*. Au Pérou, le Chimborazo, 6 272 mètres d'altitude, passe pour le sommet le plus élevé de la planète. Au siècle précédent, malgré les voyages de missionnaires chrétiens, l'Himalaya - cet « effroyable groupe de montagnes au nord des Indes⁶³ » - était « à peine soupçonné par les savants et totalement ignoré dans les milieux cultivés » (Broc, 1969 : 55). Il faut attendre 1852 pour que le « Pic XV » - mesuré à 8 840 mètres⁶⁴ depuis la station climatique de Darjeeling - soit enfin reconnu comme le toit du monde et de nombreuses décennies supplémentaires pour que cette nouvelle montagne suscite l'intérêt des alpinistes (Modica, 2013). A cette époque en effet, l'alpinisme en tant que sport et phénomène social n'en est qu'à ses balbutiements. Dans les Alpes, des ascensions ont été réalisées dans les années 1840, mais les britanniques et leurs guides français, autrichiens ou suisses ne conquièrent la plupart des sommets qu'entre 1854 et 1865.

« L'alpinisme naît incontestablement vers 1860, lors de ce qu'on appela son âge d'or : fondation des clubs alpins, naissance en différents pays de groupes sociaux intéressés par l'alpinisme pour lui-même sans justification scientifique, invention du concept de première, accomplie pour elle-même, sans qu'aucun autre intérêt particulier ne la nécessite ; apparition du métier de guide de haute montagne, apparition, aussi, d'une véritable idéologie alpine : recherche du « jamais fait » et de la difficulté, équipement de la haute montagne (refuges, sentiers, un peu plus tard *vias ferratas* et remontées

⁶³ Pallas, 1779, in Broc, 1969 : 55.

⁶⁴ Altitude révisée à 8 850 mètres en 1990.

mécaniques), éclosion d'une littérature spécifique (livres et revues) » (Jouty & Odier, 2009 : 38)

En outre, jusqu'au début du XX^e siècle, la fermeture politique des royaumes himalayens, dans une région « où trois empires se rencontrent⁶⁵ » (chinois, russe et britanniques), rend toute exploration de la chaîne himalayenne et de ses sommets délicate. Devancés dans la conquête des pôles par Peary et Amundsen⁶⁶, les anglais mettent toutefois un point d'honneur à conquérir le Pic XV, depuis rebaptisé « Mont Everest », du nom du géomètre en chef de l'Empire indien, George Everest. L'ascension du sommet devient une cause nationale : « maintenant que nous avons atteint les pôles, le sentiment général est que la tâche suivante et importante est l'exploration du mont Everest et l'établissement de sa carte. » (Noel, 1919 *in* Modica, 2013 : 42)

2.2. Britanniques et Sherpas à la conquête de l'Everest

Au début du XX^e siècle, le Royaume du Népal reste désespérément fermé aux Occidentaux et les Britanniques ne peuvent se rapprocher de l'Everest. En 1793 et 1816, poursuivant des visées expansionnistes vers le Tibet et la plaine Indo-Gangétique, l'armée népalaise a essuyé deux défaites contre les troupes chinoises et celles de la Compagnie britannique des Indes Orientales. Les souverains népalais peinent à maintenir le contrôle sur leurs frontières, comme à l'intérieur du pays. La lignée des Premiers ministres Rana prend le pouvoir en reléguant la dynastie des Shah au rôle de monarques fantoches. Craignant d'être renversés à leur tour, les Rana poursuivent une politique autocratique centralisée sur Katmandou. Pendant plus d'un siècle, le pays vit maintenu dans un état de féodalité, à l'écart de tout développement économique (Kergoat, 2007). Dépourvu d'infrastructures de transports qui faciliteraient son annexion par les puissances voisines, le Népal mène une politique isolationniste et demeure pendant des années farouchement inaccessible aux étrangers. Seuls quelques voyageurs parviennent à pénétrer le royaume, dont un émissaire de l'Empire des Indes, avec lequel les Rana se sont finalement assurés des relations bienveillantes en échange de l'envoi régulier de contingents de mercenaires, les Gurkhas, qui aident l'Empire non seulement dans ses conquêtes, mais aussi à maintenir l'ordre sur son propre territoire (Regmi, 1987).

Côté tibétain en revanche, les Britanniques ont avancé leurs pions. En 1816, à l'issue de la Guerre anglo-népalaise, et du traité de Sugauli, les Britanniques ont récupéré de leur nouvel allié un petit territoire directement situé à l'ouest du Bhoutan : le Sikkim. Celui-ci leur a permis de mener des explorations secrètes, puis, en 1904, une expédition militaire vers le Tibet et sa capitale, Lhasa, qu'ils ont craint de voir tomber entre les mains des Russes devant le déclin de l'Empire chinois. Depuis, les Britanniques ont entamé des relations diplomatiques avec le Dalai Lama. A partir de 1920, ceux-ci obtiennent l'aval de ce dernier pour mener des expéditions sur Chomolungma. En plus de la première reconnaissance de 1921, les britanniques en mèneront six : en 1922, 1924, 1933, 1935, 1936 et 1938. Lors de la troisième, en 1924, Edward Norton, sans oxygène, fait demi-tour à 276 mètres du sommet (altitude de nouveau atteinte par ses compatriotes en 1933). Lors de cette même expédition, George Mallory et Andrew Irvine ont atteint une altitude supérieure mais ne sont jamais revenus. Trois autres expéditions seront menées par des alpinistes solitaires en 1934 (l'anglais

⁶⁵ Knight E., 1900 *in* Raspaud, 2003 : 8.

⁶⁶ L'américain Peary conquiert le pôle Nord en 1909, le Norvégien Amundsen, le pôle Sud en 1911.

Maurice Wilson), en 1947 (le canadien Earl Denman) et en 1951 (le jeune danois Klavs Larsen). Sans succès (Modica, 2013).

C'est à partir de Darjeeling, à quelques jours de marche de la frontière tibétaine, que les Britanniques organisèrent leurs nombreuses tentatives sur l'Everest. Or, à cette époque, entre le milieu du XIX^e siècle et celui du XX^e, de nombreux migrants gurungs, magars ou sherpas, s'y sont justement installés, où ils travaillent comme ouvriers dans les plantations de thé et sur les chantiers. Mais beaucoup sont également recrutés et incorporés parmi les Gurkhas, ou comme porteurs dans les expéditions. Certains comme Tenzing Norgay ou Mingma Tsering, à quinze ans d'intervalle, sont formés aux techniques de progression alpine. Comble de l'ironie, Mingma Tsering, qui redoutait tant d'être instruit de peur d'être recruté comme policier, sera finalement envoyé à Madras comme instructeur auprès de la police locale ! (Voir « Annexe 4.1). Plusieurs jeunes népalais furent ainsi sélectionnés lors des expéditions vers l'Everest ou vers les sommets des provinces occidentales du Cachemire, du Kumaon ou du Garhwal. Dotés d'excellentes conditions physiques, d'un courage et d'une discipline reconnus, les Gurkhas y participèrent à chaque fois. Toutefois, ces hommes étaient avant tout des soldats. Les soldes et les pensions qu'ils pouvaient obtenir de la couronne britannique après quinze années de service les dissuadèrent généralement de poursuivre des carrières d'alpinistes. Pour les Sherpas en revanche, peu nombreux parmi les Gurkhas ou au sein de la police, les expéditions représentaient une source de revenus suffisamment importante pour qu'ils s'y consacrent pleinement (Sacareau, 1997).

« A la suite de la tentative de 1924 à l'Everest, les quinze Sherpa qui n'avaient pas renoncé, malgré des conditions météorologiques désastreuses, à monter jusqu'au col nord reçurent le titre prestigieux de « Tigre ». En obtenant cette distinction, les meilleurs porteurs d'altitude, tous Sherpa, se hissaient du rang de *coolie* à celui d'alpinistes, reconnus comme tels par les Occidentaux. La légende et aussi la fortune des Sherpa se bâti donc là, à Darjeeling. » (*ibidem*, 1997 : 78)

2.3. De la victoire sur l'Everest à l'invention du trekking

Au début de la Seconde Guerre mondiale, l'ensemble des expéditions ont été interrompues. Au lendemain de celle-ci, les nations européennes, meurtries, se reconstruisent. Dstructions et pénuries subsistent longtemps, mais sur la base du Plan Marshall et du libéralisme économique, s'ouvre une période d'abondance. Consommation, bien-être et loisirs sont érigés comme les nouveaux fondements des sociétés occidentales. Dans le domaine de l'alpinisme, les trois grandes faces nord emblématiques des Alpes (Cervin, Grandes Jorasses et Eiger) ont été conquises et les alpinistes sont en quête de nouveaux exploits. La compétition se reporte logiquement sur la conquête des quatorze « 8 000 », dans un esprit nationaliste qui n'est pas moins élevé que durant la période de l'entre-deux-guerres. A travers ces ascensions d'envergures, il s'agit pour les grandes nations, et plus particulièrement pour les empires coloniaux, de réaffirmer leur puissance en mettant en avant tant leurs performances que leurs savoir-faire organisationnels et technologiques (Sacareau, 1997 ; Raspaud, 2003).

Avec la fin de la Seconde Guerre mondiale survient également la décolonisation. En 1947, lorsque l'Inde devient indépendante, les Premiers ministres Rana perdent leur principal allié : les

Britanniques. Pour faire face à ses deux imposants voisins, la Chine communiste au nord, et l'Inde socialiste au sud, les dirigeants népalais, réactionnaires, s'attachent à développer leur diplomatie et consentent enfin à ouvrir leurs frontières à un nombre très limité d'étrangers parmi lesquels des alpinistes. Les Français en profitent. Le 3 juin 1950, Maurice Herzog et Louis Lachenal atteignent le sommet de l'Annapurna I. Quelques mois plus tard, à l'automne 1950, l'explorateur britannique Bill Tilman et l'américain Charles Houston obtiennent un sauf-conduit du gouvernement népalais pour explorer le Khumbu. Le printemps suivant, l'expédition britannique mène la première expédition sur le versant sud-ouest de l'Everest. L'année suivante, les Suisses, accompagnés de Tenzing Norgay, manquent de peu le sommet. Ce n'est que le 29 mai 1953, soit après huit tentatives, que les Britanniques, grâce à la cordée du néo-zélandais Edmund Hillary et de Tenzing Norgay, parviendront à conquérir le toit du monde. Malgré le retentissement international qu'a provoqué cet exploit, il serait néanmoins erroné d'en faire le seul évènement ayant contribué à la mise en tourisme de la région de l'Everest. En réalité, le « moment de lieu » du Khumbu survient un peu plus tard.

Après une centaine d'années au pouvoir, au milieu du XX^e siècle, les dirigeants Rana sont sur la sellette. Dans les années 1930, ils ont réprimé plusieurs mouvements populaires contestataires. En novembre 1950, comprenant que le roi Tribhuwan Shah - jusqu'alors confiné dans son palais sans aucun pouvoir - cherche à le renverser, le Premier ministre népalais Mohan Shamsher Rana décide de le destituer de son trône au profit de son petit fils, Gyanendra Shah, alors âgé de quatre ans. Mais le monarque parvient à s'enfuir en Inde où, avec le support de Nehru, il parvient à isoler, à affaiblir et à faire céder le Premier ministre Rana. De retour au pouvoir, en février 1951, le Roi Tribhuwan établit un régime démocratique et se lance dans une politique de modernisation et de désenclavement du pays (Kergoat, 2007). Le petit royaume sort progressivement de son isolement. En 1955, la capitale se dote d'un aéroport permettant l'accès aérien aux visiteurs étrangers, dont aux experts du développement et bientôt aux touristes. Cette politique d'ouverture et de libéralisation se poursuit dans les décennies suivantes. En 1964, le roi Mahendra Shah autorise les visiteurs étrangers à réaliser de courtes randonnées en dehors de Katmandou. Il fait également promulguer l'*Industrial Enterprise Act*, qui par des exonérations d'impôts encourage la création d'entreprises privées. Un « Département du tourisme » est également créé. En 1972, il est suivi d'un premier plan de gestion du tourisme (*Master Plan of Tourism*) qui assigne à cette activité deux fonctions principales : d'abord celle d'accroître les entrées de devises pour financer les importations nécessaires au développement du pays, ensuite celle de favoriser des formes de tourisme intégrés au milieu local, permettant non seulement de développer l'économie régionale, mais aussi de faire du Népal une destination touristique à part entière et non plus simplement le prolongement de circuits organisés depuis l'Inde voisine. Parallèlement, plusieurs parcs nationaux sont créés à travers le pays. Soumis aux mêmes règles de protection de la nature que les parcs européens et américains, ils sont également pensés comme des « labels de qualité » susceptibles d'attirer des touristes. Ils permettent en outre de générer des revenus par le paiement d'un droit d'entrée. Le premier parc national népalais est créé en 1973 dans les jungles du district de Chitwan, les suivants, en 1976, dans les régions montagneuses du Langtang (à une trentaine de kilomètres au nord de Katmandou, dans le district de Rasuwa) et de celle de l'Everest. Dépourvu d'attrait balnéaires, tout comme d'infrastructures de transports et d'hébergements de standing, notamment en dehors de la capitale, les dirigeants népalais comprennent en revanche qu'ils peuvent exploiter leurs montagnes comme de véritables ressources (Sacareau, 1997).

Fort de l'expérience acquise durant les nombreuses expéditions auxquelles il a participé, un ancien lieutenant-colonel britannique détaché à Katmandou, Jimmy Roberts, a en effet développé l'idée d'emmener des clients fortunés au pied des voies d'ascension himalayennes les plus célèbres. En 1965, son agence Mountain Travel, fondée un an plutôt, conduit pour la première fois trois excursionnistes anglaises jusqu'au camp de base de l'Everest. Son invention, « le trekking », reprend l'itinéraire et dans une plus petite mesure, la logistique et l'organisation des expéditions qu'il a lui-même pu superviser dans la région des Annapurna et du Khumbu. Les tentes, le ravitaillement et le matériel des cuisiniers sont acheminés depuis la capitale et transportés, étape après étape, par un groupe d'une dizaine de porteurs recrutés par le guide au sein de la population locale. Dans la région de l'Everest, le « trek » se déroule sur une douzaine de jours de marche. Son point de départ et d'arrivée s'effectue généralement à Lukla, après que les randonneurs aient atteint le belvédère du Kala Pathar. En l'espace de quelques années, cette nouvelle pratique rencontre un véritable succès. Au début des années 1970, ils sont déjà plus d'un millier de visiteurs à se rendre chaque année dans la région.

**Groupe de trekkeurs entre Dingboche et Pangboche
(Figure n° 23)**



Cliché : Davasse B., avril 2014

Pour les Sherpas, le développement de cette activité tombe à point nommé. A cette époque, le commerce caravanier est en train de péricliter. L'ouverture du pays a en effet entraîné l'irruption du sel indien sur le marché népalais. Or celui-ci s'avère plus compétitif et de meilleure qualité que le sel tibétain. En outre, la fermeture de la frontière sino-népalaise, suite à l'annexion du Tibet, en 1959, suspend désormais les échanges commerciaux entre Sherpas et Tibétains. Enfin, la monétarisation de

l'économie et la progression des routes à l'intérieur des vallées participent à une plus large diffusion de produits manufacturés qui ruinent l'artisanat local. Rodés à la marche à pied et au portage depuis leur enfance, les Sherpas du Khumbu ont développé des capacités à s'orienter, à se mouvoir ou à s'acclimater à l'altitude que n'ont pas nécessairement les habitants des bazars en contrebas dans les vallées. A ce capital mobilitaire, s'ajoute le capital social et culturel de ceux qui se sont déjà rendus en Inde, ou ont déjà participé aux expéditions, ces expériences leur ayant permis de se familiariser avec la langue anglaise, ainsi que de développer leur savoir-être et leur savoir-faire pour comprendre et répondre aux besoins des étrangers : autant de compétences précieuses pour devenir guide (Sacareau, 2013). A partir de la fin des années 1960, à Katmandou, avec l'aide d'anciens clients et de leurs réseaux, certains d'entre eux ont même lancé leur propre agence de trekking, recrutant massivement porteurs et cuisiniers au sein de leurs familles ou villages d'origine. Convertissant leur lopins en site de camping, d'autres, ou les mêmes, ont également réinvesti leurs revenus pour ouvrir puis transformer, sur place, leurs propres habitations en lieux d'hébergement touristique vers lesquels leurs clients ou ceux de leurs proches sont envoyés. Ainsi, les Sherpas du Khumbu ont-ils relativement peu de difficultés à structurer cette nouvelle activité touristique sur leur territoire.

Au-delà du fait que le trekking offrait pendant deux saisons de l'année (printemps et automne) une activité complémentaire à la paysannerie locale, l'un des autres avantages de cette pratique touristique était qu'elle ne nécessitait, à l'échelle des familles et de la région, que des investissements faibles et progressifs. Les itinéraires de trekking ne faisaient que réemprunter les réseaux de sentiers locaux et les infrastructures des anciennes pistes caravanières : escaliers en pierres, ponts ou lieux de haltes. Contrairement à d'autres destinations touristiques, les régions de trekking⁶⁷ se sont justement trouvées valorisées pour leur isolement et leur absence d'infrastructures d'accueil importantes, gage d'une plus grande authenticité. Toutefois, le développement des infrastructures et moyens de transport à l'échelle locale, nationale et internationale constitua un élément déterminant pour l'implantation de cette pratique dans les montagnes du Népal et plus particulièrement dans le Khumbu. D'une part, les années 1970, correspondirent à l'apparition des gros porteurs et du transport aérien de masse (Gay & Mondou, 2017), dont l'aéroport Tribhuvan de Katmandou profita à partir de 1972 avec l'ouverture de lignes commerciales vers l'Europe (Bernier, 1996). D'autre part, en 1964, pour acheminer le matériel nécessaire à la réalisation de ces différents projets de construction (écoles, dispensaires, réseaux d'adduction), Edmund Hillary avait fait aménager un petit altiport au niveau du hameau de Lukla. Plaçant le Khumbu à quarante minutes de vol de Katmandou, au lieu des nombreuses journées de marche requises depuis les bazars de Jiri ou Salleri, celui-ci devint rapidement la porte d'entrée privilégiée pour les touristes désireux de se rendre dans la région dans le cadre de vacances n'excédant pas plus de deux ou trois semaines (Jacquemet & Sacareau, 2015).

⁶⁷ Pratique qui, rappelons-le, consiste en la découverte de régions lointaines et exotiques au moyen de la marche à pied.

3. Une région de montagnes propice à l'héroïsme et profondément hétérotopique

Au-delà des conditions historiques, géographiques, économiques ou politiques, l'émergence d'une région touristique doit également beaucoup à un ensemble de représentations collectives, c'est-à-dire « de modes de pensées communs, de normes et de mythes » (Giust-Desprairies, 2009 : 43) qui lui apportent une notoriété positive. Ces « structures cognitives partagées » (Moliner & Guimelli, 2015) sont importantes car se sont elles qui règlent et légitiment le comportement des groupes sociaux et notamment la décision des touristes dans l'élection de leur destination. De nombreux travaux se sont ainsi penchés sur les représentations collectives attachées à la montagne et aux peuples montagnards (Broc, 1969 ; Bozonnet, 1992 ; Debarbieux, 1995 ; Sacareau, 2002 ; Bernier & Gauchon, 2013). D'autres ont évoqué ces représentations en s'intéressant aux pratiques aventureuses et néo-aventureuses du trekking et de l'himalayisme (Sacareau, 1997, 2010 ; Raspaud, 2003 ; Ladwein, 2005 ; Boutroy, 2004, 2006). Dans tous les cas, l'ensemble de ces auteurs insiste sur la prééminence de la nature, de l'authenticité et de l'exotisme dans l'esprit des alpinistes et touristes qui fréquentent la montagne. L'effort et l'ascension procurent en outre un sentiment d'exclusivité et concourent à la régénération physique, morale et sociale des individus. La montagne offre ainsi un substrat idéalisant et idéalisé dont on peut émettre l'hypothèse qu'il est pour les touristes, par sa taille et son exotisme, particulièrement fécond dans le Khumbu.

3.1. L'attrait pour une terre de héros

« L'histoire de mon échec n'est pas seulement celle d'un alpiniste solitaire qui oppose ses minces ressources à la plus haute montagne du globe. C'est aussi l'histoire d'un vagabond du XXe siècle – ou de beaucoup de vagabonds, tous perdus dans un monde en évolution –, où le grain de blé est devenu une pièce d'argent. Un monde qui est aussi faux que son système d'économie, dépourvu d'équilibre et de sagesse ».

Earl Denman, 1955, Seul vers l'Everest *in* Modica, 2013 : 267

Si le Khumbu attire autant les touristes, c'est peut-être avant tout parce qu'il participe à la production de nombreux héros. Le grand public a bien évidemment en tête l'image de Tenzing Norgay, brandissant son piolet dans les airs après avoir atteint le sommet de l'Everest avec son compagnon Edmund Hillary, lui-même personnalité parmi les plus populaires de Nouvelle-Zélande, même plus de dix années après sa mort. Pour leur part, Japonais et Népalais n'ont aucun mal à citer leurs pendants féminins Junko Tabei et Pasang Lhamu Sherpa, cette dernière ayant été élevée au rang d'héroïne nationale au Népal. De leur côté, les habitants du Khumbu aiment citer Ang Rita⁶⁸ ou Apa Sherpa⁶⁹, tandis que les Français, par exemple, se souviendront de Christine Janin⁷⁰ ou de

⁶⁸ Dix ascensions de l'Everest sans oxygène (voir « Annexe 4.8 »).

⁶⁹ Jusqu'en 2016, recordman du nombre d'ascensions – vingt et une – sur l'Everest.

⁷⁰ Première française au sommet de l'Everest le 5 octobre 1990.

Marc Batard⁷¹. Les exemples abondent. Sur l'Everest, chaque grande nation, communauté ou entreprise possède son héros. Parallèlement, les récits, les films et reportages sur les exploits ou les tragédies qui s'y sont déroulés sont devenus légion. Ils ont été particulièrement prolifiques ces dernières années. Début 2017, Ludovic Bernard a porté à l'écran les aventures de Nadir Dendoune, le fameux « tocard sur le toit du monde » (2010). Deux années auparavant, Universal Pictures distribuait la superproduction Everest, adaptation du célèbre best-seller de John Krakauer, Tragédie à l'Everest, relatant le drame de 1996, durant lequel huit alpinistes perdirent la vie entre le col sud et le sommet. La disparition d'Irvine et Mallory, le 8 juin 1924, à près de 300 mètres du sommet, reste elle-même l'une des énigmes les plus célèbres de l'alpinisme. Plusieurs expéditions, enquêtes - et même un manga - ont été réalisés sur le sujet, sans que l'on puisse formellement démontrer si les deux britanniques ont réussi à atteindre le sommet. Enfin, récemment encore, différents hommages ont été rendus aux sherpas, « véritables héros de l'Everest », notamment à travers les documentaires de Frank Senn (et *al.*, 2010) ou de Jennifer Peedom (« Sherpas, trouble on Everest », 2015).

Il n'y a en fin de comptes rien de surprenant à ce que tant de « grands hommes » soient nés sur cette montagne. D'une part, « le terrain de jeu de l'alpinisme implique d'abord que le pratiquant s'expose, par définition, volontairement à une configuration de contraintes naturelles d'autant plus dangereuse que le milieu reste irréductiblement incertain » (Boutroy, 2006 : 592). D'autre part, les risques et l'incertitude s'accroissent généralement à mesure que l'alpiniste gagne en altitude. Or, même s'il ne fait pas partie des sommets les plus techniques et les plus dangereux⁷², par son altitude de près de 9 000 mètres, l'Everest multiplie naturellement l'exposition et l'engagement du grimpeur par rapport à la plupart des autres montagnes.

« Il est fréquent d'entendre certains alpinistes sans expérience de l'Everest affirmer que c'est une montagne comme les autres. Ils se trompent. Tous les alpinistes que je connais qui sont allés là-haut ont tous été transformés par cette aventure. L'Everest est le plus haut sommet de la planète, le lieu où le vent souffle le plus fort, où l'oxygène est le plus rare, où les températures chutent le plus bas. Ce sont ces facteurs, et non les difficultés techniques qui ne sont pas si grandes, qui ont empêché une ascension précoce de cette montagne. » (Scott *in* Modica, 2013 : 11)

Aujourd'hui encore, chaque prétendant envisageant l'ascension du côté népalais doit en effet progresser dans un environnement particulièrement hostile : crevasses et chutes de séracs lors des nombreuses traversées de l'*ice-fall*⁷³, risques d'avalanches dans la « Combe ouest », pentes raides lors de la remontée de la face ouest du Lhotse ou corniches à pic le long des 200 derniers mètres de l'arête sommitale. Sous des conditions atmosphériques extrêmes, le grimpeur doit en outre faire face à de nombreux autres périls (perditions, gelures, hypothermies, chutes) que les éléments (vent, froid, neige, blizzard) amplifient si le temps se dégrade ou si ce dernier se retrouve surpris par la nuit. Enfin, avec l'altitude, l'alpiniste s'expose à la raréfaction de l'atmosphère, altérant ses capacités physiques et cognitives. Au-delà de 7500 mètres, celui-ci pénètre dans la « zone de la mort » (Wyss-Dunant, 1952 *in* Dickinson, 1998), seuil à partir duquel seulement 30% de l'oxygène disponible au

⁷¹ Premier alpiniste à réaliser l'ascension de l'Everest en moins de 24 heures le 26 septembre 1986.

⁷² En 2008, le ratio entre le nombre d'ascensions réussies et de décès sur les flancs de l'Everest était par exemple de 5,70 contre 37,91 à l'Annapurna ou encore de 23,27 sur le K2 (8000ers.com, 2015).

⁷³ Langue glaciaire en perpétuel mouvement d'une hauteur de 600m.

niveau de la mer subsiste. Cette progression à très haute altitude accroît l'hypoxie et les risques d'œdèmes dont les conséquences peuvent être mortelles. « Tu es à la merci de tellement de chose là-haut... Tu peux être mort en une heure ! » résumait ainsi l'alpiniste et himalayiste suisse Erhard Lorétan (*in* Aymon, 2011 : 17'38).

L'organisation et les récits des premières expéditions himalayennes, et plus particulièrement sur l'Everest, n'échappent d'ailleurs pas à un registre éminemment guerrier et héroïque. Partant de Katmandou, les membres des expéditions devaient d'abord lever une armée de porteurs pour acheminer le matériel au pied de la montagne. Une fois parvenu au camp de base, les alpinistes menaient le siège, élaborer des plans, puis enfin, lorsque les conditions étaient réunies, pouvaient lancer l'assaut final. Dès les premiers mètres d'ascension, l'officier John Hunt, chef de l'expédition de 1953, décrit un parcours semé d'embûches : « l'allée du Feu d'enfer », « l'horreur de Mike », ou « la zone de la bombe atomique » (Hunt, 1954). Rien de très engageant...

**Au centre de la photo, un alpiniste progresse dans le gigantesque labyrinthe de l'*ice-fall*
(Figure n° 24)**



Cliché : Jacquemet E., avril 2015

Depuis quelques décennies, avec l'évolution des techniques et du matériel d'ascensions, les grands héros nationaux ont laissé leur place aux héros de la performance et du mérite. L'Everest est devenu une « montagne étalon » (Jacquemet, 2015). Des hommes et des femmes venus du monde entier tentent de faire tomber une série de records plus ou moins retentissants : première ascension sans oxygène, en solitaire, record du nombre d'ascensions, ascension la plus rapide, en fonction de l'âge,

du sexe, de la nationalité, du handicap... Ces ascensions se combinent dans des possibilités encore pléthoriques mais de plus en plus stériles et limitées. L'heureux détenteur d'un record décroche néanmoins sa part d'universalité. Il peut espérer devenir le héros de l'entreprise, de la communauté ou de la cause qu'il représente et qui parfois le sponsorise. L'héroïsation se démocratise et ces pratiquants prométhéens continuent de fasciner les trekkeurs qui se rendent au pied de l'Everest. L'himalayisme et les himalayistes promeuvent en effet un ensemble de valeurs positives tel que le dépassement de soi ou l'adaptation à l'incertitude. Ils incarnent aussi le désir d'une vie moins conventionnelle, ceux qui parviennent à se détacher d'un cadre de vie quotidien jugé abscons et illusoire. Dans un article, Yang Mu et Sanjay Nepal ont bien relevé combien les himalayistes, et la mort tragique de certains d'entre eux, sont perçus de façon très romantique et inspirent de fait de nombreux trekkeurs.

« Lorsque j'ai lu cette plaque de laiton sur le mémorial "... qu'il ait accompli ses rêves", j'ai fait une pause et lutté pour retenir mes larmes. Mon cœur était rempli de respect et de stupéfaction. Ces gens se sont battus pour leurs rêves [...] Pour moi, visiter ces monuments est comme un pèlerinage. Ces histoires tristes entendues aux informations, ces noms lus dans des livres sont soudainement devenus si réels ! [...] J'ai l'impression d'avoir une appréciation de la vie beaucoup plus forte qu'auparavant et souhaite désormais me tourner plus profondément vers mes vraies passions (Mu & Nepal, 2015 : 7)⁷⁴

L'ascension de l'Everest, plus particulièrement, renvoie à une dimension éminemment spirituelle. Parce qu'il n'existe aucune autre montagne plus élevée, elle est celle qui rapproche le plus des cieux, « elle évoque le mystère de la finitude humaine, de "ce qu'il y a au-delà", là où l'homme ne peut aller » (Sacareau, 1997 : 64). Atteindre le sommet de l'Everest, et en revenir, c'est en quelque sorte être touché par la grâce ou devenir soi-même un demi-dieu. L'organisation de « *pujas* », ces célébrations bouddhistes organisés avant chaque début d'expéditions, afin d'implorer la clémence ou la protection des divinités sur les sommets himalayens, ne fait que renforcer ce sentiment d'« *élection* » (Canetti, 1966 in Raspaud 2003).

⁷⁴ « When I read the brass plate on one memorial "... may he have accomplished his dreams" I paused and struggled to hold back my tears. My heart was filled with respect and awe. These were the people who fought for their dreams [...] ...visiting their memorials is like a pilgrimage to me. Those sad stories I heard from the news, and the names I read in books suddenly became so real! [...] I feel that I have a much more appreciation of life than before and want to dedicate my life in things that I have passion for ».

Portrait d'un « Seven summiter » (Encadré n° 8)

Urs semble l'incarnation parfaite du prétendant à l'Everest. Originaire de Suisse, la soixantaine, Urs a la mondialisation heureuse : une carrière trépidante de consultant en développement d'affaires qui l'a mené aux quatre coins de la planète. « J'ai commencé par des études de sociologie, discipline que j'ai enseigné ensuite à Genève... Mais ce que je voulais vraiment moi, c'était découvrir le monde ! » Après un séjour en Chine, Urs reprend des études d'économie puis intègre rapidement de très grandes entreprises. Il commence comme DRH chez un célèbre cigarettier : « Le marché de l'est s'est ouvert. On a racheté toutes les fabriques locales. Mais cette boîte ne m'a pas plu. J'ai vraiment vu comment ils s'y prenaient pour tuer des gens. Alors je suis parti, douze ans en Californie. J'ai assisté au développement d'Internet, c'était fantastique ! ». Attiré par les grands espaces, Urs passe également son brevet de pilote et de skipper. Mais ressent à nouveau le besoin de partir, multipliant les missions « là où le vent [le] porte ». Il travaille notamment deux ans en Inde pour la famille Tata, « une très belle entreprise », dont sept mois étaient en réalité des congés payés pour lui permettre de visiter librement le pays. Urs dit avoir eu déjà eu « une très grande maison et deux voitures », mais aujourd'hui ne posséder « plus rien », nomade heureux « habitant entre l'Inde, la Suisse et la Californie ».

C'est après celle du Kilimandjaro, en 2005, que lui vient l'idée de se lancer dans l'ascension des « Seven summits », l'Everest étant au moment de notre rencontre, le dernier des sommets lui restant à « cocher ». « La première fois on s'est arrêté à 250 mètres du sommet, il y avait la queue au niveau du second ressaut, il commençait à faire froid, on ne l'a pas senti. C'est quand même vertigineux à cet endroit là ! Lors de ma seconde tentative j'ai eu une infection pulmonaire au camp de base. La troisième fois, pareil, je me suis cassé une côte juste avant, en chutant bêtement dans les escaliers de l'hôtel à Tingri ! ». Moi qui n'ai jamais dépassé 6 000 mètres, j'ai longtemps pris de haut les individus de son espèce : « des gourous du business-management, complètement narcissiques, s'achetant des palmarès d'alpinistes à "peu de frais" » pensais-je. Je dois néanmoins reconnaître que le flegme, l'ouverture et la profonde sympathie d'Urs m'ont déconcerté. Certes, lui et ses compagnons n'inventeront pas le dixième degré⁷⁵. Encore faudrait-il qu'ils évoluent dans le sixième. Et alors ?! A la quatrième tentative d'Urs, en avril 2015, la terre s'est mise à trembler. Je n'aurais jamais cru que l'abandon définitif de son projet m'aurait à ce point navré... (D'après carnet de terrain, Grenoble le 2 mai 2015).

Il y a les héros, et il y a les légendes...

Ce soir, le gérant du lodge évoque le cas de S. Sherpa, un homme de Pangboche doté de capacités physiques hors-normes. Considéré comme le sherpa le plus rapide en montagne, S. participe à de nombreuses expéditions internationales. Ses cinq ascensions à l'Everest, comme celles à l'Annapurna et au Dhaulagiri feront de lui l'un des alpinistes les plus célèbres du Népal dans les années quatre-vingt. Les habitants de la région racontent qu'il pouvait réaliser l'ascension du Pumori (7 138 m) dans la journée en partant de chez lui au petit matin et en y rentrant le soir. Soit quarante kilomètres et 3000 mètres de dénivelés positifs plus tard ! Ceux qui l'ont côtoyé sur la montagne disent également qu'il ne s'encomrait pas : une fiole d'alcool et quelques poignées de tsampa seulement !

Au-delà de ces exploits, S. est également connu pour ses nombreuses frasques. À Katmandou, il profite parfois de sa notoriété pour arpenter les bars et se faire offrir à boire. Honoré par certaines des plus hautes distinctions du Népal, il aurait un jour échangé l'une de ses médailles contre plusieurs litres de chang. Une autre fois, le Roi le convoque au palais pour le rencontrer. A la fin de l'entretien, ce dernier, impressionné, lui déclare : « je suis le roi, je suis à la tête de ce pays et puis t'offrir beaucoup de choses. Que désires-tu ? ». Ce à quoi S. aurait répondu : « votre majesté, je ne souhaite qu'une seule chose : que les policiers me laissent tranquille lorsque je suis ivre dans les rues de Katmandou ! » (Carnet de terrain, Gorak Shep, le 23 mai 2015)

⁷⁵ En escalade, les difficultés sont cotées sur une échelle de trois à neuf degrés.

L'épopée n'est pas l'apanage de l'himalayisme et de l'himalayiste. A son niveau, le trekking aussi apparaît comme une pratique permettant de transformer le marcheur en héros (Ladwein, 2005 ; Jacquemet, 2016). Premièrement, parce que l'ascension des différents points d'apogée de la région représente un véritable « défi » pour un très grand nombre de trekkeurs. Si au moins un tiers d'entre eux ont déjà expérimenté la marche en Himalaya, dans les Andes ou sur le Kilimandjaro, pour beaucoup d'autres en revanche, ce trek constitue en effet une véritable initiation à la haute altitude. Loin d'être extrême, la pratique du trekking recèle un certain nombre de risques et d'inconnus. Les marcheurs évoluent dans un cadre, la haute montagne, au sein duquel le danger n'est en aucun cas annihilé⁷⁶. Deuxièmement, parce que la pratique de la montagne vise précisément à reproduire l'action des héros auxquels elle permet de s'identifier (Bozonnet, 1992). Cette représentation de soi, idéalisée, repose sur un jeu de simulacre. « Il s'agit de se mettre en scène dans une fiction assumée, de jouer un rôle dont on sait bien qu'il n'est pas la réalité, mais qui permet la satisfaction symbolique d'un désir d'identification : être temporairement un autre, vivre un temps la vie d'un autre » (Sacareau, 2010 : 7).

Certains trekkeurs n'hésitent d'ailleurs pas à se présenter eux aussi comme des individus « déviants ». « On doit être un peu dingue [...] on part pour le meilleur et le pire, c'est-à-dire qu'on sait qu'on va parfois se retrouver en face de conditions difficiles » témoigne ainsi, dans un reportage pour grande chaîne de télévision française, une mère de famille avant d'entamer son périple vers le camp de base. « La plupart des trekkeurs devraient rester chez eux et ne pas s'aventurer dans ces montagnes » renchérit plus tard le médecin suisse de l'hôpital de Lukla (Grabli, 2017 : 12'02 ; 17'). Comme chez les alpinistes, la mise en récit joue un rôle essentiel dans ce processus d'héroïsation (Bozonnet, 1992 ; Ladwein, 2005). Dans le Khumbu - comme ailleurs - elle s'effectue par l'utilisation de plus en plus fréquente de caméras initialement destinées aux pratiques extrêmes. Accompagnant une expédition en partance pour l'Everest, David, brésilien de 22 ans⁷⁷ est ainsi équipé d'une perche à *selfies* et d'un appareil l'enjoignant à « devenir [lui aussi] un héros ». Il explique vouloir filmer sa marche jusqu'au camp de base et projette de publier ses vidéos chaque soir sur les réseaux sociaux. Les séquences qu'il postera, le mettant très probablement en scène atterrissant à Lukla, sur un pont suspendu ou durant son séjour au camp de base, participeront à la production et à la validation de ses propres exploits à travers le regard des internautes (Jacquemet, 2016).

⁷⁶ Le 12 novembre 1995, un groupe de vingt-six trekkeurs et porteurs décèdent dans une avalanche près de Gokyo (Reuters, 1995). Le 8 octobre 2008, dix-huit personnes meurent dans le crash d'un appareil à Lukla (The Associated Press, 2008). En octobre 2014, quarante-trois personnes périssent lors d'une tempête sur le circuit des Annapurna, cinquante autres sont portées disparues (Saweret *al*, 2014). Le printemps suivant, les régions touristiques du Langtang et du Manaslu sont dévastées par un puissant séisme.

⁷⁷ Rencontré à Lukla le 4 avril 2015.

3.2. Un paradis perdu propice à la régénération sociale, physique et morale

« Camp de base de l'Everest : l'Himalaya en majesté. Des cieux azur où resplendent les glaciers aux drapeaux colorés des gompas, on renoue avec la pureté des origines. »

Grelaud & Chavy, 2017 : 37

A de très nombreux égards, le Khumbu se rapproche du concept « d'hétérotopie » inventé par Michel Foucault. Définis comme « des sortes de contre-emplacements, [des] sortes d'utopies effectivement réalisées au sein de l'institution des sociétés » ces « lieux-autres » supposent « toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables ». « Dans les sociétés dites primitives » ajoute Michel Foucault, les hétérotopies forment « des lieux privilégiées, ou sacrés, ou interdits ». En cela, celles-ci fonctionnent sur des « hétérochronies », en d'autres termes, ces lieux possèdent des temporalités qui leurs sont propres. Parmi les différents principes qui fondent les hétérotopies Michel Foucault ajoute par ailleurs qu'une hétérotopie peut se définir comme un « espace d'illusion », ou bien « de compensation aussi parfait, aussi méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon » (Foucault, 1994 : 755 ; 756 ; 760 ; 761).

Si les hautes terres himalayennes et du Khumbu attirent c'est en effet parce qu'elles sont aussi longtemps apparues comme des territoires interdits et inaccessibles. Cette représentation a notamment été façonnée par les récits de grands voyageurs tels qu'Alexandra David-Neel, Ella Maillart ou l'alpiniste Heinrich Harrer dans « Sept ans d'aventures au Tibet » (1952). Mais aujourd'hui encore, la région de l'Everest semble reposer sur un système d'ouverture et de fermeture qui en prémunit, ou feint d'en prémunir l'accès. Permis de trekking, *check-points* militarisés, franchissement de ponts suspendus, dénivellations abruptes, sentiers escarpés et altitude apparaissent comme autant d'obstacles plus ou moins réels et symboliques se dressant devant le visiteur. Réputé périlleux et soumis à l'instabilité des conditions météorologiques, l'altiport de Lukla constitue à ce titre un moment clef, le sas le plus efficace et le plus dissuasif pour réguler le flux de visiteur : « il va falloir passer entre deux montagnes, c'est très dangereux quand il y a du mauvais temps ! » annonce ainsi un guide à ses clients installés au fond de la carlingue (*in* Grabli, 2017 : 5'37).

Cet ensemble d'embuches contribue à faire du Khumbu ce que le géographe David Goeury nomme un « espace du mérite » (2011). Parce que l'individu en a les dispositions physiques, financières et culturelles, le trekking permet de se rendre, au prix d'un certain effort, dans des lieux perçus comme difficiles d'accès, où les autres n'ont en tout cas pas les moyens d'aller. La pratique du trekking, et plus généralement celle de la montagne, permet en effet aux marcheurs de se démarquer du commun des mortels en se constituant comme une élite⁷⁸.

« L'ascension est jalonnée d'écueils, autant de tests pour juger de la valeur de qui la gravit. Le mythe sacralise cet affrontement matériel avec les éléments, sublimant les

⁷⁸ Cette distinction peut aussi s'opérer entre alpinistes et trekkeurs, entre chercheurs et trekkeurs ou au sein des trekkeurs eux-mêmes.

obstacles à franchir en autant de seuils des différents niveaux cosmiques. L'ascension est donc une épreuve initiatique, par laquelle l'individu se régénère, mais qui oblige à souffrir pour mériter la promesse d'un état nouveau. [...] La montagne permet de juger qui est digne de figurer dans le lot restreint des « vrais » hommes et des héros, les élus, et qui est appelé à la médiocrité, à la déchéance, voire à la malédiction, les exclus. (Bozonnet, 1992 : 39)

Comme l'explique un professeur originaire de Pittsburgh :

« Ce n'est pas nous qui avons choisi cette destination mais notre fille de 13 ans ! Elle nous l'a demandé après avoir vu le film "Everest". Elle voulait aller dans un endroit exceptionnel et passer des vacances extraordinaires par rapport à ses camarades de classe. Et c'est vrai que venir ici, c'est un beau défi ⁷⁹ !».

Néanmoins, la régénération induite par la pratique du trekking n'est pas seulement sociale, elle avant tout physique et morale. Elle permet « la reconstitution du corps et de l'esprit par un déplacement hors du temps et des lieux du quotidien » (Sacareau, 2010 : 2).

« L'ascension provoque un changement de statut de celui qui la réalise et permet de transcender la condition humaine. L'être s'en trouve purifié, régénéré physiquement et spirituellement. Les effets physiologiques du séjour en altitude (mal et ivresse des montagnes par exemple) peuvent accroître encore ce sentiment. » (Debarbieux, 1995 : 12). « Ce voyage sert à me trouver » résume un jeune voyageur américain⁸⁰.

D'après les personnes interviewées, le Khumbu offre une rupture spatiale et temporelle particulièrement propice à cette régénération.

« Pourquoi avez-vous choisi de venir dans cette région en particulier ? – Pour les paysages, et pour quitter ce pays de cons. – C'est-à-dire ? – Vous savez bien notre président, les migrants et tout ça... Ici, je suis loin de mon travail, loin de tous ces problèmes-là. Je peux décompresser et ici au moins les gens sont sympas » témoigne une juriste lyonnaise rencontrée au deuxième jour de son ascension vers le camp de base⁸¹.

« Je voulais venir au printemps pour ne pas rencontrer trop de touristes, j'aime beaucoup la nature et l'exploration. Je veux vivre lentement et je pense qu'ici c'est un bon endroit pour le faire » explique pour sa part un médecin madrilène⁸². Sans être explicitement décrit comme tel, le Khumbu que se représentent les trekkeurs, avant ou au début de leur ascension, s'apparente à un véritable paradis perdu⁸³. Rappelons que dans la mythologie bouddhiste des Sherpas qui le peuplent, ce petit

⁷⁹ Rencontré le 22 mars 2016 à Namche Bazaar.

⁸⁰ Namche Bazaar, le 16 mars 2016.

⁸¹ Namche Bazaar, le 16 mars 2016.

⁸² Namche, lors de son ascension, le 27 mars 2017.

⁸³ En cela, le Khumbu rappelle le célèbre mythe du Shangri-la popularisé en 1933 par James Hilton dans son roman « Lost Horizons » (Sacareau, 2010).

territoire perché en altitude, constitue un *beyul*, auquel seules les âmes pures ont accès. Avec ses *kanis* (portes purificatrices), ses *chortens* (édifices sacrés), ses monastères, ses murs, drapeaux et moulins à prières, cette religiosité imprègne encore fortement le paysage et renvoie une vision profondément édénique. La double inscription institutionnelle des hautes vallées de l'Everest - à la fois comme parc naturel (1976) et comme patrimoine mondial de l'humanité (1979) - renforce un peu plus cette dimension et amène les occidentaux à se représenter le Khumbu comme un espace où la nature et les valeurs de la population locale seraient restées authentiques, à l'abri des perversions de la ville, de l'occident ou des peuples de la plaine. « Ce qui me plaît ? Les paysages sont hallucinants, et les gens sont amicaux, beaucoup plus qu'en Inde où ils sont égoïstes... Oui je trouve qu'ici les gens sont plus solidaires » estime un acheteur britannique expatrié à Dubaï⁸⁴ ».

« D'un côté on rejette, outre les pollutions, les êtres décadents qui végètent dans le cloaque des plaines et des villes. De l'autre, on loue les habitants des montagnes, forts et libres parce que restés proches de la nature ; autarciques, dépourvus de relations marchandes, ils n'ont pas encore commis le péché originel de la lutte des classes. » (Bozonnet, 1992 : 201)

Interviewé à la sortie de l'avion, un autre touriste explique :

« Nous marchons avec des gens dont c'est le quotidien. Ils ne trichent pas avec les touristes [...] Nous aimons aller dans des pays avant que Mc Donald's ne s'y installe. Cet endroit est plus naturel. Il permet de rencontrer des personnes authentiques qui vivent de la même manière depuis des siècles et cela explique... c'est pour ces raisons que nous aimons le Népal et randonner dans ce genre d'endroits » (Beillevaire & Poulain, 2012)⁸⁵.

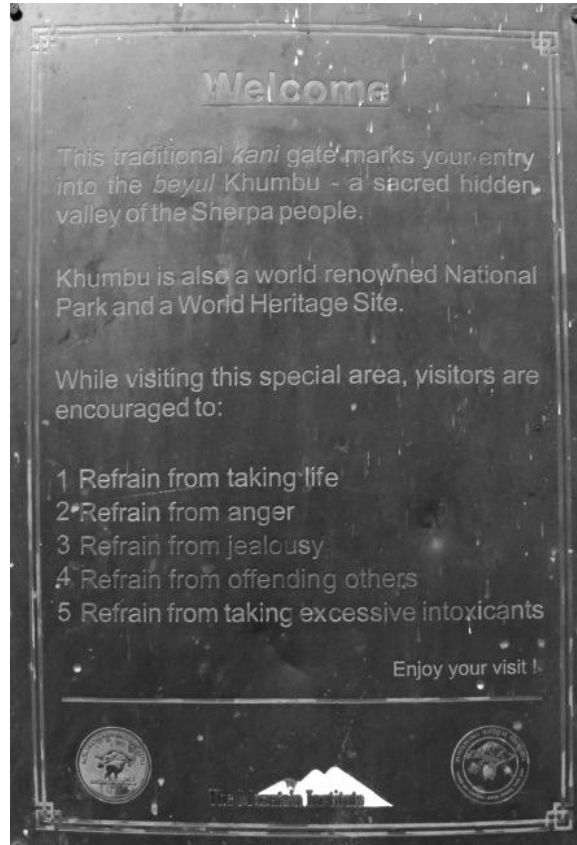
⁸⁴ Namche, lors de son ascension, le 26 mars 2016.

⁸⁵ We walk together with people that is the day to day life..., they are not playing the tourists... [...]. Actually we like to go to countries before Mc Donald's comes. So this is a more natural place to meet real people, how they live hundreds of years and that resume... this is what we like about Nepal and hiking this place. (Beillevaire & Poulain, 2012).

Encadré n° 9

« C'est un parc national ou un monastère ?! »

(S. Briffaud, Monjo, 20 avril 2014)



Cliché : Jacquemet E., avril 2014

Entrée du Parc National de Sagarmatha. Sur le kani (porte purificatrice que le trekkeur est amené à franchir, une plaque en bronze invite le visiteur pénétrant dans le beyul à :

- « 1 S'abstenir de tuer*
- 2 Se détacher du sentiment de colère*
- 3 Se détacher du sentiment de jalousie*
- 4 S'abstenir d'offenser les autres*
- 5 S'abstenir de la consommation excessive de stupéfiants »*

Chapitre 2

—

De la « fée des glaciers » au « Khumbupoly » : valorisation des ressources locales fondatrices du système touristique

« Comme le bétail, les touristes donnent du bon lait, mais seulement s'ils sont bien traités. »

Dicton sherpa in Russ-Ramsay & Keiser, 2003 : 112

Avec 800 000 visiteurs par an⁸⁶, le Népal apparaît comme une destination touristique relativement modeste à l'échelle de la planète. Sur le marché du tourisme d'aventure, ou néo-aventureux, le pays occupe néanmoins une place de choix. En 2014, les treize plus grandes agences de trekking françaises⁸⁷ y ont proposés 181 séjours différents. Sur 162 pays, hors-Europe métropolitaine, le Népal représentait ainsi la seconde destination de trekking la plus importante derrière le Maroc avec 289 séjours disponibles⁸⁸ (Destination Trek, 2014). Proportionnellement assez peu nombreux, les adeptes de trekking et d'alpinisme se rendant au Népal (97 185 en 2014) font toutefois du Khumbu la région du pays la plus fréquentée pour ces deux types de pratiques. En 2014, les visiteurs étrangers étaient 42 000 à s'être rendus dans la région de l'Everest, loin devant celles des Annapurna et du Langtang avec respectivement 29 562 et 12 552 visites d'alpinistes et de trekkers⁸⁹. Le Khumbu concentre ainsi 43 % de cette catégorie de visiteurs contre 20 % au début des années 1990 (Stevens, 1996). Avec au moins 313 lodges et hôtels, la région de l'Everest se classait en outre comme la quatrième région du Népal comptabilisant le plus de lits touristiques, 7 299, derrière les vallées de Katmandou (16 606), de Pokhara (11 577) et le massif des Annapurna (11 114) (NTB/CEST, 2010 in Sedai, 2011).

Loin d'être anodin, cet afflux de visiteurs a fait de l'activité touristique une nouvelle ressource pour les habitants de la région de l'Everest. Au cours des premières années de leur présence, les quelques centaines de touristes qui fréquentaient le Khumbu ne représentèrent en effet qu'un simple « donné » pour la population locale. Entièrement pris en charge par les agences de trekking implantées à Katmandou, et hébergés sous tente, ces premiers visiteurs n'étaient alors pourvus d'aucune valeur particulière pour les habitants de la région de l'Everest. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 1970, que certains autochtones comprirent que les trekkers pouvaient leur rapporter de

⁸⁶ En 2014. Ce chiffre n'inclut pas les ressortissants de l'Inde voisine, avec laquelle le Népal dispose d'accords de libre-circulation.

⁸⁷ 66° Nord, Allibert, Atalante, Chamina Voyages, Grand Angle, Grand Nord Grand Large, La Balaguère, Nomade Aventure, Terres d'Aventure, Terres oubliées, Tirawa, Viamonts Trekking, Visages Trekking.

⁸⁸ Sur un total de 3 123 séjours disponibles.

⁸⁹ L'Aire de Conservation des Annapurnas reçoit néanmoins près de 90 000 pèlerins et autres catégories de touristes chaque année, notamment du fait de l'existence d'une nouvelle route permettant de se rendre plus facilement dans la région.

l'argent, pour peu qu'ils parviennent à les faire dépenser. Tous ne crurent cependant pas tout de suite en cette nouvelle activité.

« Une génération de cela, si j'avais dit à mon père que je parviendrais à gagner de l'argent en promenant des touristes à travers nos montagnes et nos villages pour leur montrer ce que nous faisons, comment nous vivons, il m'aurait ri au nez ! Avant la richesse se mesurait sur la taille de nos terres arables, le nombre de yaks que nous possédions et si nous avions de la famille travaillant en dehors du Khumbu. Aujourd'hui la fortune se mesure à la taille du lodge, sur les revenus tirés du tourisme, si vos enfants ont accès à une bonne école et si vous avez de la familles à l'étranger » raconte un guide interviewé par Sanjay Nepal (2015 : 254)⁹⁰.

Peu après, l'auteur rapporte comment l'homme le plus riche du village de Phortse, d'un point de vue traditionnel, en est devenu le plus pauvre pour avoir refusé d'investir dans le tourisme, au point que sa famille n'eut même pas de quoi payer ses funérailles. Ainsi, ce nouveau chapitre aura précisément pour objectif de voir selon quelles modalités les populations locales ont tiré profit de cette ressource touristique, et comment cette dernière a contribué à transformer un territoire relativement pauvre en un « espace des possibles ».

Chacun le sait, ou l'aura deviné, le tourisme fût et demeure d'abord à l'origine de nombreuses opportunités d'emplois. Car même si de nombreux trekkers ont pu acquérir chez eux une expérience de la marche ou de la progression en montagne (maîtrise des métriques, des différentes techniques d'ascension, connaissance de la topographie ou plus largement du milieu), la transposition de ces compétences dans un environnement fort différent, l'Himalaya, ne va pas de soi (Lapompe-Paironne, 2008). Elle nécessite pour de nombreux touristes le recourt à des intermédiaires au sein de la population locale, capables de porter leur équipement ou de les guider sur de longues distances, à haute altitude, tout comme de les protéger des risques du chemin ou de jouer le rôle de médiateurs auprès de la population locale. Autant d'aptitudes dont les habitants du Khumbu parent et peuvent encore justifier par leur appartenance au territoire et à la légitimité qu'ils ont acquise tout au long de la conquête himalayenne (Sacareau, 2010). Des métiers du portage à dos d'homme ou à dos d'animal, de ceux de guides ou de cuisiniers, jusqu'à la création d'agences de trekking (pour les plus entreprenants), les Sherpas ont ainsi intégré massivement les emplois d'accompagnement dans le tourisme de montagne. Saisonniers, payés à la tâche, ou sur plusieurs journées, ces métiers ont ainsi offert la possibilité aux populations locales de compléter par des revenus supplémentaires, ceux qu'ils tiraient ou ne tiraient pas de leurs maigres productions agricoles. D'autres ont pu et peuvent aujourd'hui encore accéder à de véritables emplois de salariés, et à de réelles opportunités de carrières, et ce, en ne nécessitant souvent pas de qualifications particulières.

⁹⁰ « A generation ago, if I had told my father that I would be earning money by taking the tourists around and showing our villages, what we do, how we live, where the trail to so and so mountain is, he would have laughed at me. Back then, wealth was measured in how much farm land we had, how many yak we owned, and whether we had someone in the family working outside of Khumbu. Today, wealth is measured in how big the lodge [Sherpa-owned] is, how much money you make from tourism, whether your kids have good education, and if you have relatives and friends in a foreign country ».

Parallèlement, de nombreuses familles du Khumbu ont également pu investir dans l'hébergement touristique local grâce aux revenus tirés d'un ou de plusieurs membres du foyer impliqués dans les métiers du trekking et de l'himalayisme. Si les premiers établissements construits au milieu des années 1970 étaient spartiates (simples dortoirs à l'étage d'habitations locales), et qu'aujourd'hui encore beaucoup le demeurent, le confort général des lodges tend à s'améliorer. L'électricité a fait son apparition. Elle permet aux gérants de lodges l'utilisation de nouveaux appareils électriques (fours, frigidaire, machines à laver, etc.) et offre aux trekkers de nouveaux services (accès aux réseaux de télécommunications, rechargement d'appareils électroniques). Certains lodges proposent désormais des prestations égales aux standards de l'hôtellerie internationale : chambres spacieuses bien aménagées avec salles de bains privatives, chauffage électrique, diversification des plats dans la restauration, cours de yoga, massages, etc. Ainsi que l'explique Sonam Sherpa, l'un des plus grands entrepreneurs népalais du secteur touristique, l'offre d'accueil, la demande et plus généralement la pratique touristique elles-mêmes évoluent :

« Depuis trente ans que je suis dans ce métier, les besoins dans le trekking ne cessent d'évoluer. Quinze ans en arrière, quatre-vingt-dix pour cent des trekkings avaient lieu en camping et dix pour cent dans les lodges. Aujourd'hui c'est la proportion inverse. [...] Les *backpackers* qui venaient au Népal sans se soucier ni de la nourriture ni des hébergements, ont tendance à disparaître. Une nouvelle clientèle est prête à investir des lieux plus ou moins sauvages, mais apprécie le confort, voire le luxe en dehors des heures de marche » (in Asselin, 2010 : 36 ; 123).

La première hypothèse formulée dans ce chapitre, soutient que le système touristique local ne repose plus simplement sur la valorisation de la seule ressource montagne. L'activité et les opportunités économiques présentes sur le territoire semblent également se fonder sur une exploitation de plus en plus importante de la ressource en eau. Eaux domestiques et agricoles, eau minérale et surtout production d'électricité, dans le Khumbu, comme dans de nombreuses autres régions touristiques de montagne, la valorisation de la ressource en eau est à l'origine de bénéfices matériels et financiers considérables non seulement pour la population, mais aussi et surtout pour les entrepreneurs touristiques de la région. A la fin du XIX^e siècle, l'industriel et élu grenoblois Aristide Bergès avait vu parfaitement juste lorsqu'il avait baptisée « houille blanche » l'hydroélectricité dont il était l'un des inventeurs : « j'ai voulu employer ce mot pour frapper l'imagination et signaler avec vivacité que les glaciers des montagnes peuvent, étant exploités en force motrices, être pour leur région et pour leur État, des richesses aussi précieuses que la houille des profondeurs » (in Gouy-Gilbert *et al.*, 2011 : 27). L'expression, « fée des glaciers », employée à la même époque, n'apparaît pas moins comme une allégorie très évocatrice. Comparée à l'extraction du charbon, la fée des glaciers évoque la valorisation d'une source d'énergie propre, intarissable et facile à exploiter. Sans être tout à fait juste, car l'eau turbinée en montagne n'est que très partiellement de fonte⁹¹, la métaphore est belle et mérite d'être étendue à l'ensemble des services tirés de cette ressource qui participe à transformer l'économie du Khumbu

Ainsi que l'ont montré plusieurs auteurs, l'apparition de ces nombreux hébergements touristiques a conduit à de profondes transformations sur les structures paysagères du territoire (Fürer-

⁹¹ Elle est davantage issue des précipitations (Eeckman, 2017).

Haimendorf, 1984 ; Fisher, 1986 ; Stevens, 1996 ; Roger & Aitchison, 1998 ; Nepal et *al.*, 2002 ; Nepal, 2005, 2016). Mais bien au-delà, la construction effrénée de ces établissements a également mené à une mutation de la nature même de la ressource en sol et du système de valeur qui lui était associé. Alors que dans une économie de subsistance les terres ne constituaient principalement que des ressources usitées, qu'elles n'étaient nanties «que» de leurs qualités intrinsèques (leur fertilité), la fréquentation touristique et la monétarisation de l'économie, ont transformé le sol en foncier. Une fois capté, il n'est en effet pas rare que le flux touristique place les propriétaires de lodges dans des situations de rente extrêmement profitables. La seconde hypothèse formulée dans ce chapitre est que l'accès à certains emplacements fonciers à ce que l'on pourra nommer le « Khumbupoly » - par analogie à un célèbre jeu de société - revêt donc une importance socioéconomique désormais considérable pour la population locale.

1. Des montagnes particulièrement attractives et lucratives

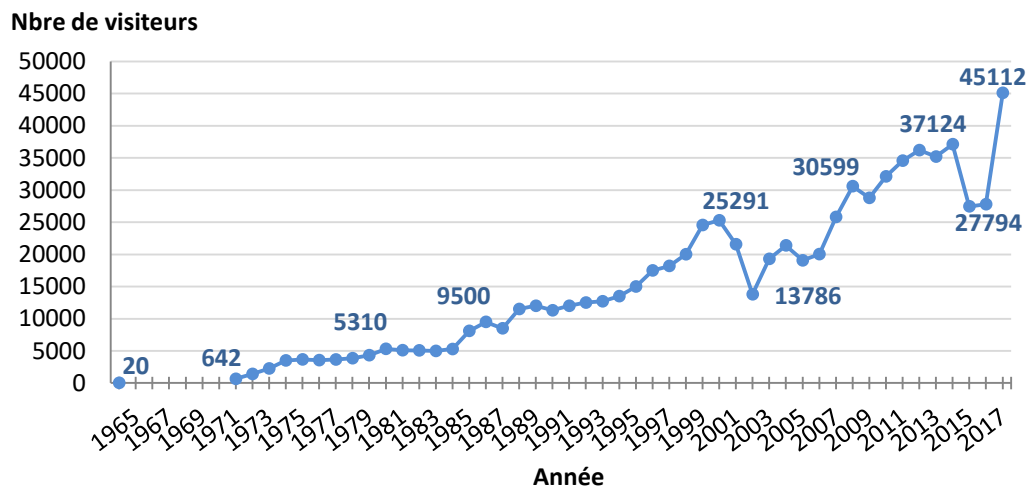
« Avant nous avions des trekkers de qualité. Maintenant nous avons des trekkers en quantité ! »

A. D. Sherpa, Namche, 18 mars, 2016

1.1. Des touristes de plus en plus nombreux...

L'ensemble des conditions historiques, économiques et politiques décrites dans le premier chapitre se révélèrent entièrement favorables à l'essor du tourisme dans les montagnes du Khumbu. Alors qu'en 1965 seulement vingt touristes se rendirent dans la région, ils étaient déjà plus de 600 cinq années plus tard. A partir de 1971, leur nombre connaît une croissance annuelle moyenne de 12%. Celui-ci double ensuite entre le début et la fin des années 1980 (passant de 5 300 à 11 300), puis à nouveau dans la décennie 1990 (de 12 000 à 24 561 entre 1991 et l'an 2000). Si les deux décennies 2000 et 2010 ont été marquées par des baisses spectaculaires de la fréquentation touristique - provoquées par la guerre civile puis les séismes - le nombre de visiteurs est à chaque fois reparti à la hausse une fois les événements passés. Ainsi, en 2017, le Parc national de Sagarmatha a été visité par un nombre record de plus de 45 000 étrangers⁹². A ces chiffres, il faut également ajouter les près de 5 000 alpinistes qui fréquentent les sommets du Khumbu⁹³ et qui représentent près de 60 % de ceux qui se sont rendus sur l'ensemble des sommets du pays⁹⁴. A l'avenir, il y a fort à croire que cette tendance se poursuive. La construction d'une piste carrossable jusqu'à Lukla, et l'arrivée récente de touristes venus du sous-continent indien (Chine, Inde, Malaisie, Singapour), devrait en effet amplifier cette fréquentation touristique.

Fréquentation du Parc national de Sagarmatha de 1965 à nos jours
(Figure n° 25)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2016. Sources : Stevens, 1996 ; Nepal *et al.*, 2002 ; Sagarmatha National Park, 2014 ; Ministry of Culture, Tourism & Civil Aviation, 2016

⁹² Ce nombre ne prend pas en compte les trekkers originaires de l'Association de coopération des pays du sud-asiatique (environ 1 200 en 2014).

⁹³ En 2014.

⁹⁴ Contre 43 % dans les années 1990 (Stevens, 1996).

1.2. ... et aux origines géographiques de plus en plus variées

La région de l'Everest est essentiellement fréquentée par des visiteurs occidentaux. Les européens constituent de loin les touristes les plus nombreux parmi l'ensemble des visiteurs (16 992 exactement, soit 44 % des trekkeurs). Si l'on s'en tient plus simplement aux nationalités, les australiens représentent néanmoins le contingent de trekkeurs le plus important (5 275 touristes, 14 % des visiteurs) devant les Américains (11 %) et les Britanniques (10 %). Les deux autres grandes nations anglo-saxonnes, le Canada (4 %) et la Nouvelle-Zélande (2 %), patrie d'Edmund Hillary, sont de leur côté devancées par les pays les plus prospères d'Eurasie (Allemagne, France, Russie, Espagne, Japon ou Corée) au rang des nations comptant le plus grand nombre de représentants. Ces statistiques laissent toutefois entrevoir la présence de nouveaux ressortissants asiatiques - 10 % en tout - presque totalement absents dix années auparavant. Outre les indiens, aujourd'hui onzième dans la catégorie des nations les plus représentées, les Chinois par exemple, n'étaient que 57 en 2004 alors qu'ils sont aujourd'hui plus de 1200 à visiter la région chaque année. Les Malaisiens, eux, n'étaient que 84 toujours à cette même époque, et intègrent en 2014 le « top 20 » des pays comptant le plus de nationaux dans le Khumbu. Taïwanais, Singapouriens, Indonésiens, Thaïlandais, Philippins, Sri-lankais ou Iraniens font partie des autres nationalités asiatiques nouvellement apparues. Entre 40 et 400 selon leur nationalité d'origine, ces nouveaux touristes asiatiques, faisaient, en 2014, jeu égal avec ceux des pays européens les plus prospères (Irlande, Belgique, Scandinavie) et ceux de l'est, aux populations beaucoup plus nombreuses (Ukraine, Pologne, République tchèque ou Slovaquie). Les touristes d'Amérique latine (Brésil, Mexique, Colombie, Chili, Argentine) ne constituent eux, qu'une part encore extrêmement faible des visiteurs (1,03 %). Le continent africain (0,88 %) n'est pour sa part guère représenté que par les touristes venus d'Afrique du Sud (un peu moins de 1 % des visiteurs), à l'exception d'une poignée d'égyptiens, de kényans ou de touristes venus du Zimbabwe. Quant aux touristes népalais, non recensés, ils apparaissent eux-mêmes comme une catégorie de visiteurs encore largement absente : un seul a été rencontré lors des trois terrains effectués.

Nombre et part des nationalités les plus représentées dans le Khumbu (Figure n° 26)

Pays d'origine	Nombre de trekkeurs	Part des trekkeurs par nationalité (en %)
Australie	5275	13,79
USA	4267	11,16
Royaume-Uni	3982	10,41
Allemagne	2836	7,42
Japon	2404	6,29
France	2137	5,59
Canada	1558	4,07
Chine	1216	3,18
Russie	1192	3,12
Espagne	1186	3,1
Inde	1134	2,97
Corée du Sud	1065	2,78
Nouvelle-Zélande	767	2,01
Israël	685	1,79
Italie	668	1,75
Suisse	604	1,58
Pays-Bas	578	1,51
Malaisie	550	1,44
Danemark	451	1,18
Autre	5690	14,86
Total	38245	100

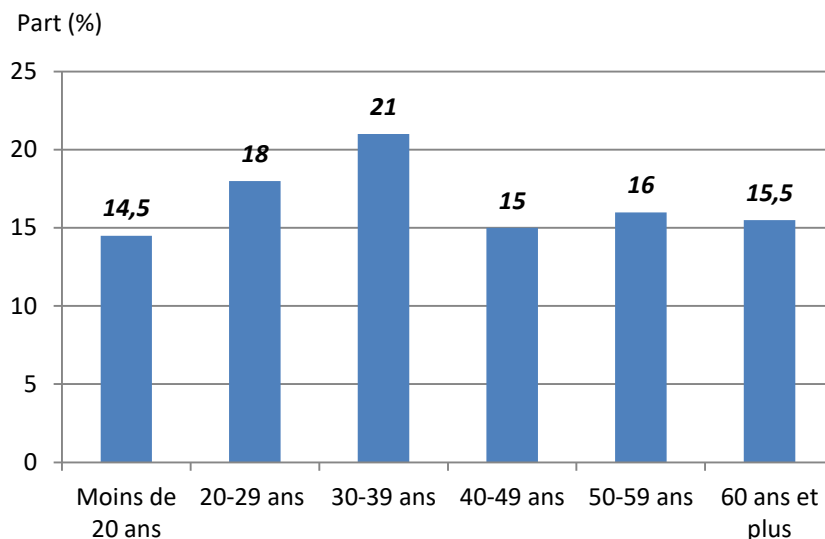
Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : Jacquemet E., Sherpa L., Faulon M., Muller A. d'après Sagarmatha National Park, 2014.

1.3. De nouveaux touristes plus enclins à dépenser ?

A l'exception des visiteurs sud-africains, dont près de la moitié sont des femmes (48 %), les trekkeurs, quelle que soit leur nationalité d'appartenance, sont dans deux tiers des cas des hommes. Sur un échantillon de 200 individus⁹⁵, leurs âges varient de treize à soixante-dix huit ans pour une médiane située à 39 ans. Leur répartition en différentes classes d'âge met par ailleurs en évidence un certain équilibre même si les jeunes actifs (20 – 29 ans et 30 – 39 ans) apparaissent légèrement plus représentés. Il y a trois décennies, cette classe d'âge (20 – 39 ans) représentait 82 % des trekkeurs se rendant dans le pays (Nepal Rastra Bank, 1987 in Sacareau, 1997), ce qui signifie que la pratique du trekking dans la région de l'Everest s'est nettement ouverte, notamment aux seniors et aux plus jeunes marcheurs. Phénomène indéniable, une clientèle familiale, associative et scolaire est apparue dans le Khumbu.

⁹⁵ Echantillon prélevé au mois d'avril 2014 (Sagarmatha National Park 2014).

**Classes d'âges des trekkers dans la région du Khumbu
(Figure n° 27)**



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : Jacquemet E., Sherpa L., Faulon M., Muller A., d'après Sagarmatha National Park, 2014

Plus accessible aux différentes catégories d'âges, sur le plan socioprofessionnel, l'accès au Khumbu ne semble à l'inverse pas s'être démocratisé. En 1997, Isabelle Sacareau dresse le portrait de trekkers appartenant « à une clientèle plutôt jeune et sportive aux revenus moyens ou peu élevés [...] Ce sont les classes moyennes dotées d'un niveau d'études relativement élevé, employés, étudiants et enseignants, qui fournissent le gros des trekkers » (1997 : 131). L'enquête réalisée auprès des trekkers sur le terrain, en 2015-2016, vingt années plus tard, montre que les professions libérales et intellectuelles supérieures (avocats, architectes ou cadres de grands groupes commerciaux) sont désormais très clairement les plus nombreux, représentant la moitié (49 %) des trekkers. Les médecins/pharmaciens et les ingénieurs, plus particulièrement, représentent à eux seuls 22 % des marcheurs. Les employés, les enseignants et autres fonctionnaires ne représentent désormais qu'un quart de cette population touristique. Les populations « inactives » : retraités, étudiants et dans une moindre mesure, les personnes sans emploi, constituent le quart restant du nombre total de touristes. Ainsi que le remarque lui-même un jeune gestionnaire de fortune suisse installé en Indonésie :

« J'ai déjà marché dans de nombreuses régions himalayennes et je n'étais pas encore venu ici. – Et alors, c'est comment ? – C'est beaucoup plus friqué, non ? – C'est-à-dire ? – Par rapport aux Annapurna, j'ai l'impression qu'il y a moins de *backpackers*. J'ai l'impression de ne croiser que des quarantenaires... et que tous les touristes viennent ici avec un guide »⁹⁶.

Abordant la question des dépenses touristiques, et donc des revenus perçus sur le territoire, il convient de distinguer plusieurs types d'apports financiers différents. D'abord l'argent des touristes

⁹⁶ Rencontré à Namche le 20 mars 2016.

reversés à l'État népalais et au Parc national de Sagarmatha. Ensuite, l'argent des touristes engrangé par les opérateurs touristiques népalais. Et enfin, celui qui est injecté directement par ces touristes dans le Khumbu (restauration et hébergement notamment).

Dans le premier cas l'équation est simple. Plus nombreux sont les trekkers et alpinistes, plus grands sont les bénéfices. L'ascension des sommets népalais, et *a fortiori* de ceux du Khumbu, nécessite en effet l'obtention d'un permis payant. Le prix de celui-ci peut évoluer entre 300 dollars par personne pour un sommet peu élevé (entre 5 700 et 6 000 mètres), et jusqu'à 11 000 dollars pour celui de l'Everest⁹⁷. En 2014, une vingtaine de cimes du Khumbu ont ainsi rapporté 3 842 000 dollars au Népal, soit 94 % des *royalties* collectés sur l'ensemble des sommets du pays. Toutefois, les permis attribués sur l'Everest représentaient à eux seuls 80 % de cette somme, soit 3 250 000 dollars (Ministry of Culture, Tourism and Civil aviation, 2015). La même année, le paiement du permis de trekking obligatoire (le *Trekkers Information Management System*) aurait rapporté près de 765 000 dollars au Ministère du tourisme népalais. Pour autant, les habitants du Khumbu n'empochent aucun revenu direct de ces permis. Seule la moitié des droits d'entrée payés par les trekkers pour se rendre dans le Parc national de Sagarmatha est reversée aux communautés villageoises locales. D'un montant de 3 390 roupies⁹⁸, pour l'année 2014, ce droit d'accès a généré 1 255 000 dollars, dont 555 000 ont été reversés dans les projets d'aménagement choisis par les représentants des habitants du parc et de la zone tampon. L'État a touché l'autre moitié, ainsi que les 145 000 dollars de TVA.

La part de l'argent engrangé par ces institutions, paraît néanmoins très modeste au regard de la manne financière dégagée par les acteurs du tourisme de montagne. En faisant abstraction des opérateurs étrangers (à qui l'État népalais impose de collaborer avec des partenaires locaux), les agences de trekking et d'alpinisme népalaises semblent tirer des revenus considérables du Khumbu. Sachant que les deux tiers des touristes visitant la région de l'Everest le font par le biais d'une agence ou d'un guide, et que le coût moyen d'un séjour dans cette région s'élève à 2 000 dollars (une fois à Katmandou), on peut estimer pour le Khumbu et l'année 2014, que les guides et agences se sont partagés un marché de 52 millions de dollars⁹⁹. Parallèlement, les agences étrangères estimaient pour 2013, les gains économiques générés par les expéditions sur l'Everest à plus de 11,5 millions d'euros (Brown, 2014).

Là encore, il serait toutefois erroné de penser que l'ensemble de ces sommes profitent directement aux habitants de la région de l'Everest. Seule une part de cet argent alimente en effet la région : celle versée par les guides et agences aux prestataires de services résidant dans le Khumbu. En se concentrant sur les dépenses les plus évidentes réalisées sur place par les trekkers ou les agences – l'hébergement et la restauration – il est néanmoins possible de se faire une idée approximative de l'argent injecté localement. D'après les enquêtes effectuées en 2015 et 2016, les trekkers visitant la région avec repas et hébergement à charge (50 % de l'ensemble des trekkers¹⁰⁰) emportent en

⁹⁷ Avant 2014, il en coûtait 25 000 dollars par personne. Cette baisse du prix du droit d'accès - pour s'aligner sur le prix du permis chinois - a conduit à de nombreuses polémiques. Le Gouvernement népalais a été accusé de brader le sommet au détriment de la sécurité (Le Figaro & AFP, 2014).

⁹⁸ Tarif en vigueur en 2014 et 2015 (Prix du permis : 3000 roupies + 390 roupies de TVA additionnels)

⁹⁹ On comptait 1 860 agences et 10 213 guides en activité en 2014 (Ministry of Culture, Tourism and Civil aviation, 2015).

¹⁰⁰ Un trekkeur peu très bien passer par une agence et devoir payer lui-même son hébergement et ses repas.

moyenne 450 dollars avec eux¹⁰¹. Même en imaginant que les opérateurs dépensent par exemple, deux fois moins pour leurs propres clients, on pourrait finalement estimer que les 45 000 trekkers qui ont visité la région en 2017 ont rapporté près de 15 millions de dollars aux hébergeurs de la région, dépassant désormais de très loin les 800 000 dollars annuels évalués dans les années 1990 par Isabelle Sacareau (Sacareau, 1997).

¹⁰¹ Ce qui ne signifie pas qu'ils vont tout dépenser, ni même qu'ils ne vont pas retirer de l'argent supplémentaire dans les distributeurs automatiques de Namche Bazaar.

2. Structuration de l'emploi et des revenus du tourisme de montagne dans le Khumbu

« Notre monde repose sur les épaules de l'autre. Je l'ai vu. [...] Dans des ascensions qui durent bien des jours vers les camps de base des hautes altitudes, des hommes et aussi des femmes et des enfants portent notre poids dans des hottes tressées. Tables, chaises, vaisselle, tentes, cuisinières, combustibles, cordes, matériel d'escalade, nourriture pour plusieurs semaines, en somme un village pour vivre là où il n'y a rien. [...] Ils portent notre poids et ne perdent pas un gramme. Il ne manque pas un mouchoir au bagage remis en fin d'étape. Ils ne sont pas plus faits pour l'altitude que nous, la nuit je les entends tousser. »

Erri de Lucca, 2006 : 10

2.1. Métiers et revenus de l'himalayisme

On désigne généralement sous le terme de « sherpa » tout porteur ou guide évoluant dans les métiers de l'himalayisme et du trekking. Pourtant, au Népal, les emplois liés à l'accompagnement des touristes et alpinistes se sont organisés autour de fonctions très distinctes : celles de sirdar, de porteur d'altitude, d'ice-doctor et de cuisinier. Ces métiers, presque entièrement masculins, fondent une hiérarchie socioprofessionnelle¹⁰² aux niveaux de responsabilités et de salaires très différents, au sommet de laquelle se trouve le patron d'agence d'expéditions et de trekking.

Patrons d'agences de trekking et d'alpinisme

Pour une part non-négligeable d'entre eux, la principale originalité de ces chefs d'entreprises est d'avoir gravi l'ensemble des échelons de cette hiérarchie avant de se lancer eux-mêmes dans la création de leurs propres agences de trekking. Beaucoup de ces patrons d'agences sont en effet d'anciens porteurs devenus guides, originaires des montagnes et souvent de familles pauvres, ayant grâce à leurs revenus, à leur expérience et à leur réseau familial ou de clients, décidé de monter leur propre affaire (Voir chapitre 6). Si bon nombre de ces agences ne font que survivre au sein d'un environnement très concurrentiel, d'autres en revanche, ont réussi à devenir des leaders sur le marché du tourisme de montagne, propulsant parfois en quelques décennies de jeunes bergers illettrés à la tête d'entreprises extrêmement florissantes (Adams, 1996 ; Sacareau, 1997 ; Asselin, 2013 ; Raspaud, 2014). Il existe désormais un nombre extrêmement important de ces agences au Népal. Le Ministère du tourisme en comptait 1 860 en 2015, ce qui est trois fois plus qu'au début des années 2 000 (563 en 1999 in Raspaud, 2014) et près de dix fois plus que dans les années 1990 (161 en 1992 in Sacareau, 1997). Parmi les 1 416 agences qui adhèrent à la *Trekking Agencies Association of Nepal*, 232 soit 16 % d'entre elles seraient détenues par des Sherpas (TAAN, 2017). Il n'est

¹⁰² Celle-ci fût héritée des modèles militaires mis en place dans les grandes expéditions de la première moitié du XX^e siècle.

toutefois pas possible de savoir combien parmi elles ont réellement été créées par des Sherpas du Khumbu¹⁰³.

Le métier de sirdar

Sous l'ordre direct de l'agence népalaise ou étrangère qui l'emploie, le sirdar supervise l'expédition dont il est le responsable en chef pour l'équipe locale. Ses missions sont nombreuses et variées. En premier lieu, elles recouvrent la préparation, l'acheminement et l'organisation de la logistique (tentes, matériels techniques) depuis Katmandou jusque sur la montagne. Le sirdar a également en charge le recrutement et la conduite des « climbing sherpas », c'est-à-dire des porteurs d'altitude. C'est à lui que revient de gérer leur progression et la répartition de leurs charges pour l'installation des camps d'altitude, tout comme le versement de leurs salaires, ou les éventuels conflits qui peuvent en découler. Autrefois recruté au sein des familles de chefs de village, l'accès aux fonctions de sirdar s'est quelque peu démocratisé avec l'augmentation du nombre d'expéditions et du besoin de main-d'œuvre. Poussés par la pauvreté, de nombreux *sirdars* ont en effet débuté leur carrière au bas de l'échelle, comme simple porteur ou cuisinier, avant de gravir un à un l'ensemble des échelons, grâce à leur expérience, pour atteindre des positions plus élevées (Sacareau, 1997). De nos jours, un sirdar peut ainsi espérer gagner entre 4 000 et 5 000 dollars pour une quarantaine de jours de travail au pied ou sur l'Everest, voire jusqu'à 10 000 dollars s'il effectue deux expéditions d'envergure durant l'année (Brown, 2014).

Les climbing sherpas ou porteurs d'altitude

Les porteurs d'altitude ou climbing sherpas, constituent la grande part de ceux qui évoluent sur les pentes englacées des sommets et qu'a formidablement filmé Franck Senn dans son documentaire « Sherpas, les vrais héros de l'Everest » (Senn et *al.*, 2009). Au prix d'innombrables allers-retours sur la montagne, les porteurs d'altitude ont pour mission d'acheminer le matériel de bivouac et d'ascension, camp d'altitude après camp d'altitude¹⁰⁴, ainsi que de fixer, en collaboration avec les sherpas d'autres expéditions, les 3 500 mètres de cordes fixes qui sont installées sur les voies d'ascensions. Le salaire des sherpas d'altitude est négocié directement au camp de base. Un premier salaire de 2 000 à 2 200 dollars leur est versé avant l'ascension, puis des primes de performances s'ajoutent successivement en fonction du nombre de trajets effectués vers un camp d'altitude et selon le poids de la charge qui y est transportée. Ces différents portages rémunérés entre 30 et 120 dollars selon les différents camps atteints, permettent à certains climbing sherpas de multiplier leur salaire de base par deux. En théorie, le poids des charges sont réglementés : 30 kilos jusqu'à 6 000 mètres, pas plus de 12 kilos au-dessus de 8 000 mètres. Toutefois, il n'est pas rare que ces limites soient dépassées : jusqu'à soixante kilos entre le camp de base et le camp II (de 5 360 à 6 500 mètres), parfois près de 45 kilos jusqu'au camp III à 7 160 mètres d'altitude¹⁰⁵ ! Une fois l'ensemble des camps installés, lorsque les fenêtres météorologiques permettent l'ascension finale, les climbing sherpas ont enfin pour rôle d'accompagner les alpinistes entre le Col sud (Camp IV) et le

¹⁰³ Seuls deux chefs de ménage situés à des postes de directeurs d'agence de trekking ont été recensés parmi les foyers sondés. Toutefois, ces derniers passent le plus clair de leur temps à Katmandou.

¹⁰⁴ Sur l'Everest, il existe cinq camps différents entre le camp de base (5 400 mètres) et le camp IV à 7 904 mètres d'altitude.

¹⁰⁵ Voir « Figure n° 26 »

sommet. En cas de succès, une « prime au sommet » est généralement versé au sherpa par l'agence ou le client lui-même (Senn et *al.*, 2009).

Malgré la dangerosité et la très grande pénibilité physique du métier, l'accès à un poste de sherpa d'altitude peut néanmoins se réaliser sans compétences techniques très poussées. Si de plus en plus de sherpas reçoivent des formations aux techniques d'encordement, de progression sur glace ou de secours, de nombreux autres se forment en effet « sur le tas » et parviennent à se faire recruter sans aucune expérience. « Avant, il fallait gravir tous les barreaux de l'échelle. Mais maintenant tu peux devenir climbing sherpa du jour au lendemain » explique un jeune sherpa du village de Thamo¹⁰⁶. « En théorie, il faut passer par la formation « cascade de glace » à Phortse. Elle coûte 30 000 roupies. Mais mon frère Pasang ne l'a même pas passée ! Il y a tellement de demande... » rajoute Lhakpa. A 29 ans, T. Sherpa¹⁰⁷, déjà quatre ascensions à l'Everest, ne dit pas autre chose. Il a réussi le sommet dès sa première expédition, en « poussant » un client indien qui n'avait jamais mis les pieds en montagne :

« Mais tout de même, ce n'était pas trop compliqué de progresser pour la première fois sur l'arête sommitale tout en veillant sur lui ? – Oh non, tu apprends dans l'instant, et puis les anciens sont là... Tu gardes toujours un œil sur le client, d'une main tu te tractes sur la corde fixe, de l'autre, tu le pousses... Comme avec les yaks ! ».

Répartition des camps sur la voie sud-ouest de l'Everest (Figure n° 28)



Réalisation : Jacquemet E., 2017 d'après Landsat / Copernicus, 2017

¹⁰⁶ Rencontré le 25 février 2016.

¹⁰⁷ Rencontré à Tarnegge le 27 mars 2015.

Les ice-doctors

Moins rémunérateur mais beaucoup plus technique est le métier « d'*ice-doctor* ». Sur l'Everest, cette fonction très spécifique a pour but de définir et d'aménager une voie d'ascension à travers la gigantesque cascade de glace qui bloque l'accès à la partie supérieure de la voie normale népalaise. Avant 1997, cette fonction était assurée conjointement par quelques hommes issus de différentes expéditions, voire par les alpinistes eux-mêmes. Face aux nombreux problèmes organisationnels, cette mission fut néanmoins confiée au Sagarmatha Pollution Control Committee (SPCC), l'ONG locale en charge de la gestion des déchets dans la région et sur la montagne¹⁰⁸. En plus du permis d'ascension versé au gouvernement, chaque prétendant à l'Everest doit s'acquitter d'une taxe de 600 dollars auprès de cet organisme. La somme collectée est ainsi utilisée pour rémunérer la demi-douzaine d'hommes qui participent à la pose de la soixantaine d'échelles en aluminium nécessaires au franchissement des nombreuses crevasses. Généralement effectuée par d'anciens climbing sherpas, cette tâche très exposée débute au mois de mars, avant l'arrivée des premières expéditions, et est payée entre 1 700 et 3 000 dollars.

Cooks et kitchen boys

Parmi l'ensemble de ces professions, le métier de cuisinier est le moins rémunéré : environ un millier de dollars par expédition. Il faut préciser que cet emploi est nettement moins pénible et dangereux que les précédents. Les cuisiniers sont en effet amenés à travailler au camp de base ou à séjourner dans les camps I et II durant toute la durée de l'expédition, ce qui les expose beaucoup moins aux risques rencontrés lors des nombreuses allées et venues dans l'*ice-fall*. Cette tâche est néanmoins tout aussi importante que les autres car elle consiste à préparer les repas (et donc à acheter et gérer le stock de vivres) pour l'ensemble des membres de l'expédition tout au long des quarante jours que dure une expédition. Les cuisiniers ne travaillent jamais seuls au sein d'une même expédition. Ils sont secondés par des « kitchen-boys », commis qui les aident dans la réalisation des différentes corvées : préparation des repas, vaisselles, achat de produits frais dans les hameaux ou acheminés sur place.

2.2. Métiers et revenus du trekking

Le trekking est à l'origine d'une structure d'emplois relativement similaires à celle des métiers de l'himalayisme. Moins rémunérateurs, les métiers du trekking peuvent néanmoins laisser entrevoir de belles perspectives de carrière pour les hommes¹⁰⁹ dotés ou acquérant certaines compétences précises.

Les guides de trekking

Les guides de trekking ont pour fonction principale d'accompagner les trekkeurs dans leur découverte des montagnes et des cultures visitées. Ceci implique pour eux autant d'ouvrir le chemin et d'organiser les étapes en fonction du groupe, que le fait d'être disponible et réceptif aux inquiétudes et soucis que leurs clients rencontrent tout au long du parcours. Comme les sirdars, les

¹⁰⁸ Des porteurs sont chargés de redescendre les détritiques et défécations des camps de base, I et II jusqu'à une fosse septique située entre le hameau de Gorak Shep et celui de Lobuche.

¹⁰⁹ Et beaucoup plus rarement les femmes.

guides de trekking sont aussi en charge de constituer leur propre équipe de porteurs. Moins prestigieux que le métier de sirdar, le métier de guide de trekking demeure néanmoins très attractif. D'une part, les compétences linguistiques et interpersonnelles, tout comme les interactions prolongées qu'ils développent avec les clients durant le trek, placent les guides dans des rapports privilégiés avec ces derniers, les plaçant du même coup dans une position socialement valorisée (Sacareau, 2010). D'autre part, les métiers du trekking sont nettement moins dangereux que ceux de l'himalayisme. « Ma vie ne vaut pas 4 000 dollars ! » aimait à rappeler Lhakpa qui contrairement à son père, et à certains de ses frères, eut grâce à son niveau d'éducation la possibilité de ne jamais envisager de partir en montagne. « L'Everest, c'est bien si tu veux gagner beaucoup d'argent rapidement, mais pour la sécurité et la famille, être guide c'est mieux » confie P. Sherpa, interviewé à Namche Bazaar en mars 2016¹¹⁰. En dernier lieu, le métier de guide de trekking permet d'accéder à des revenus plus réguliers que celui de porteur d'altitude puisque souvent pratiqué sur deux saisons au moins. Chaque guide peut en effet réaliser deux à quatre treks au printemps et à l'automne, mais en fonction de ses habilitations, peut faire valoir ses services dans certaines régions spécifiques - comme le Mustang ou le Dolpo - pour lesquelles la majorité des treks s'effectuent en été. Le salaire que perçoit le guide de trekking varie fortement en fonction de son expérience, de ses niveaux d'aptitudes et du nombre de jours de travail. Le salaire minimum fixé par le Gouvernement avoisine les vingt-cinq dollars par jour mais les guides les plus expérimentés peuvent en engranger le double. Pour une centaine de jours de travail, on peut ainsi estimer le salaire d'un guide entre 2 500 et 5000 dollars par an.

Les assistant-guides

Dès lors qu'ils encadrent des groupes de deux ou trois clients au moins, les guides et leurs agences font généralement appel à un « assistant guide ». Fermant la marche, ce guide en second a, en cas de problème, pour mission d'épauler ou de secourir les éventuels marcheurs en difficulté sans pour autant que le guide n'ait à abandonner le reste du groupe. Ne portant que ses propres affaires, il possède un « dos disponible » pour redescendre un blessé ou porter la charge d'un client ou d'un porteur défaillant. Aîné du groupe de porteurs, fonction dans laquelle il a lui-même fait ses preuves, l'assistant peut s'occuper du recrutement de ces jeunes hommes auprès du guide. Pour être originaire des mêmes villages, il les connaît très souvent tous. S'il en a les moyens, ou si un guide et une agence le jugent suffisamment fiable et appliqué, l'assistant guide peut entrevoir la possibilité d'être formé plus en avant pour devenir guide à son tour, après l'obtention d'un diplôme délivré par le Ministère du tourisme.

Porteurs de trekking

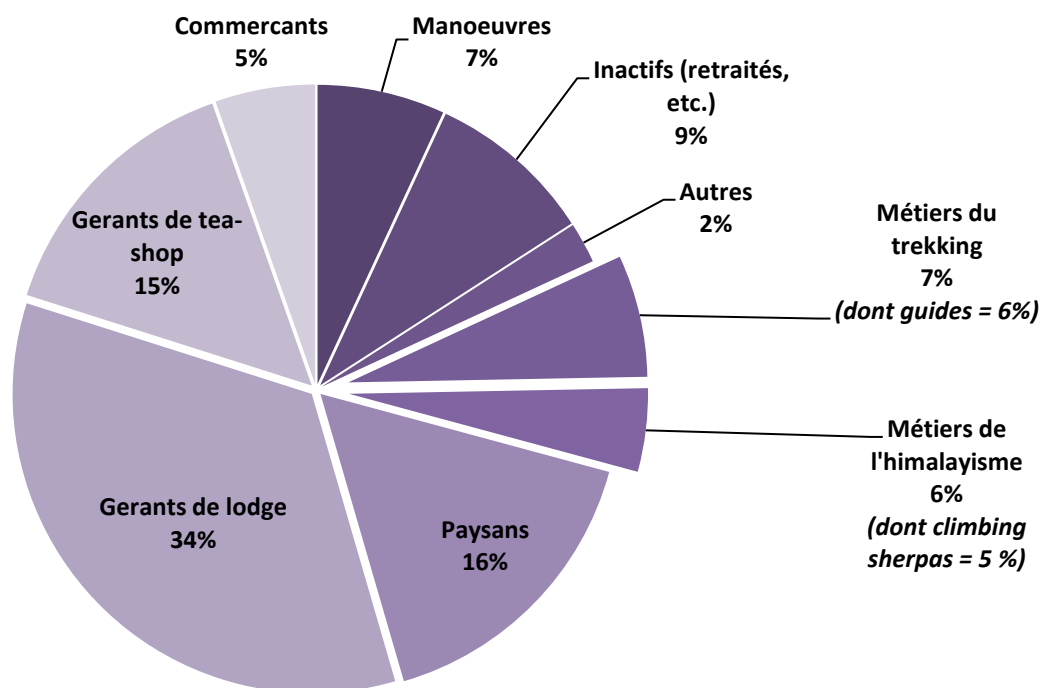
Dans leur grande majorité, les porteurs qui accompagnent les groupes de trekking sont des hommes âgés de quatorze à une trentaine d'années. Qu'ils soient Raïs, Tamangs ou Sherpas, tous sont originaires de villages et de familles de paysans pauvres de la région du Solu, à un ou deux jours de marches de Lukla¹¹¹. Les plus jeunes de ces porteurs profitent généralement de leurs vacances scolaires pour gagner un peu d'argent et financer leurs frais de collège ou de lycée public (matériel,

¹¹⁰ Le 22 mars 2016.

¹¹¹ Au cours de nos enquêtes dans les foyers, moins de un pourcent des individus questionnés étaient porteurs touristiques.

pensionnat). Ils choisissent alors d'effectuer un à deux treks par saison, ce qui leur permet de couvrir une partie de ces dépenses. Encore préservés des « contraintes familiales » (enfants, mariage), les porteurs entre deux âges (18 – 25 ans) apparaissent comme ceux qui déploient le plus d'énergie dans le portage. Tous essayent de multiplier le nombre de trek pendant l'année : quatre ou cinq en une seule saison. Leur objectif est d'amasser suffisamment d'argent pour financer leur projet : poursuite d'études, accès aux formations de guide, départ à l'étranger... Au-delà de vingt-cinq ans, les hommes qui continuent d'accompagner les groupes de trekking ont généralement un niveau d'instruction très faible voire inexistant. Passé cet âge, la réalisation d'une carrière dans le trekking leur devient presque impossible. Devenus chefs de famille, le portage leur apparaît comme l'unique moyen de subvenir aux besoins de leurs enfants et de compléter les maigres revenus de l'agriculture. Le Ministère du tourisme a récemment fixé à 1 200 roupies le salaire journalier de ces porteurs de trekking. Pour autant, la plupart d'entre eux l'ignorent et sont en réalité payés 1 000 roupies par jour, salaire correspondant à l'indexation précédente. Le guide ou l'agence empoche alors 200 roupies supplémentaires par jour et par porteur¹¹². Payés 15 000 roupies pour un trek de quinze jours, rares sont les porteurs qui dans la région de l'Everest, particulièrement chère, parviennent à en épargner plus de la moitié une fois les repas et les nuitées payés, ainsi que l'éventuel pourboire du trekkeur reversé (l'équivalent d'un à deux jours de salaire par semaine travaillée).

**Activité principale exercée par les chefs de ménages sondés dans les terrains d'enquêtes
(Figure n° 29)**



Conception & Réalisation : Jacquemet E. 2017, Source : Jacquemet E. & Sherpa L. 2015 - 2016

¹¹² Cette pratique semble aussi vieille que le trekking, Stanley Stevens en faisait déjà mention en 1993.

2.3. Les métiers de l'hébergement et de l'accueil touristique

Métiers historiques, les emplois du portage et de l'encadrement touristiques sont finalement assez peu nombreux au sein des ménages interviewés. Les chefs de familles travaillant dans ce secteur ne représentent en effet que 11 % de la population sondée, alors que leurs parents étaient 22 % à être employés dans ces catégories de métier (Annexe 5.1). A l'inverse, le secteur de l'hébergement est incontestablement devenu celui qui fournit le plus d'emplois dans la région.

La profession de gérant de lodges est exercée par 34 % des chefs de familles enquêtés, contre 5 % une génération auparavant. Dans un article paru en 2016, Sanjay Nepal indique que 1 526 personnes travaillent dans l'un des 314 lodges de la région alors qu'elles n'étaient que 777 en 1997 lorsque la région comptait 225 structures d'hébergement. Le nombre d'emplois par lodge est ainsi passé de 3,5 à près de 5 en l'espace de vingt ans. Dans les années 1970 et 1980, toutes les tâches relatives au fonctionnement d'un lodge étaient effectuées par les membres d'une même famille, généralement, une épouse, son mari et l'un de leurs enfants. Avec l'accroissement du nombre de touristes, et d'enfants envoyés dans les écoles, la plupart des familles se sont mises à recruter des employés en-dehors de leur famille pour les aider dans le ménage, la préparation des repas et le service. Les plus gros lodges peuvent aujourd'hui ainsi en employer jusqu'à huit ou dix. Avec un taux de croissance de 300 % en l'espace de vingt ans, de toutes les professions touristiques, celle de commis est très vraisemblablement celle qui a vu ses effectifs le plus gonfler ces dernières années. Ces employés (55 % de l'ensemble des personnes travaillant dans les lodges) présentent généralement le même profil que les porteurs de trekking. Ils sont généralement jeunes, originaires des mêmes villages du Solu et des mêmes communautés : rai, tamang, sherpa, magar. Ces derniers se distinguent néanmoins des porteurs par une compétence particulière très recherchée : ils savent cuisiner et ont généralement suivi une formation spécifique et payante à Katmandou (de l'ordre de 50 000 roupies pour six mois de formations).

De l'ensemble des métiers du secteur touristique, celui de commis est en théorie le moins bien payé : une centaine de dollars par mois, soit trois dollars par jour. Il est néanmoins beaucoup plus attractif que celui de porteur. D'abord, il est généralement un peu moins pénible. Ensuite, il offre un travail salarié à l'année. Enfin, il permet surtout d'être nourri et logé. L'intégralité de l'argent gagné ou presque, peut ainsi être épargné. *Contrairement*, les revenus tirés par les personnes à la tête des lodges, même s'ils varient énormément d'un individu à un autre, sont sans conteste les plus élevés de la région. Il existe trois façons de tirer des revenus pour une personne à la tête d'un lodge. Premièrement, l'exploiter à son propre compte. Deuxièmement, donner à louer. Plus rarement enfin, vendre. Lors des interviews, les chefs de ménages ont généralement été discrets sur l'argent qu'ils pouvaient gagner de l'exploitation d'un lodge. En revanche, les locataires ont communiqué sur les montants de leurs loyers, et certains ont même laissé entendre le retour sur investissement qu'ils en espéraient. A Namche Bazaar par exemple, I. Tamang, loue un lodge de trente-deux chambres et soixante-quatre lits pour une somme de 20 000 dollars par an. Il espère en gagner le double, 40 000, pour en garder 20 000 une fois le loyer payé. S'ils avaient choisi de l'exploiter eux-mêmes, il est probable que les propriétaires de ce lodge auraient pu en gagner tout autant. Après signature du contrat de location, ils en toucheront 20 000 pour les cinq premières années, puis 25 000 les cinq années suivantes. La construction de leur lodge ayant coûté 450 000 dollars, il leur faut toutefois patienter près de vingt ans avant retour sur investissement, vivant pour le moment des revenus qu'ils

tirent d'un premier lodge dont ils ont hérité et dont la construction a été amortie depuis plusieurs décennies déjà.

**Gérant de lodge à Namche Bazaar
(Figure n° 30)**



Cliché : Sherpa L., mars 2016

Afin d'engranger des revenus supplémentaires, de nombreuses familles ont également ouvert des commerces, parfois plusieurs, au rez-de-chaussée de leur lodge ou de leur habitation. Innombrables, dans les villages et hameaux situés le long de l'itinéraire touristique, il faut parmi ces commerces bien en distinguer deux catégories. Premièrement, ceux qui ciblent directement les touristes : boulangeries, *pubs*, cafés, supérettes, artisanat et souvenirs, magasins de vêtements et d'équipements *outdoor*. Mis à la location, ces établissements peuvent rapporter jusqu'à 4 000 dollars par an à leur propriétaire, c'est-à-dire beaucoup plus – peut-être le double – lorsque ces derniers les exploitent eux-mêmes. La seconde catégorie rassemble des commerces relevant davantage de l'épicerie (vente de produits de base : nourriture, vêtements, papeterie, gaz, etc.). Dans l'enquête réalisée, les commerçants à la tête de ces boutiques représentent 5 % des chefs de familles sondés. Avec un loyer annuel compris entre 500 et 2 000 dollars, ces derniers peuvent espérer un bénéfice net de 1 000 à 2 000 dollars par an.

2.4. Gérants de tea-shop, agriculteurs et colporteurs : emplois touristiques indirects

A l'image de cette catégorie de petits commerçants, il existe par ailleurs dans le Khumbu d'autres types d'emplois sans contact direct avec les touristes, mais dont les revenus sont en grande partie conditionnés par leur présence.

Gérants de tea-shops

Parmi ces différents emplois, celui de gérant de *tea-shop* est l'un des plus représentés dans les enquêtes réalisées : 15 % de la population sondée. Les personnes à la tête de ces petits établissements vivent de l'hébergement et de la restauration des nombreux porteurs (touristiques ou non) qui traversent la région. D'après les entretiens réalisés, la fourchette des revenus d'un gérant de *tea-shop* est assez similaire à celle des petits commerçants : quelques milliers de dollars par an, dont un à deux de bénéfice net après paiement du loyer. La plupart du temps, ces gérants assurent le fonctionnement de leur commerce eux-mêmes et n'ont donc pas de salaires à payer. Seul un à deux sur dix a recours aux services d'un employé.

Agriculteurs

Représentant 16 % des individus sondés, les chefs de ménages qui déclarent l'agriculture comme première source de revenus apparaissent comme une part très importante de la population active rencontrée dans le Khumbu. Les bénéfices tirés de ces pratiques agricoles s'échelonnent entre 750 et 1 500 dollars par an en fonction de la taille des terres et du cheptel (Abadia, 2016). En général, les agriculteurs rencontrés disposent de suffisamment de terres pour être autosuffisants en pommes de terre et revendre leur surplus aux propriétaires de lodges¹¹³. L'un d'entre eux¹¹⁴ explique par exemple en produire quarante *dhokos*¹¹⁵ par an, en garder quinze et en vendre vingt-cinq à un prix d'environ 2 000 roupies, gagnant l'équivalent de 500 dollars sur sa production. Pour compléter ses maigres revenus, cet ancien sherpa d'altitude vend chaque année deux ou trois jeunes yaks entre 3 500 et 6 000 roupies chacun. A la tête d'un troupeau de trente-cinq bêtes, il parvient enfin à produire vingt kilos de beurre par an qu'il revend 1 000 roupies le kilogramme. En fin de compte, ce paysan ne gagne pas plus de 900 dollars par an. A ce niveau de revenus, on comprend que l'accès aux métiers du portage et de l'encadrement touristique soit primordial pour les jeunes paysans de la région. Ainsi, les trois quart des climbing sherpas ayant été rencontrés déclarent-ils être parallèlement paysans. Durant les saisons touristiques et plus particulièrement celle du printemps, pendant laquelle les expéditions sur l'Everest sont conduites, de nombreuses familles utilisent également leurs yaks et os comme animaux de bât¹¹⁶. Avec quatre yaks ou *dzopkios* et un nombre de deux à trois portages de six jours par an en moyenne, cette activité peut rapporter à un éleveur-paysan 700 dollars supplémentaires (Muller, 2016).

¹¹³ En moyenne un agriculteur produit 1 000 kilos de pommes de terre par an (Muller, 2016).

¹¹⁴ Rencontré à Thame le 16 février 2016.

¹¹⁵ Panier en fibres de bambou utilisé pour le portage. Dans ce cas, une quarantaine de kilos de pommes de terre.

¹¹⁶ Dans les hautes vallées, chaque famille de paysans possède en moyenne neuf bêtes. La moitié des paysans possèdent des yaks, treize en moyenne, jusqu'à trente-cinq ou cinquante pour les plus grands propriétaires ; 42 % possèdent des *dzopkios* ; 34 % possèdent des vaches, trois en moyenne (Voir « Annexe 8 »).

Colporteurs et muletiers

Trekkeurs, alpinistes, guides, porteurs touristiques, yaks et dzopkios représentent une part importante de la circulation sur le sentier entre Lukla et les hameaux d'altitude. Mais ils ne sont pas les seuls. Parallèlement à ces flux, il faut également prendre en compte celui des innombrables colporteurs et porteurs non touristiques, ainsi que celui des convois de mules qui ont en charge l'approvisionnement de la région en denrées et matériel divers. Si les mules permettent d'assurer le transport des biens les plus courants, les moins encombrants, les moins lourds¹¹⁷ et les moins fragiles (bonbonnes de gaz, de kérosène, sacs de riz, de farine, de sucre ou de ciment), absolument tout le reste ou presque, est porté à dos d'homme : poutres en bois, tôles métalliques, vitres, électroménagers, ustensiles de cuisine, poules, poussins, œufs, bières et autres produits manufacturés. Là encore, les portages sont assurés par des hommes - et parfois des femmes - originaires des basses vallées, payés à la journée de marche et au nombre de kilos transportés, de l'ordre de trente à quarante roupies par kilos pour un trajet entre Lukla et Namche Bazaar : environ 2 000 roupies pour une charge de 60 kilos sur 1 500 mètres de dénivelés positifs et une quinzaine de kilomètres. Indéniablement, le Khumbu apparaît comme une région où la moitié des hommes passent leurs journées pliés en deux pour l'agrément ou le bénéfice des autres...

¹¹⁷ Les mules les plus robustes peuvent porter soixante kilos (Muller, 2015), nettement moins qu'un porteur.

3. L'art de mettre la fée des glaciers en bouteille : innovations et diversification du panier de biens et de services dans le Khumbu

« — Qu'est ce qui a changé ? — Aujourd'hui les trekkeurs veulent tout le confort possible. Avant ils ne négociaient pas. Mais désormais ils veulent que tout soit gratuit : le toit, internet, l'électricité... et pourquoi pas ma femme ?! »

A.D. Sherpa, le 18 mars 2016, Namche Bazaar.

3.1. L'eau domestique : opérateur indispensable dans l'offre des lodges

« Nous arrivons avec la nuit dans les brumes de Periche à 4 250 mètres, et trouvons refuge dans un lodge. Ogawa Higashi, banquier de Tokyo, est allongé sous des couvertures, sujet au mal des montagnes. A notre entrée, il se lève péniblement et viens à nous, visiblement très inquiet de son état :

— Dites-moi, j'ai un problème très grave à vous soumettre, c'est une question de vie ou de mort !

Cela commence bien.

— Voilà ! pardonnez-moi ma franchise, mais ça fait trois jours que je ne me suis pas lavé, et j'ai très peur des conséquences. Vous croyez que c'est grave ?

Nous hurlons de rire dans le refuge. La réputation des Français ne s'est pas améliorée ce soir-là ! (Poussin & Tesson, 1997 : 87)

Deux décennies après la traversée est-ouest de l'Himalaya réalisée par Sylvain Tesson et Alexandre Poussin, nul doute que ce banquier japonais aurait trouvé dans les hébergements du Khumbu de quoi satisfaire ses attentes. Dans les hameaux et villages d'étapes les plus importants vers les promontoires de Gokyo ou du Kala Pathar, l'intégralité des lodges est désormais équipée de douches. Elles sont en moyenne six par établissement, et sont devenues indispensables pour achalander les trekkeurs. Un quart d'entre eux en consomment en effet au moins une tous les deux jours et les deux tiers au moins une à deux par semaine. La douche chaude, seule, est généralement vendue 250 roupies, mais au-delà de 4 000 mètres d'altitude, l'est souvent à 500 roupies et son prix peut atteindre 650 roupies à 5 150 mètres, dans les lodges de Gokyo ou de Gorak Shep¹¹⁸. Au regard du coût de consommation en gaz, les douches vendues à l'unité permettent une rentrée d'argent très appréciable pour les gérants de lodges¹¹⁹. Plus profitables encore, les prix des chambres incluant des salles de bains et douches privatives sont très rarement fixés à moins de 500 roupies, s'élevant plus fréquemment au-dessus de 1 000 ou 1 500 roupies lorsque la plupart des chambres ne coûtent que 200 roupies. Namche Bazar, à 3 440 mètres d'altitude, compte même l'unique établissement doté d'une demi-douzaine de baignoires (acheminées à dos d'hommes), tandis qu'un autre propose même un spa et sauna.

¹¹⁸ Dans ce dernier hameau, seule une baignoire de 30 L. est néanmoins disponible.

¹¹⁹ Un lodge de taille moyenne (30 lits) ne consomme que deux bouteilles de gaz de 7 000 roupies par an pour cuisiner et chauffer l'eau. Une bonbonne de gaz et amortie au bout d'une trentaine de douches.

Il faut avouer qu'autrement plus que les douches, la présence de toilettes occidentales (c'est-à-dire de vasques avec chasses d'eau), est extrêmement appréciée, sinon jugée salubre, par la grande majorité des trekkeurs. De fait, 95 % des lodges en sont désormais équipés. Peu confortable, surtout en altitude, lorsqu'il fait froid et que les toilettes sont situées dans une cabane à l'extérieur du lodge, le trou dans le plancher peut visiblement laisser des souvenirs traumatisants à certains trekkeurs :

« Pause à Lobuche pour le repas. A table, rencontre de deux jeunes américains : « Are you going to GorakShep ? We just came back. Do not go to the first lodge on the left, definitely! Toilets are just dreadful! One meter high of frozen shit, you know! ». Il se trouve que le lodge en question est justement celui que nous venons de réserver. Horrifiés, les deux américains nous poussent vivement à décommander ! » (Carnet de bord, Gorak Shep, 23 avril 2015).

Alors que de nombreuses familles de la région continuent d'utiliser des toilettes sèches comme source d'engrais dans leurs champs, l'introduction de ces nouvelles toilettes apparaît comme un contre-exemple parfait de la façon dont l'eau amène non pas au renouvellement mais au déclin – toute proportion gardée - d'une ancienne ressource.

3.2. Une marchandisation de l'eau de consommation

Parmi la diversification du panier de biens et services, la production d'eau en bouteille est à l'évidence le cas le plus emblématique de la façon dont l'eau « source » peut devenir « ressource » et donc se transformer en argent. Les premières bouteilles d'eau furent commercialisées dans la région dès 1981. Elles furent importées de Katmandou par un grand propriétaire de lodges après que des clients allemands lui aient fait observer qu'ils manquaient d'un accès à une eau dont ils soient sûrs qu'elle soit potable. C'est le repeneur de ce lodge qui, en 1997, eut l'idée d'acheter sa propre machine pour filtrer et embouteiller l'eau de Namche. Cet exemple illustre le fait que « le plus fréquemment, c'est l'intervention d'acteurs porteurs d'un regard extérieur au territoire qui participe à la révélation de qualités liées à des objets. [...] C'est ce regard qui leur permet de révéler l'existence de qualités non perçues à l'intérieur du territoire, mais recherchées à l'extérieur » (Landel et *al.*, 2014 : 3). Signe d'un marché suffisamment lucratif, d'autres gestionnaires de lodges se lancèrent à leur tour dans la production d'eau en bouteille dans les années qui suivirent. En 2016, au moins dix-sept fabriques d'embouteillage différentes¹²⁰ fonctionnaient dans la région dont quatre dans chacun des bourgs de Lukla et de Namche Bazaar. Plus de la moitié des trekkeurs sondés (58 %) déclarent en effet en acheter au moins un jour sur deux si ce n'est plusieurs fois par jour. « Les japonais [notamment] consomment beaucoup d'eau en bouteille. Ils préfèrent. Ils prennent plus au sérieux le mal des montagnes que les américains et les européens. Ils prennent plus de Diamox¹²¹ et boivent plus d'eau » se plait à analyser un producteur et vendeur de Namche Bazar¹²².

Le développement de cette activité a été grandement facilité, à partir de 2011, avec la création de la Khumbu Bottle Blowing and Beverage Company, petite entreprise privée de Syangboche qui permet

¹²⁰ Quatre à Namche et à Lukla, deux à Phakding, à Pangboche et à Dingboche, une à Chumo, Thame et Kharikola.

¹²¹ Médicament permettant d'augmenter les capacités respiratoires face au manque d'oxygène.

¹²² A. D. Sherpa, rencontré le 18 mars 2016.

à l'échelle locale, la production de 60 000 à 80 000 bouteilles chaque année. Achetées quinze roupies l'unité par les producteurs locaux, chacune de ces bouteilles est par la suite revendue au consommateur final - par l'intermédiaire des lodges et commerces - entre 80 et 350 roupies, avec un prix médian estimé à 150 roupies. En 2014, ces chiffres permettaient d'évaluer le marché global, entre 80 et 120 *laks*, soit 80 à 120 000 dollars. En dépit des conditions souvent archaïques dans lesquelles elle s'effectue (dans le recoin d'un lodge ou d'un commerce), cette activité semble assez rapidement rentable. En produisant aux alentours de 1 000 ou 1 200 cartons de douze bouteilles par an, aux prix de 400 à 600 roupies l'unité, les plus gros producteurs peuvent espérer gagner près de 5 000 dollars une fois les coûts de productions soustraits, et ainsi amortir l'achat de leur machine (de 10 à 12 *laks*) au bout de deux à trois ans. De plus, l'obtention et le renouvellement d'une licence nécessaire à l'exploitation de l'eau à des fins commerciales ne s'élève qu'à 3 000 roupies par an (30 dollars) et les producteurs bénéficient d'un service après-vente effectué par des ingénieurs en cas de défaillances techniques sur leurs machines (Jacquemet, 2016 ; Faulon, 2016).

Processus de fabrication des bouteilles à la Khumbu Bottle Blowing and Beverage company¹²³
(Encadré n°10)

- 1° - Récupération des bouteilles usagées de la région et acheminement à Syangboche à dos de porteurs ;*
- 2° - Broyage des bouteilles à la main par deux salariés payés 200 Nrs/h¹²⁴ ;*
- 3° - Expédition des bouteilles broyées à Katmandou par hélicoptère¹²⁵ ;*
- 4° - Déchiquetage des bouteilles en poussières puis refonte de pièces plastiques sous forme de fioles ;*
- 5° - Depuis Katmandou, retour des fioles à Syangboche par hélicoptère (140 Nrs/Kg) ;*
- 6° - Transformation des fioles en bouteilles par machine de fonte et soufflerie ;*
- 7° - Revente des bouteilles aux producteurs pour un coût unitaire de 15 nrs.*

A Lukla comme à Namche Bazaar, les nombreuses polémiques et jalousies entre concurrents directs, entre producteurs et non producteurs, ne font qu'accréditer la thèse d'une activité relativement profitable. Derrière la qualité revendiquée par certains producteurs – la marque SPOT : *Solar Power Ozone Water Treatment System* indique par exemple sur son étiquette être « conforme aux standards d'eau potable de l'Organisation Mondiale de la Santé » – les accusations sur les modes de productions (purifiée / non purifiée), sur les processus d'acquisition¹²⁶, ou sur la pollution générée par les bouteilles sont fréquentes :

« Cette eau minérale, c'est de l'arnaque ! Ils vendent de l'eau filtrée et non purifiée ! Pourquoi donc vendre de l'eau en bouteille ?! » s'emporte un propriétaire de lodge de

¹²³ Visite effectuée le 21 avril 2014.

¹²⁴ L'investissement dans une machine à broyer est prévu ultérieurement.

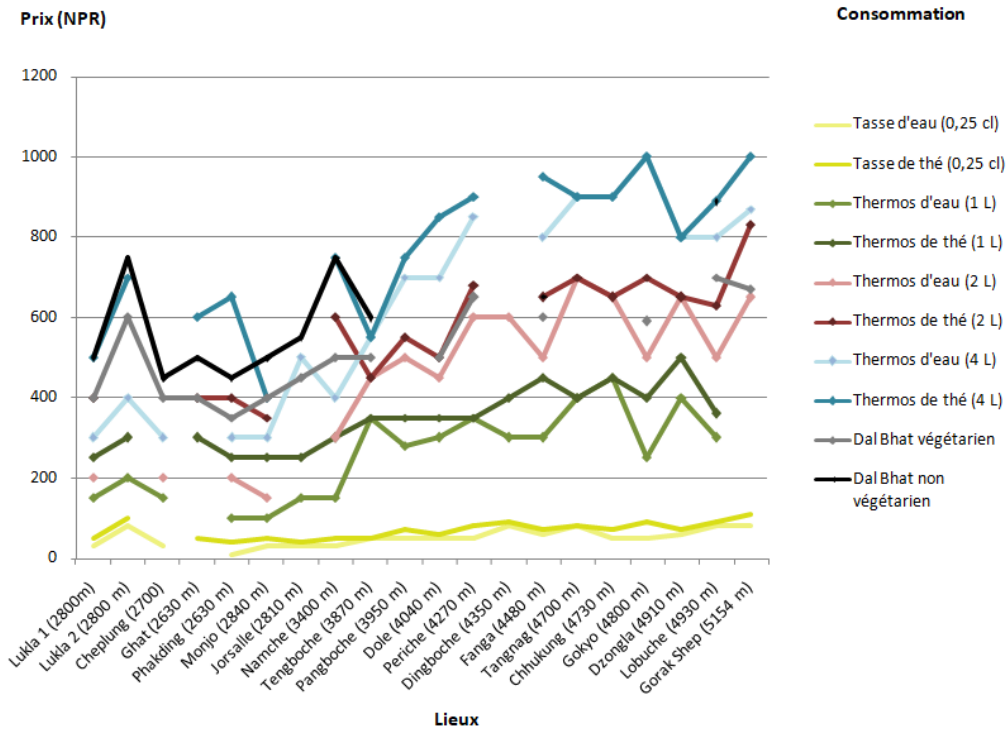
¹²⁵ Ce transport est réalisé de façon plus ou moins formelle. Il se fait selon la place et la disponibilité des hélicoptères. Le coût de transport théorique est de 50 Nrs/Kg mais varie fortement selon l'humeur du pilote (il est parfois gratuit).

¹²⁶ Une certaine opacité entoure l'acquisition de ces machines (André – Lamat, 2017).

Namche Bazaar¹²⁷. « Cette eau en bouteille, c’est un bon business pour eux mais on devrait les bannir, ça fait vraiment trop de plastique !¹²⁸ », « ça pollue, il faudrait que les gens arrêtent de produire des bouteilles et qu’ils mettent à disposition des plus petits filtres dans leur lodge »¹²⁹, se plaignent plusieurs propriétaires de la région.

**Tarifs des consommations dans différents lodges de la région
(Figure n° 31)**

(Sélection des lodges effectuée sur le terrain de façon aléatoire)



Conception & Réalisation : E. Jacquemet, 2017. Source : Jacquemet E., Abadia C., Fort M., 2016

Beaucoup plus ancien, mais tout aussi profitable, est le commerce de l’eau sous forme de boissons chaudes consommées quotidiennement par l’ensemble des touristes (thés et boissons acidulés). En règle générale, les montants des boissons chaudes sont à peu près similaires au sein d’un même village. Naturellement, une tasse de thé pourra être facturée deux fois plus cher dans un lodge, un *pub* ou un café de standing, par rapport à un lodge plus modeste. En toute logique, les prix ont également tendance à augmenter à mesure que les lodges sont situés en altitude. Les frais de fonctionnement y sont alors plus importants, la consommation de gaz s’accroît, et l’offre de services diminue nettement comparée au volume toujours élevé de la demande. Ainsi, entre Lukla et Gorak Shep, les prix des boissons sont généralement multipliés par deux. La tasse de thé passera de 10 ou 20 roupies à 90 roupies, et le grand thermos de thé (4 litres) de 500 à 1000 roupies. En revanche, certains gérants sont capables de réaliser des marges prodigieuses à l’aide d’un simple sachet de thé.

¹²⁷ N. Sherpa rencontré le 16 mars 2016.

¹²⁸ L. T. Sherpa, le 19 mars 2016.

¹²⁹ C. K. Sherpa le 21 mars 2016.

Entre un thermos d'eau chaude et un thermos de thé de même volume (1litre) les mêmes propriétaires n'hésitent pas à charger 100 à 150 roupies de plus. Même constat pour les contenants d'un litre et demi : dans un grand nombre de lodges, quelle que soit l'altitude, l'ajout du sachet de thé rapportera au gestionnaire 200 à 300 roupies supplémentaires par rapport à un thermos d'eau de même volume ! Avis aux prochains trekkeurs...

3.3. Eau et innovations dans la production agricole : l'émergence des serres maraichères

Traditionnellement centré sur un ensemble de cultures non irriguées (seuls quelques champs d'orge l'étaient), depuis les années 2000, à la suite d'un programme de formations lancé par le WWF, le Pharak a vu l'apparition des premières serres agricoles. Même si cette innovation repose en grande partie sur la capacité d'investissement des ménages et que les besoins en eau demeurent modestes, le développement de cette pratique nécessite toutefois une irrigation quotidienne et par conséquent un accès proche et pérenne à la ressource. Lorsque ces dernières sont mises en place, elles offrent alors de nombreux avantages pour leurs propriétaires. D'une part, un allongement optimal de la période de production de légumes, puisque cultivés sur un pas de temps de douze mois au lieu de neuf en plein champ. D'autre part, le développement de cette pratique a rendu possible l'introduction de nouvelles espèces très prisées des touristes comme la tomate, le concombre, la salade ou certains condiments, autrement impossibles à produire à de telles altitudes. Leur production, à l'échelle du Pharak, permet par ailleurs de s'affranchir des coûts et des pertes liés au transport des produits acheminés depuis les basses vallées ou Katmandou. Sous serre, certains produits agricoles, comme la tomate, présente l'avantage d'arriver à maturité durant la seconde saison touristique (octobre, novembre) ce qui permet de combler une très grande partie de la demande.

« Auparavant, il était difficile de s'approvisionner en tomates car c'est un produit très fragile et périssable. Il fallait non seulement s'assurer qu'elles arrivent en bon état jusqu'aux lodges mais il fallait aussi se rendre régulièrement à Lukla pour en acheter, faute de pouvoir les conserver sur une longue durée. » (Abadia, 2016 : 71)

Apparue dans la région il y a une vingtaine d'années, cette pratique pris une nette ampleur au début de la décennie actuelle, notamment du fait de la création de serres commerciales beaucoup plus grandes et productives. Céline Abadia rapporte qu'il n'existait que quatre serres en 2005 (une familiale, une serre de lodge et deux serres commerciales) contre cinquante-cinq en 2015 (dix-sept serres de lodges, dix-huit serres commerciales et dix-neuf familiales) pour une surface totale d'environ un hectare.

« Pour la majorité des systèmes de production qui pratiquent le maraîchage commercial, cette activité ne constitue pas la source de revenus principale du ménage. Elle est très souvent couplée à d'autres productions agricoles et activités extra-agricoles. Et pour cause, produire suffisamment de légumes pour en vivre nécessite d'investir dans la construction de serres de grande superficie (200m² au minimum) et les coûts inhérents à cette construction sont loin d'être négligeables. Pour une surface de 200m², le coût d'une serre est estimé à 205 000 NPR. » (*ibidem*).

Le retour sur l'investissement ne s'opère qu'au bout de trois ans et demi. Pour une surface similaire, le producteur peut alors espérer gagner environ un lak (un millier de dollars) par an.

3.4. Et la lumière fut

L'apparition de l'hydroélectricité, à la fin des années 1980, est sans doute l'innovation la plus importante de la région depuis ces vingt-cinq dernières années. Autant d'un point de vue économique, que d'un point de vue social bien évidemment. Inutile de trop s'appesantir sur les profonds bienfaits générés par le simple fait de s'éclairer ou de cuisiner à l'électricité : gain de lumière en soirée, augmentation des temps de sociabilité et des temps de travail ou d'études, diminution des fumées à l'intérieur des foyers, propreté et réduction des risques sur la santé (bronchites chroniques, sécheresses ou infections oculaires), gain d'énergie et réalisations d'économie par rapport à l'utilisation du gaz, du kérosène ou du bois. L'électricité permet en outre d'éviter de multiplier les corvées de récolte dans les forêts et par conséquent, de diminuer la pression sur les forêts. Mais accéder à l'électricité c'est également pouvoir télécommuniquer : 85 % des ménages enquêtés dans la région possèdent au moins un téléphone (le plus souvent portable). Les lignes fixes se sont développées à partir de 1992 mais ont été nettement améliorées à partir de l'an 2000. Le réseau mobile, lui, est apparu en 2006, est couvre désormais une grande partie de la région même si dans certains villages, comme à Thame, le réseau ne peut être capté qu'en gravissant la dorsale d'une moraine. Dans *Porteurs de l'Himalaya*, en 1997, Isabelle Sacareau ne rapporte l'existence que d'un seul poste de télévision dans la région. Vingt années plus tard, les trois quart des ménages du Khumbu en sont équipés. D'aucuns s'en désolent, pourtant, l'apparition de la petite lucarne dans les foyers ouvre bel et bien une fenêtre sur le reste du monde. « Avant nous étions sur une autre planète » résume la propriétaire d'un des plus célèbres lodges de Lukla¹³⁰.

Le réseau internet a quant à lui fait sa première apparition dans un lodge de Namche Bazaar en 2005. Il s'est ensuite progressivement diffusé dans l'ensemble de la région allant même jusqu'à permettre aux ascensionnistes de l'utiliser depuis le sommet de l'Everest¹³¹. Encore relativement peu utilisé au sein de la population – un quart des habitants seulement y ont accès – il est surtout extrêmement prisé par les visiteurs étrangers. Les enquêtes réalisées montrent que même dans le Khumbu, une grande partie des trekkers demeurent en effet connectés : 86 % d'entre eux se rendent dans la région avec un mobile ou *smartphone*. Si tous ne s'en servent pas, beaucoup l'utilisent en revanche pour se connecter au réseau. Près de la moitié des touristes rencontrés répondent effectivement se rendre sur Internet au moins un jour sur deux, et un tiers déclare même être venu avec un ordinateur portable ou une tablette digitale. Peu rentable¹³², la mise à disposition d'Internet apparaît de fait comme un service tout à fait indispensable pour un propriétaire de lodge. Il serait en effet dommage de perdre un client parti « twitter » sa journée depuis l'établissement voisin...

Au-delà d'Internet, l'apparition de l'hydroélectricité a permis une nette montée en gamme de l'offre d'accueil et d'hébergement touristique dans la région. Dans l'environnement très concurrentiel que

¹³⁰ N. Sherpa, rencontrée le 2 avril 2015.

¹³¹ Le 5 mai 2011, le guide britannique Kenton Cool devient le premier homme à « tweeter » depuis le sommet de l'Everest.

¹³² En 2015, le coût d'un accès mensuel pour un lodge était de 100 à 200 dollars, l'heure de connexion facturée de 250 à 400 roupies pour les touristes.

représente le Khumbu, le prix des chambres a toujours été maintenu très bas de peur de perdre de potentiels clients. Aujourd’hui encore, la majorité des chambres sont tarifées entre 200 et 300 roupies, les gérants de lodge tirant en réalité la plupart de leurs revenus des services liés à la restauration¹³³. Avec le développement de l’électricité cependant, certains propriétaires peuvent tenter de se distinguer en améliorant le confort de leurs chambres - multiplication des points d’éclairage, des prises électriques, installation de radiateurs, de couvertures chauffantes voire de système de vidéosurveillance dans les parties communes - et donc de multiplier d’autant leurs tarifs et bénéfices. Dans l’ensemble des villages enquêtés, 5 % des établissements proposent ainsi des nuitées comprises entre 50 et 250 dollars, et 15 % disposent de chambres à des prix supérieurs ou égaux à quinze dollars ce qui les place à des niveaux de confort relativement proches des standards internationaux. L’acquisition de fours électriques, de frigidaires et de cuisines intégralement équipées a en outre favorisé et facilité la diffusion de nombreux plats internationaux : pizzas, spaghettis, hamburgers, viennoiseries voire raclettes ou fondues savoyardes. Cette diversification du bien de paniers et services sonne comme autant de revenus potentiels en plus pour les entrepreneurs locaux. « Après que l’électricité soit apparue, j’ai entrevu de plus grandes opportunités dans mon village natal. J’ai fini mes études à Katmandou puis suis revenu ici et ai ouvert ce *pub* » raconte l’un des propriétaires les plus prospères de Lukla¹³⁴. Depuis le milieu des années 2000, l’augmentation de l’électricité disponible a en effet poussé les propriétaires de lodges les plus riches à investir dans le développement de nouveaux établissements structurés sur le mode de la fête, de la détente et du shopping (*pubs*, *fast-foods*, supérettes, boulangeries-pâtisseries, salons de café-torréfacteur ou magasins de matériels *outdoor*) dont le succès est assez vif auprès des touristes.

**L’électricité source de prospérité. Peinture réalisée sur le fronton de la centrale de Thame
(Figure n° 32)**



Cliché : Jacquemet E., avril 2014

¹³³ En moyenne, un trekkeur dépense entre 500 et 1000 roupies à chaque repas.

¹³⁴ « After the electricity came, I saw better prospects of earning in my own birth place so I returned back to my village and opened this Pub. I finished my higher studies in Kathmandu. » (UNDP, 2013)

4. De l'effet structurant du flux de trekkeurs dans la région de l'Everest

« C'est simple ! D'ici à Namche il y a cent lodges ; en saison, cent trekkeurs tombent du ciel chaque jour, et c'est cent tonnes de nourritures qui circulent sur le chemin. Le pire ce sont les embouteillages de porteurs et de mulets. Les trekkeurs ne supportent pas ça ! Toutes nos chambres sont réservées, les groupes sont obligés d'envoyer dès l'aube, des éclaireurs au pas de course pour aller réserver les places de l'étape du soir. »

Alexandre Poussin & Sylvain Tesson, 1997 : 77

4.1. Mutations spatiales et paysagères dans le Khumbu

Territoire perçu comme profondément hétérotopique, le Khumbu n'a pourtant jamais paru si accessible. Au cours des années 1980, la multiplication des retours d'expériences, des articles et des guides de voyages laissèrent à un nombre croissant de touristes la possibilité de venir visiter la région. En 1992, la libéralisation de l'économie népalaise et du secteur de l'aérien, conduisirent à la création de nouvelles compagnies d'aviation qui permirent d'accompagner l'augmentation du nombre de trekkeurs dans la région. La croissance presque constante et régulière du nombre de visiteurs ne fût pas sans impact sur le territoire. Non seulement de nouveaux emplois furent créés localement, mais le flux de touristes concouru à modifier profondément les structures spatiales et paysagères de la région, notamment par la construction relativement spectaculaire de lodges.

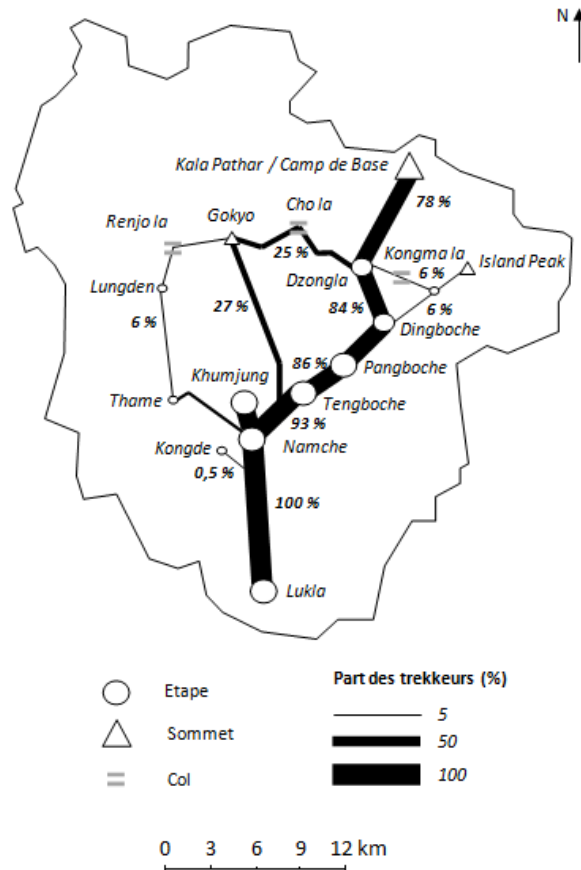
Les premiers lodges du Khumbu sont apparus au milieu des années 1970, dix ans après l'invention du trekking. En 1971, un habitant de Namche Bazaar avait entrepris d'aménager des lits à l'étage de sa maison, et à l'aide d'une simple pancarte en bois l'avait ensuite rebaptisée « Sherpa Hotel ». Ce n'est toutefois qu'en 1974, que l'un des commerçants les plus prospère du village bâti le « Tawa Lodge », première structure destinée à remplir la fonction d'auberge. « C'était à l'époque où le dal bhat coûtait seulement trois roupies !¹³⁵ » raconte la gérante actuelle qui en est l'héritière. Quatre années plus tard, en 1978, dix-neuf lodges avaient été construits. Dans la décennie suivante, un peu plus de trois hébergements supplémentaires ouvraient chaque année. Mais la véritable frénésie de construction ne se produisit toutefois que dans la décennie 1990. Entre 1991 et 1997, le nombre de lodges passa de 81 à 225 (Nepal, 2014). Ainsi, en l'espace de sept ans seulement, 144 nouvelles structures furent ainsi créées, soit vingt-quatre supplémentaire à la fin de chaque année ! Cette croissance a touché l'ensemble des villages et hameaux de la région sans aucune exception. Elle s'est toutefois produite à des niveaux d'intensité très variés, se calquant directement sur des flux touristiques extrêmement polarisés.

Corridor naturel direct pour pénétrer et sortir de la région, l'axe Lukla – Namche Bazaar constitue en toute logique le tronçon le plus fréquenté par les marcheurs. Quelles que soient les variantes qu'il

¹³⁵ K. D. Sherpa, rencontrée le 2 mars 2015 à Namche Bazaar.

emprunte une fois dans les hautes vallées, chaque trekkeur traverse obligatoirement deux fois le Pharak au cours de sa randonnée¹³⁶. Profitant du temps d’acclimatation nécessaire avant de poursuivre leur marche, une fois à Namche Bazaar, la plupart des guides choisissent d’accompagner leurs groupes vers les villages de Khunde - Khumjung ou de Thame. Néanmoins, ces visites sont le plus souvent effectuées au cours d’aller-retour dans la journée. Peu nombreux sont de fait les touristes s’arrêtant dans ces villages pour y passer la nuit.

**Distribution des flux de trekkeurs dans la région de l’Everest
(Figure n° 33)**



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2017.
Source : Sagarmatha National Park, 2010.

D’après le registre du Parc national de Sagarmatha¹³⁷, passé Namche Bazaar, 78 % des trekkeurs indiquent avoir pour objectif de rejoindre le belvédère du Kala Pathar ou le camp de base de l’Everest. Faute de temps, quelques-uns cependant déclarent ne viser que les étapes de Tengboche ou de Pangboche ; deux sites remarquables par l’existence de leurs monastères et des vues imprenables qu’ils offrent sur les sommets environnants (Everest, Lhotse, Ama Dablam notamment). Plus haut, à hauteur de Periche, une petite proportion bifurque vers l’est pour tenter l’ascension de

¹³⁶ Seuls de rares visiteurs rompus aux techniques de progression sur glace gagnent ou sortent de la région par les cols de l’Amphu Lapcha (5 780 m) et de Tashi Lapcha (5 800 m) qui permettent de rallier le Khumbu aux régions du Makalu, à l’est, et du Rolwaling à l’ouest.

¹³⁷ Consulté à Monjo le 5 avril 2016, sur un échantillon de 500 trekkeurs ayant fréquenté la région en janvier 2010.

l'Island Peak. Parmi l'ensemble des marcheurs engagés dans la vallée de l'Imja Khola, la grande majorité font demi-tour une fois leur objectif atteint, et rentrent par le chemin qu'ils ont emprunté à l'aller. Selon les registres du Parc de Sagarmatha, 15 % des trekkeurs signalent avoir l'intention de franchir le Cho-la qui permet de rallier les vallées de l'Imja et de la Dudh Kosi. Les entretiens menés avec les trekkeurs au cours du terrain de recherche semblent toutefois laisser penser que cette proportion se situerait aujourd'hui davantage aux alentours de 25 %.

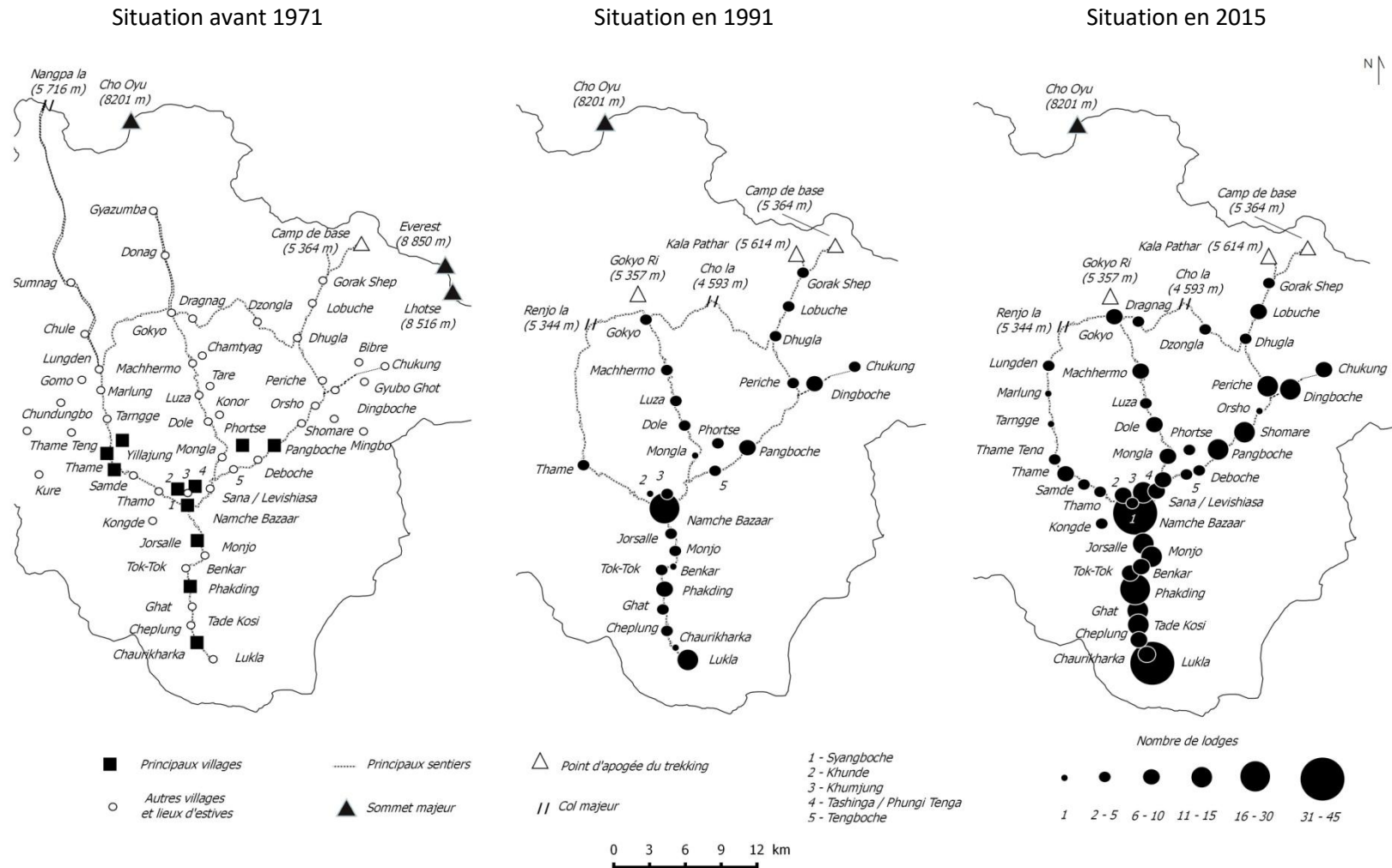
Parmi l'ensemble des trekkeurs, seule une minorité (6 %), indiquent effectuer la traversée du Renjo-la¹³⁸ qui offre un point de passage entre la vallée de la Bothe Kosi et de celle de la Dudh Kosi. Pourvue d'un panorama relativement similaire à celui qui peut être contemplé depuis le Cho-la et le belvédère de Gokyo, nécessitant en outre de séjourner un peu plus longtemps dans la région, cette variante est en effet boudée par la très grande majorité des trekkeurs qui préfère se rendre directement vers les points de vue les plus spectaculaires. Plusieurs agences de trekking tentent toutefois de tirer profit de cette position marginale en intégrant la vallée de la Bothe Kosi dans des itinéraires « plus authentiques » ou « loin des sentiers fréquentés » (Terres oubliées, 2017), finissant néanmoins toujours par faire retomber leurs parcours sur la tant décriée « autoroute de l'Everest ».

Sans surprise, cette hiérarchisation des itinéraires aboutit à une distribution très inégale des lodges entre les vallées. L'itinéraire entre Lukla et le camp de base de l'Everest concentre ainsi 79 % des lodges de la région contre 13 % dans la vallée de la Dudh Kosi et 8 % dans celle de la Bothe. A l'exception des villages de Lukla et Namche Bazaar, la densité d'hébergements touristiques la plus élevée se trouve dans le Pharak. On y compte au moins cent lodges sur un tronçon de douze kilomètres seulement, ce qui représente une moyenne d'environ huit lodges tous les mille mètres. Bien évidemment, de grandes disparités existent également entre les villages d'une même vallée. Celles-ci sont liées au rythme de marche moyen des trekkeurs en une journée. Logiquement, les villages et hameaux qui constituent les lieux de haltes généralement choisis pour la nuit concentrent les plus grands nombres de lodges. Ceux qui ne sont que traversés durant la journée en comptent beaucoup moins. Les localités de Lukla (44 lodges), Phakding (27 lodges), Namche Bazaar (54 lodges), Pangbohe (15 lodges), Periche (14 lodges) et Dingboche (15 lodges) sont à cet égard les plus favorisées, car toutes situées entre quatre et six heures de marche les unes des autres, ce qui à cette altitude constitue la moyenne quotidienne de la plupart des trekkeurs (Sacareau, 1997). Cette structuration en étapes très distinctes, encore bien visible sur la carte de la répartition des lodges en 1991, tant cependant à s'estomper, avec l'accroissement du nombre des constructions dans les étapes intermédiaires. Apparues à partir des années 1980, soit une décennie après les premiers lodges situés dans les « grandes étapes de nuit », les hébergements de ces étapes intermédiaires, tout comme ceux du chemin menant jusqu'à Gokyo, ont en effet profité de la saturation relative des premiers villages étapes en absorbant une partie du flux de visiteurs (Nepal, 2005).

Cette concentration de lodges sur un réseau de sentier n'excédant pas cent kilomètres conduit à une densification importante du bâti dans plusieurs villages. Or, historiquement, explique Christoph von Fürer-Haimendorf, « les maisons sont toujours disséminées sur une surface considérable de terrain, avec des champs et des potagers séparant des maisons isolées ou en petits groupes. Nulle part, on ne trouve une structure qui puisse, de loin ou de près, évoquer une rue de village » (1984 : 26).

¹³⁸ En comptabilisant ceux qui réalisent la traversée des trois cols : Kongma-la – Cho-la – Renjo-la.

Evolution de la structure spatiale du réseau des villages et hameaux du Khumbu des années 1960 à 2015 (Figure n° 34)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : Stevens, 1996 ; Sacareau, 1997 ; Jacquemet, 2015.

Cette organisation traditionnelle est encore nettement visible dans de nombreux villages situés en-dehors du principal sentier touristique : Khunde, Khumjung, Thame, Phortse ou Yillajung notamment. Dans d'autres villages, comme celui de Namche Bazaar par exemple, cet agencement a en revanche complètement disparu. Alors que jusqu'au début des années 1960 Namche Bazaar ne rassemblait qu'une trentaine de maisons, cet ancien *yul* est aujourd'hui devenu une véritable bourgade dans laquelle la plupart des marcheurs passent généralement trois nuits : deux à l'aller pour s'acclimater, une au retour. De fait, Namche Bazaar concentre aujourd'hui le plus grand nombre de lodges et lits de la région. Cinquante-quatre lodges de deux à trois étages au moins, et environ 2 200 lits étaient ainsi disponibles au printemps 2016.

Namche Bazaar dans les années 1960 (haut) et 2010 (bas) (Figure n° 35 & 36)



Clichés : Fürer-Haimendorf, date non spécifiée, source : SOAS University of London, 2018 ; Jacquemet, 2016

Ailleurs, à Lukla, à Periche ou dans l'ensemble des localités du Pharak, comme à Phakding, la densification du bâti est à l'origine de la formation de villages-rues catalysant l'incessant flux humain et caravanier.

**Villages-rues de Lukla, Phakding et Periche (de gauche à droite)
(Figure n° 37)**



Images : CNES/Airbus, 2017

4.2. L'émergence du « Khumbupoly » : révolution de la valeur des terres dans la région de l'Everest

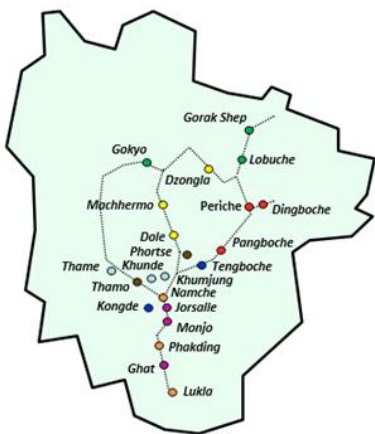
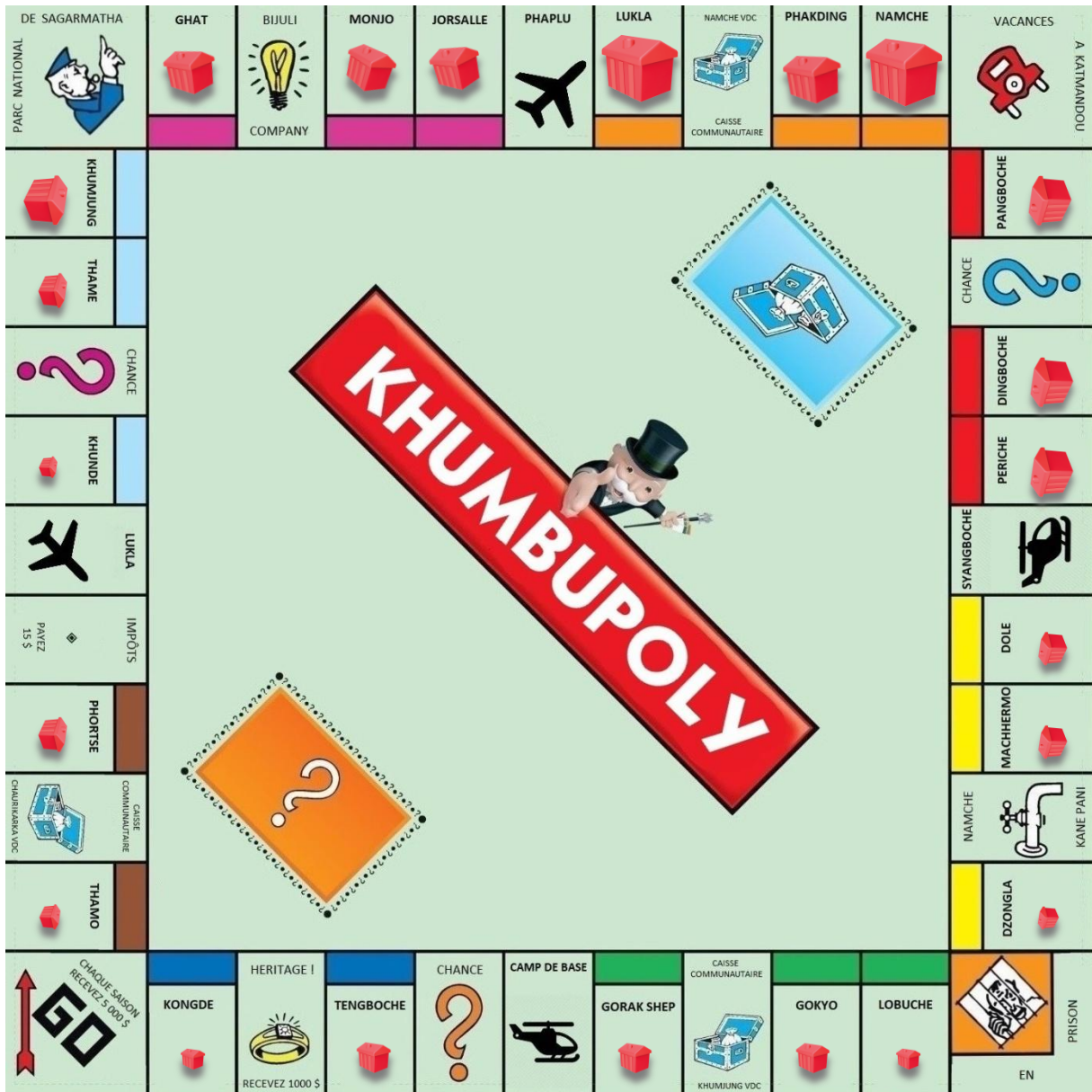
Outre la densification de l'armature villageoise, l'accroissement du nombre de trekkeurs et de lodges est également à l'origine d'un inversement de la hiérarchie des localités du Khumbu dans leurs fonctions productives. Avant le développement du tourisme, les différents *yuls* de la région : Thame, Yillajung, Namche Bazaar, Khumjung, Khunde, Phortse ou Pangboche constituaient les principaux lieux de production pour la population. Les sites agricoles secondaires, eux, n'étaient habités que temporairement pour les plantations et les récoltes d'orges et de pommes de terre, tandis que les terres d'altitude, non-cultivables, n'étaient fréquentées que par les bergers durant l'estive. Or, dans ce nouveau système productif centré sur le tourisme, la plupart de ces *yuls*, à l'exception de Namche Bazaar et de Pangboche, se trouvent en dehors des principaux sentiers touristiques et n'accueillent qu'un nombre restreint de lodges par rapport aux sites secondaires que représentent Shomare, Dingboche, Periche, Machermo ou Dole.

A l'inverse, les sites les plus élevés tel que Lobuche, Gorak Shep, Dzongla, Gokyo, Chukung voire Lungden, qui autrefois ne regroupaient que quelques bergeries, ont été réinvestis et apparaissent de nos jours comme les terres les plus valorisées, au moins par les touristes, du fait de leur localisation à proximité immédiate des grands points d'intérêt de la région (camp de base de l'Everest, Kala Pathar, lacs et belvédère de Gokyo, cols d'altitude). Cette révolution du système de valeurs, au sein de laquelle la ressource foncière finit par triompher de la ressource en sol, où le haut semble prendre le pas sur le bas, est illustrée et synthétisée ci-après sous la forme d'un célèbre jeu de société. Cette parodie du Monopoly, réalisée d'après les données collectées sur le terrain, donne ainsi à voir la nouvelle hiérarchie des différentes localités de la région en fonction du prix de construction et de location d'un bien immobilier.

Dans ce Khumbupoly (voir « Figure n° 38 »), le site de Kongde (4 250 m) constitue sans aucun doute l'emplacement le plus prestigieux de la région ; l'équivalent de « la Rue de la Paix ». Offrant probablement le panorama le plus spectaculaire sur les sommets de la région, cet ancien alpage est paradoxalement le site le moins fréquenté par les visiteurs. Difficile d'accès, on ne peut plus éloigné des principaux sentiers, moins d'un pourcent des touristes déclarent en effet s'y rendre. Avec deux lodges de haut standing, des chambres comprises entre 120 et 250 dollars la nuit, et même la possibilité de frapper quelques balles de golf face à l'Everest, ce lieu est surtout fréquenté par une clientèle aisée, qu'une grande partie gagne d'ailleurs par hélicoptère, le temps d'un petit déjeuner face aux montagnes, ou à pied, après avoir souscrit une formule « Comfort trek » auprès des voyagistes népalais qui en sont les propriétaires. L'isolement, les coûts de transports des matériaux par hélicoptère, le statut du terrain¹³⁹ ainsi que le standing de ces deux lodges ont très vraisemblablement contribué à en faire les constructions les plus onéreuses de la région. Affilié à une chaîne de cinq « lodges de luxe », les Yeti Mountain Homestay, la construction de l'un de ces deux établissements aurait coûté près d'un million et demi d'euros à son propriétaire (Asselin, 2009), soit trois fois plus que le coût de construction actuel des lodges les plus grands et les plus modernes de Namche Bazaar. Agissant avant tout comme vitrines pour les agences qui les possèdent, jusqu'à aujourd'hui, les deux lodges de Kongde ne sont ni à vendre, ni à louer.

¹³⁹ Bâties sur d'anciennes bergeries ruines qu'ils ont rachetées, ces lodges sont situés sur des terres publiques, et ont ainsi valu à leurs propriétaires de nombreux déboires avec les autorités du Parc national et même de l'UNESCO. Aucune terre aux alentours n'est désormais plus constructible.

Le Khumbupoly : un nouveau système de valeurs attachées aux localités du Khumbu
(Figure n° 39)



LEGENDE



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : Jacquemet E. & Sherpa L., 2015 - 2016

Pasang Tsering Sherpa, auteur d'un inventaire sur les lodges du Khumbu (The Khumbu directory, 2013), estimait lors d'un entretien réalisé à Katmandou¹⁴⁰, que les lodges situés à Tengboche pourraient également occuper le sommet de cette hiérarchie, même si leur prix de construction, ou celui de leur location n'ont pu être mis en évidence :

« Les lodges de Tengboche occupent un très bon emplacement. Tous les touristes passent et s'arrêtent dormir à Tengboche au moins une fois. Il n'y a que cinq lodges et contrairement aux autres endroits, il n'y a plus aucune terre privée constructible. Toutes appartiennent au parc ou au monastère. À l'avenir, si le nombre de touristes continue d'augmenter, ces cinq lodges seront à l'abri de toute concurrence supplémentaire ».
(« Annexe 4.3 »)

Fort logiquement, les hameaux touristiques des hautes vallées de l'Imja Khola et de la Dudh Kosi (Gorak Shep, Lobuche, Gokyo, jusqu'à Dole ou Pangboche) abritent ensuite les autres lodges les plus chers à la location, et l'on peut aisément imaginer, à la construction¹⁴¹. Profitant du faible nombre de concurrents directs, et captant encore 78 % du flux de visiteurs, à Gorak Shep, un lodge d'une cinquantaine de lits peut ainsi se louer 40 000 dollars par an, contre 35 000 dans le hameau de Gokyo¹⁴². C'est à peu près deux fois plus que les prix observés à Namche Bazaar. Selon son niveau de standing, le montant annuel du loyer d'un lodge d'environ soixante lits oscillera dans cette bourgade autour de 20 000 dollars. Il en coûtera entre 9 000 et 13 000 dollars pour un hébergement d'une trentaine de lits, entre 3 500 et 7 000 dollars pour un lodge de dix à vingt-cinq lits. Les prix constatés à Lukla et dans le Pharak sont assez similaires : 13 000 dollars pour une structure de quarante-trois lits, de 4 000 à 6 000 dollars pour huit à vingt-trois lits. Dans les autres villages enquêtés ; Thamo, Thame ou Khunde, aucun propriétaire de lodge n'a décidé de louer. Seuls certains tea-shop sont offerts à la location et leur loyer à l'année montrent qu'ils sont nettement moins élevés que sur l'itinéraire touristique : de 250 à 300 dollars en moyenne à l'année à Thame/Thamo contre 1 200 à 2 000 dollars à Namche Bazaar, dans le Pharak et jusqu'à Lukla (voir « Annexe 9 »).

Le prix de construction des lodges est lui aussi très révélateur des écarts de valeur dans le domaine du foncier et de l'immobilier entre les différents villages de la région. A Namche Bazaar par exemple, ces dernières années, la construction d'un lodge revenait à environ 100 000 dollars pour un lodge d'une dizaine de chambres (vingt lits), de 200 000 à 300 000 dollars pour une vingtaine de chambres (quarante lits) et de 400 000 à 500 000 dollars pour une trentaine de chambres (soixante lits). Ces prix sont deux fois plus élevés qu'à Thame (200 000 dollars pour vingt-sept chambres, 40 000 pour huit), ainsi qu'à Thamo (de 30 à 50 000 dollars pour huit et neuf chambres). Ces deux derniers endroits pourraient néanmoins prendre beaucoup de valeur si, à l'avenir, un tourisme transfrontalier se développait de part et d'autre du Nangpa-la (voir « Annexe 9 »).

¹⁴⁰ Le 10 mars 2016.

¹⁴¹ Puisqu'éloignés des altiports de Lukla et de Syangboche d'où sont acheminés la plupart des matériaux.

¹⁴² P. Sherpa et N. T. Sherpa rencontrés le 29 février 2016 à Khunde.

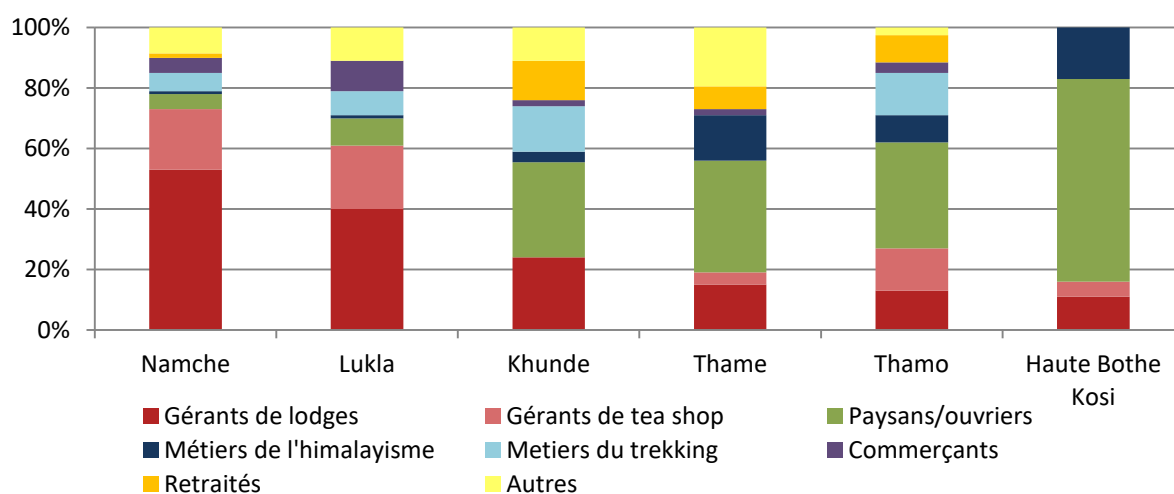
4.3. Être ou ne pas être sur le sentier touristique

De nombreux auteurs ont suggéré que la position des villages par rapport à l’itinéraire touristique avait un impact direct sur la composition socioprofessionnelle et le niveau de vie des communautés qui y vivaient (Stevens, 1993 ; Nepal, 2005 ; Spoon, 2008 ; Sherpa & Bajracharya, 2009 ; Mc Dowell, 2012).

« Plusieurs communautés villageoises ont atteint un certain degré de "développement" (amélioration de la santé, des revenus, de l'accès à l'éducation) non-observé dans la partie orientale de l'Himalaya. Cependant, ces bénéfices sont inégalement répartis à travers la région, et les communautés situées le long de l'itinéraire principal (celui qui mène au camp de base) ont connu plus de d'opportunités et de bénéfices sociaux. La concentration des emplois touristiques s'est traduite par des inégalités socioéconomiques évidentes et croissantes à l'intérieur même de la région. » (Mc Dowell & al., 2012 : 4)¹⁴³

Pourtant, ce type d’assertion n’a jamais été formellement démontré. Il est en partie vrai. En partie seulement.

**Professions et secteurs d’activités des chefs de ménages dans les villages enquêtés
(Figure n° 40)**



Conception & Réalisation : Jacquemet, 2017. Source : Jacquemet & Sherpa, 2015 - 2016

¹⁴³ Still many communities in Khumbu have gained a degree of 'development' (e.g. increased health outcomes, larger incomes, and access to education) not seen in other mountain settlements of the eastern Himalaya (P. Mool, personal communication, June 28, 2010). Notwithstanding, these benefits are not evenly distributed across Khumbu, and communities along the popular trekking routes (i.e., trail to Everest base camp) have seen the most opportunity and resultant social change (Nepal 2005 ; HKKH, 2009 ; Sherpa and Bajracharya 2009). As a consequence, an inter-regional pattern of dominant livelihood activities is evident with resultant socio-economic inequality significant and growing (Stevens, 1993). in Mc Dowell & al., 2012 : 4).

Ainsi que l'illustre la figure n° 40, les individus dont l'agriculture et les emplois de manœuvres forment les principaux revenus sont indéniablement plus nombreux dans les villages situés en dehors du principal sentier touristique que dans les bourgs situés directement sur celui-ci. Les paysans et ouvriers composent plus du tiers de la population adulte dans les villages de Khunde, Thamo et Thame. Dans les hameaux de la haute vallée de la Bothe Kosi ils représentent même près de 70 % de la population alors qu'à Lukla et Namche Bazaar, ils ne sont pas plus de 10 %. *A contrario*, et fort logiquement, les personnes employées dans le secteur de l'hébergement, plus rémunérateur, sont largement plus nombreuses le long du chemin principal qu'elles ne le sont en dehors de ce dernier : de 60 à 70 % à Lukla et Namche Bazaar, jamais plus du quart dans la vallée de la Bothe Kosi.

L'analyse d'autres variables, à commencer par le taux d'équipements des foyers en appareils électroniques et ménagers, permet *a priori* d'aboutir au même constat. Les habitants de Namche Bazaar ou Lukla sont beaucoup plus équipés en téléviseurs, ordinateurs, accès internet, fours, frigidaires ou machines à cafés que ceux de Thame ou de Thamo. Toutefois, ce taux d'équipements varie également grandement entre *lodges* – très bien équipés – et commerces, tea-shops ou simples habitations – beaucoup moins bien dotés. Par conséquent, les villages comptant davantage de lodges ont naturellement tendance à disposer de taux plus élevés. Cependant certains villages situés en dehors du principal sentier, Khunde en l'occurrence, compte proportionnellement plus de téléviseurs ou de réfrigérateurs par habitant que le bourg de Lukla.

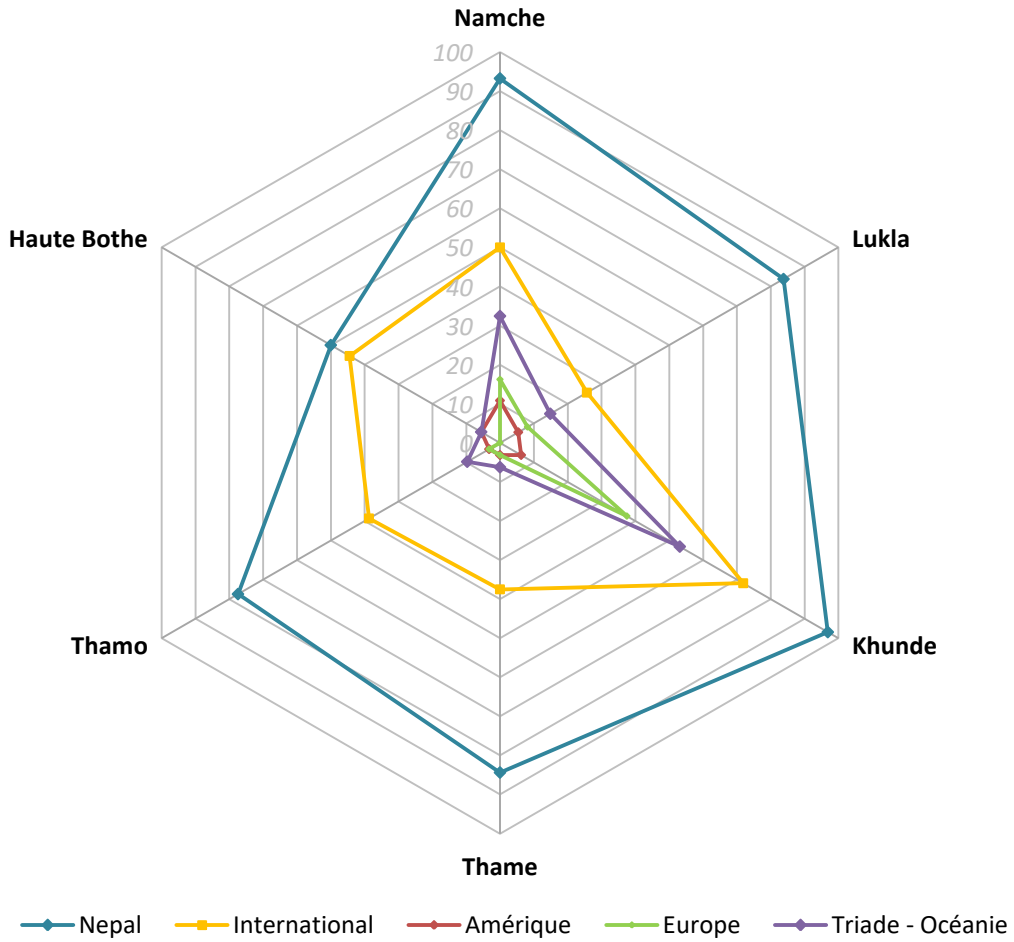
Taux d'équipement en appareils électroniques dans les localités et unités enquêtées (%)
(Figure n° 41)

	Localité					Type d'unité sondée			
	Namche	Lukla	Khunde	Thame	Thamo	Lodge	Habitation	Tea-shop	Commerce
TV	92	81	90	62	54	91	59	76	87
Ordinateur	47	40	9	9	10	62	6	10	27
Internet	59	52	12,5	16	0	83	4	5	40
Machine à laver	36	7	0	0	0	33	0	0	7
Four	40	20	0	12,5	6	51	0	0	7
Machine à café	21	11	0	0	3	23	0	0	7
Frigidaire	81	57	72	34	23	94	28	31	53

Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2018. Source : Jacquemet E. & Sherpa L. T., 2015-2016.

L'« anomalie » du cas de Khunde se reproduit également après étude d'un troisième paramètre : celui de la mobilité des individus (Figure n° 42). Alors que l'on pourrait une nouvelle fois penser que les habitants de Namche Bazaar et Lukla seraient, du fait de leurs professions et de leurs niveaux de revenus, les plus adaptés de la région à se déplacer, force est de constater que ceux de Khunde sont de loin les plus mobiles. Dans ce village, 72 % des habitants se sont déjà rendus à l'étranger au moins une fois, et un peu plus de la moitié ont déjà été dans l'un des pays de la Triade (dont 38 % en Europe). Ces taux sont nettement supérieurs à ceux de Namche Bazaar (50 % sont partis au moins une fois à l'étranger, un tiers dans l'un des pays de la Triade) et à ceux des habitants de la vallée de la Bothe Kosi ou de Lukla.

Taux de mobilités des individus entre les communautés villageoises étudiées (en %)
(Figure n° 42)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2018. Source : Jacquemet E. & Sherpa L. T., 2015-2016.

Conclusion de la première partie

Commerçants-caravaniers ou migrants, les habitants du Khumbu ont toujours été mobiles et n'ont pas attendu l'apparition des infrastructures de transport, ni du tourisme, pour chercher à améliorer leurs conditions de vie et se confronter à d'autres façons d'agir et de penser.

Il n'en demeure pas moins qu'avant le développement du tourisme dans le Khumbu, les membres de la communauté sherpa se trouvaient privés de nombreuses libertés substantielles, conditions essentielles à l'épanouissement des destinées humaines (Sen, 2000). Il ne s'agit pas de dire que les conditions de vie des Sherpas n'enregistraient pas de progrès, mais bien d'admettre que celles-ci étaient marquées par de nombreuses non-libertés qui réduisaient leurs possibilités d'agir par rapport à celles dont pouvaient jouir d'autres individus et d'autres sociétés ailleurs et à des époques similaires. Conditions d'existence précaires, mauvaise santé, absence de système d'éducation, inexistence de véritables opportunités économiques en dehors de l'agropastoralisme... En d'autres termes, le système socioéconomique ante-touristique du Khumbu peut être qualifié d'espace-temps limitatif, car *a priori* peu favorable à l'expression optimale des capacités des individus.

A l'inverse, l'avènement du tourisme dans le Khumbu pourrait correspondre à celui d'un espace-temps des possibles. L'intensification des flux de visiteurs vers l'Everest a effectivement conduit à de profondes améliorations dans l'existence des Sherpas. Légitimés et portés par l'expérience acquise auprès des premiers himalayistes, ils ont su se saisir des opportunités nouvelles qu'offrait le tourisme en créant des entreprises touristiques originales (agences de trekking et lodges), qui leur ont permis d'asseoir un monopole et de développer des situations de rente dans leur région d'origine. Quoi qu'on en pense, l'avènement de ce phénomène a été globalement créateur de richesses, permettant une nette extension des libertés des individus : celle d'accéder aux soins, celles de pouvoir élargir le champ de leurs opportunités socioéconomiques, celle de se déplacer, d'étudier ou encore de s'informer. Autant de paramètres fondamentaux qui leurs ont permis de prendre leur destin en main pour se rapprocher des projets de vies qu'ils avaient « raison de souhaiter » (Sen, 200).

Pour autant, comme l'a mis en évidence le deuxième chapitre, les individus n'occupent pas les mêmes positions professionnelles et spatiales au sein de ce système touristique. Des inégalités existent par rapport aux places qu'occupent les différents acteurs touristiques. Comment les uns et les autres vont-ils s'y prendre pour améliorer leurs capacités ? C'est ce que propose d'étudier la deuxième partie.

Deuxième partie

–

Acteurs et stratégies d'accès aux ressources locales : jeux de places et d'emplacements

Si les entrepreneurs locaux ont fait des sommets, de l'eau et de leur emplacement dans la région de l'Everest des ressources primordiales pour réaliser des profits, les possibilités d'accéder et d'exploiter ces ressources de façon optimale diffèrent entre les individus et les villages de la région. « Si le bien commun est en théorie à tous, il n'est pas forcément dans les faits, accessible pour tous. Tous ne sont pas égaux dans l'accès à ce bien » (Goedert & Kern, 2009 *in* Landel et *al.*, 2014 : 41). En effet, l'accès et la valorisation de ces ressources locales peuvent être contraints par différents facteurs.

Premièrement, par le fait que le stock de ressources puisse être limité et consommable, notamment dans le contexte d'une augmentation de l'offre et de la demande touristique qui pousse aux stratégies individuelles et à la compétition. C'est le fameux concept de « tragédie des communs » développé par Garrett Hardin (1968). Selon cet auteur, lorsqu'une ressource est collective, c'est-à-dire libre d'accès, « alors la rationalité de l'individu le pousse à adopter le comportement du *free rider* qui cherche à maximiser son intérêt sur le compte d'autrui (Ost, 2003) » (André-Lamat, 2017 : 37). A ce modèle promouvant la privatisation des ressources, Elinor Ostrom (2010) a toutefois opposé de nombreux exemples montrant que des biens communs pouvaient être gérés de façon économiquement profitable à travers des arrangements institutionnels fondés sur des relations de confiance sans être ni gérés par un processus de privatisation, ni par la puissance des autorités publiques.

Deuxièmement, comme indiqué en introduction générale, les ressources sont non seulement inégalement réparties et disponibles dans l'espace mais les acteurs eux-mêmes occupent des positions spatiales qui sont inégalement avantageuses pour en tirer le plus grand profit. C'est un fait indéniable, les périodes de gel qui contraignent l'accès à l'eau sont plus longues en haute altitude qu'en basse altitude. De la même façon, il existe des acteurs situés directement à proximité du sentier touristique comme au sein ou en-dehors de la région de l'Everest. Troisièmement, enfin, les acteurs ne possèdent pas tous les mêmes capitaux pour valoriser ces ressources et *a priori* réaliser les mêmes profits. En reprenant la grille d'analyse élaborée par Claude Raffestin (1980), il est possible de mettre en évidence quatre catégories d'acteurs différentes évoluant dans le système touristique du Khumbu :

- A = « l'*outsider* peu qualifié ». Cet acteur est non seulement dépourvu d'un emplacement inné au territoire et à ces ressources, mais également des compétences nécessaires pour en tirer le plus grand profit possible. Cet acteur peut correspondre à l'ensemble des travailleurs qui circulent ou migrent dans le Khumbu : porteurs de trekking, manœuvres, commis de cuisine, voire gérants de tea-shop ou de petites boutiques ;
- Ar = « l'*outsider* qualifié ». Cet acteur dispose de capitaux suffisants - ou supérieurs aux acteurs A - pour accéder aux meilleures opportunités socio-économiques du système touristique, mais ne possède pas d'accès inné ou nécessairement durable au territoire. Il pourrait s'apparenter à quelques techniciens et fonctionnaires déployés dans la région par Katmandou, toutefois, il s'agit plus fréquemment d'une population de jeunes urbains qualifiés cherchant à s'installer à la tête de lodges ;
- AM = « l'*insider* peu qualifié ». Cette catégorie d'acteurs possède un accès inné aux ressources du territoire qu'elle peut exploiter dans le cadre de l'économie touristique

(terres, pâturages, bétail), mais comme les acteurs A, est pauvre et très peu instruite. Elle correspond principalement aux membres des familles de paysans et porteurs d'altitude implantés dans les vallées du Khumbu ;

- ArM = « *l'insider* qualifié ». Cette dernière catégorie d'acteurs regroupe ceux qui jouissent non seulement d'emplacements privilégiés, ou à défaut innés, mais également des capitaux les plus élevés. Il s'agit de l'ensemble des propriétaires de lodges et guides de trekking installés dans la région.

A ce niveau, il s'agit ainsi de comprendre quelles sont les stratégies mises en œuvre par ces différents acteurs, et quels sont les capitaux qu'ils mobilisent, à la fois de façon individuelle et collective, pour combler leurs lacunes ou développer leurs avantages respectifs, et ce, afin de tirer aux mieux partie des différentes ressources et améliorer leurs conditions de vie ? C'est ce que se propose d'analyser pour les ressources en eau-domestique et en eau-énergie le troisième chapitre, le quatrième chapitre lui, analysant l'ensemble des stratégies permettant aux individus d'accéder au système touristique et à la ressource foncière qui le sous-tend.

Chapitre 3

—

Disponibilité, stratégies et inégalités d'accès à la ressource en eau domestique et en eau énergie dans le Khumbu

Rival. Du latin *rivalis*, « *qui tire son eau du même ruisseau* ».

Franck Galland, 2008 : 16

Le chapitre précédent a montré que l'exploitation de la ressource en eau à des fins domestique (boire, cuisiner, laver et se laver) ou énergétique (hydroélectricité), occupe une place désormais centrale dans le fonctionnement du système touristique. A l'origine de multiples innovations et services, elle est un opérateur puissant dans la transformation de l'offre touristique et participe à un net accroissement des revenus. « L'eau, c'est central dans les affaires » résumait ainsi un gérant de lodge installé à Namche Bazaar¹⁴⁴. De son côté, le directeur de l'école de Khumjung - village historiquement dépourvu d'accès suffisant à l'eau - semblait accorder au développement des systèmes d'adduction des effets profondément structurants : « lorsque nous aurons de l'eau, les touristes viendront ! » assurait-il ainsi aux membres de l'équipe Preshine, en avril 2014¹⁴⁵. Un certain nombre de doutes planent néanmoins sur une exploitation non seulement optimale, mais aussi durable et équitable de cette ressource. Plusieurs questionnements concernant sa disponibilité, notamment dans les régions montagneuses du monde, sont ainsi couramment émis.

Le premier, très emblématique, interroge l'impact du changement climatique sur l'accès à l'eau. Toutefois, les résultats concernant d'éventuelles répercussions pour les sociétés montagnardes sont encore relativement imprécis. Dans le bassin de la Kosi (celui de l'Everest), Joëlle Smadja et ses collègues (2015) ont montré que si les populations enquêtées témoignaient de modifications dans les cycles hydro-climatiques, ces dernières n'affectaient cependant pas leurs pratiques au point de les changer.

« Est-ce parce que dans le Népal de l'est, bien arrosé, l'eau reste suffisante ? Est-ce par inertie ? Est-ce parce qu'il existe des alternatives économiques ? Ou encore parce que, "par-delà ce que les médias veulent bien amplifier, le changement climatique est un processus lent dont les conséquences les plus graves s'ébauchent sur la durée et de manière peu spectaculaire" (Dounias, 2010 : 246) ? Nous laissons ces questions ouvertes. »

¹⁴⁴ I. Tamang, rencontré le 2 mars 2016.

¹⁴⁵ Le 21 avril 2014.

Accompagnant un jour un ingénieur suisse lors d'une tournée d'inspection du réseau de la centrale hydroélectrique de l'hôpital de Lukla, dont il était l'un des initiateurs, je demandais fort naïvement s'il était possible de se procurer les relevés de turbinages des dernières années, et ce, afin d'y déceler les signes d'une chute de productivité provoquée par d'éventuelles modifications climatiques.

« On pourrait en effet étudier les volumes d'eau turbinés d'années en années, montrer qu'ils déclinent et peut-être faire un lien avec le changement climatique mais le résultat serait incontestablement faussé par les problèmes de maintenance. Comment ferais-tu pour déterminer la part de l'eau perdue en raison des changements climatique et la part des pertes provoquées par les innombrables fuites sur le canal, contre lesquelles je me bats tant ? » (Henri B., Lukla, 18 avril 2015).

Ces propos pour bien rappeler que cette thèse, et ce chapitre en particulier, n'ont toutefois pas vocation, et ne peuvent émettre de position sur le point précis des effets du changement climatique sur la ressource en eau.

Une deuxième hypothèse, très répandue, tant parmi le grand public qu'au sein de la communauté scientifique, consiste à penser que des problèmes d'indisponibilité en eau et en électricité pourraient être provoqués ou accentués par la demande croissante du secteur touristique. Pourtant cette hypothèse doit être posée avec une grande précaution. Parce que spectaculaire, le développement du tourisme est souvent pointé du doigt, accusé d'agir comme un processus prédateur et destructeur sur les milieux et la ressource. Mentionnant son projet de recherche dans la région de l'Everest, un universitaire de Yale ne pouvait s'y prendre mieux pour développer des liens de causes à effets à ce point caricaturaux :

« L'un des problèmes générés par le tourisme est la pression sur les ressources. J'aimerais pouvoir dire que par son formidable potentiel économique, les locaux ont réussi à en profiter. Mais par la simple proportion que prend désormais le tourisme, la pression sur les ressources est devenue intense. L'une d'entre elle est la ressource en eau. Même si les habitants vivent à proximité des glaciers, leur chance d'accéder à la ressource est finalement très faible. Les villages sont généralement situés à proximité des torrents mais ceux-ci sont désormais asséchés. En effet, on peut voir des conduites courir sur des kilomètres depuis les habitations pour aller chercher les sources les plus proches. Avec l'augmentation des touristes qui se rendent dans la région, la pénurie d'eau est en train d'augmenter¹⁴⁶. » (Saxena *in* Yale University, 2013 : 1'41)

¹⁴⁶ « One of the challenges that tourism has brought in, is the pressure on the resources. I would like to say that, because of its incredible economic value, people have benefited significantly. But by the pure virtue of the size of the tourism that is now present in the region, the resources are becoming really stressed. One of the resources for example, is the water resource. And even though these people live close to the glaciers, the chances they are living very close to water is low. Usually villages are established close to streams and some streams have dried up. So you can often find in this region, water pipelines that run about from the houses to the nearest water source. And with increased number of tourists showing up there, the water scarcity is increasing. »

Ces différentes assertions, jetées au détour d'une phrase ou d'un paragraphe, sont encore régulièrement reprises d'article en article¹⁴⁷, et participent à entretenir une représentation des touristes comme de redoutables « eau-mnivores ». Pourtant, ces accusations ne sont fondées sur aucune démonstration tangible, ou ne font jamais référence à une seule étude scientifique. Et pour cause, celles-ci sont rares, probablement dans la mesure où elles peinent à tirer des résultats concluants de la notion de « capacité de charge¹⁴⁸ » sur laquelle elles reposent en partie. Dans un article paru dans la revue *Mountain Research Development*, portant sur « l'empreinte écologique du tourisme dans la station himalayenne de Manali (Inde) », les chercheurs canadiens Victoria Cole et John Sinclair (2002) présentent les consommations en eau comme l'une des variables permettant de calculer l'impact écologique du tourisme dans cette région d'étude. Aucune donnée quantitative sur l'eau ne vient cependant étayer leurs propos, et eux-mêmes en viennent implicitement à reconnaître les limites de leur démonstration :

« En théorie, l'empreinte écologique est calculée en estimant, de manière continue, la superficie des terres productives et des écosystèmes aquatiques nécessaires pour produire les ressources et les services consommés, et assimiler les déchets générés. En pratique, cependant, il est difficile de prendre en compte tous les types de variables permettant de mesurer les consommations et rejets¹⁴⁹. » (Cole & Sinclair, 2002 : 134).

La contre-hypothèse évoquée en introduction générale, mobilisée dans ce chapitre, propose au contraire de considérer le tourisme comme l'un des facteurs permettant de valoriser la ressource.

Le troisième point concernant l'accès et la disponibilité de l'eau, invite à considérer les contextes sociétaux dans lesquels s'inscrit l'exploitation de cette ressource (Aubriot, 2004). Par contexte sociétaux, il s'agit non seulement de comprendre les paramètres purement techniques et financiers, c'est-à-dire l'étendue des savoir-faire et des capitaux mobilisés pour investir ou entretenir un réseau - et ainsi assurer une valorisation la plus optimale possible - mais également l'ensemble des intérêts et des relations hiérarchiques et de pouvoir qui entoure la production et la distribution de la ressource (Raffestin, 1980 ; Dupuy 1987). Un événement survenu assez récemment peut venir illustrer ce point précis. Depuis plusieurs décennies en effet, Katmandou souffrait d'une pénurie d'électricité notoire. Certains mois, des coupures d'électricité pouvaient se produire jusqu'à seize heures par jour, à tel point qu'un système de distribution alternée entre les différents secteurs de l'agglomération fut instauré. La faute à la croissance démographique et au manque d'eau pour alimenter les turbines pensait-on... En décembre 2016, des journalistes d'investigation ont cependant révélé un gigantesque scandale de corruption autour de la distribution d'électricité au sein de la capitale. Depuis 2009, plusieurs importateurs et lobbyistes du secteur énergétique (diesel et solaire

¹⁴⁷ Voir ICIMOD, 2009 ; Daconto & Sherpa, 2010.

¹⁴⁸ Dans le champ du tourisme, cette notion de capacité de charge a été définie comme « le nombre maximum de personnes qui peuvent visiter une destination touristique au même moment sans causer de destruction physique, économique, ou de l'environnement socioculturel et une baisse inacceptable de la qualité de la satisfaction touristique » (UNWTO, 1981 : 4). En France, cette notion a été déconstruite par l'ouvrage de Florence Deprest, « Enquête sur le tourisme de masse » (1997).

¹⁴⁹ "In theory, EF is calculated by estimating the area of productive land and water ecosystems required on a continuous basis to produce the resources and services that a population consumes and to assimilate the wastes that it generates. In practice, however, it is difficult to account for all the different consumption items and waste types."

notamment) versaient des dessous de table à des cadres de la NEA (*Nepal Electricity Authority*) et à certains hauts fonctionnaires népalais pour organiser des coupures artificielles et ainsi faire gonfler la demande sur le marché des énergies alternatives. Plusieurs industriels puissants, par le versement de dessous de table, en profitaient parallèlement pour obtenir de la NEA une électricité ininterrompue, au détriment d'autres consommateurs voire de concurrents (Shrestha, 2016). Cet exemple, permet de montrer que souvent, « les inégalités d'accès à l'eau [ou à l'énergie] ne s'expliquent pas par un simple déterminisme mais par une combinaison de facteurs sociaux liés aux contextes technique, économique et politique » (Aubriot 2004 : 249).

La dernière hypothèse qui laisse supposer des difficultés dans la valorisation de la ressource en eau repose tout simplement sur l'existence de différentes contraintes d'ordres orographiques, hydrographiques et topo-climatiques. L'altitude, la taille du bassin versant, les variabilités de températures et de précipitations, l'orientation et l'encaissement des vallées, la présence de glaciers, mais aussi la nature et la porosité des sols constituent en effet autant de facteurs pouvant interférer localement sur la disponibilité et l'accessibilité à la ressource. L'eau n'est pas stockée, ni ne s'écoule et ne se répartie de façon tout à fait homogène dans l'espace. Ainsi, en fonction de la place qu'ils occupent certains villages se trouvent-ils logiquement plus avantagés ou désavantagés que d'autres. Par ailleurs, l'étude des activités humaines amène également à rappeler un constat très simple : le temps de la source (celui des cycles hydrologiques) ne correspond pas toujours à celui de la ressource, qui est lui lié aux rythmes des besoins et des usages en eau d'une société : il s'agit de ce que George Bertrand appelle la concordance ou la discordance des temps (2002).

Ainsi, ce chapitre aura pour objectifs d'analyser les différentes conditions de la mise en place, du fonctionnement et de la gestion des réseaux d'adduction et d'électricité. Pour cela, il cherchera à répondre à trois questions particulièrement simples. Premièrement, les habitants des différents villages font-ils mention d'indisponibilités ou de problèmes d'accès à l'eau ou à l'électricité en fonction des emplacements qu'ils occupent ? Et si oui, quelles en sont selon eux les causes ? Deuxièmement, par quelles stratégies et grâce à quelles formes de capitaux, ces habitants s'organisent-ils collectivement ou individuellement pour valoriser ces ressources et éventuellement contourner les problèmes qu'ils rencontrent ? Troisièmement, qu'est-ce que ces différentes modalités d'exploitation et de gestion révèlent à l'échelle de la société et du territoire ? Ce chapitre privilégiera une analyse fondée sur un découpage spatial permettant de mieux prendre en considération le contexte sociétal ainsi que les différentes spécificités du terrain qui prévalent d'une zone à un autre¹⁵⁰. Par soucis de clarté, il traitera d'abord des conditions de la valorisation de la ressource en eau domestique, puis se penchera sur celle de l'eau énergie, avant de dresser une synthèse de l'accès à ces deux types de ressources à l'échelle de la région.

¹⁵⁰ L'altitude de ce territoire est tout de même comprise entre 2 400 et 5 500 mètres.

1. Une ressource en eau relativement abondante mais inégalement valorisée

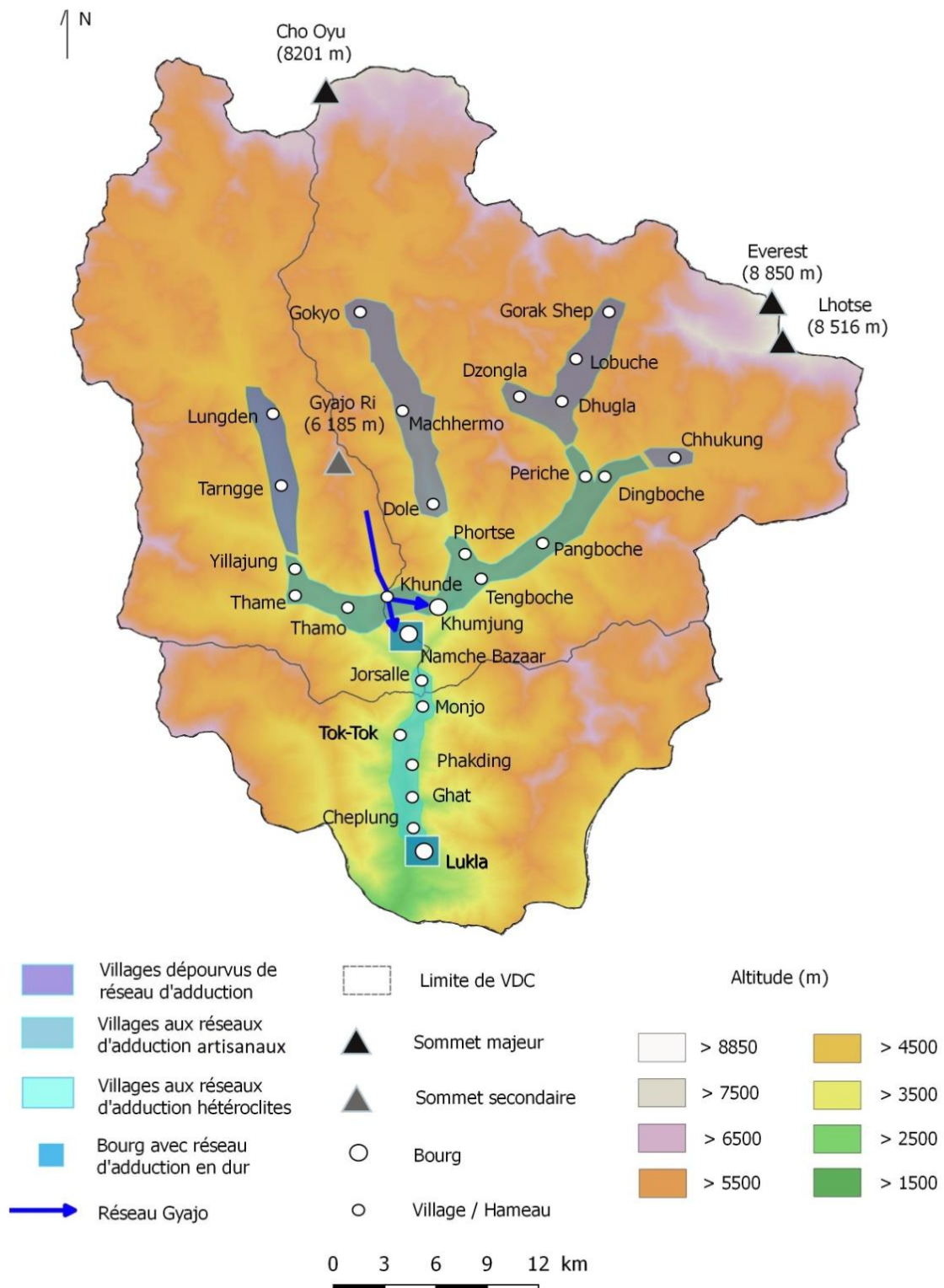
« La pénurie d'eau, et les souffrances qui l'accompagnent, sont bien plus souvent filles de l'incompétence et de la paresse politique que d'un manque physique de ressources ».

Erik Orsenna, 2008 : 311

Cette première sous-partie vise à étudier les conditions de valorisation de la ressource en eau dans la région : l'eau est-elle disponible partout et en tout temps, notamment dans un contexte de forte augmentation des besoins touristiques ? Dans une région aux disparités socio-économiques importantes, selon quelles techniques et modalités de gestion les populations ont-elles accès à cette ressource, et quels sont les capitaux déployés par les individus ou les communautés pour assurer leur accès ? Les enquêtes et observations effectuées dans le Khumbu ont permis de mettre en évidence une typologie de quatre contextes d'approvisionnement différents : i) des villages dépourvus de systèmes d'adduction, ii) des villages aux réseaux d'adduction artisanaux, iii) des villages présentant des combinaisons de systèmes très hétéroclites, iv) des bourgs avec des réseaux d'adduction en dur (voir « Figure n° 43 »). Il convient ici de préciser que seule l'eau des sources et des torrents est exploitée. Pour des raisons de sécurité et de qualité, l'eau des trois grandes rivières de la région ; l'Imja, la Bothe et la Dudh Kosi, n'est jamais, ou que très rarement utilisée par la population locale. Les débits puissants et très variables¹⁵¹ de ces rivières, de même que l'instabilité de leurs berges, rendraient tout aménagement vulnérable ou caduc. Chargée de sédiments, l'eau de ces rivières apparaît par ailleurs impropre à la consommation.

¹⁵¹ Les débits de l'Imja Khola varient par exemple de un à huit entre le mois de février et celui d'août (Thapa & Sakya, 2008 in Puschiasis, 2015)

**Des systèmes d'accès et d'adductions très disparates dans la région du Khumbu
(Figure n° 43)**



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2017.

1.1. Des hameaux d'altitude dépourvus de systèmes d'adduction et très contraints par le gel

Dans le Khumbu, les hameaux de haute altitude situés au-dessus de 4 500 mètres, sont incontestablement ceux qui connaissent l'accès à la ressource le plus délicat. Situés très amont dans les bassins versants, ne recevant pas plus de 400 mm de précipitations cumulées par an (Smadja et *al.*, 2015), ces lieux ne disposent d'aucun ru ou ruisseau pour s'alimenter, et par conséquent, ne s'approvisionnent en eau que par quelques sources seulement. De petite taille, généralement formées par une demi-douzaine de maisons ou de lodges en concurrence directe les uns avec les autres, ces différentes localités (Lungden, Tarnge, Gokyo, Dragnak, Donzpla, Lobuche et Gorak Shep) ne possèdent pas de véritables systèmes d'adduction collectifs. Chaque propriétaire souhaitant doter son lodge d'un accès à l'eau courante est obligé de développer son propre système d'alimentation : le plus souvent, un simple tuyau en polyéthylène reliant la source à son établissement. A Gokyo, ces systèmes fonctionnent suffisamment bien pour alimenter des douches. A Gorak Shep en revanche, l'installation de toute conduite est rendue impossible dans la mesure où les cinq résurgences se trouvent à une altitude quasiment égale à celle du hameau, à une centaine de mètres de distance seulement. De fait, les propriétaires sont obligés d'envoyer leurs commis de cuisine, voire de recruter des porteurs spécifiques, pour acheminer l'eau - à l'aide de jerricans - jusqu'à leur lodge. Dans la haute vallée de la Bothe Kosi (hameaux situés entre Lungden et de Tarnge), les quelques éleveurs qui vivent sur place, trop pauvres pour tirer des tuyaux, sont obligés de se déplacer eux-mêmes jusqu'aux points d'eau.

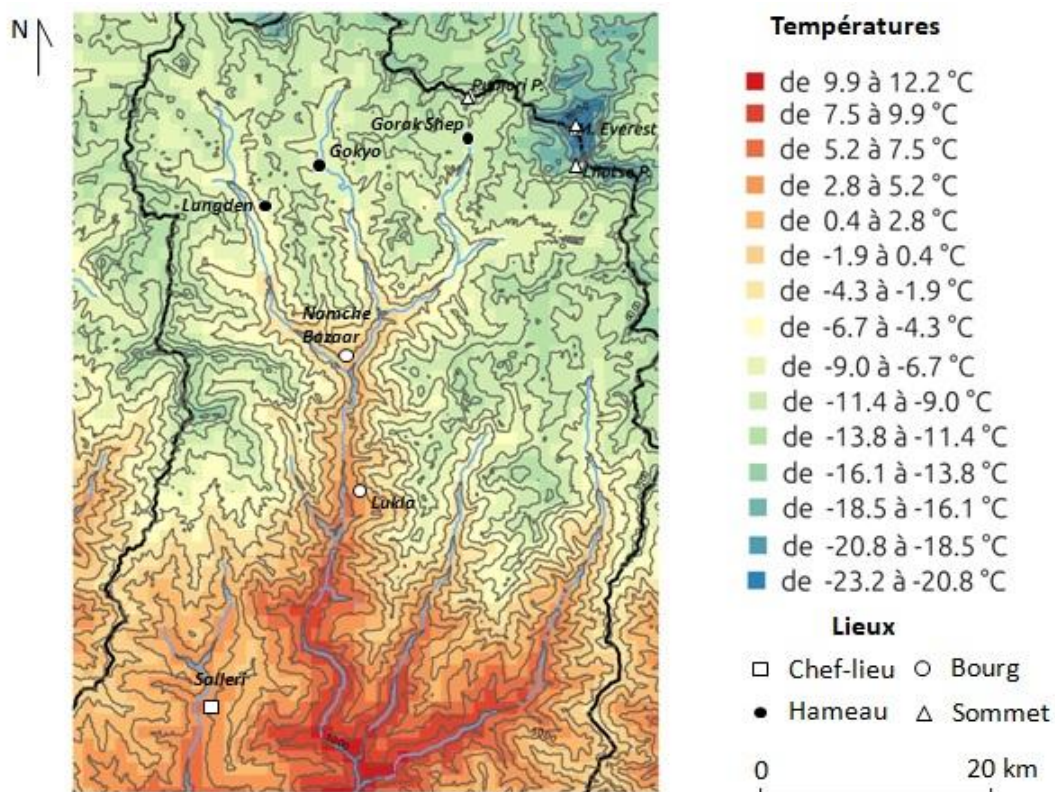
Le hameau de Gorak Shep, des porteurs d'eau au premier plan (Figure n° 44)



Cliché : Jacquemet E., avril, 2015

Dans ces différents hameaux, le problème majeur demeure le gel. Au-dessus de 4 400 mètres d'altitude, les sols et l'eau sont gelés au moins 158 jours par an (Savéan, 2015). En août, à Lobuche, (4 930 m), les températures moyennes mensuelles de l'air sont comprises entre 1,6° et 4,3° C, autrement dit, les conduites gèlent durant la nuit et sont inutilisables une partie de la matinée. Entre novembre et mars, et au plus fort de l'hiver, ces systèmes sont inutilisables toute la journée. En janvier par exemple, les températures sont franchement négatives et oscillent entre -6,7° et -9° C (voir « Figure n° 45). L'eau n'est ainsi obtenue qu'en se rendant directement à la source, en cassant la glace ou, s'il y en a, en faisant fondre la neige. Au printemps, pour faire face au gel, des systèmes de gouttières peuvent être utilisés par les lodges pour récupérer l'eau des quelques précipitations qui s'abattent alors sur la région.

Température de l'air moyenne mensuelle en décembre dans le District du Solukhumbu (Figure n° 45)



Conception & réalisation : Eeckman J., 2017.

1.2. Dans les villages de moyenne altitude : des systèmes d'adduction très artisanaux mais jugés satisfaisants par les habitants

Dans les villages et hameaux situés entre 3 500 et 4 300 mètres, comme Yillajung, Thame, Khunde, Pangboche, Phortse, Dingboche ou Periche¹⁵², les systèmes d'adduction reposent sur des réseaux de fontaines publiques reliées à des sources relativement abondantes. Les habitants de ces différentes localités estiment ne pas manquer d'eau et se déclarent généralement satisfaits de leurs systèmes

¹⁵² Ces quatre derniers villages ont été enquêtés par Ornella Puschiasis (2015).

d'adduction, même si ceux-ci sont assez artisanaux. En amont, ceux-ci sont généralement constitués à partir d'un simple tuyau en polyéthylène, posé à même le fond d'une résurgence. Au bout d'un à quelques mètres, le tuyau rejoint une première citerne d'accumulation de plusieurs centaines à milliers de litres, en polymère, ou bien construite en ciment, mais dont l'étanchéité s'avère souvent mauvaise, marquée par le poids de l'usure et des années ; une vingtaine en moyenne. A l'intérieur un ou deux orifices recouverts d'une passoire en plastique en guise de filtre permettent de loger les premières conduites - tuyaux de 2,5 centimètres de diamètres – qui relient plus en aval deux à trois citernes intermédiaires de 300 à 500 litres (souvent d'anciens tonneaux en plastique utilisés par les expéditions pour transporter et stocker des vivres). Celles-ci permettent d'une part de casser la pression dans les tuyaux, et d'autre part d'organiser la redistribution de l'eau vers l'ensemble des quartiers d'un village, chacun d'entre eux comptant en moyenne une demi-douzaine de fontaines.

**Captation de la source à Thamo
(Figure n° 46)**



Cliché : Sherpa L., avril 2015

Alors que les habitants de ces villages sont contraints de marcher et de porter leur eau quotidiennement sur plusieurs centaines de mètres, depuis ces fontaines publiques, ce satisfecit a de quoi surprendre. Il doit en fait être mis en perspective avec les problèmes d'approvisionnement que connaissait Khumjung jusqu'en 2017¹⁵³, et dont tous les habitants de la région avaient alors bien conscience. Dans cette localité de Khumjung, qu'aujourd'hui encore aucun ruisseau ne traverse, les habitants connaissaient en effet des problèmes d'approvisionnement récurrents. Captant les eaux d'un cours d'eau temporaire, le Lakiok¹⁵⁴, situé de l'autre côté de la moraine orientale du village, à une demi-heure de marche de là, et malgré la découverte récente de quelques maigres sources

¹⁵³ Voir sous-partie suivante.

¹⁵⁴ Voir sous-partie suivante.

nichées au-dessus du village, le réseau de fontaines communales peinait à alimenter les 218 foyers de la bourgade, par ailleurs la plus peuplée de la région. De longues queues se formaient devant les points d'eau, notamment au printemps, durant la saison sèche, et il fallait parfois près d'une heure et demie pour accéder, pour pouvoir remplir à son tour ses jerricans (Puschiasis, 2015). Ainsi, les habitants de Thame, de Thamo, de Khunde, comme ceux de Pangboche, étaient-ils, au moment de l'enquête, relativement satisfaits de leurs propres accès :

« Les habitants de Pangboche se voient comme des privilégiés dans le Khumbu car ils considèrent que leur village est bien alimenté en eau par rapport aux autres. [...] Selon Ang Nuru (H. 34 ans) propriétaire de lodge : "nous avons assez d'eau à Pangboche. Le village a beaucoup de ressources et nous sommes chanceux. Je m'en rends compte quand je parle avec d'autres villageois de la vallée comme les gens de Khumjung. " » (Puschiasis, 2015 : 215-216).

La présence de gel durant les trois mois de l'hiver, elle, bien que fréquemment mentionnée, ne semble pas porter de préjudices sévères aux habitants des différents villages enquêtés. « La source gèle quelques fois pendant un mois en hiver, mais ça n'est pas très grave, il suffit d'aller casser la glace dans le réservoir pour que l'eau circule à nouveau dans les tuyaux », explique un villageois de Thame¹⁵⁵. « Pour éviter que l'eau gèle à la fontaine, nous laissons simplement l'eau de la fontaine couler », dit un autre interviewé à Yillajung¹⁵⁶. « La source du village, ne gèle jamais, même en hiver » assure un dernier rencontré à Khunde¹⁵⁷.

Installées au cours des années 1990¹⁵⁸ avec l'appui technique et financier d'ONG et de structures très variées (PNUD¹⁵⁹, TRPAP Népal¹⁶⁰, Eco-Himal¹⁶¹, Himalayan Trust¹⁶², Comités locaux du parc national ou communauté villageoise expatriée aux USA comme dans le cas de Yillajung), l'accès et l'entretien de ces systèmes d'adduction, malgré tout vétustes, révèlent un esprit de partage et une certaine cohésion sociale à l'échelle de ces différents villages. Gratuites et ouvertes à tous, aucun ordre de passage aux fontaines ne prévaut. A Khunde, durant la saison sèche, les habitants partagent leurs deux sources avec ceux de Khumjung et leurs cèdent régulièrement la priorité « parce qu'ils viennent de loin »¹⁶³. Les opérations d'entretien sont effectuées en bonne intelligence, sans que des comités de gestion de l'eau ne soient nécessairement mis en place. A Thame, les derniers travaux sur le réseau ont été réalisés collectivement. Chaque foyer a apporté huit journées de travail pour participer à la réparation d'un réservoir. A Khunde, 500 roupies sont prélevées annuellement dans chaque foyer pour rémunérer la personne volontaire et/ou disponible pour veiller à l'entretien régulier du système.

¹⁵⁵ K. Sherpa, 18 février 2016.

¹⁵⁶ G. Sherpa, 26 mars 2015.

¹⁵⁷ M. N. Sherpa, le 29 février 2016.

¹⁵⁸ Les systèmes d'adduction de Khunde et Khumjung ont été installés par Edmund Hillary dès les années 1960 pour alimenter l'hôpital et l'école qu'il avait construit et qui étaient alors les seuls de la région.

¹⁵⁹ Programme des Nations Unies pour le Développement

¹⁶⁰ Tourism For Rural Poverty Alleviation Program.

¹⁶¹ ONG autrichienne.

¹⁶² ONG fondée par Edmund Hillary.

¹⁶³ T.C. Sherpa, 15 février 2016.

Il serait toutefois faux d'affirmer que l'accès et la gestion de l'eau fonctionne sans aucun problème. L'apparition de nouveaux établissements touristiques a entraîné des problèmes de partage ces dernières années. A Dingboche (Puschiasis, 2015) ou à Thame par exemple, plusieurs propriétaires de lodges ont ainsi décidé d'outrepasser l'interdiction d'installation d'embranchements individuels sur les fontaines publiques, participant de fait à une baisse progressive de la pression aux niveaux des points d'eau. Cette manœuvre, tolérée pour les personnes âgées pour lesquelles les corvées d'eau à la fontaine sont rendues pénibles, a pu alimenter quelques rancœurs et jalousies au sein des villages. « Certains propriétaires de lodges se sont mis les autres habitants à dos » explique K. Sherpa, un villageois de Thame¹⁶⁴. Pour autant, ces problèmes n'ont rien de grave ni de rédhitoire. Ils ont montré que les systèmes d'adductions installés il y a une vingtaine d'années n'étaient plus adaptés et qu'ils devaient être améliorés. Ainsi, au printemps 2016, le hameau de Thamo venait de rénover le sien, sans qu'aucun problème de partage n'ait depuis été signalé. A Thame, les habitants ont pour projet prochain de relier au réseau d'adduction publique des citernes en polyéthylène de 300 litres dans chacun des quarante foyers du village. De cette façon, chaque ménage pourrait s'alimenter sur ses propres réserves sans impacter directement la pression générale dans le système¹⁶⁵.

1.3. Lukla et Namche Bazaar ; « si vous avez de l'argent, vous n'avez pas de problèmes d'eau¹⁶⁶ »

Les systèmes d'adduction et de gestion de l'eau dans les bourgs de Lukla et Namche Bazaar n'ont rien de comparables à ceux des autres localités de la région. En premier lieu, l'ensemble de ces deux réseaux ont été construits en dur. Ils ont été conçus pour desservir chaque bâtiment individuellement (lodge, maison, commerce ou administration), et sont équipés de systèmes de traitement de l'eau sophistiqués. En second lieu, la gestion de chacun de ces deux dispositifs est assurée par une compagnie locale des eaux. Chaque consommateur est équipé d'un compteur, et est tenu de payer une redevance mensuelle calculée sur l'équivalent du volume d'eau consommé¹⁶⁷. L'existence des systèmes d'adduction les plus modernes et les plus performants de la région à l'endroit de ces deux bourgades n'a rien d'un hasard. Avec respectivement 163 et 220 bâtisses, ils forment deux des trois plus grands bourgs du Khumbu. Contrairement à Khumjung, ces bourgs occupent en outre des places centrales dans le dispositif touristique. Cette situation contribue autant à accroître la demande et les défis de l'alimentation en eau, que cela ne leur profite en leur assurant une bonne visibilité vis-à-vis de soutien et de bailleurs internationaux pour tâcher d'y répondre.

¹⁶⁴ K. Sherpa, rencontré le 18 février 2016.

¹⁶⁵ *Ibidem*.

¹⁶⁶ P. Sherpa, propriétaire de lodge rencontrée le 5 avril 2015.

¹⁶⁷ Comme ailleurs en théorie, à Lukla et Namche Bazaar l'eau est un bien de consommation gratuit mais une redevance est payée sur l'utilisation du réseau d'adduction en fonction du volume consommé.

Le système d'adduction de Lukla

A Lukla, le réseau d'adduction actuel est entré en service en octobre 2014. Il est présenté par différents notables et observateurs comme l'un des meilleurs du Népal. « Ce projet est le meilleur exemple d'un projet durable, à bas coût et à fort impact pour le développement d'une communauté que j'ai pu observer dans le domaine de l'eau, et l'un de ceux qui pourrait être répété dans d'autres régions du Népal » conclue dans son rapport Andy Thomson, conseiller d'Oxfam et évaluateur du projet pour l'ONG Himalayan Trust (2015 : 19)¹⁶⁸. « Je suis ravi de voir comment la communauté a mené ensemble ce projet. L'ingénierie est très adaptée à la situation géographique. J'apprécie beaucoup le concept et les matériaux de construction utilisés. Généralement, je vois ce genre de méthode dans les projets japonais », témoigne de son côté un ingénieur civil népalais (Mahendra *in* The Lukla water projet, 2014 : 2)¹⁶⁹. Et pour cause, l'ingénieur en charge du projet, un quadragénaire de Lukla, a étudié et travaillé sept ans au Japon dans la construction de projets hydrauliques.

Citernes intermédiaires, système de filtration et plaque inaugurale du nouveau système d'adduction de Lukla. Citernes telles qu'elles apparaissaient avant la mise en place du nouveau réseau. (De haut en bas et de gauche à droite) – (Figure n° 47)



Clichés : Jacquemet E., 12 avril 2016

¹⁶⁸ « This project is the best example of a high impact, low cost, sustainable community development project I have seen in the water sector and one that could be replicated in other parts of Nepal »

¹⁶⁹ « I am pleased to see how the local people have come together to work for this project. The engineering concept is very suitable to Lukla's geographical condition. I really like the concept and the materials being used in building. Normally I see this kind of concept used in Japanese projects »

Du système de filtration aux revêtements internes à la capacité des citernes, en passant par les systèmes de purges, le réseau bénéficie de dispositifs particulièrement élaborés qui lui permettent de répondre aux besoins de l'ensemble des habitants sans aucun problème de pression, de manque, de gel ou d'encrassement ne soit constaté. Très performant, ce réseau vient surtout remplacer un système de neuf fontaines financé et installé par l'UNICEF en 1987, dont le fonctionnement n'avait guère été amélioré depuis, sinon par les habitants eux-mêmes à travers un enchevêtrement de conduites privées connectées de façon totalement anarchiques à la citerne principale. La compétition était alors telle, que certains propriétaires de lodges allaient même jusqu'à embaucher des employés pour aller rebrancher ou surveiller leur conduite !

« Avant, nous passons notre temps à nous brancher et nous débrancher les uns les autres » explique le propriétaire d'un des plus vieux lodges de Lukla¹⁷⁰. « Il fallait parfois monter au réservoir plusieurs fois par jour et même plusieurs fois par heure pour rebrancher le tuyau lorsque quelqu'un prenait notre place. Y compris pendant la nuit, au moment de la vaisselle ! ... Maintenant nos fils ont bâti un beau système. Nous avons plus d'eau qu'il nous en faut ! », rajoute la propriétaire d'un lodge dans le centre du village¹⁷¹.

Chose unique au Népal, le nouveau réseau d'adduction est également équipé de bornes et d'un système complet de lutte contre les incendies¹⁷². Celui-ci a été inauguré avec fierté le 8 avril 2015, au cours d'un exercice qu'ont couvert deux chaînes de télévision du pays. Le matériel (lances à eau, casques et vêtements de protection) ainsi que la formation des habitants ont été dispensés par des sapeurs-pompiers australiens, anciens clients et amis d'un célèbre guide de trekking de Lukla.

Le coût total du projet, 120 000 dollars, a été pris en charge à hauteur de 60 % par la branche néo-zélandaise de l'Himalayan Trust, l'ONG fondée par Edmund Hillary, avec laquelle le village entretient des relations privilégiées¹⁷³. De leur côté, les locaux ont financé le projet à hauteur de 25 000 dollars avec des contributions régressives, très accessibles pour les habitants les plus modestes. Les trois lodges les plus importants ont versé 700 dollars, les six lodges de standing inférieurs 500, ceux dépourvus de chambres avec salles de bains privées ; 300, et ainsi de suite jusqu'à 50 dollars ou quelques journées de travail pour les foyers les plus modestes. Sur le coût total de construction, le Parc national de Sagarmatha et le comité de développement villageois ont financé les 20 000 dollars restants.

Sur le plan de la tarification des consommations, en revanche, le rapport d'évaluation et les documents de promotion semblent avoir été lissés. « Le système de compteur et de tarification convenu par la communauté est transparent et accessible – les consommateurs payent la somme d'eau qu'ils consomment et peuvent surveiller leur besoin en fonction¹⁷⁴ », rapporte l'évaluateur (Thomson, 2015 : 17). « Les gens sont plus que contents de payer parce qu'ils savent que leur argent

¹⁷⁰ D. Sherpa, 9 avril 2015.

¹⁷¹ M. Sherpa, le 4 avril 2015.

¹⁷² En 1992 et 2006, deux incendies avaient détruit une dizaine de lodges et maisons dans le centre du village.

¹⁷³ La directrice de la branche népalaise de l'ONG réside à Lukla. Elle et son père étaient des intimes d'Edmund Hillary. Elle l'est aujourd'hui encore de son fils Peter, parrain du projet.

¹⁷⁴ « The metering system and tariff agreed to by the Lukla community is transparent and affordable – the users pay the amount of water they use and can monitor their water use accordingly »

est utilisé pour assurer le maintien technique du système » explique le travailleur social à l'origine du projet dans une vidéo de promotion (Sherpa *in* Himalayan Trust, 2016 : 2'05)¹⁷⁵. Un son de cloche bien différent raisonne cependant auprès de nombreux propriétaires de lodges et habitants. L'eau est en réalité jugée très chère et la gestion du comité presque délictueuse :

« Si vous avez de l'argent, vous n'avez aucun problème pour avoir de l'eau !¹⁷⁶ ». C'est un excellent système... si vous avez de l'argent !¹⁷⁷ » « L'eau est très chère, nous n'avons pas été prévenus que ça serait si cher !¹⁷⁸ ». « Je vais souvent au comité pour me plaindre, ils me répondent que je n'en fais pas partie, mais je ne sais même pas comment on intègre ce comité !¹⁷⁹ » maugréent tour à tour plusieurs villageois.

En théorie, le forfait minimum instauré est de 300 roupies par mois et donne accès à 20 000 litres d'eau mensuels. Le second forfait est de 500 roupies et permet de consommer 40 000 litres. Chaque unité supplémentaire consommée (1 000 litres) est facturée quinze roupies quel que soit le forfait auquel ait souscrit le consommateur. En pratique, il semblerait que le coût d'une unité supplémentaire aie été calqué sur le prix pratiqué à Namche Bazaar, et aie finalement été multiplié par dix, aboutissant à des factures d'un montant compris entre une vingtaine et une centaine de dollars par mois en saison touristique. Interviewé, l'un des responsables du comité maintien que l'unité supplémentaire est fixée à quinze roupies et que ces habitants « se trompent »¹⁸⁰.

Le système d'adduction de Namche Bazaar.

En novembre 2017, le bourg de Namche Bazaar s'est lui aussi doté d'un nouveau système d'adduction au sujet duquel les premiers retours de la population locale semblent très positifs¹⁸¹. Jusqu'à cette date, le système de distribution de l'eau potable reposait sur l'exploitation d'une source située quelques centaines de mètres en contrebas, à l'entrée du village. Grâce à un système de deux pompes électriques, l'eau de cette source était acheminée dans plusieurs citernes volumineuses placées juste au-dessus du village, puis s'écoulait à travers un réseau de conduites installé en 1999, et financé à 60 % par l'ONG autrichienne Eco-Himal et à 40 % par les habitants eux-mêmes. Comme il l'est encore dans le hameau de Tengboche, cet accès à l'eau potable dans le bourg de Namche Bazaar était alors totalement tributaire de l'alimentation en électricité. Or, le projet d'extension de la centrale hydroélectrique alimentant Namche a nécessité plusieurs mois de coupures au cours de chacune des dernières années, forçant habitants ou employés de lodge à d'incessants allers-retours au niveau de la source, ce qui dans une telle configuration en amphithéâtre n'avait rien d'une partie de plaisir¹⁸²...

¹⁷⁵ « People are more than happy to pay, because they know that this money will be used to maintain the whole water system »

¹⁷⁶ P. Sherpa, propriétaire de lodge rencontrée le 5 avril 2015.

¹⁷⁷ S. S. commerçant, rencontré le 6 avril 2015.

¹⁷⁸ P. Sherpa, propriétaire de lodge, rencontrée le 2 avril 2015.

¹⁷⁹ I. Magar, gérant de lodge rencontré le 2 avril.

¹⁸⁰ S. Sherpa, rencontré le 13 avril 2015.

¹⁸¹ D'après Lhakpa Sherpa, 10 décembre 2017. L'enquête réalisée à Namche Bazaar a été conduite en avril 2016.

¹⁸² Pour un aperçu plus détaillé de l'accès à l'eau dans ce bourg avant l'installation du nouveau système, voir l'« annexe 10 ».

En évitant de recourir plus longtemps encore au système de pompes et en évitant la formation de gel par l'installation de nouveaux dispositifs de raccordements, la mise en service du nouveau réseau d'adduction « Gyajo » semble avoir considérablement amélioré la distribution de l'eau dans le bourg. Baptisé du nom du *Gyajo Ri*, sommet de 6 185 mètres dominant le vallon glaciaire de la Teshebu Khola, au nord-nord-ouest de Khunde, ce système est, par son envergure et le nombre de foyers qu'il dessert (environ 450), le plus important de la région. Captée à 4 400 mètres, la ressource est acheminée dans une conduite de quinze centimètres de diamètre, dont l'ensemble des sections couvre, certaines fois à flanc de paroi, une distance totale d'environ onze kilomètres. Initialement prévu pour répondre à la pénurie d'eau que connaissait Khumjung, et dans une moindre mesure desservir le hameau de Khunde, le projet a été étendu jusqu'à Namche Bazaar, aux hameaux de Syangboche, de Jarok et à l'hôtel de luxe japonais « Everest View ». « A l'origine, ce projet était destiné pour les habitants de Khumjung seulement, mais nous nous sommes rendus compte qu'il y avait suffisamment d'eau pour toute la zone et tout au long de l'année » explique P. Sherpa, vice-président de la Namche Kane Pani Sanshtan¹⁸³, et propriétaire de l'un des lodges les plus anciens de Namche¹⁸⁴.

Au-delà de certains soupçons de corruption sur lesquels il n'a pas été possible de se documenter davantage¹⁸⁵, le financement du projet Gyajo est révélateur de la défiance, sinon d'une certaine jalousie, que portent les habitants de Khunde à l'endroit de ceux de Namche Bazaar. Ces derniers ont en effet vu d'un assez mauvais œil de contribuer financièrement au projet, ou du moins à la même hauteur que les habitants de Namche Bazaar (110 dollars par foyer), pour un projet dont ils estimaient ne pas avoir besoin.

« Si le Gyajo voit le jour c'est bien. Sinon ça ne sera pas très grave » témoignait ainsi l'un des rares propriétaires de lodges de Khunde¹⁸⁶. « Ça n'est pas juste ! Les propriétaires de Namche devraient payer plus ! Nous consommons moins d'eau, nous n'avons pas de douches » ; « ils détruisent la nature mais finalement ce projet ne change rien pour nous¹⁸⁷ » ajoutent ces deux autres. « A Namche Bazaar et Khumjung ils sont impatients ! Nous, ce projet nous est égal ! Nous avons de l'eau. Nous sommes une petite part de la population dans ces trois villages. Nous ne voulons pas dépenser pour que les travaux soient faits n'importe comment et qu'ils dénaturent le paysage. Regardez là-bas [au pied du Khumbila, la montagne sacrée] on voit déjà des cicatrices.¹⁸⁸ »

¹⁸³ « Association de l'eau potable de Namche ».

¹⁸⁴ Rencontré le 2 mars 2015.

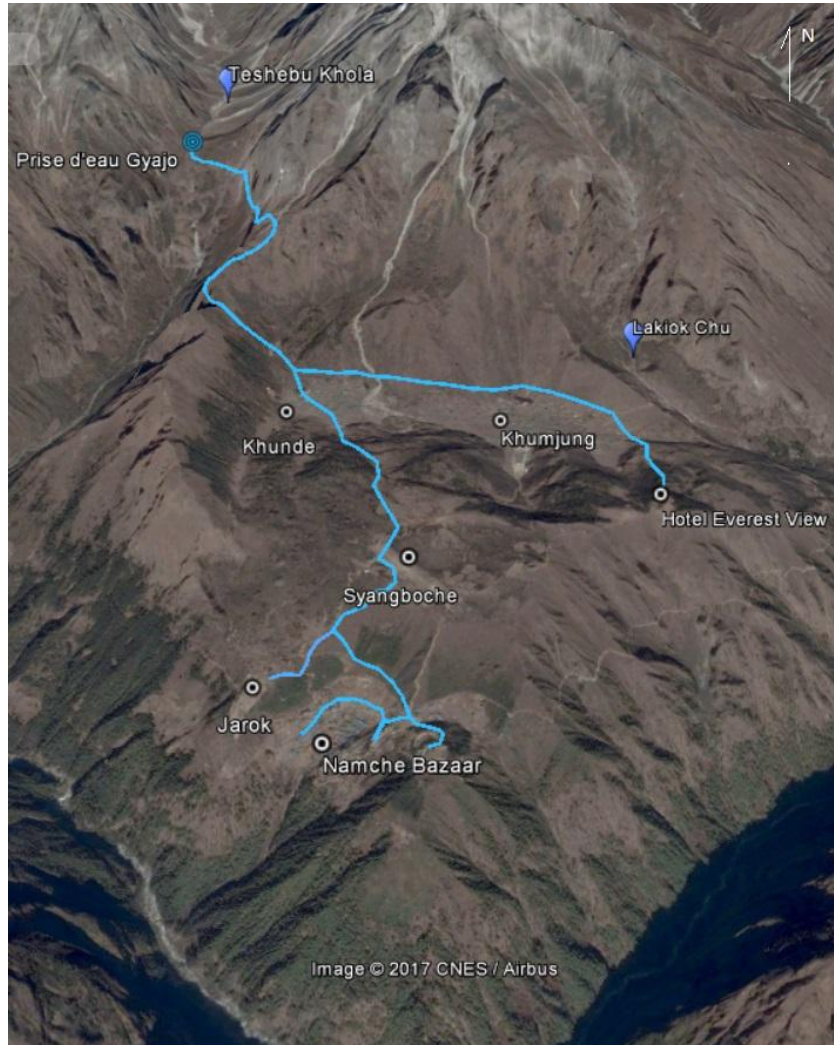
¹⁸⁵ Le projet, d'un montant de 395 000 dollars, a en partie été financé par le Gouvernement indien. Plusieurs habitants de Khunde et de Namche Bazaar soupçonnent des intermédiaires d'avoir empoché, ou tenter d'empocher, une petite partie de cette somme entraînant des délais supplémentaires (de l'ordre d'une à deux années) dans la réalisation de l'ouvrage.

¹⁸⁶ A. D. Sherpa, rencontré le 1^{er} mars 2016.

¹⁸⁷ P. D. Sherpa, le 29 février 2016.

¹⁸⁸ N. N. Sherpa, interviewée le 29 février 2016.

**De la Teshebu Khola à Namche Bazaar : le système d'adduction Gyajo
(Figure n° 48)**



Réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : CNES / Airbus, 6 décembre 2012

**La conduite du réseau d'adduction du réseau Gyajo au-dessus de Khunde
(Figure n° 49)**



Cliché : S. D. Sherpa, novembre 2013

1.4. Dans le Pharak : des réseaux d'adduction hétéroclites révélateurs d'importantes rivalités

Contrairement aux habitants des localités situées dans les hautes vallées du Khumbu, dont beaucoup s'alimentent en se déplaçant jusqu'aux fontaines, les villageois vivant dans le Pharak disposent, pour la très grande majorité d'entre eux, d'un accès direct à l'eau à l'intérieur de leurs habitations. Dans l'enquête qu'elle a réalisée entre les villages de Ghat et de Benkar, en 2015, Marie Faulon relève que plus de neuf habitants sur dix possèdent en effet l'eau courante, et que la moitié sont même équipés de douches, contre seulement 10 % dans les villages de Khunde, de Thamo et de Thame. En théorie donc, les villages du Pharak disposeraient de meilleurs systèmes d'adduction que ceux qui se trouvent dans les hautes vallées du Khumbu. Pourtant, dans cette vallée fluviale étroite traversée par de nombreux torrents, les deux tiers des habitants déclarent rencontrer des problèmes réguliers d'accès à la ressource. Dans huit cas sur dix, les causes identifiées par ces plaignants sont avant tout physiques. Pour un plaignant sur trois, ces problèmes sont posés par le gel. En effet, la plupart des rus au niveau desquels s'alimentent les localités du Pharak se trouvent sur la rive gauche de la Dudh Kosi, versant qui n'est ensoleillé que tardivement dans la matinée. Pour un plaignant sur quatre, les problèmes d'accès à l'eau ont surtout lieu durant la saison sèche, au cours du printemps, au moment même où, expliquent-ils, la première saison touristique bat son plein. Ainsi, une petite proportion de l'ensemble des habitants du Pharak (environ 15 %) serait confrontée au problème de discordance des temps (voir « Annexe 11 »).

Au-delà de ces deux principales causes, ainsi que des problèmes de conduites obstruées ou arrachées durant la mousson, un quart des plaignants pointent des problèmes de gestion (problèmes de partage et de surconsommation), révélant des problèmes territoriaux beaucoup plus profonds.

Comme l'explique Marie Faulon, les systèmes d'adduction du Pharak sont en effet marqués par leur très grande hétérogénéité non seulement à l'échelle de cette région, mais aussi à l'intérieur même de certains villages. En tout, Marie Faulon distingue trois types de réseau d'adduction : des systèmes publics collectifs, des systèmes tout à fait individuels et privés, et enfin des systèmes collectifs privés, autrement dit, partagés entre différents utilisateurs seulement.

Les systèmes publics collectifs

Ce type d'adduction est assez similaire aux systèmes artisanaux que l'on trouve dans les villages situés au-dessus de Namche Bazaar. Les habitants « bricolent » un système de captation sur une source ou dans le lit du ruisseau le plus proche, avant de le raccorder à un ensemble de citernes principales ou secondaires sur lesquelles les habitants d'un quartier se branchent de façon individuelle. Contrairement, aux systèmes installés plus en amont, aucune ONG internationale ne semble s'être impliquée dans le développement de ces réseaux. A l'origine, ces systèmes ont souvent été créés par les villageois les plus prospères (des propriétaires de lodges), avant d'être étendus et convertis en réseau public avec le soutien financier des villageois et des comités locaux du parc national. A l'instar des villages du haut-Khumbu, l'entretien du système est assuré par le paiement d'une redevance modeste allant de 200 à 500 roupies par an. Pour autant, malgré l'existence de comités de l'eau, la gestion de cette ressource semble dans le Pharak nettement moins bonne qu'en amont. A Ghat, en 2014, les habitants du village ont tout simplement refusé de verser leurs cotisations, arguant que le manque d'eau alors ressenti était lié à un mauvais entretien du système. Dans le hameau de Tok-Tok, le responsable de la maintenance a déménagé à Katmandou en 2013 sans que personne ne se décide à lui succéder. Devant l'accumulation des défaillances, plusieurs propriétaires de lodges ont ainsi choisi de quitter le réseau public pour créer leur propre système d'approvisionnement. A Benkar, enfin, les propriétaires sont les seuls à décider de la gestion de l'eau. Ceux qu'ils désignent comme les « *outsiders* », les habitants non-originaux du Khumbu, n'ont pas le droit de siéger, et son en revanche astreints à un versement de cent roupies par mois ! (Faulon, 2015). Ces différents cas, dont le dernier relève clairement de la discrimination, sont tout à fait symptomatiques d'un manque de cohésion à l'échelle des villages. Ceci paraît d'autant plus vrai qu'un peu moins de la moitié des consommateurs seulement - 48 % - ont recours aux systèmes d'adduction publics. Les autres ayant en effet développé leurs propres systèmes d'adduction.

Les systèmes individuels privés

Dans l'ensemble du Pharak (Lukla excepté), plus de quatre foyers sur dix disposent de systèmes d'adduction individuels. Ces foyers sont généralement à la tête de lodges et disposent du capital financier suffisant pour développer ce type d'approvisionnement¹⁸⁹. Dans ce cas de figure, chaque foyer achète son tuyau et l'installe à même le cours d'eau. Une bouteille percée est fixée au bout du tuyau et est calée sous quelques pierres pour faire office de filtre. Elle vient alimenter directement une ou plusieurs citernes situées à l'intérieur ou à proximité immédiate de l'établissement. Pour autant, l'installation d'un système individuel n'est pas toujours synonyme de confort. Ce type d'installation est en effet exposé aux mêmes types de contraintes que l'on retrouve ailleurs : gel,

¹⁸⁹ Il faut compter près de 400 dollars pour deux cent mètres de tuyaux (distance maximale séparant une habitation d'une fontaine) et presque autant pour l'achat d'une citerne d'une capacité d'un à plusieurs milliers de litres.

faiblesse du débit au cours du printemps et dégradation du réseau durant la mousson. Comme à Lukla auparavant, la multiplication de ces initiatives individuelles peut en outre entraîner des rivalités entre habitants, chacun essayant d'installer ou de réajuster la position de sa prise d'eau dans les meilleures anfractuosités possibles. Les gagnants sont souvent ceux qui tirent leur tuyau le plus en amont possible, le plus proche des résurgences. Les perdants, ceux qui possèdent les tuyaux les plus courts, et qui en aval ne parviennent à capter qu'une partie du flux.

Les systèmes d'adduction privés partagés

Parfois, des habitants peuvent néanmoins décider de s'allier pour développer des systèmes d'adduction communs. Cette stratégie est souvent développée par des individus de même niveau social (propriétaires de lodges d'un côté, de petites boutiques de l'autre). En mettant en commun leurs moyens, les propriétaires de lodges peuvent développer des systèmes d'adduction d'assez bonne facture et ainsi s'assurer une adduction plus efficace que les installations individuelles, tout en évitant les lourdeurs et inconvénients des systèmes publics. Et Marie Faulon de citer l'un de ces propriétaires de lodge : « every thing controlled is not good !¹⁹⁰ » (2015 : 55).

Parmi ces différents cas, Marie Faulon s'arrête plus longuement sur la situation de Phakding (cinquante foyers), seul village dans lequel les enquêtes mettent en évidence trois types de systèmes d'adduction différents : un système collectif, un système privé-partagé ainsi qu'une succession d'installations individuelles. Marie Faulon s'interroge : « il est étrange de voir qu'à Phakding, le système collectif n'est destiné qu'à une partie du village, comment expliquer cette singularité si ce n'est par un choix délibéré des acteurs de ne pas s'organiser collectivement ? » (2015 : 89). Sa conclusion est sans appel. La distribution de l'eau de Phakding repose sur une division sociale de l'espace. Comme l'illustre la figure suivante, le village s'étend de part et d'autre de la Phakding Khola. Historiquement, la rive droite est plus ancienne. Elle était occupée par des Sherpas qui, sous l'influence des flux de visiteurs, a décidé de se déplacer sur la rive gauche. Là, ils ont établi des lodges modernes dotés de plus grandes capacités d'accueil, destinés uniquement à une clientèle riche, celle des touristes. Leurs anciens foyers et commerces, situés sur la rive droite, en amont du chemin de trek, ont été mis à la location et sont désormais gérés comme tea-shops par une population largement non sherpa ; tamang et rai notamment.

Par analogie, le système d'adduction de Phakding s'est développé sur cette distinction entre rive droite et rive gauche. La rive gauche, sur laquelle sont désormais installés les lodges gérés par les Sherpas, est alimentée par une série de systèmes privés. A l'inverse, la distribution de l'eau sur la rive droite, habitée par la population émigrée, repose sur un système collectif récent.

« Alors que dans la plupart des villages, les systèmes d'adduction d'eau ont été financés par les BZUG¹⁹¹, à Phakding, les habitants de la partie haute ont sauté deux échelons administratifs, le *ward* et le VDC pour obtenir des financements. C'est le district du Solukhumbu qui leur a financé le matériel nécessaire à la création du système. Cela

¹⁹⁰ « Le tout contrôlé [imposé par les comités] ça n'est pas bon ! ».

¹⁹¹ *Buffer Zone User Groups* : « Groupes des consommateurs de la zone tampon » : comités du parc national et de la zone tampon gérant les ressources locales à l'échelle des villages : bois et eau notamment (voir « Chapitre 5 »).

témoigne du peu d'influence que les habitants de la rive droite de Phakding ont dans les comités de *ward* et de la difficulté à faire entendre leur voix¹⁹²» (*ibidem* : 90).

En effet, dans le Pharak, les instances de gouvernance locales sont pilotées par des Sherpas. Or ces derniers considèrent que les *outsiders* n'ont pas le droit d'accéder à ces instances - « on ne peut leur confier de tâches [...] puisqu'ils sont locataires et peuvent partir à tout moment »¹⁹³ - sauf à payer un droit d'entrée et une adhésion annuelle que les Sherpas eux-mêmes ne paient pas toujours (voir Chapitre 5). De fait, les habitants de la rive droite ont-ils directement sollicité des aides à Salleri, chef-lieu du District, où beaucoup d'entre eux sont originaires. *A contrario*, à Ghat, un responsable local estimait que si la gestion de l'eau fonctionnait mieux qu'à Phakding, c'était parce que le village comptait très peu d'immigrés (*ibidem* : 94).

Organisation des réseaux d'adduction dans le village de Phakding (Figure n° 50)



Cliché : Jacquemet E., 30 avril 2015. Conception & réalisation : Jacquemet E., Juin 2016.

¹⁹² A partir de 2002, le roi Gyanendra suspend le Parlement et les Conseils locaux. En s'arrogeant les pleins pouvoirs, il entend lutter plus efficacement contre l'insurrection maoïste. Il faut attendre l'adoption d'une nouvelle Constitution, le 16 septembre 2015, puis novembre 2017, pour que de nouveaux suffrages soient organisés à l'échelle locale.

¹⁹³ Un membre du comité de l'eau de Benkar in Faulon, 2015, p. 94.

2. L'électrification du Khumbu : une production encore trop insuffisante et disparate pour répondre aux besoins de tous équitablement

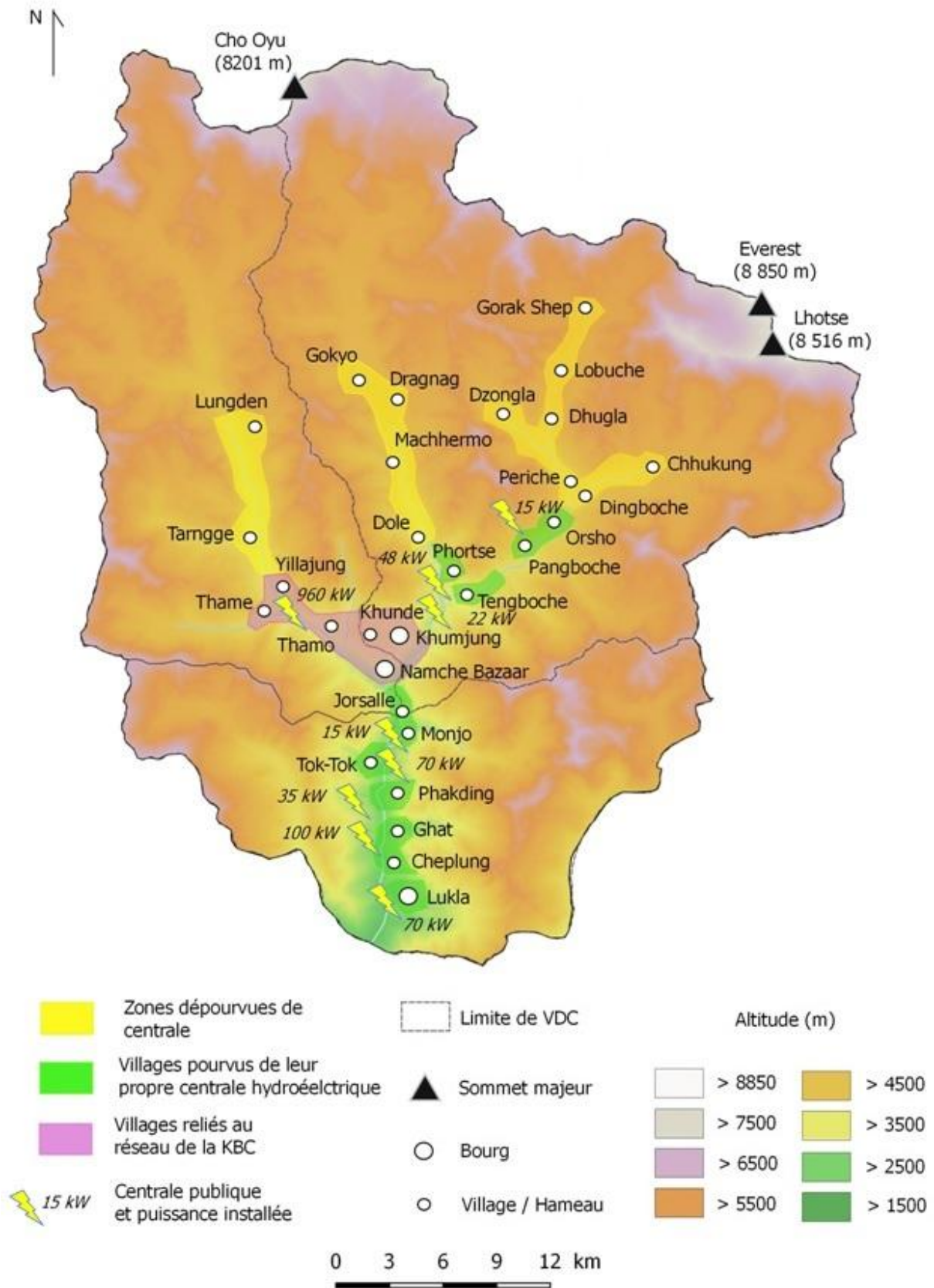
« J'ai découvert un peuple en admiration devant l'ordinaire qui est chez nous. J'installais dans la gomba, une ampoule électrique (solaire), je raccordais la douille à un fil muni d'un interrupteur relié à une batterie. [...] Mon travail terminé, je touchais l'interrupteur, l'ampoule devenait soleil. Alors ils m'observaient comme on observe une créature possédant des pouvoirs étrangers, surnaturels. »

Henri Sigayret, 2017 : 356

A l'exception d'un berger rencontré à Lungden en mars 2015, l'ensemble des 333 ménages enquêtés par l'équipe Preshine entre Lukla et la haute vallée de la Bothe Kosi disposait d'un accès à l'électricité. Un taux d'électrification frôlant les 100 % dans une région de la taille du Khumbu est probablement rare au Népal. En effet, en 2015/2016, seuls 76 % des ménages du pays étaient alimentés par cette source d'énergie, tandis qu'ils n'étaient que 65 % à l'être en milieu rural (CBS & UNDP, 2016).

Tout comme pour l'eau domestique cependant, tous les villages et tous les habitants du Khumbu ne profitent pas du même accès à cette énergie. Dans les vallées situées très en amont du Grand Himalaya, telles que celles de la région de l'Everest, la réalisation de grands barrages n'a aucun sens. Il est plus logique d'implanter ces ouvrages plus en aval, sur des bassins versants plus vastes, dans des espaces moins contraignants impliquant par ailleurs des coûts de construction moins élevés. Dépourvu de raccordement au réseau national, chaque village du Khumbu a donc dû trouver ses propres solutions pour générer son électricité, et là encore, une typologie de trois types d'accès différents peut être dégagée : des zones d'altitudes dépourvues de tout réseau ; des villages dotés de leurs propres centrales hydroélectriques ; et enfin, le bassin de consommation intercommunal de la Khumbu Bijuli Company (voir « Figure n° 51 »).

Typologie des systèmes de distribution d'électricité dans le Khumbu
(Figure n° 51)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2017

2. 1. Les micro-installations photovoltaïques au secours des hameaux de haute altitude

Situés au-delà de 4 200 mètres d'altitude, les anciens *phus* reconvertis en hameaux touristiques ne sont ni pourvus, ni raccordés à aucun réseau électrique collectif. L'absence de cours d'eau disposant de débit suffisamment volumineux et régulier rend en effet tout projet hydroélectrique caduque. Malgré les demandes des habitants qui vivent dans ces hameaux (éleveurs comme gérants de lodges), les producteurs d'hydroélectricité situés en aval estiment qu'il n'est pas rentable d'étendre les réseaux pour des consommateurs si peu nombreux, de surcroît non-permanents. Cette absence d'infrastructures ne signifie pas que ces habitants n'aient pas d'accès à l'électricité. Elle les pousse à s'alimenter via d'autres sources, notamment par les panneaux photovoltaïques, qui ne leur permettent toutefois qu'une consommation d'électricité très restreinte. Ainsi, les paysans et bergers qui résident dans les très hautes vallées ne disposent généralement que de kits d'éclairage d'un à deux watts, d'une valeur de quelques dizaines de dollars, limitant leur usage à une ou deux ampoules seulement. Le chauffage et la cuisson, principaux postes de dépenses énergétiques, sont assurés par la combustion de bois de chauffe et de bouses de yaks. A Lungden, Tarnegge, Dzongla ou Dragnak, les propriétaires de lodges et les habitants les plus riches sont eux équipés d'installations de 50 à 300 watts rendant l'éclairage possible dans quelques chambres, tout comme l'utilisation de radio, chargeur de téléphones, voire télévision.

Dans les hameaux touristiques les plus fréquentés, à Gokyo, Lobuche ou à Gorak Shep, la plupart des lodges sont équipés de panneaux solaires d'une puissance comprise entre 0,6 et 1 kW. Avec un taux d'ensoleillement optimal, ces systèmes permettent l'utilisation cumulée de plusieurs appareils et services électroménagers : éclairage, chargeurs, ordinateurs, Wifi, systèmes de paiement par cartes bancaires et, dans certains cas, plaques de cuisson ou réfrigérateur. Malgré le fait que l'investissement dans de tels systèmes d'alimentation puisse être compensé par l'augmentation des tarifs du panier de biens et services, ces installations photovoltaïques coûtent cher : entre 2 000 et 6 000 dollars. Souvent originaires de Chine, leurs systèmes de batteries ont la réputation d'être de piètre qualité, et nécessitent d'être changés régulièrement. Un brin amusé, l'un des propriétaires de lodges de Lungden témoigne¹⁹⁴ : « Les batteries que j'utilise viennent de Chine. Elles me coûtent 60 000 roupies et je dois les changer tous les deux à quatre ans... Au Népal on dit : "made in China, tsaina bitra !" », ce qui signifie littéralement : « Fabriqué en Chine, rien à l'intérieur ! ». Passé l'installation d'un appareil électroménager pour la cuisine, qu'il s'agisse d'un four, d'un frigidaire ou de plaques de cuisson, la puissance générée par ces installations demeure par ailleurs assez limitée. Pour combler l'ensemble de leurs besoins, à Lobuche, certains propriétaires de lodges n'ont d'autres choix que de recourir à l'utilisation de groupes électrogènes. Mais une nouvelle fois, cette solution peut rapidement devenir coûteuse, notamment dans un contexte (géo)politique instable ou peu favorable au Népal¹⁹⁵. Ailleurs, à Lungden et Gokyo, d'autres réfléchissent à investir dans des systèmes de petite éolienne¹⁹⁶ ou dans la mise en place de micro-turbines Pelton. Ces installations hydroélectriques de très petites capacités (de 3 à 5 kW) sont assez répandues dans les moyennes montagnes népalaises. Simple (il ne s'agit que d'une turbine modeste et d'un alternateur), leur

¹⁹⁴ A. S. Sherpa, rencontré le 28 mars 2015.

¹⁹⁵ Le Népal importe son pétrole au « grand-frère indien ». En mai 2014, le prix du litre d'essence était de 100 roupies mais a pu atteindre 140 roupies en mai 2016 (prix observés à Katmandou lors des terrains de recherche).

¹⁹⁶ Notamment l'un des propriétaires de lodges de Gokyo, inspiré par un système déjà installé à Dingboche.

fonctionnement est en outre assez similaire à celui des moulins à grains qu'utilisent depuis longtemps les populations montagnardes dans l'ensemble du pays. Installées au fil de l'eau, celles-ci présentent par ailleurs l'avantage d'être installées et désinstallées assez facilement. Enfin, elles ne nécessitent pour être activées qu'un débit de cinq litres par seconde – moins que ce que la plupart des rus et torrents à cette altitude possèdent. Faute de besoins jusqu'alors importants, cette technique ne s'était pas développée au-dessus de 4 000 mètres, mais compte-tenu de son prix relativement accessible, 100 000 roupies environ par kW installé, celle-ci pourrait constituer un complément intéressant à l'électricité solaire.

2.2. Coup de foudre au sommet : l'incontournable rôle des touristes et alpinistes dans l'électrification des villages de la région

À des altitudes inférieures, se trouvent des localités gérant leur propre système de production et de distribution électriques. Dans chacun de ces villages ; Pangboche, Phortse, Tengboche et les hameaux du Pharak, la production est assurée par de véritables micro-centrales hydroélectriques¹⁹⁷ dont les capacités de production sont comprises entre quinze et cent kilowatts. Contrairement aux petits ensembles Pelton, disposés à même le cours d'eau, l'eau alimentant la turbine d'une centrale est d'abord déviée de son lit, canalisée dans une conduite en acier, stockée vers un ou plusieurs bassins de décantation et de mises sous pression, puis, au terme d'une chute de plusieurs dizaines à centaine de mètres, projetée contre une roue à augets sous la forme d'un jet de plusieurs bars¹⁹⁸.

Centrale de Monjo. Machine et roue à augets des centrales de Lukla (Figure n° 52)



Clichés : Jacquemet E., Avril 2014 & 2015

¹⁹⁷ Le terme de « micro-centrale » est employé pour les structures produisant moins de 100 kW. Le terme de mini - centrale pour celle générant jusqu'à 1 000 kW. Au-delà, elles sont nommées « petite centrale » (Pandey in Rachbauer, 2001).

¹⁹⁸ La turbine d'une centrale de 30 kW, par exemple, est actionnée par 5 bars, soit 100 litres par secondes à travers un injecteur de moins d'une dizaine de centimètres.

Tableau récapitulatif des différentes structures hydroélectriques de la région du Khumbu (Figure n° 53)

Localisation	Coût de construction (US \$)	Année de construction	Initiateur / financeur	Puissance (kW)	Nombre de bâtiments connectés
Pangboche**	?	2004	Henri Sigayret(ingénieur & alpiniste français) / ONG française	15	113
Phortse**	91 000	2005	Tony Freake(Ingénieur militaire & ancien touriste) / Club Alpin Autrichien, VDC, Buffer zone, TRPAP& Locaux	48	86
Tengboche**	100 000	1988	Broughton Coburn (écrivain & conférencier américain, volontaire Peace Corps, président de l'American HimalayanFundation San Fransisco) / King Mahendra Trust, UNESCO, Banque Mondiale	22	?
Thame***	4 500 000	1995	Gouvernement autrichien & Eco-Himal (Autriche) / ibidem	620	874
Namche**	?	1991	BroughtonCoburn / (cf. Tengboche)	18	Arrêt
Namche (Project)**	?	Projet	Khumbu Bijuli Company	30 – 60	?
Monjo (Privée)*	?	?	Pemba Norbu Sherpa / Ingénieur en électricité, travailleur social et propriétaire du Summit Home Lodge	5	1
Monjo**	112 000	2011	Pemba Norbu Sherpa / Locaux / PNUD, Nepal (TRPAP), Sagarmatha National Park, Himalayan Trust (N. Zélande)?	15	110
Monjo**	?	En projet	Pemba Norbu Sherpa / ?	100	?
Tok Tok**	180 000	2007	Association British Gorkha / Michael Kadoorie (milliardaire& philanthrope hong-kongais : secteur de la distribution électrique & hôtellerie de luxe)	70	370
Chuserma (Phakding)**	190 000	2010	Ibidem	35	60
ThadeKoshi (Ghat)**	800 000	2014	Ibidem	100	250
Lukla**	206 000	2010	Locaux / PNUD, Banque Mondiale& locaux	50	184
Lukla (Project)***	18 000 000	2020 (?)	Ang Phurba (propriétaire de lodge, travailleur social) / Banque Mondiale (30 %), Népal (60 %), Locaux (10 %)	296	220 et +
LuklaHopital**	51 300	2005	Fondation Nicole Niquille (alpiniste suisse)	30	2
Lukla (Privée)**	?	2001	Propriétaire du Mera Lodge	5	1
Lukla (privée)*	5000	2016	Commerçants et propriétaires de moulins à grains locaux	5	3
Lukla (privée)*	?	2000	Propriétaire du Khumbu Resort	6	1
Lukla (privée)*	2500 (?)	?	Propriétaire de l'Everest Guest House	3,5	Arrêt
Lukla (privée)*	2500 (?)	?	Propriétaire de l'Irish Pub & Karma Inn	3,5	Arrêt
Lukla (privée)*	2500 (?)	?	Propriétaire du North Face Lodge	3,5	Arrêt
Lukla (privée)*	2500	2003	Propriétaire du Khumbu Lodge	3,5	Arrêt
Lukla (privée)**	10 000	1997	Propriétaires de l'Himalayan Lodge, du Numbur Lodge &Sherpa Lodge	10	Arrêt
Surkhe**	?	2012	Locaux / ?	3	46
Payan**	?	2004	Walter Sigrist (entrepreneur suisse : électricité & bâtiment / ?)	15	32
Kharikhola**	?	2001	Prem Thapa (travailleur social local) / Gouvernement du Népal	40	450
Kharikhola**	?	2016	Ibidem	70	567
Pangom**	?	2000	Bernard Nouvel (entrepreneur français des travaux publics) / Thamserku Trekking (agence de voyage népalaise)	30	22

* Petite installation Pelton ** Micro-centrale hydroélectrique *** Mini-centrale hydroélectrique.

Conception & réalisation: Jacquemet 2018, d'après Faulon *in* Aubriot et al. (à paraître). Sources : Jacquemet & Faulon 2014, 2015, 2016 ; Smadja, 2014.

A l'exception de l'infrastructure hydroélectrique de Tengboche, construite en 1988, ces micro-centrales sont assez récentes. Sur les seize installations que compte aujourd'hui la région¹⁹⁹ quatorze ont été construites après l'an 2000, et la moitié ont moins de dix ans. Dans une grande majorité des cas, leur histoire est sensiblement la même. Leur installation fût initiée et portée par d'anciens touristes ou alpinistes, généralement ingénieur de profession, ayant, au cours d'un séjour, commencé à nouer des relations privilégiées avec l'un ou l'autre des villages de la région. A Pangboche par exemple, la centrale est l'œuvre d'Henri Sigayret, ancien alpiniste et himalayiste français. Après une carrière à la tête d'un cabinet d'étude en ingénierie civile, et de nombreuses expéditions à travers le chaîne himalayenne, ce grenoblois d'adoption accompagne plusieurs groupes de touristes dans les montagnes népalaises. C'est au cours de l'un de ces treks qu'il rencontre sa future épouse, une Sherpani originaire dudit village, dans lequel lui-même passera de longs séjours, avant de se lancer dans l'électrification de la *gomba* et des différentes habitations²⁰⁰, avec l'aide d'une association française qu'il crée pour l'occasion (Sigayret, 1996 ; 2016).

A Phortse, c'est un ancien militaire britannique du Corps royal des ingénieurs en mécanique et électrique, Tony Freake, qui, en 1989, alors qu'il venait entreprendre l'ascension d'un sommet de la région, tombe sous le charme du village et de ses habitants. Il reviendra de nombreuses fois dans le village, bâtissant tour à tour, une école, un centre médical, une *gomba* et une bibliothèque. Par la suite, Tony Freake développera le système d'adduction en eau potable, et, avec l'aide de concitoyens et de membres du Club alpin autrichien, duquel il fait également partie, lèvera les 91 000 dollars nécessaires²⁰¹ à la réalisation de la micro-centrale. Celle-ci verra le jour en 2004, après huit années d'efforts (Taylor, 2010).

A Lukla, la centrale de l'hôpital a en partie été créée par Marco Vuadens, ancien directeur d'une compagnie d'hydroélectricité du district de Gruyère, en Suisse, et par ailleurs époux de Nicolle Niquille²⁰², ancienne guide et himalayiste, à l'origine de l'hôpital régional que compte la bourgade. A Pangom et Payan, hameaux situés à proximité de Lukla, sur le sentier menant au sommet fréquenté du Mera Peak, ce sont là encore deux anciens clients de guides, entrepreneurs dans l'ingénierie électrique et civile, l'un suisse, l'autre français, qui ont apporté leurs compétences et savoir-faire dans le développement des micro-centrales locales. Le premier de ces deux hameaux est celui dont est originaire Sonam Sherpa, fondateur et propriétaire du *trust* Yeti World, leader incontesté sur le marché touristique népalais (voir Chapitre 6). Dans les années 1990, le frère de ce grand directeur d'agence, Tendi Sherpa, rencontre et accompagne Bernard Nouvel sur les sentiers du Népal, donnant naissance à une longue et indéfectible amitié. Dans la biographie que lui a consacrée Jean-Michel Asselin en 2010, Sonam Sherpa raconte :

« Bernard Nouvel a travaillé (dur) au Nigeria dans le domaine des travaux publics (routes et ponts), puis il était revenu en France et avait réussi dans le commerce. Quand je lui ai fait visiter notre village natal de Pangom et que je lui ai fait part de notre projet d'électrifier le village et de mettre l'eau courante, chose à laquelle je tenais beaucoup

¹⁹⁹ Les villages et hameaux limitrophes de Surke, Payan, Kharikhola et Pangom sont ici inclus.

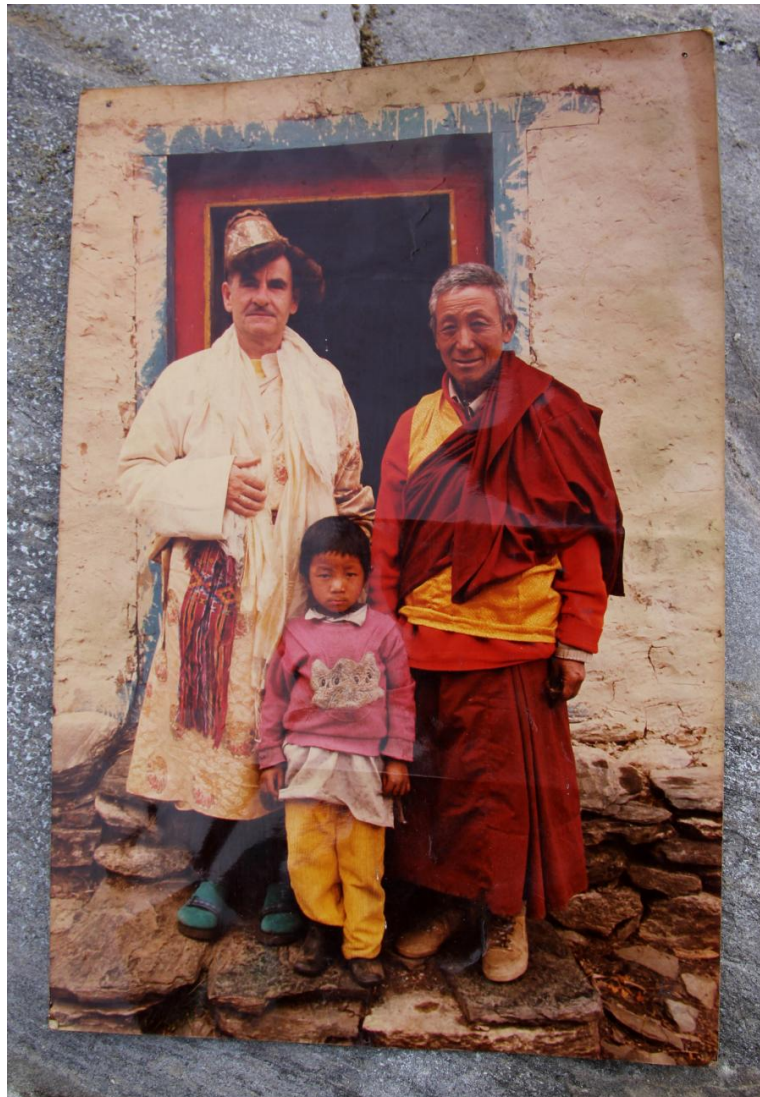
²⁰⁰ Le gouvernement financera son extension quelques années plus tard.

²⁰¹ Le Programme touristique pour le développement des zones rurales pauvres (Tourism for Rural Poverty Alleviation Programm : TRPAP, le VDC et la *Buffer zone* financeront également une partie du projet.

²⁰² Rencontrée les 13 avril 2015 et 6 avril 2016 (voir « Chapitre 4 »).

pour ma mère, Bernard a tout de suite été enthousiaste. [Avec Tendi et les habitants] ils ont creusé 11 km de tranchée dans des pentes constituées d'empilements de blocs de rochers. Ils ont transporté quarante tonnes de matériaux divers (ciment, 650 mètres de conduite forcée en acier, outillage...) ! Avec de gros rochers, ils ont fabriqué deux cents tonnes de gravier pour le béton, entièrement à la main ! Tout le village travaillait. Ils ont non seulement réussi à créer une vraie micro-centrale qui marche très bien, mais ils ont aussi alimenté toutes les maisons en eau courante et même en eau chaude. [...] Aujourd'hui en échange de ces services, les habitants [dont certains ont été formé à la gestion de la centrale] payent une toute petite somme, symbolique mais importante car il ne s'agit pas d'assistanat ou de charité. Les villageois participent au financement de leur confort, même si ça ne rapporte quasiment rien par rapport à ce que nous avons apporté avec Bernard » (Asselin, 2010 : 77).

Sur ce cliché d'un habitant de Pangom, le bienfaiteur du village (à gauche) pose en compagnie de deux villageois (Figure n° 54)



Cliché : Jacquemet E., avril 2014 ; Cliché initial : T. Sherpa, date inconnue

Les centrales de Ghat, Tok-Tok et Chuserma (Phakding), elles, ont en commun d'avoir chacune été financées à plus de 70 % par la fondation du milliardaire Michael Kadoorie. Héritier d'une famille britannique installée en Irak durant le Mandat de Mésopotamie, puis ayant fait fortune dans la distribution d'électricité à Hong Kong, Michael Kadoorie, 230^{ème} fortune mondiale en 2015, consacre comme ses aïeux, une part non négligeable de ses revenus à des œuvres philanthropiques, dont de nombreuses sont allouées au développement des villages du centre du Népal d'où sont originaires de nombreux *Gurkhas*²⁰³. Initialement destinées à financer différents projets agricoles dans le District de Gorkha, les sommes investies dans ces trois centrales, l'ont été en raison du refus de la fondation de verser des pots de vin dans une région alors entièrement contrôlée par la rébellion maoïste. C'est le géographe népalais Harka Gurung, alors consultant pour le WWF Népal, qui aurait finalement suggéré à la fondation de réorienter les fonds vers le Khumbu, alors entièrement épargné par le conflit (Faulon, 2015).

Ailleurs, comme à Lukla, Monjo ou Kharikhola, les projets inférieurs à 100 kW ont généralement été menés par les communautés elles-mêmes, sous l'impulsion d'entrepreneurs ou de travailleurs sociaux, et sont construites avec les fonds de bailleurs internationaux (Banque mondiale, PNUD ou WWF), de prêts bancaires, ou des contributions levées à l'échelle des bassins de consommateurs. A Monjo, c'est un ancien guide de trekking, Pemba Norbu Sherpa, par ailleurs propriétaire d'un lodge en plein centre du village qui est à l'origine du projet de centrale publique. Résidant à Portland, où il a obtenu un diplôme et travaillé dans le secteur de l'énergie civile, Pemba n'a pour autant jamais coupé les liens avec Monjo. Il y revient très régulièrement pour y mener une activité de travailleur social²⁰⁴. Après avoir développé le système d'adduction du village, Pemba Norbu a proposé de créer une centrale publique qui alimente aujourd'hui les habitants de Monjo, jusqu'à ceux de Benkar et de Jorsalle plus en amont (Smadja, 2014, rapport de mission non publié).

Pourtant, le développement de cette centrale est considéré comme un échec. En effet, la centrale fonctionne mais elle est inachevée, et ne produit qu'une quinzaine de kilowatts. Or, le torrent qu'elle exploite, la Monjo Khola, est considéré comme étant l'un de ceux possédant le meilleur potentiel hydro-énergétique du Khumbu : entre 350 et 500 kilowatts. Relativement taboues, les causes seraient liées à un conflit de financement entre différents bailleurs. D'abord approchée, la fondation Kadoorie aurait refusé d'investir du fait du trop grand nombre de partenaires. De son côté, le PNUD, pour des raisons inconnues, aurait refusé de collaborer avec le WWF et aurait décidé de réorienter son aide vers le projet hydroélectrique de Lukla, où seuls vingt-trois propriétaires de lodges bénéficiaient alors de l'électricité grâce à un ensemble de turbines Pelton. Devant la tergiversation des institutions, Pemba Norbu aurait pris les devants, rassemblant les sommes nécessaires au financement au coup par coup (Faulon, 2015).

²⁰³ Mercenaires népalais à la solde de l'Empire britannique (voir Chapitre 1).

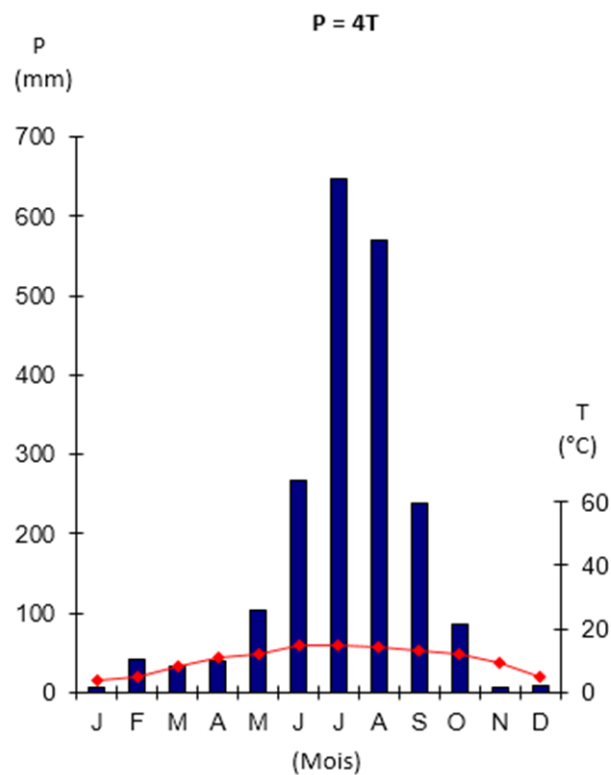
²⁰⁴ Traduction du terme anglais de « social worker » qu'utilisent les Sherpas pour désigner toute personne - généralement riche - qui donne de son temps et de son propre argent pour le développement des projets locaux.

2.3. Les défaillances de la production et de la gestion de l'électricité dans le Pharak

Supportées par de grandes institutions internationales, ces micro-centrales n'en restent pas moins soumises à de grandes difficultés d'exploitation. Comme dans les projets de valorisation de l'eau, les raisons sont nombreuses et relèvent de causes à la fois physiques et sociales.

La première de ces causes est l'insuffisance de la production liée à la discordance des temps entre les saisons climatiques et touristiques. Les mois de mars, d'avril et de mai, plus particulièrement, sont assez problématiques pour la population. Ils correspondent d'une part à la saison touristique (30 % des flux de visiteurs), et donc à l'accroissement des besoins énergétiques, mais aussi à la saison sèche, période durant laquelle le Pharak ne reçoit que 10 % de ses précipitations annuelles, et durant laquelle les surfaces enneigées en altitude commencent à peine à fondre. Ainsi, à Lukla, durant l'été, la puissance de la centrale publique chute à 45 kW, alors qu'elle est de 55 kW en moyenne et de 65 kW durant la mousson. Dans d'autres hameaux de la région, la puissance d'une centrale peut même être divisée par deux (Faulon, 2015). Même si les touristes sont alors encore plus nombreux, et que cette saison est elle aussi très sèche (16 % des précipitations annuelles en septembre, octobre, novembre), l'automne est jugée nettement moins problématique dans la mesure où les nappes phréatiques et torrents sont encore chargés des pluies abondantes qui s'abattent durant la mousson (à Lukla, les mois de juillet et août reçoivent au moins 60 % des précipitations annuelles).

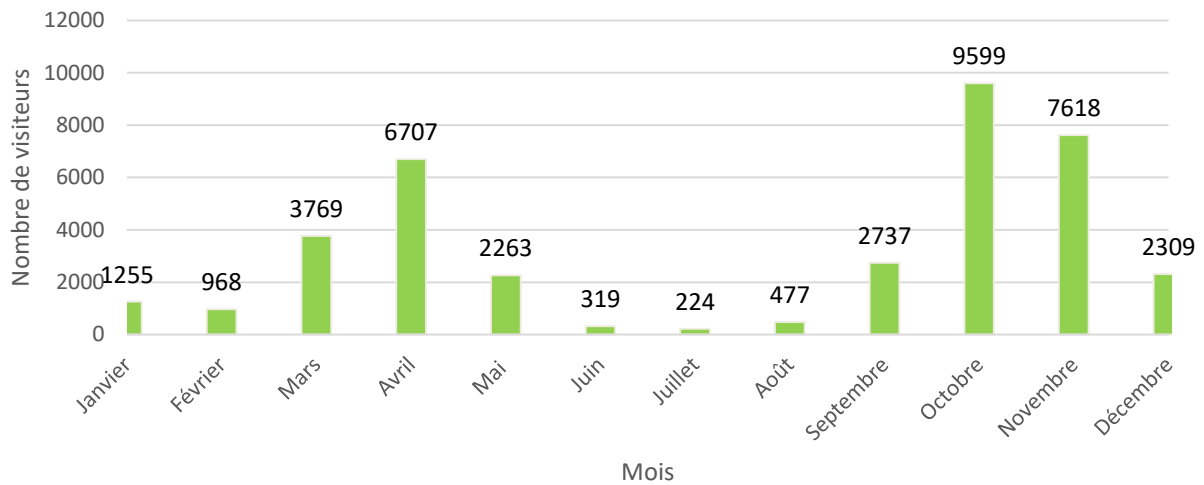
Diagramme ombrothermique de Lukla (Figure n° 55)



Réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : EV – K2 – CNR in Smadja et al., 2015.

Précipitations moyennes cumulées = 2053 mm (sous-estimées). Température moyenne = 10,1°C.

Répartition mensuelle des visiteurs au sein du Parc national en 2014 – (Figure n° 56)



Conception & réalisation: Jacquemet E., 2017. Source : Parc national de Sagarmatha, 2015

La vétusté de certaines machines, de même que le manque d'entretien des installations, font partie des autres facteurs qui conduisent à des coupures fréquentes et au déficit général d'énergie. Lors de la visite d'inspection du réseau hydroélectrique de l'hôpital de Lukla, déjà mentionnée en introduction de chapitre, Henri, l'un des ingénieurs suisse de la fondation Nicolle Niquille semblait dérouler une liste presque sans fin des faiblesses du système hydroélectrique. Ainsi, si la prise d'eau de la centrale s'avérait relativement bien placée, celle-ci manquait d'un talus et d'un renforcement en gabion permettant de limiter les pertes d'eau, de même qu'un système de purge visant à évacuer les nombreux débris (sédiments, brindilles, feuilles). « Notre problème, c'est de capter le plus d'eau possible, sans fuite, tout en évitant l'accumulation de débris durant la mousson. Mais c'est une gageure car on a peu de moyens... et faire venir du ciment en hélicoptère coûte cher ». Juste après la prise d'eau, le canal de 1 200 mètres en amont de la conduite forcée se trouvait pour sa part exposé au moindre éboulis, puisque n'étant pas recouvert.

« La conduite, ça aussi c'est quelque chose ! Il faut qu'on enlève régulièrement la mousse qui pousse sur les piliers qui la soutienne, sinon la mousse absorbe l'humidité, gèle et fragilise petit à petit le ciment... J'harcèle le technicien pour qu'il le fasse ! Il dit qu'il doit aussi s'occuper de ses chèvres... Bon, moi les chèvres j'veux bien, mais pas avant l'entretien de la conduite ! Et puis si la commune avait les moyens, il faudrait aussi les enterrer [les conduites]. L'action du soleil dilate les joints en caoutchouc entre chaque segments et provoque des fuites... Et puis là-bas tu verras, il y a eu un glissement de terrain, il y a un an, neuf piliers ont été arrachés et la conduite s'est déplacée de plusieurs mètres ! Il a fallu deux jours à plusieurs hommes pour le remettre au bon endroit ».

Plus bas, arrivés derrière la centrale publique, d'où est captée l'eau pour la centrale de l'hôpital, située plus en aval :

« Tu vois, on a une grosse fuite sous notre chambre de mise en charge²⁰⁵. Ça c'est néfaste ! Premièrement c'est une grosse perte d'énergie. Deuxièmement ça menace la stabilité des installations parce que l'eau s'infiltré et rend le sol très meuble. Pour réparer il faudrait au moins huit sacs de ciment au mètre cube. Mais ça coute une fortune ! »

Une fois à l'intérieur de la centrale proprement dite, devant la turbine :

« Cette machine a vingt-huit ans. C'est une technologie indienne des années soixante. La centrale publique a la même. C'est une très mauvaise qualité d'acier, et certaines pièces sont en résine, exprès pour ne pas être remplacées. Et là, même la plaque du constructeur et son numéro de téléphone ont été rayée pour ne pas être contacté en cas de problème ! »

A l'échelle du Pharak, enfin, la production d'électricité semble se heurter à un problème de gestion tout aussi handicapant que ne le sont les contraintes précédentes. Ainsi que le fait justement remarquer Marie Faulon (2015), certes, le nombre élevé de centrales dans la région traduit la grande capacité des Sherpas à attirer des financeurs pour les soutenir dans leurs projets, mais jusqu'à aujourd'hui, cela s'est effectué au détriment d'un projet commun pour rationaliser l'exploitation de la ressource. De fait, sur une section de sentier de six kilomètres seulement, on dénombre bientôt cinq centrales différentes ! S'il voit le jour, le projet d'une nouvelle structure d'une capacité de cent kilowatts implantée à Monjo devrait en effet péniblement porter le cumul de l'électricité produite dans le secteur à 320 kilowatts, alors qu'une fois de plus, le potentiel de la seule Monjo Khola est compris entre 350 et 500 kilowatts. Par ailleurs, une certaine inadéquation semble exister entre les puissances installées et la taille des villages desservis. La centrale de Chuserma (Phakding) produit par exemple 35 kW pour soixante lodges et maisons (0,6 kW/foyer). Parallèlement, celle de Lukla n'en génère que cinquante pour 220 bâtiments, soit 0,27 kW par ménage. La situation est pire encore à Tok-Tok et Monjo, avec respectivement 0,19 et 0,14 kW par foyer.

Bien évidemment, ces capacités de production sont beaucoup trop faibles pour répondre aux besoins de tous. A Lukla, plus de 70 % des individus sondés expliquent ainsi manquer d'électricité. La distribution a dû être partagée entre six niveaux de consommateurs (voir « Figure n° 57 ») parmi lesquels 65 % n'ont pas accès à plus d'un ou deux ampères (l'équivalent d'une demi-journée d'éclairage et de deux heures de télévision). Au sein des catégories supérieures (niveaux 3 et 4), de très nombreux commerçants et gérants de lodges disent avoir investi dans des appareils électroménagers dont ils ne peuvent en réalité jamais se servir faute de voir leurs disjoncteurs sauter. « Je ne peux pas à la fois cuisiner et avoir de la lumière ! J'ai acheté une machine à laver, toute neuve, à 50 000 roupies mais ne m'en suis jamais servi une seule fois ! On se bat vraiment beaucoup avec l'électricité ici » explique la propriétaire d'un des lodges les plus réputés de la bourgade²⁰⁶. « Nous aimerions bien avoir d'autres appareils électriques, surtout une machine à café, mais nous n'avons déjà pas quoi passer l'aspirateur ! » ; « mon grille-pain ne marche pas, le matin, je suis obligé de préparer les toasts des clients sur une poêle en utilisant le gaz » se plaignent coup sur

²⁰⁵ Réserve cimentée de quelques mètres cube permettant de mettre l'eau sous pression, sans air, avant que celle-ci ne s'engouffre dans la conduite.

²⁰⁶ D. P. Sherpa le 2 avril 2015.

coup deux autres tenanciers rencontrés le même jour²⁰⁷. Ce manque est d'autant plus mal vécu que seule une très petite minorité de villageois (les consommateurs de niveau 5) semble pouvoir jouir de toute l'électricité qu'elle souhaite. Parmi elle, l'ensemble des cinq propriétaires de *pubs* et cafés du bourg, dont les équipements et les intérieurs font tant fantasmer les autres villageois, et notamment les autres propriétaires de lodges. « C'est un "système partagé", rétorque A. P. Sherpa - administrateur du comité villageois de l'électricité, et propriétaire de l'un de ces grands lodges et café, plus avez participé au financement de la centrale, plus vous avez le droit à un nombre élevé de kilowatts »²⁰⁸. Outre le fait que cette répartition soit en elle-même inéquitable - puisque plus les riches captent d'électricité, plus leurs possibilités de s'enrichir s'accroissent par rapport aux autres, celle-ci renforce chez certains habitants la conviction d'une gestion opaque et prévariquée, favorisant l'abus de pouvoir. « A. P. a le droit de distribuer l'électricité et de la couper. Il est le patron, il peut la couper et en prendre tant qu'il veut sous prétexte que c'est lui qui l'a amenée » explique l'un des propriétaires de lodges du centre du village. Le coordinateur du comité des utilisateurs d'électricité²⁰⁹ fait lui état d'un certain malaise :

« La centrale était prévue pour 100 kW mais ne tourne qu'à 70 kW au maximum. On fait venir des ingénieurs de Katmandou, ils disent qu'il faut changer une pièce sur la centrale, mais A.P. ne fait rien pour réparer. On n'a pas trop envie de lui réclamer tout le temps, on ne veut pas créer de situation de conflits ». « Non, ce n'est pas bien géré parce qu'ils n'organisent pas de réunions publiques et ne publient pas les registres annuels », explique enfin un petit commerçant très impliqué dans la vie de Lukla²¹⁰.

**Répartition théorique de l'électricité et de son tarif entre les différents consommateurs de Lukla
(Figure n° 57)**

	Niveau 1 1 ampère (220 W)	Niveau 2 2 ampères (440 W)	Niveau 3 6 ampères (1320 W)	Niveau 4 1 phase (3 kW)	Niveau 5 3 phases (10 kW)	Niveau 6 Illimitée (administration, banques et télécoms)
Part des clients (sur 184)	35 % (65)	30 % (55)	12 % (22)	15 % (28)	3 % (6)	5 % (8)
Tarifs (unité supp. = 1 kW)	350 / mois	100 / mois + 10 nrs / u	300 / mois + 10 nrs / u	400 / mois + 10 nrs / u	10 nrs / W	10 nrs / W

Conception & réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : A. P. Sherpa

²⁰⁷ D. Sherpa et I. T. Magar.

²⁰⁸ Rencontré le 10 avril 2015.

²⁰⁹ S. Sundash, rencontré le 6 avril 2015.

²¹⁰ B. D. Lama, rencontré le 6 avril 2016.

2.4. Le réseau de la Khumbu Bijuli Company : une réussite technique mais un modèle de gestion économique contesté et contestable

Le dernier système de production et de distribution d'électricité de la région de l'Everest est celui de la centrale hydroélectrique de Thame. D'une capacité de 640 kW²¹¹, cette micro-centrale est de loin la plus puissante et la plus sophistiquée du Khumbu. C'est aussi la seule à avoir dès le début été imaginée pour recouvrir un bassin de consommateurs recouvrant plusieurs villages. Outre Namche Bazaar et Khumjung, elle alimente en effet seize localités du centre du Khumbu et de la vallée de la Bothe Kosi, soit un total de près de 900 foyers.

Fruit d'une étude norvégienne menée au début des années 1970, le projet fût récupéré en 1978 par le Gouvernement autrichien, alors désireux d'utiliser cette construction pour promouvoir et exporter son savoir-faire industriel. Après de longues négociations avec le Gouvernement népalais²¹², la construction débuta en 1980 sur les rives de la Bothe Kosi, au niveau du village de Thamo. A l'été 1985, le projet touchait à sa fin lorsqu'une rupture de lac glaciaire situé quelques kilomètres en amont, ravagea le fond de la vallée²¹³. Relocalisé au niveau du village de Thame, et captant désormais les eaux de son torrent, la Thame Khola, les travaux ne redémarrèrent qu'en 1990, et ne s'achevèrent finalement que quatre années plus tard. Construite dans une vallée aux ressources en eau pléthoriques, et par ailleurs nantie d'un bassin de rétention de 2 000 m³ (voir « Figure n° 58 ») cette centrale située à 3 600 mètres d'altitude présente l'avantage de ne connaître aucune baisse de production, y compris durant la saison sèche. Au niveau de la prise d'eau, son système de déversoir tyrolien²¹⁴ entièrement bétonné, permet en outre de maximiser la captation des eaux tout en prévenant la pénétration de sédiments susceptible d'obstruer le canal. Enfin, deux sources, situées dans le secteur sont par ailleurs captées pour compléter l'approvisionnement en eau du système. Très pures, durant la mousson, ces deux sources viennent se substituer aux eaux sales de la Thame Khola, permettant ainsi d'éviter l'encrassement des canaux et du bassin. Cette manœuvre réduit d'autant les interventions d'entretien, et donc les nombreuses coupures électriques dont sont coutumiers les consommateurs raccordés aux autres centrales de la région. Sur le plan technique, la centrale de Thame est une véritable réussite. Pour ces raisons, la centrale de Thame est souvent présentée comme un modèle dans le pays et les habitants ne manquent pas d'éloges à son sujet :

« Nous avons voyagé ailleurs au Népal et nous savons que notre production d'électricité est très bonne » ; « Lorsque d'autres népalais viennent ici, ils se demandent souvent où sont les fils électriques. En fait ils sont enterrés. C'est vraiment le meilleur système du Népal ! » ; « Si le système électrique était le même partout au Népal, le pays serait totalement transformé²¹⁵ ».

²¹¹ Sa capacité passera à près d'un mégawatt en 2018.

²¹² A l'origine, six turbines devaient être installées. L'Autriche devait se charger de l'ingénierie et de fournir les machines, le Népal financer l'ensemble de la construction. Face à l'impossibilité du Népal de prendre en charge ces coûts, l'Autriche accepta de prendre part au financement, réduisant toutefois le projet à deux turbines.

²¹³ La catastrophe du Dig Tso ne fit cependant aucune victime ou autre dégât matériel, à l'exception de ponts.

²¹⁴ Structure d'entrée d'eau à travers laquelle l'eau est extraite de l'écoulement principal par le franchissement d'un seuil, puis captée par un système de gouttière.

²¹⁵ A. D. Sherpa, Namche Bazaar 18 mars 2016 ; A. Magar, A. P. Sherpa, Namche Bazaar, le 19 mars 2016 ;

Organisation du système hydroélectrique de Thame (Figure n° 58)

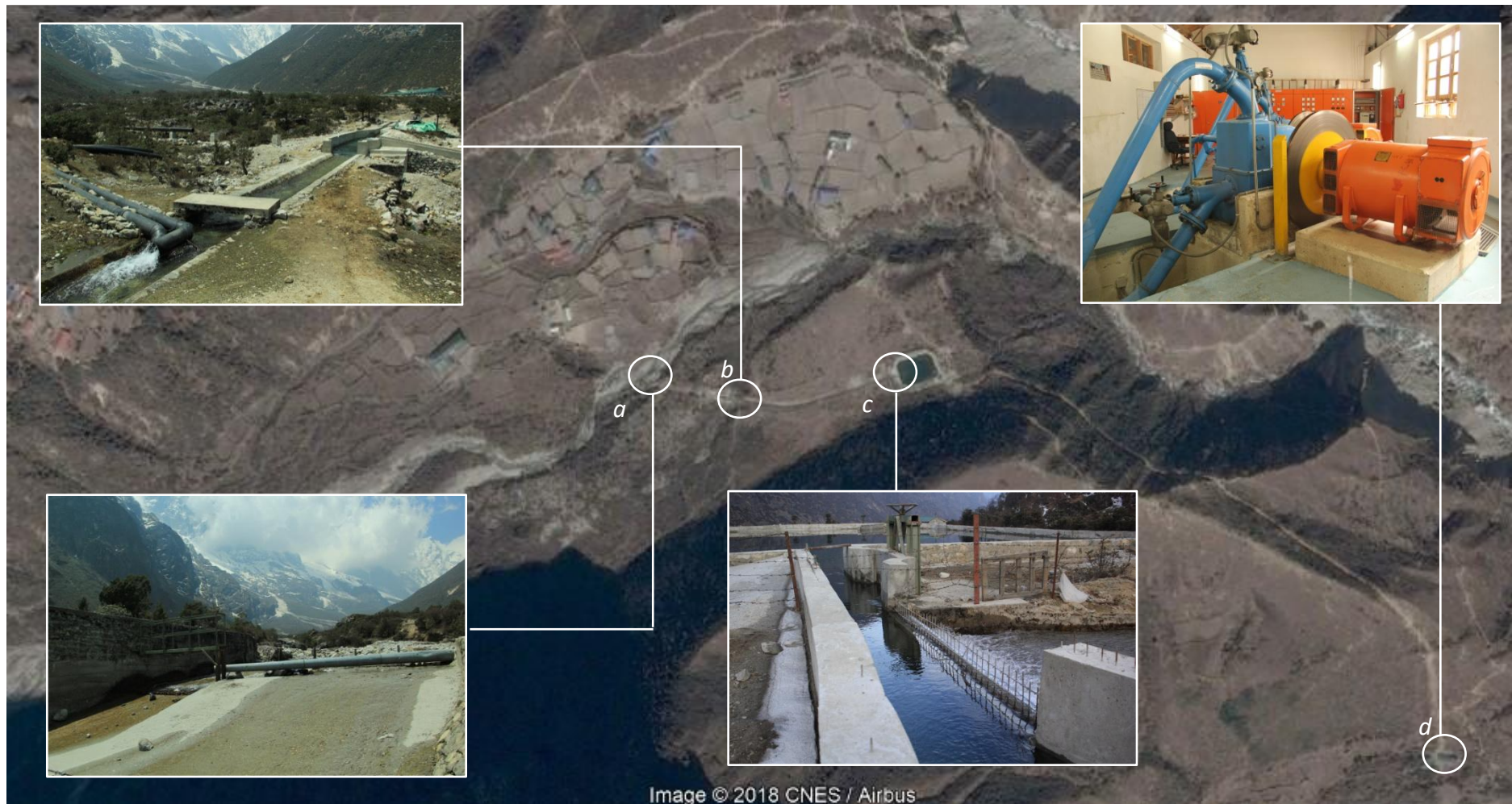


Image © 2018 CNES / Airbus

a) Déversoir tyrolien ; b) Sources de printemps se déversant dans le canal principal ; c) Bassin de rétention ; d) Turbine et générateur de la centrale

Conception & réalisation : Jacquemet E., 2018. Clichés : Jacquemet E., Avril 2014 & Février 2016. Image : CNES / Airbus, 2018.

D'un point de vue économique en revanche, la viabilité du modèle reste encore à consolider. A l'instar de Lukla, la Khumbu Bijuli Company, l'entreprise publique qui gère la centrale depuis 1994, a instauré une grille tarifaire subdivisée en cinq catégories de clients. Les catégories de client 1 et 2 bénéficient de tarifs sociaux. Les clients des niveaux 3, 4, 5 payent une mensualité fixe ainsi que des suppléments en fonction de leur consommation, mesurée grâce à des compteurs. Les revenus dégagés par la Khumbu Bijuli Company, permettent de faire face aux coûts de maintenance et de payer les salaires des quinze techniciens, administrateurs et employés. En revanche, ce modèle ne permet pas de constituer un capital suffisamment important pour réaliser l'ensemble des nouveaux investissements dont la centrale a obligatoirement besoin pour augmenter sa capacité de production, et finalement répondre à la demande²¹⁶.

**Répartition théorique de l'électricité et de son tarif entre les différents consommateurs de la KBC
(Figure n° 59)**

Année	Nbre de clients	Niveau 1 (100 W)		Niveau 2 (1 200 W)		Niveau 3 (3 kW)		Niveau 4 (8 kW)		Niveau 5 (30 kW)	
		Prix (npr)	Part des clients	Prix (npr)	Part des clients	Prix (npr)	Part des clients	Prix (npr)	Part des clients	Prix (npr)	Part des clients
2005	729	70	31	700	52	300*	12	800 *	4	3000*	0,4
2016	874	100	~ 20	1300	~ 60	500*	~ 15	1000*	4,5	4000*	0,3

*+ 11 NPR par unité supplémentaire consommée

Conception & réalisation : Jacquemet E., 2017. Source : C. Sherpa, technicien en chef à la KBC, 29 mars 2016

Pour pouvoir réaliser ces investissements, améliorer l'état de ses finances et répondre aux besoins grandissants, depuis février 2016, la KBC a opté pour une double stratégie. D'une part, elle a acté une augmentation significative de ses différentes grilles tarifaires. D'autre part, en saison touristique, elle a décidé de libérer davantage d'énergie pour les plus gros consommateurs, c'est-à-dire les lodges, en réduisant sur certains créneaux horaires, la quantité de celle auxquels les plus petits consommateurs ont théoriquement le droit. Bien évidemment, cette mesure est perçue de façon totalement antagonique entre les consommateurs affiliés aux tarifs commerciaux et ceux qui bénéficient de la tarification sociale. Les premiers se montrent satisfaits de cette initiative et très compréhensifs vis-à-vis de l'augmentation générale des tarifs :

« Si le prix de l'électricité augmente, c'est parce qu'il faut investir dans de nouvelles turbines. » ; « La KBC a des emprunts à rembourser, c'est donc bien que les tarifs augmentent » ; « L'électricité n'est pas si chère par rapport au bois ou au kérosène et au gaz, ces ressources que nous sommes obligés d'importer. Je suis content de soutenir la KBC. Mais je comprends que ça puisse être cher pour les plus modestes. » ; « Si l'on veut que tout fonctionne, on doit soutenir la KBC et payer plus cher. Il y a eu plusieurs

²¹⁶ Parmi ces investissements figure l'achat et l'installation d'une nouvelle turbine qui devrait permettre d'élever la production de 620 à 960 kW. L'installation de nouvelles conduites de diamètres supérieures nécessaire à ce projet a été réalisée à l'été 2015. Le coût de cette opération, 40 000 dollars, a été financé par l'Inde via son ambassade. La KBC aimerait que le Gouvernement autrichien, via l'ONG EcoHimal, participe à hauteur de 50 % à l'achat de la nouvelle turbine dont le coût est estimé à 50 000 dollars, une fois livrée à Katmandou. Son installation est prévue pour l'année 2018.

réunions à Namche et il s'est dit que si des familles ne pouvaient absolument pas payer, on paierait plus cher pour elles, mais nous tous devons faire un effort, sinon on ne pourra jamais développer la capacité de la centrale.²¹⁷ »

L'avis des consommateurs du « niveau 2 » est lui nettement moins positif. Non seulement, la facture mensuelle de ces foyers a presque doublé, passant de 700 à 1 300 roupies, mais surtout, en saison touristique, soit durant plus de la moitié de l'année, la réduction de leur ampérage les prive de toute utilisation possible de leurs plaques de cuissons (ou autres appareils énergivores) aux moments les plus cruciaux de la journée, c'est-à-dire entre 6h et 9h chaque matin et chaque soir. Les plus pauvres ont donc l'impression de se serrer la ceinture pour que les plus riches en profitent, tout en payant plus. L'inégalité réside aussi dans le fait que l'augmentation tarifaire est proportionnellement beaucoup plus élevée pour les consommateurs sociaux que pour les consommateurs commerciaux. En effet, si le prix de l'abonnement mensuel augmente de 20 % pour ces derniers, le tarif pour toute unité énergétique supplémentaire consommée (qui représente généralement 80 % du montant de la facture totale) reste lui fixé à 11 roupies. Au-delà, c'est la gestion même de la compagnie locale qui est remise en cause. En théorie, la KBC est détenue à 15 % par la Nepal Electricity Authority et à 85 % par ses consommateurs-usagers, représentés par une équipe de direction élue tous les cinq ans (huit personnes en tout). Les consommateurs sociaux estiment toutefois que cette direction est devenue sourde et son pilotage opaque. L'un des représentants du *ward* de Khunde explique :

« La KBC se fiche de l'opinion publique. Il n'y a que quelques personnes qui décident à la KBC. L'augmentation des tarifs n'a pas été souhaité par la population mais par les personnes qui ont le pouvoir. A mon avis ils devraient plus impliquer la population et non les puissants. Avant les décisions étaient discutées par tout le monde, désormais seuls les puissants décident. » - Mais si les tarifs augmentent c'est aussi pour permettre d'investir ? » - Oui cela permettra de financer l'achat et l'installation de la nouvelle turbine mais le prix ne baissera pas pour autant après ces travaux, or ce nouveaux tarif est élevé pour tous ceux qui ne vivent que de l'agriculture »²¹⁸.

Un guide de trekking originaire du même village complète :

« Les représentants de la KBC se sont réunis entre eux pour discuter de l'augmentation des tarifs, sans nous consulter. Jusqu'à il y a peu de temps la KBC était bien gérée mais ils ont tendance à faire de plus en plus de réunions en privé, depuis Katmandou, alors qu'ils devraient nous inclure dans les discussions. C'est peut être un peu cher pour le niveau 2, mais comparé à Katmandou ça reste bon marché et le système est meilleur, donc il faut relativiser. Mais nous devons rester vigilant pour ne pas que dans quelques années, ils recommencent à multiplier le prix par deux sans nous demander. »²¹⁹

A Namche Bazaar, un employé de la banque confirme : « la plupart des personnes que je reçois depuis mars ne sont pas satisfaites car il n'y a pas eu de réunions publiques sur la hausse des prix de

²¹⁷ L.T. Sherpa, le 19 mars 2016 ; C. K. Sherpa, le 21 mars 2016 ; S. J. Sherpa, le 16 mars 2016 ; P. Sherpa, le 19 mars 2016. Entretien effectué à Namche Bazaar.

²¹⁸ K. T., rencontré le 29 février 2016.

²¹⁹ K. T., rencontré le 3 mars 2016.

l'électricité. Peut être 75% des clients que j'ai reçus à la banque se sont plaints et plusieurs ont décidé de ne pas payer l'augmentation incluse dans le nouveau tarif. »²²⁰

De son côté, C. Sherpa, technicien en chef et employé le plus élevé dans la hiérarchie de la compagnie que nous ayons pu rencontrer, défend la stratégie mise en place par la structure par plusieurs arguments *a priori* légitimes :

« Nous n'avons pas augmenté les tarifs depuis longtemps. Il y a de l'inflation et nous voulons nous caler sur les prix nationaux. Depuis le début, nous avons toujours annoncé qu'il faudrait augmenter régulièrement les prix pour assurer notre survie [ce qui est effectivement annoncé dès 1998²²¹]. Cette hausse des prix est nécessaire pour améliorer la capacité de consommation des clients. Les coupures évoquées par les clients du niveau 2 sont temporaires. Avec l'augmentation de la production nous devrions pouvoir leur permettre d'utiliser leurs plaques électriques toute la journée, même en saison touristique. »²²²

Dans ce contexte, la stratégie mise en place par la KBC est-elle juste ou injuste ? Si les décideurs de la KBC font effectivement en sorte que le centre, c'est-à-dire les propriétaires de lodges principalement situés à Namche Bazaar, crée plus de richesse afin que celle-ci permette à tous y compris aux ménages des villages périphériques de bénéficier de plus d'énergie, et s'ils le souhaitent d'accéder par la suite à des niveaux de consommations supérieurs, alors le modèle peut être considéré comme juste. Pour le moment, cette relation est injuste et tendancieuse, car l'effort financier consenti pour la mise en œuvre de cette stratégie est proportionnellement nettement plus élevé pour les utilisateurs sociaux que pour les utilisateurs commerciaux envers lesquels c'est l'augmentation du prix de l'unité supplémentaire consommée qui aurait dû être actée, et non celui du prix de départ qui n'est finalement qu'assez insignifiant.

²²⁰ T. Sherpa, rencontré le 22 mars.

²²¹ Rachbauer D., 2001.

²²² Thamo, le 29 mars 2016.

3. Valorisation et gestion de la ressource en eau : un processus de développement incontestable entaché par des problèmes de partage

शानित मेरे जिम्मेवारी । हमी सबै मिलिजुलि चनताको
हित गरें।

« *Sanita mero jibhovari. Hami sabo milijuli
janatako hita garam* ».

« *La paix est ma responsabilité. Ensemble,
œuvrons pour l'intérêt général.* »

Devise inscrite sur le fronton de la centrale
hydroélectrique de Thame.

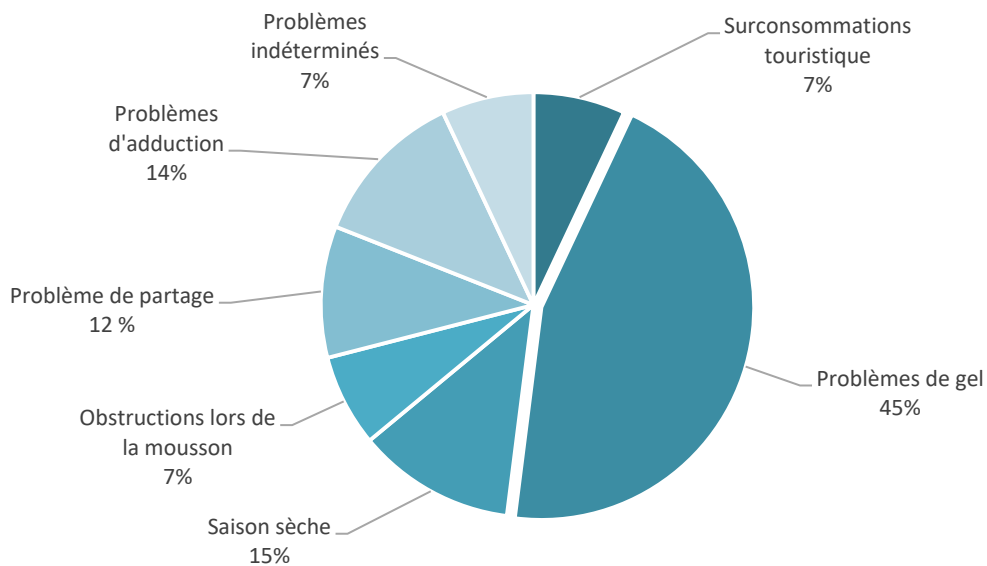
En règle générale, les habitants de la région de l'Everest ne manquent pas d'eau, et en premier lieu d'eau domestique. Jusqu'à l'automne 2017, seul le village de Khumjung, souffrait d'indisponibilités chroniques en l'absence de cours d'eau, de source abondante et de la très grande perméabilité des sols (Götz et *al.*, 2015). Sur l'ensemble des enquêtes réalisées au cours des terrains de recherche, 88,5 % des individus déclarent en effet avoir suffisamment d'eau au cours de l'année pour mener à bien l'ensemble de leur activité domestique ou commerciale.

Si l'eau est disponible, son accessibilité elle, pose néanmoins davantage de problèmes. Parmi l'ensemble des individus questionnés par le programme de recherche, 65 % expliquent en effet faire face à des difficultés régulières d'accès. Parmi les contraintes identifiées par les plaignants, il est intéressant de constater que les problèmes de surconsommations qui se produisent lors des saisons touristiques ne représentent que 7 % des occurrences. Ce résultat invalide largement l'hypothèse d'une pression sur la ressource provoquée par le tourisme. Non, le touriste n'a rien d'un redoutable « eau-mnivore ». Il ne crée ni carence, ni pénurie. Il est en revanche vrai que dans certains villages de taille intermédiaire, dépourvus de réseau d'adduction performant, des comportements de *free-riders* existent parmi certains propriétaires de lodges. Comme à Lukla auparavant, ceux-ci peuvent donner lieu à des micro-luttes de branchements/débranchements entre concurrents. Toutefois, ces problèmes de partage de la ressource n'ont rien de spécifiques au Khumbu. Ils se retrouvent aussi bien dans d'autres régions non touristiques du Népal (Upreti, 2002), comme d'ailleurs dans le reste du monde.

Avec la mise place de nouveaux systèmes de distribution, aucune contrainte physique ne semble plus peser sur l'accès à l'eau dans les deux plus gros bourgs touristiques de la région. À l'échelle du Khumbu, on observe à cet endroit une nette inégalité en fonction du poids démographique des localités et de leur importance au sein du système touristique. Très peuplés et très touristiques, Lukla et Namche Bazaar n'ont eu aucun mal à tirer bénéfice de leur emplacement et du capital social de certains de leurs habitants pour se faire en grande partie offrir leurs réseaux d'adduction. Dans les plus petits hameaux en revanche, les habitants et entrepreneurs, déjà pénalisés par les longues périodes de gel, ne peuvent compter que sur leur propre capital économique pour s'approvisionner

en eau domestique, comme d'ailleurs en électricité. Dans ces hameaux, certains habitants expliquent qu'ils peinent à recevoir des aides de la part de leur VDC de rattachement pour améliorer leur accès à l'eau dans la mesure où « tout l'argent reste à Namche Bazaar ²²³ ». D'inégale, la position de ces hameaux par rapport à la valorisation de la ressource dans les bourgs et plus gros villages deviendrait alors inéquitable.

Problèmes d'accès à la ressource en eau dans les villages enquêtés (Pharak inclus)
(Figure n° 60)



Conception & réalisation : Jacquemet E., 2016. Source : Jacquemet & Sherpa, 2015/2016 ; Faulon, 2015/2016

Abondamment fréquentée par les visiteurs étrangers, scrutée depuis des décennies par des scientifiques, doublement protégée par son statut de parc national et son inscription sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité, il n'y a rien de surprenant à ce que les habitants du Khumbu aient tous accès à l'électricité. Les craintes suscitées par la théorie de la dégradation des milieux, à partir des années 1970, ont contribué à l'essor des projets hydroélectriques en tant que source d'énergie alternative à l'utilisation des ressources forestières (Rachbauer, 2001). D'autre part, et peut-être davantage encore que dans le développement des systèmes d'adduction, moins techniques, les Sherpas ont su jouer de leur capital social pour amener des bailleurs à soutenir leurs projets. Certes, plusieurs centrales de la région sont nées de circonstances géopolitiques (volonté du Gouvernement autrichien d'exporter son savoir-faire, transferts de projets initialement prévu dans le district de Gorkha) mais la majorité des autres centrales hydroélectriques du Khumbu ont été initiées par d'anciens alpinistes et touristes. Ceci tend à confirmer l'hypothèse selon laquelle le tourisme apparaît comme un opérateur important pour valoriser des ressources et en faire profiter des communautés locales. Le plus souvent en effet, la valorisation d'une ressource s'effectue grâce à un

²²³ A. G. Sherpa, représentant du *ward* de Yillajung, rencontré le 26 mars 2015.

point de vue distancié par rapport au territoire (François *et al.*, 2006). Par ailleurs, la réalisation et la pérennisation du fonctionnement de ces centrales, battent en brèche le cliché qui tend à faire de toute initiative portée par des touristes un simple acte de charité ancrée dans une logique postcoloniale d'ingérence. Ces différents projets ne pourraient aboutir sans coopérations sincères et durables entre les locaux et leurs hôtes. Dans le Khumbu, tous les projets de centrale hydroélectrique ont été accompagnés, ou sont accompagnés, d'un véritable transfert de connaissances. Même si les administrateurs continuent d'être dépendants d'aides financières extraterritoriales lorsqu'il s'agit de bâtir ou d'améliorer les capacités de leurs centrales, une grande autonomie des opérateurs peut être constatée sur le plan technique. La réalisation de la centrale de Monjo par Pemba Norbu Sherpa, l'ingénieur de Portland, le projet de nouvelle centrale par les gestionnaires et techniciens de Lukla, tout comme les nombreux autres portés par la KBC (extension de la centrale actuelle, création d'une nouvelle petite centrale, développement des formations auprès des techniciens de la région, volonté d'interconnexion avec les autres réseaux villageois et le réseau national) montrent que les populations locales acquièrent les compétences suffisantes pour prendre leur destin énergétique en main.

Il ne s'agit pas de broser un portrait idyllique de la dynamique de développement des réseaux locaux. Ces réseaux techniques sont avant tout des réseaux territoriaux (Dupuy, 1987). Ils dessinent une hiérarchie spatiale sur le territoire et mettent en évidence les relations de pouvoir qui sous-tendent la société locale. « L'eau apparaît comme un moyen privilégié pour la société locale d'exprimer ses tensions, qu'elles soient des oppositions entre groupes et individus, ou des jeux de pouvoir et d'identité » (Aubriot, 2012, p. 252) ». L'exemple de la distribution de l'électricité par la KBC, montre comment Namche Bazar, qui polarise l'ensemble de la population de touristes et des services à fortes valeurs ajoutées, s'assure un approvisionnement prioritaire par rapport à la vallée de la Bothe, périphérie qui produit pourtant la ressource. Le développement des réseaux de distribution tant de l'électricité dans le VDC de Namche Bazaar que de l'eau domestique de Lukla, semble par ailleurs aller de pair avec des logiques de concentration de pouvoir voire de prévarication de la gestion des ressources au profit de la minorité la plus riche. Au-delà de contraintes physiques réelles (gel, et dans une moindre mesure, hausse des besoins notamment durant la saison sèche), c'est autour de la question du partage que semble être le véritable problème. Dans le Pharak en particulier, l'analyse de la gestion des ressources en eau domestique et en eau énergie met en évidence une fragmentation de la distribution. Elle aboutit à une perte de rationalité dans la valorisation de l'eau et renforce les problèmes de partage à l'échelle des villages et de la région. Cette analyse, surtout, révèle l'existence de rivalités autour de l'accès à la ressource foncière entre populations originaires ou non originaires de la région. Ceci sera étudié plus en détail, au cours des deux chapitres suivants.

Chapitre 4

—

Trouver et conquérir sa place : stratégies de (dé)placements vers et à travers « l'espace-tremplin » du Khumbu

« Lui, il est pas là pour être ici ! ».

Expression populaire.

Le deuxième chapitre a montré que les acteurs sont dotés d'un accès inégal aux ressources. Certains, comme les propriétaires de lodges ou les guides de trekking, bénéficient d'un emplacement central dans le dispositif touristique. Parce qu'ils disposent des compétences suffisantes pour les recevoir et les accompagner, ils entretiennent des relations directes et privilégiées avec les touristes. D'autres en revanche, comme les porteurs, les agriculteurs ou les gérants de tea-shops, n'occupent que des emplois peu ou pas qualifiés, nettement moins bien rémunérés. Leurs contacts avec les touristes sont inexistantes ou beaucoup plus limités. Par conséquent, leur place apparaît secondaire au sein du système touristique.

Les flux touristiques sur le territoire ont par ailleurs conduit à une inégalité certaine entre les différents villages. Les habitants des localités situées entre les points de départ et d'arrivée des trekkers, c'est-à-dire entre Lukla, Gorak-Shep et Gokyo bénéficient des meilleurs emplacements fonciers. Dans le même temps, la distribution des flux touristiques a alimenté les disparités entre les différentes structures socioprofessionnelles des villages. C'est un fait indéniable, il se trouve plus de propriétaires de lodges à Lukla ou Namche Bazaar que dans la vallée de la Bothe Kosi. Les paysans-sherpas, constituent eux-mêmes la population majoritaire des villages situés en-dehors du principal sentier touristique alors qu'ils sont grandement absents des deux grands bourgs touristiques. Quant aux porteurs qui suivent ou devancent les groupes de trekking, très peu seulement résident à l'intérieur du Khumbu. A quelques exceptions près, tous originaires des basses vallées.

Il ne faudrait néanmoins pas considérer que les individus soient tous immobiles, incapables de rectifier et d'améliorer les positions qu'ils occupent au sein du système touristique. A ce niveau, l'hypothèse est au contraire que chaque acteur cherche à améliorer la position qu'il occupe. De fait, on peut légitimement penser que les habitants originaires des régions voisines, les *outsiders*, cherchent à s'installer dans le Khumbu pour accéder à de meilleures places. Pour ces derniers, on imagine néanmoins que la mise en place de cette stratégie ne soit pas aisée dans la mesure où les *insiders*, qu'ils soient qualifiés ou non, monopolisent déjà les meilleures positions et n'ont *a priori* pas intérêt à les céder. Toutefois, cette hypothèse n'a rien d'absolue ni de définitive. Dans ce système touristique très convoité, des porosités existent. En effet, les populations déjà implantées dans le Khumbu peuvent elles-mêmes vouloir gagner d'autres emplacements qui leur permettent d'accéder à de nouvelles opportunités. Avec leurs marchés, leurs infrastructures de transports, leurs systèmes

de santé ou d'éducation performants, la métropole de Katmandou, ainsi que les pays étrangers, offrent de multiples ressources extraterritoriales dont les habitants du Khumbu peuvent juger qu'elles leurs seront plus profitables, ou qu'elles les aideront à valoriser celles qu'ils exploitent déjà localement. Ainsi, pour les guides et porteurs d'altitude par exemple, il est souvent plus judicieux de rejoindre la ville :

« C'est plus facile de devenir guide de montagne lorsqu'on vient de Katmandou que quand on a grandi dans un village. À Katmandou on a accès aux ordinateurs et beaucoup de contacts avec les étrangers. [...] Les climbing sherpas qui vivent à Katmandou ont de belles opportunités pour gagner de l'argent et pour se forger un meilleur avenir » rapporte un jeune *sirdar* (chef d'expédition) travaillant dans une agence de trekking (Senn et al., 2009 : 7'45).

Par conséquent, accéder ou demeurer dans le Khumbu n'est pas nécessairement un objectif en soi, mais peut en revanche servir d'espace de transition, ou mieux encore de ce qu'on pourrait nommer un « espace-tremplin », pour améliorer sa position sociale. D'où le choix du sous-titre de ce chapitre : stratégies de (dé)placements vers et « à travers » le Khumbu.

Bien entendu, la conquête de ces places, fut-elle à l'échelle micro-géographique, ne s'effectue pas de façon fortuite. Qu'il cherche à déplacer son commerce d'une rue à une autre, qu'il décide de s'engager comme porteur d'altitude, ou qu'il projette de partir à l'étranger dans une véritable logique de migration, l'individu doit être doté d'un certain nombre de prédispositions pour mener à bien sa stratégie. Une condition physique suffisante lui sera nécessaire s'il part en montagne, un capital économique, social, spatial (épargne, niveau d'instruction, réseau social, connaissance préalables des lieux) le seront tout autant pour un migrant. Par ailleurs, la prise de décision de l'individu sera nécessairement ancrée dans un ensemble de référentiels renvoyant au champ spatial. « Ces éléments référentiels ne sont pas donnés, c'est-à-dire qu'ils sont conçus ici comme des construits inventés ou perpétuellement remaniés tant dans leur réalité que dans leur fonction. » (Hoyaux, 2016 : 3). Pour le dire autrement, l'individu constituera à chaque fois son projet en fonction de paramètres exogènes - d'un contexte - qu'il se représente plus ou moins justement, mais sur lequel il ne peut avoir de prise. Le commerçant sera attentif au niveau de concurrence ou à la fréquentation des clients dans le quartier qu'il convoite, le porteur d'altitude à l'évolution des conditions qu'il perçoit sur et autour de la montagne, l'émigrant sera naturellement réceptif à la situation politique, économique, sociale ou sécuritaire qu'il sait ou croit prévaloir à la fois dans son propre pays et dans celui qu'il souhaite rejoindre.

« Dans cette posture, il n'y a ni aléa ni vulnérabilité en soi, il n'y a que des potentialités, des ressources qui sont plus ou moins activées, actualisées, mises en lumière selon les situations, selon le monde que se configure l'habitant à un moment donné de son existence au sein d'un univers à la fois contingent (car il peut être ou ne pas être) et prévisible (car anticipé). La réflexion menée ici insuffle l'idée que l'existence est une mise en jeu maîtrisée de soi à travers l'utilisation et le sens que l'habitant donne à l'espace pour construire sa place au sein de la société, ou pour le moins, au sein de collectifs sociaux auxquels il se réfère et croit appartenir » (Hoyaux, 2016 : 3).

L'imaginaire joue un rôle dans l'élaboration de ces stratégies d'émancipation. Selon le sociologue Arjun Appadurai, celle-ci tend à occuper une place centrale dans le quotidien d'un nombre de personnes de plus en plus important à mesure que les flux de personnes, d'images, d'idées et d'informations croissent à travers le monde. « Davantage de gens, dans de plus nombreuses parties du monde peuvent envisager un éventail de vies plus large que jamais. » Cela ne signifie pas que les individus seraient davantage heureux mais que « même la plus désespérée des vies est aujourd'hui ouverte au jeu de l'imagination » (Appadurai, 1996 : 98). Selon lui :

« Ce changement est notamment dû aux médias, qui présentent un stock riche et toujours changeant de vies possibles, dont certaines pénètrent l'imagination vécue des gens ordinaires avec plus de succès que d'autres. Non moins importants sont les contacts avec, les nouvelles de, les rumeurs concernant ceux qui, dans le voisinage social de chacun, sont devenus les habitants de ces mondes lointains. » (*ibidem*).

Comme le montre Geneviève Cortes (2000) ou Thomas Fouquet (2007) à travers les exemples des processus migratoires depuis la Bolivie et le Sénégal, la place que l'individu imagine pour lui-même et celle qu'il imagine pouvoir gagner par rapport aux autres, est même bien souvent égale voire supérieure aux finalités exclusivement utilitaires. « Pour quiconque a son lopin de terre dans ces régions, « l'ailleurs » est une promesse de meilleurs revenus, une perspective de reconnaissance et d'ascension sociale » (Cortes, 2000 : 316)

« Le voyage migratoire, désormais loin de véhiculer le seul travailleur immigré des années 60 et 70, confère avant tout un statut d'ainé social à ses auteurs [...]. Le projet de départ traduit ainsi au moins autant des quêtes de prestige social et d'émancipation (avec, en filigrane, la nécessité de trouver les moyens de devenir adulte), que de liquidités. » (Fouquet, 2007 : 85).

Ainsi, l'objectif de ce chapitre est double. Premièrement, il vise à comprendre de quelles manières et selon quelles logiques les *outsiders* qui œuvrent pour le système touristique du Khumbu parviennent à y accéder et à y conquérir leur place. Deuxièmement, il souhaite appréhender ce que les acteurs originaires de cette région, ceux qui ont déjà accès à tout ou partie des ressources, font des différentes places dont ils héritent pour améliorer leur bien-être et celui de leur famille. Dans les pages qui suivent, l'idée n'est pas tant de se focaliser sur les projets des personnes interviewées, sinon de mettre en évidence des trajectoires de vie. Si certains individus expriment clairement ce à quoi ils aspirent : « partir aux Etats-Unis », « investir dans l'éducation des enfants », la plupart du temps en effet, les projets de ces acteurs restent flous et indéfinis (Crozier & Friedberg, 1977). Et ces derniers ne manquent d'ailleurs pas de l'exprimer avec beaucoup d'humour et de dérision :

« Mes projets... ? Répondre au téléphone pour enregistrer les nuitées des touristes et réciter des mantras pour les faire venir ! » plaisante un premier propriétaire de lodge²²⁴.
« Comme tout le monde, je finirai au sommet de la colline » philosophe un commerçant

²²⁴ N. Sherpa, rencontré le 16 mars 2015 à Namche Bazaar.

rai, désignant explicitement l'endroit où se déroulent les crémations²²⁵. « Les Népalais n'ont pas de planning ! » conclut un habitant de Lukla²²⁶.

L'analyse des parcours spatio-socioprofessionnels des individus, de même que la comparaison avec ceux des générations qui les précèdent ou qui les suivent, fournit en revanche un matériau tout à fait fiable et suffisant pour appréhender ce que les acteurs touristiques du Khumbu font de leurs compétences et ressources.

²²⁵ S. R. Rai, rencontré le 15 mars 2015 à Namche Bazaar.

²²⁶ N. Sherpa, le 3 avril 2016.

1. Intégrer l'Eldorado himalayen : stratégies d'accès au système touristique local par les *outsiders*

« Pour trouver du travail de porteur Lukla est le meilleur endroit. Mais pour trouver du travail dans les hôtels sherpas, Namche Bazaar est le meilleur endroit. »

Un propriétaire de tea-shop *in* Beillevaire :
2012, 25'33.

« Welcome to Namche Bazaar (3445 m) - You are in the land of Sherpa and Sherpani » annonce l'affiche publicitaire d'un opérateur Internet sans fil juste avant d'arriver dans la bourgade. A l'instar de Namche Bazaar, plus d'un demi-siècle de littérature et de filmographie alpine ont contribué à façonner l'image d'un Khumbu exclusivement sherpa. Certains chercheurs eux-mêmes s'y emploient. Jérémy Spoon et Lhakpa Norbu Sherpa écrivaient en 2008, dans un article abondamment repris, que « sur les près de 6 000 personnes qui viv[ai]ent au sein du Parc et sa zone tampon, environ 90 % [étaient] Sherpas²²⁷ » (2008 : 70). La population est en réalité beaucoup plus diversifiée puisque selon le dernier recensement, 38 % des habitants du Khumbu ne sont pas Sherpas (CBS, 2012). Par ailleurs, l'enquête menée au cours des terrains 2015 et 2016 montre que 31 % de la population sondée n'était pas native du territoire. Pourquoi et comment ces *outsiders* ont-ils réussi à intégrer la région ? Cette sous-partie commencera par s'intéresser aux stratégies des populations étrangères peu qualifiée avant d'étudier celles de ceux qui le sont.

1.1. Fuir pour (sur)vivre

Les migrations vers le Khumbu ont essentiellement été vues comme liées à l'accès aux opportunités économiques qu'offrait le tourisme dans la région (Stevens, 2003 ; Spoon, 2008 ; Daconto & Sherpa, 2010 ; Spoon & Sherpa, 2011 ; Sherpa 2013). Comme développée ultérieurement, cette affirmation est en partie vraie. Pourtant une bonne partie des migrants est arrivée dans la région au début des années 2000²²⁸, et plusieurs d'entre eux ont expliqué avoir d'abord cherché à fuir leur région d'origine pour se mettre à l'abri des troubles et des conflits engendrés par la guerre civile.

Enclenchée en 1996 par plusieurs dirigeants du Parti Communiste Népalais - Maoïste (PCN-M), cette guerre née autant de la colère envers la pseudo-démocratisation du pays mise en place en 1990, que contre l'incapacité du roi Birendra et de la classe dirigeant à lutter contre l'ampleur de la pauvreté et des inégalités qui sévissent dans le pays. Les revendications des insurgés portent en autres sur l'arrêt de l'ingérence indienne dans le jeu politique, sur la promulgation d'un État laïc, d'une véritable démocratie populaire, sur l'instauration d'un revenu minimum, l'abolition du servage, de l'intouchabilité et des nombreuses discriminations faites aux femmes ou aux minorités (Bordes, 2017). D'abord sporadique, et circonscrite aux régions isolées du centre-ouest du pays, cette insurrection s'étend progressivement sur soixante-treize des soixante-quinze districts du pays sous

²²⁷ « There are currently about 6,000 people living inside SNPZ, with around 90% of the population being Sherpa. »

²²⁸ Certains se sont même installés dans les années 1980 et plusieurs siècles auparavant, il est probable que Sherpas et Rai aient alors partagé ce territoire (voir Chapitre 1).

différentes formes : attaques armées contre les postes de polices, expropriations de grands propriétaires terriens, levées d'impôts révolutionnaires, mise en place de tribunaux populaires. Jusqu'aux mois d'avril et de novembre 2006, périodes durant lesquelles plusieurs grèves générales font plier le roi et qu'un accord de paix est signé entre le Premier ministre Koirala et le leader maoïste Prachenda, ce qui est devenu une guerre, a fait plus de dix mille morts et cent mille déplacés (Kergoat, 2008 ; OCDE, 2007). Bien protégé car touristique, le Khumbu est épargné par le conflit. Au sud de Lukla en revanche, des exactions régulières ou l'insistance de nombreux instituteurs à rallier l'insurrection poussent - comme ailleurs - de nombreux jeunes à gagner l'étranger ou le Khumbu pour ceux qui vivent à sa périphérie. A Namche Bazaar, T. B. Magar²²⁹, un habitant originaire de Waku, dans l'est du Népal, livre un témoignage poignant de cette période :

« A l'époque, je refusais d'intégrer les maoïstes. Mes amis voulaient absolument que je les rejoigne car j'étais bon musicien. Les maoïstes cherchaient beaucoup à recruter des musiciens. C'est comme cela qu'ils galvanisaient les troupes et encourager la Révolution. Comme je refusais, on a fini par croire que j'étais contre eux. Je me suis fait torturer. Mais à cause de mes fréquentations, plus tard, la police m'a aussi suspecté de me liquer avec les maoïstes. On m'a torturé à nouveau [...] Il y avait de très bons maoïstes. Mais au nom du maoïsme, certains profitaient de leur situation et nous rackettaient. Alors j'ai décidé de fuir. Je suis parti en Malaisie. J'ai travaillé dans une usine. C'était très dur, j'ai voulu rentrer mais je ne gagnais même pas assez pour me payer le billet d'avion. J'ai dû emprunter à mon frère pour revenir. Lui, il était déjà venu se réfugier ici. Il avait trouvé un emploi dans un lodge à Dingboche. Comme c'était une région touristique, le Khumbu était une région très sécurisée, il y avait des gros check-points à Lukla et Monjo. Pendant la guerre, les gens du Khumbu étaient très bien protégés. Ils n'ont pas vu un seul mao. Aujourd'hui, tous mes copains du village sont morts. Sauf deux... Pendant la guerre, le peuple est mort mais pas nos leaders et rien n'a changé. Le peuple a souffert pour rien. »

Aujourd'hui, la majorité des *outsiders* qui gagnent le Khumbu, le font désormais pour des raisons économiques. Originaires des grandes bourgades du Solukhumbu (Salleri, Sotang, Gudel, Bung) ou des districts voisins de Khotang, Okhaldhunga, Ramechapp et Bhojpur, les trois quart d'entre eux sont en effet issus de familles paysannes et ouvrières et ne disposent que d'un très faible niveau d'instruction : 37 % n'ont pas du tout été à l'école, et 34 % se sont arrêtés en primaire. Appartenant principalement aux communautés sherpa, rao, tamang et bahun-chhetri, ces migrants sont avant tout des jeunes hommes et des jeunes femmes désespérés par la perspective de passer une vie entière pliés en deux dans les champs, comme leurs parents. A l'instar de cette jeune femme originaire du bourg de Khotang Bazaar, la plupart des immigrants installés dans la région de l'Everest racontent peu ou prou la même chose : « tout le monde au Solu disait qu'au Khumbu on pouvait trouver du travail facilement »²³⁰. Pour ces jeunes originaires de villages complètement sous-développés, le Khumbu apparaissait également comme un rêve, un véritable Eldorado, concentrant tout ce qu'on peut trouver de plus moderne et de merveilleux.

²²⁹ Rencontré le 20 mars 2016. Interview n°54.

²³⁰ C. Sherpa, Namche Bazaar, 15 mars 2016. Interview n°16

« Je me suis enfuie de chez moi pour trouver du travail à Lukla. A l'époque, tous les jeunes du village s'échappaient du village car la vie était trop difficile. Un de mes amis qui était parti avant moi m'avait dit que le Khumbu ressemblait au paradis. Il y avait du travail mais surtout des lumières et beaucoup de confort. Je suis partie avec mon frère. Il s'est marié là-bas. Moi, je suis venue à Thamo après parce qu'il était trop dur de trouver un commerce dans le centre. On ne gagne pas beaucoup si l'on n'est pas dans le centre » raconte C. Sherpa, quadragénaire originaire du village de Tapping²³¹.

Raison essentiellement économique donc ? La dimension sociétale n'est jamais très loin. Exactement comme les premiers guides sherpas en leur temps, nombre d'immigrés racontent avoir gagné le Khumbu après s'être « enfuis ». Ce terme évoque le registre carcéral et la privation de libertés, mais il s'agit bien de fuir non seulement un destin de paysan, mais aussi les contraintes familiales et villageoises. K. Tamang par exemple, ne voulait pas être mariée de force à l'un de ses voisins et a quitté le bourg de Kharikhola pour celui de Lukla, où elle a travaillé comme employée de cuisine durant une année, avant que le propriétaire du musée de Namche Bazaar ne lui offre un nouveau travail²³². Sa voisine, S. Rai, est arrivée un peu avant elle, au milieu des années 2000. Elle en avait onze lorsqu'elle s'est échappée de chez ses parents. « Je n'avais que dix roupies en poche ! » raconte-t-elle désormais sur un ton amusée. S. Rai a travaillé trois ans dans un lodge à Lukla, puis trois dans un autre, à Ghat, avant de gagner Namche Bazaar où elle explique avoir trouvé un local assez facilement pour ouvrir un premier tea-shop²³³.

Ces différents témoignages montrent que l'installation de ces jeunes migrantes s'effectue souvent par « saltation ». Un ou une jeune migrant.e inexpérimenté.e ne gagne pas Namche Bazaar tout de suite. Un peu à l'image des touristes, Lukla constitue un premier point d'entrée dans la région. Ce bourg permet généralement d'accéder à une première expérience professionnelle dans le tourisme, soit en tant que porteur dans les groupes de touristes, lorsque l'on est un homme, soit à un poste de commis dans les cuisines d'un lodge : poste occupé tant par des jeunes hommes que par des jeunes femmes. Au bout de deux à trois années, ces jeunes expriment néanmoins le désir d'évoluer. La perspective de fonder une famille²³⁴, l'ingratitude et la rudesse des conditions de travail, des salaires voire de certains employeurs, obligent cette main d'œuvre à rentrer chez elle ou à se mettre en quête d'autres opportunités, notamment en remontant la vallée, ou en cherchant à louer un local dans lequel ouvrir un tea-shop ou un petit commerce. La gestion est alors souvent confiée à l'épouse tandis que le mari complète les revenus du ménage par un emploi d'ouvrier ou de porteur (82 % des femmes immigrées sans qualification sont à la tête de commerce ou de tea-shop contre 46 % des hommes²³⁵).

²³¹ C. Sherpa, Thamo, 23 février 2016. Interview n° 223.

²³² C. Sherpa, rencontrée le 15 mars 2016.

²³³ Namche Bazaar, 15 mars 2016.

²³⁴ De nombreuses rencontres et unions naissent entre temps dans ces lieux de travail ou lors des retours au village.

²³⁵ Voir Annexe 5.2.

Répartition des secteurs d'activité des *outsiders* peu qualifiés en fonction de leur genre (en %)
(Figure n° 61)

	Femme	Homme
Artisanat	0	2
Commerce	14	18
Gestion du foyer	10	2
Gestion de tea-shop	67	28
Himalayisme (cuisinier)	0	2
Trekking (portage essentiellement)	0	26
Secteur du bâtiment et manutention	4	16
Agriculture	5	4
Emploi précaire (commis de cuisine)	0	2
Institution religieuse	0	2
Total	100	100

Source : Jacquemet E., Sherpa L. T., 2015 - 2016

Bien que relativement modeste à l'échelle du Khumbu, la conquête de ces nouvelles places permet une réelle émancipation par rapport aux conditions de départ. Même si celles-ci ne sont pas aussi bonnes que celles auxquelles ces individus rêvaient au départ, elles laissent néanmoins entrevoir d'assez bonnes perspectives pour les enfants. Ainsi que détaillé plus loin, la qualité des écoles du Khumbu est en effet nettement supérieure à celle des établissements des régions d'origines. Plusieurs parents n'hésitent d'ailleurs pas à abandonner des postes correctement payés dans des lodges d'altitude pour redescendre à Lukla et Namche Bazaar et pour y scolariser leurs enfants.

1.2. Du métier de porteur à celui de gérant de lodge

Avec de l'abnégation, de la chance et le hasard de certaines rencontres, il arrive que certains porteurs parviennent à accéder à des positions relativement élevées au sein du système touristique, c'est-à-dire à devenir eux-mêmes gérant de lodge. La proportion de ceux qui y parviennent est loin d'être négligeable. Environ un tiers des *outsiders* à la tête d'établissement touristique occupaient auparavant des activités de porteurs (17 %), d'agriculteurs (12%) ou d'ouvriers (2%). Pasang Tsering, l'auteur de l'inventaire sur les lodges du Khumbu résume grossièrement comment ces derniers accèdent à la tête d'un lodge :

« Je dis souvent que désormais les Sherpas sont devenus fainéants et veulent juste prendre du bon temps. Les Rais et les Tamangs réalisent qu'ils font peut-être 80% du travail. Ils passent leur temps à porter de la nourriture et des sacs de riz pour ravitailler les lodges. Un jour ils trouvent un travail d'employé dans l'un de ces lodges. Petit à petit, ils apprennent à connaître les propriétaires... ils voient comment ça fonctionne avec les touristes. Au bout de cinq ans, ils gèrent eux même le lodge pendant les deux mois d'hiver, lorsque le propriétaire est à Katmandou. L'argent qu'ils gagnent est alors à eux...

Ils peuvent gagner plusieurs milliers de dollars. Lorsque les propriétaires de lodges s'absentent, ils se font appeler « *saudi*²³⁶ », ils aiment bien, ils prennent confiance. Et puis les propriétaires de lodges partent aux Etats-Unis voir leurs petits-enfants. Tu as vu, c'est la mode de poser en photo avec ses petits-enfants aux USA. Alors un jour, l'employé discute avec le propriétaire pour savoir s'il ne peut pas louer... Le propriétaire du lodge réfléchit et trouve que Katmandou c'est confortable. Alors il accepte, loue et reste là-bas. » (Katmandou, le 10 mars 2016).

Sans être devenu le locataire direct du lodge qu'il occupe, puisqu'il n'est qu'employé à sa gestion, Udash Kulung-Rai, rencontré à Namche Bazaar en mars 2016, illustre assez bien la façon dont un jeune *outsider*, dépourvu de compétence parvient ainsi s'implanter dans la région. Udash est un jeune homme de 25 ans originaire d'une famille de paysan de Bung. Une fois son huitième grade obtenu, l'équivalent du brevet des collèges, il décide de rejoindre le Khumbu durant la saison touristique pour gagner un peu d'argent. « Je ne voulais pas devenir paysan comme mon père. C'est un travail dur et monotone. » Udash travaille trois mois de suite comme porteur de trekking, sans que le montant des salaires et le coût de la vie ne lui permettent pour autant d'épargner. Pour ne pas rentrer les poches vides, il se met à transporter du bois de charpente entre l'altiport de Syangboche (3 767 m) et le hameau de Lobuche (4 930 m). Cette activité de plusieurs semaines, trouvée au cours d'un trek avec des clients, est éreintante car il transporte plus d'une centaine de kilos à chaque montée. Elle lui rapporte en outre tout juste de survivre. A force de passage sur le chantier, il parvient néanmoins à se faire connaître puis à se faire recruter comme commis dans les cuisines.

A la tâche de 6h du matin à 9h du soir, les mains dans l'eau glaciale pour laver les couverts, il dit alors avoir connu des conditions de travail extrêmement pénibles. Bien plus que lorsqu'il portait les poutres en bois. Avec 8 000 roupies par mois, au bout d'un an, il parvient tout de même à économiser un peu moins de mille dollars. Cette somme en poche, il décide de rejoindre Katmandou pour la première fois à la recherche d'une agence d'emploi qui lui permettrait de travailler à l'étranger. Là, il rencontre un intermédiaire qui lui promet du travail en Malaisie. Le jeune homme débourse 60 000 roupies (600 dollars), soit l'intégralité des économies qui lui reste pour obtenir un passeport, un visa, ainsi qu'un billet d'avion. « A l'aéroport, je n'ai même pas pu passer le premier contrôle de police... ». Entre temps, l'intermédiaire, véreux, a bien entendu disparu dans la nature.

Bien décidé à retenter sa chance, le jeune homme rentre à Bung où il emprunte 50 000 roupies à un proche. Il redescend six mois à Katmandou pour prendre des cours de cuisine, espérant retrouver un emploi plus facilement dans le Khumbu. Il se rend sur le marché hebdomadaire de Namche Bazaar où employeurs et candidats des hautes vallées se retrouvent pour recruter ou trouver du travail. Par chance, le jeune raï rencontre l'une des connaissances de son village, K. Rai, qui vient justement d'obtenir de son propriétaire la gestion du Y. lodge de Gorak Shep. Udash le rejoint. Il y travaille quatre années de suite. « A Gorak Shep mes conditions de travail était vraiment bonnes. J'ai appris comment gérer un lodge, je gagnais 20 000 roupies par mois et j'avais trois mois de congés payés pour rentrer au village. Malgré quelques dépenses, j'ai pu économiser trois lakhs (3 000 dollars). Pourtant j'ai décidé de partir. Là-haut, c'était vraiment trop froid ! Et pas très pratique pour la famille ». Car au bout de la troisième année, Udash s'est marié et son épouse attend un enfant.

²³⁶ Le patron, en népali.

Désormais expérimenté, le jeune père trouve rapidement un emploi de gestionnaire dans un lodge de Namche Bazaar. Il fait venir sa famille : « je ne voulais pas qu'elle [sa femme] soit obligée de travailler dans les champs, et pour l'école ce sera plus facile ». Le propriétaire, qu'il n'a jamais vu, est un Sherpa du village qui a décidé de partir aux USA et qui a donné son *lodge* à louer à l'un des frères d'une famille magar installée à Namche Bazaar. Le locataire en question n'est jamais présent, « il loue ailleurs » et sous-traite la gestion du lodge à Udash. Au moment de l'entretien, celui-ci gagne 25 000 roupies par mois mais estime que ce n'est plus suffisant pour sa famille. K. Rai, qui le sait, souhaite le faire revenir à Gorak Shep et l'appelle régulièrement en lui proposant à chaque fois salaire encore plus élevé. « A chaque fois je refuse. Je ne veux plus être employé. Je veux essayer de repartir à l'étranger pour revenir et louer mon propre lodge à Namche ». Pour cela Udash estime avoir besoin d'emprunter 10 à 12 laks (10-12 000 dollars) pour être certain d'obtenir un visa et d'avoir le temps de trouver un emploi.

« Là-bas, il faudra encore que je gagne au moins 30 ou 40 laks pour réussir à m'implanter à Namche la première année. Mais je sais que ça peut marcher. Désormais, je sais parfaitement comment on gère un lodge, je sais parfaitement comment on exerce ce métier ».

1.3. Importance de l'expérience et des réseaux chez les *outsiders* qualifiés

L'itinéraire d'Udash Kulung-Rai montre que l'accession à de bonnes positions au sein du système touristique n'est pas impossible pour des acteurs à l'origine dépourvus de compétences et de ressources. Toutefois, celle-ci requiert de la patience et ne s'effectue pas du premier coup. Elle s'inscrit dans un mouvement non pas linéaire, mais souvent fait d'aller-retour, de longs, coûteux, et parfois lointains détours - puisqu'il faut très souvent passer par Katmandou et parfois même envisager de se rendre à l'étranger - pour acquérir les moyens et les compétences nécessaires à la conquête des meilleurs emplacements. Comme le mentionnent deux porteurs rencontrés à Namche Bazaar²³⁷, l'obtention d'un certificat d'aptitude à la cuisine dans les nombreux instituts de formation de Katmandou est par exemple un pré-requis indispensable pour se faire recruter dans un lodge, espérer mieux qu'un poste de commis et à termes pouvoir gérer un lodge. Le fait de partir avec un capital culturel assez peu élevé n'est pas forcément rédhibitoire pour accéder à la tête d'un lodge. Parmi les 30 % d'*outsiders* qui occupent la fonction de gérants d'établissements touristiques, 72 % avaient un père paysan ou manœuvre et 47 % non pas été à l'école ou se sont arrêtés en primaire (voir « Annexe 5.3 »). En revanche, comme le montre le parcours d'Udash, deux éléments sont particulièrement importants pour accéder à un lodge lorsque l'on est étranger.

Le premier de ces éléments est une solide expérience professionnelle initiale ou à défaut de réelles compétences. Alors que parmi la catégorie d'acteurs précédente, plus de la moitié ne disposaient d'aucune expérience avant de venir dans le Khumbu, sinon celle de paysan ou de manœuvre dans leur propre village, parmi les gérants de lodges non-natifs de la région de l'Everest, plus de 40 % avaient déjà travaillé à Katmandou comme employés de bars, de restaurants, d'hôtels ou d'agences de trekking en tant que cuisiniers, guides ou réceptionnistes. Là-bas, 10 % étaient également

²³⁷ B. N. Rai, K. Magar, le 26 mars 2016

étudiants, notamment en école de gestion hôtelière ou de *management*, et certains étaient même conseillers bancaire ou d'assurance. Par ailleurs, 30 % de cette catégorie d'acteurs étaient déjà implantés dans les bourgs de Lukla ou de Namche Bazaar où ils se trouvaient à la tête de commerces, de tea-shop voire d'autres lodges (*ibidem*). En d'autres termes, la plupart bénéficiaient de bons rudiments d'anglais, de cuisine, de gestion, ou de savoirs être et faire avec les touristes, avant de devenir gérant d'établissement touristique. Ces emplois leurs avaient en outre permis d'épargner des fonds suffisants - souvent de 5 à 10 000 dollars - pour payer le premier loyer annuel d'un petit lodge. L'association avec un conjoint ou un partenaire permettant d'atteindre ces sommes ou même de les doubler pour accéder à des lodges de plus grande capacité.

Etre expérimenté ne signifie pas nécessairement être âgé. Il n'est pas rare de rencontrer des gérants de lodges n'ayant pas trente ans. Il faut même souligner la grande précocité et le talent incontestables de certains d'entre eux. Sangay Lama par exemple, n'a que 25 ans mais il est à la tête d'un rutilant lodge d'une trentaine de lits, le Tashi Deleg Lodge, situé sur les hauteurs de Namche Bazaar²³⁸. Fils d'un paysan du district voisin de Ramechhap dans lequel il mène ses études jusqu'au lycée, il explique avoir loué son premier lodge à l'âge de 21 ans, à Namche Bazaar, après avoir travaillé quelques années comme cuisinier dans un hôtel de Katmandou, puis avoir été recruté au Tashi Deleg que gère l'un de ses cousins. C'est au moment où son cousin obtient la location d'un lodge qui lui permet de se rapprocher du centre de Namche Bazaar, que Sangay quitte le petit lodge qu'il loue pour reprendre la succession de son cousin. On en vient ici au second élément d'importance pour accéder à la gestion d'un lodge lorsque l'on est *outsider*. Le rôle des réseaux de solidarités villageois, communautaires ou familiaux. Nombreux sont en effet les cas de guides de trekking sherpas, tamangs ou magars qui parviennent à pénétrer le système par la gestion d'un lodge, et qui en font par la suite profiter leurs proches. Il ne s'agit pas seulement d'offrir des emplois subalternes aux siens dans le lodge loué, mais aussi de les recommander auprès du propriétaire, et donc de les placer en leur concédant la gestion et le loyer une fois que l'on accède soi-même à une meilleure affaire (capacité d'hébergement supérieure, meilleur emplacement dans le village).

Ce type de manœuvre donne parfois lieu à de véritables stratégies d'accumulation de biens locatifs. Un locataire qui parvient à dégager suffisamment de revenus de « son » lodge, peut choisir de les réinvestir dans la location d'un deuxième lodge, en salariant l'un de ses proches ou une relation de confiance à la tête du premier lodge (comme c'est par exemple le cas pour Udash). Le véritable locataire peut ainsi engranger les revenus de deux affaires tout en ne dépensant qu'un salaire relativement modeste à son homme de main. Bien entendu, rien n'empêche en théorie, un locataire de démultiplier cette manœuvre. Sans être propriétaire d'un seul lodge, D. T. Magar, est ainsi officiellement locataire de quatre hébergements touristiques dans la région du Khumbu. Il a placé l'un de ses beaux-frères à la tête du « Nest at Lukla », l'un de ses oncles à celle du « Nest at Namche », ainsi que deux autres relations de confiance dans des lodges situés à Syangboche et Jorsale. Lui-même ne serait désormais plus installé dans le Khumbu mais gérerait la location de ces différents biens - et d'autres affaires – depuis Katmandou²³⁹.

²³⁸ Rencontré le 16 mars 2016.

²³⁹ R. Magar, gérant du « Nest at Namche » rencontré le 2 mars 2015. I. T. Magar, gérant du « Nest at Lukla » rencontré le 2 avril 2015.

A 25 ans, Sangay Lama loue déjà le deuxième lodge de sa carrière (Figure n° 62)



Cliché : Sherpa L. N., Namche Bazaar le 16 mars 2016

1.4. Louer n'est pas forcément gagner !

Les quelques exemples présentés ci-dessous mettent en évidence la très grande mobilité des étrangers qualifiés sur le marché de la location de lodges. Chacun semble en permanence prêt à abandonner sa position pour s'emparer des meilleures locations possibles. Les dates d'ouverture ou de reprise des lodges mis à la location permettent d'ailleurs d'estimer à cinq ans en moyenne le nombre d'années que passe un locataire dans un bien. Cette grande versatilité des positions occupées par les étrangers qualifiés est révélatrice d'approches fort différentes par rapport à celles des immigrés non-qualifiés. Alors que les seconds cherchent avant tout à fuir des conditions d'existence difficiles et à s'implanter durablement dans la région, pour les premiers, l'accès à une place dans la région de l'Everest ne semble pas être une finalité en elle-même. Même s'il passe de très nombreux mois en montagne, un locataire de lodge ne cherche pas à vivre dans la région de l'Everest mais à en tirer des revenus pour atteindre ailleurs, d'autres objectifs de vie. Ainsi, peu de ces locataires choisissent-ils de se rendre dans le Khumbu avec leur famille. La plupart louent ou possèdent en fait un pied à terre familial dans l'agglomération de Katmandou où sont par ailleurs scolarisés les enfants.

Toutefois, si le credo de ces acteurs semble être de s'enrichir le plus et le plus rapidement possible, la location d'un lodge n'est pas toujours une panacée. Les sommes en jeu sont importantes. Louer présente des risques. Si la clientèle touristique n'est pas au rendez-vous, ou que la fréquentation s'effondre pour une raison ou pour une autre, un locataire peut avoir beaucoup de mal à recouvrir le loyer qu'il a versé et commence à s'endetter.

« Nous cherchons à faire une enquête dans un lodge au bout du village. Le lodge a l'air fermé. Le voisin sort et nous explique qu'il n'y a personne. Nous rentrons chez lui. N. N.²⁴⁰ nous raconte que le lodge que nous voulions enquêter appartient à son frère mais que celui-ci a été assassiné en décembre dernier. "Le meurtrier louait un lodge à Lukla et n'arrivait plus à payer... Il cherchait de l'argent, il est venu chez mon frère et l'a tué. Maintenant il est en prison". Cet après-midi l'image du Beyul en prend un coup. » (Carnet de terrain, le 3 mars, 2015).

Rare, ce genre d'événement souligne assez bien la gravité des situations que peuvent traverser certains locataires. « C'est dur. Même avec un lodge à Periche, si la saison n'est pas bonne tu as des problèmes financiers » témoigne A. Magar, ancien gérant de lodge aujourd'hui à la tête d'un commerce de Namche²⁴¹. Ishwaraj Tamang est un ancien *sirdar* de l'agence Himalayan Expeditions²⁴² (voir « Annexe 4.5 »). Après avoir atteint l'un de ses rêves, gravir l'Everest, ce jeune trentenaire décide d'arrêter les expéditions pour devenir guide de trekking.

« En 2010, je faisais un trek avec des clients lorsque j'ai vu ce lodge en construction [avec 64 lits, l'un des plus grands de Namche]. Il ne faisait qu'un étage. Je suis allé voir le propriétaire et je lui ai demandé s'il désirait le gérer lui-même ou le mettre en location. Il m'a dit qu'il devait d'abord le finir. Finalement nous avons parlé un long moment, le contact est bien passé et à la fin il m'a dit "okay, tu peux le prendre". Il me l'a donné à louer dix ans et maintenant cinq sont passées. »

Les premières années se déroulent très bien. Ishwaraj parvient à mettre beaucoup d'argent de côté. Il compte bientôt lancer la construction d'un centre de formation aux loisirs et à l'aventure de 3,5 à 4 lakhs [350 000 à 400 000 dollars] à Dhading, sa ville d'origine.

« Mais ça c'était avant le séisme. Désormais, tous mes projets sont à terre. Et je ne sais pas combien de temps... comment va évoluer la situation. [...]. La saison dernière a été très mauvaise [...] Avant je gagnais de plus en plus d'argent. Maintenant j'en perds de plus en plus. A présent je suis tenu de payer vingt-cinq lakhs de loyer par an [25 000 dollars]. La situation est vraiment... terrible. Je ne sais pas comment je vais payer ça... Si je veux continuer il va falloir que j'emprunte à la banque. »

Bien entendu Ishwaraj Tamang est loin d'être le seul en difficulté. « Avant le séisme, louer un lodge c'était un bon business. Mais si les touristes ne reviennent pas, ça va être très difficile... » confie Sangay Lama. Pour ne rien arranger, ces dernières années le secteur aérien a connu une succession

²⁴⁰ N. N. Sherpa, rencontré avec Marie Faulon, le 3 mars 2015.

²⁴¹ Rencontré le 19 mars 2016.

²⁴² Rencontré le 2 mars 2015 et le 22 mars 2016.

de drames et d'incidents. En mars 2015, un appareil de la Turkish Airlines s'est endommagé sur la piste de l'aéroport international de Katmandou bloquant le trafic une semaine durant. Les 24 et 26 février 2016, deux avions de la compagnie Tara Airlines se sont endommagés à Jomosom et dans l'ouest du Népal. Sous la pression de leurs assurances, plusieurs agences de trekking européennes ont dû suspendre l'ensemble des parcours nécessitant un accès par les airs, entraînant une chute drastique du nombre de clients dans les agences de trekking (Y. Raï, directeur des opérations chez Thamserku trekking, rencontré le 28 avril 2016).

1.5. L'implantation d'acteurs exogènes puissants : capturer les points de vue en achetant sa place

Les *outsiders* des régions et communautés montagnardes voisines ne sont pas les seuls à tenter de s'implanter dans le Khumbu. A un niveau bien supérieur, d'autres acteurs touristiques exogènes lorgnent également sur cet espace de plus en plus prestigieux. Peu nombreux mais très puissants, ces acteurs ont en commun d'être à la tête de certaines des plus grandes agences de trekking que compte le pays. Originaire ou non du Khumbu, tous sont installés à Katmandou depuis plusieurs décennies, ce qui leur vaut d'être perçus localement comme des citoyens, et donc des étrangers à part entière (Daconto & Sherpa, 2011). En relations étroites avec des partenaires étrangers²⁴³, tous disposent surtout des moyens financiers et juridiques suffisants pour conquérir, ou reconquérir, les emplacements les plus remarquables de la région, et y faire ériger les lodges et hôtels les plus cossus.

Leader sur le marché népalais du tourisme de montagne, le groupe Yeti World, fondé par Sonam Sherpa²⁴⁴, fût dans les années 2000 la première compagnie à développer un réseau de six lodges de luxe dans le Khumbu : les « Yeti Mountain Home » de Lukla, Phakding, Monjo, Thame et Kongde. L'agence International Trekkers dirigée par le bouthanais Pinjo Sherpa lui emboîta aussitôt le pas en créant les cinq « Everest Summit Lodges » de Lukla, Monjo, Mende, Tashinga et Pangboche. D'autres agences comme Asian Trekking, Himalayan Sherpas Adventure ou Holiday Treks, fondées par d'anciens natifs du Khumbu, ont également investi à une échelle plus modeste dans la construction de plusieurs autres lodges depuis Katmandou. Alpagnes, lignes de crêtes ou terrasses alluviales suspendues, la stratégie consiste à s'approprier les positions dominantes, généralement là où la vue porte le plus loin. Dans les villages, comme à Lukla, Phakding, Monjo, Namche Bazaar ou Thame, chacun de ces hôtels est implanté selon une « métrise » (Lévy, 1999) parfaite de l'espace. Il s'agit de s'écarter du village sans pour autant s'en couper et de rechercher une proximité en évitant toute promiscuité. A l'instar des édifices religieux comme les monastères ou les chortens, l'hôtel coiffe légèrement le reste du village lui permettant de se donner à voir comme un lieu de retraite et de villégiature (Briffaud et al., 2014, document de travail non publié). Le style architectural fonctionne sur le même procédé. Celui-ci est à la fois très ostentatoire mais doit autant que possible chercher à se fondre dans le paysage. Fondé en 1971 par le népalo-japonais Takashi Miyahara, fondateur de Trans Himalayan Trekking et homme politique, l'Everest View Hotel relève de ce procédé. Trônant sur la ligne de crête menant de Namche Bazaar à Khumjung, cette construction horizontale extrêmement massive semble se dissoudre dans la forêt de pins et de rhododendrons qui l'entourent, sans pour autant perdre du panorama spectaculaire que ces chambres offrent sur les sommets alentours (voir « Encadré n° 11 »).

²⁴³ Plusieurs agences comme Allibert ou Atalante (France), World Expeditions (Australie), Aktivferien (Suisse) ou Exodus (Royaume-Uni) ont apporté un soutien dans la construction de certains lodges.

²⁴⁴ Originaire du village de Pangom, dans le Solu, à une journée de marche de Lukla.

Si la situation de ces hébergements permet à leurs hôtes de se distinguer du commun des touristes, la stratégie revient semble-t-il tout autant à célébrer la puissance et la réussite économique des agences qui les possèdent. Comme le fait remarquer Francis Khek Lee, ces nouveaux édifices reflètent également le renversement des valeurs puisque les temples et monastères qui constituaient autrefois les uniques centres sociopolitiques des villages tendent à perdre leur visibilité au profit de certains lodges.

« Ortner note que "[les monastères et les temples] ont fait leur travail en diffusant davantage de bouddhisme dans la vie religieuse des Sherpas et sont maintenant dans une position plus marginale dans la communauté" (1999: 268). Pourtant, Ortner ne précise pas ce qui aurait pu prendre de l'importance par rapport aux monastères.[...] Je soutiens que ce qui a pris de l'importance sur ces institutions religieuses, ce sont celles du tourisme, dont l'hôtel est devenu la clé²⁴⁵ » (Khek Lee, 2007 : 722).

Ainsi l'appropriation de ces terres par des acteurs puissants ne se fait-il pas sans quelques conflits. Sonam Sherpa explique :

« [Le lodge de Kongde] m'a valu plein de critiques et trois ans de procédures et de courriers avec des gens de l'UNESCO à Paris ! Que connaissent-ils de la réalité de mon lodge ? Avant que ce bâtiment ne soit construit, personne n'allait dans cet endroit. Je n'ai fait que racheter deux ruines avec l'autorisation du World Heritage National Parks, qui gère le Parc National ! Je n'ai fait qu'ouvrir une porte supplémentaire pour admirer notre belle nature » (*in Asselin, 2010 : 152*).

²⁴⁵ « Ortner notes that '[the monasteries and temples] have done their work in injecting a higher Buddhism into Sherpa religious life, and have now moved into a somewhat more marginal position in the Sherpa community' (1999: 268). Unfortunately Ortner does not go on to say what might have gained prominence relative to the monasteries. [...] I argue that what have gained prominence in the place of these religious institutions are the institutions of tourism, of which the hotel is key »

**Lodge ou monastère ?
(Encadré n° 11)**



Repérable grâce à son escalier monumental, l'Everest Hotel View (ci-dessus) trône sur la proéminence entre Namche Bazaar et Khumjung. L'Everest, le Lhotse et l'Ama Dablam lui font face (de gauche à droite). Jugé sur le sommet de sa crête, la position de cet hôtel n'est pas sans rappeler la position de nid d'aigle qu'occupent la plupart des monastères de la région, à commencer par celui de Tengboche (ci-dessous).



Clichés : everestviewhotel.com, 2017 (ci-dessus) ; Jacquemet E., Avril 2014 (ci-dessous).

2. La montagne comme unique échappatoire : stratégies des paysans-sherpas de la Bothe Kosi

« There is no industry in our country, so that we must rely on our fields and cattle for live, incidentally on transport during the season ascents. And so it is, without doubt, that we will live until the end of time²⁴⁶ ».

Ang Tharkey, 1954 : 39 in Raspaud & Hallé, 2014 : 379

Dans la citation mise en exergue ci-dessus, le *sirdar* Ang Tharkey Sherpa, originaire du village de Khunde, laisse clairement entendre que son peuple serait condamné à un destin d'agriculteur et de porteur d'altitude. Depuis, l'industrie de l'hébergement touristique s'est néanmoins développée. Toutefois la population de certains villages en est encore largement tenue à l'écart. Alors que la moitié de la population interviewée à Namche Bazaar ou Lukla a pour activité principale la gestion de lodge, ce taux n'est que d'une personne sur dix environ dans la Bothe Kosi. A l'inverse, dans cette vallée, la terre et la haute altitude sont de loin les deux principales sources de revenus. A Lugden ou Yillajung, 67 % des hommes et femmes (sur)vivent de l'agriculture et 17 % déclaraient la haute montagne comme leur première source de revenus, soit près d'un homme actif sur deux (voir « Annexe 5.1 »). Ang Tharkey avait-il pour autant raison ? Les populations contraintes à ces emplois ne connaissent-elles vraiment aucune échappatoire ? L'accès à de meilleurs emplacements au sein ou en-dehors de la région est-il bouché ? Comment expliquer par ailleurs qu'un quart de la population de Khunde soit parvenue à la tête de lodges alors que le village n'en comptait que trois en 2016 ? Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de se replacer dans une perspective historique, en s'intéressant aux dynamiques de peuplement et d'appropriation des terres de chaque communauté villageoise.

2.1. Les paysans de la Bothe Kosi, grands perdants du Khumbupoly

Comme vu dans le premier chapitre, les premiers Sherpas qui se sont implantés dans le Khumbu l'aurait fait par le Nord, après avoir franchi le col Nangpa. Ainsi, la haute vallée de la Bothe, et le site de Tarnegge plus particulièrement, furent les premiers emplacements occupés et exploités. A cet endroit de la région, le profil en berceau de la vallée glaciaire offrait des terres vastes et assez planes où l'orge pouvait être cultivé à grande échelle. Par la suite, différentes familles redescendirent progressivement vers l'aval et s'installèrent sur les sites de Thame, Thameteng et Yillajung, où ils trouvèrent vraisemblablement des conditions climatiques plus favorables (moins froides et moins venteuses). Pourtant, tous n'abandonnèrent pas les terres situées plus en amont. Aujourd'hui encore, la moitié des familles de Thame et de Yillajung possèdent des parcelles dans la haute Bothe Kosi et continuent de les exploiter.

Les traditions orales rapportent que Pangboche fût le second site de la région colonisé. Il l'aurait d'abord été à partir de 1667, par un lama, Sanga Dorjee, cherchant à fuir les persécutions de

²⁴⁶ « Il n'y a aucune industrie dans notre pays, nous dépendons de nos champs et de notre bétail pour survivre, et du portage durant les saisons d'expéditions, c'est sans aucun doute, ce qui sera jusqu'à la fin des temps. »

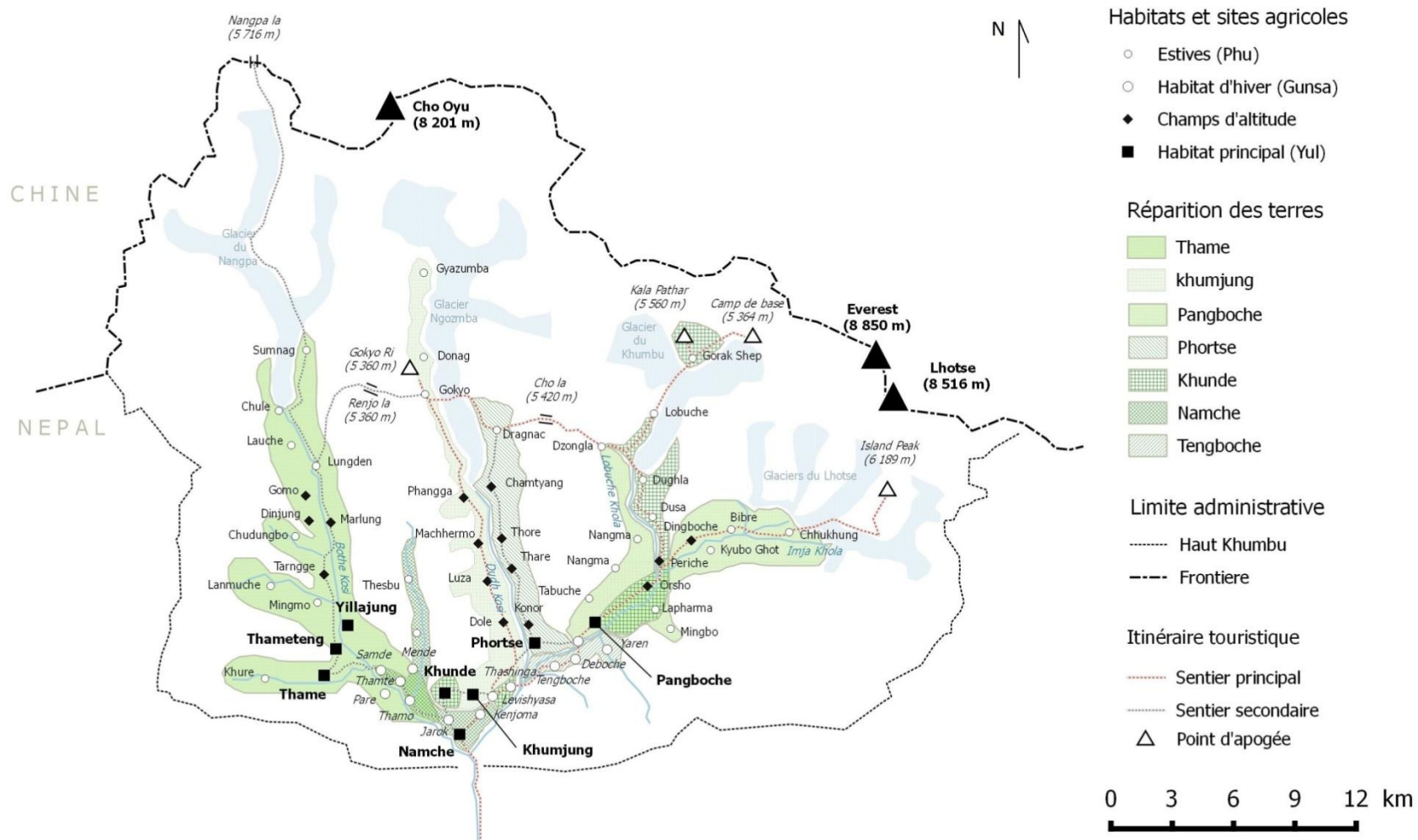
Dzongnangpa, l'administrateur autocratique de Tarnge, village qui jusqu'au début du XIX^e siècle demeura le principal foyer de peuplement de la région. Plusieurs fidèles rejoignirent Sanga Dorjee et se mirent à s'approprier l'ensemble des terres situées sur la rive droite du Lobuche Khola, jusqu'au niveau de l'actuel hameau de Dzongla. Le village de Phortse fût probablement établi quelques décennies plus tard, au cours du XVIII^e siècle. Pour survivre, ses habitants développèrent des cultures et menèrent leurs bêtes dans les alpages situés sur la rive gauche de la Dudh Kosi jusqu'à atteindre le site de Dragnak. On sait également que le village de Khumjung ne se développa pas avant l'édification de son monastère, en 1830. D'autres traditions orales suggèrent que bien avant cette date, la présence d'un marais aurait gêné l'expansion des terres. Quoiqu'il en fût, pour faire pâturer son bétail et compléter sa production agricole, la population de Khumjung s'appropriait naturellement les terres les plus proches, c'est-à-dire toutes celles qui se trouvent aujourd'hui sur la rive droite de la Dudh Kosi, sur le versant opposé à celui qu'occupaient les habitants de Phortse. Dans les quelques années qui suivirent plusieurs familles de Khumjung migrèrent sur le site de Khunde. Comme l'ensemble des terres situées dans les vallées de la Bothe et de la Dudh Kosi étaient déjà occupées, les familles de Khunde déployèrent des cultures et des estives dans les vallées de l'Imja et du Lobuche Khola qui étaient suffisamment vastes pour que les premiers habitants de Pangboche acceptent de les partager. Enfin, présentant une portion de terrain relativement étriqué et accidenté - puisque situé au-dessus de la confluence des vallées de la Bothe et de l'Imja - jusqu'au début du XIX^e siècle, le site de Namche n'était qu'utilisé que par quelques bergers. Ce n'est que dans les décennies suivantes, avec le développement du commerce caravanier, que des familles de Khumjung et de Phortse décidèrent de s'y installer durablement (Stevens, 1996).

Cette dynamique historique de colonisation, et la répartition des terres qui lui est liée, ne furent pas sans incidence sur les inégalités d'accès aux meilleurs emplacements touristiques. Au contraire, dans ce nouvel espace touristique, les premiers habitants de la région se trouvèrent finalement les moins bien placés, et les derniers arrivés, parmi ceux qui occupent aujourd'hui les meilleurs emplacements du Khumbupoly. Lorsque le tourisme se développe dans les années 1960, les habitants de Namche Bazaar sont en effet idéalement placés. Certes ils ont été les derniers à s'établir quelque part dans le haut-Khumbu, et ont donc hérité des surfaces les plus petites et les plus accidentées, comme celle de Jarok, Gongla ou de la Teshbu Khola²⁴⁷, mais l'amphithéâtre qu'ils occupaient s'est rapidement trouvé au carrefour des routes commerciales et touristiques. Situés en dehors du principal sentier touristique, les habitants de Khumjung, eux, n'en ont pour autant pas moins tiré leur épingle du jeu. Pour intégrer le système touristique, ils purent d'une part compter sur certains des *sirdars* les plus célèbres de la conquête himalayenne²⁴⁸, mais également sur l'ensemble des lodges qu'ils ont pu construire sur la rive droite de la Dudh Kosi, celle qu'empruntent justement la plupart des trekkers qui circulent entre Namche Bazaar, Gokyo et les cols de Renjo et de Cho.

²⁴⁷ Faute d'espace disponible, dans les années 1970, une dizaine de familles de Namche Bazaar ont été contraintes d'acheter des terres à Tarnge.

²⁴⁸ Ang Tharkey, *sirdar* de l'expédition française à l'Annapurna en 1951, et Dawa Tenzing, *sirdar* des expéditions suisse (1952), britannique (1953) et américaine (1963) à l'Everest, sont tous deux originaires de Khumjung, village dans lequel une partie des hommes fût recrutée comme porteurs et porteurs d'altitude.

Répartitions des terres entre les différentes communautés villageoises des hautes vallées du Khumbu (Figure n° 63)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2017, d'après Stevens S., 1996 : 158

Le cas de Khunde est un peu similaire. Si les familles de ce village ont été parmi les dernières à s'approprier les terres de la région (*a priori* les plus éloignés de leurs habitations), aujourd'hui, la moitié d'entre elles se trouve dans une situation très privilégiée puisqu'elles se partagent presque l'ensemble du foncier à Dughla et Gorak Shep, ainsi qu'une bonne partie des terres de Periche, Dingboche, Tashinga, Orsho ou Dzongla. Les enquêtes menées ne permettent pas de dire si les propriétaires des terres de Lobuche les ont conservées, en revanche, trois des quatre lodges de Gorak Shep appartiennent à l'une des familles originaires de Khunde, au moins cinq autres possèdent des lodges à Dingboche, et dix autres à Periche ! Enfin, par des mariages avec des habitants de Khumjung, trois familles de Khunde ont pu accéder à des terres situés dans des interstices devenus clefs avec le développement du tourisme : ceux de Luza, Phanga et surtout de Gokyo dans laquelle l'une des familles de Khunde a fait bâtir deux lodges. Avec des moyens, rien n'empêche par ailleurs une famille d'ouvrir un lodge sur chacune de ses parcelles. C'est par exemple le cas des filles de N. N. Sherpa²⁴⁹ qui, après avoir héritées des parcelles de leur père, ont chacune fait construire un lodge à Khumjung, Periche et Dingboche.

A l'exact opposé, les habitants de la vallée de la Bothe Kosi, ou du village de Phortse, apparaissent comme les grands perdants de cette nouvelle donne touristique. Non seulement leur *yul* n'est pas situé sur l'itinéraire principal de trekking, mais leurs sites agricoles secondaires et leurs estives non plus. En tant que premiers habitants de la région, ils se sont naturellement appropriés les terres les plus proches de leurs villages, sur leur versant ou dans leur vallée. Cela leur a été un temps bénéfique. Les sites de Chamtyang, Thore, Thare et Konar, possessions des villageois de Phortse, furent longtemps prisés pour la qualité de leur pâturage (Stevens, 1996) mais ne sont pas ou désormais que très peu traversés par les touristes. Seules les anciennes bergeries du hameau de Dragnag, situé 700 mètres sous le Cho la, ont été converties en lodges (il en existe cinq) et occupent une position assez profitable au sein du système touristique. De la même façon, les habitants de la Bothe Kosi disposaient auparavant de terres bien placées sur l'axe caravanier menant du Nangpa-la à Namche, mais occupent à l'heure actuelle parmi les ressources foncières les moins convoitées.

Considérant les nouvelles dynamiques touristiques dans la région, les populations de la Bothe Kosi ont-elles cherché ou cherchent-elles finalement à se rapprocher du sentier principal ? La réponse est *a priori* largement non. A Lukla, par exemple seules deux personnes ont déclaré être originaire de Thame et Thameteng. La première explique avoir ouvert un lodge en 1999, grâce à la vente de son troupeau de yak, et à l'argent gagné par son mari, un homme éduqué de Khumjung employé dans une agence de trekking à Katmandou²⁵⁰. La seconde²⁵¹, a quitté Thame il y a dix ans estimant que « c'était trop rural », et a réussi à ouvrir un tea-shop grâce aux revenus de son mari, un guide de trekking originaire de Lukla. A Namche Bazaar, seuls 5 % des 144 chefs de famille sondés sont originaires de la vallée de la Bothe Kosi (voir « Annexe 5.5 »). Il s'agit soit de personnes ayant rejoint le village de leur époux.se, et ayant réussi à accéder au statut de gérant de lodge, soit de couples dont les deux conjoints ne sont pas originaires de Namche Bazaar et sont désormais à la tête d'un tea-shop qu'ils louent. Enfin, sur la centaine de foyers enquêtée entre Thamo et Lugden, seuls trois ont mentionné avoir de la famille (enfants, frères ou sœurs) à la tête de lodge situé en dehors de la vallée.

²⁴⁹ Rencontré le 1^{er} mars 2016 à Khunde.

²⁵⁰ D. Sherpa, rencontrée le 6 avril 2015.

²⁵¹ D. Sherpa, rencontrée le 6 avril 2016.

Comment expliquer, donc, que l'accès à de meilleurs emplacements soit aussi verrouillé pour cette population ? La raison principale est à trouver dans ce qu'Ang Tarkey écrivait lui-même, les villageois de la Bothe Kosi, comme beaucoup d'autres dans la région²⁵², n'ont tout simplement pas anticipé le développement touristique qui allait se produire :

« Dans les années 1970 il y avait beaucoup d'alpinistes étrangers. On allait en montagne avec eux mais il y avait très peu de touristes comme on en voit aujourd'hui, explique Mingma Tenzing²⁵³, personne n'imaginait que le tourisme et les hôtels se développeraient autant ! ».

Lorsque les habitants de la Bothe Kosi se sont rendus compte que les lodges permettaient de gagner beaucoup d'argent, il était déjà trop tard. Les villageois installés à Namche Bazaar, ou ailleurs, ne cédaient bien évidemment plus leurs terrains. Or, si jusque dans les années 1960 il était encore relativement possible pour un paysan d'étendre ses parcelles ou de s'en réapproprier certaines en s'affranchissant du cadastre, depuis la création du parc national, en 1976, les *rangers* exercent un contrôle rigoureux pour que toutes les terres communales demeurent inconstructibles. La ressource foncière du Khumbu est donc devenue inaccessible. Sauf à être un investisseur particulièrement riche et pouvoir se jouer des règles, bien entendu.

2.2. Partir en montagne pour que ses enfants n'aient pas à le faire

Le vieil homme que nous rencontrons dans la banlieue de Katmandou au matin du 27 avril 2016, Ang Rita Sherpa, est une véritable légende de l'himalayisme. Aîné d'une famille de paysans de cinq enfants, Ang Rita est né en 1948 dans le petit village de Yillajung.

« A cette époque, traduit Lhakpa, il n'y avait pas de tourisme. L'élevage de yaks et la culture de la pomme de terre étaient les deux seules activités possibles. Il n'y avait pas non plus d'écoles. Elles ont été créées plusieurs années après l'ascension d'Hillary et Tenzing... J'ai passé mon enfance à m'occuper de la ferme, et parfois à me rendre au Tibet avec mon père pour faire du commerce ».

Lorsque la première école est ouverte à Namche Bazaar, en 1962, la question de la scolarisation d'Ang Rita ne se pose même pas. Il est déjà âgé d'une quinzaine d'année et doit aider ses parents à subvenir aux besoins de la famille. Dépourvu d'éducation et de réseau, il estime qu'il ne trouvera aucun travail en quittant le Khumbu pour Katmandou. Au milieu des années 1960, plusieurs « mikarus²⁵⁴ » commencent à visiter la région. A l'aide d'une connaissance, Ang Rita parvient à trouver régulièrement du travail comme porteur pour le compte d'agences de trekking dont la célèbre Mountain Travel. Les parents du jeune homme décèdent rapidement, et au début de la décennie suivante, Ang Rita se voit contraint d'accepter de partir en expéditions pour gagner plus d'argent.

²⁵² Rappelons que dans les années 1970, plusieurs familles de Namche ont investi dans l'achat de terres à Tarnegge.

²⁵³ Rencontré à Thame le 16 février 2016.

²⁵⁴ « Etrangers » en sherpa.

« La première fois, c'était au Dhaulagiri. J'ai été embauché comme porteur de basse altitude. Je suis monté jusqu'au camp III. Je n'avais pas de chaussures, ni d'équipements de montagne. Les clients étaient impressionnés. Ils se sont plaints auprès du sirdar. On m'a passé du matériel trop grand mais je me sentais prêt à partir sur d'autres montagnes ».

A l'exception de quelques cimes du Khumbu (les Lobuche, Tukucho, ou Island Peak), il devra néanmoins attendre 1980 pour gravir son premier 8000 – jusque là les sherpas n'étaient pas autorisés à accompagner les alpinistes au sommet – et 1983 pour triompher de l'Everest. A la fin des années 1970 et au début des années 1980, l'alpiniste Reinold Messner vient de réaliser deux ascensions à 8 850 mètres sans apport d'oxygène artificiel et fait beaucoup parler de lui. Ang Rita, qui comme porteur de basse altitude a appris à grimper sans cet artifice, comprend qu'il peut lui aussi devenir célèbre, et donc très riche. A trente ans passé, l'âge auquel de nombreux sherpas arrêtaient, il entame une série aujourd'hui encore inédite d'ascensions sur les plus hauts sommets du pays. Il gravira une fois le Kanchenjunga, deux fois le Cho Oyu, quatre fois le Dhaulagiri²⁵⁵ et surtout dix fois l'Everest sans jamais recourir à l'oxygène. Ces performances lui vaudront de devenir un héros national, ainsi que son surnom de « léopard des neiges ».

« Il y avait une forme de compétition entre mon grand-père et les alpinistes occidentaux. Il était conscient qu'il pouvait battre des records et devenir célèbre sans utiliser d'oxygène, explique son petit-fils Tenzing Sherpa, présent durant l'interview. Mais il n'aimait pas non plus le masque, il avait peur d'être dépendant des bouteilles, de ne plus arriver à atteindre les sommets et de perdre la tête à la descente s'il jamais il s'en passait. Il se sentait aussi très responsable de ses clients et voulait pouvoir leur passer des réserves supplémentaires en cas de problème ». « Les sherpas ont de lourdes responsabilités. Lorsque tu atteins le sommet, tu peux être heureux mais tu as aussi très peur de perdre ton client, sans quoi le sirdar ne te fait plus confiance. Tu dois absolument revenir avec ton client » complète Lhakpa.

Au regard de ses performances et des risques pris – il prétendit plusieurs fois à sa famille partir au marché avant de rejoindre une expédition – Ang Rita n'atteignit jamais la fortune escomptée.

« A l'époque, toute ces expéditions n'ont pas radicalement changé sa vie. Il a ouvert un tea-shop à Yillajung mais la plus grande partie de son argent²⁵⁶ a été investi dans l'éducation de ses quatre enfants. Plus tard, il a donné son nom à une agence de trekking fondé par l'un de ses cousins – Ang Rita Treks – et a pu toucher des royalties. Cet argent lui a permis d'acheter cet appartement. »

Sa notoriété et ses nombreuses rencontres avec des alpinistes lui permirent également de découvrir les Etats-Unis mais Ang Rita ne parvient jamais à s'y installer, faute d'un niveau d'instruction suffisant.

²⁵⁵ En tout il réalisera près de trente-cinq expéditions dont quatre sur le Kanchenjunga, trois sur le Cho Oyu, huit sur le Dhaulagiri, une sur le K2.

²⁵⁶ Payé entre 1500 et 2000 dollars à chaque expédition.

« Certains de ses clients lui offrirent un emploi d’homme de ménage. Mais très vite ils eurent honte. Quand même, c’était Ang Rita Sherpa ! Il raconte que beaucoup de gens au Népal pensent que ceux qui migrent aux Etats-Unis ont de bons emplois. En réalité, ils ne sont qu’hommes ou femmes de ménage... ».

Etait-il en fin de compte plus difficile de rester paysan ou de partir en montagne ? « L’agriculture était la voie la plus simple... Mais si j’étais resté paysan, je serais nettement plus vieux que je ne le suis aujourd’hui ! ».

**Ang Rita Sherpa en compagnie de sa fille et de son petit fils, dans leur appartement à Katmandou
(Figure n° 64)**



Cliché : Jacquemet E., 27 avril 2016

Malgré un palmarès tout à fait exceptionnel, l’itinéraire et les motivations d’Ang Rita sont très similaires à ceux de nombreux paysans-sherpas de la région du Khumbu, y compris à une ou deux générations d’intervalle. Le premier élément de similitude est l’impossibilité de ces jeunes hommes d’accéder à un niveau d’instruction élevé. Les tâches domestiques, les travaux de la ferme et surtout ceux auprès des bêtes ne laissent aucune ou très peu de place pour rejoindre l’école. Parmi les hommes enquêtés exerçant les activités de paysan ou de porteur d’altitude, seul un quart a atteint le collège. Un peu moins d’un tiers n’est jamais allé à l’école et 43 % ont arrêté leur scolarité en primaire (voir « Annexe 5.4 »). Ce manque d’instruction leur ferme pratiquement toutes possibilités d’accéder ailleurs à des emplois qualifiés. Dans le documentaire de Franck Senn, Long Dorjee Sherpa, quatorze ascensions de l’Everest, raconte :

« Mes frères allaient à l'école. Pas moi. Moi je devais surveiller les bêtes. Un jour mon frère a emmené mes deux frères cadets à Katmandou, et je suis resté seul ici. Personne ne m'a aidé. J'ai grandi parmi les yaks, sur les pâturages. Ensuite, je suis devenu porteur pour des guides de trekking et j'ai noué des contacts avec différentes personnes. Ça m'a permis d'avoir une expérience dans cette profession, et comme j'étais fort et malin, je suis parvenu à organiser mon travail. J'étais apprécié et ont m'embauchait volontiers. » (2009 : 5').

Devenir sherpa, gravir des sommets, et plus particulièrement celui de l'Everest, relève pour ces jeunes paysans de sentiments ambigus. Ce sont à la fois des rêves, des motifs indéniables de fierté, mais aussi de profondes sources de stress et d'amertume.

« Une fois au sommet, j'étais vraiment heureux. Et en même temps je ressentais beaucoup de tristesse. De la joie parce que je réalisais mon rêve. Mais je me disais : "qu'est-ce que le Népal est pauvre ! Pourquoi sacrifier nos vies pour trois ou quatre mille dollars ? " Les touristes viennent une fois et repartent, les sherpas eux, y retournent à chaque fois. Là-haut, ta vie est toujours en jeu. Et une fois que tes trois mille dollars sont dépensés, tu dois y retourner. Gravier cette montagne n'est vraiment pas un jeu tu sais. » (I. Tamang, rencontré le 2 mars 2015 à Namche Bazaar)

Ces dernières années, notamment, ont été particulièrement meurtrières sur l'Everest. En 2013, cinq sherpas ont trouvé la mort des suites de chutes ou de crises cardiaques au cours, ou de retour, de leur travail (Jolly & Shakya, 2015). Le 18 avril 2014, un sérac s'abattait sur une colonne de porteurs en train de traverser l'*ice-fall*. Il y eut seize victimes. Un an plus tard, les avalanches provoquées par le séisme faisaient dix-neuf morts dont onze sherpas. Sur les 288 personnes qui ont perdu la vie sur l'Everest entre 1922 et 2017, 111 étaient népalaises. Au moins quatre-vingt autres guides et porteurs népalais seraient décédés sur les treize autres « plus de 8 000 » depuis le début de la conquête himalayenne (The Himalayan Data Base, 2018). De fait, rares sont les porteurs d'altitude, et encore moins les membres de leurs familles, à être enthousiastes à l'idée de partir en montagne :

« Maintenant, on aimerait que notre fils arrête les expéditions. Il a déjà gravi cinq fois l'Everest et une fois le Kanchenjunga. Les patrons disent qu'il est fort mais nous, nous n'avons qu'un seul fils » confie P. T. Sherpa, une habitante du village de Khunde²⁵⁷. « Je pars toutes les années à l'Everest, je l'ai déjà gravi trois fois. Mais cette année je n'irai pas. Après l'avalanche il y a deux ans et le séisme l'année dernière, beaucoup de sherpas pensent que l'Everest sera dangereux cette année aussi. Moi je vais attendre l'année prochaine avant d'y retourner, ma famille préfère » explique M. G. Sherpa²⁵⁸.

Pourtant, comme Ang Rita Sherpa en son temps, de nombreux jeunes hommes choisissent de partir contre le gré de leur famille. Tous expliquent n'avoir aucune autre alternative pour scolariser leurs enfants et tenter d'infléchir leur sort. « Si je fais ça, c'est pour que mes enfants n'aient pas à le faire »

²⁵⁷ Rencontrée le 1^{er} mars 2016.

²⁵⁸ Rencontré à Namche Bazaar le 22 mars 2016.

résumait ainsi Apa Sherpa en 2006²⁵⁹ (*in* Boutroy : 171). Comment en effet, sans partir en montagne, réussir à envoyer ses enfants à l'école ? Qu'il s'agisse des écoles publiques-privées du Khumbu, ou de celles de Katmandou, les frais de scolarité annuels pour un seul enfant peuvent s'élever jusqu'à une centaine de dollars par mois ; des sommes proprement astronomiques pour un couple de paysans. Multiplier les expéditions et prendre des risques devient ainsi indispensable pour ramener le plus d'argent possible au sein du ménage. « Certains sherpas arrêtent de faire ce travail après une seule expédition. C'est très pénible. Il faut avoir beaucoup de ressources physiques et mentales. Mais sans prises de risques, on ne gagne pas d'argent. Si tu ne veux pas prendre de risques, tu n'as pas de bons salaires. Le risque fait parti du jeu » tranche le jeune Norbu Sherpa (Senn et *al.*, 2009 : 2'15). Au-delà du fait de partir en montagne donc, il s'agit également de se montrer performant. Les sherpas détenant de nombreuses ascensions ont plus de chances d'être approchés et recrutés par les agences les mieux cotées. Les jeunes paysans-sherpas de la Bothe Kosi débutant dans le métier sont généralement employés par les agences dont les fondateurs sont originaires de la région comme Asian Trekking, Ang Rita Treks ou Thamserku Trekking. Mais les plus talentueux et les expérimentés cherchent généralement à rejoindre des structures internationales comme Alpine Ascents, International Mountain Guides ou encore Himalayan Experience, cette dernière pouvant rémunérer certains *climbing sherpas* jusqu'à six ou sept mille dollars pour deux mois d'expéditions²⁶⁰.

2.3. Tisser des relations au sommet : le rôle déterminant des *jindaks* et des ONG

De l'importance des jindaks...

Le métier de *climbing sherpa*, en plus d'apparaître comme une source de revenus directe, offre également la possibilité à ceux qui l'exercent de développer leur capital culturel et leur capital spatial. Les sherpas sont conscients que les relations qui se tissent avec les clients qu'ils accompagnent au sommet peuvent changer leur vie. Il est ainsi commun que certains cherchent à s'attirer la solidarité de bienfaiteurs, ceux que la société sherpa nomme traditionnellement les *jindaks* (Stevens, 1996 ; Adams, 1996). L'attention particulière portée à un client pendant – ou après – l'expédition, suppose un retour qui ne s'inscrit pas uniquement dans un rapport marchand, mais relève également du principe de l'échange de services qui fondent les relations dans de nombreuses sociétés traditionnelles. Comme le note Isabelle Sacareau :

« Malgré l'attente plus ou moins confuse de contreparties, ce type d'échange n'exclut pas la spontanéité ni la sincérité dans les rapports humains. La durée d'un trek [et plus encore d'une expédition], les difficultés, les aléas partagés en chemin, voire les accidents, rapprochent les hommes d'une façon qui n'est pas artificielle.» (2012 : 159).

Bien entendu, les paysans-sherpas ne sont pas les seuls à bénéficier de l'aide d'un *jindak*. Environ 20 % de l'ensemble des ménages enquêtés dans la région, propriétaires de lodges inclus, déclarent être en lien ou avoir déjà été en lien avec un bienfaiteur étranger. Toutefois, ce taux est souvent plus élevé dans les communautés villageoises les plus pauvres. A Thamo, 39 % des foyers déclarent ainsi

²⁵⁹ Guide originaire de Thame et recordman du nombre d'ascensions sur l'Everest : vingt-et-une à la fin de sa carrière, en mai 2011. Ce record fût égalé par deux autres sherpas originaires de Thame et de Khumjung en 2013 et 2017.

²⁶⁰ P. Sherpa, rencontré le 27 février 2016 à Khunde.

recevoir de l'aide d'étrangers. Ils sont un tiers dans les hameaux de la haute vallée de la Bothe Kosi, 25 % à Khunde, 20 % à Thame, contre 16 % à Lukla et 15 % à Namche Bazaar. Les aides perçues par les Sherpas sont de nature et d'intensité variées. Elles ont également tendance à évoluer. Il y a quelques décennies, l'aide à la construction d'une maison voire d'un lodge, par l'intermédiaire de dons ou de prêts sans intérêts étaient les formes d'assistance les plus fréquentes (Stevens, 1996). Mais aujourd'hui, ce type d'aides ne représente plus que 13 % de celles qui ont été recensées. Ce niveau est à peu près égal à ceux du soutien accordé aux dépenses courantes du foyer (11 %), mais il est très loin derrière celui de l'aide à la scolarisation d'un ou de plusieurs enfants (65 % des aides). (voir « Annexe 6 »)²⁶¹.

Dans certains cas (11 % pour être plus précis), les relations qui se nouent entre locaux et Occidentaux peuvent jouer comme de véritables passeports pour accéder à l'étranger. Que ces mobilités soient temporaires (vacances, découvertes, formations spécifiques, emplois saisonniers) ou qu'elles s'inscrivent dans une véritable logique d'immigration familiale durable, l'aide d'un ancien client ou d'un réseau de clients, est souvent indispensable pour appuyer les demandes de visas auprès des consulats, et une fois sur place, pour fournir tant l'hébergement que le réseau ou plus généralement les clefs de fonctionnement du pays. Le client devient alors guide. Le sherpa se retrouve en situation d'apprenti. Comme le remarque Ang Rita Sherpa, il ne faudrait cependant pas croire que ceux qui réussissent à gagner l'étranger, et à s'y implanter, accèdent à des fonctions très élevées. La mobilité spatiale s'accompagne rarement d'une mobilité sociale dans le pays d'accueil. Nombre de ceux qui au Népal jouissaient d'une grande notoriété, occupent en dehors de leur pays des emplois relativement précaires et peu qualifiés. En mai 2016, la presse américaine découvrait que Lhakpa Sherpa, recordwoman du nombre d'ascension sur l'Everest, alternait les mi-temps comme aide à domicile et caissière dans un supermarché du Connecticut (Schaffer, 2016). Son homologue masculin Apa Sherpa, a eu plus de chance. Ses records lui ont valu de pouvoir se constituer une petite fortune²⁶² tout comme d'accéder à plusieurs postes honorifiques²⁶³, pourtant, aujourd'hui, Apa Sherpa gagne principalement sa vie comme employé dans une usine de moulage et d'injection. Dawa Dachhiri Sherpa, célèbre pour avoir gagné certains des plus prestigieux *ultra-trails* de la planète, et avoir été le seul skieur olympique népalais, travaille en Suisse dans le secteur du bâtiment. Long Dorjee, héros du film-documentaire de Franck Senn, a lui aussi réussi à émigrer aux Etats-Unis. Il gagne sa vie comme commis dans un petit restaurant new-yorkais tenu par ses frères. Sonam Lama, un ami à la tête d'une agence de trekking raconte :

²⁶¹ L'aide à la création d'agence n'apparaît pas dans ces données dans la mesure où la plupart d'entre elles et de leurs patrons ne sont pas implantés dans le Khumbu, mais à Katmandou. Pourtant, comme l'ont montré de façon très approfondie Vincianne Adams (1996), Isabelle Sacareau (1997) ou le journaliste Jean-Michel Asselin (2009), nombre de fondateurs et de directeurs d'agences seraient probablement restés de modestes paysans-sherpas s'ils n'avaient pas été pris sous l'aile d'anciens clients, et pu profiter tout à la fois de leurs soutiens financiers, matériels ou de leur réseaux sociaux et socioprofessionnels. Ce type de parcours sera illustré plus en détails dans le sixième et dernier chapitre grâce l'exemple de Sonam Sherpa, fondateur de « l'empire Thamserku Trekking ».

²⁶² Rencontré le 28 avril 2014 à Thame, son frère K. Sherpa, indique qu'Apa venait de s'acheter une maison dans l'Utah pour une somme de 2,6 millions de dollars.

²⁶³ Voir chapitre 6.

« Aux Etats-Unis, j'ai rencontré le premier Tsumpa²⁶⁴ à avoir gravi l'Everest. C'est une institution là-bas. Quand tu vas à New-York, tu dois aller le voir pour lui présenter tes hommages. Je lui ai demandé : "quels sont vos projets actuellement ? " Il m'a répondu : "j'ai gravi l'Everest et me suis installé dans le Queens. Que puis-je faire d'autre maintenant ? " Pour ces gens, New York est une voie de garage. » (Carnet de bord, Katmandou, 27 avril 2016)

... et de celle des ONG.

Comme vu dans le chapitre précédent avec le développement des centrales hydroélectriques, il est fréquent que l'aide dépasse la relation sherpa-client, et bénéficie plus largement à l'ensemble d'une communauté.

« Les relations interpersonnelles nouées par les guides avec des touristes étrangers peuvent avoir des effets plus durables à l'échelle, non plus seulement de l'individu, mais à celle de sa communauté. En effet, bon nombre de projets de développement, réalisés à l'initiative d'anciens touristes établis dans les grands centres urbains de l'Europe, des États-Unis ou du Japon en relation avec des guides, ont vu le jour dans des vallées reculées, palliant les insuffisances d'un État défaillant » (Sacareau, 2012).

En dehors du secteur énergétique, les ONG implantées dans le Khumbu œuvrent essentiellement dans le domaine de l'éducation et de la santé. Le groupe scolaire (école-collège-lycée) de Lukla-Chaurikharka par exemple, fût initié par un ancien sirdar de Lukla :

« En 1983, j'ai gravi le Kanchenjunga avec deux suisses sponsorisés par Rolex. Ça a été un succès. J'ai été invité en Suisse. Là-bas, j'ai rencontré le patron de Rolex et il m'a dit : " vous nous avez aidé à atteindre le sommet, que peut-on faire pour vous ? ". Je lui ai répondu que je n'avais besoin de rien mais qu'en revanche, Lukla manquait d'une école. Au départ, ils nous ont aidés à acheter le bois de charpente et les vitres²⁶⁵. Mais depuis une association s'est créée et l'école n'arrête pas de s'agrandir, il y a plus de 350 élèves. Je suis d'autant plus fier que mes propres enfants, et plus tard ma femme, ont été scolarisés dans cette école ». (P. G. Sherpa, rencontré le 1^{er} avril 2015 à Lukla)

Parrainée par plusieurs hommes d'influence²⁶⁶, l'ONG valaisanne Luklass apporte une aide régulière au développement des locaux, et prend en charge une partie des salaires des trente-six enseignants de l'établissement. L'ouverture de l'hôpital Pasang Lhamu - Nicole Niquille, en 2005, à Lukla, est un autre très bon exemple des solidarités qui peuvent se nouer entre alpinistes népalais et occidentaux. En 1986, Nicole Niquille²⁶⁷ devient la première suisse guide de haute montagne. Après plusieurs expéditions en Himalaya, elle est victime d'un accident et perd une partie de sa motricité. Elle ouvre

²⁶⁴ Personne originaire de la vallée de la Tsum, entre les monts Ganesh et Manaslu.

²⁶⁵ Rolex a également financé la rénovation d'un imposant chorten en mémoire de Tenzing Norgay, face à l'Everest, sur un promontoire surplombant la vallée de l'Imja Khola.

²⁶⁶ F. van Dijk (ancien directeur général de Nestlé), J.-P. Roth (ancien président de la Banque nationale suisse), P. Choquard (Physicien à l'école polytechnique de Lausanne), J. Troillet (guide et himalayiste), C.A. Reynard (cardiologue).

²⁶⁷ Rencontrée les 15 avril 2015 et 6 avril 2016.

une auberge dans le Valais où elle emploie Ang Gelu Sherpa, le frère de l'héroïne nationale Pasang Lhamu, première népalaise à atteindre le sommet de l'Everest en 1993. Décédée au cours de la descente, Pasang Lhamu, mettait sa notoriété au service de l'*empowerment* des Népalaises. Après sa disparition, son mari, Sonam Sherpa – le fondateur de l'agence Thamserku – ouvre une fondation à son nom, avec toutefois des moyens financiers très limités. Touchée par cette histoire, Nicole décide d'investir l'argent de son assurance et de mobiliser des donateurs pour financer la construction d'un hôpital (Buffet, 2013). Aujourd'hui, cet hôpital moderne et bien équipé couvre un bassin de population de 10 000 personnes et les soins y sont gratuits pour les femmes.

L'action des ONG n'est pas nouvelle dans la région de l'Everest, et le philanthrope le plus célèbre du Khumbu n'est autre qu'Edmund Hillary lui-même. Comme de nombreux alpinistes occidentaux de son époque, Hillary fût profondément marqué par sa rencontre avec les Sherpas. Son admiration pour eux se développa probablement au printemps 1952, après une tentative infructueuse sur le Cho Oyu. Alors qu'en compagnie de George Lowe et de trois sherpas, il vient de passer une journée harassante à redescendre du Nup-la, et qu'il s'apprête à monter le camp, Hillary écrit :

« Les Sherpas ne nous laissèrent pas les aider. Respectueusement, mais fermement, ils nous assaillirent pendant qu'ils installaient les tentes. Ils déroulèrent nos sacs et nous installèrent dedans. Peu de temps plus tard nous nous retrouvâmes une tasse de thé chaud entre les mains²⁶⁸ » (Hillary, 1955 : 101). Cette nuit-là, Hillary s'adressa à son compagnon : « un jour, il faudra qu'on fasse quelque chose pour eux²⁶⁹ » (*in* Russ-Ramssay, 2003 : 48).

Quelques années plus tard, lorsqu'il mène une expédition sur les traces du yéti, Edmund Hillary interpelle son sirdar, Urkein :

« "Qu'advient-il de vous plus tard ?" Après un moment de silence il répondit : "dans ces montagnes nous sommes tout aussi forts, sinon plus forts que vous. Mais nos enfants manquent d'éducation. Nos enfants ont des yeux mais sont aveugles. Ce qu'il nous faut plus que tout est une école à Khumjung". Pour la première fois, naquit dans mon esprit la ferme détermination de bâtir une école pour les Sherpas. C'était le minimum que je pouvais faire pour mes bons vieux amis » (Hillary, 1999 : 244).

Entre 1961 et 2003, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, Edmund Hillary initiera ainsi la construction de vingt-sept écoles, deux hôpitaux, douze cliniques, trois pistes d'aviation, plusieurs ponts et le premier réseau d'adduction de nombreux villages du Solukhumbu. Sa fondation, l'Himalayan Trust, créée en 1960, apporte son soutien (maintenance et extension, fournitures, formation des enseignants, bourses d'études) à soixante-deux écoles à travers le Solukhumbu. Pour mon guide et interprète, Lhakpa, le développement du tourisme et l'apparition de l'électricité comme des nouvelles technologies ont eu un impact considérable sur la région. Mais le rôle d'Hillary pour l'accès à l'éducation a été bien plus important encore : « à quoi bon avoir toutes ces technologies si tu ne sais pas lire ? Avec ses écoles, Hillary nous a permis de prendre en main nos

²⁶⁸ « Respectfully but firmly they sat us down while they pitched the tent. They laid out our sleeping bags and put us in them. And before long they were thrusting hot mugs of delicious tea into our hands ».

²⁶⁹ « We've got to give something back to these chaps ».

destinées, c'est pour cela que nous, Sherpas, le considérons comme un véritable Dieu ! » (Carnet de terrain, Thame, le 25 mars 2015).

Lhakpa est bien placé pour juger de l'importance de l'éducation et de celle de posséder un *jindak*. Parmi ses onze frères et sœurs, il est le seul à avoir poursuivi des études au lycée de Khumjung jusqu'à entreprendre une licence de biologie à Katmandou (il souhaitait devenir médecin). Excellent élève, il a bénéficié de multiples bourses de la part d'ONG (Himalayan Trust, Travel for Others) et de l'aide matérielle de cousins pour se loger à Khumjung et à Katmandou. Son niveau d'instruction et ses compétences en anglais, lui ont permis de passer le diplôme de guide et surtout d'éviter de devenir *sherpa*, comme son père, mort en expédition, et trois de ses frères. Employé comme guide chez Thamserku, Asian Trekking puis Tsum Valley Homestay, il est aujourd'hui en passe d'ouvrir sa propre agence de trekking. Il est incontestablement celui dont l'étendue des possibles est la plus large. Comme développé ci-après, la fratrie de Lhakpa est surtout très représentative des trajectoires socioprofessionnelles et spatiales que peuvent connaître les membres d'une famille de paysans pauvres originaire de la Bothe Kosi. La moitié des frères et sœurs d'une fratrie, comme celle de Lhakpa, restent généralement dans leur vallée d'origine. Ils y pratiquent de façon pluriactive l'agriculture et le portage d'altitude (pour les hommes), ou la gestion d'un tea-shop (pour les femmes), plus rarement ils accèdent à un poste dans une institution locale (KBC, Parc national, laboratoire de la Pyramide). L'autre moitié de la famille rejoint Katmandou ou l'étranger (l'Inde ou les Etats-Unis). Les uns en intégrant les ordres, les autres par leurs activités de guides de trekking, comme Lhakpa, ou Lhakpa Chhiri, l'époux de Nima Laki, l'une des sœurs aînées de la famille, aujourd'hui installée à Seattle dans l'entreprise Sherpa Gears.

**Itinéraires des membres d'une fratrie originaire de Thamo
(cas de la famille de mon guide-interprète Lhakpa) – (Figure n° 65)**

Parents	Pasang Yangjee : ex-agricultrice, aujourd'hui retraitée à Katmandou Ang Pasang (<i>décédé</i>) : agriculteur et <i>climbing sherpa</i> : 45 expéditions			
Enfants (sexe)	Profession	Lieu de résidence	Niveau d'instruction	Commentaire
Kami Nima (F)	Gérante de tea-shop et agricultrice	Thame	-	-
Karsang (M)	Electricien KBC et gérant de tea-shop	Thameteng	5 th (CM2)	Formation par ONG EcoHimal
Nima Laki (F)	Employée Sherpa Gears	Seattle	Rudiments glanés aux USA	Emigration par son mari <i>climbing sherpa</i> , lui-même aidé par un client
Pasang Tsiring (M)	Climbing Sherpa – Alpine Ascents	Namche Bazaar	-	-
Nima Yangjee (F)	Gérante de tea-shop	Yillajung	-	-
Tenzing Kentup (M)	Moine	Bangalore	Instruction religieuse	<i>Djindak</i> local pour rejoindre sa première affectation dans le Karnataka
Sanjay Rimpoche (M)	Moine	Bangalore	Instruction religieuse (réincarné 14 fois)	<i>Djindak</i> local pour rejoindre sa première affectation dans le Karnataka
Lobsang (F)	Religieuse au monastère de Kopan	Katmandou	Instruction religieuse	Affectation prise en charge par le monastère de Kopan
Tenzing (M)	Climbing sherpa chez Asian Trekking et paysan	Thame	9 th (3 ^{ème})	Education financée par ses frères et sœurs aînés
Lhakpa (M)	Guide de trekking, entrepreneur.	Katmandou	12nd – 13rd (Bac – 1 ^{ère} année de licence)	Sponsors étrangers et familiaux multiples
Lhakpa Diki (F)	Gérante de tea-shop	Thamo	7th (5 ^{ème})	Education financée par la famille
Pasang Dorjee (M)	Climbing sherpa chez Alpine Ascents.	Thamo	SLC (2 ^{nde})	Education financée par la famille

3. Camper sur ses positions ou partir en conquérir de plus lointaines ?

« A Namche, les gens sont très riches mais ne sont pas disciplinés, ni polis. Leurs règles sont faites par et pour les riches. Ils ont des lodges mais aussi de nombreuses opportunités comme le sponsoring et le fait de pouvoir partir à l'étranger. Ils ont un autre mode de penser. »

N. N. Sherpa, habitant de Khunde²⁷⁰

« A Namche, les gens ne disent pas : "mes enfants étudient aux USA" mais "mes enfants font du business aux USA !" »

N. L. Sherpa, habitant de Lukla²⁷¹

Il existerait une spécificité à habiter Namche Bazaar. Disposant d'une situation aisée, n'exerçant aucun métier manuel et faisant état de sentiments relativement peu élevés, l'habitant de Namche Bazaar aurait tout du véritable « petit bourgeois ». Ces considérations amènent à s'interroger plus en profondeur sur le profil socioéconomique, non seulement des habitants de Namche Bazaar, mais plus largement sur celui des propriétaires de lodges de la région. Qui sont-ils ? Combien sont-ils ? Comment sont-ils parvenus à la tête de leurs établissements, et qu'en font-ils ? Au-delà de ces interrogations, la question centrale revient surtout à comprendre quelles sont les stratégies mises en place par les individus détenant les meilleurs emplacements socio-spatiaux à l'intérieur du système touristique. Dans une région très lucrative d'une part, et très ouverte sur le monde d'autre part, comment se placer afin de maximiser ses profits ?

3.1. Hériter ou conquérir son emplacement foncier à Lukla et Namche Bazaar

Namche Bazaar, un accès à la propriété bien verrouillé

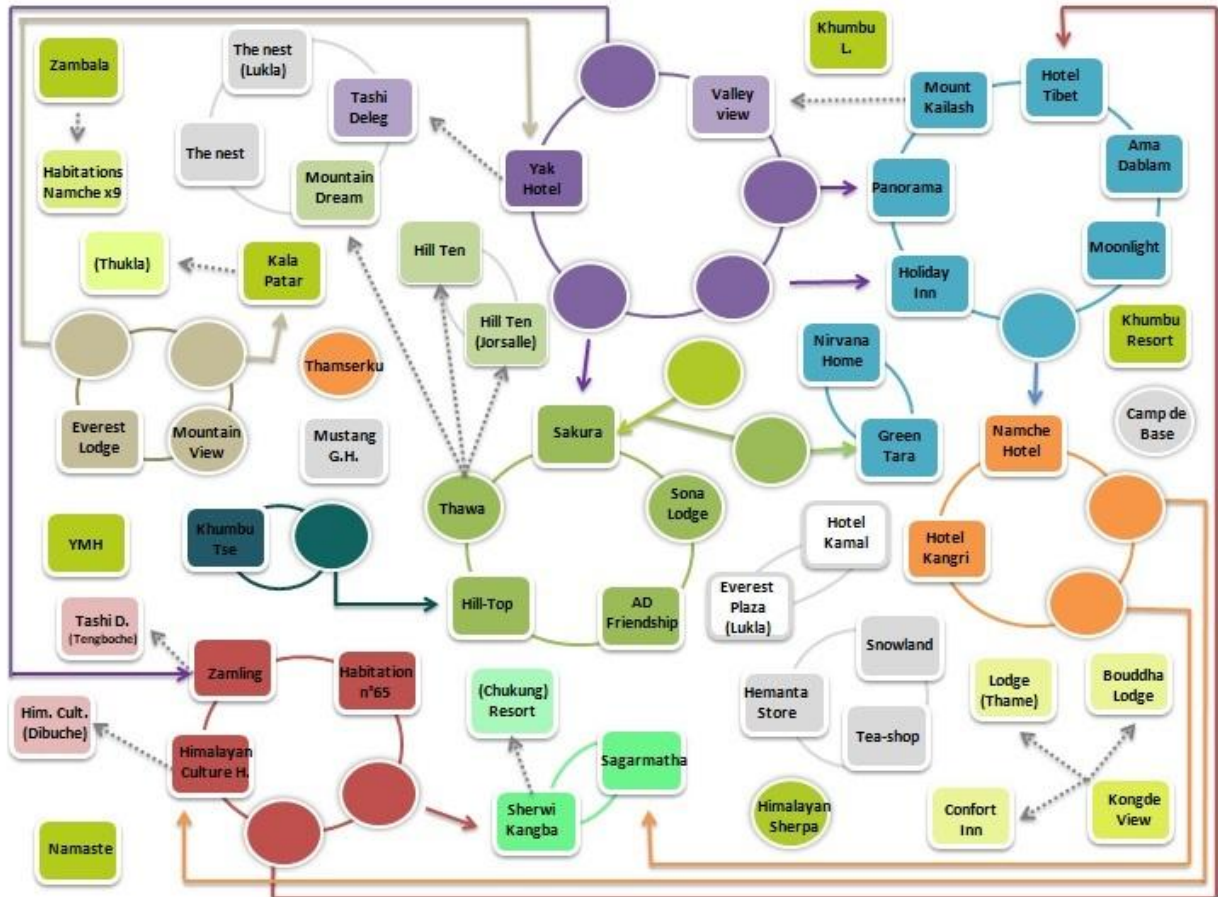
Les trente et un propriétaires de lodges rencontrés à Namche Bazaar présentent un profil assez similaire. Tous (ou presque) sont Sherpas et tous disposent d'un bon capital culturel. Agés d'une quarantaine d'années au moins, ce sont généralement des hommes et femmes dont les pères étaient autrefois commerçants caravaniers, et dont beaucoup ont par la suite poursuivi une carrière chez Mountain Travel, dans les métiers de l'himalayisme et du trekking. Parmi ces propriétaires, beaucoup ont eux-mêmes exercés comme guide de trekking avant de construire et gérer leur lodge. La plupart ont également accédé à un assez bon niveau d'instruction. Contrairement aux catégories d'acteurs précédentes, relativement peu n'ont jamais été à l'école (environ un sur dix) ou se sont arrêtés en primaire (un sur dix). Plus de la moitié (six sur dix) ont atteint au moins le lycée (« Annexe 5.5 »). En d'autres termes, ces individus étaient généralement très bien armés avant de se retrouver à la tête de leur lodge. Toutefois, si ces derniers ont pu devenir propriétaire d'un établissement touristique,

²⁷⁰ Rencontré le 29 février 2016.

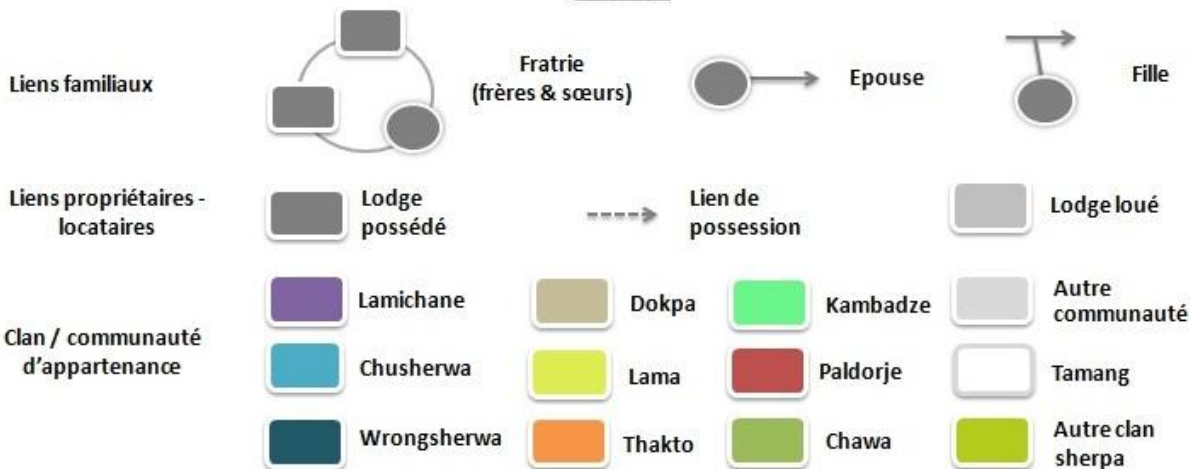
²⁷¹ Rencontré le 2 avril 2015.

c'est aussi parce qu'à deux exceptions seulement, tous étaient originaires de Namche Bazaar et tous ont hérité de parcelles sur lesquelles bâtir leur lodge. À moins de disposer d'argent, comme c'est le cas de Sonam Sherpa, propriétaire d'un Yeti Mountain Home, il est en effet presque impossible de devenir propriétaire d'un lodge à Namche Bazaar sans en être natif. Seul le mariage permet réellement à une personne non-originnaire du village de devenir propriétaire d'un lodge.

Les grandes familles hôtelières de Namche Bazaar (Figure n° 66)



Légende :



Conception & réalisation : Jacquemet E., 2018 ; Source : Jacquemet E., Sherpa L. N., 2015 - 2016

Comme le met en évidence la figure précédente, jusqu'à ces dernières décennies, les habitants de Namche Bazaar avaient néanmoins tendance à choisir leur épouse.x au sein même de la bourgade. Plus de la moitié des propriétaires par alliance sont en effet originaires de Namche Bazaar. Par conséquent, même l'accès au statut de propriétaire par le mariage est délicat pour un *outsider* que celui-ci soit sherpa ou non.

Plus encore, cette représentation met surtout en évidence le fait que la plupart des lodges de Namche Bazaar sont entre les mains d'une poignée de familles. Sur les quarante-deux lodges enquêtés, vingt-neuf étaient détenus par neuf familles seulement : celles issues des clans Chuserwa, Chawa, Lama, Thakto, Paldorje, Dhokpa, Kambadze, Wrong Sherwa et Lamichane. Parmi elles, trois détenaient à elles seules vingt lodges (les familles Chuserwa, Chawa, Lama). La fratrie la plus célèbre de Namche Bazaar est sans conteste celle issu du clan Chuserwa. Elle est notamment connue pour sa filiation à l'un des commerçants les plus prospères de Namche Bazaar. Aujourd'hui décédé, celui-ci était connu sous le sobriquet de « Tsaobado », littéralement, « celui qui a quatorze enfants ». Marié à deux sœurs différentes²⁷², il eut en effet huit filles et six garçons auxquels il donna à chacun une parcelle. Sur les huit filles, cinq ont migré aux Etats-Unis, au Canada et à Katmandou. Toutefois, trois d'entre elles ont aussi fini par accéder au statut de propriétaire en se mariant avec des hommes issus des clans Lamichane, Paldorje, Dhokpa et Thakto²⁷³. Les mariages entre ses quatre grandes familles et les Chuserwa ne sont bien évidemment pas les seuls. De nombreuses autres unions ont également lieu entre Kambadze, Paldorje et Thakto, comme entre Chawa et Wrongsherwa. Ainsi, les propriétaires des cinquante-trois lodges de Namche Bazaar ne sont pas si anonymes les uns par rapport aux autres. Comme le reconnaît le président de l'association des hôteliers de Namche Bazaar, propriétaire du Moonlight Lodge : « Généralement on se réunit tous les ans [entre propriétaires]. Mais en fait, c'est surtout un grand repas de famille. Le bourg n'est pas bien grand, on se connaît tous et on est tous plus ou moins proches, donc ça n'est jamais vraiment formel²⁷⁴ ».

A Namche Bazaar, l'accès à l'immobilier apparaît par conséquent presque totalement verrouillé pour les étrangers. Au-delà du secteur de l'hôtellerie, les résultats d'enquête indiquent même que neuf biens immobiliers sur dix (lodges, habitations, commerces) sont détenus par des natifs de Namche Bazaar. Sur les soixante-quatorze ménages sondés, trente-cinq n'étaient pas originaires du Khumbu, mais parmi ces trente cinq ménages, seuls deux ont réussi à devenir propriétaires. Comment ? Les deux biais par lesquels ces individus ont réussi à accéder à ce précieux statut méritent d'être racontés. Le premier cas concerne, l'implantation du premier Tamang au sein de la bourgade.

« C'était il y a 23 ans, raconte le propriétaire du tea-shop. Au Népal et dans les campagnes, poursuit-il, circulait une rumeur sur l'imminence de la fin du monde. Les prix du foncier ont baissé et j'en ai tout simplement profité pour racheter cette parcelle aux propriétaires du Thawa lodge ! ». (P. Tamang, Namche Bazaar, le 22 mars 2016)

²⁷² La société sherpa est polyandrique.

²⁷³ Traditionnellement, les filles sont destinées à rejoindre la demeure de leur époux. Elles n'héritent donc ni des terres, ni de la demeure familiale qui reviennent aux fils aînés et benjamins. En revanche, elles se partagent généralement les bijoux et le mobilier familial.

²⁷⁴ Namche, 16 mars 2016, interview n°29.

Le second cas concerne la construction du seul lodge de Namche Bazaar détenu par un *outsider*. Au tout début des années 2000, un modeste porteur tamang originaire de Khotang accompagne régulièrement des groupes de touristes dans le Khumbu. Il n'est pas insensible à la grandeur et au confort des lodges de la bourgade et se met en tête de devenir un jour, lui aussi un grand propriétaire. Sans argent, son rêve paraît néanmoins tout à fait impossible. Pourtant, P. Tamang remarque un terrain dont à coup sûr, personne ne veut et ne voudra jamais. Et pour cause, cet emplacement est entièrement occupé par un gigantesque bloc erratique aussi haut et volumineux que les deux lodges de trois étages qui l'encadrent²⁷⁵. Sidéré, L. K. Sherpa accepte de céder au jeune tamang son terrain pour une bouchée de pain. Pendant trois années, le jeune porteur tamang, lui, va s'employer à concasser l'énorme rocher de granit entre ses travaux dans les champs et les portages qu'il continue d'effectuer pour les groupes de trekking. Au bout de quatre années supplémentaires, le vaste chantier a laissé place à l'Hôtel Kamal qui, avec soixante-douze lits, est aujourd'hui le troisième plus grand établissement derrière le Khumbu Lodge et l'Hôtel Namche (76 et 80 lits). Pour cette réalisation extraordinaire, P. Tamang a également gagné le respect de l'ensemble des propriétaires de Namche Bazaar.

L. K. Sherpa²⁷⁶ est le plus grand propriétaire foncier de Namche Bazaar. Il ne possède qu'un seul lodge mais détient neuf maisons qu'il donne à louer. Son père était originaire du Solukhumbu. Comme tant d'autres à l'époque, il n'avait jamais fréquenté l'école mais les habitants de Namche Bazaar s'accordent à dire qu'il était extrêmement malin, à tel point que dans les années 1960, il n'avait eu aucun mal à s'implanter dans le village, puis à en devenir maire. En 1969, lorsqu'il entendit que l'Etat organisait une campagne de cadastrage dans la région, ce dernier en aurait profité pour s'accaparer une grande partie des terres situées dans l'aile sud-est du village en déplaçant simplement les pierres qui en délimitait le périmètre. Ce type de manœuvre et plus généralement les conflits entre propriétaires terriens furent fréquents à cette époque (Upreti, 2002). Dans un rapport de mission non publié (2016), Marie Faulon rapporte un procédé relativement similaire à Monjo. Lors de la réalisation du cadastre dans le Pharak, en 1989, les habitants les plus éduqués du hameau se seraient réunis pour se partager les terres, laissant les autres de côté, reversant probablement des pots-de-vin pour obtenir des titres de propriété. Des habitants auraient alors été dépossédés de terres qui leur appartenaient car des « erreurs » auraient été commises. Selon Marie Faulon, plusieurs habitants du hameau (dont le responsable local du comité de gestion des forêts) estiment que D. N. Sherpa et son frère cadet Mingma Norbu Sherpa, auteur d'une thèse de doctorat sur les politiques de gestion de la forêt au sein du parc national²⁷⁷, se seraient octroyés plus de terres qu'ils n'en possédaient à l'origine. Co-auteurs du cadastre, ils auraient inscrit leurs noms et celui de tous les membres de leur famille sur plusieurs parcelles, et plus particulièrement sur celles de toutes forêts situées en bordure du village. En 2015 enfin, Mingma Norbu Sherpa, aujourd'hui responsable en chef des actions d'Himalayan Trust au Népal, aurait acheté les dernières forêts communautaires du hameau. Lors d'un achat de ce type, les autres habitants disposent légalement de trente jours pour déposer une réclamation. Néanmoins, les habitants de Monjo, n'ont été mis au courant que

²⁷⁵ On distingue légèrement ce rocher au centre de la photo de Namche Bazaar prise par Furer-Haimendorf dans les années 1960 (voir Chapitre 2, dernière sous-partie).

²⁷⁶ Rencontré à Namche Bazaar le 2 mars 2015.

²⁷⁷ SHERPA M.N., 2013, *Conservation Governance and Management of Sagarmatha (Mt. Everest) National Park, Buffer Zone, and Buffer Zone Community Forest User Groups in Pharak, Nepal*, Amherst : University of Massachusetts, Thèse de doctorat non publiée, 402 p.

bien plus tard, car toutes les démarches s'effectuent à Salleri, chef-lieu du district à deux jours de ce village. Des soupçons de corruption planent sur cet achat dans la mesure où le comité local de gestion des forêts n'a jamais reçu l'argent qu'il devait percevoir pour cette transaction. L'achat de ces forêts, lui, n'a rien de désintéressé. La famille de ce géographe est propriétaire d'une scierie locale. Alors que dans le Khumbu la moitié du prix de construction d'un lodge est lié à l'achat du bois de charpente²⁷⁸, il est probable que les affaires de cette entreprise familiale se portent bien. Et l'on ne sera pas surpris d'apprendre que dans sa thèse, Mingma Norbu Sherpa plaide pour une décentralisation des politiques de gestion de la forêt en faveur des populations autochtones...

Lukla, un bourg peuplé de pionniers

A Lukla, la répartition de la propriété entre natifs et non-natifs est totalement différente de celle qui se présente à Namche Bazaar.

Jusqu'au milieu des années 1960, seules deux grandes familles résidaient de façon permanente sur le *kharka* qu'était alors Lukla. La première était issue du clan Pinasa. Décédé il y a plusieurs années, le père de cette fratrie, également maire de Lukla dans les années 1980, fût surtout connu pour avoir eu non pas quatorze, mais quinze enfants de cinq femmes différentes²⁷⁹. Aujourd'hui, six membres de grande cette fratrie demeurent encore à Lukla et parmi eux, quatre se sont mariés avec des enfants de l'autre grande famille originaire de Lukla, celle des Salaka, dont huit membres sur dix vivent encore sur place²⁸⁰. Pourtant, aussi nombreux soient-ils, les frères et sœurs de ces deux grandes familles occupent une position économique relativement restreinte au sein du village. Il est en effet surprenant de constater que sur les quatorze membres de ces deux fratries historiques, seules trois sont parvenus à ouvrir un lodge (le Shangri-la, le Numbur Hotel et le Kongde View lodge).

A l'inverse, la plupart des propriétaires de lodges installés dans la bourgade ne sont pas natifs de Lukla. En effet, un peu plus de huit établissements touristiques sur dix sont détenus par des propriétaires provenant d'autres villages et hameaux extrêmement variés de la région (du Pharak, de Khumjung, ou du Solukhumbu notamment). Cette diversité d'origines explique que les liens familiaux entre propriétaires de lodges soient beaucoup moins nombreux par rapport à ceux que compte Namche Bazaar. Ainsi, même si cinq fratries possèdent deux lodges différents chacune, sur les quarante-quatre établissements de Lukla, une seule famille - issue du clan Thakto - peut se targuer d'être à la tête de trois hébergements différents. D'autre part, à Lukla, des membres appartenant à d'autres communautés que celle des Sherpas ont réussi à devenir propriétaire d'un lodge, d'une habitation ou d'un commerce. Ces individus issus des communautés tamang, rai, bahun-chhetri, newar, voire bishwakarma²⁸¹, représentent 30 % des propriétaires de biens immobiliers. Plusieurs familles tamangs notamment, ont ouvert leurs propres lodges. L'une d'elles, originaire de Khotang, est même très bien implantée dans le bourg puisque parmi les six membres de la fratrie, l'aîné est

²⁷⁸ K. Sherpa, propriétaire de lodge rencontré le 18 février 2016 à Thame.

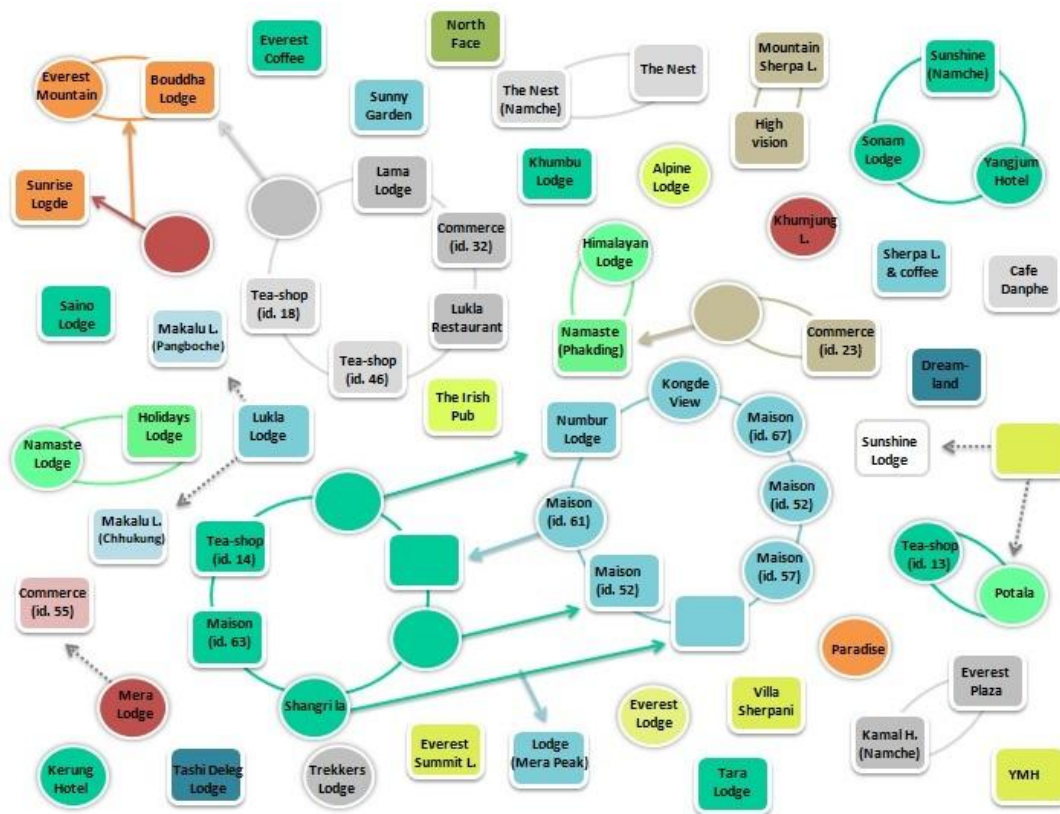
²⁷⁹ D. Sherpa, rencontrée à Lukla le 2 avril 2015, interview n°9.

²⁸⁰ Par la suite, de nombreuses autres familles Pinasa et Salaka originaires du Solu se sont installées dans le village, mais celles-ci ne possèdent que des degrés de parenté assez éloignés.

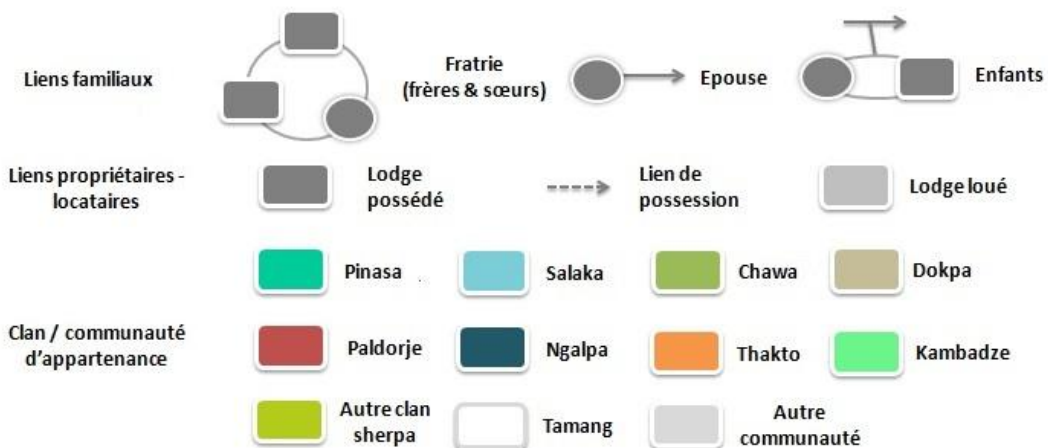
²⁸¹ Communauté indo-népalaise historiquement défavorisée car jugée « hors-caste » dans l'idéologie hindouiste.

devenu propriétaire d'un lodge, deux des cadets possèdent leurs commerces²⁸², deux autres puînés louent chacun leur tea-shop et la benjamine s'est mariée avec le propriétaire sherpa de l'un des plus grands lodges du village. Pour finir, l'un de leurs cousins, propriétaire de l'Everest Plaza, lui aussi installé à Lukla, se trouve par ailleurs être le frère du célèbre fondateur du Kamal Hotel à Namche Bazaar.

Les propriétaires de lodges dans le bourg de Lukla (Figure n° 67)



Légende :



Conception & réalisation : Jacquemet E., 2018 ; Source : Jacquemet E., Sherpa L. N., 2015 - 2016

²⁸² Ces deux frères, plus particulièrement, font partie des quelques Tamangs qui contrôlent la route commerciale du gaz (acheminé en bonbonnes dans la région à dos de mules) avec certains de leurs cousins implantés dans le SoluKhumbu et jusqu'à Namche Bazaar.

Comment, en fin de compte, expliquer que les deux familles natives de Lukla ne soient pas parvenues à tirer meilleur profit de leur emplacement ? Là encore, l'explication est probablement à trouver dans le capital social et le capital culturel dont disposent ou non les individus.

En effet, les trois premiers lodges à être apparus à Lukla, le Bouddha Lodge²⁸³, le Sunrise et l'Himalayan Lodge (ouverts en 1971 et 1975) ont tous été bâtis par d'anciens sirdars originaires du Khumbu. Non pas que ces individus étaient particulièrement fortunés, cependant, tous côtoyaient des alpinistes occidentaux grâce auxquels ils purent non seulement développer leurs réseaux, mais aussi certaines compétences importantes pour ouvrir un lodge (notions d'anglais, de cuisines, savoir-être). Dawa Phuti Sherpa, par exemple, est une sexagénaire originaire de Khumjung dont le père occupait la fonction de cook lors de l'expédition britannique victorieuse sur l'Everest. Depuis ce jour, sa famille a toujours conservé des liens privilégiés avec Sir Edmund Hillary. En 1961, lorsque la première école d'Himalayan Trust fût construite, ce dernier encouragea vivement Dawa Phuti à entreprendre des études. Elle devient ainsi la première sherpani du Khumbu à rejoindre l'école. Après avoir été employée quelques années comme infirmière, puis institutrice, elle comprit que l'activité touristique était en train de se développer et décida de vendre les terres dont elle avait hérité à Gokyo et à Lusa²⁸⁴, pour acheter, en 1989, l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui juste à côté de l'aérodrome. Elle commença par ouvrir un modeste lodge, puis profita de ses nombreux contacts parmi les alpinistes occidentaux (dont Edmund Hillary, Reinold Messner, Hans Kammerlander) pour trouver un emploi régulier de cuisinière dans un refuge en Autriche. L'argent gagné là-bas lui permit d'agrandir son lodge, devenu depuis l'une des institutions du village. Aujourd'hui encore, les établissements les plus en vue de Lukla²⁸⁵ sont détenus par des enfants de sirdars. L'Irish Pub notamment, a été créé par l'un des couples les plus dynamiques du village, dont l'épouse n'est autre que la fille du guide de Junko Tabei, première femme à avoir gravi l'Everest²⁸⁶.

Contrairement à ces différents propriétaires, les membres des deux grandes familles Salaka et Pinasa de Lukla, eux, disposaient de terres mais ne bénéficiaient pas de tels capitaux. Les deux pères étaient paysans, n'ont jamais fait de commerce, ni pris part à une seule expédition. Le propriétaire du Numbur Lodge²⁸⁷, construit en 1996, est le seul membre de ces deux familles à avoir intégré les métiers de la montagne comme sirdar, puis guide de trekking. Seuls deux autres membres de ces deux fratries ont réussi à ouvrir, plus tard, des lodges à Lukla (Le Kongde View et le Shangri-la). Anciens tea-shops reconvertis en lodges, ceux-ci disposent toutefois d'un standing nettement inférieur à ceux que l'on trouve sur le marché de l'hébergement local.

3.2. Rester, capitaliser et investir ou donner à louer et partir vers d'autres opportunités ?

L'importance de la situation physique et sociale des pères ayant été révélée dans l'accès à la propriété, reste désormais à comprendre ce que les individus à la tête de lodges tentent ou non de

²⁸³ Reconstitué depuis qu'un fils en ait hérité.

²⁸⁴ Elle était fille unique.

²⁸⁵ Khumbu Resort, Khumbu Lodge – Illy Coffee, Irish Pub, Scottish Pub & Everest Coffee.

²⁸⁶ De nationalité japonaise. Ascension réalisée en 1975.

²⁸⁷ P. G. Sherpa, rencontré le 1^{er} avril 2015, mentionné plus haut pour son ascension sur le Kanchenjunga avec les alpinistes suisses.

faire à partir de la place qu'ils occupent. Ces derniers se contentent-ils d'une situation de rente ou mettent-ils en place d'autres stratégies ?

Parmi l'ensemble des propriétaires de lodges de la région, trois types de manœuvres semblent se dessiner. La première, la plus fréquente, celle que l'on retrouve aussi bien à Namche Bazaar, Lukla ou chez les propriétaires de lodges de Khunde, consiste à tenir sa place. Dans ce cas de figure, le couple gère lui-même son lodge. Son but consiste « simplement » à engranger des bénéfices en captant le flux touristique. Eventuellement, le mari ou plus rarement la femme peut cumuler un emploi supplémentaire en-dehors du lodge. Ainsi, un quart des époux.ses à la tête d'hébergement touristique sont aussi guides de trekking, commerçants ou techniciens. Rares sont ceux qui l'ont explicitement mentionné, mais il semble logique de penser que beaucoup de ceux qui ont investi dans la construction d'un lodge ces dix dernières années, aient encore un emprunt à rembourser et n'aient ainsi d'autre choix que de rester pour assurer eux-mêmes la gestion de leurs affaires. A l'inverse, les propriétaires des lodges les plus anciens cherchent souvent à réinvestir l'argent gagné dans l'ouverture de nouveaux lodges. C'est par exemple le cas du propriétaire du Sunrise de Lukla, déjà cité, de celui de la chaîne des lodges The Nest qui sont implantés dans plusieurs villages de la région, ou encore de ceux du Kongde View et du Thawa Lodge de Namche Bazaar qui ont chacun ouvert trois établissements supplémentaires sur place et dans la région. Vu ci-dessus, l'une des opérations les plus « tendance » ces dix dernières années pour les jeunes entrepreneurs positionnés dans les centres de Lukla et de Namche, revient également à aménager un espace pub ou café au rez-de-chaussée du bien immobilier. Ce type d'investissement ne s'effectue toutefois qu'à l'échelle de deux générations. Pionniers, les parents ouvrent un premier lodge et si ce dernier rencontre du succès, les enfants, en position d'héritiers, bénéficient d'une assise suffisante pour réaliser à leur tour un ou plusieurs investissements. Une fois achevées, les réalisations sont alors données à louer.

On en vient ainsi au deuxième type de stratégie ; celle de la location de son ou de ses biens immobiliers. Cette démarche est effectuée par environ un tiers des propriétaires de lodges de la région. Elle permet bien évidemment au propriétaire une entrée d'argent importante chaque année, mais le laisse surtout libre de se concentrer parallèlement sur la gestion d'autres affaires. Dans un tiers des cas, le propriétaire reste dans le village, mais le plus souvent, ce dernier préfère s'investir ailleurs, dans d'autres activités. Ainsi, 37 % des propriétaires qui donnent à louer sont installés à Katmandou, et 20 % vivent aux Etats-Unis (voir « Annexe 5.8 »). Les locataires ne sont toutefois pas tous en mesure de renseigner les professions qui y sont exercées. A Katmandou cependant, de nombreux propriétaires semblent être à la tête d'agences de trekking, ou investir dans les secteurs de l'hôtellerie et de la restauration. Quelques-uns, à Katmandou ou à l'étranger exerceraient les métiers de pilotes ou d'ingénieurs.

Moins fréquemment enfin, les propriétaires confient la gestion de leurs lodges à certains de leurs proches. Il ne s'agit ni de leur louer, ni de leur céder, mais bien de leur en laisser l'usufruit pour des durées souvent indéterminées. Cette pratique permet d'aider les siens tout en conservant un filet de sécurité si d'aventure un projet mené à Katmandou ou à l'étranger devait échouer. Ce choix a notamment été fait par Apa Sherpa, Ang Phurba²⁸⁸ et le docteur Kami Sherpa²⁸⁹, propriétaires des

²⁸⁸ Ang Phurba Sherpa fût le *sirdar* de l'expédition sino-népal-japonaise qui en 1988 réalisa la première traversée de l'Everest (montée par la voie normale népalaise, redescende par la voie normale tibétaine). Il est aujourd'hui retraité à New York.

trois lodges les plus fréquentés de Thame. C'est également ce qu'explique P. S. Tamang, qui il y a quelques années, a hérité de la gestion du Kamal Hotel par son père : « pour le moment, mon père développe des affaires entre le Solukhumbu et Katmandou, on verra comment ça marche. Mais jusqu'à présent c'est ma femme et moi-même qui gérons le lodge ». Pour cette raison, rares sont les propriétaires de lodges à vendre. Aucune affaire n'est assurée et tout départ du Khumbu peut être réversible. « Karod pathi deki road pathi sama » ; « du multimillionnaire à l'homme des rues » disent les népalais.

3.3. De l'inégalité parmi les trajectoires socio-spatiales des enfants

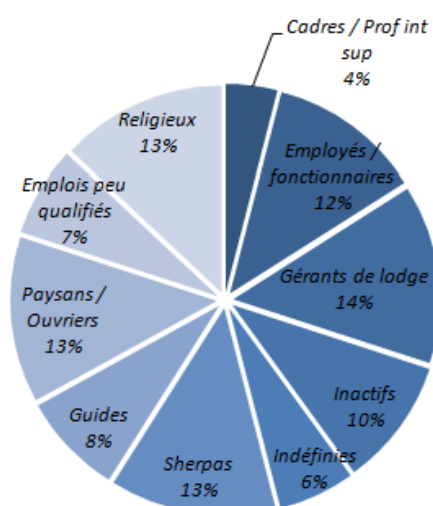
L'investissement dans l'immobilier n'est pas le seul levier pour tenter d'améliorer ses conditions d'existence et celle des siens. A l'instar des paysans-sherpas, une part importante des revenus engrangés par les propriétaires de lodges est également investie dans l'instruction des enfants. Si le Népal dispose d'un réseau d'écoles publiques relativement dense (la plupart des comités de développement villageois possèdent une école), celui-ci possède la réputation d'être de piètre qualité : manque de formation et absence des enseignants, absence de moyens, vétusté des locaux, surpopulation des classes. Dans le Khumbu, les écoles, dont la plupart fonctionnent sur un partenariat public-privé (État / ONG), ont à l'échelle régionale plutôt bonne presse. Toutefois, nombre de familles préfèrent scolariser leurs enfants dans les multiples institutions entièrement privées de Katmandou, dont le marché s'est considérablement développé ces dernières années (Childs et al., 2014). Ainsi, 40 % des enfants de gérants de lodges scolarisés entre l'école primaire et le secondaire sont envoyés dans des établissements situés à Katmandou. La région de l'Everest étant dépourvue d'établissements supérieurs, l'ensemble des jeunes qui souhaitent poursuivre des études universitaires doivent également quitter la région et rejoindre Katmandou. À ce niveau, les familles les plus riches n'hésitent toutefois pas à envoyer leurs enfants dans des facultés étrangères. Ainsi, parmi l'ensemble des étudiants dont les parents sont à la tête de lodges, près d'un tiers (30 %) se trouvent aux USA (principalement à New York), en Inde (Delhi ou Bangalore), en Australie ou en Europe (voir « Annexe 7 »). Leurs formations de prédilection sont celles de médecine, de gestion et de management ou d'informatique. Pour des coûts de plusieurs milliers ou dizaines de milliers de dollars par année de formation, ces études nécessitent des emprunts bancaires conséquents. De fait, une part importante des bénéfices dégagés par ces propriétaires de lodges leurs sont alloués.

Bien entendu, ce type de stratégie est assez spécifique aux gérants de lodges. En effet, même si beaucoup le désireraient probablement, nettement plus rares sont les autres catégories d'acteurs (y compris les gérants de lodges non-originaux de la région) qui peuvent envisager de telles solutions pour leurs enfants. Ainsi, parmi les enfants de paysans-sherpas, seuls 14 % sont scolarisés à Katmandou, et seul un cas d'étudiant inscrit dans une université étrangère (américaine) a été relevé. Au sein de la population non native du Khumbu peu qualifiée, l'inégalité d'accès à une éducation de qualité supérieure est plus nette encore, puisqu'aucun enfant n'est envoyé à l'école en dehors de la région. Ces inégalités se retrouvent bien entendu au niveau des diplômes par les enfants ayant achevé leur scolarité et leurs études. Les enfants de propriétaires de lodges ayant fini leur parcours sont 30 % à avoir un niveau égal ou supérieur à l'équivalent du baccalauréat contre seulement 5 %

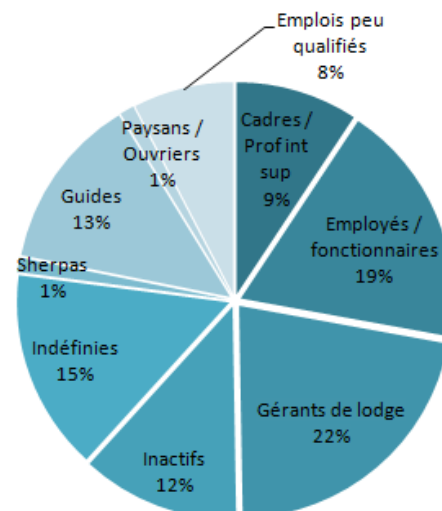
²⁸⁹ Le docteur Kami vit et exerce aujourd'hui à l'hôpital de Khunde.

pour ce qui concerne les enfants de paysans-sherpas²⁹⁰ (voir « Annexe 7 ») De même, les enfants de propriétaires de lodges sont plus nombreux à occuper des postes plus rémunérateurs ou plus qualifiés. Ils sont notamment 20 % à être devenus à leur tour gérants de lodges, 17 % à être employés ou fonctionnaires (enseignants, infirmiers, techniciens divers), 11 % à être guides de trekking et 8,5 % à travailler au sein des professions libérales et intellectuelles supérieures (médecins, directeurs d'agences de trekking, banquiers). De leur côté, les enfants de paysans-sherpas ne sont que 3,5 % à occuper la catégorie socioprofessionnelle la plus élevée. Si une part non négligeable a réussi à accéder au statut enviable de gérants de lodge (14 %) ou de guides de trekking (8 %), une grande partie des effectifs intègre encore les ordres (14 %), le métier de porteur d'altitude (13 %) ou ceux de manœuvres et de paysans (13 %). Parmi ces derniers, ceux qui disposent d'un peu plus d'instructions peuvent espérer décrocher un poste de technicien ou d'employé dans des structures locales comme la Pyramide ou la KBC. Les fonctionnaires eux, sont en réalité peu nombreux au sein de cette catégorie socioprofessionnelle.

**Activités des enfants de paysans-sherpas
(Figure n° 68)**



**Activités des enfants de gérants de lodges
(Figure n° 69)**



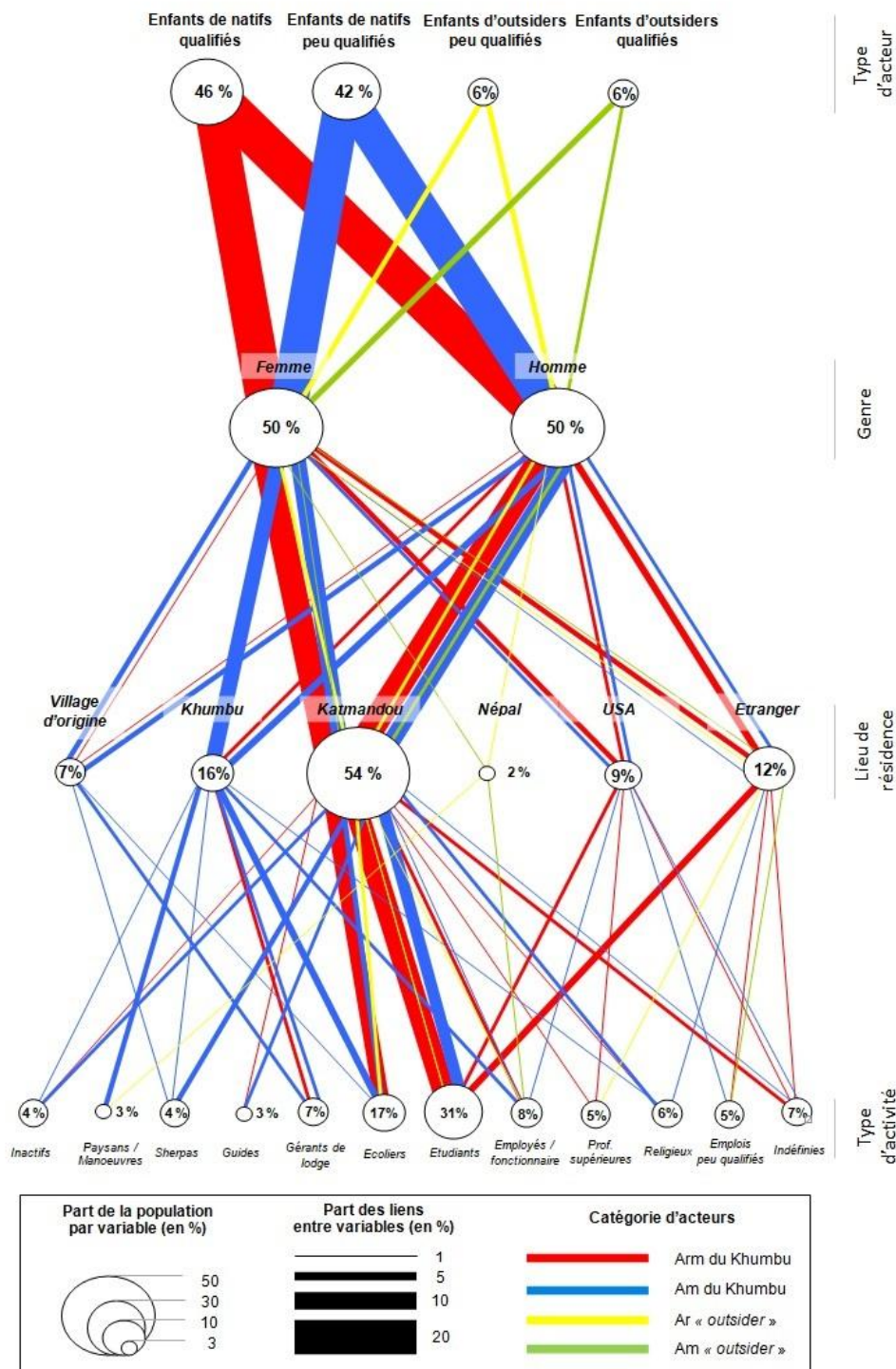
Conception & Réalisation : Jacquemet, 2018 ; Sources : Jacquemet & Sherpa, 2015 - 2016

Bien entendu, ces inégalités de trajectoires scolaires et professionnelles se doublent d'une différenciation globale des espaces qu'habitent les uns et les autres. Parmi les enfants vivants en dehors du foyer familial (mineurs ou majeurs), les trois quarts vivent en dehors du Khumbu. Ceux qui vivent à Katmandou sont 54 %, ceux qui habitent à l'étranger sont 21 %, dont 9 % résident aux États-Unis. Cependant, les enfants des gérants de lodges (qu'ils soient natifs ou non du Khumbu) sont beaucoup plus nombreux à l'extérieur du territoire que ne le sont les enfants des populations peu qualifiées. Les premiers sont 64 % à vivre à Katmandou, où ils sont principalement étudiants, écoliers et employés, et près d'un quart à vivre à l'étranger où ils sont majoritairement étudiants. A l'inverse, les enfants de ménages peu qualifiés sont nettement moins mobiles puisque près de 40 % d'entre eux vivent dans le Khumbu (là où les premiers ne sont que 10 % à résider). Par rapport aux enfants de propriétaires de lodges, ces individus ne sont que 44 % à vivre à Katmandou (où ils sont moins

²⁹⁰ Le nombre d'individus concerné est trop faible pour calculer ce taux à l'échelle des populations non-natives du Khumbu.

nombreux à être étudiants et écoliers, mais plus nombreux à être religieux, inactifs, climbing sherpa et guides), et seulement 15 % à l'étranger : 7,5 % aux États-Unis, au Japon et en Europe, pays dans lesquels ils occupent essentiellement des postes d'employés, des emplois précaires peu qualifiés (services à la personne, serveurs et ouvriers notamment), ou des fonctions cléricales (en Inde notamment). Ainsi, si l'émigration n'est pas entièrement le privilège des plus aisés, une nette reproduction des inégalités socioprofessionnelles se perpétue tout de même entre les expatriés.

Trajectoires socio-spatiales des enfants du Khumbu vivant en dehors du foyer parental (Figure n° 70)



Conception & Réalisation : Jacquemet, 2018. Source : Jacquemet & Sherpas, 2015 – 2018

Il est en revanche intéressant de constater que les femmes ne sont pas exclues des mobilités. Une parité parfaite s'observe entre les taux des fils et filles des propriétaires de lodges à l'étranger. Si elles sont absentes d'un pays comme l'Inde, les filles de propriétaires d'établissements sont mêmes plus nombreuses que les hommes à vivre aux États-Unis ou en Europe, régions dans lesquelles elles exercent des activités tout à fait équivalentes à leurs homologues masculins (études et professions supérieures). Néanmoins, des inégalités subsistent encore entre les fils et les filles de paysans-sherpas. Les femmes sont plus nombreuses à rester dans le Khumbu que les hommes (48 % d'entre elles contre 33 % d'entre eux). Elles sont également moins nombreuses à gagner l'étranger que les hommes (12 % contre 19 %), mais elles aussi nombreuses que ces derniers à se rendre aux États-Unis, où comme eux, elles sont en revanche astreintes à des emplois peu qualifiés. De la même façon, les femmes ne sont pas exclues de l'accès aux études supérieures (voir « Annexe 7 »). Parmi l'ensemble des enfants « étudiants », 51 % sont des hommes et 49 % sont des femmes. Une parité parfaite s'observe au sein de l'ensemble des catégories d'acteurs, à l'exception des enfants de propriétaires qui compte 52 % d'étudiants et 48 % d'étudiantes. Ces données sont encourageantes. Comme l'explique A. K. Sherpa²⁹¹, gérante du lodge Sherwi Khangba à Namche Bazaar, pendant longtemps a en effet prévalu l'idée dans la société sherpa qu'éduquer une fille était une perte de temps et d'argent. Ou bien celle-ci finirait par se marier, et ne ferait finalement pas grand-chose de son niveau d'instruction, ou bien celle-ci prendrait des libertés et finirait par quitter le foyer. C'est également ce que rapporte Ang Maya Sherpa, cousine de Lhakpa et propriétaire d'un lodge à Thamo dans lequel nous avons séjourné une dizaine de jours en février 2016.

« L'éducation de ma fille me coûte 17 000 dollars par an. Je dois faire un emprunt et laisser mon titre de propriété à la banque pour payer. Mais c'est une vision à long terme, pour moi, l'éducation est la chose la plus importante qui soit. L'éducation c'est la santé. Je n'ai pas été très longtemps à l'école mais j'en connais l'importance. Aujourd'hui encore j'ai des problèmes de communication avec les touristes. C'est pour ça que c'est important. Il y a peu de femmes dans la vallée qui pensent comme moi. Mais maintenant elles commencent à comprendre. Cet emprunt ça n'est rien. L'argent ça n'est rien. Une fois que tu as le savoir, l'argent vient tout seul. L'argent on peut te le dérober mais, l'éducation ça ne se vole pas. Moi, je pense que les femmes et les hommes doivent avoir les mêmes chances. Mon fils préfère arrêter les études et rester ici au lodge ? Je ne le force pas. Et à la place de la dot, je préfère envoyer ma fille aux USA. Ma fille complètera mon rêve d'éducation. Ma fille me dit qu'elle est fière de moi, elle me dit : ne t'inquiète pas, une fois que j'aurais mon diplôme de médecin je te rendrai heureuse... » (Ang Maya Sherpa, Thamo, le 22 février 2016).

²⁹¹ Rencontre le 15 mars 2016.

Conclusion de la deuxième partie

L'introduction de cette deuxième partie a posé la question de la façon dont les acteurs du système touristique de la région de l'Everest parvenaient à accéder aux ressources locales et à les valoriser.

Centré sur la valorisation de la ressource en eau domestique et en eau énergie, très technique, le troisième chapitre a logiquement décrypté des stratégies essentiellement collectives, initiées par des acteurs étrangers au territoire (institutions diverses, anciens touristes), qui permettent à la plupart des habitants d'accéder aux ressources avec une relative facilité. Toutefois, les conditions de cet accès sont inégales. D'un village à un autre, les acteurs mobilisent un capital social très différent par sa nature et son échelle géographique : comités locaux du Parc national, services administratifs du District ou de l'État, ONG nationales ou internationales, gouvernements étrangers, ex-clients ou philanthropes richissimes. Bien évidemment, les localités les plus peuplées et les mieux positionnées sur le sentier touristique sont celles qui récoltent les meilleurs subsides. Valorisation globalement collective donc, mais qui n'empêchent ni des collusions, ni le développement de stratégies individualistes ou communautaires comme l'a parfaitement montré le cas de la distribution de l'eau domestique à Phakding. Ces comportements conduisent à un manque de cohésion et une perte de rationalisation dans les systèmes de gestion du bien commun, là semble être l'un des gros problèmes concernant la disponibilité et l'accès à la ressource.

Qu'il s'agisse de l'eau domestique ou de l'hydroélectricité, les stratégies développées par les acteurs pour accéder et tirer profit des ressources consacrent ainsi la primauté du capital social et du capital spatial sur le capital économique. En simplifiant, on pourrait estimer que les habitants du Khumbu les mieux placés sur l'itinéraire de trekking n'ont pas besoin d'argent pour financer leurs projets d'adduction et d'hydro-électrification puisqu'ils parviennent à mobiliser leurs réseaux pour se les faire payer. C'est en retour la valorisation de la ressource en eau qui leur permet d'accroître leur capital économique. Seuls les quelques paysans et propriétaires des très hautes terres sont obligés de compter sur leurs épargnes pour développer leurs propres accès, mais même certaines populations non natives du Khumbu ont recours à leurs relations extraterritoriales pour développer leur système d'adduction.

La conquête d'un nouvel emplacement au sein du système touristique repose sur un entrecroisement plus subtil des capitaux sociaux, culturels et spatiaux, dont la mobilisation varie par ailleurs d'une catégorie d'acteurs à une autre.

L'intégration du système par les *outsiders* est nettement plus aisée pour ceux qui disposent d'un bon capital culturel (aux états incorporé et institutionnalisé). Avoir suivi des études, posséder une expérience dans le secteur tertiaire à Katmandou est un avantage certain pour accéder à un poste de gérant de lodge. Etre sanctionné d'un diplôme de cuisinier (dont l'investissement de départ reste tout de même accessible aux plus modestes) permet de trouver du travail plus facilement dans un lodge. De la même façon, disposer d'un minimum d'instruction (savoir lire, compter) ou disposer d'un niveau d'anglais assure une progression plus rapide pour les porteurs qui rêvent de gravir les échelons des métiers du trekking. Comme l'ont montré plusieurs exemples, être doté d'un bon

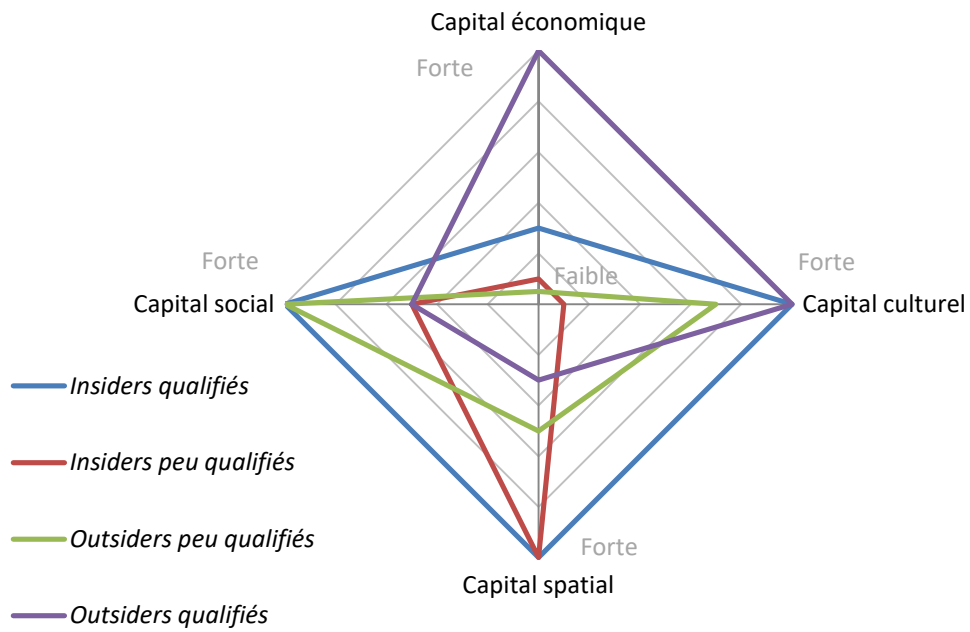
capital social demeure également un atout précieux pour accélérer l'accès à un emploi de porteur, de commis de cuisine ou de gérant de lodge. Dans le cas des propriétaires pionniers de Lukla, c'est encore la combinaison du capital social (fréquentation des grands alpinistes) et du capital culturel (ouverture d'esprit stimulée par ces derniers) qui a le plus souvent permis l'ouverture d'un lodge, et donc le développement du capital économique.

Les paysans-sherpas, *insiders* peu qualifiés, largement dépourvus de capital culturel et de capital économique, ne peuvent compter que sur leur capital spatial pour espérer s'en sortir. C'est en effet leur connaissance, leur pratique et leur fréquentation assidue de la haute montagne qui les amène à élargir leur capital social, et ce capital social lui-même qui leur ouvre potentiellement les portes de nouvelles positions spatiales et socio-économiques, même si celles-ci peuvent rester modestes par rapport à celles que décrochent les autres acteurs. Les propriétaires de lodges originaires de Khunde, de Khumjung, ou ceux qui sont directement implantés le long de l'itinéraire touristique principal, ont pour leur part tiré un profit maximum de leur(s) emplacement(s) physiques. C'est de ce capital spatial que découle avant tout l'ensemble des autres capitaux qu'ils ont acquis ultérieurement.

Qu'il s'agisse d'accéder à l'eau ou à l'énergie²⁹², et surtout à de nouvelles positions socioéconomiques, subsiste malgré tout un certain conditionnement des individus en fonction de leur position spatiale et sociale de départ. Si les enfants de l'ensemble des catégories d'acteurs ont accès à de meilleures positions socioéconomiques que leurs parents, et que le principe de méritocratie fonctionne relativement bien – un modeste paysan peut par l'alpinisme intégrer l'élite mondialisée – les enfants des propriétaires de lodges sont indiscutablement beaucoup plus nombreux que les autres à accéder aux positions socioprofessionnelles les plus élevées.

²⁹² Quoiqu'on en dise, l'accès à l'eau et à l'énergie reste beaucoup plus délicat et coûteux en haute altitude.

**Mobilisation théorique des capitaux* par les différentes catégories d'acteurs du Khumbu
(Figure n° 71)**



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2018.

* On postule ici que les individus mobilisent tous leur capital humain, avec la même intensité, même s'ils n'ont pas tous le même au départ.

Troisième partie

-

**La société à l'ère du « Yak Donald's », un haut-lieu entre
changements globaux et transformations locales**

Les géographes s'accordent pour dire qu'il y a une cinquantaine d'années encore, l'espace mondial était largement cloisonné. Après la Seconde Guerre mondiale, et jusque dans les années 1960, partout ou presque, des pays ravagés par la guerre ou récemment décolonisés tentaient de se relever par la réalisation de projets de développement nationaux visant à transformer – de façon démocratique ou non – les sociétés sur de nouvelles bases économiques, politiques ou culturelles. « Partout, explique Alain Touraine, société, économie, culture et politique formaient un tout » (1998 : 16). A partir du milieu des années 1970 toutefois, ces projets commencèrent à s'effondrer. Les anciens contrôles sociaux et politiques qui régentaient l'économie se mirent à vaciller sous l'effet du libéralisme, ce principe selon lequel les marchés doivent se libérer de tout processus de régulation, que ceux-ci soient étatiques, sociaux, religieux ou environnementaux. Ce « laissez-faire, laissez-passer » - selon la formule du marchand et économiste Vincent de Gournay (XVIIIe siècle) – s'est accompagné d'une augmentation considérable de la vitesse, des réseaux et des moyens de transport, et notamment des flux immatériels avec le développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Depuis, l'ensemble de ces circulations s'enchevêtrent et s'articulent pour former ce que l'on nomme la mondialisation et que certains ont présenté comme le retour du nomadisme, où plutôt d'une forme de nomadisme se distinguant toutefois nettement du nomade historique.

« Le "nomade" moderne est hyper-mobile, il ne tient pas en place, rien ne semble plus urgent pour lui que le changement de lieu. Le "nomade" moderne est marqué par la vitesse (Studený, 1995), comblé qu'il est par l'annulation possible de la distance physique grâce à des procédés de communication à la vitesse de la lumière. Ce "nomade" est seul dans son déplacement mais les rencontres qu'il peut réaliser sont potentiellement innombrables, jusqu'aux limites de son attention » (Retailé, 1998 : 47).

L'individu contemporain n'est pas seulement hyper-mobile, « spatiophage » (Lussault, 2009 : 101), il devient aussi polytopique (Stock, 2005). Son espace de vie ne se borne plus à un seul lieu continu, mais se développe au travers de lieux multiples. Cet individu tendrait également à devenir beaucoup plus libre et à se désolidariser de son collectif d'origine. Contrairement au nomade historique, il n'évoluerait plus au sein d'un groupe permanent et globalisant mais serait au contraire dégagé de toutes obligations et de toutes allégeances. Ces mobilités, tout comme l'éclatement de son espace de vie, lui confèrent en effet une part croissante de choix et de possibles qui l'amènerait à privilégier des stratégies individualistes, ou à défaut celles qu'il met en œuvre au sein de micro-cellules sociales. Cependant, ce style de vie fondé sur une circulation « libre et heureuse », semblable à un phénomène d'éparpillement, est loin d'être partagé par l'ensemble de la population. Il ne concerne en fait que la frange la plus aisée de chaque groupement humain. Bien des individus n'ont pas le pouvoir de se déplacer et sont astreints à l'immobilité, ou alors, ne se déplacent que sous la contrainte, auquel cas le mouvement n'est plus un éparpillement mais une fuite (Retailé, 1998).

A partir de ces constats, deux visions antagonistes du phénomène de mondialisation ont pris forme. Pour les théoriciens néo-classiques, la mondialisation sonne comme un immense progrès par rapport aux époques antérieures. L'intégration aux marchés internationaux, l'augmentation des circulations humaines, l'expansion des bienfaits techniques et scientifiques permettent aux individus d'envisager un éventail de vie plus large, en se libérant des pesanteurs socioculturelles locales, ou bien des carcans étatiques qui pèsent sur eux. « L'individu ainsi détaché matériellement et spirituellement

doit pouvoir passer aisément d'un espace à un autre, prenant de chaque lieu ce qu'il offre de plus spécifique sans pour autant s'y attarder car d'autres découvertes et d'autres plaisirs l'attendent ailleurs » (Péron, 1998 ; 201). Pour les auteurs de filiation marxiste, au contraire, le processus de mondialisation est perçu de façon plutôt pessimiste. D'une part, l'interconnexion des marchés et la libéralisation économique sont accusées de mettre en compétition, et par voie de conséquence, de créer un certain nombre de gagnants et de perdants parmi les individus et les territoires. D'autre part, une affirmation consiste à penser « qu'avec les mobilités multiples que nous vivons aujourd'hui, nos sociétés vont perdre leur cohésion et courent à leur perte puisque, selon les tenants de cette thèse, il ne peut y avoir d'identité collective qu'en liaison avec un seul territoire, clairement identifié, propre au groupe considéré et parfaitement délimité par des frontières précises » (*ibidem* : 1999). Enfin, toujours selon cette logique, la mondialisation pourrait être à l'origine d'une décomposition des territoires, notamment du fait de l'affaiblissement de l'intérêt pour les enjeux collectifs et la chose publique.

« La montée en puissance des flux transnationaux, l'essor des réseaux tout comme la mise en échec de la relation citoyenne un peu partout affaiblissent inévitablement - en particulier hors d'Europe - le territoire de l'Etat-nation qui peut de moins en moins prétendre bénéficier de l'allégeance prioritaire des individus. » (Badie, 1995 : 280).

Cette augmentation des mobilités se traduit logiquement par un franchissement accru des limites et des frontières. La mondialisation nous amène à multiplier nos incursions sur le territoire des « Autres » comme « les Autres » multiplient leurs incursions sur nos propres territoires (Knafou, 1998). Or, comme Abel le berger suscita l'animosité de Caïn, le cultivateur, l'individu mobile, qu'il soit touriste, entrepreneur ou migrant, demeure un être mal aimé, si souvent accusé de voler ou de détruire les ressources de son prochain. Ainsi, la mondialisation peut contribuer à cristalliser la relation binaire entre l'ici et l'ailleurs, entre ce qui se trouve au sein, ou en dehors du territoire, entre le « nous » et le « eux ». Ce « dedans » repose sur un espace délimité, clôturé, il est donc intime et de ce fait, jugé stable et rassurant. Le « dehors », lui, représente un espace étranger, inconnu et inquiétant parce qu'ouvert, instable et mobile (Vernant, 2004).

L'intensification du processus de mondialisation est également marquée par ce qu'Alain Touraine présente comme une rupture entre le monde objectif et le monde de la subjectivité. Le premier est incarné par l'activité technique et économique. Il s'appuie sur le développement de l'instrumentalité, des calculs, de la production et des échanges. Le second représente celui de la personnalité, de l'identité, des croyances et de la culture. Selon le sociologue, à mesure que le monde de l'« artificiel » et du virtuel se déploie, il tend à se dissocier du monde des valeurs culturelles et des normes sociales, qui, en réaction, tend à se renforcer. Ainsi, explique Alain Touraine, le monde tel qu'il existe aujourd'hui n'est pas un monde globalisé, mais plutôt un monde déchiré entre des poussées globalisantes et des pulsions identitaires.

« Par un apparent paradoxe qui nous a tous choqués, l'être moderne, au lieu de se définir de plus en plus par ce qu'il fait, revient au contraire à une définition de lui-même, de son identité, en termes pré- ou même anti-modernes. Nous assistons non pas à une sécularisation générale de la pensée de la vie sociale, mais au retour des dieux, des nations, des ethnies. Au lieu de me percevoir d'abord comme citoyenne ou travailleuse,

je me perçois comme femme, Noire, musulmane, jeune, habitant un certain quartier et née dans une certaine famille. » (Touraine, 1998 : 21)

Dès lors, les deux questions centrales reviennent à savoir comment s'effectue la mise en relation entre ce dedans et ce dehors, c'est-à-dire, comment le territoire se transforme et s'adapte-t-il s'intégrant à ou intégrant ces dynamiques mondiales ? Face à la montée des inégalités économiques et sociales, il convient également de comprendre comment recréer des ponts entre ce monde de l'objectivité et celui de la subjectivité, entre les individus qui portent ou qui s'accommodent de projets globaux, et ceux qui estiment en subir les contraintes ? Ces interrogations raisonnent avec une acuité particulière dans les espaces périphériques peu ou récemment intégrés dans les flux mondiaux, où les évolutions induites par la mondialisation sont jugées rapides et brutales (Lombard et al., 2006). Ainsi, les populations des montagnes intertropicales sont souvent présentées comme particulièrement vulnérables en raison de leur isolement vis-à-vis des lieux de pouvoirs, de leur faible taille et de leur pauvreté (Messerli & Ives, 1997). Que peut-on en dire pour ce qui concerne le Khumbu et la société sherpa ? C'est ce que propose d'explorer cette dernière partie.

Chapitre 5

—

Partir ou défendre sa place dans la région de l'Everest

« — Vous êtes engagé en politique ?

— Non, pas besoin.

— Pourquoi ?

— J'ai une arme. »

Dialogue entre Lhakpa et un commerçant tamang. Namche Bazaar, le 15 mars 2016

La fin du quatrième chapitre a mis en évidence que les stratégies des différents acteurs étaient relativement payantes. Même si elles n'en sont pas natives, de nombreuses personnes parviennent à conquérir une place au sein de la région de l'Everest. Malgré une reproduction des inégalités, les Sherpas originaires de la région, eux, qu'ils soient modestes paysans-sherpas ou propriétaires de lodges, trouvent les ressources nécessaires pour offrir à leurs enfants les conditions d'accéder à des opportunités de carrières que seule une minorité d'entre eux auraient pu espérer auparavant. Jusqu'à ces dernières décennies, être né dans le Khumbu signifiait généralement pour un enfant de paysan y être assigné à résidence. Davantage instruits, une partie d'entre eux peut prétendre à de nouveaux statuts socioprofessionnels. Pourtant, il semble que la réalisation globale de ces nouvelles trajectoires repose sur une certaine contradiction. D'un côté, l'individu est encouragé à développer ses capacités pour conquérir de nouvelles positions sociales - « si tu ne vas pas à l'école, tu finiras paysan » répète-t-on aux enfants²⁹³ -, mais de l'autre, les mobilités vers la capitale ou les métropoles internationales (qui en découlent presque systématiquement), sont associées à de profondes inquiétudes au sein de la communauté sherpa, comme d'ailleurs parmi celle des scientifiques.

La première inquiétude est relative à l'idée d'un déclin démographique engendré par un phénomène d'émigration massif. Dans « Porteurs de l'Himalaya », paru en 1997, Isabelle Sacareau estimait ainsi que l'intégration des jeunes hommes dans les carrières du trekking entraînait bien souvent un départ définitif du village.

« Dès qu'un homme atteint le statut de sherpa, de cuisinier ou de sardar régulier au sein d'une agence de trekking, ses revenus lui permettent d'envisager son installation en ville, à Katmandou et secondairement à Pokhara. Le passage d'une pluriactivité fondée sur le portage à la monoactivité du salarier régulier du trekking tend à s'accompagner alors d'une émigration quasiment définitive en ville. [...] Les hommes qui ont réussi dans le trekking peuvent organiser des filières d'emploi, drainent ainsi par leur exemple la jeunesse à l'extérieur du village : ils lui font connaître d'autres modes de vie, et l'ouvrent

²⁹³ S. Lama, Katmandou (Carnet de terrain, le 27 avril 2016).

au monde extérieur et en particulier au monde occidental, amplifiant ce mouvement de migrations définitives, qui condamne à plus ou moins longue échéance leur territoire d'origine, où ne subsiste plus qu'une population majoritairement composée de personnes âgées, de femmes et d'enfants. « (213 ; 215).

Si Isabelle Sacareau tempérait ce point de vue au sujet du Khumbu, territoire au sein duquel les guides et porteurs pouvaient rester pour exercer leur profession, d'autres chercheurs en revanche ont émis des avis plus pessimistes. En 1984, Ivan Pawson et ses collègues écrivaient que de nombreux villages du Khumbu avaient connu une évolution démographique négative au cours des deux premières décennies durant lesquelles s'était développé le tourisme de montagne.

« L'un des résultats de la recherche s'avère être que la fertilité continue de diminuer chez les Sherpas. À l'heure actuelle, les naissances semblent moins nombreuses que les décès et les migrations hors du Khumbu. La mortalité générée par les expéditions, l'attrait pour les voyages acquis par les résidents les plus aisés, et la diminution du nombre d'enfants entraîneront, selon toute vraisemblance, la poursuite de cette tendance.²⁹⁴ » (1984 : 81).

Comme évoqué plus en détails dans le chapitre suivant, dans la région du Khumbu, le spectre d'un dépeuplement a alimenté – et alimente encore – beaucoup de craintes sur la pérennité des structures socio-économiques, politiques et culturelles locales (Fürer-Haimendorf, 1980 ; Sherpa, 1985 ; Fisher 1986 ; 1990 ; Brower, 1991, 2000 ; Spoon & Sherpa, 2008 ; Sherpa 2013). Pourtant les réalités du fait migratoire dans le Khumbu appellent à une analyse actualisée dans la mesure où depuis 1984, aucune étude n'a justement été menée sur les structures socio-démographiques de la région. Depuis cette date donc, tout un chacun donne l'impression de spéculer sur les causes – le tourisme – et les conséquences de l'émigration sans en avoir précisément décrit l'ampleur et la réalité. Or, comme l'a montré Pier Viazzo en 1989 au sujet de plusieurs stations des Alpes, en montagne, les communautés touristiques dynamiques ne connaissent généralement pas de déclin démographique. Elles voient au contraire leurs populations croître ou se stabiliser. Certes des résidents historiques peuvent partir, mais ils sont remplacés par de nouveaux arrivants qui participent à un renouvellement de la composition de la population.

On en vient ici à la deuxième source d'inquiétude. Non seulement le Khumbu connaîtrait une émigration importante, mais ce phénomène se doublerait également d'une importante immigration. Comme l'ont brièvement évoqué Giuseppe Daconto et Lhakpa Norbu Sherpa dans une étude portant sur la gestion locale du territoire, le départ de nombreuses familles à Katmandou ou à l'étranger, et l'arrivée simultanée d'une main d'œuvre issue d'autres communautés, amènent de nombreux Sherpas à craindre d'être déclassés sur leur propre territoire :

« Les participants [aux échanges] s'accordent pour penser que les investissements réalisés par les étrangers, ainsi que les flux migratoires (émigration des Sherpas locaux

²⁹⁴ «A disturbing result off the research has been the finding that fertility continues to decline among the Sherpas. At present, births seem to be outnumbered by deaths and migration out of Khumbu. Continued mortality from climbing expeditions, a taste for travel, which has been acquired by many of Khumbu's more affluent residents, and the declining importance of children will, in all likelihood, cause this trend to continue. »

et immigration des étrangers au sein du Khumbu) apparaissent comme de puissantes forces économiques, politiques et sociales de changement. Or, ils considèrent qu'ils n'ont qu'un contrôle très faible sur ces facteurs, et les discussions autour des différents scénarii révèlent une certaine anxiété et insécurité par rapport à cela. » (2008 : 110)²⁹⁵

Ainsi que le suggèrent ces deux chercheurs, ce qui se joue dans le Khumbu n'est pas simplement une mise en concurrence pour accéder ou défendre les meilleures positions économiques. Ce qui se joue avec le départ de populations locales et l'arrivée de nouvelles, a également et surtout trait à une dimension éminemment politique. Toute société fonctionne en effet sur un ordre social établi constitué à partir d'un ensemble de « différences irréductibles » tel que le sexe, l'âge, la catégorie socioprofessionnelle, la nationalité, la religion, etc. Ces différences attribuent à chaque individu et à chaque groupe leurs places les uns par rapport aux autres. Cet ordonnancement se médiatise à travers des lois, des normes, des idéologies, des mythes qui fixent de façon plus ou moins intangible et définitive ce qui est permis et défendu, intérieur et extérieur, supérieur et inférieur (de Gaulejac, 1987). En d'autres termes, il existe « une légitimité plus ou moins partagée entre les habitants sur qui (ou quoi) doit être ou ne pas être à un certain endroit de l'espace (Hoyaux, 2015 : 3). Or, il semblerait que pour certains Sherpas, les étrangers, qu'ils soient travailleurs immigrés, ou même alpinistes, ne soient pas toujours à leur juste place dans la région de l'Everest. D'où la volonté de certains Sherpas du Khumbu de restreindre la capacité des uns et des autres d'accéder et de jouir librement de ce territoire et de ses ressources par la mise en place de discours et de dispositifs spatiaux qui lui permettent d'en conserver l'exclusivité.

Après avoir rappelé que les mouvements migratoires sont des phénomènes anciens et touchent l'ensemble du pays, qu'ils ne concernent donc pas uniquement le cas du Khumbu et la question du développement touristique, ce chapitre questionnera l'ampleur des migrations au sein de la région de l'Everest et de la communauté sherpa, puis, dans un deuxième temps interrogera la place que les Sherpas accordent à ces « Autres » sur leur territoire.

²⁹⁵ « The participants agreed that investments by outsiders and migration flows (outmigration of local Sherpa and influx of outsiders into Khumbu) are powerful forces of change driven by economic, political, and social realities. They felt they had little control over these factors, and scenario discussions revealed some anxiety and insecurity in this regard. »

1. Migrations et structures sociodémographiques au Népal et dans le Khumbu

« Pourquoi devrais-je rester ici ? »

Lhakpa. Thame le 14 février 2016.

En mars 2015, je rencontrais Tsiring Dorjee Sherpa²⁹⁶. Président de l'association des jeunes de la vallée de la Bothe Kosi (Thame Youth Club). Ce tout juste trentenaire m'expliquait alors désespérer de parvenir à fédérer les hommes de sa vallée autour de projets locaux : développement d'une serre agricole communautaire et événements culturels ou sportifs, notamment.

« Personne ne s'intéresse à ce club. Et puis la vallée est trop grande. Pour faire des réunions, c'est difficile de rassembler tout le monde, comme ils le font à Namche Bazaar. Et puis nous sommes peu de jeunes. Le club ne compte que trente membres. Beaucoup sont à Katmandou ou à l'étranger. »

L'année suivante, lorsque je revins dans le lodge tenu par ses parents, ces derniers m'apprirent que Tsiring Dorjee, qui jusqu'alors travaillait comme employé au laboratoire de la Pyramide, à Lobuche, avait rejoint New-York où il avait trouvé un emploi de boulanger. Surpris d'entendre que l'un des jeunes que j'imaginai comme l'un des plus attachés à sa vallée ait décidé de partir à son tour, le soir, je demandais sa réaction à Lhakpa.

« Je le comprends. L'une des raisons pour lesquelles les jeunes partent aux Etats-Unis est que le Gouvernement ne fait rien. Il a une famille et doit penser à lui aussi. Désormais le système est global. Si j'ai de meilleures opportunités en France, j'irai en France. Pourquoi devrais-je rester ici ? Et si j'ai de meilleures opportunités aux Etats-Unis, je partirais aussi. Maintenant la mondialisation permet d'aller ailleurs. Si un pays veut garder sa population, alors il doit travailler en ce sens. Autrement les gens devraient être libres de circuler où ils l'entendent. Les Sherpas ont beaucoup fait pour la nation, pour le nom et l'image du Népal. Je n'ai jamais été à l'étranger mais je sais que le Népal est connu pour le bouddhisme, pour l'Everest et les Sherpas, c'est pour cela que les touristes viennent. Mais le Gouvernement népalais ne fait rien pour les montagnes. C'est pour ça que les jeunes et les Sherpas partent. » (Carnet de terrain, le 14 février 2016).

Un an auparavant, c'est un ancien sherpa d'altitude devenu commerçant à Namche Bazaar qui m'expliquait : « Apa²⁹⁷, je comprends pourquoi il est parti vivre aux Etats-Unis, le Gouvernement n'a eu aucune considération pour des gens comme lui ! ». L'idée selon laquelle, « le Gouvernement népalais ne fait rien pour le Khumbu » ou « rien pour les Sherpas », est récurrente chez les enquêtés qui abordent la question politique²⁹⁸. Toutefois, ni ce sentiment d'abandon, ni ces départs ne sont spécifiques au Khumbu ou aux montagnes du pays en particulier.

²⁹⁶ Le 25 mars 2015, Thame.

²⁹⁷ Le recordman du nombre d'ascensions.

²⁹⁸ Voir également l'interview de Pasang Tsiring : « Annexe 4.3 »).

1.1. Un contexte politique et économique fragile à l'origine de migrations et de nettes recompositions démographiques

Un contexte politique et économique fragile

Comme indiqué dans le premier chapitre, jusqu'au milieu du XX^e siècle, sous la dynastie des Rana, le Népal vivait totalement replié sur lui-même. Ce n'est qu'à partir des années 1950, sous le règne de Mahendra (1956 – 1972), que le pays sortit timidement de son isolationnisme, puis sous celui de Birendra (1972 – 2001) qu'il entreprit de véritables réformes économiques et politiques (libéralisation, instauration d'une monarchie parlementaire). Toutefois, ces réformes ne parvinrent pas à transformer les conditions de vie des Népalais, et plus particulièrement celles des ruraux, conduisant à la guerre civile que l'on sait. En dépit de l'accord de paix signé en 2006, et de l'adoption d'une nouvelle Constitution le 20 septembre 2015, la situation politique du pays reste instable et son économie fragile²⁹⁹.

Aujourd'hui, la population népalaise figure comme l'une des moins privilégiées d'Asie. En 2015, le Produit national brut par habitant s'élevait à 740 dollars par an, ce qui plaçait le Népal parmi les nations disposant des moins bons niveaux de vie : 167^{ème} position sur 184 pays (Banque mondiale, 2018). Fixé par le Gouvernement népalais à environ 190 dollars par an, le Central Bureau of Statistics estimait par ailleurs que près du quart de la population vivait sous le seuil de pauvreté (CBS, 2012). Enfin, sur l'échelle de 0 à 1 instauré par le Programme des Nations Unies, l'Indice de développement humain du Népal était en 2015 tout juste « moyen », atteignant 0,558 point, ce qui en faisait le pays le moins développé d'Asie (144^{ème} position sur 188) juste après l'Afghanistan (PNUD, 2016).

La carte page suivante, montre néanmoins que ce niveau de développement est assez inégal entre les différentes régions et districts du pays. Les régions présentant les Indices de développement humain³⁰⁰ se trouvent dans le centre du pays. Non seulement dans le bassin de Katmandou, mais également dans les districts de Manang, de Kaski (Pokhara) et de Chitwan (indices supérieurs à 0.550 voire 0.600), régions non seulement touristiques mais connaissant avant tout de forts taux d'émigration à l'international, et bénéficiant par conséquent de nombreuses remises de fonds³⁰¹. Les autres districts du Népal, et plus particulièrement ceux situés dans l'extrême ouest du pays, présentent des IDH nettement plus faibles (compris entre 0.400 et 0.500), voire très faibles, puisqu'inférieur à 0.400 point.

L'existence d'autres districts particulièrement peu développés dans la partie sud-est du Népal (depuis le district de Rautahat jusqu'à celui de Saptari), tend à remettre en cause l'idée d'une dichotomie entre « la plaine développée » et la « montagne sous-développée » que sont tentés

²⁹⁹ Pour une analyse plus précise de la situation politique et économique du pays ces vingt dernières années, se reporter à l'«Annexe 12 ».

³⁰⁰ Calculé en fonction du PIB par habitant, de l'espérance de vie à la naissance et du niveau d'éducation des individus de quinze ans et plus.

³⁰¹ La région de Pokhara, deuxième agglomération du pays, était également l'un des principaux foyers de recrutement des *Gurkhas*, ces mercenaires britanniques et indiens.

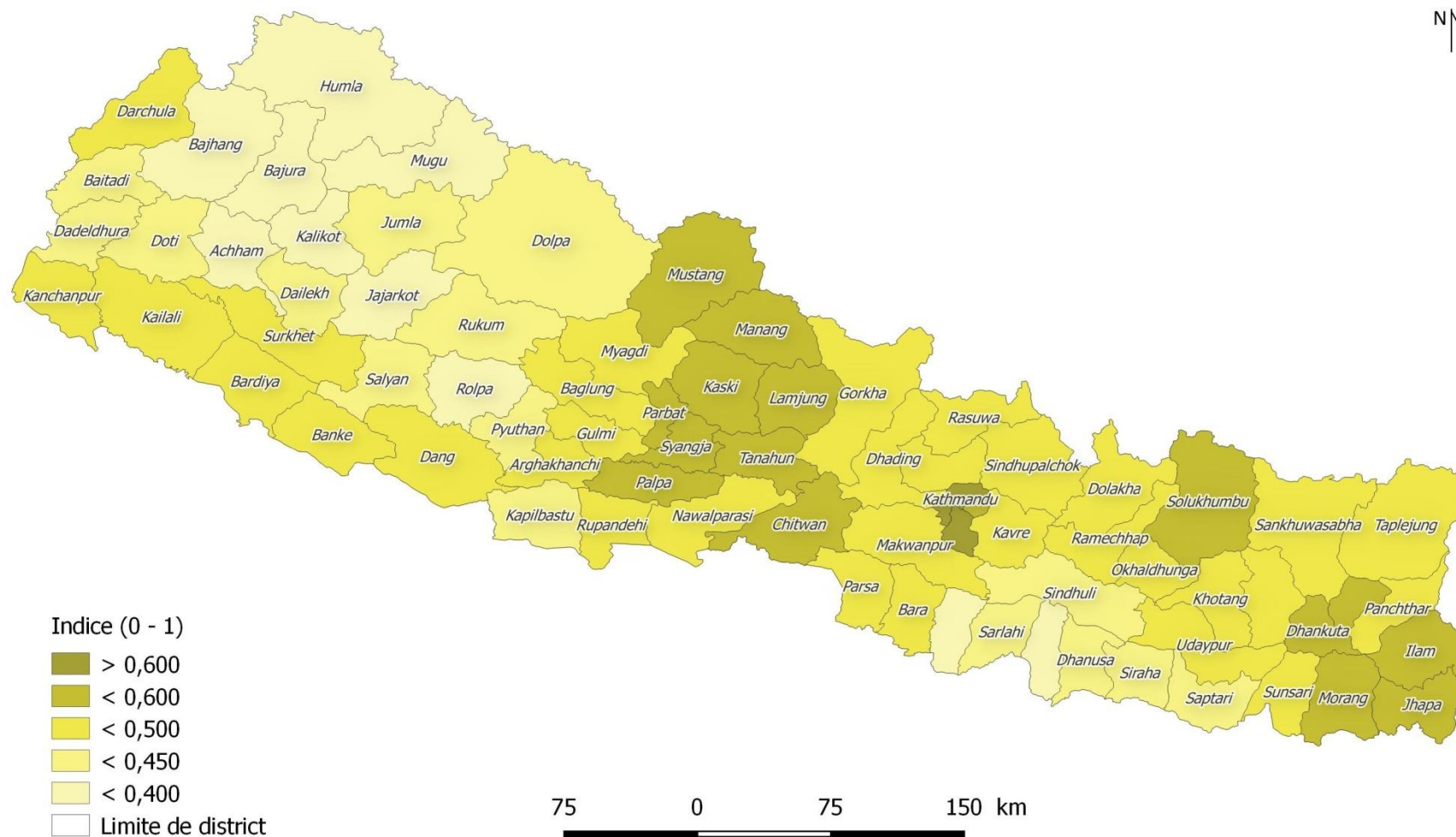
d'agiter certains Sherpas³⁰². En réalité, la communauté d'appartenance joue un grand rôle dans l'inflexion de l'IDH. Peu éduqués, les Dalits et les musulmans³⁰³, nombreux dans les districts du sud-est, sont ainsi ceux qui disposent de l'indice de développement le plus faible parmi l'ensemble des communautés (0.400 en moyenne). *A contrario*, les Bahuns (Brahmanes) et les Newars, généralement nombreux dans le moyen-pays, et notamment dans le bassin de Katmandou, sont ceux qui possèdent les IDH les plus élevés : supérieurs à 0.550 (UNDP & Government of Nepal, 2014)³⁰⁴.

³⁰² Et le Solukhumbu lui-même, avec un IDH égal à 0.502, apparaît comme un district relativement développé par rapport au reste des autres districts du pays.

³⁰³ Populations jugées « impures » et hors-caste par les hindouistes.

³⁰⁴ IDH inconnu pour la communauté des Sherpas en particulier.

Les inégalités de développement entre districts en 2014
(Figure n° 72)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2018 ; Source : UNDP & Government of Nepal, 2014

Des migrations qui impactent les structures socio-démographiques du pays

Face au manque d'opportunités socio-économiques, à l'absence d'une gouvernance de bon aloi et aux inégalités de développement, l'émigration apparaît comme une stratégie de subsistance essentielle pour les ménages népalais (Bohra – Mishra, 2011 ; Aubriot & Bruslé, 2012 ; Pyakural, 2013). Toutefois, celles-ci s'effectuent à deux échelles différentes. Certaines sont internationales, les autres prennent lieu à l'intérieur même du pays.

Les migrations de travail à l'extérieur du pays ne sont pas nouvelles, toutefois, celles-ci se sont nettement intensifiées tout au long du siècle précédent. Officiellement les premières migrations à l'international ont débuté dans la seconde moitié du XIX^e siècle, avec le recrutement des *Gurkhas* népalais par l'armée britannique. Comme illustré dans le premier chapitre à travers l'exemple de Mingma Tsering, à cette époque cependant, de nombreux jeunes hommes originaires des montagnes émigraient également déjà vers les provinces indiennes de l'Empire britannique, comme le Sikkim. En 1950, le traité de « Paix et d'amitié » signé entre l'Inde et le Népal conduisit à une nette augmentation des mouvements de populations de part et d'autre de la frontière. Ce dernier stipulait en effet que les ressortissants de chacun des deux pays devaient pouvoir jouir des mêmes possibilités d'accès à la résidence, à la propriété ou à l'emploi dans le pays voisin (Khatiwada, 2014). Ainsi, jusque dans les années 1980, l'émigration internationale des Népalais se limita principalement à l'Inde, attirant jusqu'à 90 % des travailleurs émigrés.

Au cours de la décennie suivante, avec la signature de plusieurs accords bilatéraux, l'État népalais fit de l'émigration une politique de développement à part entière³⁰⁵, et les destinations des migrants s'élargirent aux pays du Golfe. Aujourd'hui, l'ensemble des régions du pays sont concernées, avec toutefois des taux très élevés (10 à 20 % de la population) dans certains districts du centre du pays : Gulmi, Syangja, Kaski, Nawalparasi, Pyuthan, Arghakhanchi. En 2011, 1 921 494 personnes - dont 90 % étaient des hommes - étaient ainsi « absentes » de leur foyer³⁰⁶ : deux fois et demi de plus qu'une décennie auparavant (762 181 émigrants internationaux en 2001). Sur une population de 26,4 millions d'habitants³⁰⁷, cela signifie qu'un ménage népalais sur quatre compte au moins un membre à l'étranger. Au-delà, le *Central Bureau of Statistics* estime qu'environ cinq millions de citoyens népalais résident désormais à l'étranger sur lesquels 40 % vivraient en Inde, la grande majorité des autres entre les pays du Golf, la Malaisie et la Birmanie. Les migrations vers les États-Unis, l'Europe, le Japon et l'Australie ne concernent qu'une minorité de personnes, dont la plupart sont étudiants (CBS, 2014).

Les migrations internes sont elles aussi relativement anciennes. Historiquement, celles-ci ont débuté à partir de l'unification du pays par le Roi Prithivi Narayan Shah, et se sont poursuivies jusqu'au début du XVIII^e siècle. Durant cette période, les hommes des territoires vaincus étaient réquisitionnés et envoyés de force sur les nombreux chantiers de temples, de palais, de ponts ou de forts dont les

³⁰⁵ Aujourd'hui les rémittances des migrants compteraient pour 15,5 à 25 % du PIB.

³⁰⁶ Toute « personne située en dehors de son lieu de résidence habituelle du fait de son emploi, d'études ou d'affaires » est définie comme « absente » par les démographes népalais. La résidence habituelle est elle définie comme « le lieu où une personne a vécu ou déclare vivre pour au moins six mois de l'année » (CBS, 2012 : 6). Le recensement distingue les personnes absentes, qui sont à l'étranger, et celles qui demeurent dans le pays : migrants internes.

³⁰⁷ Les personnes absentes ne sont pas incluses dans la population totale.

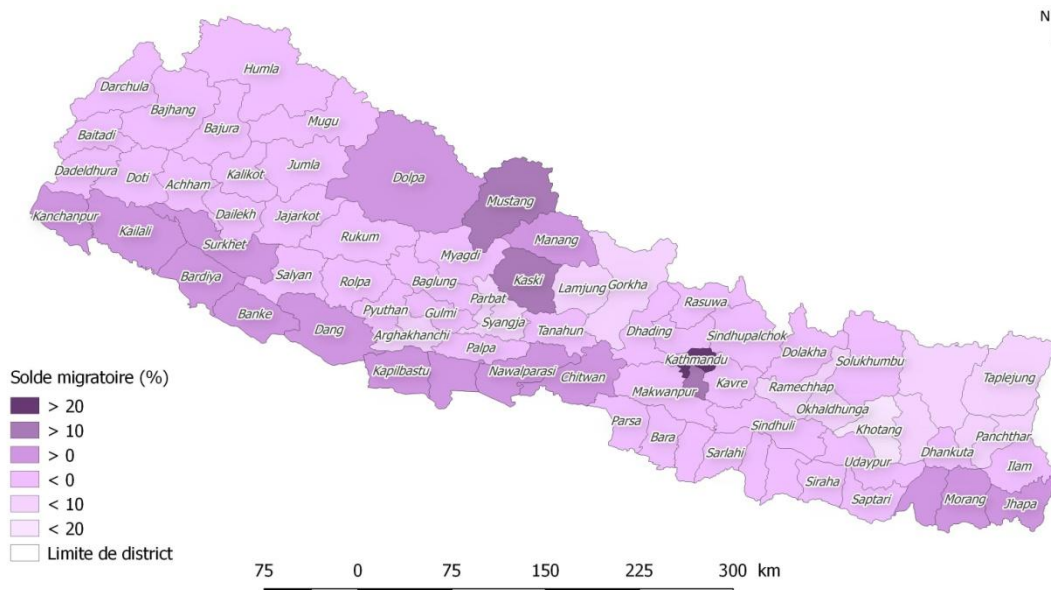
constructions se développaient à mesure que le Royaume s'étendait (Suwal, 2014). Un autre grand type de migrations a émergé au milieu des années 1950 avec le développement du programme étatique visant à coloniser le Téraï. Le principal objectif était de permettre l'accroissement de la production agricole du pays en défrichant et démontiquant les forêts qui le couvraient alors. Ce programme fût mis en place dans la plupart des districts situés dans les plaines du pays et a continué jusque dans les années 1980 dans ceux de Nawalparasi et de Chitwan. Plusieurs dizaines de milliers de familles furent alors encouragées par le Gouvernement à s'installer dans le sud du pays depuis les régions dites des collines.

Aujourd'hui, ces migrations entre le moyen-pays et les zones de montagnes d'une part, et le Téraï d'autre part se poursuivent. A l'exception des données portant sur les districts du Dolpo, du Mustang ou de Manang, qu'il faut relativiser³⁰⁸, ces zones de collines et de montagnes connaissent en effet toutes un solde migratoire négatif (- 5 % en moyenne), voire franchement négatif pour les districts situés dans l'extrême est du pays (-14 %). Les plaines du Téraï qui leurs sont contigües, elles, constituent toujours les premières zones d'immigration (solde moyen de 4%), en dehors du bassin de Katmandou (+ 19 %), dans lequel la moitié des flux qui atteignent les zones urbaines se concentre³⁰⁹. C'est que depuis 1990, la guerre civile comme le développement des différents pans de l'économie du pays (secteur de l'industrie, des transports et des services), ont participé à accroître l'attractivité des villes et des bourgs du pays. Ces flux de populations des zones rurales vers les zones urbaines s'intensifient, même si les migrations entre zones rurales restent encore prédominantes : les migrations entre les campagnes et les villes s'élevaient à 25,5 % des flux en 2001, et en représentent désormais 33,5 %. Les migrations inter-rurales concernaient 68 % des flux en 2011, contre 59 % en 2001. En tout, entre 2001 et 2011, ces mobilités internes ont concerné 3,2 millions de personnes (CBS, 2014).

³⁰⁸ Dans ces districts, les soldes sont élevés (> 10 %), mais les flux ne concernent qu'une centaine d'immigrants pour une cinquantaine d'émigrants.

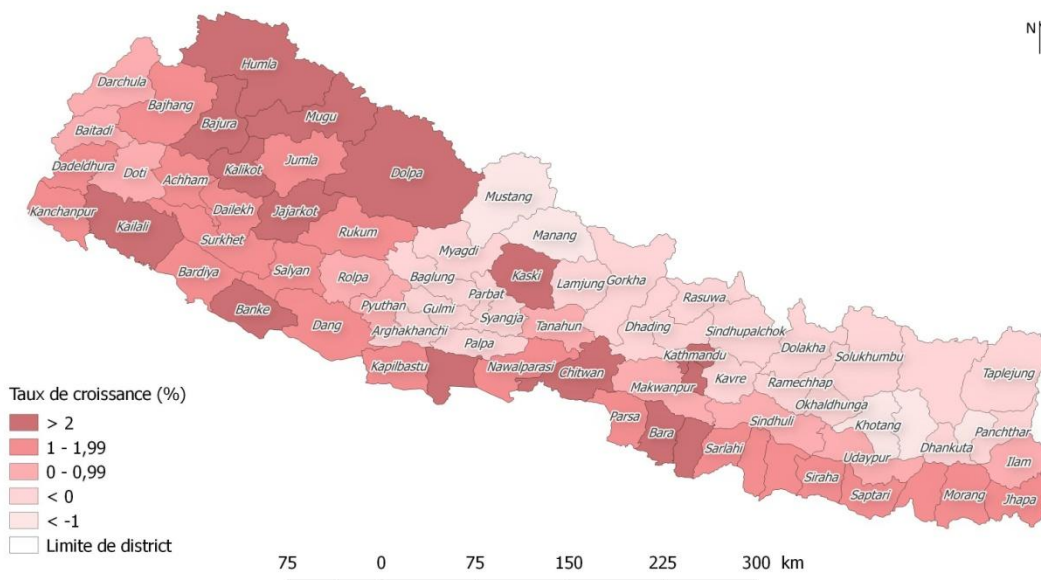
³⁰⁹ Le bassin de Katmandou est passé de 1,6 à 2,5 millions d'habitants entre 2001 et 2011 (*ibidem*).

Soldes migratoires dans les différents districts du pays (Figure n° 73)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2018 ; Source : CBS, 2014

Taux de croissance de la population népalaise par district (Figure n° 74)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2018 ; Source : CBS, 2014

Parallèlement aux dynamiques de mortalité et de fertilité³¹⁰ (elles-mêmes marquées par de profondes évolutions³¹¹), ces migrations externes et internes ont de véritables répercussions sur les structures démographiques du pays. Récemment, Pierre Dério et son équipe (2016) ont par exemple évoqué un net processus de féminisation des communautés peuplant le versant sud du massif des Annapurna suite à l'émigration d'une partie de la population masculine dans les pays du Golfe ou en Malaisie. Le fait est par ailleurs que les migrations ne concernent aujourd'hui plus seulement les populations adultes. Dans les hautes vallées du Mustang, de la Tsum ou de la Nubri (district de Gorkha), l'anthropologue Geoff Childs et ses collègues (2014) ont mis en évidence un rapide déclin démographique provoqué par l'émigration massive des enfants âgés de cinq à dix-neuf ans. D'après les résultats de cette étude, entre la moitié et les deux-tiers de ces enfants sont envoyés dans les écoles privées, caritatives ou monastiques de Katmandou, où ces derniers peuvent accéder à une éducation de qualité souvent gratuite. Ces chercheurs constatent qu'ironiquement, le sous-développement qui caractérise ces régions et qui motive une telle stratégie, aboutit à la formation de structures socio-démographiques propres aux nations les plus prospères : un vieillissement grandissant de la population.

Ces dix dernières années, la population népalaise a continué de croître. En 2011, le pays comptait 26,4 millions d'habitants contre 23,1 millions en 2001. Toutefois, cette croissance ralentit. Celle-ci est passée de 2,25 % par an entre 1991 et 2001, à 1,35 % entre 2001 et 2011.

« Dans l'ensemble, la baisse spectaculaire actuelle du taux de croissance de la population peut être attribuée à l'exode massif de travailleurs en dehors du pays ainsi qu'à la baisse de la fécondité et de la mortalité. Il semble que la migration non gérée (interne et internationale) ait été le principal facteur influençant la distribution spatiale, la densité et le taux de croissance de la population » (Pathak & Lamichhane, 2014 : 15)³¹²

Si certains se félicitent que le Népal soit sur le point d'éviter une explosion démographique, d'autres au contraire s'inquiètent d'un important phénomène de dépopulation qu'accélèreraient les migrations depuis de nombreux districts (Sharma, 2015). En effet, si les districts du bassin de Katmandou, du Térai, ou de l'ouest du pays ont connu des taux de croissance positifs, vingt-sept districts de montagnes situés dans le centre et la frange nord-est du Népal ont enregistré de nets déclin démographiques : de l'ordre de -1 à -3,83 % (CBS, 2014). Certains démographes estiment que si ces taux ne s'inversent pas, la plupart de ces districts pourraient être presque vide dans cinquante ans (Sharma, 2015).

³¹⁰ Taux inconnus à l'échelle des districts, réalisés par échantillonnage sur quelques zones géographiques seulement (CBS, 2014).

³¹¹ Entre 2001 et 2011, le taux de fertilité est passé de 3,25 à 2,52 enfants par femme. Le taux de mortalité de 10,3 à 7,3 %.

³¹² « Overall, the current dramatic decline in the population growth rate may be attributed to the heavy outflow of migrant workers from the country along with decreasing fertility and mortality. It seems that unmanaged migration (internal and international) has been the prominent factor influencing the spatial distribution, density and growth rate of the population. »

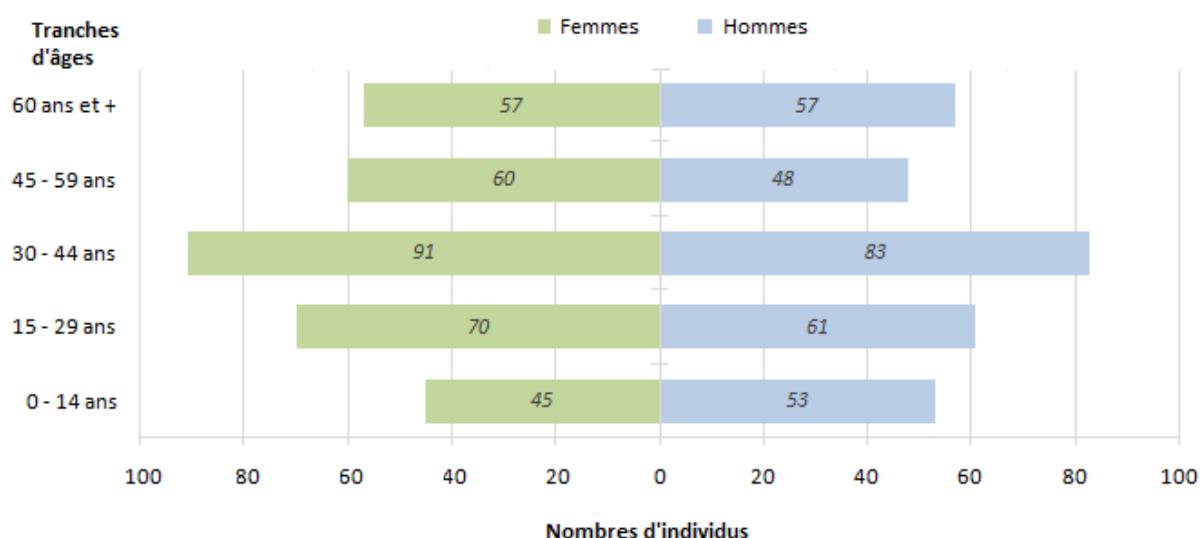
1.2. Une région du Khumbu qui se vide de sa population sherpa ?

Après avoir dressé pareil constat, que peut-on affirmer pour la région du Khumbu ? Ce territoire, relativement développé à l'échelle du Népal connaît-il un dépeuplement tel qu'il peut être observé dans le nord-est du pays ? Qu'en est-il par ailleurs de l'assertion selon laquelle « de plus en plus de Sherpas quittent le territoire ? »

Si le district du Solukhumbu a connu un déclin démographique entre 2001 et 2011, passant de 117 686 à 115 886 habitants (- 1,7 %), il est intéressant de constater qu'à l'inverse, la population du Khumbu a elle continué d'augmenter. Le premier recensement effectué dans cette région a été mené en 1970 par le Docteur Lang, volontaire d'Himalayan Trust à l'hôpital de Khunde. A cette époque, il faisait état de 2 761 habitants. Depuis, la population recensée par le Gouvernement n'a cessé de croître et a atteint 7 160 individus en 2011, contre 6 364 en 2001 ; un taux d'évolution de 12 %. Pour autant, au cours de cette dernière décennie, le nombre de Sherpas a lui décré. En 2001, 4 844 Sherpas vivaient dans le Khumbu. Ils n'étaient que 4 484 dix ans plus tard. Dans les VDC de Chaurikharka (Lukla) et de Namche Bazaar, ce déclin a été plutôt faible. Le nombre de Sherpas a quasiment stagné : de 1 049 à 1 038 individus pour le VDC de Namche, et de 1 933 à 1 912 pour celui de Chaurikharka, soit une décroissance d'environ 1 % sur une décennie. Dans le VDC de Khumjung en revanche, le nombre d'habitants sherpas a chuté drastiquement entre 2001 et 2011 : - 18 %. Sur une population initiale de 1 862 habitants, ce taux représente tout de même 330 habitants, soit près d'une centaine de ménages en moins (CBS, 2012).

En l'absence de données sur les taux de fertilité, de mortalité et sur le solde migratoire à l'échelle des VDC et des différentes communautés, il est assez difficile de mettre en évidence les facteurs précis qui ont participé au déclin démographique des Sherpas dans le VDC de Khumjung. Néanmoins, dans les différents villages enquêtés, les données mettent en avant un véritable déficit du nombre de jeunes issus de cette communauté.

Pyramide des âges de la population sherpa du Khumbu (Figure n° 75)



Conception & réalisation : Jacquemet E., 2018. Source : Jacquemet E. & Sherpa L. T., 2015 – 2016

Dans la pyramide des âges représentée ci-dessus³¹³, les 30 – 44 ans sont en effet 1,3 fois plus nombreux que les 15 – 29 ans et 1,8 fois plus nombreux que les 0 – 14 ans. Cette base très rétrécie de la structure par rapport à son centre, est caractéristique d'une population vieillissante, et peut s'expliquer soit par une baisse de la natalité, soit par le départ de nombreux jeunes en dehors du Khumbu. Le second facteur contribuant bien évidemment à accroître le premier. D'après les données recueillies, 22 % des Sherpas originaires du Khumbu âgés de zéro à quatorze ans résideraient ainsi hors de la région. Ce taux s'élèverait à 40 % pour la tranche d'âge compris entre quinze et vingt-neuf ans. Ces départs, toutefois, concerneraient aussi bien les hommes que les femmes, car aucune surreprésentation d'un genre n'est observé au sein de la communauté. Celle-ci compterait, d'après les données collectées, 51,5 % de femmes et 49,5 % d'hommes.

Evolution du nombre de Sherpas dans différentes régions du Népal (Figure n° 76)

Lieu	Population	Année 2001	Année 2011	Taux d'évolution (%)
VDC de Chaurikharka	Sherpas	1933	1912	-1,1
	Population totale	3080	3709	20,4
VDC de Namche Bazaar	Sherpas	1049	1038	-1
	Population totale	1274	1540	20,9
VDC de Khumjung	Sherpas	1862	1534	-17,6
	Population totale	2010	1911	-4,9
Région du Khumbu	Sherpas	4844	4484	-7,4
	Population totale	6364	7160	12,5
District du Solukhumbu	Sherpas	19695	17682	-10,2
	Population totale	107686	105886	-1,7
District de Dolakha	Sherpas	9743	8933	-8,3
	Population totale	204229	186557	-8,7
District de Sindupalchok	Sherpas	15862	7545	-52,4
	Population totale	305857	287798	-5,9
District de Taplejung	Sherpas	12577	11999	-11,5
	Population totale	134309	127461	-14,7
District de Sankhuwasabha	Sherpas	8263	9254	12,0
	Population totale	159203	158742	-0,3
District de Katmandou	Sherpas	29663	23319	-21,4
	Population totale	1063821	1744240	64,0
Népal	Sherpas	154622	112946	-27,0
	Population totale	23151423	26494504	14,4

Réalisation : Jacquemet E., 2017. Sources : CBS, 2012 ; CBS, 2002

Ainsi que l'indique la figure ci-dessus, la baisse absolue du nombre de Sherpas n'est cependant pas spécifique au Khumbu. Ce phénomène s'observe également dans d'autres districts, à commencer par le Solukhumbu lui-même. Dans ce dernier, le déclin des habitants issus de la communauté sherpa a été nettement plus prononcé que celui de la population totale du district. Les Sherpas ont en effet

³¹³ Cumul des données pour chaque membre résidant dans un foyer enquêté (enfant, parent, autre proche), puis agrégation en une table commune des données collectées pour les villages de Khunde, de Thame, de Thamo, de Namche Bazaar et de Lukla.

perdu 10,2 % de leur population alors que le nombre d'habitants du district n'a diminué que de 1,7 % seulement. A l'exception du district voisin de Sankhuwasabha (région du Makalu)³¹⁴, ce constat se reproduit dans les quatre autres districts où les Sherpas forment des communautés supérieures à 10 000 individus : districts de Dolakha, de Taplejung, de Katmandou et de Sindupalchok. Dans ce district en particulier, situé au nord du bassin de Katmandou, le déclin de la population a été particulièrement spectaculaire. Entre 2001 et 2011, le nombre total de Sherpas de Sindupalchok s'est effondré de moitié passant de 15 862 à 7 545 individus seulement. Au même moment, la population totale de ce district ne déclinait « que » de 6 %. Dans la capitale népalaise, premier foyer de peuplement sherpa du pays, cette communauté a également vu sa population diminuer de façon drastique. Les Sherpas y étaient 30 000 en 2001, et n'étaient plus que 23 000 en 2011 ! De façon plus générale, c'est en fait l'ensemble de la communauté sherpa qui numériquement décline. Près de 155 000 en 2001, les Sherpas du Népal n'étaient ainsi plus que 112 946 à vivre dans le pays dix années plus tard : une diminution totale de 40 000 individus et de 27 % des effectifs. De ce point de vue la population sherpa du Khumbu se porte plutôt bien. Comment pourtant expliquer une telle décroissance ?

A l'échelle du Népal, les Sherpas ne constituent pas la seule communauté touchée par la baisse de ses effectifs. Sur cent-vingt-cinq, cette communauté fait partie des dix-huit « castes et ethnies » qui ont connu une baisse absolue de leur population entre 2001 et 2011. Parmi eux, les Sonars, les Rais, les Sunuwars ou les Gurungs (CBS, 2014). Le Central Bureau of Statistics a émis deux principales hypothèses pour expliquer ce phénomène.

La première est liée au processus de redéfinition de l'appartenance communautaire. Le nombre de groupes auxquels les individus déclarent appartenir tend à se multiplier. Les démographes népalais expliquent en effet que la restauration de la démocratie, en 1990, a stimulé l'émergence de processus identitaires sein de la population népalaise³¹⁵. C'est en fait, le paradoxe soulevé dans l'introduction de cette partie : à mesure que les mobilités des hommes se développent, la pluralité de leurs identités s'accroît. À mesure que les incursions sur le territoire des « autres » se développent, les revendications identitaires tendent à se renforcer (Knafou et *al.*, 1998). Ainsi, entre 1991 et 2011, le nombre de communautés auxquels ont déclarés appartenir les Népalais est passé de soixante à cent-vingt-cinq, et devrait encore augmenter à l'avenir (Gurung, 2014). Dans le cas des Sherpas, il est ainsi possible que de nombreux individus aient choisi de s'identifier au groupe des Hyolmos, une communauté indigène originaire de la région d'Helambu, située à quatre-vingt kilomètres au nord de Katmandou.

Néanmoins, cette première hypothèse n'apporte qu'une explication partielle dans la mesure où les Hyolmos ne représentent qu'une communauté de 10 000 personnes³¹⁶, là où la population sherpa a périclité de 40 000 individus. La seconde hypothèse, celle d'une émigration importante des Sherpas en dehors des frontières du pays, apparaît donc comme l'explication la plus probante. Sans être directement étayée par les démographes népalais, cette hypothèse se trouve en effet renforcée par

³¹⁴ Dans ce district, la population totale diminue de -0.3 %, le nombre d'habitants sherpas a progressé de + 12 %. Aucun élément à disposition au moment de l'analyse ne permet de comprendre pourquoi.

³¹⁵ «The main reason is that the establishment of identity and the identification of people has just begun in Nepal with the restoration of democracy and it is still an on-going process (Gurung, 2014 : 148). »

³¹⁶ Contre environ 5 000 individus en 2001.

les données portant sur les taux d'émigration par communauté que le recensement 2011 donne à voir dans ses annexes. Ces données montrent que les Sherpas forment l'une des communautés du pays, la vingtième, dont la proportion des individus absents est parmi les plus élevée. Ainsi, en 2011, l'équivalent de 8,9 % de la population des Sherpas du Népal, c'est-à-dire près de 10 000 individus étaient absents de leur foyer (CBS, 2014). Ce nombre ne donne toutefois qu'une représentation des effectifs absents sur une année *a*. Il n'indique pas combien de Sherpas sont partis les années précédentes, ni combien sont revenus entre-temps. En d'autres termes, il ne peut donner d'informations complémentaires sur les migrations temporaires.

2. La région de l'Everest, un territoire hautement symbolique à défendre

Qu'il s'agisse des fonds de vallées ou des flancs de la montagne, le partage physique et idéal du territoire et de ses ressources ne va pas de soi. En effet, l'Everest n'est pas qu'une simple montagne « attribut », c'est-à-dire l'image qui permet d'identifier le territoire. Cette montagne apparaît également comme ce que Bernard Debarbieux (1995 : 100) nomme un lieu de condensation : « un lieu spécifique, construit et identifié par une société qui se donne à voir à travers lui, qui l'utilise pour se parler d'elle-même, se raconter son histoire et ancrer ses valeurs ». En d'autres termes, l'Everest n'est pas seulement la face visible du territoire, bien plus encore, il est l'opérateur qui produit le territoire et évoque la communauté sherpa dans sa globalité à travers une concaténation d'images et de valeurs qui leurs sont constitutives. L'Everest raconte en effet l'histoire des Sherpas : la victoire fondatrice de Tenzing Norgay (l'enfant de Thame), les valeurs de dévouement et de courage, les efforts et les sacrifices de cette communauté, les catastrophes et les nouvelles opportunités économiques dans les vallées. L'Everest est la montagne qui a concouru à transformer la destinée collective des Sherpas et dont l'ascension a aujourd'hui encore valeur de rite initiatique pour les jeunes hommes originaires de la région. Toutefois, l'arrivée de « l'Autre » dans ce qui est en plus un *beyul* pour les Sherpas, est de plus en plus vécue comme une menace envers la situation de monopole que ces derniers occupent au sein du système touristique local. Ainsi de véritables luttes des places naissent entre ceux qui s'estiment être les dépositaires historiques d'un lieu et ceux qui en revendiquent temporairement ou non l'usage et l'accès.

2.1. Sherpas et immigrés : le litigieux partage des ressources locales

« *Saluds de pauvres !* »

Grand Gilles (Jean Gabin),
La traversée de Paris, 1956 : 29'16

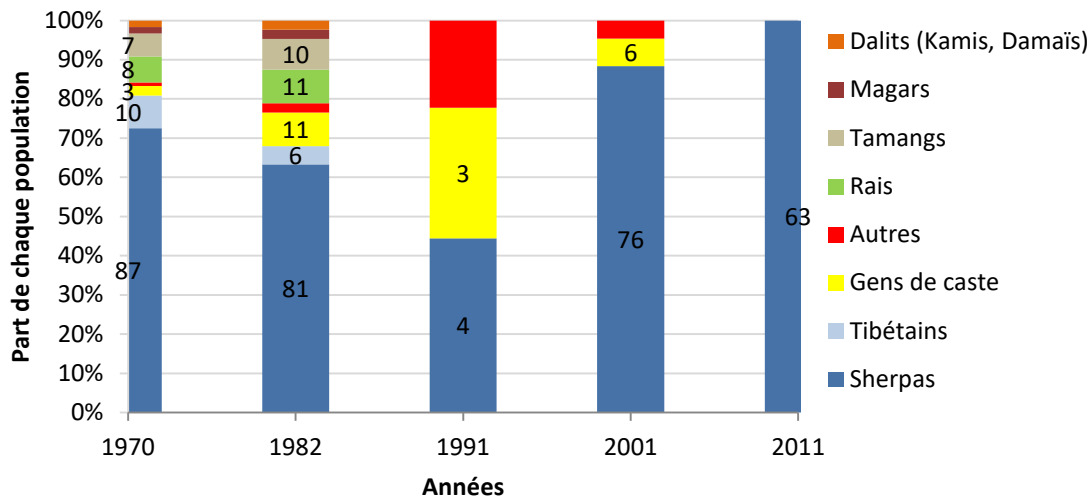
Si la population du Khumbu augmente alors que la population sherpa décline, cela signifie bien évidemment que ceux que les Sherpas désignent comme les « étrangers », ou les « travailleurs immigrés » sont de plus en plus nombreux dans la région.

D'après Ivan Pawson et ses collègues (1984), les populations non-natives du Khumbu, majoritairement des communautés tibétaines exilées, représentaient en 1970 un peu plus de 300 personnes sur une population totale de 2 700 individus. Une décennie plus tard, le nombre de Tibétains avait baissé de deux tiers³¹⁷ mais l'arrivée de nombreux militaires, d'administrateurs du Parc national, de quelques fonctionnaires et des premiers travailleurs originaires du Solukhumbu porta la part de cette population étrangère au sein de la région de 13,5 % à 19 % (pour 3 100 habitants). Ces deux dernières décennies, cette proportion d'habitant a continué de s'accroître. Elle est passée de 24 % en 2001, à 37 % en 2011, tandis que la population du Khumbu venait de franchir les 7 000 individus. Dans le VDC de Khumjung, 20 % des habitants ne sont pas Sherpas. Ce taux s'élève à 33 % dans celui de Namche Bazaar et jusqu'à 48 % dans le VDC de Chaurikharka. Ainsi, ceux

³¹⁷ Beaucoup ne se sont installés que provisoirement dans le Khumbu avant de gagner Katmandou, puis l'Inde et la ville de Dharamsala, siège du gouvernement tibétain en exil.

qui s’obstinent à voir dans la région de l’Everest un territoire presque entièrement peuplé de Sherpas (Spoon & Sherpa, 2008 ; Nyaupane et *al.*, 2014 notamment) se trompent lourdement. La région compte désormais de nombreux Rais (11 %), Tamangs (10 %), Gens de caste (6 %), et dans une moindre mesure, Dalits (3 %) ou Magars (3 %).

**Reconfigurations sociodémographiques dans la région de l’Everest
(Figure n° 77)**



Réalisation : Jacquemet E., 2018. Sources : Pawson et *al.*, 1984 ; CBS, 2002 ; CBS, 2012

Le propos de cette sous-partie n’est certainement pas de dire que l’ensemble des Sherpas du Khumbu campent sur des positions hostiles à toutes formes d’altérité³¹⁸. Beaucoup entretiennent des rapports sincères et respectueux vis-à-vis de ceux qui ne sont pas de leur communauté. Par exemple, des mariages inter-communautaires existent, ils concernent 7 % des Sherpas engagés dans un couple. Plusieurs cas d’adoptions d’enfants issus des communautés rai ou tamang par des couples de Sherpas ont été relevés au cours des enquêtes. Par ailleurs, de multiples initiatives individuelles et parfois collectives - dont il serait déplacé d’estimer qu’elles sont insincères - ont vu le jour en faveur de populations marginalisées : bourses d’études, cours d’anglais, de cuisine, aide à l’emploi ou création d’une bourse aux vêtements pour les porteurs circulant au sein de la région. Toutefois, un certain nombre de discours, et plus grave encore de stratégies politiques profondément injustes ne peuvent être ignorés. L’attachement affectif et culturel des Sherpas à ce qu’ils considèrent comme « leur » territoire, alimente en effet un certain esprit de clocher, qui pousse nombre d’entre eux à considérer l’installation de plus en plus importante d’*outsiders* comme une menace non seulement pour leurs intérêts économiques mais également pour leur propre territoire. C’est en fait, comme l’a écrit Bernard Bret, « la crainte qu’ont les habitants d’une communauté riche de devoir partager avec ceux d’une communauté pauvre, ou encore de voir le profil sociologique se modifier, avec les conséquences jugées dommageables pour l’image de marque du lieu » (2015 : 163).

³¹⁸ C’est d’ailleurs la raison pour laquelle le terme de communauté, plus ouvert, a été privilégié par rapport à celui d’ethnie dans cette étude.

Dans la région de l'Everest, ces processus d'exclusion et de stigmatisation, sont fondés sur une somme de présupposés qui tendent d'abord à assimiler les travailleurs immigrés, qu'ils soient porteurs ou gérants de tea-shops, à une population d'individus « sales, bruyants, alcooliques et bagarreurs », selon les termes d'une propriétaire de lodge de Lukla³¹⁹. L'une de ses voisines, propriétaire du Paradise Lodge, explique à Simon Beillevaire, dans son documentaire « Travailleurs migrants sur le toit du monde » (2012), que « les gens qui viennent des vallées d'en bas n'ont pas de respect particulier pour le Khumbu. S'ils gagnent de l'argent, ils le prennent et s'en vont. S'ils ne gagnent pas d'argent ils s'enfuient sans payer leurs loyers, la nuit, sans faire de bruit » (2012 : 19'50). Les propriétaires de lodges, même s'ils disposent souvent de dortoirs spécifiques dans des annexes ou aux niveaux inférieurs de leurs établissements, préfèrent donc généralement tenir les porteurs à distance :

« Les porteurs ne sont pas propres, les gérants d'hôtels ne veulent pas d'eux. Ils manquent d'hygiène, leurs chaussettes et leurs habits sentent mauvais, c'est normal, ils marchent toute la journée. Les porteurs ont besoin de manger beaucoup, et dans ces endroits pour touristes la nourriture est chère, ils ne peuvent pas se payer la nourriture dont ils ont besoin. Pour toutes ces raisons, les gérants d'hôtels préfèrent renvoyer les porteurs vers les auberges qui leur sont destinées », réagit un gérant de tea-shop rai, lui aussi installé à Lukla (*ibidem* : 18'46).

Immigration et insalubrité (supposée) encore : dans le Pharak, plusieurs membres de la « communauté immigrée » se sont également attirés l'animosité de la population « locale » pour s'être lancés, en 2010, dans l'élevage de porcs. D'après les habitants de Tok-Tok et de Lukla, villages concernés, cette activité pose des problèmes de santé publique. Des « transmissions virales » se seraient produites et plusieurs enfants seraient tombés malades. Contre l'abattage animal en général, les moines du monastère de Pemacholing (Phakding) auraient tenté de persuader les éleveurs d'arrêter leurs activités mais des cadres du parti maoïste seraient intervenus pour les en empêcher (Sherpa M. N., 2013 : 179). Au-delà, juge la propriétaire du Paradise Lodge, c'est bien entendu l'aménité de la région toute entière que certains Sherpas redoutent de voir disparaître avec l'arrivée des travailleurs immigrés :

« Je crois qu'il y a de moins en moins de Sherpas qui restent ici, et que de plus en plus de gens des vallées d'en bas viennent. C'est un grand problème. Parce que je pense que les Sherpas devraient contrôler tout ça [le tourisme]. Si il n'y a plus de Sherpas, je pense que le standing des lodges et la qualité de cet endroit ne seront plus aussi bon qu'ils le sont aujourd'hui. »

On retrouve dans ce discours, le marquage symbolique de l'espace montagnard opposant le haut contre le bas, le pur contre l'impur, l'élus contre l'exclu. Cette dichotomie se construit sur la figure du propriétaire de lodge, digne descendant des sherpas d'altitude, ceux qui pour n'intervenir qu'au-dessus de 5 000 mètres, constituaient aux côtés des *sahibs*, « l'aristocratie des porteurs »³²⁰ ; « hommes remarquables [...] fiers, généreux, fidèles, travailleurs, intelligents, adroits, dévoués... » (de Ségogne *in* Raspaud, 2003). A l'opposé de ces hommes intègres, se trouvent, les « *outsiders* »,

³¹⁹ P. M. Sherpa, rencontrée le 1^{er} avril 2015.

³²⁰ Selon les mots de Jean Franco, 1966 : 57.

« les gens des vallées d'en bas », un ensemble indéfini d'individus sales et indisciplinés ; des éleveurs de porcs, des travailleurs lâches et charpardeurs appelés à spolier les richesses du territoire. Cette représentation de « l'Autre », place les Sherpas qui tiennent ces discours dans des positions contradictoires. D'un côté le travailleur immigré est vilipendé, de l'autre il demeure une main d'œuvre indispensable au bon fonctionnement des affaires et de l'économie.

Dans le Khumbu, ce paradoxe n'est pas nouveau. En 1993, Stanley Stevens rapporte que de nombreux Sherpas se plaignent régulièrement que les « gens de l'extérieur » n'aient, lorsqu'ils travaillent pour eux dans les champs, ni la connaissance, ni l'expérience, ni le soin du travail bien fait par rapport à celles et ceux qu'eux-mêmes peuvent avoir. Et Stanley Stevens de douter de la crédibilité de ces accusations dans la mesure où la plantation de pommes de terre et les récoltes de céréales ne demandent, en principe, pas de compétences extrêmement élevées. D'ajouter plus loin d'ailleurs, que les travaux et décisions agricoles concernant la sélection des espèces et le respect du calendrier sont toujours encadrés par les Sherpas eux-mêmes :

« Il est difficile d'imaginer que le travail effectué par la main d'œuvre soit de piètre qualité étant donné qu'il est généralement supervisé par les ménages et qu'il est généralement encadré par une Sherpani dans le cadre des groupes d'entraides réciproques. [...] Il n'y a aucune évidence qu'un déclin général de la productivité agricole se soit produit dans le Khumbu, au moins du point de vue de la quantité des récoltes. » (Stevens, 1993 : 385)³²¹.

Dans la région de l'Everest, l'autre accusation fréquente revient également à faire de l'étranger le responsable de la déforestation. « Les étrangers qui sont locataires coupent des arbres et détruisent les forêts » affirme N. D. Sherpa, propriétaire d'un petit lodge situé sur les hauteurs de Namche Bazaar³²². « Nous avons fait une pétition pour bannir totalement la coupe du bois et l'avons soumise au représentant de notre *buffer zone* qui l'a acceptée » poursuit-elle. Pour bien mesurer l'enjeu derrière ces propos, il faut comprendre que depuis une quinzaine d'années, les habitants de la région de l'Everest sont en partie à la tête de la gestion de leurs ressources. A l'origine, depuis la création du Parc National de Sagarmatha, en 1976, seuls les administrateurs de cette aire de protection, sous la tutelle de l'État, décidaient des mesures de protection environnementale à l'échelle locale. Ce modèle de conservation fondé sur une gestion *top-down* prévalait d'ailleurs dans la plupart des parcs naturels nationaux et internationaux. Dans les années 1990, de nombreux scientifiques et activistes ont néanmoins plaidé pour une gestion beaucoup plus inclusive dans ces aires de protection. Depuis 2002, l'ensemble des villages et hameaux de la région du Khumbu ont ainsi été intégrés au sein d'une zone tampon (*buffer zone*) visant à associer plus étroitement les populations autochtones aux décisions et à l'effort de conservation. Dans le parc de Sagarmatha, cette zone tampon est subdivisée en vingt-huit « groupes d'utilisateurs » (*Buffer Zone Users Groups*) dont les aires d'action sont en fait calquées sur les limites administratives de chacun des neuf *wards* (hameaux, villages) qui composent les trois VDC de Namche Bazaar, Chaurikharka et Khumjung.

³²¹ « It's hard to imagine that field laborers' work could be too poor given that they are usually closely supervised by household members or work alongside Sherpa women as part of reciprocal labor groups. [...] There is no evidence that there has been a general decline in Khumbu agricultural productivity in the sense of lower regional crop yields. »

³²² Rencontre le 16 mars 2016.

Chacun de ces groupes fonctionne de façon relativement autonome par rapport aux autres. Chaque groupe est représenté par un *chairman*, un président élu parmi les différents utilisateurs, c'est-à-dire les habitants d'un *ward*. En concertation avec les autorités du parc, ce *chairman* veille au bon respect des règles d'utilisation et de protection des ressources au sein de son groupe. Généralement, les règlements édictés sont assez similaires d'un groupe à l'autre, même si chacun s'adapte en fonction de l'état des ressources sur son territoire. Parfois gratuitement, parfois au moyen d'une taxe, le groupe d'utilisateurs autorise à chaque ménage la récolte d'une certaine quantité de fourrage, de bois ou de feuilles mortes durant des périodes très précises de l'année. A Thamo par exemple, la récolte du bois mort est limitée au secteur dit de Paré pendant dix jours du mois de novembre seulement. Chaque ménage peut envoyer deux de ses membres ramasser cinquante kilos de bois chacun quotidiennement. S'il ne respecte pas ces règles, le contrevenant s'expose théoriquement à des sanctions. Les règlements peuvent également valoir pour des prélèvements plus exceptionnels. Dans les différents groupes d'utilisateurs du comité de Namche Bazaar, toute famille a le droit de couper trois arbres tous les quinze ans moyennant le paiement d'une taxe.

Ces modes d'organisations, relativement proches du système de protection mis en place par les Sherpas au cours du XVIII^e siècle (le système des *nawas*³²³), assureraient ainsi une gestion des ressources relativement vertueuse (Byers, 2005). Or, un certain nombre de Sherpas estiment que les étrangers ne respectent pas ces règles et participent ainsi à saccager les ressources locales. Cette idée aurait été reprise, ou alimentée, par certains chercheurs eux-mêmes. Parmi eux, Jeremy Spoon et Lhakpa Norbu Sherpa.

« Avec cette prospérité économique accrue, de nombreux ménages embauchent des travailleurs extérieurs pour cultiver, garder les troupeaux, ramasser du bois ou des feuilles mortes dans au sein de la zone tampon et du parc. Cette main d'œuvre vient principalement de communautés autochtones non-sherpa voisines, tel que le groupe ethnique rai, souvent originaires des zones les plus marginalisées du Népal. [...] Ce travail de sous-traitance menace potentiellement les ressources naturelles, car les étrangers n'entretiennent pas la même relation avec le milieu local. Il y a déjà eu de nombreux cas dans lesquels ces travailleurs étrangers ont été pris en train de récolter du bois sur les arbres, ou de jeter des déchets dans les forêts et les rivières du parc (Spoon, 2008) » (Spoon & Sherpa L.N., 2011 : 76)³²⁴.

Dans sa thèse de doctorat, en 2013, le géographe Mingma Norbu Sherpa, évoqué dans le chapitre précédent, est nettement plus catégorique et virulent. Comme il l'affirme clairement dans le titre de l'une de ses sous-parties, « l'immigration est un problème » (2013 : 307). Selon lui, les « travailleurs immigrés » seraient à l'origine d'une destruction des forêts par le pillage en règle des ressources qui s'y trouvent. En échange de l'hébergement et du repas, les gérants de tea-shop embaucheraient des

³²³ Voir Fürer-Haimendorf, 1980.

³²⁴ «With increased economic prosperity many households are hiring outside laborers to farm, herd, collect fuelwood, and gather leaf litter in Buffer Zone and Park areas. These hired helpers come mostly from neighboring non-Sherpa indigenous communities such as the Rai ethnic group, often from some of Nepal's most economically marginalized areas. [...] Outsourcing potentially threatens natural resources, as the outsiders do not have the same relationship with the Khumbu landscape. There have been numerous cases where outside laborers have been caught harvesting live wood and littering in the Park's forests and rivers (Spoon 2008).

porteurs en nombre pour ramasser du bois, là où certains Sherpas rencontreraient des difficultés pour recruter même une seule aide en-dehors de leur foyer. Certains gérants de tea-shop gagneraient ainsi plusieurs centaines de dollars en revendant, à d'autres habitants, les stocks ainsi constitués. Par conséquent, Mingma Norbu Sherpa estime que « la communauté immigrée récente bénéficie plus des forêts que les résidents locaux », ajoutant même que « les membres du comité de Kongde réalisent que si des règles ne sont pas établies et appliquées, davantage d'immigrés migreront probablement et défricheront massivement les forêts pour gagner de l'argent. »³²⁵ (*ibidem* : 115) Quelle réalité se cache derrière ces accusations ? Le ton ouvertement anti-migrants de Mingma Norbu Sherpa, tout au long de sa thèse, tend dans tous les cas à décrédibiliser son travail. Certaines lignes sont navrantes de bêtise, d'allégations fallacieuses et de propos contradictoires.

« Ils [les immigrés] sont à la tête de tea-shops, de restaurants, de lodges et de commerces et produisent un impact sur les ressources forestières locales. Beaucoup d'immigrés produisent chez eux de l'alcool local comme le chang ou le raksi, ce qui nécessite de grande quantité de bois. Ils le transportent ensuite la nuit pour que le commerce ne soit pas déclaré. Ils collectent du bois, l'entassent dans leurs arrière-cours et le revendent aux propriétaires de lodges dès que possible. Beaucoup ont gardé des *dzopkios*, activité qui nécessite beaucoup de fourrage. [...] Dans et autour de Lukla, de nombreux travailleurs immigrés travaillent dans les carrières de pierre et de sable et dans l'abattage de bois. Les pierres et le sable sont extraits et vendus à la population locale pour des projets de chantier. Par conséquent, les pierres et le sable deviennent rares à Lukla.³²⁶ » (118 ; 123).

Comme si les Sherpas eux-mêmes n'étaient pas à la tête des plus grands lodges du Khumbu ! Comme si de nombreux Sherpas eux-mêmes ne produisaient pas de *raksi*, de *chang* et ne disposaient pas des plus importants cheptels de yaks, de *dzopkios* et de vaches de la région ! Comme si les locaux, eux, n'utilisaient jamais de bois de chauffe et n'en faisaient pas commerce, activité que Mingma Norbu semble par ailleurs bien connaître ! Comme si ceux qu'il estime être coupables de participer à « la raréfaction des ressources en sable et pierre » - fait qu'il ne démontre nulle part - étaient ceux qui travaillent à les extraire et non pas ceux qui les commandent pour leurs chantiers ! Plus loin, en présentant les Sherpas comme des victimes et les immigrés comme des profiteurs, Mingma Norbu mobilise l'ensemble de la panoplie des arguments xénophobes :

« Le rythme de l'immigration augmente comme jamais. La majorité des migrants qui arrivent sont des travailleurs salariés. Les raisons qui les poussent à venir à Lukla sont les emplois touristiques. Lukla a aussi une bonne école, un hôpital et d'autres équipements

³²⁵ « The recent immigrant community benefits more than the local residents from the local forests. » « The Kongde user members have realized that if rules are not made and enforced, more immigrants are likely to migrate to the area and clear the forests for their income. »

³²⁶ « They operate teashops, restaurants, lodges and shops and make an impact on local forest resources. Many of the immigrants also produce local brewery like chyang and raksi at their homes, which require plenty of firewood to process. They also take the raksi to Khumbu at night so their businesses are not noticed. They collect firewood, pile at the backyard and sell to local lodges whenever possible. Many of them have kept *zopkyoks*, which require plenty of forage. [...] In and around Lukla, there are many immigrants laborers who work on stone and sand quarrying work and timber business. Stone and sand are quarried from distance and sold to local people for construction projects. As a result, stone and sand are becoming scarce at Lukla.

de bases disponibles gratuitement. Les ressources forestières sont disponibles à des coûts minimes. Par exemple, les frais annuels pour récolter du bois sont de 1 000 roupies par ménage. [...] Personne ne se soucie vraiment de Lukla à part quelques Sherpas, les immigrants eux, contrôlent les affaires. Les immigrants qui viennent à Lukla sont intelligents et font partie de l'élite. Les Sherpas de Lukla sont moins éduqués et beaucoup émigrent à la recherche d'un emploi. Seules les familles âgées sans instruction ou moins éduquées sont laissées dans le village. » (2013 : 123).³²⁷

La gravité de la situation tient dans le fait que les voix de Mingma Norbu ou de Lhakpa Norbu Sherpa ne sont pas n'importe lesquelles. Tous deux font partie d'une élite régionale et occupent à ce titre des postes clefs. Mingma Norbu, on l'a vu, est devenu responsable en chef des actions d'Himalayan Trust au Népal. Lhakpa Norbu lui, fût l'ancien directeur du Parc national de Sagarmatha. On ne s'étonnera donc pas que la position *a priori* peu enthousiaste qu'il exprime au sujet de l'immigration se retrouve dans le plan de gestion du parc pour la période 2006 – 2011.

« La population des villages de la zone tampon et du Parc continue de croître, partiellement du fait de la fertilité des locaux, principalement du fait de l'arrivée de migrants. Le droit d'utilisation des terres autochtones par les populations qui vivent dans ces zones a été reconnu par le règlement du Parc depuis de nombreuses années. Cependant, les migrants économiques venus de l'extérieur, les promoteurs commerciaux et les spéculateurs ont de plus en plus tendance à entrer et à opérer dans le Parc. De telles tendances, si elles se poursuivent sans aucun contrôle, augmenteront inévitablement la pression sur les structures socio-économiques, culturelles et l'environnementale du parc. » (Sagarmatha national park office, 2006 : 53)³²⁸.

Au fil des pages, ce document centré sur les mesures de protection écologique fait régulièrement allusion au «peuple sherpa», à la région de l'Everest comme « patrie des Sherpas », à la « pratique de la langue sherpa », à la « culture bouddhiste des Sherpas », à la « communauté sherpa », à « l'architecture sherpa ». Les noms des Tamangs, des Rais ou d'autres communautés n'apparaissent qu'une seule fois sur les quatre-vingt-quinze pages³²⁹. On ne les cite que pour les affubler du statut de migrants économiques, dont la proportion est par ailleurs faussement minorée par opposition

³²⁷ «The trend of in-migration is ever increasing. The majority of in-coming migrants are wage-laborers. The reasons for their migration to Lukla are tourism related employment. Moreover, they can get labor and trekking porters jobs. Lukla also has a good school, hospital and other basic facilities available free of cost. Forest resources are available at minimal costs. For example, the annual firewood use fee is Rs. 1,000 (US \$ 13) per household. [...] Nobody really cares for Lukla except a few Sherpas and immigrants are controlling the affairs in Lukla. Immigrants who come to Lukla are elites and clever people. The Lukla Sherpas are less educated and many out-migrated in search of job. Only uneducated or less educated, old families and powerless Sherpa people are left in the village. »

³²⁸ « The human population of the Buffer Zones villages in SNP continues to increase partly because of natural growth of local population and mainly because of addition of migrants. The indigenous land use rights of the local people who lived in the areas for many years were recognized under the Park Regulation. However, there is increasing tendency for outside economic migrants, business developers, speculators to enter and operate in the Park. Such, trends if allowed to continue unchecked will inevitably increase the human and development pressure on the local socio-economy, culture, and environment of the Park. »

³²⁹ Aucune référence à ces communautés n'est même faite dans le plan de management suivant (SNPO, 2016)

aux « 90 % des Sherpas », véritables résidents, dont les ancêtres auraient à l'époque conquis une terre totalement vierge :

« Les Sherpas forment la principale ethnie et constituent 90 % de la population résidente du SNPBZ. Le restant de la population est formée de Tamang, Kami, Rai, Magar, Damai, Chhetri, Gurung et Newar. Alors que les ancêtres des Sherpas s'implantèrent à la fin du XIV^e siècle jusqu'au début du XVIII^e, le reste des groupes ethniques ont migré récemment en quête d'opportunités économiques. La plupart de ces nouveaux migrants vivent dans le VDC de Chaurikharka » (*ibidem* : 22)³³⁰.

L'institutionnalisation d'un discours ethnocentrique en faveur des Sherpas pose problème. Elle tend en effet à officialiser l'idée que cette communauté serait la seule détentriche « naturelle » des terres, en vertu d'un droit ancestral, presque divin (le Khumbu est un *beyul*), et par conséquent que les Sherpas seraient les seuls habitants légitimes de la région. Ce faisant, il rend légitime la mise en place et le respect de règles édictées par et pour les Sherpas.

« Cessant d'être le support d'un contrat politique, le territoire devient désormais l'instrument d'une identité et conduit ainsi à l'exclusion. Doté d'un attribut naturel, sa raison d'être est alors de se conformer à « l'ethnicité » qu'il est censé incarner ; d'instance de rassemblement, il devient fondement d'homogénéisation, conduisant à l'expulsion de l'autre et à la mise sous tutelle identitaire des structures institutionnelles qu'il est censé porter » (Badie, 2014 : 123).

Ainsi, plusieurs dérives ont déjà été constatées localement. Dans le *ward* de Jorsale - Monjo, pour « responsabiliser » les immigrants « temporaires » à la protection des forêts, ceux-ci devaient, entre 2004 et 2010, pour intégrer le groupe des utilisateurs (et donc avoir accès aux ressources), s'acquitter d'une cotisation annuelle de 500 roupies. Les propriétaires eux, en tant que « résidents permanents », étaient membres du groupe *de facto* et n'avaient donc pas à payer de taxe. Depuis que « le phénomène d'immigration et son impact sur la forêt communautaire augmentent » explique Mingma Norbu Sherpa, le comité local a décidé, en 2011, d'élever cette cotisation à 5 000 roupies par an (2013 : 119). La « communauté immigrée » a levé une pétition et l'a adressée à la ligue des jeunes communistes de Lukla en estimant que cette augmentation était trop élevée et que la décision avait été prise sans qu'ils aient été consultés. Au cours d'un débat houleux, le *chairman* local leur a rétorqué que les immigrants n'avaient pas œuvré de la même manière à l'effort de conservation que les membres du groupe d'utilisateurs, ni au financement de la centrale hydroélectrique de Monjo, et qu'enfin, en tant que résidents permanents, ces derniers n'avaient pas à se soumettre aux règles souhaitées par les immigrants, mais plutôt à faire respecter les leurs. L'affaire est remontée jusqu'aux autorités du parc national et celles-ci ont décrété que cette taxe devait être perçue comme une « contribution positive » à l'effort de conservation (Sherpa M. N., 2013).

³³⁰ « Sherpas are the main ethnic group and constitute 90% of the resident population of SNPBZ. The remaining 10% of the population are Tamang, Kami, Rai, Magar, Damai, Chhetri, Gurung and Newars. While Sherpas ancestors migrated to the area in the late 1400s to early 1700s from eastern Tibet, the rest of the ethnic groups have migrated to SNPBZ in recent years in search of economic opportunities. The majority of these newer migrants live in the Chaunrikharka VDC. »

Une règle similaire a été édictée dans le groupe d'utilisateurs de Phakding. Depuis quelques années, les immigrés qui veulent accéder aux forêts et aux alpages pour récolter du bois ou du fourrage doivent payer 5 000 roupies par an. L'argent collecté sert à payer trois gardes forestiers chargés de la bonne application des quotas durant les périodes où les ressources sont accessibles. En d'autres termes, les immigrés payent pour se surveiller de leurs propres forfaits ! Ainsi que l'explique Mingma Norbu Sherpa :

« Cette règle est importante à mettre en œuvre car si les résidents permanents ont des préoccupations au sujet de la forêt locale, les immigrants ne se sentent aucune responsabilité. [...] Toutefois, les résidents permanents ont précisé que cette cotisation n'avait pas pour but de discriminer ou de créer une hiérarchie entre étrangers et locaux discriminatoire ; il s'agit plutôt de contribuer à la conservation de sorte que tout le monde puisse utiliser les ressources de manière équitable. [...] La tradition est que les nouveaux arrivants suivent les règles créées par les résidents permanents. » (2013 : 122)³³¹

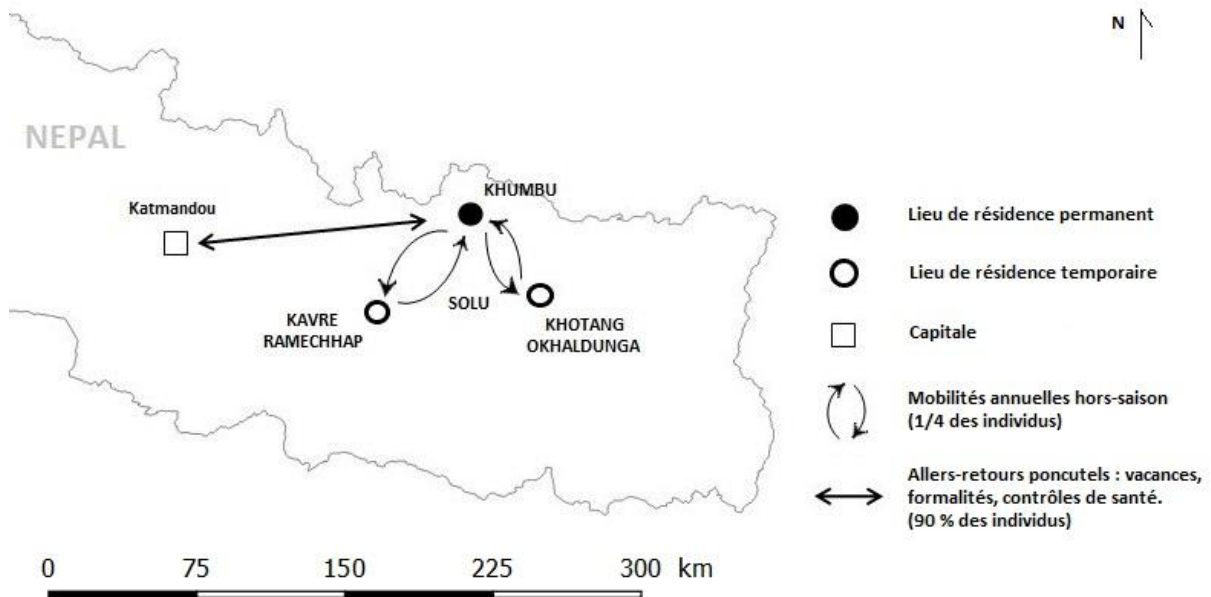
Dans le *ward* de Ghat enfin, la cotisation annuelle pour les étrangers est moins élevée (3 000 roupies), cependant, le droit d'entrée permanent dans le groupe pour ceux d'entre eux qui aurait acheté un bien foncier ou immobilier est de 2 000 roupies multiplié par le nombre d'années d'existence du groupe. Ainsi, un individu ayant acheté un bien en 2016 et souhaitant intégrer le BZUG de façon permanente devra payer quatorze fois 2 000 roupies, soit un total de 28 000 roupies. Par ailleurs, les « habitants temporaires » doivent également verser 500 roupies par an pour chaque *dzopkio* qu'ils possèdent (*ibidem*).

En plus d'être discriminatoire, ce type d'accès aux ressources locales en fonction du statut de l'habitant : « permanent » (propriétaire) ou « temporaire » (locataire) réside sur un postulat erroné. Celui-ci suggère que les *outsiders* ne seraient que de passage dans la région. Les populations locales ne pourraient leur confier de tâches « puisqu'ils peuvent partir à tout moment » (voir chapitre 3). En fait, l'analyse des mobilités contredit cette version. Le Khumbu constitue bel et bien le principal lieu de résidence et de référence de cette population. Si la date de leur première installation dans le Khumbu n'est pas connue, en 2015 et 2016, les individus sondés déclaraient toutefois être, en moyenne, à la tête de leur habitat ou de leur commerce depuis neuf années déjà. Ils vivaient par ailleurs principalement en couple, avec un ou deux enfants qu'ils scolarisaient ou projetaient de scolariser sur place. Effectivement, 90 % de ces ménages étaient locataires, mais malgré quelques déplacements ponctuels à Katmandou le temps de vacances, de démarches ou de check-up médicaux, les trois quart disaient vivre toute l'année sur place et ne disposer que d'un seul domicile : celui qu'ils occupaient dans le Khumbu au moment de l'enquête. Parmi le quart de ceux qui déclaraient ne pas vivre toute l'année dans la région, plus de la moitié ne quittaient en fait le Khumbu que deux mois durant l'hiver pour revoir leur famille. Les autres demeuraient dans le

³³¹ « This rule is important to implement as the permanent residents have concerns about the local forest, whereas the immigrants do not have this stewardship responsibility. [...] The permanent residents however justified that the fee is not to discriminate or create the levels of outsiders and insiders; it is rather to contribute for the conservation so that it becomes equitable to use the local forest resources by everyone. [...]The tradition is that the newcomers have to follow the rules created by the permanent settlers. »

Khumbu au moins six mois de l'année, tout comme le font par ailleurs la plupart des Sherpas (Voir chapitre 6). A l'exception des porteurs, des marchands ambulants et de certains employés de lodge, les étrangers à la tête de maisons et de commerces viennent donc dans le Khumbu pour tenter d'y rester (voir « Annexe 5.2 »).

Mobilités et spatialités des populations d'*outsiders* installées dans le Khumbu
(Figure n° 78)



Réalisation & conception : Jacquemet E, 2018

Si les populations qui contrôlent le territoire permettent aux étrangers d'accéder à la propriété et les autorisent à occuper les lieux qu'ils désirent en fonction des capitaux dont ils disposent, la situation des étrangers dans le Khumbu reste donc marquée par de profondes injustices. Injustice d'une part, parce que les différents groupes d'utilisateurs ne mettent en place aucun système permettant d'assurer le maximum possible à ceux qui ont le moins. Pour reprendre la conception de la justice selon John Rawls (1971), il n'y a pas d'optimisation des inégalités au profit des plus démunis mais au contraire, un renforcement de celles-ci par la mise en place de règles inéquitables qui brident leurs accès aux ressources. Injustice d'autre part, parce que les Sherpas sont, dans le Khumbu, en position d'impérialisme culturel, dans le sens d'une invisibilisation de « l'autre » ou d'une hiérarchisation des individus en fonction de leur culture. Cette domination contraint les immigrés à se soumettre aux règles édictées par d'autres (Young *in* Garrau & Le Goff, 2009), et notamment à celles qui entravent le libre accès aux postes de décisions, et qui permettraient justement de modifier ces règles en faveur d'une plus grande coopération sociale pour un espace plus équitable. Ces « immigrés » sont de fait dépourvus des capacités fondamentales qui permettent d'être libres (Sen, 2000).

2.2. Rivalités au sommet : une lutte pour la place de premier de cordée

« Un jour, Ang Tsering, le légendaire sherpa qui avait survécu à l'expédition allemande de 1934 au Nanga Parbat, cria lors d'une réunion d'alpinistes dans les années quatre-vingt : « Vous n'y seriez jamais arrivés sans nous. » Six nuits à la belle étoile au-dessus de sept mille mètres, en buvant de la neige et rien d'autre, Ang Tsering était et restera une autorité physique et morale. Vous, vous êtes la preuve qu'on peut se passer de lui et d'eux. Ne vous sentez-vous pas en rupture avec eux, avec l'histoire encore récente de ces montagnes ? »

Erri De Luca, Sur la trace de Nives, 2006 : 56.

Les rivalités qui naissent dans la région du Khumbu ne se produisent pas seulement dans les fonds de vallées, ni uniquement entre les Sherpas du Khumbu et les travailleurs immigrés. Si les relations entre locaux et trekkers ne donnent visiblement pas matière à conflits dans la mesure où la relation avec les touristes s'inscrit dans une relation marchande dénuée d'enjeux symboliques - la société locale n'ayant aucun intérêt à tuer la poule aux œufs d'or -, l'Everest des alpinistes, se trouve en revanche au cœur d'une lutte symbolique des places.

Le 27 avril 2013, une violente altercation éclata entre une équipe de sherpas et trois grimpeurs européens renommés sur le flanc népalais de l'Everest. Adeptes des ascensions en style alpin, très légères et rapides, sans accompagnement de sherpas, les alpinistes Simone Moro, Ueli Steck et le photographe Jon Griffith progressaient sur une portion relativement raide de la montagne, entre les camps 2 et 3, lorsqu'ils croisèrent la route de sherpas en train d'installer les cordes fixes destinées aux clients des expéditions commerciales. Malgré la mise en garde des sherpas, et la règle tacite selon laquelle aucun alpiniste ne doit se rendre sur la montagne lors de l'équipement de la voie normale, les trois hommes poursuivirent leur traversée et la situation s'envenima après un contact malencontreux entre Ueli Steck et Mingma Tenzing, l'un des sherpas. Des insultes avaient fusé de part et d'autre, et ne s'estimant plus en sécurité, les sherpas étaient redescendus, tandis que Simone Moro et Ueli Steck avaient cru bon d'achever l'équipement de la voie laissé par les sherpas. Quelques jours auparavant, des guides étrangers avaient guidé l'installation des cordes fixes sur un itinéraire que les sherpas avaient estimé peu sûr. Ces derniers avaient suggéré un autre itinéraire mais n'avaient pas été entendus. Finalement, l'itinéraire avait effectivement dû être revu ce qui avait été à l'origine d'irritations préalables. Lorsque les trois alpinistes occidentaux revinrent au camp 2, un imposant groupe de sherpas les attendait. La situation dégénéra et il fallut l'intervention d'une américaine accompagnée d'un sherpa pour que les trois alpinistes échappent à un lynchage (Adhirkari, 2013 ; Miller, 2013). « On avait décidé qu'il était temps de mettre un terme aux insultes et à ce comportement irrespectueux envers nous et envers la montagne, et d'empêcher ces étrangers de gravir l'Everest qui est tout de même notre montagne », explique Tashi Tenzing Sherpa, un jeune de Phakding impliqué dans l'altercation survenue sur la paroi, puis au camp numéro 2 (in Jolly et Shakya : 2015 : 128).

Si cette algarade a fait couler beaucoup d'encre dans la presse internationale, c'est qu'elle n'est pas si anodine que cela. Cette rixe s'inscrit en effet dans la dimension hautement symbolique de l'Everest et dans le contexte d'un long processus de réappropriation de ce milieu par les travailleurs de la montagne et notamment par ceux issus de la communauté sherpa.

Malgré la valorisation mythique dont ils font l'objet depuis les débuts de l'himalayisme, les sherpas ont paradoxalement toujours été relégués en position subalterne par rapport aux alpinistes occidentaux. Comme le note Isabelle Sacareau, de nombreux sherpas se trouvent dans la situation des guides alpins de haute-montagne au début de l'alpinisme : « longtemps considérés comme de simples exécutants, des domestiques spécialisés dont on louait de même les qualités physiques, l'obéissance, la fidélité et le dévouement, le client jouant un rôle actif et déterminant de décision dans les ascensions. » (1997 : 247). Pour Michel Raspaud (2003), l'histoire de l'himalayisme est même marquée par une relation profondément néocolonialiste entre l'alpiniste occidental et l'autochtone. Ainsi que le représente très clairement le film « L'ascension » sorti récemment (Bernard, 2017), aujourd'hui encore les sherpas restent renvoyés à une image infantilisante, ou à leur condition de serviteur. Ainsi, après un portage de vingt-six kilos entre 6 400 et 7 900 mètres, voici ce qu'un célèbre guide suisse déclare au sujet de l'un de « ses » sherpas : « Geylu s'est plaint par radio. Je lui ai répondu que s'il était capable de me parler par radio, il était aussi capable de monter ! » (K. Cobler *in* Senn et *al.*, 2009 : 14'18).

Depuis les années 1990, ce rapport entre sherpas et Occidentaux a commencé à évoluer. Les sherpas se retrouvent de plus en plus en position de premier de cordée. Ce sont eux qui équipent la montagne, mènent les clients au sommet et les ramènent. Le développement des expéditions commerciales et le besoin grandissant de main d'œuvre ont fait de la plupart des sherpas de multiples *summiters*. Engagés sur les plus grands sommets du Népal ou du Pakistan, et quelques fois en dehors de la chaîne himalayenne, les sherpas ont engrangé beaucoup d'expérience. Nombre d'entre eux ont suivi les formations techniques initiées par certains guides européens et américains, au Népal ou à l'étranger : Jean Coudray, Yves Pollet-Villard, Anselme Baud, Ales Kunaver, Alex Lowe (Sacareau, 1997). Soucieux de s'affranchir des dépendances à l'égard des propriétaires d'agences de trekking et d'expéditions népalaises, comme des guides de montagnes ou des tour-opérateurs occidentaux, au début des années 2000, plusieurs jeunes népalais expérimentés ont même créé leurs propres associations autochtones de formation : Nepal Mountaineering Instructors Association, Nepal National Mountain Guide Association (Boutroy, 2006). Depuis, plusieurs Népalais sont devenus guides internationaux. La NNMGA elle-même, en 2012, a été reconnue apte par l'Union Internationale des Associations de Guides de Montagnes à délivrer le célèbre écusson bleu et blanc des guides. Il existe désormais une cinquantaine de ces professionnels reconnus au Népal (NNMGA, 2018).

« Ce qui a le plus changé ces 20 dernières années, c'est que certains sherpas sont aujourd'hui capables de discuter avec les clients, d'imposer leur point de vue et de prendre des décisions stratégiques. [...] Il n'est pas anormal que les Népalais prennent en charge le devenir de leur montagne et donnent leur avis sur l'alpinisme, la façon de le vivre, de le faire évoluer. Les Occidentaux ne peuvent perpétuellement et unilatéralement dicter les règles du jeu » explique Sonam Sherpa, fondateur de l'agence Thamskeru Trekking (*in* Asselin, 2010 : 109, 148)

« Sur les grands sommets, il y a quelques temps, les opérateurs étaient occidentaux et en relation avec des agences népalaises. À ce jour, plus de la moitié des opérateurs sur l'Everest sont népalais et n'ont pas de contact avec des revendeurs occidentaux. Il n'y a aucune raison que ça s'arrête, dans la mesure où les opérateurs occidentaux ont transféré toutes leurs connaissances » estime en 2016 le guide français Paulo Grobel dans un article du Dauphiné Libéré.

Toutefois, cette réappropriation de la montagne par les Népalais prend du temps, et son partage physique comme idéal reste délicat. En dépit de la professionnalisation grandissante des Népalais ou de l'expérience qu'ils ont acquis de fait, certains, parmi les organisateurs occidentaux qui jusqu'alors monopolisaient le commerce des expéditions sur l'Everest, ont du mal à céder leur place (Pokherel, 2016). Aujourd'hui encore, « certains guides étrangers rechignent à considérer ces nouveaux "collègues" comme leurs égaux sur le plan salarial et technique. En privé, ils glosent volontiers sur l' "incapacité culturelle" des Népalais à assumer en montagne un leadership qu'eux-mêmes ne sont pas encore disposés à partager. » (Jolly & Sharkya, 2015 : 147). L'une des raisons, sinon la raison principale de ce dédain tient dans le fait que les opérateurs occidentaux voient une partie de ce juteux commerce leur échapper. Alors que des agences comme Himalayan Experience - tenue par le néo-zélandais Russel Brice - facturent une expédition sur l'Everest jusqu'à 70 000 dollars, plusieurs agences népalaises, telles que Mountain Monarch, offrent des prestations pour 30 000 ou 35 000 dollars « seulement ». D'autre part, les jeunes sherpas engagés dans les expéditions ont par ailleurs toujours l'impression de n'être pas considérés à la juste hauteur de leurs efforts et de leurs sacrifices. Plus éduquée, maîtrisant relativement bien ou parfaitement l'anglais, cette nouvelle génération a accès aux technologies de l'information et de la communication. Elle fréquente et manipule Facebook ou Youtube, ce qui lui permet de prendre conscience de façon plus éclatante encore que ses aînés, les mérites et, selon elle, les retombées financières importantes dont se parent les Occidentaux qu'ils tractent au sommet.

« Les sherpas fixent les cordes, mais ce sont les grimpeurs étrangers qui tirent tout le crédit des ascensions. Peu de gens le savent. Ce sont les Sherpas comme nous qui travaillons dur, prenons les risques mais ne récoltons jamais les honneurs. [...] Même dans les films et documentaires comme *Into thin air* ou *Everest*, on ne voit jamais les sherpas. Nous avons été laissés de côté alors que nous sommes ceux qui en dépit des risques et des aléas, rendons la montagne plus sûre. C'est notre vie, notre gagne-pain. » (T. Sherpa in Adhiraki, 2013)³³².

C'est ce qu'expliquait Jamling, le fils de Tenzing Norgay il y a quinze ans déjà :

« Les Occidentaux, eux, ont toujours eu besoin qu'on porte leur matériel en haute altitude. [...] Leurs sacs sont acheminés jusqu'au camp le plus élevé, et on leur y installe les tentes. Un beau jour, les clients n'auront plus que leur masque à oxygène sur le

³³² « Sherpas fixed the ropes, but it was the foreign climbers who took the credit. Not many people know this. It is Sherpas like us who work hard, risk our lives but never get the credit. [...] Even in documentary films like *Into Thin Air* and *Everest*, you don't get to see Sherpas. We have been left out. But we are the ones who, despite the risks and hazards, make sure that all is well on Everest. This is our life, our livelihood » (T. Sherpa in Adhikari, 2013) »

visage et on leur portera aussi leur bouteille d'oxygène mais ils continueront à se vanter d'avoir vaincu l'Everest, à écrire des livres et à en tirer des bénéfices. » (in Jolly, 2003).

Cette jalousie ne manque pas d'être alimentée par le fait que la plupart des jeunes népalais qui partent en montagne, eux, sont encore dépendants de leurs clients et ne peuvent s'exprimer pleinement sur leurs montagnes comme le font certains alpinistes occidentaux. Or, les jeunes travailleurs, et plus particulièrement les jeunes Sherpas qui exercent en montagne, sont convaincus qu'ils peuvent rivaliser, sinon être meilleur que les Occidentaux.

« Aujourd'hui tout est business, jalousie, colère, compétition. Cela provoque des tensions. [...] La personne qui menait l'équipe pour fixer les cordes fixes était jeune. Peut-être encore peu expérimentée. Donc peut-être peu ouverte à accepter que d'autres puissent grimper sans leur aide, comme nous prétendons le faire »³³³ résumait Simone Moro (in Miller, 2013)

En outre, de nombreux Sherpas croient profondément à la supériorité physiologique que leur a conféré la montagne. « Nous, les Sherpas, avons l'avantage de pouvoir monter sur les hautes montagnes, notre sang nous permet cela » explique Sonam Sherpa (in Asselin, 2010 : 106). Ce sentiment de supériorité a d'ailleurs été abondamment alimenté par les représentations collectives que les Occidentaux n'ont cessé de projeter sur eux.

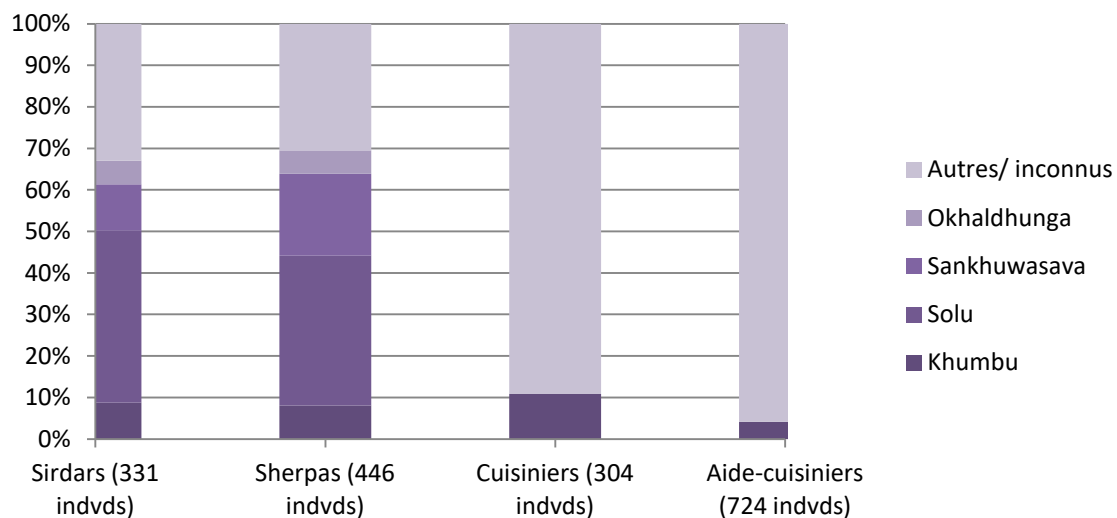
« La supériorité physiologique des sherpas en haute altitude vous est-elle apparue comme évidente lors de votre propre ascension ? » questionne la journaliste Patricia Jolly. « Oui. J'ai tout de suite senti que j'aurais pu faire le sommet sans oxygène, mais je n'étais pas là pour battre un record. Nous, les Sherpas, nous nous adaptons plus rapidement qu'aucun humain parce que nous vivons depuis plus de cinq cents ans à 10 000 pieds ou plus » répond Jamling Norgay (Jolly, 2003).

Sans nier l'existence de spécificités génétiques propres aux populations d'altitude, il convient toutefois de se méfier de tout déterminisme et de tout ethnocentrisme qui tendraient à faire des Sherpas du Khumbu les dépositaires exclusifs de Sagarmatha. Premièrement, parce que les Sherpas eux-mêmes ne sont pas insensibles au mal aigu des montagnes. Le 22 mars 2016, Lhakpa et moi-même rencontrons P. Sherpa. Après avoir d'abord refusé l'interview, celle-ci redescend et nous rejoint dans la rue. En pleure, elle nous raconte avoir perdu un fils il y a tout juste deux ans, et explique peiner à payer la scolarité de ses deux petits enfants. Originaire d'une famille très modeste de Namche Bazaar, Tashi s'était promis de ne jamais partir en expédition. Après le lycée, il avait rejoint l'Arabie Saoudite et y avait trouvé un emploi. Cependant, son salaire ne dépassait pas l'équivalent d'une centaine de dollars par mois. Tashi s'était vu contraint de rentrer au Népal et de se faire engager comme *climbing sherpa*. Quelques jours seulement après son arrivé au camp de base, à 5 350 mètres, Tashi avait souffert de maux de tête et était redescendu à Lobuche. Le mal s'aggravant, il fût rapatrié en hélicoptère à Katmandou où les soins reçus ne suffirent pas. Il mourut d'un œdème cérébral... Le deuxième motif de prudence tient dans le fait que les Sherpas du

³³³ « Today everything is business. Jealousy. Anger. Competition. High tension. [...] The person leading the rope-fixing team was young. Probably not that experienced. Probably not culturally open to accept that someone could climb without their help, as we were doing ».

Khumbu, et les Sherpas en général ne sont plus les seuls à travailler sur la montagne. S'ils sont encore majoritaires, leur part parmi les employés dans les expéditions tend à diminuer. En 1991, les membres de cette communauté représentaient 78,5 % des employés travaillant en haute-montagne (NMA *in* Sacareau, 1997). En 2016, ils ne représentaient plus que 54 % de cette population d'employés (NMA, 2017). Par ailleurs, les Sherpas du Khumbu, historiquement très impliqués tout au long des conquêtes et des grandes expéditions himalayennes, ne représentaient eux-mêmes en 2016 plus qu'une très faible part des salariés népalais puisque seulement 7 % d'entre eux étaient originaires des VDC de Namche Bazaar, de Khumjung ou de Chaurikharka.

Régions d'origines des membres d'expéditions en 2016
(Figure n° 79)



Conception & réalisation : Jacquemet E., 2018. Source : Nepal Mountaineering Association, 2017

A mesure qu'ils se sentent concurrencés, soit par les alpinistes occidentaux sur les sommets, soit par d'autres communautés pour le contrôle des meilleures places et des ressources locales, les Sherpas tendent à se revendiquer comme les seuls dépositaires légitimes de la région de l'Everest. Pourtant cette posture est non seulement paradoxale mais aussi récusable. En effet, la société et le territoire touristique - co-construit par les Sherpas - reposent pleinement sur un système ouvert. Grâce à l'arrivée des trekkeurs et alpinistes, tout comme de la main d'œuvre immigrée qui permet en grande partie le fonctionnement de cette région, les Sherpas ont considérablement élargi le champ de leurs possibles. Par conséquent, les Sherpas ne peuvent pas à la fois délibérément choisir de s'ouvrir à de nouveaux horizons et de nouveaux modes de vies (les leurs ou ceux des autres), et à la fois se fermer, se plaindre ou redouter de perdre les positions privilégiées qu'ils continuent de toute évidence à occuper et à contrôler. En fin de compte, les Sherpas doivent donc apprendre à partager.

Les alpinistes occidentaux vus par un caricaturiste népalais³³⁴
(Figure n° 80)



³³⁴ Chhetri D. « Past present future », *Nepali Times*, n°706, May 15, 2014, pp. 20

Chapitre 6

—

Le dilemme sherpa : trouver la bonne place pour changer sans trahir

« *Tout fout l'camp !* »

Expression populaire.

Comme l'a démontré le premier chapitre, le Khumbu, en tant que région touristique, s'est construit sur une image profondément hétérotopique. Pourtant, la région de l'Everest est loin d'être un espace cloisonné. Au contraire, ce territoire apparaît comme particulièrement ouvert et fermement amarré au sein des flux nationaux et transnationaux. D'une part, le Khumbu constitue un espace récepteur. Plusieurs dizaines de milliers de touristes le visitent en effet chaque année, tandis qu'une main d'œuvre nombreuse parvient à s'y installer. Les deux précédents chapitres semblent d'autre part indiquer que le Khumbu forme parallèlement un espace émetteur dans la mesure où de nombreux habitants - qu'ils soient propriétaires de lodges, porteurs d'altitude, écoliers ou étudiants - rejoignent Katmandou ou l'étranger. Cette tendance généralisée des acteurs à la mobilité depuis l'intérieur ou l'extérieur du territoire appelle à des recherches supplémentaires. L'hypothèse est en effet que ces flux et reflux d'individus, qu'ils soient autochtones, nationaux ou internationaux ne sont pas neutres. Indissociables du processus de mondialisation, ils participent au contraire à de profondes reconfigurations au sein du territoire et de la société locale.

L'étude des mutations induites par l'intégration grandissante de la région de l'Everest au système-monde est loin d'être un sujet inédit. Les recherches abordant directement ou indirectement cette thématique sont même pléthoriques (Fürer-Haimendorf, 1980 ; Pawson et *al.*, 1984 ; Fisher, 1986, 1990 ; Adams, 1996 ; Stevens, 1996 ; Brower, 2000 ; Nepal et *al.*, 2002 ; Spoon & Sherpa, 2008 ; Daconto & Sherpa, 2010 ; Obadia, 2010 ; Spoon 2011 ; Nepal, 2015). Parmi ces différents travaux, un grand nombre sont marqués par une vision plutôt - sinon franchement - négative et pessimiste vis-à-vis des transformations socio-économiques, culturelles et politiques observées. Christoph von Fürer-Haimendorf, pionnier de l'anthropologie dans le Khumbu, fût également le premier à les déplorer. Dans l'introduction d'un ouvrage intitulé « *The Sherpas transformed* », il écrit :

« Je ne peux pas cacher le sentiment de déception et de tristesse face à cette société et son mode de vie apparemment idéal, transformés par l'impact de forces exogènes qui ont perturbé son tissu social si équilibré, et sapé l'idéologie traditionnelle qui dominait la pensée et la conduite des Sherpas depuis d'innombrables générations. Le bonheur est un phénomène difficile à mesurer, mais mon impression subjective est que les Sherpas que je connaissais dans les années 1950 étaient plus heureux que leurs descendants des années 1980 » (1980 : 11)³³⁵.

³³⁵ «I cannot veil the feeling of disappointment and sadness to see this seemingly ideal society and life-style transformed by the impact of outside forces which disrupted the delicately balanced social fabric and

La fin du commerce caravanier suite à l'annexion du Tibet par la Chine, l'influence croissante du Gouvernement central sur le fonctionnement de la vie politique locale, l'introduction de la médecine et de l'éducation occidentale et par-dessus tout, l'arrivée des touristes, perçus comme de véritables nuisibles³³⁶, représentent selon lui autant de facteurs menant à l'effondrement imminent des structures traditionnelles et de la société sherpa. Derrières quelques convenances pour reconnaître l'indéniable amélioration des conditions de vie, plusieurs de ses successeurs portèrent également un jugement assez dépréciatif sur les touristes. Tout en estimant que les Sherpas du Khumbu n'avaient pas été « occidentalisés » malgré leur exposition permanente aux influences occidentales, qu'au contraire celles-ci avaient renforcé leur « sherpanité », James Fisher (1986 ; 1990), ne s'est pas privé de nombreuses critiques envers le tourisme qu'il a notamment accusé de participer à l'affaiblissement des institutions locales :

« Les emplois touristiques ont fait fuir tout individu doté d'un *leadership*. Pour servir le *Panchayat* il est généralement nécessaire d'être résident de la région. Mais comme le faisait remarquer un *leader* local, chaque personne ambitieuse, intelligente et compétente, travaille pour les touristes et est donc absente la plupart du temps. [...] Le manque de *leader* qui réside de manière durable dans le Khumbu pour jouer un rôle actif dans les affaires politiques a conduit à une fragmentation des intérêts des villages, avec des individus et des groupes poursuivant des objectifs différents. [...] Quelque fut l'unité d'un village par le passé, celui-ci semble s'être affaibli en raison de tous ces intérêts externes.³³⁷ » (1990 : 55)

Dans des textes souvent empreints de nostalgie, propres aux chercheurs frustrés d'être dépossédés de l'exclusivité de « leur » terrain, les mêmes, ou d'autres encore, ont également déploré l'augmentation des écarts de richesses dans une société jusqu'alors perçue comme égalitaire (Fürer-Haimendorf, 1980 ; Fisher, 1990 ; Nepal et *al.*, 2002), le déclin de certaines pratiques agropastorales et l'amorce d'une déprise agricole (Brower 1987 ; 2000), la perte de la cohésion sociale (Sherpa M. N., 1985), ou plus récemment de certains savoirs vernaculaires (Spoon & Sherpa, 2008 ; Spoon 2011), et de pratiques culturelles (Sagarmatha National Parc Office, 2006). En 1985, Mingma Norbu Sherpa, l'ancien directeur du parc national écrivait ainsi :

« Autrefois, le sens qu'accordait l'individu à sa place dans la société était très important et le pouvoir et la considération à l'égard d'un individu dépendait de la façon dont il

undermined the traditional ideology that had dominated Sherpa thinking and conduct for countless generations. Happiness is a phenomenon difficult to measure, but my subjective impression is that the Sherpas I knew in the 1950s were happier than they and their descendants are in the 1980s. »

³³⁶ « Puis emboitant le pas aux alpinistes, toute une nuée de touristes se présenta, et le climat social de toute la région s'en trouva modifié dans des conditions qui ne se révèlent pas toujours à l'avantage des populations autochtones (Fürer-Haimendorf, 1985 : 11).

³³⁷ « Tourist jobs have lured away virtually everybody with leadership abilities. To serve effectively in the Panchayat it is necessary to be generally resident in the area. But as one influential local leader put it, anybody with any ambition or brains or ability is off working for tourists most of the time, so there are too few competent people left to serve on the Panchayats. [...] the lack of leaders who stay put in Khumbu long enough to take an active part in political affairs there have led to a fragmentation of village interests, with different individuals or groups promoting separate aims [...] Whatever united a village politically in the past seems to have weakened in the face of all the external interests. »

s'impliquait pour le bien de la communauté. Aujourd'hui, une personne instruite, un guide expérimenté, ou un agriculteur d'ailleurs, ne se soucie plus, ou plus encore, n'a plus le temps de participer à la vie politique et au bien-être de la communauté.³³⁸» (1985 : 50).

Auteurs d'une étude commanditée par l'IUCN³³⁹ portant sur la protection des paysages et des valeurs culturelles et spirituelles, Jeremy Spoon et Lhakpa Norbu Sherpa estiment eux, que l'intégration au système-monde et la mise en tourisme de la région remettent en cause la pérennité des savoirs sur la gestion locale des ressources :

« Le plus profond et récent facteur de changement a été l'intégration aux marchés par la mise en tourisme de la région. A mesure que le tourisme se développe, la relation des Sherpas avec les lieux continue de changer. Jusqu'à maintenant, l'intégration aux marchés a causé des mutations majeures dans les comportements consuméristes qui se traduisent par un accès accru aux biens et médias étrangers du fait de la mondialisation. [...] Avant l'arrivée du tourisme, les Sherpas développaient leurs propres systèmes de gestion et de partage des ressources fondés sur leurs valeurs culturelles et spirituelles ; cependant, les changements économiques et politiques liés à l'intégration au marché ont causé un affaiblissement de la gestion indigène. Les plus jeunes générations, plus précisément celles qui vivent le long du principal chemin touristique, perdent rapidement les traditions et savoir-faire sherpas » (Spoon & Sherpa, 2008 : 76)³⁴⁰.

A partir des années 1990, plusieurs chercheurs ont pourtant donné à voir une vision beaucoup plus nuancée de ces changements. Remettant en cause la vision d'une société perçue comme immuable, victime innocente de forces exogènes (Stevens, 1996), en s'intéressant aux mobilités de jeunes guides ou d'entrepreneurs installés à Katmandou, différents auteurs ont mis en évidence le rôle proactif des Sherpas dans la mise en tourisme de leur territoire, et donc dans son intégration aux flux mondiaux (Adams, 1996 ; Sacareau, 1997 ; Raspaud, 2003 ; Obadia, 2010 ; Asselin, 2010 ; Nepal, 2015). Paru en 1996, l'ouvrage de Vincanne Adams « Tigers of the snow and other virtual Sherpas » a constitué une petite révolution parmi la communauté scientifique spécialiste du Khumbu. Dans celui-ci, Vincanne Adams montre que les travaux de ses prédécesseurs sont biaisés par le regard romantique et idéalisé que ces derniers n'ont cessé de poser sur les Sherpas. Ceci l'amène à démontrer que les rapports entre Sherpas et Occidentaux ne sont pas unilatéraux. Ils reposent en fait sur un jeu de mimesis. Si les Sherpas cherchent à ressembler aux Occidentaux, les Occidentaux à leur

³³⁸ « Before, the sense of self identity in the society was very important, and the power and image of a person depended upon how much he cared for the community. Today an educated person or an experienced guide, or a farmer for that matter, does not care or, more significant, has no time to participate in local politics and the welfare of the community. » (MN Sherpa, 1985 : 50).

³³⁹ International Union for the Conservation of Nature.

³⁴⁰ « The most recent and far-reaching driver of change has been market integration through tourism. As the scale of tourism has continued to increase, Sherpa relations with place continue to change. For instance, market integration has caused major shifts in consumption behavior, which is compounded by an increase in foreign goods and media through globalization. [...] Before the advent of tourism, Sherpa developed their own resource sharing and management regimes based on their cultural and spiritual values; however, political economic changes through market integration have caused an apparent weakening of indigenous management. The younger generations, especially those living along the main tourist route, are rapidly losing Sherpa knowledge and traditions. »

tour cherchent à « se trouver » en tentant de ressembler aux Sherpas. Au-delà du cas des Sherpas ou du Khumbu, sa démonstration permet de comprendre que les dynamiques globales ne sont pas les seules à impacter le local, mais que les dynamiques locales peuvent elles aussi alimenter et peser sur l'échelle globale. Plus tard, d'autres chercheurs ont par ailleurs montré que du fait de leurs interactions prolongées avec les touristes, les Sherpas ont su développer des compétences culturelles³⁴¹ et des stratégies spécifiques, telle que la compartimentation de certaines de leurs pratiques rituelles, qui leur ont permis de s'adapter aux attentes et de tirer bénéfices des touristes sans pour autant renier leur héritage culturel (Obadia, 2010 ; Nepal, 2015).

Les travaux de ces trois derniers auteurs s'inspirent en fait de la pensée d'Arjun Appadurai. Selon cet anthropologue, nous faisons erreur lorsque nous tendons à nous représenter le local comme une sorte de toile de fond matérielle, sociale ou environnementale. Pour Arjun Appadurai, ce n'est pas le poids du territoire qui façonne les individus mais bien les groupes sociaux et les individus eux-mêmes, qui par leurs interactions produisent et renouvellent sans cesse le local. C'est ce qu'il souhaite démontrer par le concept « d'*ethnoscape* ».

« Par *ethnoscape* j'entends le paysage formé par les individus qui constituent le monde mouvant dans lequel nous vivons. [...] Il ne s'agit pas de dire qu'il n'existe pas de communautés, de réseaux de parenté, d'amitiés, de travail et de loisir relativement stables, ni de naissance, de résidence et d'autres formes d'affiliation ; mais que la chaîne de ces stabilités est partout transpercée par la trame du mouvement humain à mesure que davantage de personnes et de groupes affrontent les réalités du déplacement par la contrainte ou le fantasme du désir de déplacement » (1996 : 71).

Cette conception plus dynamique de la production d'espaces, finalement assez proche du concept « d'espace-mobile » pensé par Denis Retaillé, lui permet d'insister sur le fait « qu'aucune communauté humaine, si apparemment stable, statique, limitée ou isolée soit-elle, ne peut utilement être considérée comme immobile ou en dehors de l'histoire » (1996 : 271) et de dépasser la conception de la culture comme une forme spatialement limitée, « ethniquement homogène ». (1996 ; 263).

Ces débats et considérations théoriques n'empêchent toutefois pas un certain malaise au sein de la communauté sherpa du Khumbu. Comment dans ce contexte de mobilités intenses, maintenir une force de travail suffisante pour assurer la production agricole ? Comment maintenir le liant qui unifie la société ? Qui par exemple pour prendre soin des personnes âgées ?

« Maintenant tout le monde est éduqué et plus personne ne veut faire d'agriculture. Les jeunes de Khunde sont à l'étranger. Et lorsqu'ils reviennent ici, ils n'ont même plus le temps de prendre un thé. Ils ont peu de vacances et ne viennent pas voir leurs parents. Pourtant, la famille c'est ce qu'il y a de plus précieux. Ils ont besoin de plus en plus d'argent mais on voit bien que ça ne les satisfait pas. A l'étranger si tu ne travailles pas, si tu t'arrêtes une seule semaine, tu t'inquiètes : comment vais-je manger ? Comment vais-je payer mes factures ? Ici, nous dormons tranquillement même si c'est dur. Une

³⁴¹ C'est-à-dire une meilleure compréhension d'eux-mêmes et des autres (Hermans & Kempen, 1998).

fois que les jeunes sont partis à l'étranger, ils ne se soucient plus du village. Bientôt notre terre deviendra un *kharka* », explique A. P. Sherpa, originaire du village de Khunde³⁴².

Moins que la peur d'une déculturation provoquée par l'arrivée des touristes, le départ des ménages vers Katmandou ou l'étranger, apparaît en revanche comme l'un des phénomènes les plus redoutés par la population sherpa. L'enseignement généralisé en népali ou en anglais, l'accès aux médias de masse et le déracinement des individus avec pour conséquence la perte de la langue sherpa forment une crainte régulièrement exprimée non seulement par les autorités du parc national, par les parents (Nyaupane et *al.*, 2014), mais également par les jeunes eux-mêmes. Comme l'a montré Kurt Luger (2000), les jeunes sherpas éduqués originaires du Khumbu ont développé un regard très pessimiste et sévère sur eux-mêmes, estimant que la culture sherpa était en danger si la langue, la religion ou le lien avec leur région d'origine n'était pas maintenu.

Les constats formulés ci-dessus amènent à penser que les Sherpas du Khumbu ou de Katmandou ou de l'étranger se retrouvent de fait dans une situation de dilemme, tiraillés entre leur désir d'accéder à de nouvelles opportunités d'une part, et d'autre part, leur loyauté envers leurs identifications passées. Comment, dès lors, la communauté sherpa originaire du Khumbu s'accommode-t-elle de cette contradiction ? Quelle place les individus choisissent-ils pour maximiser leurs capacités sans pour autant renier leurs potentialités économiques ou leurs liens affectifs ? Autrement dit, comment individuellement et collectivement, depuis l'intérieur ou l'extérieur du Khumbu, recomposent-ils leur appartenance à leur société et territoire d'origine tout en intégrant les flux mondiaux ? Dans un article portant sur la modernité dans les villages du Khumbu, Sanjay Nepal a montré comment la présence de « *pubs* irlandais » révélait l'existence d'entrepreneurs « locaux cosmopolites » :

« Les Sherpas ne sont ni entièrement locaux ni vraiment cosmopolites. Ils s'apparentent plutôt à des " locaux-cosmopolites ". Ils sont conscients de leurs racines culturelles, et recherchent des bénéfices de l'économie touristique, manipulant et négociant entre tradition et modernité, se conformant ou entrant en conflit avec l'imagination et les attentes des touristes³⁴³ » (2015 : 258).

Selon Sanjay Nepal, il existerait donc des lieux et des acteurs qui de façon consciente travailleraient à mettre en relation l'échelle locale et l'échelle globale. Si cette hypothèse est intéressante, cet auteur n'a toutefois pas identifié les processus de médiation³⁴⁴ qui dans ces nouveaux lieux, et chez ces acteurs, faisaient précisément le lien entre tradition et modernité, entre le local et le cosmopolite. C'est ce que ce chapitre propose désormais d'explorer.

³⁴² Rencontré le 2 mars 2016.

³⁴³ « The Sherpa are neither entirely local nor are truly cosmopolitan. Instead, they are some sort of a hybrid representation of a 'cosmopolitan local'. They are aware of their cultural roots, and seek gains from the touristic trade, manipulating and negotiating between tradition and modernity, and conforming to or conflicting with tourists' imaginations and expectations »

³⁴⁴ Le terme de médiation est ici défini comme « l'action de servir d'intermédiaire entre deux termes [...] suite à un trouble survenu, une mésentente, un conflit, une déchirure sociale » (Albert & Boutinet, 2009 : 163).

1. Impact des mobilités sur les structures économiques locales : rupture ou continuité ?

« Pour moi Katmandou est vraiment le meilleur endroit où vivre. C'est à mi-chemin entre ma vallée et le reste du monde. »

Sonam Lama, Katmandou (Carnet de bord, 10 février 2016)

Même s'ils ont encore une emprise presque totale sur le foncier et la gestion des ressources locales, les Sherpas du Khumbu, et surtout les nouvelles générations, semblent prendre de la distance par rapport au territoire sur lequel ils sont devenus ce qu'ils sont aujourd'hui. Les Sherpas du Khumbu installés à Katmandou ou à l'étranger, ont-ils pour autant coupé tous liens avec leur région d'origine ? Leur absence est-elle à l'origine d'un effondrement de la société locale ? Les chercheurs ayant travaillé sur le sujet, ont souvent considéré les mobilités des Sherpas à l'extérieur de leur territoire comme définitive. Or, aucun d'entre eux ne les a précisément décrites et par ailleurs, les formes, la nature et l'intensité des circulations se sont considérablement diversifiées ces dernières décennies. S'il a encore lieu, ce que semble montrer le mouvement des populations peu qualifiées non-natives du Khumbu, le phénomène d'émigration - le déplacement entre un point A (lieu d'origine) et un point B (lieu d'arrivée) impliquant un transfert de résidence – semble s'être considérablement complexifié, et ne permet plus en tout cas, de comprendre la réalité du phénomène. Ainsi que l'explique le sociologue Vincent de Gaulejac :

« La nouveauté [en 1987 déjà !] réside dans la capacité/nécessité d'occuper plusieurs places que ce soit au cours de sa trajectoire socio-professionnelle (dans la diachronie) ou à un moment donné de sa vie (dans la synchronie). A cette pluralité de position correspond une identité multi-dimensionnelle constituée d'identifications multiples et différenciées, de rôles diversifiés, d'appartenances (sociales, institutionnelles, culturelles symboliques...) hétérogènes, d'habitus variables » (1987 : 77).

Cette fragmentation des spatialités a notamment été illustrée par Geneviève Cortes, lorsqu'elle s'est intéressée aux pratiques migratoires depuis les vallées andines de Cochabamba en Bolivie.

« Les lieux de travail peuvent être doubles, voire triples. On peut habiter à plusieurs endroits à la fois : on parle alors de multiple appartenance spatiale, de multirésidence, d'un éclatement des lieux de vie. Or cette réalité n'appartient pas seulement aux pays du Nord, on l'on sait que la mobilité des individus s'accroît sans cesse du fait des exigences de travail, des aspirations aux loisirs combinés au progrès technique : elle peut prendre des formes spécifiques dans les pays du Sud » (Cortes, 1998 : 265).

La mise en évidence de « systèmes de mobilités » définie par « l'identification des liens ou relations qu'établissent les acteurs-migrants entre les différents espaces qu'ils fréquentent » (*ibidem*) parfois à plusieurs échelles, de façon simultanée ou successive, offre selon elle un cadre conceptuel plus pertinent pour analyser les migrations en permettant d'insister sur le fait que celles-ci ne s'inscrivent pas nécessairement dans un projet de rupture par rapport aux espaces d'origine. Que peut-on dire

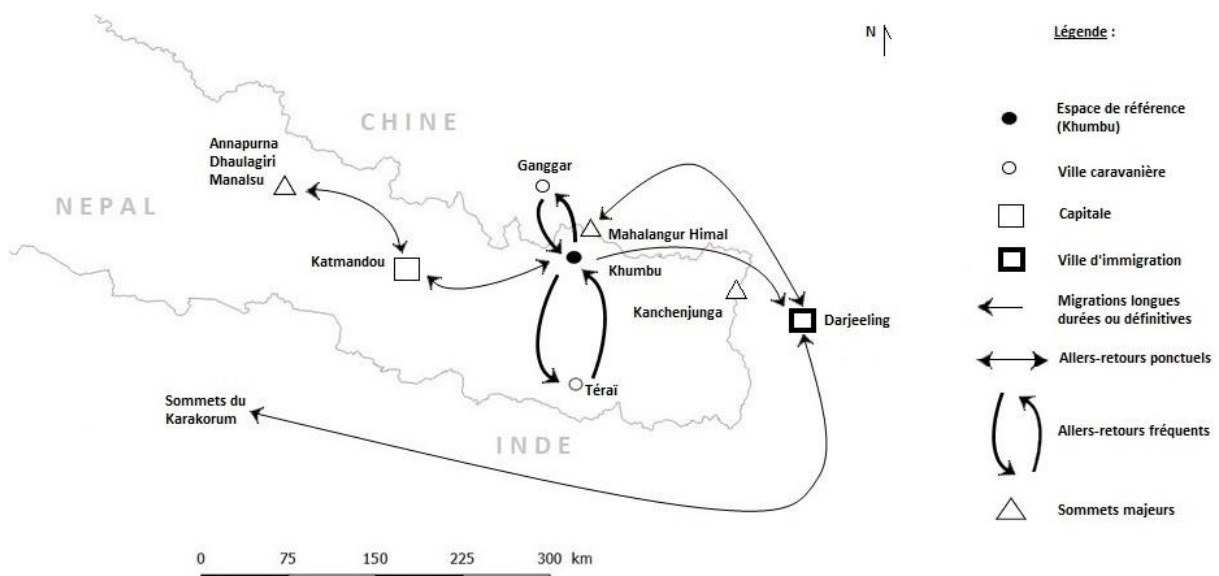
des systèmes de mobilités des habitants du Khumbu, et quels possibles impacts peuvent-ils avoir localement ?

1.1. Toujours plus loin : l'aïeul à Darjeeling, les parents à Katmandou, les enfants à New York

A l'échelle de plusieurs générations, les mobilités des Sherpas originaires du Khumbu sont marquées par deux phénomènes. D'une part, une expansion et une intensification des mobilités d'une part. D'autre part, une multiplication et un glissement de leurs espaces de référence des montagnes vers Katmandou et les grandes métropoles internationales.

A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'espace de référence des Sherpas, c'est-à-dire leur principal lieu de résidence, est centré sur le Khumbu. Néanmoins, les ménages ne sont pas, et ne peuvent être, astreints à une même position spatiale. Tout au long de l'année, pour assurer leur survie, ils circulent entre le *yul*, leur lieu de production agricole secondaire, les alpages et parfois leurs *gunsas*. La plupart des hommes pratiquent également le commerce caravanier. Une à deux fois par an, ils se rendent au Tibet, y troquent différents biens que d'autres acheminent dans les bourgades de la plaine indo-gangétique. Certains, comme le *sirdar* Mingma Tsering choisissent néanmoins de partir chercher du travail à Darjeeling. Beaucoup y parviennent et s'y installent comme Tenzing Norgay. A partir de là, plusieurs d'entre eux seront recrutés dans le cadre des expéditions lors de la conquête himalayenne (du Kangchenjunga aux monts du Karakorum). A cette époque, Katmandou n'existe pour les Sherpas que comme une simple étape dans la conquête des grands sommets du centre du pays (Dhaulagiri, Manaslu, Annapurna notamment). En dehors de cela, aucun Sherpa ne fréquente réellement la capitale.

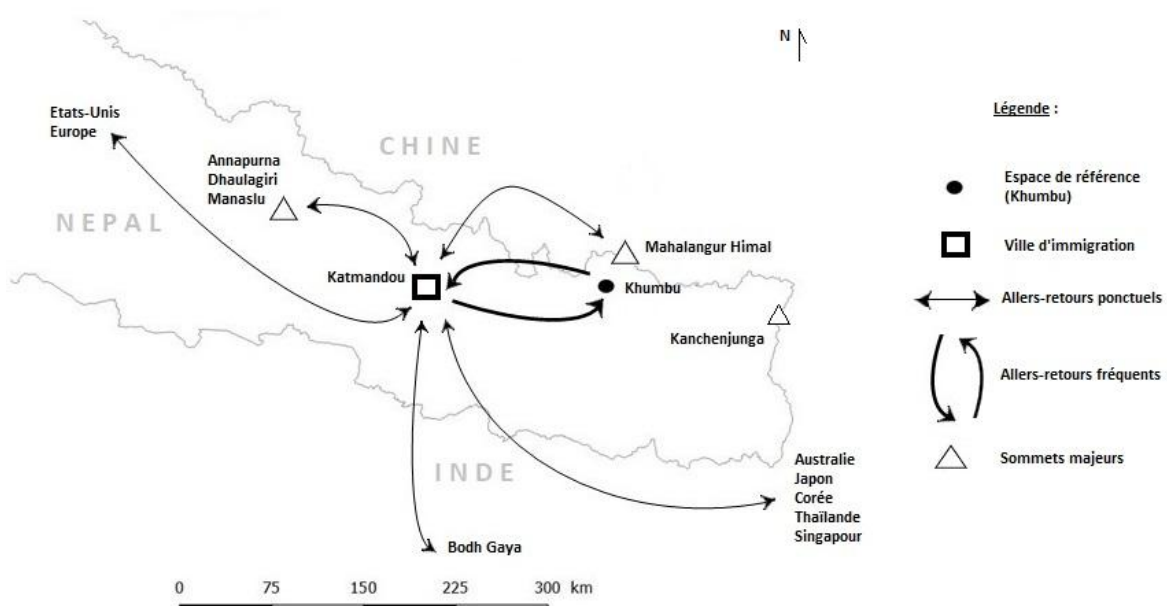
**Circulations des Sherpas du Khumbu à la fin du XIX^e - début du XX^e siècle
(Figure n° 81)**



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2018

A partir des années 1970, les mobilités des Sherpas du Khumbu vont s'intensifier et se diversifier. Si l'émigration vers Darjeeling et le commerce caravanier s'estompent, ces mobilités sont vite remplacées par celles qui découlent de l'économie du tourisme. Chaque automne et chaque printemps, de nombreux Sherpas du Khumbu accompagnent trekkers et alpinistes non seulement dans leur région d'origine, mais aussi aux pieds ou directement au sommet des autres montagnes du pays. Des sherpas expérimentés issus des générations précédentes ont ouvert des agences spécialisées et commencent à s'implanter à Katmandou. Une main d'œuvre de guides recrutés dans leurs réseaux les rejoint. Avec l'argent qu'ils gagnent, ces guides ouvrent des lodges dans le Khumbu, dont ils partagent la gestion avec leurs épouses. Lorsque les affaires sont bonnes ces ménages peuvent investir dans un bien immobilier à Katmandou, ce qui est le cas de sept propriétaires de lodges sur dix, les autres louent. Le logement loué ou acquis a plusieurs fonctions. Il permet d'héberger les membres du ménage qui travaillent à Katmandou (dont les enfants qui y étudient), il est envisagé comme le lieu de retraite pour les vieux jours (proximité des services de santé) et enfin comme lieu de vacances entre les mois de décembre et de février/mars, lorsque la température dans la région est au plus bas. Les habitants du Khumbu les plus pauvres eux, les paysans-sherpas, ne peuvent se permettre d'établir une résidence secondaire à Katmandou. A l'exception des vieux bergers de la Bothe Kosi, très attachés à leurs yaks et à leurs montagnes (« Katmandou est sale et il y a des moustiques ! » explique Mingma Tsering), la plupart se rejoignent néanmoins ponctuellement la capitale dans le cadre de départ en expéditions, de démarches administratives, de contrôles médicaux, de quelques jours de vacances ou de visite à des membres de leurs familles.

**Circulations des Sherpas du Khumbu à partir des années 1970
(Figure n° 82)**

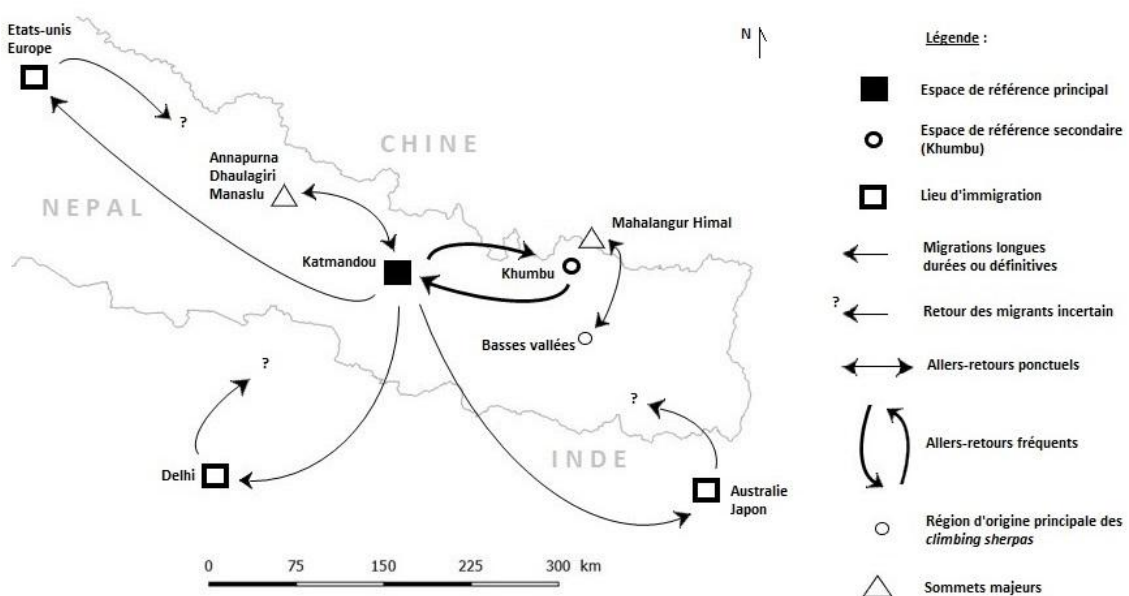


Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2018

À côté de ces circulations à l'échelle du Népal, d'autres types de mobilités se dessinent. Qu'ils soient propriétaires de lodges, guides ou sherpas, les contacts noués avec les clients, ou tout simplement l'argent gagné, permettent parfois des incursions à l'étranger. Celles-ci sont toutefois de nature et de durée très variables, notamment en fonction de l'âge de l'individu. Certaines peuvent être fréquentes et cycliques : travailler plusieurs saisons de suite comme cuisinier ou ouvrier sur des chantiers en Europe, en Amérique ou au Japon, notamment lorsque l'on est jeune, mais beaucoup sont plus ponctuelles et labiles : formations, pèlerinage (dans la ville indienne de Bodh Gaya par exemple), vacances et enfin, visites d'enfants et de petits-enfants expatriés puisque de nombreuses familles sherpas sont aussi établies à l'étranger.

Il est indéniable que pour les chefs de familles enquêtés, le Khumbu reste l'espace de référence. Il est l'endroit dans lequel ils passent le plus clair de leur temps (neuf mois de l'année en moyenne, dont les trois mois de la mousson, période des festivités religieuses). Dans une allégorie très évidente, il est aisé de voir en Katmandou l'espace faisant office de nouveau *gunsa*, et en poussant la comparaison un peu plus loin, de voir certains flux vers l'étranger comme les nouvelles circulations caravanières... Néanmoins, pour les Sherpas originaires du Khumbu, l'espace de référence tend de plus en plus à se scinder entre Katmandou et la région de l'Everest. D'une part, la capitale népalaise concentre l'ensemble des agences de trekking et d'expédition, dont celles que détiennent justement de nombreux Sherpas. D'autre part, en plus des 15 % de propriétaires qui ont décidé de s'y installer, Katmandou accueille 54 % des enfants qui vivent en dehors des foyers familiaux enquêtés, les autres se répartissant de façon assez égale entre le Khumbu (23 %) et l'étranger (21 %) ³⁴⁵. Pour ces jeunes, comme pour ceux qui sont issus des autres communautés montagnardes, Katmandou apparaît donc comme le parfait centre de gravité entre « l'ici et l'ailleurs ».

Circulations des jeunes sherpas originaires du Khumbu au début du XXI^e siècle (Figure n° 83)



Conception & Réalisation : Jacquemet E., 2018

³⁴⁵ 2 % vivent ailleurs au Népal.

L'interrogation qui se pose désormais revient donc à savoir si les départs de ces Sherpas et leur installation à Katmandou ou à l'étranger ont un caractère définitif ? La réponse est loin d'être aisée.

Dans le court ouvrage qu'il dédie à la jeunesse du Khumbu, l'universitaire Kurt Luger montre que la volonté de partir à l'étranger apparaît comme l'obsession de tout jeune sherpa. Il estime qu'un jeune sur trois environ est déjà parti au moins une fois dans l'un des pays de la Triade et que la proportion restante n'aspire qu'à une seule chose : y parvenir à son tour. Selon lui pourtant, l'idée de ces jeunes n'est pas nécessairement de s'y établir.

« Le principe est d'apprendre la langue, suivre une formation professionnelle, gagner de l'argent rapidement, et rentrer relativement riche. Même une Sherpani travaillant modestement comme baby-sitter à New York ou dans le New Jersey peut gagner assez d'argent pour s'offrir une garde robe de marque et l'exhiber une fois de retour au Népal. C'est un rêve auquel de plus en plus de jeunes femmes veulent accéder. ³⁴⁶ » (Luger, 2000 : 56)

Selon cet auteur, ces jeunes sherpas ont bien conscience des difficultés et de l'inconfort qui les attendent une fois de l'autre côté de l'océan. La plupart partent avec de simples visas touristiques ou de travail temporaire qu'ils renouvellent tant bien que mal. Ils savent qu'ils ont donc peu de chance d'accéder à des emplois durables et qualifiés. La plupart doivent donc se contenter d'activités précaires : employés de supermarchés, ouvriers, serveurs, services à la personne, gardiennage, qu'ils effectuent dans un cadre plus ou moins légal pendant une à plusieurs années.

« Les États-Unis, ça n'est pas le paradis qu'on vante si tu n'as pas la "Green card"³⁴⁷, explique Ang Maya, précédemment citée, dont la fille a la chance d'être régularisée du fait de ses études. En fait, poursuit-elle, c'est un Shangri-la piégé. Là-bas tu peux gagner beaucoup d'argent. Mais si tu décides d'y rester de façon illégale, tu ne peux plus rentrer au pays pour revoir les tiens. Car si tu passes la douane alors que ton visa est périmé, on ne te laissera plus jamais l'opportunité de revenir ».

Pourtant, légale ou illégale, l'expérience à l'étranger est toujours vécue comme une expérience positive. Elle a valeur de rite initiatique. Ainsi que l'explique Lhakpa, rencontré par Kurt Luger, elle permet aux jeunes d'accroître leur confiance en eux et leurs capacités.

« Les courtes migrations à Katmandou ou à l'étranger m'ont ouvert l'esprit. J'ai appris comme agir dans différentes situations, comment interagir avec différentes catégories de personnes, riches et pauvres, comment m'ajuster à différents environnements. Ces expériences m'ont aidé à acquérir de la confiance et du courage. ³⁴⁸ » (2000 : 58)

³⁴⁶ « The idea is to learn the language, do a professional training course, make quick money, and to return home comparatively wealthy. Even as a poorly-paid babysitter in New York or New Jersey, a Sherpani can earn enough money to buy fashionable clothes to wear at a party back home in Nepal. This is a dream that more and more young women want to fulfill. »

³⁴⁷ Titre de résident étranger permanent.

³⁴⁸ « Short time migration for a few years to Kathmandu and to a foreign country broadened my mind. I learnt how to act in different situations, how to interact with different kinds of people, rich and poor, how to adjust to different climates. The experience helped build up my confidence and courage ».

Sans nécessairement partir à l'étranger, pour des jeunes originaires du Khumbu, Katmandou apparaît déjà comme un excellent incubateur pour développer son capital culturel et mieux juger de ses potentialités.

« Pour moi, avant le monde s'arrêtait au Khumbu et je dois avouer que j'avais une vision très étroite. Après avoir vécu quelques années à Katmandou, le Khumbu m'est devenu tout petit. Si je n'avais pas passé du temps à Katmandou pour mes études, j'aurais pensé que décrocher le [brevet] suffisait. Maintenant, même le niveau supérieur me paraît insuffisant. J'ai rencontré et vu tellement de gens instruits à Katmandou, notamment des Brahmanes et Chhetris. Depuis, j'ai même pu développer ma conscience politique. Je crois pouvoir identifier ce qui est juste et ne l'est pas, comme le favoritisme ou la corruption.³⁴⁹ » (Pemba *in* Luger, 2000 : 59).

A la fin de son chapitre consacré aux mobilités de ces jeunes, Kurt Luger estime qu'une grande part des jeunes relativement peu qualifiés qui quittent le Khumbu finit par y revenir après quelques années seulement, notamment s'ils peuvent reprendre la gestion des lodges de leurs parents³⁵⁰. Pour les plus qualifiés, la situation est probablement très différente. Jusqu'à aujourd'hui, le Khumbu offre en effet peu d'opportunités en dehors des professions touristiques. Ceux qui décrochent des diplômes à l'étranger (médecine, ingénierie, management, brevet de pilote) ont tout intérêt à rester expatriés s'ils parviennent à décrocher un emploi sur place, ou au minimum, à s'installer à Katmandou, métropole dans laquelle le secteur tertiaire continue de se développer. L'accès à de nouvelles positions spatio-professionnelles ne les empêche alors pas de maintenir des liens et de revenir régulièrement dans le Khumbu le temps de vacances, surtout s'ils habitent Katmandou.

Les données collectées au cours de nos propres enquêtes tendent à confirmer, au moins en partie, le point de vue de Kurt Luger. Elles permettent de montrer qu'au moins 40 % des gérants de lodges installés dans le Khumbu ont effectué une partie de leur carrière à Katmandou (où la plupart étaient guides de trekking) avant de revenir dans leur région d'origine³⁵¹. Les mouvements de retour des expatriés de longue durée ou des personnes hautement qualifiées semblent en revanche plus discrets. Seuls 5 % des gérants de lodges sondés durant les enquêtes – trois quarantenaires en réalité – étaient d'anciens diplômés ou d'anciens travailleurs expatriés. Le premier a exercé de nombreux emplois de cuisiniers en Autriche pendant cinq années. Le deuxième a décroché un Master en informatique à Sydney, est rentré au Népal, a travaillé quelques années dans la communication à Katmandou, puis a repris l'affaire familiale, un lodge prestigieux de Namche Bazaar. Le troisième a travaillé pendant sept ans comme jardinier-paysagiste aux États-Unis. Dernier de la fratrie comme le jardinier-paysagiste et le cuisinier, il explique avoir été contraint de revenir auprès de sa mère après

³⁴⁹ « I used to think Khumbu was everything and I must confess now that I had a really narrow vision. After having lived in Kathmandu for years, Khumbu has become very small for me. Also, if I had come to Kathmandu for studies, I would have thought that completing a SLC was great, that I didn't need to study any more. Now even a college education seems to me inadequate as I have met and seen so many educated people in Kathmandu, especially Brahmins and Chhetris. And with regard to politics, I've the feeling that I can identify what political activity is wrong and what is right – like favoritism and corruption. »

³⁵⁰ Kurt Luger n'avance toutefois aucune donnée.

³⁵¹ Nous n'avons pas identifié d'autres individus originaires du Khumbu ayant effectué de longs séjours à Katmandou ou à l'étranger chez les acteurs peu qualifiés.

le décès de son père. La place dans la fratrie pourrait donc encore jouer un rôle dans les trajectoires des individus, et notamment dans ces mobilités de retour. Depuis qu'elle existe, la Khumbu Bijuli Company privilégie en tout cas les recrutements de benjamins parmi ces équipes pour être certains que ces derniers demeurent dans le Khumbu³⁵².

1.2. Un manque de main d'œuvre dans la région ?

Dans le secteur de l'hébergement touristique

Bien que la région du Khumbu semble perdre une partie de ses jeunes les plus talentueux, celle-ci ne se vide *a priori* pas définitivement de sa population. Il est difficile d'imaginer que l'ensemble des membres d'une fratrie décide d'abandonner la gestion d'un lodge au regard des sommes d'argent que celui peut potentiellement générer. Toutefois, les gérants d'établissements n'en demeurent pas moins soumis à certaines difficultés, et notamment à celle de recruter de la main d'œuvre.

Ainsi qu'indiqué dans le deuxième chapitre, en près de vingt ans, le nombre d'employés dans les lodges a doublé passant de 777 en 1997 à 1526 en 2016. Auparavant, les propriétaires de lodges recrutaient massivement leurs employés au sein de leur famille. A présent que les enfants poursuivent des études supérieures, et accèdent à des postes plus élevés, la proportion de cette main d'œuvre familiale tend à diminuer, chutant de 73 % à 45 % entre 1997 et 2016. Le recours à une main d'œuvre originaire des basses vallées est donc devenu de plus en plus nécessaire. Pourtant, celle-ci ne devient elle-même plus suffisante pour répondre aux besoins des propriétaires dans le contexte d'une fréquentation croissante de la région par les touristes. Gérants du Hill-Top, du Thamserku, de l'Himalayan Lodge ou de celui tenu par le jeune Udash Kulung Raï, nombre de tenanciers abondent dans le même sens : il est très compliqué de recruter des employés. L'une des raisons principales de ce manque de main d'œuvre s'explique par le fait que les emplois des gérants de lodges se retrouvent désormais directement concurrencés par ceux que peuvent offrir les pays du Golfe.

« C'est dur de trouver des employés dans les lodges – Pourquoi est-ce dur ? – Avant c'était facile, il n'avait pas d'éducation. Maintenant, non seulement ils sont éduqués, mais ils partent également dans les pays du Golfe. » (A. P. Sherpa, rencontré à Namche Bazaar le 19 mars 2016)

Ce que sous-entend ce propriétaire, c'est que davantage instruits, les travailleurs ont désormais non seulement plus de facilités pour partir à l'étranger, mais également qu'ils savent aussi mieux ce qu'ils peuvent exiger comme salaires et comme conditions de travail.

« Oui, c'est difficile de trouver des employés. Moi, je les ai tous recrutés par petites annonces dans le journal à Katmandou. J'ai de la chance. Ceux de mon lodge travaillent avec moi depuis seize, quinze, onze et huit ans. Mais cela se passe bien et je les paie beaucoup. » (T. Sherpa, rencontré le 17 mars 2016 à Namche Bazaar).

³⁵² C. K. Sherpa, rencontré à Namche Bazaar le 21 mars 2016.

Comme le pense T. B. Magar³⁵³, un jeune gérant de tea-shop installé à Namche Bazaar, lui-même désireux d'aller tenter sa chance à l'étranger, les conditions de travail et salaires dans les pays du Golfe se seraient améliorés ces dernières années. En 2012, Tristan Bruslé estimait le salaire moyen d'un Népalais au Qatar à environ 220 dollars, soit près du triple de ce que gagne généralement un employé de lodge du Khumbu. Un salaire effectivement relativement élevé au Népal (celui d'un instituteur), face auquel les propriétaires d'établissements touristiques ne peuvent s'aligner.

« – Pourquoi les employés travaillant dans les lodges ne demandent pas des salaires plus élevés ?

– C'est le cas. En vingt ans, le salaire d'un commis est passé de 2 000 à 8 000 roupies par mois. Mais cela prend du temps. Les Sherpas nous connaissent très bien, cela fait près de quarante ans que nous travaillons pour eux. Ils savent déterminer tout de suite si on a de l'expérience ou non, si on sait cuisiner ou non, si on sait faire fonctionner les affaires ou non. Même avec peu de main d'œuvre, ils ne payeront jamais de gros salaires à quelqu'un qui n'a pas d'expérience. Ils préféreront s'en passer ou alors former le personnel, mais c'est prendre un risque, cela demande du temps et l'employé peut finir par partir » explique Udash.

Dans le secteur primaire

A entendre certains paysans, la situation serait pire encore dans les exploitations agricoles. En effet, d'une génération à une autre, une part de plus en plus faible de la population pratique l'agriculture. Alors que les parents de la population interviewée étaient 60 % à être paysans, les sondés n'étaient que 16 % à déclarer cette activité comme première source de revenus, et enfin, leurs propres enfants étaient eux-mêmes 3 % à peine à être devenus agriculteurs. La grande majorité des jeunes originaires du Khumbu, comme du reste du pays, n'aspirent de toute évidence plus à exercer une activité extrêmement ingrate et peu rémunératrice, du moins, telle qu'elle était pratiquée par leurs parents ou grands-parents. Cela se ressent sur l'évolution de certains modes de production.

Historiquement, les plus gros travaux réalisés dans les champs sont effectués de manière collective à travers des groupes d'entraide réciproques appelés *nalakiruk* en sherpa, ou *parma* en népal. Lors des récoltes, du sarclage ou du semis, chaque famille reçoit habituellement l'aide des membres du *parma* auquel elle est affiliée ; des voisins, de la famille ou des amis. Une fois que le travail est effectué sur sa parcelle, il lui revient d'offrir en retour la même quantité de travail sur les terres des autres adhérents, jusqu'à ce que l'ensemble des membres du *parma* ait donné et profité du soutien de chacun. Depuis les années 1970, ce système d'échange s'est néanmoins retrouvé déséquilibré par l'absence des enfants, de plus en plus scolarisés, et de celle des hommes, impliqués dans le secteur touristique. Pour pallier ce manque, les familles se mirent progressivement à embaucher une main d'œuvre journalière originaire du Solu et des régions voisines (Stevens, 1996 ; Sacareau, 1997). Aujourd'hui encore, de nombreux ouvriers (et ouvrières) non-originaires du Khumbu travaillent dans les champs de propriétaires sherpas. Cette main d'œuvre est rémunérée 200 roupies pour une journée de huit heures et reçoit par ailleurs trois repas (Abadia, 2016). Cependant, comme le font remarquer plusieurs paysans de Khunde ou de la Bothe Kosi, dans ce secteur d'activité également la

³⁵³ Rencontré à Namche Bazaar le 20 mars 2016.

main d'œuvre commence à manquer. Le recours à cette main d'œuvre salariée entraîne par ailleurs des coûts de production inexistantes auparavant, et il devient parfois plus rentable pour les propriétaires d'acheter directement certains produits (tels que la farine de sarrasin) plutôt que de continuer à les produire soi-même. Les champs sont alors mis à la location ou même laissés en friche (*ibidem*).

Ces différents constats sonnent-ils la fin de l'agriculture ? Rien n'est moins certain. Même si elles sont exercées par défaut, les pratiques agricoles de subsistance demeurent des activités « refuge » pour tous les individus qui ne disposent pas des moyens pour intégrer pleinement le secteur touristique. Comme le montrent les recherches de Céline Abadia (2016), dans le Pharak, depuis les années 2000, l'agriculture semble par ailleurs connaître un second souffle du fait du développement du maraîchage sous serres et de plein champ. Cette pratique, relativement récente, se trouve motivée par plusieurs raisons. Premièrement, la production de légumes variés, très demandés par les lodges et leurs clients, offre de réelles opportunités économiques, notamment pour les familles ne disposant que de faibles surfaces agricoles. Deuxièmement, le maraîchage s'inscrit parfaitement dans des stratégies de pluriactivités. Le maraîchage est en effet parfaitement adapté aux personnes – hommes ou femmes, jeunes ou plus vieux – qui combinent travaux dans les champs et travaux domestiques (comme les gérants de lodges ou de tea-shops). Le potager est généralement situé à proximité immédiate de l'habitation, ce qui permet de cultiver tout en s'acquittant des travaux d'intérieur, sans avoir besoin de recourir à l'intervention d'une main d'œuvre étrangère. Troisièmement, le maraîchage sous serres apparaît comme un mode de production agricole relativement moderne et technique qui semble susciter l'intérêt de la jeune génération. Pour preuve, en 2016, les enseignants et notables du village réfléchissaient à la création d'une section « agricole » parallèlement à la formation générale. Enfin, comme l'explique Céline Abadia, « l'amélioration de l'accès au marché ou à la formation dans le cadre des activités maraîchères pourrait passer par une recomposition des groupes d'entraide, et notamment des « *farmers groups* », qui sont encouragés par le Bureau de l'Agriculture de Salleri. Et l'agronome de conclure :

« La diffusion du maraîchage de plein champ est un exemple prégnant d'appropriation rapide et massive par les paysans d'une innovation introduite depuis l'extérieur. En l'espace de quelques décennies, le maraîchage est passé de l'état d'expérimentation au statut de culture vivrière, puis à celui de culture commerciale. [...] L'étude du système agraire du Pharak montre une nouvelle fois à quel point une agriculture biologique et non mécanisée pratiquée par une paysannerie du sud dépourvue de soutien gouvernemental est tout sauf inerte et immuable. » (2016 : 69, 71)

Seule l'arrivée récente de la piste carrossable jusqu'au hameau de Surkhe (à quelques centaines de mètres sous le bourg de Lukla), est actuellement source d'incertitudes. Dans les années à venir, celle-ci pourrait amener à une reconfiguration de l'activité maraîchère locale, en favorisant tout aussi bien l'exportation de productions spécifiques, que l'importation de légumes meilleur marché.

Dans les hautes vallées, la même tendance à la reconversion et à la monétarisation de certaines pratiques traditionnelles semble se produire. Si la pratique du maraîchage à grande échelle se trouve bridée par les contraintes climatiques, les activités pastorales pourraient elles aussi connaître un regain de vitalité. Premièrement, et contrairement à ce que laisse entendre A. P. Sherpa, cité en

introduction de ce chapitre, le nombre de têtes de bétails à l'intérieur du parc national de Sagarmatha ne semble pas décliner (Sherpa Y. D. ; Kayastha, 2009). L'activité de portage touristique (expéditions) et non-touristique, s'avère pour les ménages pluriactifs de paysans-sherpas, une bonne activité d'appoint comme l'est le maraîchage. Cette activité tend en revanche à une recomposition des troupeaux qui comptent de plus en plus de yaks – privilégiés pour effectuer les portages – et de moins en moins de naks ou d'hybrides. Le manque de femelles et d'hybrides renforce d'autant l'abandon de certaines productions dérivées, par ailleurs déjà constatées : production de beurre ou de laine notamment³⁵⁴. Deuxièmement, l'augmentation du nombre de *dzopkios* dans la région du Pharak, elle-même liée au développement de l'activité touristique directe et indirecte, conduit à une hausse importante de la demande en foin. Loin d'être laissés en friche, et de conduire à la fermeture des paysages, il se pourrait que les champs et les cultures peu rentables situés dans les hautes vallées (dont le sarrasin) laissent place à une production fourragère qui elle, devient de plus en plus lucrative (Piffeteau, 2014 ; Muller, 2016 ; Abadia, 2016). Dans un cas comme dans l'autre donc, agriculture et pastoralisme donnent finalement l'impression que rien ne se perd, rien ne se crée, mais que tout se transforme.

³⁵⁴ Dans la vallée de la Bothe Kosi, seules deux femmes savent encore filer la laine.

2. Du « Yak Donald's » au « Global Sherpa » : les processus d'innovation dans l'économie du tourisme de montagne

« Car la culture ne s'hérite pas, elle se conquiert. »

André Malraux, Athènes, 28 mai 1959.

Parmi l'ensemble des craintes exprimées par les chercheurs et la population locale, la peur d'une déculturation provoquée par le départ de nombreux jeunes, je l'ai signalé, est probablement l'une des plus courantes. Ainsi, Jeremy Spoon et Lhakpa Norbu Sherpa écrivent-ils en 2008 :

« Les écoles dans les régions montagneuses du Népal sont moins bien équipées et pourvues en personnel. Cela conduit certains Sherpas qui ont les ressources financières à envoyer leurs enfants en pensionnats à Katmandou et ailleurs. Ce processus vide la région de ces jeunes pendant leurs années de formations, à l'endroit même où ces derniers pourraient fréquenter et jouer sur les nombreux chemins du Khumbu, participer aux cérémonies religieuses et apprendre sur leur culture et leur langage³⁵⁵. » (2008 : 75).

De leur côté, Gyan Nyaupane et ses collègues, après une série d'entretiens sur les changements socioculturels – et notamment le développement de l'éducation – auprès d'habitants de la région de l'Everest formulent la synthèse suivante :

« La récrimination la plus fréquente concernait le manque d'enseignement en sherpa. Parce que les cours sont dispensés soit en népali, soit en anglais, auxquels s'ajoutent l'accès à des programmes télévisés ou des divertissements dans ces langues, les écoliers et étudiants sont en train de perdre leur langue originelle (bien que le tibétain, similaire au langage sherpa ait récemment été introduit dans certaines écoles). Par conséquent, les écoles sont [à l'opposé] perçues par la population comme l'un des facteurs du déclin de la culture sherpa³⁵⁶. » (2014 : 425).

³⁵⁵ « Schools in Nepal's remote mountain regions are also less adequately equipped and staffed, leading some Sherpa people who have the resources to send their children to boarding schools in Kathmandu and elsewhere. This process is taking youth out of the area during formative years, where they would otherwise be walking and playing on the many trails of Khumbu, participating in local ceremonial rituals, and learning about their culture and language. »

³⁵⁶ « The largest complaint was the lack of local Sherpa-related curriculum. Because students have been taught in either Nepali or English, which are further supplemented by television and video entertainment in those languages, they are losing the Sherpa language (although Tibetan, similar to the Sherpa language, has recently been introduced in some schools). As a result, schools are seen to be instrumental in the decline of Sherpa culture. »

En mobilisant les données du recensement népalais, il serait probablement possible de montrer que certains pans de la culture sherpa « déclinent », ou au contraire se « renforcent »³⁵⁷. Toutefois, réduire la culture à des taux d'évolution, tout comme d'ailleurs aux seules pratiques de la langue ou de la religion, paraît tout à fait stérile et erroné. La culture, telle qu'entendue à travers ces lignes, est définie comme « l'ensemble des productions idéelles disponibles dans une réalité sociale donnée » (Lévy in Lévy & Lussault, 2003 : 216). Il faut également prendre garde à ne pas confondre la culture avec le patrimoine – biens dont on hérite de ses ascendants – ou avec l'identité – ce qui « sépare le soi du non-soi » (Drouin-Hans, 2006 : 17). Or, la culture n'a rien de monolithique et de figée, elle est au contraire ouverte et labile. Cette conception identitaire et hiératique de la culture conduit souvent à penser les cultures comme différents blocs en opposition (c'est la thèse de Samuel Huntington, 1997), les plus puissants finissant par venir à bout des autres. C'est aussi la vision maintes et maintes fois rabattue depuis les années 1980, dans le Khumbu comme ailleurs, selon laquelle le tourisme, comme agent rampant de la mondialisation, désemplirait les sociétés locales de leur culture. Le contre-pied intellectuel désormais classique revient lui à nier qu'il existât au contraire tout processus d'uniformisation, que la culture fût à jamais préservée de tout risque d'appauvrissement ou de nivellement par le bas. Pourtant, les transferts de biens, d'idées, de valeurs, d'informations ou d'images qu'entretiennent les circulations des individus et l'usage des nouvelles technologies de la communication contribuent bel et bien à une recomposition de l'*ethnoscape* dans les espaces décloisonnés.

2.1. Importation, contrefaçon et hybridation de la culture globale

Longues de quelques centaines de mètres seulement, les rues principales de Lukla ou de Namche Bazaar ne sont pas dénuées de ressemblances avec la grande artère piétonne Vallot – Paccard de Chamonix. Depuis le milieu des années 2000, les propriétaires de lodges du Khumbu les plus riches ont en effet investi dans l'aménagement de nouveaux établissements structurés sur le mode de la détente, de la fête et du shopping : des *pubs*, des boulangeries-pâtisseries, des magasins de matériels *outdoor*, des galeries artistiques, des librairies (dont la plupart des ouvrages portent sur la montagne), des supérettes, des salons de massages ou des cafés connectés. Ces différents commerces visent explicitement à mettre en avant, ou à reproduire, les produits, les services, les pratiques et les ambiances « tendances » dans les quartiers intégrés des métropoles internationales. Ainsi, dans les rues, les vitrines des établissements se retrouvent nimbées de références aux cultures urbaine et montagnarde globales, par l'abondant déploiement sémiographique autour de marques telles que The North Face, Mammout, Mountain Hardwear, Starbucks, Lavazza, Illy coffee, Confort Inn, Western Union, Google, Skype, etc. Les *pubs* et salons de thé, plus particulièrement, connaissent un succès indiscutable auprès des touristes. On en compte six à Lukla et douze à Namche Bazaar. Leurs pancartes insistent sur le caractère « bio » ou « local » des produits, ceux que briguent justement les classes supérieures occidentales dont sont issus une grande partie des trekkers. A l'intérieur, les touristes peuvent bien évidemment se connecter au Wifi, boire de la Guinness lors d'*happy hours*, manger une part de forêt noire, jouer au billard ou célébrer la fin d'un trek en discothèque. La décoration est particulièrement soignée ou recherchée. Le mobilier est composé de fauteuils en osier et de tables basses en verre, inexistantes dans les habitations et la plupart des lodges de la région. Des écrans plats diffusant des rencontres sportives internationales sont suspendus aux murs, lorsque

³⁵⁷ Le recensement 2011 montre par exemple que les Sherpas du Népal étaient 98,3 % à suivre le bouddhisme en 2011 contre 92,8 % en 2001 (CBS, 2014)

ces derniers ne sont pas totalement « sanctuarisés » (Raspaud, 2017), recouverts de fanions, de t-shirts et autres reliques immortalisant le succès d'un groupe de trekking ou d'une expédition passée.

**Pubs et salons de café dans les ruelles de Lukla et Namche Bazaar
(Figure n° 84)**



Clichés : Jacquemet E., avril 2016

Aussi insolite soit-elle dans une région fréquentée par les touristes pour son caractère hétérotopique, l'émergence de ces nouvelles offres de services n'a pourtant rien d'un hasard. Comme démontré au cours du deuxième chapitre, l'augmentation constante de visiteurs dans la région de l'Everest depuis plusieurs décennies a placé certains Sherpas à la tête de capitaux considérables et certains d'entre eux sont à leur tour devenus touristes (Fisher, 1990). Du Khumbu à New York, en passant par les plages de Thaïlande ou les montagnes du Valais, les familles sherpas les plus mobiles et les plus riches ont par conséquent une représentation très précises des lieux et pratiques à la mode dans les destinations touristiques internationales.

Il serait néanmoins faux de penser que l'apparition de ces nouveaux lieux et services ne repose que sur un simple transfert des grandes marques et des pratiques occidentales à l'échelle du Khumbu. Sur la forme, il s'agit autant de les promouvoir ou de les imiter (une grande partie des enseignes ne sont pas franchisées), que de se les approprier, puis de les détourner, généralement de façon humoristique et décalée, en y incorporant des symboles de la culture sherpa. Dans la région de l'Everest, le « take away » devient ainsi le « trek away », et le « Mc Donald's » le « Yak Donald's » avec son « Everest coffee » et son « Yak Burger ». L'entrée du *pub* irlandais, dans lequel il est possible

de « picoler pas cher et dans une bonne ambiance³⁵⁸ » se retrouve flanquée de moulins à prières, tandis que le « Hard Rock Coffee », comme le « Scottish Pub » d'ailleurs, sont couronnés d'une ribambelle de drapeaux de mantras multicolores. A Lukla, le logo de la sirène à la double queue du « Starbucks Coffee », symbole de la luxure, a lui été remplacé par le profil de l'Ama Dablam, sommet emblématique de la région. Le principe est à chaque fois de jouer de la dialectique entre ce qui est proche ou lointain, entre ce qui est exotique ou familier. La présence d'un veau campant devant un bureau de change, ou d'un poney déambulant librement dans les venelles, ajoutent parfois un peu plus de second degré à l'ensemble. Et l'on voit bien ainsi, comment le paysage qui émerge à l'échelle de ces bourgs n'est ni complètement issu de la culture sherpa, ni complètement issu de la culture occidentale. Les nouvelles formes culturelles qui apparaissent résultent en fait de la distance et du regard de l'une sur l'autre. C'est cette tension, cet écart, qui est fécond et propice à la valorisation d'une nouvelle ressource culturelle syncrétique (Jullien, 2016).

Emblèmes syncrétiques dans les ruelles de Lukla et Namche Bazaar (Figure n° 85)



Clichés : Jacquemet E., avril 2014

³⁵⁸ « Good craic, cheap booze, great music ».

Il est vrai que la diffusion de ces commerces est encore spatialement limitée. A l'échelle de la région, elle ne concerne réellement que les bourgs de Lukla et de Namche Bazaar. Dans le reste du Khumbu, cette dynamique est beaucoup moins perceptible, à l'exception de certains lodges situés dans les hameaux de Phakding, Gorak Shep ou de Gokyo. Pourtant, l'apparition de ces nouveaux commerces revêt une dimension symbolique forte. En principe créés pour les touristes, ils sont aussi appropriés par une partie de la population locale, et apparaissent comme des lieux d'entre-deux entre l'échelle locale et globale. Ainsi que l'explique le propriétaire de l'Irish Pub de Namche Bazaar, rencontré par Sanjay Nepal (2015), à leur niveau, ces lieux semblent permettre de répondre à la double aspiration des entrepreneurs et de la jeunesse, de se sentir appartenir au système-monde tout en se trouvant localement un rôle et une place :

« Il semble que les *pubs* irlandais soient des points de repères culturels... qu'ils soient présents dans chaque ville moderne, de New York à Toronto, et de Cancun à Katmandou. Toute ville moderne possède le sien. Donc, pourquoi devrions-nous nous en passer ici à Namche Bazaar ? C'est cosmopolite ici aussi. Il y a des gens originaires d'un bout à l'autre de la planète, dans les rues vous pouvez très bien entendre parler allemand, japonais, anglais, français, italien, polonais, coréen et même d'autres langages. Je connais personnellement des guides qui parlent trois ou quatre langues différentes... Qui parmi tous ces gens, ne souhaite pas une bière fraîche après une longue journée de trek ? Tout était là à Namche, sauf un *pub* irlandais, j'ai donc décidé d'en ouvrir un.³⁵⁹ » (in Nepal, 2015 : 255).

2.2. Le « made in Khumbu » : acquisition de compétences culturelles et naissance d'un marketing ethnique

A travers les médias, leurs voyages ou les interrelations prolongées qu'ils entretiennent avec les touristes, les Sherpas du Khumbu ont renforcé leurs compétences culturelles. Ces derniers ont notamment compris qu'ils étaient dotés d'un certain charme et que celui-ci résidait « dans leur réputation de posséder certaines valeurs que les occidentaux admirent et espèrent atteindre, ou qu'ils estiment avoir perdu et souhaite retrouver.³⁶⁰ » (Adams, 1996 : 232). D'autre part, depuis qu'ils sont impliqués dans les métiers du tourisme ou qu'ils accèdent à une meilleure éducation, les Sherpas ont par ailleurs bien saisi les rouages du marketing et notamment la portée internationale de leur culture et de leur nom. A tel point que plusieurs entrepreneurs sherpas se sont lancés dans la création de leurs propres marques. Les cas de la Khumbu Kōlsh et de la firme Sherpa Adventure Gear offrent ainsi deux illustrations parfaites de la façon dont les stéréotypes favorables associés aux Sherpas peuvent être mobilisés dans le cadre de productions commerciales puissantes et bien structurées.

³⁵⁹ « Well, it seems Irish pubs are cultural landmarks... they are present in every modern city, from New York to Toronto, and from Cancun to Kathmandu. Every modern city has one, so why not one in Namche? It's cosmopolitan, there are people here from all over the world, on the streets you can hear German, Japanese, English, French, Italian, Polish, Korean and other languages, and I personally know of many Sherpa guides who speak 3–4 languages... Who does not want cold beer after a long day's trek? So we decided to open an Irish pub – there was no such thing in Namche, everything else was there... (Namche Bazaar, 15 April) »

³⁶⁰ « The desirability of Sherpas resides in their reputation for possessing certain qualities that Westerners admire and hope to achieve or feel they have lost and hope to regain. [...] Foreigners typically seek out experiences with Sherpas in order to become more spiritual and more « real » in their own minds. »

La Khumbu Kölsch est une marque de bière fondée en 2013 par les propriétaires de l'Irish Pub de Lukla. Si son nom reprend l'appellation d'une bière originaire de Cologne bénéficiant d'une IGP ; la « Kölsch », son contenant recourt clairement au marketing ethnique. Son logo, très travaillé, intègre en effet de nombreuses références à la culture locale : un Sherpa et une sherpani, vêtus de façon traditionnelle, en train de conduire un yak chargé de trois tonneaux de *chang*, la bière traditionnelle sherpa. La présence des grains d'orges et du houblon, de même que la mention « craft beer », bière artisanale, sous-entend l'existence d'un véritable savoir-faire. Enfin, la silhouette des trois cimes émergeant des nuages et la référence au piolet en bois, rappellent instinctivement le passé glorieux des Sherpas en Himalaya, tout comme les valeurs que les alpinistes leur ont attribuées ; le courage, la fiabilité et la fidélité, et que le consommateur est censé développer conformément au slogan de la marque : « Puisez dans l'état d'esprit sherpa³⁶¹ ».

**La « Khumbu Kölsch » : l'exemple d'un nouveau produit surfant sur le marketing ethnique
(Figure n° 86)**



Cliché : Jacquemet E., avril 2016

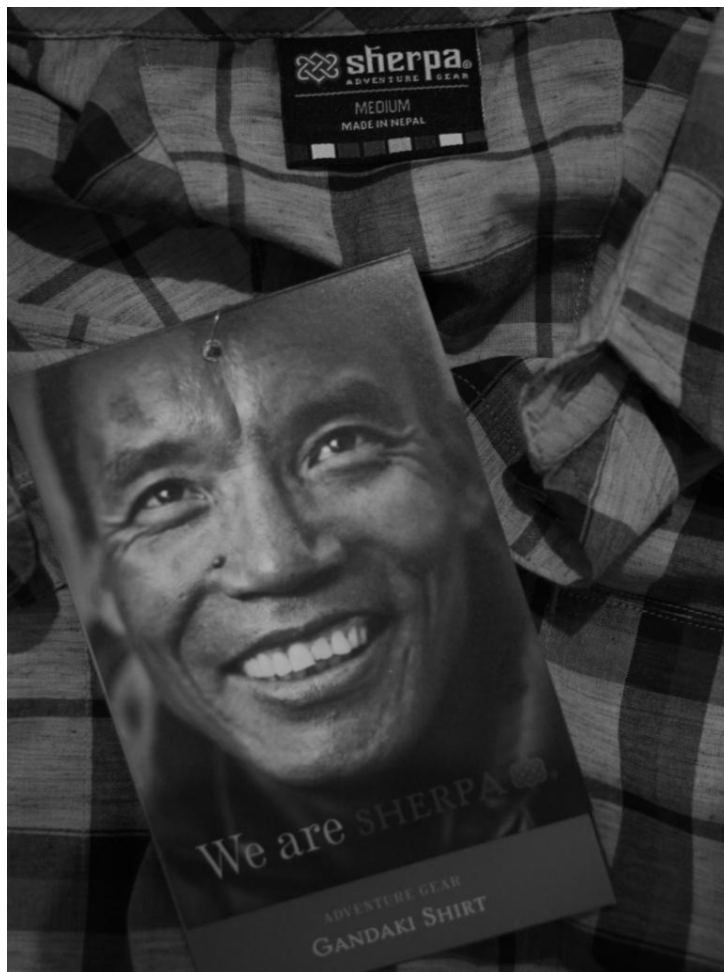
La stratégie commerciale est en tout point similaire chez « Sherpa Adventure Gear ». Les différents slogans de cette marque de vêtements *outdoor*, née en 2003, tels que « We are sherpa », « The Sherpa heart in action » ou « A modern brand, an ancient wisdom³⁶² » évoquent exactement les

³⁶¹ « Tap into Sherpa spirit »

³⁶² « Nous sommes Sherpas », « Le courage sherpa en action », « Une marque moderne, un ancien savoir-faire »

mêmes valeurs mises en avant dans l'exemple précédent. La force de ce marketing repose sur une association implacable entre les termes « Sherpas », « qualité » et « authenticité » et « modernité » abondamment relayée sur le site internet de la firme : « Depuis quatre cents ans, les Sherpas ont recherché la façon la plus esthétique de rester au chaud et au sec dans les plus hautes montagnes de la planète³⁶³. » A l'instar de ses grandes sœurs américaines ou européennes, cette marque de montagne s'appuie également sur des ambassadeurs de renom, le « team sherpa », qu'elle équipe, et parmi lesquels figure Lhakpa Rita, premier Sherpa à réaliser les « 7 Summits³⁶⁴ », Dawa Yangzum, première guide internationale népalaise, ou Pasang Lhamu, nommée aventurière de l'année en 2016 par la revue « National Geographic ».

Lhakpa Rita, guide international originaire de Thame, égérie de la marque « Sherpa Adventure Gear » (Figure n° 87)



Cliché : Jacquemet E., avril 2016

³⁶³ « For hundreds of years, Sherpas have searched for the most beautiful ways to stay warm, dry and comfortable in the highest mountains on earth »

³⁶⁴ Sommet le plus élevé de chaque continent.

2.3. Délocalisation, exportation et stratégies d'intégration verticale : le « made in Khumbu » à l'assaut du marché international

Surfant sur l'image des Sherpas et de la région de l'Everest, la production de ces nouveaux biens de consommation n'en demeure pas moins partiellement étrangère au Khumbu. La Khumbu Kōlsh, bien qu'imaginée par un couple d'entrepreneurs sherpas de Lukla, est en réalité brassée dans les plaines tropicales du Népal. Nés d'un quinquagénaire originaire de Namche Bazaar, Tashi Sherpa, les vêtements de la firme Sherpa Adventure Gear sont eux produits dans le bassin de Katmandou. Par ailleurs, Tashi Sherpa a passé la majeure partie de sa vie entre l'Inde et New York, où il a suivi ses études, et Seattle, où le siège social de son entreprise est aujourd'hui situé. Mais la nouveauté principale n'est pas tant que ces marques fondées par des Sherpas reposent sur des systèmes de productions délocalisés, sinon que celles-ci soient aujourd'hui suffisamment puissantes pour s'attaquer à des marchés qui dépassent le cadre national, voir être elle-même copiées³⁶⁵. Ainsi, les vêtements techniques Sherpa Adventure Gears sont aujourd'hui vendus dans des dizaines de métropoles américaines et européennes, comme aux Emirats arabes unis et dans le Pacifique (Jolly & Shakya, 2015).

Le trust Yeti World est sans aucun doute le cas le plus spectaculaire de ces firmes de grandes envergure portées par des Sherpas. Il est l'œuvre de l'entrepreneur Sonam Sherpa. Issu d'une famille d'éleveurs originaire du hameau de Pangom, dans la région du Solu, à une journée de marche de Lukla, Sonam Sherpa, né en 1963, rejoint Katmandou à la fin des années 1970 où il se fait employer comme porteur chez « Sherpa Society », l'agence de trekking détenu par l'une de ses grandes sœurs et son mari. Là, Sonam gravit l'ensemble des échelons – porteur, cuisinier, assistant guide, guide de trekking puis *sirdar*. Au début des années 1980, au cours d'un trek qu'il dirige, il fait la connaissance d'un guide de haute montagne, Gérard Pétrignet, qui le convainc de prendre des cours de français et l'incite à venir dans les Alpes – ce qu'il fait – pour y travailler et rencontrer de potentiels clients. Après plusieurs allers-retours entre Katmandou et la vallée de Chamonix, où il travaille régulièrement comme porteur ou cuisinier pour des refuges, Sonam Sherpa étoffe son carnet d'adresses et en 1987, avec deux de ses jeunes frères, décide de monter sa propre agence ; Thamserku Trekking, du nom d'un sommet parmi les plus emblématiques du Khumbu. Soutenu par de nombreux alpinistes et guides français renommés, comme Marc Batard ou Philippe Allibert, qui lui commandent de nombreuses expéditions et lui font profiter de leurs réseaux, la petite agence monte rapidement en puissance. Elle tire par ailleurs profit de la célébrité de Pasang Lhamu, l'épouse de Sonam Sherpa, militante œuvrant pour l'émancipation des Népalaises, élevée au rang d'héroïne nationale pour avoir été la première népalaise à réaliser l'ascension de l'Everest en 1993, dont elle ne reviendra pas. Mais Sonam Sherpa assure également le succès de son entreprise en allant chercher directement ses clients là où ils se trouvent. Il est ainsi le premier, sur un marché très concurrentiel, à signer des partenariats avec les plus grandes agences de trekking européennes.

« Notre recette était simple : aller chercher les clients là où ils se nichent et réaliser des accords exclusifs avec de très grandes agences en France, en Allemagne, en Espagne ou en Italie. [...] Je me déplace beaucoup en Europe, parce que dès le départ, j'ai eu cette intuition qu'il ne fallait pas se contenter d'attendre le client à Katmandou. Chaque

³⁶⁵ La marque de vêtements *outdoor* Sonam Gear, fondée par un fils de commerçant tibétain, repose sensiblement sur le même marketing ethnique.

année, je visite tous mes gros clients dans les capitales européennes à l'occasion des salons du tourisme. » (*in Asselin, 2010 : 124*)

















Faisant de la qualité de service sa valeur fondamentale, l'agence passe également des accords avec de grands hôtels de Katmandou. En 1998, son ami, l'entrepreneur Bernard Nouvel, avec qui il a électrifié le hameau de Pangom, lui prête deux millions de dollars pour créer « Yeti Airlines », l'une des premières agences privées du Népal :

« Dès le début de mes activités dans le tourisme, j'ai pensé qu'il serait bon pour mes clients de pouvoir compter sur des avions fiables, un service très performant avec des vols dans tout le pays, à des fréquences élevées. J'ai fondé cette compagnie d'aviation exclusivement pour mes clients, pas pour le business. » (*ibidem : 112*).

Toutefois, en 2009, le groupe, déjà actionnaire majoritaire de la plus vieille compagnie d'hélicoptères du pays, crée une filiale complémentaire, Tara Air, devenant ainsi le plus grand transporteur aérien du Népal. Après le trekking et l'aviation, ce qui devient le groupe Yeti World parachève sa stratégie d'intégration verticale en se lançant dans l'hôtellerie. Au début des années 2000, Sonam Sherpa commence par créer une chaîne de six lodges de haut standing à l'intérieur du Khumbu : les Yeti Mountain Home. Par la suite, le groupe fait construire trois complexes hôteliers de luxe à Katmandou, dans la jungle du Parc National de Chitwan et dans l'Aire de conservation des Annapurna, première région touristique de montagne du Népal, où il rachète par ailleurs huit lodges détenus par Ker & Downey, prestigieuse agence spécialisée dans les safaris africains (Yeti World, 2017).

Parallèlement, Sonam Sherpa se lance dans la création de différentes agences de voyages : Yeti Holidays, Yeti Adventure, Kora Tours, Thamserku Travels qui lui permettent de vendre ses prestations sous la forme de formules intégrées spécifiques, visant différents types de clientèles (trekkeurs, alpinistes, voyageurs aisés, adeptes d'un tourisme dit « culturel » ou même d'affaires). Toutefois, depuis les années 2010, le groupe ne se contente plus d'attirer les clients en Himalaya. L'apparition récente de séjours à destination de la Malaisie, de Singapour, comme des grandes capitales européennes dans des formules découverte de trois à quatorze jours, cible clairement une clientèle asiatique, voire domestique. Par ailleurs, six ans après l'échec de sa compagnie *low-cost* flyyeti.com, lancée en partenariat avec Air Arabia, en 2014, Yeti World Investment a annoncé la création d'une nouvelle joint-venture : Himalaya Airlines avec sa voisine Tibet Airlines. Cette nouvelle compagnie possède aujourd'hui trois Airbus A320 et dessert cinq destinations (Doha, Dubaï, Kuala Lumpur, Colombo, Rangoon), mais projette, dans les cinq prochaines années, l'acquisition de douze nouveaux appareils, dont plusieurs A 330 pour relier de nouvelles métropoles en Europe, en Amérique, en Corée et au Japon (Himalaya Airlines, 2017).

De l'agence Thamserku au trust Yéti World : l'empire de Sonam Sherpa (Figure n° 88)

Décennies	Voyages	Hôtellerie & Restauration	Transports
1980	 Thamserku Trekking (1987) Trekking = 410 employés - 4 600 clients/an  Thamserku Expedition (1988) Alpinisme = 20 guides - 250 clients/an		
1990			Yeti Airlines (1998) 7 avions 
2000	 Yeti Holidays (2008) Voyages culturels sur mesure 55 employés - 5000 clients/an  Yeti Adventure (2009) Aventure autour de la planète = 45 employés - 2000 client/an	 Yeti Mountain Home (2000) Khumbu : 6 lodges - 55 employés - 1500 clients/an  Gokarna Forest Resort (2009) Katmandou : Détente – golf – équitation = 240 employés - 45 000 clients/an  Kasara Jungle Resort (2009) Chitwan : Détente - Safaris = 65 employés - 4 000 clients/an - 40 bungalows	Air Dynasty (2000) 4 Hélicoptères - 43 employés  Tara Air (2009) 9 avions = 850 employés - 28 destinations - 600 000 passagers 
2010	 Kora Tours (2013) Voyage nature et culture = 15 employés - 1500 clients/an	 Ker & Downey Nepal (2013) Région des Annapurnas : 155 employés - 8 lodges Mustang Resort (2014) Jomsom : 65 chambres   Le Sherpa (2014) Katmandou : Restaurant gastronomique  Thamserku Travels (2017) Service de billetterie vols/séjours domestiques et internationaux	 Himalaya Airlines (2016) 3 Airbus A320 5 destinations internationales

Sources : Asselin, 2010 ; Yeti World, 2017 ; Himalaya Airlines, 2018

3. Les entrepreneurs sherpas, véritables gardiens de l'Himalaya ?

« L'apparence de la moralité à d'autres fins qu'elle-même est immorale et être moral par intérêt est impossible. »

Emmanuel Faber, 2011 : 14

L'émergence de nouvelles formes de productions commerciales fondées sur des processus de contrefaçon, d'hybridation ou d'ethno-marketing révèle l'existence de « manipulateurs de symboles »³⁶⁶ (Reich, 1993) – que certains regroupent désormais sous le terme de « classe créatrice » (Florida, 2002) – particulièrement habiles pour faire lien entre l'héritage culturel sherpa et les valeurs occidentales. Longtemps, ou souvent encore relégués à leur condition de « serviteurs dévoués » dans le cadre des expéditions himalayennes (Raspaud, 2003), les Sherpas peuvent désormais exploiter leurs propres références géo-culturelles dans le cadre de stratégies commerciales parfois puissantes et très profitables. Celles-ci leur permettent de revaloriser leur image et de s'extraire progressivement d'une relation de domination Nord-Sud en accédant à leur tour au statut « d'hommes globaux ». Mais au-delà de ces stratégies, commerciales donc, la question demeure de savoir comment d'un point de vue humain et social, s'effectue le processus de médiation permettant de « réparer le tissu déchiré du monde³⁶⁷ » entre les grands gagnants et les perdants de la mondialisation issus du Khumbu ? L'une des pistes de recherche est soufflée par Sonam Sherpa lui-même :

« Les Sherpas qui réussissent dans les affaires sont sans cesse confrontés à d'autres cultures originelles. Il faut donc que les gens riches comme moi, nous continuions de protéger la culture et les traditions sherpas en soutenant ceux qui restent au village et vivent selon nos lois » (*in* Asselin, 2010 : 169).

A travers leurs fonctions de PDG, de chercheurs, de dirigeants d'ONG ou d'alpinistes renommés, ces manipulateurs de symboles sherpas aiment en effet à se présenter comme les véritables « gardiens de l'Himalaya »³⁶⁸, défenseurs de [leurs] traditions et de grandes causes environnementales ou sociales. L'hypothèse formulée revient donc ici à penser que ces entrepreneurs sont mus, en principe en tout cas, par un fort sentiment de responsabilité. Au sens strict, la responsabilité est définie comme « l'obligation de réparer le dommage que l'on a causé par sa faute, dans certains cas par la loi » (Robert, 2001 : 1688). Pour Jean-Paul Sartre, la responsabilité est « la conscience d'être l'auteur incontestable d'un événement ou d'un objet. [...] Cette responsabilité est simple revendication logique des conséquences de notre liberté. » (1943, 639 ; 612). Dans une acceptation plus large, le terme de responsabilité peut toutefois être entendu comme « l'idée de prévention face à des risques

³⁶⁶ Les manipulateurs de symboles forment, selon Robert Reich, l'une des quatre composantes sociales de la Nation américaine. Travaillant à partir de données, de mots et de représentations, ces individus occupent des fonctions stratégiques dans les secteurs de la recherche-développement, des services financiers et juridiques, de l'information et de la communication.

³⁶⁷ Bidar, 2016.

³⁶⁸ « As Sherpa people we take seriously our role as 'guardians of the Himalaya' whilst contributing to the responsible development of mountain adventure in Nepal » (Thamserku Trekking, 2017).

entraînant des modalités d'action ou d'engagements » (Capron, 2004 : 9). Enfin, être responsable peut aussi signifier se sentir redevable : « être redevable de quelque chose à quelqu'un : avoir une obligation envers lui, bénéficiaire d'un avantage grâce à lui. » (Robert, 2001, 1633).

Conscients d'avoir bâti leur réussite à travers le Khumbu et grâce à ses habitants, on le devine, l'éloignement de ces élites de leur région et de leur culture d'origine, mènent à un sentiment d'obligation, de culpabilité voire de faute, qui en retour alimente une volonté d'œuvrer dans le sens d'une plus grande solidarité. Ces principes de responsabilité et de solidarité, que l'on suppose pour ces élites, ne seraient toutefois pas spécifiques au XXI^e siècle. Le don d'argent ou de terres à la communauté ou aux institutions religieuses, était une pratique courante des familles les plus riches au cours des deux siècles précédents. Altruiste il n'était cependant pas dénué d'intérêt. Il permettait à ceux qui le pratiquaient d'améliorer autant leur prestige que leur *karma* (Fürer-Haimendorf, 1980). De la même façon, ces pratiques étaient courantes, et le sont encore, dans d'autres communautés montagnardes à travers le monde. L'historien Pierre Judet explique par exemple qu'en Savoie, au cours du XIX^e siècle, de nombreux villages et clochers baroques de Tarentaise ont été financés par des familles de migrants ayant réussi en ville (*in* Turquin, 2015). Dans les régions du Salève et du Faucigny, plusieurs projets caritatifs furent financés par Marie-Louise Jaÿ, fondatrice du grand magasin parisien La Samaritaine, et originaire du village de Samoëns. Dans les années 1990, dans les Andes boliviennes, Geneviève Cortès dresse sensiblement le même constat :

« Le migrant passe alternativement d'un pays à l'autre, d'un modèle à l'autre, tandis que sa communauté reste le lieu de référence sociale et culturelle. Non seulement il maintient des liens étroits avec ses parents restés au village, mais il cherche à préserver son appartenance communautaire en finançant les infrastructures de son village, en payant les droits d'usage des ressources collectives, en assistant aux festivités locales, etc. » (1998 : 324)

Ainsi, l'idée de cette dernière sous-partie vise à comprendre comment ces gardiens de l'Himalaya, qu'ils vivent ou soient originaires du Khumbu, doublent leurs performances économiques de performances sociales pour le bénéfice de leur territoire et de leur communauté d'origine.

3.1. Une véritable responsabilité sociale des entrepreneurs sherpas ?

Le concept de responsabilité sociale des entreprises (RSE, ou en anglais *Corporate Social Responsibility*) est apparu dans le monde anglo-saxon au cours des années 1960. A cette époque, cette notion est intimement liée aux convictions éthiques, morales et religieuses du dirigeant d'entreprise, dont le devoir principal consiste à faire le bien autour de lui. Dans les années 1980, le concept de RSE se transforme pour répondre à des préoccupations purement utilitaristes. En 1984, l'économiste Edward Freeman introduit en effet l'idée que pour gagner en performance économique, l'entreprise ne doit pas seulement se soucier de satisfaire ses actionnaires (« shareholders ») mais également l'ensemble de ses parties-prenantes – fournisseurs, sous-traitants, clients – (« stakeholders ») auprès desquelles elle crée, et doit créer, les conditions nécessaires à son bon fonctionnement, et donc à sa compétitivité. La fin de la décennie suivante, celle du Sommet de Rio, marque l'intégration du concept de développement durable dans celui de la RSE. À Milton Friedman qui estimait que l'entreprise n'avait qu'une seule responsabilité, celle de réaliser des

profits (1970), cette nouvelle vision de la RSE rétorque que l'entreprise engendre des externalités et que le problème est celui de la prise en charge de ces coûts.

« L'entreprise étant [par ailleurs] encadrée dans la société, elle ne peut l'ignorer et elle ne doit son existence qu'à cette société qui lui confère sa légitimité ; en retour, elle doit contribuer à la production et à l'entretien des biens communs qui permettent d'assurer la pérennité de la planète et de l'humanité. » (Capron, 2004 : 9).

Ainsi, la notion de RSE peut désormais être entendue comme toute action susceptible de favoriser un bien-être social et environnemental, au-delà des intérêts de l'entreprise et de ce qui est requis par la loi (Mc Williams et *al.*, 2006).

Mentionnée ou non comme telle, la RSE figure en bonne place dans les discours et sur les sites Internet des firmes népalaises précédemment évoquées. Si Tashi Sherpa estime que Sherpa Adventure Gear n'est « pas une œuvre de charité [qu'il] doit faire des bénéfices pour exister et [se] renouveler sur un marché très concurrentiel » (Jolly & Shakya, 2015) sa firme affiche néanmoins clairement son désir d'engagement :

« Notre empreinte est peut-être modeste, mais j'aime penser que le cœur des Sherpas est grand [...] Nous créons, développons et fabriquons plus de 80% de nos produits au Népal, et un jour, espérons le faire à 100%. Croyez-moi, fabriquer au Népal n'est pas aisé et il serait beaucoup plus facile d'externaliser vers la Chine ou le Vietnam - mais il y a beaucoup plus en jeu ici. [...] Je crois qu'une petite marque peut changer le monde, qu'elle peut améliorer le sort des gens, entraîner et former la prochaine génération, qu'elle peut lutter contre les ravages d'un environnement changeant, contre une gouvernance inefficace et même venir en aide à une âme désespérée. [...] Je suis dévoué à être fidèle à mes racines et ma culture, partageant mon expérience pour guider la nouvelle génération jusqu'au sommet des montagnes.³⁶⁹ » (*in* Sherpa Adventure Gear, 2017)

En collectant vingt-cinq cents sur chaque article vendu, cette firme explique être parvenue, en 2016, à réunir 29 482 dollars, qui lui ont permis de financer la scolarité de onze enfants de familles modestes majoritairement sherpas. Le trust Yeti World, lui, s'appuie sur un prélèvement de dix roupies sur chaque billet d'avion vendu pour financer sa RSE.

« Tous les six mois, nous versons de belles sommes d'argent à des monastères, des associations qui essaient d'améliorer le quotidien des femmes abandonnées, des handicapés ou des orphelins. Sur certaines lignes aériennes, nous avons même des

³⁶⁹ « Sherpa's brand foot print may be small, but I like to think that our heart is big [...] We create, develop and manufacture over 80% of our products in Nepal, someday we hope to make it 100%. Believe me, manufacturing in Nepal is no easy hike and it would be so much easier to outsource to China or Vietnam –but there is much more at stake here. I believe a small brand can change the world, that it can lift up its people, educate and train the next generation, that it can reverse the ravages of a changing environment, ineffective governance and even soothe a despairing soul. [...] I am committed to be true to my roots and my culture, providing wisdom and guiding the next generation up the mountain. »

projets plus ambitieux, puisque nous mettons de côté quarante roupies par vol, ce qui a permis, dans le cadre d'un programme appelé « green farwest », de financer la plantation de dix mille arbres dans des régions de l'ouest où la déforestation était trop importante. » (Sonam Sherpa *in* Asselin, 2010 : 111).

Au-delà des critiques sur la définition et l'essence même du concept de responsabilité sociale des entreprises³⁷⁰, la position de ces entrepreneurs *a priori* louable inspire toutefois un certain scepticisme. Derrière les annonces plus ou moins spectaculaires et les discours de ré-enchantement du monde, ces entreprises - comme d'ailleurs la plupart des grandes firmes planétaires qui clament haut et fort leur engagement - ne donnent guère d'autres alternatives que de les croire sur parole. Non soumises aux exigences de transparence comme le sont les institutions publiques³⁷¹, comment en effet juger de l'entière véracité et de la sincérité de leurs actions ou des conditions de réalisations de celles-ci ? Que représentent ces aides au regard des profits réalisés, des impôts reversés, ou de l'impact environnemental généré par ces sociétés ? Comment dès lors ne pas suspecter ces différentes actions de « social » ou de « green washing » ?

De façon assez similaire, on ne compte plus les expéditions et les himalayistes népalais revendiquant leur fibre écologiste. Il est devenu tout à fait courant en effet, que les plus connus d'entre eux s'improvisent lanceurs d'alerte. Patricia Jolly et Laurence Shakya citent notamment les cas de Tashi Tenzing, (petit-fils de Tenzing Norgay et propriétaire d'agence) et de la première expédition féminine népalaise au K2. « Je souhaitais me lancer un défi, raconte Tashi Tenzing. Il s'agissait de créer une prise de conscience sur l'impact du réchauffement de la planète dans cette région particulière du globe ». « Nous sommes bien placées pour connaître l'état de nos montagnes et en rendre compte, [dit Maya Sherpa, membre de l'expédition au K2]. Et nous avons pensé que grimper pour sensibiliser l'opinion publique et les instances internationales au changement climatique était un message fort ». (2015 : 181, 187). Le belgo-népalais Dawa Steven Sherpa, fait partie de ces autres jeunes « aventuriers » katmandouïtes devenus témoins soit disant privilégiés de l'évolution climatique en Himalaya³⁷². L'analyse totalement risible que cet « activiste » livre du phénomène au cours de l'une des nombreuses conférences TEDx qu'il a donné à travers le monde, atteste à n'en point douter de son niveau d'expertise et de la puissance de son engagement...

« Cette année là [en 2007], alors que je gravissais l'Everest, j'ai vu pour la première fois les effets du changement climatique. La glace fondait, les rochers s'effondraient, des avalanches se produisaient. Donc je me suis dit qu'il fallait vraiment que je fasse quelque chose à ce sujet. [...] Depuis, à chaque fois que nous sommes retournés là-haut, nous

³⁷⁰ Que désigne-t-on derrière le terme « social ? », sur quels critères d'appréciation juger un comportement « responsable ? », quels sont – doivent être – la portée de ses responsabilités ? En quoi la notion de responsabilité est-elle applicable à l'entreprise (entité abstraite) alors que seule une personne physique peut être juridiquement responsable ?

³⁷¹ En tout cas au Népal. Des entreprises comme Asian Trekking ou le *trust* Yeti World ne publie aucun rapport. Celui de Sherpa Adventure Gear n'apprend rien d'autre que ce qui est mentionné sur son site internet.

³⁷² Son père Ang Tsering Sherpa, président de l'Association népalaise d'Alpinisme (Nepal Mountaineering Association), était notamment présent à Paris dans le cadre de la COP 21 pour sensibiliser l'opinion internationale sur les risques du réchauffement climatique en Himalaya.

avons délivré ce message au sommet [photo d'une pancarte] : "Stop climate change. Let the Himalayan live !"³⁷³ » (Sherpa D. S., 2014 : 5'11)

L'agence dont Dawa Steven Sherpa est héritier, Asian Trekking, l'une des plus importantes du Népal, a d'ailleurs fait de l'environnement l'un de ses principaux arguments de vente. En plus des nuits qu'elle propose dans ses Himalayan Eco Resorts³⁷⁴, depuis une campagne initiée en 2008 en partenariat avec le WWF, cette entreprise commercialise ses ascensions sur le toit du monde sous l'appellation d'Eco Everest Expeditions. Le principe premier de ce format d'expédition est de gravir le sommet de façon « écosensible », c'est-à-dire d'inviter ses clients à redescendre les débris présents sur la montagne, en plus de ceux qu'ils produisent au cours de leurs propres ascensions. En dix années, celles-ci ont eu le mérite de redescendre près de quinze tonnes de déchets des pentes de la montagne (Asiantrekking.com, 2018). La réalisation très régulière de campagnes de nettoyage par Asian Trekking ou d'autres, récolte toujours de formidables échos dans la presse internationale. N'est-ce pour autant pas la moindre des choses qu'alpinistes, agences ou SPCC s'organisent pour redescendre des déchets qui n'encombrent objectivement que ceux qui ont les moyens de se rendre sur cette montagne ? Une fois que Sagarmatha aura été récurée jusqu'à la dernière crevasse, ne reste plus qu'à espérer que ces héros de l'environnement mettront autant d'amour et de joie à éliminer les autres véritables montagnes de déchets qui fleurissent ailleurs au Népal.

Qu'il s'agisse de brandir une pancarte au sommet de l'Everest ou du K2, de traverser le Népal à pied d'un bout à l'autre, ou parfois de battre le pavé, ces multiples actions de lutte en faveur de l'environnement donnent donc surtout l'impression d'avoir pour objectif de faire parler de soi, de son entreprise, voire de toucher des subsides pour mener à bien l'un ou l'autre de ses projets. Ainsi, pour « son implication dans la prise de conscience des effets du changement climatique en Himalaya ; incluant la descente de déchets des pentes de l'Everest et son *sitting* devant l'Assemblée Générale des Nations Unies », Apa Sherpa a été promu docteur *honoris causa* par l'université de l'Utah. Son compère, Dawa Steven Sherpa cumule un nombre de distinctions et de parrainages innombrables : « Ambassadeur WWF Népal », Prix du « leader pour une planète vivable » de WWF international, Prix du Comité international olympique pour « le sport et l'environnement », classé dans le « Top 5 des jeunes conservasionnistes internationaux » de l'IUCN, « Prix international du Duc d'Edimbourg », « Membre du Conseil sur le changement climatique auprès du Premier ministre népalais », etc. (Asiantrekking.com, 2018). Ainsi que le soutient David Goeury (2007), la cause environnementale est utilisée par ces acteurs comme l'étendard parfait pour mieux se connecter et tirer profit des sphères de pouvoir et d'influence mondiales. De leur côté, en reconnaissant et soutenant ce type d'initiatives, les organisations internationales (Nations Unies, WWF, IUCN, ICIMOD, etc.) trouvent leur intérêt en montrant à peu de frais qu'elles agissent en faveur de l'environnement et n'abandonnent pas des communautés érigées au rang – plus ou moins juste – de martyres climatiques. Entre les uns et les autres, chacun trouve donc son compte. Les gardiens de l'Himalaya

³⁷³ « That year, while I was climbing Mount Everest, I saw for the first time the effects of climate change, the ice was melting, the rocks were collapsing, avalanches happening. So I really wanted to do something about this. [...] And since then, every year, we have been taking this message to the top: Stop climate change. Let the Himalayan live ! "»

³⁷⁴ Dont rien ne permet de dire qu'ils sont plus écologiques que d'autres.

acquièrent une légitimité reconnue auprès de grandes institutions, qui en retour se servent de ces vedettes comme de leurs idiots utiles.

La responsabilité de certains entrepreneurs implantés dans le Khumbu semble plus probante. Un tour d’horizon des grands propriétaires de lodges de ce territoire montre que les deux tiers d’entre eux sont impliqués dans une activité sociale parallèlement à leur(s) activité(s) commerciale(s). Certains à des degrés parfois très élevés. C’est notamment le cas de Chhetam Sherpa. Propriétaire de l’un des plus grands lodges de Namche Bazaar, d’une petite production d’eau minérale et d’un magasin de matériel de montagne, Chhetam est un commerçant prospère. En 2011, à la fin des coûteuses études de sa fille, il décide d’ouvrir un pensionnat pour l’école de Namche Bazar, afin d’héberger les écoliers vivant à plusieurs heures ou jours de marche de la bourgade. De onze lors de l’ouverture, les pensionnaires étaient cinquante-deux en 2016. Les frais de fonctionnement du pensionnat s’élèvent à 80 ou 90 laks (soit 80 à 90 000 dollars) chaque année. L’accueil d’un enfant revient à 9 000 roupies (90 dollars) par mois. Les familles contribuent à hauteur de 4 000 roupies. Le reste, c’est-à-dire les 5 000 roupies mensuelles par enfant, la location de l’hôtel et le salaire des douze personnels, soit une somme de près de 60 000 dollars, est prise en charge par les bénéficiaires qu’il dégage de ses différents commerces.

« Logiquement les coûts vont augmenter à l’avenir. Il va falloir que je cherche des sponsors aux USA... Mais j’ai bénéficié d’une bonne éducation, en Uttar Pradesh, et j’ai moi aussi reçu beaucoup d’aide pour scolariser mes propres enfants. Maintenant je veux absolument rendre ça à d’autres ». (Chhetam Sherpa. Namche Bazaar, le 23 mars, 2016)

A Khunde, les habitants peuvent compter sur le dynamisme d’une célèbre famille de travailleurs sociaux du village, celle de Nima Nuru³⁷⁵. Nima Nuru Sherpa est le fils d’un ancien guide de trekking s’étant un jour lié d’amitié avec un Norvégien architecte-charpentier de profession, Geir Vetti, lequel a régulièrement invité père et fils à venir travailler pour son entreprise, spécialisée dans la rénovation de maison en pierre. Chemin faisant, Geir Vetti a sollicité Nima Nuru et son père pour savoir si ceux-ci n’étaient pas intéressés pour travailler sur de plus gros projets, ce à quoi les deux Sherpas ont proposé d’associer leur réseau de connaissances. Ainsi, depuis une dizaine d’années, les trois hommes s’organisent pour envoyer, à tour de rôle, et tous les ans, plusieurs jeunes originaires de Khunde et de Khumjung sur des chantiers de restauration de sentiers commandés par des municipalités.

« Nous sommes généralement une vingtaine à partir. Une fois sur place on se répartit en petits groupes et nous sommes envoyés sur différents chantiers. C’est exactement comme ici, il s’agit de construire des escaliers en agençant des énormes blocs de pierre. Sauf que là-bas c’est facile, les blocs sont directement transportés en hélicoptère ! » explique Nima Nuru.

Ayant acquis une véritable réputation, les équipes de Nima Nuru et Geir Vetti ont déjà travaillé sur une centaine de chantiers, dont l’aménagement du célèbre site de Prekestolen.

³⁷⁵ Rencontré, le 28 février 2016.

« Les Népalais sont très demandés parce qu'il y a assez peu de Norvégiens qui possèdent encore l'expérience de la pose de grandes dalles de pierres à la main. Peut-être que les Népalais aideront à revitaliser ce savoir-faire traditionnel ailleurs en Norvège », explique Marit Bakke, une journaliste ayant couvert l'aménagement de l'accès au Mont Gaustadtoppen en 2014³⁷⁶.

En travaillant en Norvège jusqu'à cinq mois de l'année, un jeune originaire de Khunde ou de Khumjung peut ainsi gagner entre quinze et vingt-deux mille dollars en un seul voyage. Une véritable fortune pour ces paysans-sherpas dont tous ne possèdent pas forcément de terres, et donc de lodges, le long du sentier touristique. Outre leurs relations profondes avec la Norvège, les habitants de Khunde ont aussi la chance d'avoir été pris d'affection par Marushi Shykata, un entrepreneur japonais du bâtiment dont l'entreprise a ouvert une filiale à Katmandou. Cet autre *jindak* du village, a plusieurs fois recruté, au moins temporairement, des habitants sur les chantiers que sa société mène au Népal comme au Japon. Ainsi, les trois quarts des hommes rencontrés durant les interviews réalisées à Khunde sont déjà partis au moins une fois en Norvège, et un tiers au moins une fois au Japon, et plusieurs s'y sont déjà rendus à deux ou trois reprises³⁷⁷. « Dans le Khumbu, nous n'avons pas besoin de gens riches et célèbres, mais des gens qui ont du cœur » résume Nima Nuru, dans une allusion directe à certains hauts diplômés et alpinistes locaux qui selon lui n'en font pas autant qu'ils prétendent le faire.

Il est assez surprenant de constater qu'avec de telles relations et de tels revenus, les habitants de Khunde continuent de biner leurs lopins de terres et de partir en expéditions presque comme si de rien n'était. Ce paradoxe a été évoqué avec K. C. Sherpa³⁷⁸, jeune infirmier du dispensaire de Khunde :

« – Alors que les jeunes de Namche partent vivre à Katmandou ou à l'étranger, vous semblez très attachés à votre village. Pourtant vous auriez les moyens de les imiter ?
– Ce n'est pas forcément une bonne chose de s'installer à Katmandou. Nous aimons y aller mais on dépense beaucoup d'argent là-bas. Comment ferait-on pour gagner notre vie ? On ne part pas tout le temps en Norvège, il y a des années avec et des années sans, ça tourne. Sans aide, c'est difficile d'obtenir des visas. Et puis je crois vraiment que les jeunes de Khunde sont contents de s'investir localement. Avec le club de jeunes, nous avons beaucoup de projets qui nous tiennent à cœur : le développement des sites d'escalade, la création de nouveaux sentiers comme le Hillary Point of View, où tu as été l'autre jour. On a aussi l'idée de construire un lodge de luxe géré par le club, un plus haut sur la crête, un peu comme celui qui existe à Kongde. »

Si beaucoup de projets sont initiés par des travailleurs sociaux de façon individuelle, comme Chhetam Sherpa, Nima Nuru ou Pemba Norbu ; l'ingénieur à l'origine de l'électrification de Monjo, la

³⁷⁶ «The Nepalis are needed because there are hardly any Norwegians who have the traditional expertise of moving and laying big stone slabs by hand. Maybe the Nepalis will help revitalise this tradition on Gaustadtoppen and other sites in Norway. »

³⁷⁷ Ça n'est malheureusement pas le cas pour les femmes dont les mobilités à l'international sont plus rares et circonscrites.

³⁷⁸ Rencontré le 28 février et 6 mars 2016 à Khunde et Namche Bazaar.

plupart du temps, les projets de développement et d'aménagement des villages sont imaginés et menés de façon collective, au sein de clubs ou d'associations ayant pour objectif le développement touristique et l'animation de la vie locale (« Youth Club », « Womens Group »). Leur implication se manifeste généralement par l'organisation des festivités religieuses, de compétitions sportives (dont celle de deux marathons internationaux), la réparation de sentiers ou d'édifices religieux, l'allocation de bourses scolaires pour les familles les plus démunies, de cours d'anglais ou de cuisines pour les nouveaux arrivants. Leurs financements sont souvent assurés par les droits d'entrée que paient les touristes à l'entrée du Parc National. Toutefois, certains projets sont beaucoup plus ambitieux et s'appuient sur des ressources financières de plusieurs centaines de milliers de dollars, levées par les grands propriétaires de lodges eux-mêmes.

A Lukla, juste à côté du village et de l'altiport, l'Himalaya Club, s'est ainsi lancé dans l'aménagement d'un espace public de cinq hectares ouvert aux locaux comme aux touristes ; le « Hillary-Tenzing Park ». A terme, cet espace devrait comprendre une promenade d'observation du panda roux – animal emblématique de la région -, un musée, un centre de méditation, une école d'escalade avec équipement à disposition (déjà achevée) et une *via-ferrata*. Le coût, estimé à 350 000 dollars, est pris en charge à 80 % par les plus grands gestionnaires de lodges et de cafés de Lukla. Un projet de valorisation de l'espace public se met également en place à Namche Bazaar, où l'un des propriétaires, C. K. Sherpa, s'est aperçu il y a quelques années que le bourg manquait d'« un lieu commun où se retrouver »³⁷⁹. Organisé en cascade sur le torrent du village, le projet dont la construction a déjà débuté (et à été développé par un cabinet de Katmandou), prévoit l'aménagement des berges et l'installation de cinq moulins à prière hydrauliques débouchant sur une vaste fontaine en forme de fleur de lotus. Le coût, « illimité » (mais 70 000 dollars ont déjà été dépensés), est pour partie pris en charge par les membres de l'association des hôteliers de Namche Bazaar. « Nous ne refuserons pas l'aide de bailleurs étrangers, mais nous voulons essayer d'être le moins dépendants de l'extérieur possible, pour porter nos projets nous-mêmes » explique C. K. Sherpa.

3.2. « Main basse sur la cité »³⁸⁰ : les limites du modèle local de gouvernance

A première vue, l'action de ces élites paraît indispensable. Dans le contexte d'un État totalement désengagé de son champ d'intervention social et territorial, ce type d'initiatives participe à la création de « commun » tel que le définit l'activiste américain David Bollier : « un ensemble évolutif de modèles opérationnels d'auto-organisation, de satisfaction des besoins et de gestion responsable qui combinent l'économique et le social, le collectif et le personnel » (2014 : 16). Toutefois, l'émergence de ces pratiques ne se produit pas sans plusieurs limites, à commencer par le fait que le nombre de ceux qui disposent de cette faculté à instituer le changement est en fait relativement modeste. Au regard des établissements qu'ils dirigent, de leurs mobilités ou des fonctions locales qu'ils occupent, on peut estimer que cette élite ne représente pas plus de 25% des ménages enquêtés, et se concentre par ailleurs essentiellement dans les villages de Lukla ou de Namche Bazaar. Les leaders charismatiques et puissants semblent par exemple absents des villages de la Bothe Kosi.

³⁷⁹ Rencontré le 21 mars 2016 à Namche Bazaar

³⁸⁰ Faber, 1992

Deuxièmement, l'un des problèmes réside dans le fait que ces élites tendent à accumuler non seulement le pouvoir économique, mais également le pouvoir politique. Nettement plus instruits les membres de cette classe supérieure se voient plus facilement confier la gestion des différentes structures locales. A Lukla, les deux frères propriétaires du *pub* écossais se partagent non seulement la direction de la centrale hydroélectrique, mais aussi celle du comité de l'eau, du comité des utilisateurs de la forêt et de l'Himalaya Club. A Namche Bazaar, le propriétaire de l'un des lodges les plus huppés du village se trouve non seulement être le président de la Khumbu Bijuli Company, mais aussi l'un des trois représentants du comité de gestion du parc national, c'est-à-dire, l'un de ceux qui décident de la répartition annuelle des budgets pour les différents groupes d'utilisateurs. Or, comme indiqué dans le deuxième chapitre au sujet du partage et de l'accès aux ressources en eau et en électricité, ce mélange des sphères économique, politique et sociale ne se fait pas sans certaines suspicions, les uns accusant les autres de prendre des décisions de façon parfois opaques pour servir leurs propres intérêts, ou ceux de leur classe.

Troisièmement, ce constat révèle un problème de gouvernance plus large. Si les modalités d'accès aux postes à responsabilités des institutions telles que la KBC ou le parc national sont connues : elles se font par le vote³⁸¹, les règles d'adhésion aux multiples associations (clubs divers) qui semblent de plus en plus régir la vie de la cité et l'aménagement local, demeurent, elles, souvent inconnues d'une partie de la population. A Lukla, un habitant estime ainsi que « seuls ceux qui savent lire intègrent ces associations ». L'un de ses voisins confie formuler de nombreuses propositions sur la propreté de son quartier mais n'être jamais entendu. « Pourquoi ne vous engagez-vous pas ? - Mais je ne sais pas comment on intègre leurs associations moi ! » rétorque-t-il³⁸². Et pour cause, de l'aveu même du président de l'Himalaya Club, l'accès à ce genre de structure se fait par cooptation³⁸³. Egalement président de la compagnie locale d'électricité pour laquelle il a été l'intermédiaire clef auprès des bailleurs de fonds, A. P. Sherpa estime que depuis la construction de la centrale, personne ne lui a jamais contesté cette fonction, et que par conséquent, aucune élection n'avait du être organisée.

Quatrièmement, ces associations, tout comme les fondations des grandes entreprises sherpas, se heurtent aux problèmes moraux que pose généralement l'action philanthropique. Comme le pensent certains chercheurs (Mc Goey, 2012 ; Lambelet, 2014), le fonctionnement philanthropique aboutit à un contournement voire à une mise hors-jeu des principes démocratiques. « La philanthropie est avant tout un moyen, pour des élites, de contester un ordre politique, d'asseoir un pouvoir politique hors de la sphère gouvernementale, et donc de remettre en cause la représentation issue du vote » (Lambelet, 2014 : 96). En l'absence de tout représentant local démocratiquement élu depuis 1997, ces bienfaiteurs sherpas, par l'argent qu'ils tirent de leur commerce et qu'ils réinvestissent dans leurs œuvres, ont un champ totalement libre pour décider de ce qui est bon et juste pour la cité. Leur action leur permet d'influencer à leur guise la trajectoire et l'orientation du territoire et de la société. Or, ainsi que l'a mis en évidence le cinquième chapitre, leur conception de la chose publique s'inscrit assez peu dans une optique égalitariste visant à promouvoir la redistribution du pouvoir. En façonnant des projets par l'intermédiaire d'actions ou

³⁸¹ Ce qui ne signifie pas qu'elles soient justes. Le chapitre précédent a montré que seuls les tenants d'un titre de propriété pouvaient voter.

³⁸² P. Tamang et D. B. Lama, rencontrés à Lukla le 2 avril 2016.

³⁸³ A. P. Sherpa, le 4 avril 2016.

d'associations promouvant la dépolitisation de la gestion des affaires publiques, cette élite parvient à faire main basse sur la cité.

Enfin, la dernière critique opposable au mode de gouvernance en place dans le Khumbu est le risque d'accentuer l'effet de bascule dans l'envers du commun, à savoir, le renforcement du communautarisme (Jullien, 2016). Alors que les personnes non natives de la région de l'Everest représentent 37 % de la population totale de la région, celles-ci sont sous-représentées, voire totalement absentes des instances de décisions. Sur les quatre-vingt-six *chairmen*, *vice-chairmen* ou secrétaires qui composent les vingt-sept groupes d'utilisateurs des ressources du parc de Sagarmatha, seuls trois ne sont pas natifs de la région. A l'exception de deux gérants de lodges magars, aucun des Tamangs, Rais, Bishwakamas, Newars ou Bahun-Chhetris rencontrés durant les enquêtes n'ont indiqué faire partie des différentes associations détenues par les Sherpas. Soit parce qu'ils n'ont pas le temps ou qu'ils ne le souhaitent pas, comme le jeune Sanjay Lama, soit parce que les Sherpas eux-mêmes ne leur permettent pas. Demandant à Ishwaraj Tamang s'il s'impliquait dans les affaires de Namche, celui-ci répond : « Non je ne fais rien. Les locaux ne nous laissent pas cette opportunité. En fait, le problème c'est qu'on paye pour les projets qu'ils souhaitent mais ils ne nous donnent aucun poste ni aucune responsabilité » (voir « Annexe 4.5 »). A l'inverse, certains comme les membres des communautés Tamang ou Rai de Lukla, ont développé leurs propres groupes locaux d'entraide et de développement (*Fyafula Tamang Sewa Samaj* et *Khumbu Kirant Sewa Samaj*). A travers son documentaire sur les migrants du toit du monde, Simon Beillevaire donne à entendre quelques témoignages parfois saisissants sur le développement de cet entre-soi :

« Il y a beaucoup de Rai-Kulungs dans le Khumbu. Il y en a un peu à Lukla, mais ils sont aussi très nombreux au-dessus de Namche. Les travailleurs vont dans les auberges qui correspondent à leurs modes de vie. Les Rais fréquentent les auberges de leur communauté, parce qu'ils préfèrent se retrouver entre eux, et ils font fonctionner le commerce raï dans la région » explique M. Rai, le gérant d'un tea-shop (2012, 17'46).

Plus loin, ce dernier poursuit :

« Nous avons pensé à unifier les Rais dans une sorte de syndicat. Il nous faut nous unir dans la mesure où nous sommes de plus en plus nombreux. Nous avons prévu de créer nos propres lieux de résidence rai, au même endroit, nous regroupons dans le même quartier afin de développer la solidarité et l'unité entre Rai. Nous savons que c'est ce que souhaite la nouvelle génération. Nous prévoyons d'importer ici nos Dieux et nos traditions » (*ibidem*, 21'00).

Comme l'a mis en évidence le cas de la distribution de l'eau dans le village de Phakding, évoqué au cours du troisième chapitre, ce découpage communautaire physique ou idéal de l'espace est déjà à l'œuvre dans certains villages. A Lukla, certains responsables en charge de l'aménagement évoquent ainsi « Tamang tol » ou « Raï tol », littéralement les quartiers rai et tamang, par opposition au centre ou au quartier de l'aéroport essentiellement détenus par les Sherpas.

Conclusion de la troisième partie

Questionné par une journaliste sur le futur de sa communauté et de sa région d'origine, l'entrepreneur Sonam Sherpa déplorait « l'exode rural » et « l'affaiblissement de l'identité sherpa » (sous-entendu de la culture) avant de se demander comment « changer sans trahir » (Quérrouil-Bruneel, 2017).

Sauf à désirer que rien ne change, que l'ensemble de ceux qui restent « au pays » continuent de vivre comme au début du siècle précédent – qui lui-même devait être fort différent des précédents ! –, il semble que les Sherpas parviennent justement à changer sans véritablement trahir. Du moins, les Sherpas originaires du Khumbu n'ont semble-t-il jamais été en aussi bonne position pour choisir de quelle façon changer. Depuis plusieurs décennies, par leurs mobilités, les Sherpas ont en effet acquis des compétences culturelles élevées qui leur permettent parfaitement de contrôler la trajectoire qu'ils souhaitent se donner pour eux-mêmes ainsi qu'à leur territoire et à leur communauté. Du fac-similé à l'hybridation, du marketing ethnique à la *corporate responsibility* en passant par le *green washing*, les manipulateurs de symboles sherpas semblent maîtriser à merveille la grande diversité des outils du capitalisme pour greffer leur société à la mondialisation. Cela ne semble pourtant en rien les « affaiblir ». Par ailleurs, les Sherpas sont peut être légèrement moins nombreux en montagne mais sont beaucoup plus puissants qu'ils ne l'étaient auparavant. Ils savent infiltrer les réseaux mondiaux pour s'y faire entendre.

Oui, des Sherpas quittent le territoire. Toutefois parler d'exode rural paraît assez exagéré tant les Sherpas du Khumbu qui réussissent semblent en fait avoir de facilités à circuler entre leur région d'origine et les grandes métropoles. Il n'existe qu'un seul Everest et qu'un seul Khumbu, montagne et territoire particulièrement attractifs et lucratifs. Les Sherpas en ont bien conscience et l'on imagine mal comment ces derniers pourraient subitement choisir de les abandonner. Même à distance, ils en ont d'ailleurs conservé, ou tendent à s'en octroyer, la pleine possession. Certes, faute de vision globale à l'échelle de la région, l'électricité – ressource fondamentale – est encore insuffisante, pourtant, les Sherpas disposent des compétences et d'un capital social collectif suffisamment large pour en accroître encore la production. Plusieurs projets d'extension ou de nouvelles centrales hydroélectriques sont en cours et de nouveaux suivront. A l'avenir donc, le Khumbu devrait continuer sa métamorphose vers un système touristique plus urbanisé encore, comme sur le modèle des stations alpines. Pourquoi pas en faisant du syncrétisme et de l'originalité des nouvelles formes commerciales évoquées, une ressource à part entière ?

Evoquant les stations alpines, il est amusant d'effectuer quelques parallèles entre l'histoire du développement de la vallée de Chamonix et la région du Khumbu. De part et d'autre, même renommée mondiale ; même construction d'un haut lieu à partir d'un sommet emblématique ; même importance de figures étrangères charismatiques (Whymper et Hillary) ; même attrait des scientifiques ; mêmes trajectoires des acteurs du tourisme (une population paysanne basculant assez rapidement dans la pluriactivité, puis dans la mono-activité touristique, à travers les métiers de guides et d'hôteliers) ; même état d'esprit relativement farouche à l'encontre des institutions ou des

étrangers ; même inquiétude permanente des habitants sur le devenir de la vallée... Et l'on se gardera bien enfin, d'annoncer trop vite que dans le Khumbu, contrairement à la haute vallée de l'Arve, il n'existe pas de remontées mécaniques, ni de tunnel transfrontalier. L'installation de câbles pour le transport de fret ou de passagers est un sujet sérieux souvent évoqué par les autorités du Parc (voir Annexes) ou les habitants eux-mêmes (Daconto & Sherpa, 2010). Quant au tunnel transfrontalier, le 9 avril 2015, les autorités chinoises disaient être en train de considérer l'idée d'étendre leur ligne ferroviaire Pékin – Lhasa jusqu'à Katmandou en creusant une galerie sous l'Everest (The Independant, 2015 ; The Telegraph, 2015). A cette heure, aucun autre élément accréditant la réalisation de ce projet prométhéen n'a été donné, mais au moins l'annonce fût elle faite !

Pour poursuivre le parallèle entre région de l'Everest et du Mont-Blanc, et comme une réponse à l'une des questions soulevées dans les deux derniers chapitres, Bernard Debarbieux écrit ces quelques lignes au sujet de la cité haute-savojarde :

« On sait par exemple que le brassage et la mobilité des populations sont de plus en plus importants. Depuis 1982, c'est presque la moitié des résidents chamoniards qui changent de domicile entre deux recensements. Les enfants de familles installées depuis longtemps dans la vallée quittent volontiers Chamonix, les uns pour faire leurs études, les autres pour tenter leur chance dans la vie professionnelle. Souvent ils reviennent, un peu plus tard, une fois faite l'expérience du monde ou, plus modestement, de la grande ville. [...] Inversement, nombreux sont ceux qui, nés ailleurs, viennent saisir des opportunités dans la vallée, ici un commerçant, là un emploi ; parfois, ils s'établissent durablement ; souvent, ils repartent et referment la parenthèse. » (2001 : 192)

Dans le cas Khumbu toutefois, de nombreux *outsiders* s'installent durablement et apparaissent comme les chevilles ouvrières permettant le fonctionnement du système touristique. De fait ils seraient tout aussi légitimes que les Sherpas pour participer à la gestion de ce territoire. C'est précisément cette légitimité que ces derniers et les autorités du Parc national de Sagarmatha, avec lesquels ils se confondent, ne leurs reconnaissent pas encore. C'est ainsi toute la question de la gouvernance locale et du rôle politique qui tient cette instance environnementale au fort pouvoir réglementaire qui est ainsi posé dans un pays où l'Etat est faible et la démocratie encore balbutiante.

Conclusion

-

Les Sherpas sur le fil de l'arête

*« J'ai essayé d'évoquer les hommes étonnants
qui vivent dans l'ombre des plus hauts sommets
de la terre... »*

Jean Franco *in* Raspaud, 2003 : 97

En introduction de cette thèse, j'ai questionné la façon dont les acteurs de la région touristique de l'Everest parvenaient à accéder, valoriser et contrôler les ressources leur permettant non seulement de faire perdurer le système touristique local, mais plus largement d'améliorer les conditions de vie individuelles et collectives de ces habitants.

Dans les pays des régions tropicales, le développement du tourisme est souvent dépeint de façon négative : retombées économiques insuffisantes pour les populations locales, pressions inconsidérées sur les ressources issues du monde biophysique ou humain, production d'inégalités au sein des sociétés. Pourtant, l'histoire du développement du tourisme dans le Khumbu, s'inscrit en faux contre ces différentes idées reçues.

Premièrement, cette étude bat en brèche le cliché misérabiliste d'une société locale dépassée et passive face à un phénomène exogène dont elle ne maîtriserait rien. Même si c'est en effet le regard porté par les Occidentaux sur l'Everest, ainsi que les pratiques qu'ils ont développé aux alentours, qui ont permis de révéler cette montagne comme une ressource, les Sherpas ont joué un rôle actif dans la transformation de ce *beyul* en un haut lieu du tourisme. A l'exception de celle des sommets, l'exploitation du paysage, de la culture et du foncier, via l'encadrement et l'accueil des groupes de touristes, fût portée et est restée intégralement entre les mains de la population locale, au sein de laquelle de nombreux individus ont très nettement prospéré. Toutefois, pour que pérennisation du système touristique et prospérité se fassent, la valorisation de ces différentes ressources ne suffit plus. L'accès et le contrôle à la ressource en eau, tout comme à un bon emplacement au sein de la région, constituent désormais des clefs de développement indispensables.

Deuxièmement, cette étude a participé à relativiser une hypothèse courante - reprise au sein du programme Preshine - à savoir, celle d'une éventuelle pression provoquée par le développement du tourisme sur les ressources en eau. Les résultats des enquêtes menées sur le terrain parallèlement à celles de Marie Faulon (2015), montrent que l'accroissement des besoins liés à ce phénomène n'apparaît pas comme une contrainte majeure sur l'accès et la disponibilité de cette précieuse ressource. L'analyse diachronique de l'installation de la grande majorité des projets d'adduction et d'électrification révèle que ceux-ci sont avant tout le fruit de rencontres entre locaux et visiteurs occidentaux. A l'échelle locale, les touristes ne se sont pas perçus par les habitants comme une entrave, mais plutôt comme l'une des solutions qu'ils mobilisent pour remédier à certains problèmes : absence d'électricité, risque de déforestation ou pénibilité du portage de l'eau notamment. S'ils demeurent des problèmes dans l'approvisionnement de tous en eau domestique, et surtout en électricité, la valorisation de ces ressources s'est opérée et s'opère dans le cadre d'un transfert de compétences consciencieux et efficient qui – comme sur les sommets – permet ou

permettra bientôt à cette société une réelle autonomie technique pour accroître ses capacités de production et de distribution.

Transfert donc, mais également échange de compétences. On retiendra notamment le bel exemple de ces Sherpas partant régulièrement travailler en Norvège, usant sur place d'un savoir-faire que leurs hôtes seraient en train de laisser disparaître. Cet exemple, et plus généralement ceux que j'ai définis comme relevant de cette société sherpa à l'ère du « Yak Donald's », ont par ailleurs permis d'affirmer une nouvelle fois l'idée selon laquelle, dans un contexte touristique notamment, deux cultures pouvaient très bien s'entrecroiser sans pour autant s'écraser. Que leur mise en regard était au contraire féconde, confirmant par ailleurs, la pertinence du concept d'*ethnoscape*, principe selon lequel la ressource culturelle, même si elle en émane, n'a rien d'ancré au carcan territorial, le débordant en fait largement (Appadurai, 1996). C'est d'ailleurs parce qu'elle est suspendue, ou flottante, que cette ressource culturelle peut être si aisément manipulée par une élite située à Katmandou, voire à l'autre bout de la planète, dans un bureau de Seattle ou du Colorado. Cette gestion à distance – pratique typique des firmes et élites mondialisées – ne concerne cependant pas seulement la ressource culturelle. De façon beaucoup plus prosaïque, nombreux sont les propriétaires sherpas à tirer, par la simple mise en location de leur(s) lodge(s), d'importants revenus tout en circulant entre New York ou Katmandou. Le troisième chapitre a par ailleurs montré que la gestion des ressources énergétiques commençait elle aussi à être concernée. De nombreux consommateurs de la Khumbu Bijuli Company se plaignent en effet de décisions désormais télécommandées depuis la capitale. Comme ailleurs, ces constats confirment la primauté des acteurs disposant des techniques et compétences sur tous les autres (Raffestin, 1980).

Cette délocalisation des acteurs par rapport au lieu d'exploitation de la ressource débouche sur une organisation de la mise en tourisme qui diffère des systèmes touristiques localisés traditionnels. Dans ces derniers, la logique de fonctionnement et de production repose sur une dialectique entre proximité géographique et proximité organisationnelle. L'ancrage physique des entreprises au territoire est donc primordial pour que des coopérations puissent s'établir entre les acteurs (Pecqueur & Zimmerman, 2014). Or, si le Khumbu demeure l'espace de la pratique du tourisme de montagne (c'est-à-dire concentre les fonctions d'accueil, d'hébergement et de récréation), l'ensemble des autres fonctions supports ; la conception, l'animation et la distribution de ces produits touristiques, de même qu'une partie de la production de la ressource territoriale, se polarisent nettement sur Katmandou, voire tendent à s'éparpiller dans d'autres métropoles internationales. Pour bien saisir l'originalité de cette organisation, c'est en fin de compte, un peu comme si le développement et l'animation de l'offre touristique du Pays du Mont-Blanc, et plus largement des Alpes, étaient supervisés depuis des bureaux de guides situés dans la métropole de Lyon ! Ce mode d'organisation aboutit donc à un système productif non plus localisé, mais inter-territorialisé.

Retombées économiques insuffisantes, pressions sur les ressources, parmi les idées reçues, figure enfin la question des inégalités générées par le tourisme. Les recherches menées dans la région touristique de l'Everest forcent il est vrai à reconnaître l'existence d'inégalités. Toutefois, celles-ci semblent moins liées à la présence des touristes eux-mêmes, sinon à un ensemble de facteurs plus complexes.

Ces inégalités résultent d'abord de disparités spatiales. Les individus occupant les emplacements directement situés sur le sentier touristique entre Lukla et les belvédères de Gokyo / Kala Pathar partent en effet avec un avantage certain par rapport à ceux qui en sont éloignés. Comme l'a mis en évidence le cas des villages de la vallée de la Bothe Kosi par rapport aux bourgs de Lukla et de Namche Bazaar, l'accès inné à ces emplacements est le premier facteur à l'origine des inégalités de développement. Toutefois, ni les touristes, ni l'organisation sociale des Sherpas, ni aucune institution ne peuvent être tenues responsables de ces inégalités spatiales. Celles-ci sont simplement liées à la distribution naturelle des ressources (sommets majeurs, points de vue) au sein du territoire. Cependant, les positions physiques des individus n'expliquent pas tout.

Ces inégalités découlent également du fait que tous les individus ne possèdent pas les mêmes capitaux de départ pour mener à bien leurs stratégies de conquête de places. Ainsi, même s'ils ne sont pas originaires de la région, avec de bons capitaux sociaux et culturels (à l'état incorporé ou institutionnalisé : sociabilité et diplômes acquis), les *outsiders* ont nettement plus de chances que certains *insiders* d'accéder à de bons emplacements, et *in fine*, d'accéder à de bonnes positions au sein du système touristique (à la gestion de lodge notamment). Les paysans-sherpas eux, n'ont guère que leur capital spatial pour tenter de développer leurs capacités et celles de leurs proches. C'est en effet par l'expérience qu'ils tirent de la fréquentation répétée des sommets, et de leur capital humain bien entendu (force de travail), qu'ils peuvent par ricochet espérer faire fructifier leurs autres capitaux, et surtout ceux de leurs enfants. Comme l'ont montré les exemples des propriétaires pionniers de Lukla, ou encore ceux d'Apa ou Ang Rita Sherpa, la fréquentation des sommets permet de fréquenter des touristes, ce qui en retour ouvre souvent un champ de possibles pour accéder à de nouvelles positions socio-spatiales. Finalement, la troisième hypothèse proposée en introduction générale se trouve donc validée. Chaque acteur touristique, quel qu'il soit, et quel que soit sa position de départ, possède des atouts à faire valoir pour contourner les inégalités spatiales initiales. Même si des effets de lieux existent, qu'une certaine reproduction sociale subsiste, la très grande majorité des enfants d'acteurs de la région parviennent à atteindre des positions socio-économiques nettement supérieures à celles de leurs aînés. La région de l'Everest fonctionne pour le moment comme un véritable « espace-tremplin » dont tout le monde peut bénéficier. En cela, des inégalités existent mais il n'y a en ce sens pas d'iniquité.

En réalité, les inégalités les plus flagrantes observées dans la région proviennent le plus souvent du mode d'organisation sociale, et plus particulièrement d'un manque de volonté des acteurs à s'organiser collectivement pour exploiter les ressources, en d'autres termes : pour faire société (Retailé *in* Knafou, 1998). Ces problèmes de gouvernance, plus ou moins importants, se reproduisent à la fois à la fois à l'échelle de certains villages, à la fois à celle de la région, mais aussi et surtout entre les différentes communautés. Alors que l'accès à l'eau domestique laisse parfois entrevoir des stratégies individualistes et des rivalités de la part (ou entre) certains propriétaires de lodges, la distribution de l'électricité elle, tend à faire ressortir des abus de pouvoir, lorsqu'enfin, l'accès aux ressources forestières et pastorales – que j'avais pourtant estimées très secondaires dans le système touristique – s'effectue selon une modalité de gestion tout à fait discriminatoire, révélant de manière éclatante la lutte des places qui oppose *insiders* et *outsiders*. C'est en effet par les prescriptions d'accès aux comités locaux des usagers du parc national, et donc à certaines ressources, que

s'exprime avec le plus de force et de sournoiserie la volonté des Sherpas d'un contrôle exclusif de l'espace et d'une « appropriation symbolique³⁸⁴ » de ce territoire (Ripoll & Vescambres, 2005).

Sans même s'attarder sur les arguments fondés sur une implantation historique des Sherpas et le prétendu droit du sol qui en découlerait, considérant la façon relativement similaire avec laquelle les uns et les autres habitent le territoire³⁸⁵, la mise en place de procédures de contrôle reposant sur le rapport au foncier (propriétaire ou locataire) apparaît totalement illégitime. Ces règles édictées par et pour les Sherpas – et validée par le Parc national de Sagarmatha au nom de l'intérêt général – sont tout à fait contestables. Si l'on se réfère à la règle du *maximin*³⁸⁶ de John Rawls (1971), ces rapports de domination entre *insiders* et *outsiders* sont d'autant plus saillants et inégaux que jusqu'en 2017, l'absence de représentation démocratique et la défaillance de la puissance publique empêchaient toute intervention allant dans le sens d'une réparation des injustices.

Abordant la question de la réparation des injustices et de l'absence d'intervention provenant de l'échelle nationale, j'ai, au cours du sixième chapitre, émis l'hypothèse que les acteurs les mieux dotés en capitaux étaient en mesure de se substituer à l'État afin d'assurer le développement du territoire et des communautés villageoises. L'idée de mettre en évidence cette « responsabilité territoriale » est née d'une part en réaction aux discours portant sur le « déclin du territoire », et d'autre part, après avoir senti chez plusieurs entrepreneurs sherpas, une volonté d'être redevable vis-à-vis d'un territoire et d'une communauté leur ayant permis de devenir ceux qu'ils étaient devenus. Ainsi, j'ai effectivement mis en évidence l'existence de « Tisserands », des hommes et femmes œuvrant « à réparer le tissu déchiré du monde » selon la belle expression du philosophe Abdennour Bidar (2016). Cependant, je n'ai pas réussi à rassembler suffisamment d'éléments (peut-être que d'autres chercheurs pourraient néanmoins les trouver ?), me permettant d'indiquer que leurs actions se faisaient toujours dans un agir concerté et commun avec « l'Autre ». Pour cette raison, les manipulateurs de symboles sherpas me paraissent, comme en montagne, évoluer sur le fil de l'arête. Au-delà du fait que leurs « engagements » les placent comme juges et partis, leur sentiment de responsabilité ne les conduit pas à des actions toujours concrètes. J'emploie ici le terme « concret » dans le sens de son étymologie latine ; *concrecere*, qui signifie « grandir ensemble ». « Car agir, c'est toujours agir de concert avec d'autres, non seulement avec eux mais aussi parmi eux, de sorte que mon action n'est pas seulement « mienne » mais qu'elle est toujours également une action partagée » (Poizat, 2009 : 181). En effet, parmi les actions engagées par les élites, beaucoup ressemblent à des actes de charité. Or la charité n'est pas de l'altruisme, ni même la réparation des injustices. La charité permet certes de donner, mais de donner sans donner de soi, ou de donner d'abord pour se contenter soi. Ou pire encore, de donner pour faire en sorte que rien ne change. En se présentant comme les véritables « gardiens de l'Himalaya », ces entrepreneurs renforcent par ailleurs « l'invisibilisation de l'Autre » (Young in Garrau & Le Goff, 2009), accroissant de fait les injustices.

³⁸⁴ « Une portion d'espace terrestre (un lieu ou un ensemble de lieux) est associée à un groupe social ou une catégorie au point de devenir l'un de ses attributs, c'est-à-dire de participer à définir son identité sociale » (Ripoll & Veschambres, 2005 : 11) »

³⁸⁵ *Insiders* comme *outsiders* résident dans le Khumbu à l'année à l'exception des deux mois de l'hiver où les uns rejoignent Katmandou, les autres leurs villages d'origine. Les populations non originaires du Khumbu sont même proportionnellement plus nombreuses à habiter le territoire de façon permanente.

³⁸⁶ Conduite visant à optimiser les inégalités - dans une situation défavorable assurer le maximum possible - au profit des plus démunis.

Maintenant qu'il est désormais solidement amarré aux flux internationaux, le Khumbu - ce territoire que tant d'Occidentaux, de chercheurs et de Sherpas eux-mêmes se représentent pourtant comme une véritable hétérotopie - n'échappe donc finalement pas à certaines dynamiques sociopolitiques régressives à l'œuvre dans le reste du monde, dont ce rejet de « l'Autre ». Dans la région de l'Everest, comme ailleurs, « l'Autre » n'intéresse que s'il est riche ou exotique. Dans le cas contraire, il est relégué au rang de main d'œuvre et devient le plus souvent « un salaud de pauvre ». Je ne voudrais cependant pas donner l'impression de blâmer les Sherpas en particulier. D'un bout à l'autre de la planète, nous sommes nombreux à vouloir « cacher cet Autre qu'on ne saurait voir ». Il ne s'agit pas non plus jeter l'anathème sur ceux qui sont dans le refus et l'anxiété face à l'étranger³⁸⁷, mais plutôt contre certains puissants qui justement le manipule. Cette attitude un peu dédaigneuse et méprisante envers nos propres pauvres que nous avons, nous, élite joyeuse bien pourvue en capital culturel, ne conduit nulle part. Car si cette thèse s'est construite sur l'hypothèse pertinente d'une lutte des places, la lutte des classes se poursuit. Elle passe par les urnes, elle triomphe – et perd à la fois – sous les visages de Donald Trump, de Viktor Orban, de Rodrigo Duterte, de Recep Tayyip Erdogan et de tant d'autres. Reste donc à changer de paradigme économique - s'orientant indiscutablement vers plus de redistribution et de partage - et surtout un incessant travail de pédagogie à produire pour que soit davantage accepté cet « Autre ».

Au cours de la dernière conférence qu'il a donné à Bordeaux devant ses collègues, le 22 mars 2017, Denis Retaillé a partagé ces quelques lignes issues du projet « Vers la paix perpétuelle » d'Emmanuel Kant (1795), dont il serait bien judicieux que les Sherpas du Khumbu et nous tous nous inspirions :

« Il est ici question non pas de philanthropie mais du droit. Hospitalité signifie donc ici le droit qu'a l'étranger, à son arrivée dans le territoire d'autrui, de ne pas y être traité en ennemi. [...] Un droit de visite, le droit qu'a tout homme de se proposer comme membre de la société, en vertu du droit de commune possession de la surface de la Terre sur laquelle, en tant que sphérique, ils ne peuvent se disperser à l'infini ; il faut donc qu'ils se supportent les uns à côté des autres, personne n'ayant originellement le droit de se trouver à un endroit de la Terre plutôt qu'à un autre. »

³⁸⁷ Qui sont bien souvent nos propres pauvres.

Bibliographie

A

- ABADIA C., 2016, *De la pioche au piolet : dynamiques agraires et diversification des pratiques maraichères dans le Pharak, Nepal*. ISTOM – CERGY-PONTOISE, Mémoire de Master 2 non publié, 101 p.
- ADAMS V. (1996). *Tigers of the snow and other virtual Sherpas : an Ethnography of Himalayan Encounters*. Princeton : Princeton University Press, 296 p.
- ADHIKARI D., « The Everest Brawl: A Sherpa's Tale », *Outside*, August 13, 2013, En ligne : <http://www.outsideonline.com/1929351/everest-brawl-sherpas-tale?page=1>, Consulté le 30 septembre 2016.
- AGENCE EUROPEENNE POUR L'ENVIRONNEMENT, 2009. *Regional climate change and adaptation. The Alps facing the challenge of changing water resources*. EEA Technical report N° 9, Copenhague : European Environment Agency, , 148 p.
- ALBERT C., BOUTINET J.-P., 2009, *Médiation. L'ABC de la VAE*. Toulouse : ERES, 264 p.
- ANDRE-LAMAT V., « De l'eau source à l'eau ressource : production d'un capital environnemental ou d'un commun. L'exemple de l'eau domestique au Pharak (Népal) », *Développement durable et territoires*, Vol. 8, n°3, Novembre 2017, En ligne : URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/11869>. Consulté le 3 avril 2018.
- ANDRE-POYAUD I., DUVILLARD S., LORIOUX A., « Les mutations foncières et immobilières au pays du Mont-Blanc entre 2001 et 2008 », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 98, n°2, 2010. En ligne : URL : <http://journals.openedition.org/rga/1221>. Consulté le 9 mai 2017.
- ANTOINE J.-M., MILIAN J. (eds.), 2011, *La ressource montagne*, Paris : L'Harmattan, 288 p.
- APPADURAI A., 2005 [1996], *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris : Payot & Rivages, 333 p.
- ARENDT H., ([1968] 2003), *Responsabilité et jugement*, Paris : Editions Payot, 362 p.
- ASIAN TREKKING, 2018, *Dawa Steven Sherpa*, En ligne : <https://asian-trekking.com/dawa-steven-sherpa>. Consulté le 25 mars 2018.
- ASSELIN J.-M., 2010, *L'irrésistible ascension de Sonam Sherpa*. Grenoble : Glénat, 189 p.
- AUBRIOT O., 2004, *L'eau, miroir d'une société. Irrigation paysanne au Népal Central*. Paris : CNRS Editions, 321 p.
- AUBRIOT O., SMADJA J., ARNAUD Y., CHEVALLIER P., DELCLAUX F., LAJ P., PUSCHIASIS O., SAVEAN M., SEIDEL J.-L., « The impact of climate change on water availability in Eastern Nepal : a representation of the project methodology taking into account the various origins of water », *Hydro Nepal*, 2012, Special Issue, pp. 12-17
- AUBRIOT O., BRUSLE T., « Agriculture paysanne népalaise et phénomènes migratoires : de la complémentarité à la rupture des liens ? », *Autrepart*, 2012, Vol. 3, n°62, pp. 141 -158, En ligne : <https://www.cairn.info/revue-autrepart-2012-3-page-141.htm>. Consulté le 25 mars 2018.
- AYMON B., 2011, *Erhard Lorétan, respirer l'odeur du ciel*, RTS, 54', En ligne. URL : <http://www.rts.ch/play/tv/passe-moi-les-jumelles/video/erhard-loretan--respirer-l-odeur-du-ciel?id=3523773>, Consulté le 10 août 2015

B

- BADIE B., 1995, *La fin des territoires*, Paris : Arthème Fayard, 280 p.
- BAILLY A., 2014, *Géographie du bien-être*, Paris : Economica, 148 p.
- BAILLY J.-C., BESSE J.-M., PALSKEY G., 2014, *Le monde sur une feuille*, Lyon : Fage éditions, 204 p.
- BAJRACHARYA S., MOOL P., « Glaciers, glacial lakes and glacial lake outburst floods in the Mount Everest region, Nepal », *Annals of Glaciology*, Vol. 50, 2009, pp 81-86.
- BAKKE M., « Nepali steps in Norway », *Nepali Times*, n° 717, 25 – 31 July 2014. En ligne : <http://archive.nepalitimes.com/article/nepali-times-buzz/nepali-sherpas-making-steps-in-norway,1539>. Consulté le 26 mars 2018
- BARTLETT R., BHARATI L., PANT D., HOSTERMAN H., MCCORNICK P., 2010, *Climate change impacts and adaptation in Nepal*. Colombo: International Water Management Institute. 35p.
- BATZING W., PERLIK M., DEKLEVA M., « Urbanization and depopulation in the Alps », *Mountain Research and Development*, Vol. 16, n°4, December 1996, pp. 335 – 359. En ligne : https://www.researchgate.net/publication/11129012_Urbanization_and_Depopulation_in_the_Alps. Consulté le 18 février 2018.
- BECKER G., 1965, *Human capital: a theoretical and empirical analysis, with special reference to education*, Chicago: University of Chicago Press, 414 p.
- BEILLEVAIRE S., POULAIN J., 2012, *Travailleurs migrants sur le toit du monde*. Pâte à Films / CNRS Images, 33'17. En ligne : <http://www.pateafilms.org>. Consulté le 21 novembre 2016.
- BERNARD L., 2017, *L'ascension, De l'autre côté du périph'*, 103 mn.
- BERNIER X., 1996, *Transports, constructions et développement en Himalaya central (le cas du Népal)*, Aix-en-Provence : Thèse de Doctorat non publiée, 320 p.
- BERNIER X., GAUCHON C., 2013, *Atlas des montagnes, espaces habités, mondes imaginés*. Paris : Autrement, 96 p.
- BERTRAND G., BERTRAND C., 2002, « L'œil du gypaète » in BERTRAND G., BERTRAND C., *Une géographie traversière. L'environnement à travers territoires et temporalités*. Paris : Éditions Arguments, pp.292-300.
- BIDAR A., 2016, *Les tisserands*. Paris : Les liens qui libèrent, 192 p.
- BJONNESS I. M. « Ecological conflicts and economic dependency on tourist trekking in Sagarmatha (Mt. Everest) National Park, Nepal : An alternative approach to Park planning », *Norsk Geografisk Tidsskrift*, Vol. n°34-3, 1980, pp. 119-138
- BOHRA – MISHRA P., « Nepalese Migrants in the United States of America: Perspectives on their Exodus, Assimilation Pattern and Commitment to Nepal », *Journal of Ethnic and Migrations studies*, November 2011, Vol. 37, n°9, 2008, pp. 1527 – 1537.
- BOLLIER D., 2014, *La renaissance des communs. Pour une société de coopération et de partage*. Paris : Éditions Charles Léopold Mayer, 240 p.
- BOOKHAGEN B., BURBANK D.W., « Toward a complete Himalayan hydrological budget: Spatiotemporal distribution of snowmelt and rainfall and their impact on river discharge », *Journal of Geophysical Research: Earth Surface*, Vol. 115, n° 3, 2010, 25 p.
- BORDES R., 2017, *Le chemin des humbles*, Paris : Plon, 461 p.

- BOURDIEU P., « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°31, 1980, pp. 2 – 3
- BOURDIEU P., « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°30, 1979, pp. 3 - 6
- BOUTROY E. 2004, *L'ailleurs et l'altitude. Alpinisme lointain et quête de la différence : Une ethnologie de l'himalayisme*, Université d'Aix-Marseille I, Thèse de doctorat non publiée. 320 p.
- BOUTROY E., « Cultiver le danger dans l'alpinisme himalayen », *Ethnologie française*, Vol. 36, n°4, 2006, pp. 591-601.
- BOUTROY E., « La professionnalisation des guides népalais. Quelques réflexions autour de la réappropriation du tourisme de montagne », *Autrepart*, Vol. 4, n° 40, 2006, p. 169-176. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-autrepart-2006-4-page-169.htm>, Consulté le 9 mars 2018.
- BOYER M., « Comment étudier le tourisme ? », *Ethnologie Française*, Vol. 32, n°3, 2002, pp. 393-404.
- BOZONNET J.-P., 1992, *Des monts et des mythes, l'imaginaire social de la montagne*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 296 p.
- BRAUDEL F. 1966, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen*. Paris : Armand Colin, 800 p.
- BRIFFAUD S., 1994, *Naissance d'un paysage. La montagne pyrénéenne à la croisée des regards – XVIe – XIXe siècles*. Toulouse : Université de Toulouse-Le Mirail, 621 p.
- BROU N., 1969, *Les montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIII^e siècle*. Paris : Bibliothèque nationale, 296 p.
- BROW C., « Le jour où l'Everest s'est écroulé », *National Geographic*, Novembre 2014, pp. 28 – 59.
- BROWER B., 1987, *Livestock and landscape : the Sherpa Pastoral System in Sagarmatha (Mt Everest) National Park, Nepal*. Berkeley : University of California, Thèse de doctorat non publiée, 432 p.
- BROWER B., 1991, *Sherpa of Khumbu : People, livestock and landscape*. Delhi : Oxford University Press, 202 p.
- BROWER B., « Environmental crisis in Nepal », *Environment reality and myths*, n° 486, February 2000. En ligne : <http://www.india-seminar.com/2000/486/486%20brower.htm#top>. Consulté le 16 novembre 2016.
- BRUNET R., FERRAS R., THERY H., 2005, *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*. Paris : La documentation française, 518 p.
- BRUSLE T., « What's New in The Gulf? New Technologies, Consumption and Display of Modernity Among Nepalese Workers in Qatar », *E-migrinter*, 2012, n° 8, pp. 59-73.
- BUYTAERT W., « Assessment of the Impacts of Climate Change on Mountain Hydrology : Development of a Methodology Through a Case Study in the Andes of Peru », *Mountain Research and Development*, Vol. 32, n° 3, 2012, pp. 385-386.
- BYERS, A., « An assessment of landscape change in the Khumbu region of Nepal using repeat photography. », *Mountain Research and Development*, Vol. 7, n°1, 1987, pp. 77–81.
- BYERS A., « Landscape change in the Sagarmatha (Mt.Everest) National Park, Nepal. », *Himalayan Research Bulletin*, Vol. 17, n°2, 1997, pp. 60–28.
- BYERS A., « Contemporary human impacts on alpine landscapes in the Sgarmatha (Mt. Everest) National Park. Khumbu. Nepal. », *Annals of the Association of American Geographers*, n°95, 2005, pp. 112-140.

Bibliographie

- BYERS A., « A comparative study of tourism impacts on Alpine Ecosystems in the Sagarmatha (Mt. Everest) National Park, Nepal and the Huascarán National Park, Peru » in HILL J., GALE T., 2009, *Environmental Sustainability Principles and Practice*. Abingdon-on-Thames : Routledge, pp. 51-71

C

- CAILLY L., « Capital spatial, stratégies résidentielles et processus d'individualisation », *Annales de géographie*, n° 654, 2007, pp. 169-187

- CAPRON M., « La responsabilité sociale d'entreprise », *L'encyclopédie du développement durable*, n°99, Juillet 2009, En ligne : https://s3.amazonaws.com/academia.edu.documents/25778580/pdf_n_99_capron.pdf?AWSAccessKeyId=AKIAIWOWYYGZ2Y53UL3A&Expires=1522495979&Signature=YAWVwNYE%2BuK1Fze3QMcgYt49ZLw%3D&response-content-disposition=inline%3B%20filename%3DLa_responsabilite_sociale_dentreprise.pdf. Consulté le 27 mai 2018.

- CERIANI G. « La circulation migratoire aujourd'hui : émergence d'un capital mobilitaire et d'une culture de la mobilité. Le cas des Marocains en Europe du Sud », in AUDEBERT C., MA MUNG E. (eds.), 2007, *Les Nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales*. Bilbao : Éditions de l'Université de Deusto, pp. 242 - 254

- CHILDS G., CRAIG S., BEALL C., BASNYAT B., « Depopulating the Himalayan Highlands : education and outmigration from ethnically Tibetan... », *Mountain Research and Development*. Vol. 34, n°2, May 2014, pp. 85 - 94

- COGLEY J., KARGEL J. S. KASER G., VAN DER VEEN C. J., « Tracking the source of glacier misinformation », *Science*, n°327, 2010, p. 522.

- COLE V., SINCLAIR J., « Measuring the ecological footprint of an Himalayan Tourist Center », *Mountain Research Development*, Vol. 22, n°2, 2002, pp. 132 – 141.

- COLLETIS G., PECQUEUR B., « Intégration des espaces et quasi-intégration des firmes : vers de nouvelles rencontres productives ? » in BELLET, M. COLLETIS G., LUNG Y., *Economies de proximités*, n°3, 1993, pp. 489-508.

- CORTES G., « Migrations, systèmes de mobilité, espaces de vie : à la recherche de modèles », *Espace géographique*, Tome 27, n°3, 1998, pp. 265 - 275

- CORTES G., 2000, *Partir pour rester. Survie et mutation de sociétés paysannes andines, Bolivie*. Paris : ORSTOM – IRD, 413 p.

- CROZIER M., FRIEDBERG E., 1977, *L'acteur et le système*, Paris : Editions du Seuil, 500 p.

- CRUZ R., HARASAWA H., LAL M., Wu W., in IPCC, 2014, *Climate change 2013 : The physical science basis. Working group I Contribution to the fifth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change*, Cambridge : Cambridge University Press, pp. 469-506,

D

Bibliographie

- DACONTO G., SHERPA L. N., « Applying Scenario Planning to Park and Tourism Management in Sagarmatha National Park, Khumbu, Nepal », *Mountain Research and Development*, n°30, 2010, pp. 103-112.
- DEBARBIEUX B., 1995, *Tourisme et montagne*. Paris : Economica, 112 p.
- DEBARBIEUX B., « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'espace géographique*, Vol. 24, n°2, 1995, pp. 97 – 112.
- DEPREST F., 1997, *Enquête sur le tourisme de masse : l'écologie face au territoire*. Paris : Belin, 207 p.
- DE LUCCA E., 2006, *Sur les traces de Nives*. Paris : Gallimard, 167 p.
- DENDOUNE N., 2010, *Un tocard sur le toit du monde*. Paris : J-C Lattès, 221 p.
- DERIOZ P., UPADHAYAYA P., LOIREAU M., BACHIMON P., LE NOAC'H J., LETANG M., « Émigration masculine et développement touristique en versant sud du massif des Annapurna (Népal) : les femmes à la manœuvre », *EchoGéo*, n°37, 2016. En ligne : <http://journals.openedition.org/echogeo/14724>. Consulté le 20 février 2016.
- DICKINSON M., 1998, *The death zone*. London : Arrow Books, 256 p.
- DOBREMEZ J-F., 1976, *Le Népal, écologie et biogéographie*. Paris : Editions du CNRS, 355 p.
- DROUIN-HANS A.- M., « Identité », *Le Télémaque*, Vol. 1, n° 29, 2006, pp. 17-26. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2006-1-page-17.htm>. Consulté le 27 mars 2018.
- DU M.Y., KAWASHIMA S. ? YONEMURA S., ZHANG X.Z., CHEN.SB. « Mutual influence between human activities and climate change in the tibetan plateau during recent years », *Global and Planetary Change*, n°41, 2004, pp. 241-249
- DUHAMEL P., SACAREAU I., 1998, *Le tourisme dans le monde*. Paris : Armand Colin, 224 p.

E

- EECKMAN J., 2017, Caractérisation des systèmes hydro-climatiques à l'échelle locale dans l'Himalaya népalais, Université de Montpellier : Thèse de doctorat non publiée, 200 p.
- ELLISALDE B., « Ressource », *Hypergeo*, 2014. En ligne : <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article124>, Consulté le 12 décembre 2016.
- EQUIPE MIT, 2002, *Tourismes : Tome 1, Lieux communs*. Paris : Belin, 319 p.
- EQUIPE MIT, 2005, *Tourismes : Tome 2, Moment de lieux*. Paris : Belin, 349 p.
- ERIKSSON M., JIANCHU X., SHRESTHA A.B., VAIDA R.A., NEPAL S., SANDSTROM K., 2009., *The changing Himalayas: impact of climate change on water resources and livelihoods in the greater Himalayas*, Kathmandu : ICIMOD, 28 p.

F

- FABER E., 1992, *Main basse sur la cité*. Paris : Hachette, 284 p.
- FABER E., 2011, *Chemins de traverse. Vivre l'économie autrement*. Paris : Albin Michel, 223 p.
- FABER E., « Ashoka talk # 4 », *Ashoka Change Makers Week 2014*, En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=Oq04NfisihE>. Consulté le 28 mai 2018.

- FIGARO (LE), « Le Népal va réduire le prix d'accès à l'Everest », *Le Figaro*, le 14 février 2014. En ligne : <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2014/02/14/97001-20140214FILWWW00180-le-nepal-va-reduire-le-prix-d-acces-a-l-everest.php>. Consulté le 3 novembre 2017.
- FISHER J., « Tourists and Sherpas », *Contributions to Nepalese studies*, Vol. 14, n°1, 1986, pp. 37-61
- FISHER J., 1990, *Sherpas : reflections on change in Himalayan Nepal*. Berkeley : University of California Press, 205 p.
- FISCHESSE B., 2009, *La vie de la montagne*. Paris : Editions de la Martinière, 350 p.
- FLORIDA R., 2003, *The rise of the creative class*. Los Angeles : Basic books, 464 p.
- FOUCAULT M., « Des espaces autres, hétérotopies. Conférence au cercle d'études architecturales », *Architecture, mouvement, continuité*, n°5, Octobre 1984, p. 46-49
- FOUQUET T., « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité : une dialectique actuelle du proche et du lointain », *Autrepart*, Vol. 1, n° 41, 2007, En ligne : <http://www.cairn.info/revue-autrepart-2007-1-page-83.htm>, Consulté le 5 mai 2017
- FRANCOIS H., HIRZAK M., SENIL N., « Territoire et patrimoine : la co-construction d'une dynamique et de ses ressources », *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, Vol. 5 (décembre), 2006, pp. 683-700. En ligne : URL : <http://www.cairn.info/revue-d-economie-regionale-et-urbaine-2006-5-page-683.htm>, Consulté le 6 septembre 2017
- FREEMAN R., 1984, *Strategic Management: A Stakeholder Approach*. Cambridge : Cambridge University Press, 292 p.
- FRIDMAN M., «The Social Responsibility of Business is to Increase its Profits», *The New York Times Magazine*, September 13, 1970. En ligne : https://erl.ucc.edu.gh/jspui/bitstream/123456789/2989/1/%5BWalther_Ch_Zimmerli%2C__Klaus_Richter%2C__Markus_Holz%28BookZZ.org%29.pdf#page=171 . Consulté le 27 mai 2018.
- FÜRER-HAIMENDORF (von) C., 1975, *Himalayan Traders : Life in Highland Nepal*. London : East-West Publications, 316 p.
- FÜRER-HAIMENDORF C., 1980, *The Sherpas transformed*. Springfield : Sterling, 174 p.

G

- GALLAND F., 2008, *L'eau, géopolitique, enjeux, stratégies*. Paris : CNRS Editions, 186 p.
- GARRAU M., LE GOFF A., « Différences et solidarités. À propos du parcours philosophique d'Iris Marion Young », *Cahiers du Genre*, Vol. 1, n° 46, 2009, pp. 199-219. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2009-1-page-199.html>. Consulté le 9 mars 2018.
- GARRARD R., 2008, *Landscape dynamics in Sagarmatha (Mount Everest) National Park, Nepal. Impacts on selected environmental services and adaptive capacities*. Bern : University of Bern, Thèse de doctorat non publiée, 360 p.
- GARRARD R., KOHLER T., PRICE M., SHERPA A. R., RAJA MAHARJAN G., « Land Use and Land Cover Change in Sagarmatha National Park, a World Heritage Site in the Himalayas of Eastern Nepal », *Mountain Research and Development*, Vol. 36, No. 3, August 2016, pp. 299-310
- GAULEJAC (de) V., ([1987], 2016, *La névrose de classe*. Paris : Payot, 361 p.
- GAY J.C., MONDOU V., 2017, *Tourisme et transport. Deux siècles d'interactions*. Paris : Bréal, 255 p.

Bibliographie

- GELLNER D. « Not if but how », *The Kathmandu Post*, May 2nd, 2011, pp. 6
- GEORGESCU-ROEGEN N., ([1971] 2006), *La décroissance : entropie, écologie, économie*. Paris : Ellébore-Sang de la Terre, 302 p.
- GIUST-DESPRAIRIES F., 2009, *L'imaginaire collectif*. Toulouse : ERES, 256 p.
- GÖTZ J., WEIDINGER J.T., KRAXBERGER S., HENNECKE A.-L., BUCKEL J., ADHIKARI B.R. « Geomorphologic and Hydrogeologic Characteristics of Populated Rockslide Deposits (Sagarmatha National Park, Khumbu Himal, Nepal), *Journal of Water Resource and Protection*, n°7, 2015, pp. 1038-1048.
- GOEURY D., « L'enclavement, une contrainte nationale devenue une opportunité mondiale ? », *Méditerranée*, n° 116, 2011, pp.105-112.
- GOUY-GILBERT C., JAKOB M., DALMASSO A, (eds), 2011, *Alpes électriques, paysages de la Houille Blanche*. Renage : Dire l'entreprise, 150 p.
- GRABLI G., 2017, *A la conquête de l'Everest*, TF1 - Grand Reportage, 52'. En ligne : <http://www.tf1.fr/tf1/grands-reportages/videos/grands-reportages-5-mars-2017-a-conquete-de-l-everest.html>, Visionné le 9 mars 2017.
- GRAU R., AIDE M., « Are rural – urban migration and sustainable development compatible in mountain systems ? », *Mountain Research and Development*, Vol. 27, n°2, May 2007, pp. 119 – 123. En ligne : <http://www.bioone.org/doi/pdf/10.1659/mrd.0906>. Consulté le 18 février 2018.
- GRELAUD B., CHAVY J., « Camp de base de l'Everest : l'Himalaya en majesté », *Grands Reportages*, n° 483, Janvier, 2017, pp. 37 - 43
- GROBEL P. « Aujourd'hui plus de la moitié des opérateurs sur l'Everest sont népalais », *Le Dauphiné Libéré*, 12 février 2016, 32 p.
- GURUNG H., 2005, *Nepal, Atlas et Statistics*. Patan : Himal Books, 214 p.
- GURUNG Y. B. « Social demography of Nepal : evidences from population and housing census », CENTRAL BUREAU OF STATISTICS, 2014, *Population monograph of Nepal*, Kathmandu : Government of Nepal, pp. 211 - 234

H

- HARDIN G., « The tragedy of the Commons », *Science*, n° 162, 1968, p. 1243-1248.
- HERMANS H., KEMPEN H. « Moving cultures: The perilous problems of cultural dichotomies in a globalizing society. », *American Psychologist*, n° 53, 1998, pp. 1111–1120.
- HILLARY E., ([1955] 2003), *High adventure*. New York : Oxford University Press, 245 p.
- HILLARY E., 1982, « Preserving a Mountain Heritage », *National Geographic*, Vol. 6, n° 161, pp. 696-702
- HILLARY E., 1999, *View from the summit*. Burley : Corgi Books, 382 p.
- HIMALAYA AIRLINES, 2017, *About us*. En ligne : www.himalaya-airlines.com/article/about-us. Consulté le 10 août 2017
- HIMALAYAN TRUST, 2016, *The impact of water in Lukla*, En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=UXeXJO4Hids>. Consulté le 21 décembre 2017.
- HINRICHSSEN D. *et al.*, « Saving Sagarmatha », *Ambio*, Vol. 12, n°3-4, 1983, p. 203-205

Bibliographie

- HOYAUX A.-F., 2016, *Pour une approche constitutiviste de l'habitant en géographie culturelle* » Université Bordeaux Montaigne : Thèse d'habilitation à diriger des recherches non publiée. En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01335207/document>. Consulté le 16 janvier 2018.
- HUNT J., 1954, *Victoire sur l'Everest*. Grenoble : Arthaud, 400 p.
- HUNTINGTON S., 1997, *The Clash of civilizations and the remaking of world order*, New York City : Simon & Schuster, 368 p.

I

- INTERNATIONAL ENERGY AGENCY, 2017, *France : balances for 2014*, En ligne : <http://www.iea.org/statistics/statisticssearch/report/?year=2014&country=FRANCE&product=Balances>, Consulté le 28 septembre 2017.
- IPCC, 2007, *Climate Change 2007: Impacts, Adaptation and Vulnerability. Contribution of Working Group II to the Fourth Assessment*. Cambridge : Cambridge University Press, 987 p.
- IPCC, 2014, *Climate change 2013 : The physical science basis. Working group I Contribution to the fifth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change*. Cambridge : Cambridge University Press, 1552 p.
- IVES J. D., MESSERLI B., 1989, *The Himalayan Dilemma*. London : Routledge, 295 p.
- IVES J.D., « Himalayan misconceptions and distortions: What are the facts? » in *Himalayan Journal of Science*, Vol. 3, issue 5, January-June 2005, En ligne : www.nepjol.info/index.php/HJS/article/download/457/447, Consulté le 16 mars 2017.

J

- JACQUEMET E, 2015. « De la fabrique des héros à la fabrique du territoire, le cas du Solukhumbu dans la région de l'Everest, Népal », *Colloque Doc'Géo - JG13 « Héros, mythes et espaces. Quelle place du héros dans la construction des territoires ?* », 15 octobre 2015, Université Bordeaux Montaigne, Pessac, En ligne : <https://docgeo.hypotheses.org/347>. Consulté le 8 septembre 2016.
- JACQUEMET E., FAULON M., « Le Khumbu : une hétérotopie globale », *Mappemonde*, n°117, 2016, En ligne : <http://mappemonde.mgm.fr/num45/mois/moi15101.html>. Consulté le 7 septembre 2017.
- JACQUEMET E., SACAREAU I., 2016, « L'avion, la route et le trekkeur : accessibilité et développement touristique dans l'Himalaya du Népal », *Géotransport*, n°7, Juillet 2016, En ligne : http://www.cnfg.fr/Transport/images/stories/Revue/ no7/pp_23- 42_avion_la_route_trekkeur.pdf. Consulté le 8 septembre 2017.
- JOLLY P., « Pour Jamling Norgay, "l'Everest n'est pas un terrain de jeu" » *Le Monde*, le 26 mai 2003. En ligne : http://dufresne.bruno.free.fr/Everest/acclimatation/everest_pas_terrain_jeu.htm. Consulté le 9 mars 2018.
- JOSHI, D. P. « The Climate of Namche Bazar: A Bioclimatic Analysis. » *Mountain Research and Development* », Vol. 2, n° 4, Novembre 1982, pp. 399-403.
- JOUTY S., ODIER H., 2009, *Dictionnaire de la montagne*. Grenoble : Arthaud, 720 p.

- JULLIEN F., 2016, *Il n'y a pas d'identité culturelle*. Paris : Erne, 104 p.

K

- KANT E., ([1795] 2013), *Vers la paix perpétuelle*, Paris : Hatier, 160 p.

- KARAN P.P., MATHER C., 1985, « Tourism and Environment in the Mount Everest Region », *Geographical Review*, n°75, January 1985, pp. 93-95

- KERGOAT M., 2007, *Histoire politique du Népal*. Paris : Karthala, 315 p.

- KHADKA N. S., « Everest Sherpa in glacial lake study warning », *BBC News*, 12 septembre 2012. En ligne : <http://www.bbc.com/news/science-environment-19569256>, Consulté le 12 décembre 2016.

- KHATIWADA P.P. «International migration and citizenship in Nepal » in CENTRAL BUREAU OF STATISTICS, 2014, *National Population and Housing Census 2011, Kathmandu*, En ligne : http://cbs.gov.np/image/data/Population/VDC-Municipality%20in%20detail/27%20Kathmandu_VDCLevelReport.pdf. Consulté le 1^{er} mars, 2018.

- KHEK LEE F., « Hotels as site of power : tourism, status, and politics in Nepal Himalaya », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, Vol. 13, n°3, Septembre 2007, pp. 721 - 738

- KNAFOU R., « L'invention du lieu touristique : la passation d'un contrat et le surgissement simultané d'un nouveau territoire. », *Revue de géographie alpine*, Vol. 79, n°4, 1991, pp. 11-19

- KNAFOU R., 1998, *La planète nomade*, Paris : Belin, 254 p.

- KOLLMAIR M., HOERMANN B., *Labour migration in the Hindu Kush – Himalayas – A core livelihood strategy*. Kathmandu : ICIMOD, 4 p. En ligne : http://lib.icimod.org/record/26470/files/attachment_594.pdf. Consulté le 18 février 2018.

- KULKARNI A., PATWARDHAN S., KUMAR K. K., ASHOK K., KRISHNA R., « Projected climate change in the Hindu Kush–Himalayan region by using the high-resolution regional climate model PRECIS », *Mountain Research and Development*, Vol. 33, n° 2, 2013, pp. 142–151.

- KUNWAR R., 1989, *Fire of Himal*. Delhi : Nirala Series, 314 p.

L

- LADWEIN R., « L'expérience de consommation, la mise en récit de soi et la construction identitaire : le cas du trekking », *Management & Avenir*, n° 5, 2005, pp. 105-118, En ligne : <http://www.cairn.info/revue-management-et-avenir-2005-3-page-105.html>, Consulté le 27 mai 2017.

- LAJARGE R., PECQUEUR B., 2011, *Ressources territoriales : politiques publiques et gouvernance au service d'un développement territorial générant ses propres ressources*. Grenoble : Projet Ressterr Rhône-Alpes, Série Les 4 pages PSDR3, 4 p. En ligne : http://www.reseaurural.fr/files/ressterr_4_pages_2011.pdf, Consulté le 5 septembre 2017.

- LAMBELET A., 2014, *La philanthropie*. Paris : Presses de Sciences Po, 120 p.

- LANDEL P-A., GAGNOL L., OIRY-VARACCA M., « Ressources territoriales et destinations touristiques : des couples en devenir ? », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, Vol. 10, n°1, 2014, En ligne : <http://rga.revues.org/2326> ; DOI : 10.4000/rga.2326. Consulté le 13 août 2014.

- LAPOMPE-PAIRONNE L., 2008, *Tourisme de masse et tourisme alternatif: une approche géographique du tourisme par les pratiques : l'exemple de la randonnée en Languedoc-Roussillon*. Nice : Université de Nice-Sophia-Antipolis, Thèse de doctorat de géographie non publiée, 384 p.
- LAZZAROTTI O., « Habiter, aperçus d'une science géographique », *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 50, n°139, avril 2006, pp. 85 - 102
- LUCAS P., *et al.*, 1974, *Report of the New Zeland Mission on Sagarmatha (Mount Everest) National Park*, Wellington : Ministry of Foreign Affairs, 67 p.
- LUGER K., 2000, *Kids of Khumbu. Sherpa Youth on the modernity trail*. Kathmandu : Mandala Book Point, 128 p.
- LUSSAULT M., 2009, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris : Grasset, 221 p.

M

- MAILLARD F. « La vacance dans la pratique photographique comme source de création : étude de quelques photographes voyageurs (Bernard Plossu, Raymond Depardon, Pierre Verger) », *Les chantiers de la création*, n°4, 2011. En ligne : URL : <http://cc.revues.org/35>. Consulté le 21 septembre 2017.
- MALRAUX A., « Hommage à la Grèce. Discours prononcé à Athènes le 28 mai 1959 », *Assemblée nationale*. En ligne : http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/andre-malraux/discours_politique_culture/hommage_grece.asp. Consulté le 26 juillet 2017.
- MARCH K., « Of people and nak: the management and meaning of high altitude herding among contemporary Solu Sherpa. », *Contributions to Nepalese Studies*, Vol. 4, n°2, 1977, pp. 83 - 97
- MC DOWELL G., FORD J. D., LEHNER B., BERRANG-FORD L., SHERPA A., « Climate-related hydrological change and human vulnerability in remote mountain regions: a case study from Khumbu », *Regional Environmental Change*, Vol. 13, 2013, pp. 299-310. En ligne : <http://link.springer.com/article/10.1007%2Fs10113-012-0333-2>. Consulté le 28 février 2016.
- MC GOEY L., 2015, *No such thing as a free gift: the Gates foundation and the price of philanthropy*. New York : Verso, 304 p.
- MC WILLIAMS A., SIEGEL D., WRIGHT P., « Corporate Social Responsibility : international perspectives. », *Renssealer Working papers in Economics*. Vol. 604, 2006, En ligne : <http://www.economics.rpi.edu/workingpapers/rpi0604.pdf>. Consulté le 14 août 2017.
- MESSERLI B., VIVIROLI D., WEINGARTNER R. « Mountains of the world : vulnerable water towers for the 21st century. », *Ambio*, Special numero, n°13, November 2004, pp. 29 – 34.
- MILLER P. « Everest climber : Sherpas tried to kill me », *National Geographic*, May 3, 2013. En ligne : <https://news.nationalgeographic.com/news/2013/13/130502-mount-everest-fight-simone-moro-interview-sherpas/>. Consulté le 30 septembre 2016.
- MODICA G., 2013, *Everest. Les conquérants – 1852-1953*. Chamonix : Editions Guérin, 430 p.
- MOLINER P., GUIMELLI C., 2015, *Les représentations sociales. Fondements historiques et développements récents*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 144 p.
- MU Y., NEPAL S., « High Mountain Adventure Tourism: Trekkers' Perceptions of Risk and Death in Mt. Everest Region, Nepal, *Asia Pacific Journal of Tourism Research* », *Asia Pacific Journal of tourism*

research, July 15th 2015, En ligne : <http://dx.doi.org/10.1080/10941665.2015.1062787>. Consulté le 17 juillet 2016.

- MULLER A., 2016, *Gestion des animaux de bât et des systèmes fourragers dans une aire de montagne touristique et protégée. Le cas de la vallée du Pharak, Népal*. Cergy : ISTOM, Mémoire de Master non publié, 139 p.

- MURRA J., « El control vertical de un maximo de pisos ecologicos en la economia de las sociedades andinas », *Formaciones economicas y politicas del mundo andino*, 1975, Lima : Instituto de Estudios peruanos, pp. 59 – 115

N

- NEPAL S.R., KOLHER T., BANZHAF B.R., 2002, *Great Himalaya, Tourism and the dynamics of Change in Nepal*, Zurich : Swiss Foundation for Alpine Research, 92 p.

- NEPAL S., « Tourism and remote mountain settlements : spatial and temporal development of tourist infrastructure in the Mt Everest Region, Nepal », *Tourism Geographies*, Vol. 7, n°2, May 2005, pp. 205 – 226.

- NEPAL S. « Irish pubs and dream cafes: tourism, tradition and modernity in Nepal's Khumbu (Everest) region. », *Tourism recreation Research*, Vol. 40, n°2, 2015, pp. 248 - 261

- NEPAL S., « Tourism and change in Nepal's Mt. Everest region », in RICHINS H, HULL H. S., 2016, *Mountain tourism : experiences communities, environments and sustainable futures*, Waterloo : University of Waterloo, pp. 270 – 280.

- NEW M., LISTER D., HULME M., MAKIN I., 2002, « A high-resolution data set of surface climate over global land areas », *Climate Research*, n°21, pp. 1- 25

- NYAUPANE G., LEW A.A., TATSUGAWA K., « Perceptions of trekking tourism and social and environmental change in Nepal's Himalayas. », *Tourism Geographies*, Vol. 16, n°3, 2014, pp : 415-437.

O

- OBADIA L., « Festivités religieuses, publiques et discrètes : mondialisation, tourisme, et mimesis chez les Sherpas du Nord Népal », *Anthropologie et Sociétés*, Vol. 34, n° 2, 2010, p. 177-197.

- OCDE, « Annexe E. Visite sur le terrain au Népal », *Revue de l'OCDE sur le développement*, Vol. 4, n°8, 2007, pp. 125 – 138.

- OKAHASHI H., « Development of mountain village studies in postwar Japan : depopulation, peripheralization and village renaissance », *Geographical review of Japan*, Vol. 69, n° 1, 1996, pp. 60

– 69. En ligne : https://www.researchgate.net/publication/289470450_Development_of_mountain_village_studies_in_postwar_Japan_Depopulation_peripheralization_and_village_renaissance. Consulté le 18 février 2018.

- OSTROM E., 2010, *Gouvernance des biens communs. Pour une nouvelle approche des ressources naturelles*. Bruxelles : Éditions de Boeck supérieur, 301 p.

- OPPITZ M., 1968, *Geschichte und sozialordnung der Sherpa*, Innsbruck-München : Universitätsverlag Wagner G.M.B.H, 170 p.
- ORSENNA E., 2010, *L'avenir de l'eau. Petit précis de mondialisation II*. Paris : Fayard, 480 p.
- ORTNER S., 1978, *Sherpas Through Their Rituals*. Cambridge : Cambridge University Press, 208 p.

P

- PACCARD P., 2010, *Gestion durable de l'eau en montagne : le cas de la production de neige en stations de sports d'hiver*. Chambéry : Université de Savoie : Thèse de doctorat de géographie non publiée, 482 p.
- PALMIERI R., « Cattle Hybrids among the Sherpa of Nepal », *Journal of Cultural Geography*, Vol. 7, 1987, pp. 89-100.
- PARRADO N., 2007, *Miracle dans les Andes*. Paris : Grasset, 352 p.
- PAUL R., « The Sherpas Temple as a Model of the Psyche », *American Ethnologist*, n°3, 1976, p. 131-146
- PAWSON I., STANDFORD D., ADAMS V., « Effects of modernization on the Khumbu region of Nepal changes in population structure, 1970 – 1982 », *Mountain Research and Development*, Vol. 4, n°1, 1984, pp. 73 – 81.
- PECQUEUR B., ZIMMERMANN J.B. (eds.), 2004, *Economie de Proximités*. Paris : Hermès 264 p.
- PECQUEUR B., GUMUCHIAN H., 2007, *La ressource territoriale*. Paris : Anthropos, 254 p.
- PEEDOM J., 2015, *Sherpas*, Film-documentaire, 90 mn.
- PERON F. « Les identités nouvelles sont arrivées » in KNAFOU R., 1998, *La planète nomade*, Paris : Belin, pp. 198 - 208
- PERRET J., 1992, *Le Développement touristique local. Les stations de sports d'hiver*, Grenoble : Université Pierre-Mendès-France de Grenoble, Thèse de doctorat en économie du développement, non publiée , 337 p.
- PIFFETEAU M., 2014, *Etude des changements de pratiques des pasteurs dans le Solukhumbu au Népal en relation avec le tourisme et le changement climatique*, Grenoble : Université Joseph Fourier, Mémoire de Master en géographie non publié, 102 p.
- POIZAT, J. « Assumer l'humanité, Hannah Arendt : la responsabilité face à la pluralité de Gêrôme Truc. », *Le Philosophoire*, Vol. 31, N°1, pp. 177-188.
- POKHEREL R., 2015, « Nepal shaken, but not broken after April 25 », *The Himalayan Times*, December 31, 2015, p.2
- POKHEREL R., « Sherpas rescue Slovakian climbers from Everest avalanche » *The Himalayan Times*, May 11, 2016. En ligne : <https://thehimalayantimes.com/nepal/sherpas-rescue-slovakian-climbers-everest-avalanche/>. Consulté le 9 mars 2018.
- PUSCHIASIS O., 2015, *Des enjeux planétaires aux perceptions locales du changement climatique : pratiques et discours au fil de l'eau chez les Sherpa du Khumbu (région de l'Everest, Népal)*, Nanterre : Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Thèse de géographie non publiée, 424 p.
- PYAKURYAL B., 2013, *Nepal's development tragedy. Threats and possibilities*. Kathmandu : Fineprint books, 339 p.

Q

- QUEROUIL – BRUNEEL M., 2017, « Marcher enfin la tête haute », *Géo*, Avril-Mai, pp. 130 - 140

R

- RACHBAUER D., 2001, *Energy from the top of the world*. Salzburg : Eco Himal, 60 p.
- RAFFESTIN C., 1980, *Pour une géographie du pouvoir*. Paris : Lexis Nexis, 250 p.
- RAKOTO - RAMIARANTSOA H., 1995, *Regards ou «c'est en écartant les feuilles que l'on trouve les racines»*, Paris : Université Paris X Nanterre : Mémoire de HDR non publié, 161 p.
- RASPAUD M., 2003, *L'aventure himalayenne*. Grenoble : PUG, 211 p.
- RASPAUD M., HALLE J. «The Transformations of Values and Aspirations by adventure Tourism in Nepal: example through the figures of three Sherpa », *Tourismo en analise*, Vol. 25, n°2, Août 2014, pp. 373 – 390
- RASPAUD M., « Innovation et standardisation d'une destination du tourisme sportif d'aventure de haute altitude dans le cadre de la concurrence internationale : l'exemple du Cerro Aconcagua (6959m, Argentine). », *La Montagne territoire d'innovation*. Grenoble. 12-13 janvier 2017. En ligne : <http://www.labexitem.fr/projet/colloque-international-la-montagne-territoire-dinnovation>. halshs-01493955. Consulté le 7 juillet 2017.
- RAWLS J., ([1971] 2009), *Théorie de la justice*. Paris : Points, 672 p.
- RECLUS E., 1883, *Nouvelle géographie universelle la terre et les hommes. VIII L'Inde et l'Indochine*, Paris : Hachette, 975 p.
- REES W., «Revisiting carrying capacity: area-based indicators of sustainability», *Population and Environment: A Journal of Interdisciplinary Studies*, Vol. 17, 1996, pp. 195 – 215
- REICH R., 1993, *L'économie mondialisée*. Malakoff : Dunod, 336 p.
- REGMI M. C., 1987, *An Economic History of Nepal (1846-1901)*. Varanashi : Nath Publishing House, 284 p.
- RETAILLE D., « Concepts du nomadisme et nomadisation des concepts » in KNAFOU R., 1998, *La planète nomade*, Paris : Belin, pp. 37 - 58
- RIEFFEL R., 1982, *Le Népal*. Paris : PUF, 127
- RIPOLL F., VESCHAMBRES V., « Introduction », *Norois*, Vol. 195, n°2, 2005. En ligne : URL : <http://journals.openedition.org/norois/477>, Consulté le 15 mai 2018.
- ROBERT (Le), 2001, *Le Grand Robert de la langue française*, Paris : Dictionnaires le Robert, Tome 5, pp.2035-2036
- ROGERS P, AITCHISON J., 1998, *Towards sustainable tourism in the Everest Region of Nepal*, Kathmandu : IUCN, 108 p.
- ROUSSEAU P., « "Quand s'entrouvre et chancelle cette terre qui nous porte..." Sur quelques représentations mythiques et usages poétiques du tremblement de terre », *Atalante*, n°1, Automne 2014, pp. 81 - 110

- RUSS-RAMSAY C., KEISER A., 2003, *Sir Edmond Hillary and the people of Everest*. Kansas City : Andrews Mc Meel Publishing, 174 p.

S

- SACAREAU I., 1997, *Porteurs de l'Himalaya, le trekking au Népal*. Paris, Belin, 270 p.

- SACAREAU I., 2003, *La montagne. Une approche géographique*. Paris : Belin, 288 p.

- SACAREAU I., 2010, « Quand la nature déplace les hommes : marcher dans l'Himalaya, imaginaires et pratiques », *Quand la nature déplace les hommes, séminaire de recherches interdisciplinaires*, Paris, UMR8185 ENeC, Juin, 2010, 11 p. En ligne : https://www.researchgate.net/publication/276918632_Quand_la_nature_deplace_les_hommes_Marcher_dans_l%27Himalaya_imaginaires_et_pratiques, Consulté le 13 mars 2015

- SACAREAU I., « À l'école du tourisme : l'interaction touristes/sociétés locales dans la pratique du trekking au Népal, médiations et apprentissages réciproques » in BROUGERE B., FABBIONAO G. (eds), *Tourisme et apprentissages, Actes du colloque de Villetaneuse (16-17 mai 2011)*, Villetaneuse, EXPERICE – Université Paris 13, En ligne, mis en ligne le 02 février 2012. URL : <http://www.univ-paris13.fr/experice/actes-coll01/sacareau/>, Consulté le 10 août 2015

- SACHERER J., « Sherpas of the Rolwaling valley: Human adaptation to a harsh mountain environment », *Objets et Mondes*, Vol. 4, 1975, pp. 317 - 324

- SAMUEL G. B., « Religion in Tibetan Society - A New Approach, Part One: A Structural Model » *Digital Himalaya Journal*, 1978, En ligne : <http://www.dspace.cam.ac.uk/handle/1810/227258>, Consulté le 14 mars 2017

- SAVEAN M., 2014, *Modélisation hydrologique distribuée et perception de la variabilité hydro-climatique par la population locale sur le bassin versant de la DudhKoshi, Népal*, Montpellier : Université Montpellier 2 : Thèse non publiée, 329 p.

- SAVEAN M., DELCLAUX F., CHEVALLIER P., WAGNON P., GONGA-SAHOLIARILIVIA N., SHARMA R., NEPPEL L., ARNAUD Y., « Water budget on the Dudh Koshi River (Nepal) : Uncertainties on precipitation », *Journal of hydrology*, 2015, En ligne : <http://dx.doi.org/10.1016/j.jhydrol.2015.10.040>, Consulté le 3 septembre 2017.

- SAWER *et al.*, « Nepal trekking disaster: Britons still 'missing' after severe snow storm », *The Telegraph*, 18 octobre 2014, En ligne : <http://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/asia/nepal/11171247/Nepal-trekking-disaster-Britons-still-missing-after-severe-snow-storm.html>, Consulté le 26 août 2015

- SCHAFFER G., « The most successful Female Everest Climber of all the time is a housekeeper in Hartford, Connecticut », *Outside*, 10 mai 2016. En ligne : <https://www.outsideonline.com/2078361/most-successful-female-everest-climber-all-time-housekeeper-hartford-connecticut>. Consulté le 8 février 2016.

- SEDAI R. C., « Tourist accomodation facilities in the major touristic areas of Nepal », *Nepal Tourism and Development Review*. Vol.1, n°1, 2011, pp. 102-123

- SEN A., 2003, *Un nouveau modèle économique, développement, justice, liberté*, Paris : Odile Jacob, Paris, 480 p.

- SENN F., THAPA, H., ONEGGER O., 2009, *Sherpas, les vrais héros de l'Everest. L'approche [1/3]*, RTS, 52 min. En ligne : <http://www.rts.ch/docs/ch/1073805-sherpas-les-vrais-heros-de-l-everest-l-approche-1-3.html>. Consulté le 7 juin 2014.
- SHARMA S. M. « Democracy and the demographic shift », *Nepali Times*, November 26th 2015, n°783, En ligne : <http://nepalitimes.com/article/nation/Nepals-changing-demography-is-having-profound-impact-on-politics,2693>. Consulté le 26 avril 2016.
- SHERPA ADVENTURE GEAR, 2017, *A modern brand, an ancient wisdom*. En ligne : <https://www.sherpaadventuregear.com/pages/we-are-sherpa>. Consulté le 16 août 2017.
- SHERPA L. N., 2008, *Through a Sherpa windows*. Kathmandu : Vajra publications, 210 p.
- SHERPA L., BAJRACHARYA B., 2009, *View of a high place : natural and cultural landscape of Sagarmatha National Park*. Kathmandu : ICIMOD, 63 p.
- SHERPA M.N., 1985, *Conservation for survival: a conservation strategy for resource self-sufficiency in the Khumbu region of Nepal*. Winnipeg : University of Manitoba : Mémoire de Master non publié, 175 p.
- SHERPA M.N., 2013, *Conservation Governance and Management of Sagarmatha (Mt.Everest) National Park, Buffer Zone, and Buffer Zone Community Forest User Groups in Pharak, Nepal*, Amherst : University of Massachussets, Thèse de doctorat non publiée, 402 p.
- SHERPA Y. D., KAYASTHA R., B., « A study of livestock management patterns in Sagarmatha national park, Khumbu region : trends as affected by socioeconomic factors and climate change », *Kathmandu University Journal of Science Engineering and Technology*, Vol. 5, n°2, September 2009, pp. 110 – 120.
- SHRESTHA S. «Speaking truth to power », *Nepal Times*, 9 – 15 December, 2016, n° 836, En ligne :<http://nepalitimes.com/article/nation/corruption-in-electricity-industry-of-Nepal,3408>. Consulté le 11 décembre 2017
- SIGAYRET H., 1996, *Journal d'un sahib au Népal*. Grenoble : Glénat, 333 p.
- SIGAYRET H., 2016, *Sherpasig*. Editions Paulsen : Chamonix, 459 p.
- SMADJA J., 2003, *Histoire et devenir des paysages en Himalaya*. Paris : CNRS Editions Editions, 646 p.
- SMADJA J. et al., « Changement climatique et ressource en eau en Himalaya », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, Vol. 103, n°2, 2015. En ligne : <http://rga.revues.org/2850>, Consulté le 25 février 2016.
- SPOON J., SHERPA L. N., « Beyul Khumbu : the Sherpa and Sagarmatha (Mount Everest) National Park and Buffer Zone, Nepal » in MALLARCH J.-M. (Ed.), 2008, *Protected Landscapes and cultural and Spiritual Values*. Gland : IUCN, pp. 68-78
- SPOON J., « Tourism, Persistence, and Change: Khumbu Sherpa Spirituality in Sagarmatha (Mount Everest) National Park and Buffer Zone, Nepal. », *Journal of Ecological Anthropology*. Vol. 15, n° 1, 2011, pp. 41-57
- STEVENS S., 1996, *Claiming the high ground. Sherpas, subsistence, and environmental change in the highest Himalaya*. Delhi : Motilal Banarsidass Publishers, 537 p.
- STEVENS S., 2008, *The Mount Everest Region as an ICCA: Sherpa Conservation Stewardship of the Khumbu Sacred Valley, Sagarmatha (Chomolungma/Mt. Everest) National Park and Buffer Zone*.

- Gland : IUCN. En ligne : http://cmsdata.iucn.org/downloads/mount_everest_nepal_report_icca_grassroots_discussions.pdf.
- STOCK M. «Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? », *Espacestems.net*. Travaux. 25 mai 2005. En ligne : <https://www.espacestems.net/articles/societes-individus-mobiles/>. Consulté le 17 avril 2018.
- SUWAL B.R. « International migration and citizenship in Nepal » in CENTRAL BUREAU OF STATISTICS, 2014, *Population monograph of Nepal*, Kathmandu : Government of Nepal, pp. 241 – 276.

T

- TAYLOR G., « Tony Freake obituary » in *The Guardian*, February 7, 2010, En ligne : <https://www.theguardian.com/theguardian/2010/feb/07/tony-freake-obituary>. Consulté le 27 décembre 2017.
- TERRES OUBLIEES, 2017, *L'Everest autrement*, En ligne : https://www.terresouliees.com/voyages/carnet/3127/asia_voyage_nepal_trek_randonnee_recontres_et_cultures_du_monde_l_everest_autrement#description. Consulté le 7 décembre 2017.
- THAMSERKU TREKKING, 2017, *Guardians of the Himalaya*. En ligne : <http://www.thamserkutrekking.com/responsible-tourism.html>. Consulté le 15 août 2017
- THOMSON A., 2015, *Evaluation of Himalayan Trust Lukla Drinking Water Project in the Khumbu, Nepal*. Lukla : Himalayan Trust, 21 p. En ligne : <http://himalayantrust.org/wp-content/uploads/2016/04/2015-Evaluation-HT-Lukla-Water-Project.pdf>. Consulté le 21 décembre 2017.
- TOFFIN G. « Le Népal fête sa constitution, sous la pression de l'Inde », *Asialyst*, 30 septembre 2015. En ligne : <https://asialyst.com/fr/2015/09/30/le-nepal-fete-sa-constitution-sous-la-pression-de-linde/>. Consulté le 26 février 2016.
- TOURAINE A. « Globalisation et sociétés locales » in KNAFOU R., 1998, *La planète nomade*, Paris : Belin, pp. 15 - 26
- TURNER L., ASH J., 1975, *The golden hordes – International tourism and the pleasure periphery*. London : Constable and C°, 319 p.
- TURQUIN O., « Stratégies économiques et développement local : vers une "responsabilité territoriale" des entreprises valorisant les ressources montagnardes ? », *Colloque, La relation ville-montagne : un éco-système équitable ?* Grenoble : Labex ITEM, le 6 novembre 2015. En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/medihal-01216393>. Consulté le 27 mai 2018.

U

- UPRETI B. R., 2002, *Management of social and natural resource conflict in Nepal*. Delhi : Adroit Publishers, 371 p.

V

Bibliographie

- VIAZZO P. P., 1989, *Upland communities. Environment, population and social structure in the Alps since the sixteenth century*. Melbourne : Cambridge University Press, 324 p.
- VERNANT J.-P., 2004, *La Traversée des frontières*. Paris : Le seuil, 208 p.

W

- WACKERNAGEL M., MCINTOSH J., REES W., WOLLARD R., 1993, *How Big is Our Ecological Footprint? A Handbook for Estimating a Community's Appropriated Carrying Capacity*. Vancouver : School of Regional and Community Planning, University of British Columbia, 109 p.
- WAGNON P., VINCENT C., ARNAUD Y., BERTHIER E., VUILLERMOZ E., et al., « Seasonal and annual mass balances of Mera and Pokalde glaciers (Nepal Himalaya) since 2007 », *The Cryosphere*, 2014, n°7, 1769-1786

Y

- YALE UNIVERSITY, 2013, *AlarkSaxena on Tourism in the Sagarmatha National Park, Nepal*. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=A0dISCFpCe0>. Consulté le 11 décembre 2017.
- YETI WORLD, 2017, *Yeti World's group of companies*. En ligne : yetiworld.com.np/about. Consulté le 1^{er} août 2017

Données d'organismes

- 8000ERS, 2015, *The site for all information about the mountains above 8000 metres and for many mountains below!*, En ligne. URL : <http://www.8000ers.com/cms/>, Consulté le 15 juillet 2015

B

- BANQUE MONDIALE, 2018, *The World Bank data, Nepal*. <https://data.worldbank.org/country/Nepal>. Consulté le 26 février 2018.

C

- CENTRAL BUREAU OF STATISTICS, 2002, *National Population Census 2001*, En ligne : [http://cbs.gov.np/nada/index.php/catalog#r=1484900905938&collection=&country=&dtype=&from=1952&page=1&ps=&sid=&sk=&sort by=nation&sort order=asc&to=2015&topic=&view=s&vk=ethnicity](http://cbs.gov.np/nada/index.php/catalog#r=1484900905938&collection=&country=&dtype=&from=1952&page=1&ps=&sid=&sk=&sort%20by=nation&sort%20order=asc&to=2015&topic=&view=s&vk=ethnicity). Consulté le 17 septembre 2015
- CENTRAL BUREAU OF STATISTICS, 2012, *Poverty in Nepal, 2010-2011*. En ligne : <http://cbs.gov.np/image/data/Surveys/poverty%20in%20Nepal%202010-11/CBS%20view%20on%20poverty%20in%20Nepal.pdf>. Consulté le 17 septembre 2015
- CENTRAL BUREAU OF STATISTICS, 2012, *National population and census 2011 (national report)*. Vol. n°1, Kathmandu : Government of Nepal, 211 p.
- CENTRAL BUREAU OF STATISTICS, 2014, *National Population and Housing Census 2011, Solukhumbu*, Kathmandu, En ligne : http://cbs.gov.np/image/data/Population/VDC-Municipality%20in%20detail/11%20Solukhumbu_VDCLevelReport.pdf. Consulté le 17 décembre 2016
- CENTRAL BUREAU OF STATISTICS (c), 2014, *National Population and Housing Census 2011, Kathmandu*, En ligne : http://cbs.gov.np/image/data/Population/VDC-Municipality%20in%20detail/27%20Kathmandu_VDCLevelReport.pdf. Consulté le 1^{er} mars, 2018.
- CENTRAL BUREAU OF STATISTICS, UNITED NATIONS FOR DEVELOPMENT PROGRAMM, 2016, *Annual household survey 2015/2016*, Kathmandu : Government of Nepal, 39 p.

D

- DESTINATION TREK, 2014, *Le comparateur spécialiste du trek et du voyage d'aventure*, En ligne : <http://www.trekmag.com/destination-trek>. Consulté le 7 juillet 2014.

H

- HIMALAYAN DATA BASE (THE), 2018, *The expeditions archive of Elizabeth Hawley*. En ligne : <http://himalayandatabase.com>, Consulté le 30 janvier 2018.

M

- MINISTRY OF CULTURE, TOURISME AND CIVIL AVIATION, 2015, *Nepal Tourism Statistics 2014*, Kathmandu : Government of Nepal, 126 p.
- MINISTRY OF CULTURE, TOURISM & CIVIL AVIATION, 2016, *Nepal Tourism Statistics 2015*, Kathmandu : Government of Nepal, 109 p.

N

- NATIONAL NEPAL MOUNTAINEERING GUIDE ASSOCIATION, 2018, *International guides IFMGA*, En ligne : <http://www.nnmga.org.np/pages/member-international.php>. Consulté le 9 mars 2018.
- NEPAL MOUNTAINEERING ASSOCIATION, 2017, *Directory members*. En ligne : http://www.nepalmountaineering.org/sardar_renewed.php. Consulté le 17 septembre 2017.

S

- SAGARMATHA NATIONAL PARK OFFICE, 2006, *Sagarmatha National Park and Buffer Zone Management Plan 2006 – 2011*, Namche Bazaar, 95 p.
- SAGARMATHA NATIONAL PARK OFFICE, 2016, *Sagarmatha National Park and its Buffer Zone. Management Plan 2016 – 2020*, Namche Bazaar, 100 p.

T

- TAAN (Trekking Agencies Association of Nepal), 2017, *List of General Members*. En ligne : <http://www.taan.org.np/pages/general-members>. Consulté le 3 avril 2017.

U

- UNWTO, 1981, *Saturation of tourist destinations*. Madrid : Report of the Secretary General, 4 p.
- UNDP, GOVERNMENT OF NEPAL, 2014, *Nepal Human Development Rapport*, Kathmandu : Government of Nepal, 126 p.
- UNDP, 2016, *Rapport sur le développement humain 2016*. En ligne : http://hdr.undp.org/sites/default/files/HDR2016_FR_Overview_Web.pdf. Consulté le 26 février 2018.

Annexes

Annexes 1. Structurations des entretiens directs

Sous-partie sur l'eau

Id question	Question	Answer
id_survey		
name	Name of the interviewee	<i>Text</i>
vdc	VDC	<i>Chaurikharka / Namche / Khumjung</i>
village	Village Name	<i>Text</i>
ward	Ward	<i>1 / 2 / 3 / 4 / 5 / 6 / 7 / 8 / 9</i>
building	Building type	<i>House / Lodge / Tea-shop / Shop / Other</i>
building_name	Name of the building	<i>Text</i>
today	Date	<i>Date</i>
	BUILDING FEATURES	
nbr_pers	How many persons live with you in your household (including yourself) ?	<i>Number</i>
nbr_child	How many are under 14?	<i>Number</i>
live_year	Do you live in this house/lodge/tea-shop/shop all year long?	<i>Yes / No / Na</i>
month_live	What months do you live in this lodge/tea-shop/house ?	<i>January / February / March / April / May / June / July / August / September / October / November / December</i>
oth_live	If you don't spend all this house, what is/are your other places of living ?	<i>Text</i>
oth_house_property	Do you own/rent/occupy for free this second house ?	<i>Yes / No / Na</i>
know_year_const	Do you know when this building has been build ?	<i>Yes / No / Na</i>
year_const	If yes, when this building was built?	<i>Date</i>
build_name	Name of the Building	<i>Text</i>
	Questions for lodges	
year_open	Since when is your lodge open?	<i>Date</i>
pathway	Are you close or far from the pathway?	<i>1 (close) / 2 / 3 / 4 / 5 (far)</i>
center	Are you located in the center of the town or in the outskirts?	<i>1 (center) / 2 / 3 / 4 / 5 (outskirts)</i>
down_up	Is the building downhill or uphill?	<i>1 (downhill) / 2 / 3 / 4 / 5 (uphill)</i>
view	Take a picture of the landscape from windows	<i>Photo</i>
property	Are you the owner of this building?	<i>Yes / No / Na</i>
manager	Are you the manager of this building?	<i>Yes / No / Na</i>

other_property	Do you own other lodge/tea-shop/shop?	Yes / No / Na
place_oth_property	What is its name and where is it located?	Text
oth_manager	Do you manage other lodge/tea-shop/shop?	Yes / No / Na
place_oth_manager	What is its name and where is it located?	Text
month_open	In which months is this building open ?	January / February / March / April / May / June / July / August / September / October / November / December
nb_room	How many rooms for tourists do you have?	Number
nb_bed	How many beds do you have?	Number
camping	Do you have camping places?	Yes / No / Na
bed_porters	Do you have a place for the porters?	Yes / No / Na
nb_bed_porters	How many places do you offer?	Number
nb_room_bathr	How many rooms have a private attached bathroom?	Number
nb_bathr_total	How many bathroom do you have in total in your lodge?	Number
price_room	How much does someone pays a night in a normal room (nrs) ?	Price
price_room_bathr	What is the price for a room with an attached bathroom?	Price
heat_system	How is the water heated?	Electric Heater / Wood / Solar power / Gas / Other
price_shower	How much do you charge for hot shower?	Price
water equip	What equipment do you have in your building?	Taps / Sink / Flush Toilets / Shower / Bathtub Other
nb_shower	How many shower do you have in this building?	Number
extend	Do you plan to extend your building?	Yes / No / Na
	END OF BUILDING FEATURES	
	GETTING WATER	
linked	Do you get water directly at home?	Yes / No / Na
name_source	Can you give us the name of the stream or of the place where the water comes from?	Text
psblty_link	If not, can you get linked to the water system?	Yes / No / Na
why_not_link	If not, why aren't you linked yet?	Text
not_link_source	If not directly linked, where do you go get the water ?	Well / Source / Stream / Fountain / Water Reservoir / Other
type_syst	Is it a collective, a private or a private and shared water system?	Private / Collective / Private and Shared

Annexes

funding_syst	Do you know who paid for this current system?	Yes / No / Na
who_funding_syst	If yes, who ?	Text
satisfaction	Are you satisfated with this system ?	Yes / No / Na
why_satisfaction	Why are/aren'tyou satisfaded ?	Text
problem	Do you notice any problem regarding water access/pressure in your house?	Yes / No / Na
why_pb	If, yes, why?	Text
pb_village	Do you notice any problem regarding water access/pressure in your village?	Yes / No / Na
why_pb_village	If, yes, why?	Text
what_pb_month	When during the year?	January / February / March / April / May / June / July / August / September / October / November / December
when_pb_day	When during the day?	From 6am to 9am / From 9am to 12 am / From 12 am to 4pm / From 4pm to 7pm / From 7pm to 10pm / During the night
strategy	How do you deal with this problem ?	Text
past_syst	Did you get a different access to water before this current one?	Yes / No / Na
past_syst_source	Where the water was taken?	Well / Source / Stream / Fountain / Water Reservoir / Other
past_syst_type	Was the system collective, private or private and shared ?	Private / Collective / Private and Shared
preference	Do you prefer the new one or did you prefere the previous one ?	Current one / previous one
flow	Is the water flow uninterrupted or temporary during the year?	Uninterrupted / Temporary
constant_flow	Is the flow constant from one year to another?	Yes / No / Na
why_unconstant_flow	If no, why ?	Text
uses	What do you use water for?	Cooking / Cleaning / Laundry / Shower / Flush toilets / Irrigation / Other use
shower	Do you have a shower?	Yes / No / Na
enough_water	Do you think that you have enough water during the year?	Yes / No / Na
need_more_water	Do you need more water ?	Yes / No / Na

month_need	When would you need it during the year?	<i>January / February / March / April / May / June / July / August / September / October / November / December</i>
pay_water	Do you pay for water?	<i>Yes / No / Na</i>
frequency_bill	How often do you have to pay the bill?	<i>Weekly / Monthly / Trimester / Semester / Yearly</i>
regie	Who do you pay your water to?	<i>Text</i>
price_season	How much do you pay during the touristic season ?	<i>Price</i>
price_off_season	How much do you pay in off-season ?	<i>Price</i>
fair_price	Do you think it's a fair price ?	<i>Yes / No / Na</i>
why_unfair	Why do you think it's not a fair price ?	<i>Text</i>
meter	Do you have a meter that measures your water consumption?	<i>Yes / No / Na</i>
rain_collect	Do you have a reservoir to collect the rainfall?	<i>Yes / No / Na</i>
gallon_day	If you don't have direct access in your house, how many gallons do you use per day ?	<i>Number</i>
why_need_more	How many time does it take to fill in your bucket (from house to house) ?	<i>Minutes</i>
	END OF GETTING WATER	
	OUTPUT	
output	What kind of system do you use for waste water ?	<i>Public septic Tank / Private septic tank / Na</i>
where_output	If you don't have septic tank, where does the wasted water goes ?	<i>Text</i>
	END OF OUTPUT	
	WATER BOTTLES	
sell_bottle	Do you sell water bottles?	<i>Yes / No / Na</i>
brand_bottle	What is the brand of the water bottle?	<i>Text</i>
place_bottle	Where do you buy the water bottles?	<i>Text</i>
price_bottle	How much do you buy 1 water bottle?	<i>Price</i>
	END OF WATER BOTTLES	

Sous-partie sur l'électricité

id_question	Questions	Answer
	Question "energy"	
energy_type	What sources of energy do you use ?	<i>Hydropower / Gas / Wood / Animal Dung / Solar / Other</i>
energy_use	What do you those energies for ?	<i>Lightening / Cooking / Heating / Communication- Entertainment / Other</i>
fuel_place	Where do you buy the kerosene ?	<i>Text</i>
fuel_conso	How much kerosene do you consume (per year) ?	<i>Number</i>
fuel_price_15	How much cost the kerosene last year?	<i>Price</i>
fuel_price_16	How much costs the kerosene today?	<i>Price</i>
gaz_nb	How many bottles of gas do you consume per year ?	<i>Number</i>
gaz_price_15	How much was a gas' bottle last year?	<i>Price</i>
gaz_price_16	How much is a gas bottle today?	<i>Price</i>
	Questions "electricity consumption"	
elect_access	Do you have electricity?	<i>Yes / No / Na</i>
elect_source	What is the usual source of electricity?	<i>Hydropower / Generator / Solar / Other</i>
elect_type_syst	Is your current electric system...	<i>Private / Public / Private and shared / Other</i>
name_pp	What is the name of your hydroelectric power plant?	<i>Text</i>
no_year_connect	Do you know when this building was connected for the first time ?	<i>Yes / No / Na</i>
year_connect	When was it ?	<i>Date</i>
	Question "Past electricity system"	
past_connect	Was it the same system as today's system ?	<i>Yes / No / Na</i>
past_source	What was the past source of electricity ?	<i>Hydropower / Generator / Solar / Other</i>
past_type_syst	If it was a hydroelectric system, was it :	<i>Private / Public / Private and shared / Other</i>
past_owner	Do you know who was the owner of the past plant ?	<i>Text</i>
past_price	How much did you pay per month for electricity ?	<i>Price</i>
reason_change	Why has the system changed ?	<i>Text</i>
	Questions "second source of electricity"	
second_source	Do you use a complementary source of electricity?	<i>Yes / No / Na</i>
second_nature	What are your complementary sources of electricity?	<i>Hydropower / Generator / Solar / Other</i>

	Questions "electricity consumption p.2"	
use_elect	What do you use electricity for?	<i>Lightening / Cooking / Heating / Communication- Entertainment / Other</i>
light	What do you use for lightening?	<i>Bulb / Neon Tubes</i>
bulb	How many light bulbs do you have?	<i>Number</i>
neon	How many neon tubes do you have?	<i>Number</i>
equipement	What is your equipement?	<i>Baking Tray / Fridge / Oven / Bread oven / Water filter / Water boiler / Mircrowaves / Toaster / Rice cooker / Blender / Computer / Internet / TV / Cell phone / Sattelite / Electric blanket / Elevator / Vacuum cleaner / Washing machine / Coffee machine / Radio / Hifi Dryer / Other</i>
day_conso	When do you use electricity the most?	<i>From 6am to 9am From 9 am to 12am / From 12am to 4pm / From 4pm to 7pm / From 7pm to 10pm</i>
meter_elect	Do you have a meter that measures the electricity consumption?	<i>Yes / No / Na</i>
year_insuf	Do you notice time during the year when the electricity is not sufficient to answer your needs?	<i>Yes / No / Na</i>
month_insuf	Which are the months when the electricity is not sufficient?	<i>January / February / March / April / May / June / July / August / September / October / November / December</i>
day_insuf	Do you notice time during the day when the electricity is not sufficient to answer your needs?	<i>Yes / No / Na</i>
time_insuf	When is the electricity not sufficient during the day?	<i>From 6am to 9am From 9 am to 12am / From 12am to 4pm / From 4pm to 7pm / From 7pm to 10pm</i>
why_insuf	Why do you think that you have not enough electricity (day & months)?	<i>Text</i>
blackout	Are you used to having power cut?	<i>Yes / No / Na</i>
why_blackout	In your opinion, what causes the power cut?	<i>Text</i>
	Questions "Price electricity"	

pay_elect	Do you pay for electricity?	<i>Yes / No / Na</i>
freq_bill_elect	How often do you pay the bill?	<i>Weekly / Monthly / All Trimester / All semester / Yearly</i>
name_elect	Name your electricity provider	<i>Text</i>
bill_off_elect	If you don't mind, how much do you pay during a normal month?	<i>Price</i>
bill_in_elect	If you don't mind, how much do you pay during touristic season?	<i>Price</i>
fair_price	Do you think it is a fair price?	<i>Fair / Unfair / Na</i>
why_unfair	Comment	<i>Text</i>
	Questions "electricity and community"	
village_connect	Is everyone connected to electricity in your village?	<i>Yes / No / Na</i>
why_not_connect	In your opinion, why are some houses not connected?	<i>Text</i>
nb_not_connect	Do you know how many houses are connected to the electric network?	<i>Text</i>
well_manage	Do you think that the electricity system is well-managed?	<i>Yes / No / Na</i>
not_well_manage	Comment	<i>Text</i>
funding_elect	Do you know who financed the electrical power plant?	<i>Yes / No / Na</i>
who_funding_elect	Who is it ?	<i>Text</i>
advantage	What do you take the most advantages from electricity?	<i>Text</i>
	Questions "buildings without electricity"	
no_elect	Are there people who have electricity in your village?	<i>Yes / No / Na</i>
no_nb_connect	Do you know how many houses are connected to the electric network?	<i>Text</i>
no_futur_connect	Are you going to be soon connected to the electric grid?	<i>Text</i>

Sous-partie sur le profil socioéconomique des ménages

Id question	Question	Answers
	First householder	
househo	Are you the householder ?	Yes / No
gender	Gender of the householder ?	Male / Female
age	Age of the householder ?	0-14 / 15-29 / 23-44 / 45-59 / 60 et +
sibling	Sibling of the householder ?	Jeta / Maïla / Saïla / Kancha/ Other (precise other)
ethnie	What is your ethnique?	Sherpa / Bothé / Raï / Tamang / Bishwakarma / Limbu / Bahun-Chetri / Newar / Magar / Other (precise other)
clan	What is your clan? (If Sherpa)	Chawa / Chusherwa / Garza / Gole / Goparma / Jongdomba / Khambadze / Lhaushindu Cho / Lama / Lhupka / Mende / Munming / Nawa / Paldorje / Pankarma / Pinasa / Salaka / Shangup / Sherwa / Shire / Thakto
fath_village	Father's village of the householder ?
Fath_activ	Last father's activities of the householder ?
Fath_level	School level of the father's householder ?	Beginner / Primary School (1-5) / Lower Secondary (6-8) / Secondary (9-8) / SLC (10th) / Intermediate (10-12) / Graduate / Post-Graduate (already bachelor) / Non formal education
Househo_level	School level of householder ?	Beginner / Primary School (1-5) / Lower Secondary (6-8) / Secondary (9-8) / SLC (10th) / Intermediate (10-12) / Graduate / Post-Graduate (already bachelor) / Non formal education
househo_run_lodg_shop	Does the householder run a lodge or a shop ?	Yes / No
Househo_activ	Activity of the householder ?
Second_activ	Second activity of the householder ?
Third_activ	Third activity of the householder ?
Activ_before	Does the householder had a different job/activity before this one ?	Yes / No
What_activ_before	If yes, what was it ?
Place_activ_before	If yes, where was it ?
Stop_activ_before	If yes, when had it stop ?	Year

Annexes

Cmty_function	Does the householder has any associative or community function ?	Yes / No
What_cmty_functi on	If yes, which one ?
	If the householder do not run a lodge or a shop [househo_run_lodgshop] :	
Own_house	Does the householder own or rent his house ?	Own / Rent / Occupy for free
House_receive	How does the householder receive his house ?	Loan / Heritage / Donation / Own founds / Technical Assistance // No help / Other
House_sponsor	From who ?	Parents / Grand-parents / Brothers & Sisters / Child / Extended family / Community friends / Nepali friends / Foreign friends / Bank / NGO / VDC / Nobody / Other /
	If the householder run a lodge or a shop [househo_run_lodgshop] :	
Lodgshop_own	Does the householder own or rent his lodge/shop ?	Own / Rent / Occupy for free
Lodgshop_receiv e	If the housholder own his lodge/shop, how did he receive it ?	Loan / Heritage / Donation / Own founds / Technical Assistance // No help / Other
Lodgshop_sponso r	From who ?	Parents / Grand-parents / Brothers& Sisters / Child / Extended family / Community friends / Nepalifriends / Foreign friends / Bank / NGO / VDC / Nobody / Other /
Cost_lodgshop	May we ask how much the lodge/shop had cost (land + building) ?
Lodgshop_owner _name	If the householder is lessee manager, who is the owner ?
Lodgshop_Place_ owner	If the householder is lessee manager, where does the owner live ?
Lodgshop_rent_co st	If the householder is lessee manager, may we ask how much do your ent per year ?
Rent_receive	If the householder is lessee manager,with which help has been created this activity ?	Loan / Heritage / Donation / Ownfounds / Technical Assistance // No help / Other
Rent_sponsor	From who ?	Loan / Heritage / Donation / Ownfounds / Technical Assistance // No help / Other

	Second householder	
Scd_houso	Is there a second householder ?	Yes / No
link_houso	Who is this householder ?	Wife/husband / Parent / Child / Borthor-Sister / Extended family / Partener / Son-daughter / Nephew / Friend
scd_houso_gender	Gender of the second householder ?	Male / Female
scd_houso_age	Age of the second householder ?	0-14 / 15-29 / 23-44 / 45-59 / 60 et +
scd_houso_sibling	Sibling of the second householder ?	Jeta / Maïla / Saïla / Kancha/ Other (preciseother)
scd_houso_ethnie	Ethnie of the second householder?	Sherpa / Bothé / Raï / Tamang / Bishwakarma / Limbu / Bahun-Chetri / Newar / Magar / Other (precise other)
scd_houso_clan	Clan of the second householder? (If Sherpa)	Chawa / Chusherwa / Garza / Gole / Goparma / Jongdomba / Khambadze / Lhaushindu Cho / Lama / Lhupka / Mence / Munming / Nawa / Paldorje / Pankarma / Pinasa / Salaka / Shangup / Sherwa / Shire / Thakto
scd_houso_fath_village	Father's village of the second householder ?
scd_houso_fath_activ	Last father's activities of the second householder ?
scd_houso_fath_level	School level of the second father's householder ?	Beginner / Primary School (1-5) / Lower Secondary (6-8) / Secondary (9-8) / SLC (10th) / Intermediate (10-12) / Graduate / Post-Graduate (already bachelor) / Non formal education
scd_houso_house_level	School level of the second householder ?	Beginner / Primary School (1-5) / Lower Secondary (6-8) / Secondary (9-8) / SLC (10th) / Intermediate (10-12) / Graduate / Post-Graduate (already bachelor) / Non formal education
scd_houso_house_activ	Activity of the second householder ?
scd_houso_second_activ	Second activity of the second householder ?
scd_houso_third_activ	Third activity of the second householder ?
scd_houso_activ_before	Does the second householder had a different job/activity before this one ?	Yes / No
scd_houso_what_activ_before	If yes, what was it ?
scd_houso_place_activ_before	If yes, where was it ?
scd_houso_stop_activ_before	If yes, when did it stop ?	Year
scd_houso_cmt_f	Does the second	Yes / No

unction	householder has any associative or community function ?	
scd_houso_what_c mty_function	If yes, which one ?
	If the householder run a lodge or a shop [househo_run_lodgshop] :	
Nb_staff	How many employees work with you (excepted family member)?
Village_staff	Where are they from?
Ethnie_staff	What there ethny/ies?
	Children out of the household	
gend_outsid_child	What is the gender of the child ?	Male / Female
place_outsid_child	Where is he/she ?
occup_outsid_chil d	What is her/his occupation ?
sibling_outsid_chil d	Whatis his / her sibling ?	Jeta / Maïla / Saïla / Kancha / Other (precise)
age_outsid_child	How old i she/she ?	0-14 / 15-29 / 23-44 / 45-59 / 60 et +
Sch_level_outsid_c hild	What is his/her school level ?	Kid Garden / Beginner / Primary School (1-5) / Lower Secondary (6-8) /Secondary (9-8) / SLC (10th) / Intermediate (10-12) /Graduate / Post-Graduate (already bachelor) / Non formal education
	Other individual daily living in the household	
Indiv_relation	What is the relation with the householders ?	Child / Parent /Employee / Brother/sister / Cousins /N /Other / Uncle/Aunties / Brother/sister in law
Indiv_gender	Gender of the individual ?	Male / Female
Indiv_age	Age of the individual ?	0-14 / 15-29 / 23-44 / 45-59 / 60 et +
Indiv_sibling	Sibling of the individual ?	Jeta / Maïla / Saïla / Kancha / Other
Indiv_ethnie	Ethnie of the individual ?	Sherpa / Bothé / Raï /Tamang /Bishwakarma / Limbu /Bahun-Chetri / Newar /Magar /Other (preciseother)
Indiv_sch_level	School level of the individual ?	Kid Garden / Beginner / Primary School (1-5) / LowerSecondary (6-8) / Secondary (9-8) / SLC (10th) / Intermediate (10-12) / Graduate / Post-Graduate (already bachelor) / Non formal education
Indiv_occup	Activity of the individual ?

Indiv_scd_act	Second activity of the individual ?
Indiv_act_before	Did the individual has a previous activity ?	Yes / No
indiv_prec_act_before	Which one ?
indiv_place_act_before	Where was it ?
indiv_stop_act_before	When did this activity stop ?	Year
indiv_cmt_y_function	Does the individual have any associative or community function ?	Yes / No
indiv_preci_cmt_y_function	Which one ?
	Mobilities & social and economical capitals	
Live_year	Do you live here all along the year ?	Yes / No
month_live_here	Which months are you living here ?	January / February / March / April / May / June / July / August / September / October / November / December
Oth_place	If you don't live here all along the year, where do you spend the rest of your time then ?
Own_oth_place	Do you own or rent your house in this other place ?	Own / Rent / Occupy for free
Owens_lands	Do you own other place in Khumbu area ?
househo_mob	Do you use to go outside Khumbu ?	Yes / No
Mob_where	If yes, where ?
Mob_com	What for ?
Sponsor	Have you got any sponsor ?	Yes / No
Sponso_com	Precise sponsor
Family_other_lodge	Does any member of your family owns an other lodge ?	Yes / No
family_lodg_place	If yes, which one and where ?
Broth_sisters	Observations regarding brothers and sisters
future	Do you have, any plan for the future ?	Yes / No / I don't know
Future_com	If yes, precise
Own_yak	Do you own any yak ?	Number
Own_dzopkios	Do you own any dzopkios ?	Number

Annexes

Own_horse	Do you own any horse ?	Number
Own_cow	Do you own any cows ?	Number
coms	Additional observations

Annexe 2. Structurations des entretiens directifs auprès des touristes

0	Identifiant du questionnaire	
	Which country are you from ?	Texte
1	Are you going up or down?	Up / Down
2	Are you trekking with a guide?	Yes / No
3	Are you trekking with an trekking /travel agency?	Yes / No
4	Have you booked it in Kathmandu ?	Yes / No
3a	Which agency ?	Texte
6	Is this your first journey in Nepal?	Yes / No
6a	How many times did you come to Nepal before ?	Entier
6b	When was the first time ?	Date
7	Is this your first journey in Mount Everest area ?	Yes / No
7a	How many times did you come to Everest area before ?	Entier
7b	When was the first time ?	Date
8	How many people trek with you (without guide &staff) ?	Entier
	Are you trekking with porter ?	
4	How many ?	Entier
	GOING UP	
	During your trek, how important is it for you to :	
9b	Take a hot shower frequently?	Very important / Important / Moderatly important / Slightly important / Not important at all / Not applicable
9c	Have attached showers in your rooms?	Very important / Important / Moderatly important / Slightly important / Not important at all / Not applicable
9d	Have toilets in your rooms?	Very important / Important / Moderatly important / Slightly important / Not important at all / Not applicable
9e	Have frequent access to plugs?	Very important / Important / Moderatly important / Slightly important / Not important at all / Not applicable
9f	Have plugs in your rooms ?	Very important / Important / Moderatly important / Slightly important / Not important at all / Not applicable
9g	Have access to phone ?	Very important / Important / Moderatly important / Slightly important / Not important at all / Not applicable
9h	Did you bring and plan to use a mobile/smart phone ?	Yes / No
9i	Use Internet ?	Very important / Important / Moderatly important / Slightly important / Not important at all / Not applicable
9j	Did you bring a laptop ?	Yes / No
9ja	Why ?	Mot clef
	GOING DOWN	
	During your trek, how was for you the availability of:	Very Good / Good / Average / Poor / Really poor / It was not important for you / You didn't use it / Not applicable
10a	plugs ?	Very Good / Good / Average / Poor / Really poor / It was not important for you / You didn't use it / Not applicable
10b	plugs in your rooms?	Very Good / Good / Average / Poor / Really poor / It was not important for you / You didn't use it / Not applicable

Annexes

10d	hot showers?	Very Good / Good / Average / Poor / Really poor / It was not important for you / You didn't use it / Not applicable
10 ^e	attached bathrooms?	Very Good / Good / Average / Poor / Really poor / It was not important for you / You didn't use it / Not applicable
10f	attached toilets?	Very Good / Good / Average / Poor / Really poor / It was not important for you / You didn't use it / Not applicable
10i	internet access?	Very Good / Good / Average / Poor / Really poor / It was not important for you / You didn't use it / Not applicable
10g	phone access?	Very Good / Good / Average / Poor / Really poor / It was not important for you / You didn't use it / Not applicable
10h	Did you bring and use a mobile/smart phone?	Yes / No
10j	Did you come with a laptop ?	Yes / No
10j1	For what kind of use ?	
10a	In general, how did you find lodge accomodations ?	Very Good / Good / Average / Poor / Really poor / N/a
10b	Have you been surprised by the level of equipment?	Yes / No
10m	Comments :	Texte
	PRACTICES DURING TREK	
10n	Did you buy mineral water bottles ?	Yes / No
10n1	How often ?	Several times a day / One time a day / Every other day / Twice a week / Once a week / Less than once a week / never
10n3	How frequently have you taken a hot shower?	Several times a day / One time a day / Every other day / Twice a week / Once a week / Less than once a week / Never
10n4	How frequently have you loaded electronic device?	Several times a day / One time a day / Every other day / Twice a week / Once a week / Less than once a week / Never
10o	How frequently have you used internet?	Several times a day / One time a day / Every other day / Twice a week / Once a week / Less than once a week / Never
10p	How frequently have you phoned?	Several times a day / One time a day / Every other day / Twice a week / Once a week / Less than once a week / Never
10q	Where did you spend your best night ?	Texte
11	How old are you ?	Less than 18 / 18-26 /27-40 /41-54 /55-68 /68 and more
12	Gender :	Male / Female
13	What is your occupation ?	Texte
14	Comments:	Texte

Annexes 3. Structurations des entretiens directs menés auprès des porteurs

What is your name?

Which village are you from? Where are you living now?

How frequently do you use to work as a porter?

How old were you the first time?

How did you find this job?

May I ask you how much you can save during a rek?

Have you got a different job beside, including school?

What is your school level?

Would you like to continue in trekking activity? If yes, what do you have to do for that?

Could you and are you interested to work in a lodge?

Did you ever try to work outside Solukhumbu? In Nepal or abroad?

Do you think it is better to work here or abroad?

Have you got brothers and sisters? Where are they and what are they doing?

Annexes 4. Entretien semi-directifs

Annexe 4.1. Entretien réalisé auprès de Mingma Tsering Sherpa, paysan & ancien *sirdar* (Thamé, le 16 février 2016)

Retranscription après prise de notes

LS = Lhakpa Sherpa (interprète), MTS = Mingma Tsering Sherpa, EJ = Etienne Jacquemet

--

LS: he is now 84 years old.

EJ: Did he go to school?

LS: in Sherpa

MTS: in Sherpa

LS: no. At the time there was no school and he says: « we were afraid about school because we heard that people with good education were sent to Indian police, so he didn't want to go! »

MTS: in Sherpa

LS: So he was a farmer and twice a year he went to Gangar in Tibet with his father to make trade with Tumlinktar. He says: «at the time I was crying a lot because we didn't have any yaks and the loads were really heavy ».

MTS: in Sherpa

LS: One day, he escaped from his house. What happen: his father gave him money to buy rice in the market but he kept the money and he escaped to Darjeeling.

EJ: Why?

LS: in Sherpa

MTS: in Sherpa

LS: At the time, everybody wanted to go to Darjeeling! People used to say that it was a really modern city, even more than Kathmandu. So he wanted to see how Darjeeling was and he walked one week to reach it.

EJ: And then?

LS: in Sherpa

MTS: in Sherpa

LS: We stayed there seven years. There he searched for job opportunities but finally he was trained by the Britain's to climbing. With Tenzing, he became instructor and after that he has been send to Madras to teach climbing to Madras police.

EJ: What's happen after Darjeeling and Madras?

LS: in Sherpa

MTS: in Sherpa

LS: After in came back in Khumbu. He became officially the first sardar in Khumbu that's why his nickname is "sardarpala" : the first sardar.

EJ: and he went to Britain expedition to Everest?

LS: in Sherpa

MTS: in Sherpa

LS: No with the Japanese ski team. At the time the sardar was from Khumjung, his name was Fu Dorjee and himself was a climbing sherpa.

EJ: But this expedition was late, he didn't go to expedition before?

LS: in Sherpa

MTS: in Sherpa

LS: When he was in Darjeeling, he first joined the French expedition to Makalu as a kitchen boy with his uncle. He went to the expedition but at the time he was living in Darjeeling. And after then he became sardar and led the group.

EJ: Which year was it with the Japanese's?

LS: in Sherpa

MTS: in Sherpa

LS: he doesn't remember the year but it was long time before the time of the National Park. They say they could cut the juniper trees and collect the wood to make fire and at the time at the base camp they could cut down the yak for the meat.

MTS: in Sherpa

LS: for his team there was no gas so they needed four people just to collect the firewood.

MTS: in Sherpa

LS: at the time the salary of the porters was seven rupees per day.

EJ: all together how many expeditions he went for?

LS: in Sherpa

MTS: in Sherpa

LS: In Darjeeling we went two times in Makalu and one time to Jannu. And Everest three times, all the times with Japanese's. In the Western part of Nepal many times with Japanese's. They have been to Annapurna from the North side but not to Manaslu. And when they have been to Langtang later there was a big avalanche and three sherpa died.

MTS: in Sherpa

LS: he was also injured and in Kathmandu he stayed one week in hospital and then one month of treatment in Darjeeling.

MTS: in Sherpa

LS: and also he lost some fingers in Pumori. After the summit, there was a big snowfall so he couldn't reach base camp and he spent the night at camp 2 where he had frozen bites. The next day one French and a sardar from Khumjung, Ang Thame, went for the summit but they disappeared. The next day there was a heli-rescue but they couldn't find the bodies.

EJ: They married after Makalu?

MTS: in Sherpa

LS: yes you are right, after Makalu. And all together they have had eleven children. Seven daughters and four sons. But one daughter and two sons died. Lhakpa Rita is Alpine Ascent leader and another one is also guide at Alpine Ascent: Thami Rita. The oldest daughter is in Kathmandu, they own a house in Kathmandu. One is in Thamo, owning a lodge in Marlung (Sunshine lodge), two others are in Kathmandu and another in USA, maybe baby-keeper, since many years in Seattle.

Annexe 4.2. Kancha Sherpa, paysan & ancien aide de camp d'Hillary (Khunde, le 28 février 2016)

Kancha Sherpa a 76 ans. Il a été cuisinier Durant les premiers treks organisés par Jimmy Roberts. Il a travaillé toute sa vie pour Mountain Travels et a arrêté en 2009 après la mort d'Hillary qu'il accompagnait dans ses déplacements à Khunde et Khumjung et qu'il avait rencontré l'année de son expéditions sur les traces du Yéti.

KS = Kancha Sherpa

EJ = Etienne Jacquemet

LS = Lhakpa Sherpa

Retranscription après enregistrement.

--

EJ: What was is best memory with Hillary?

KS: in sherpa.

LS: When Hillary became old, at the time in lower Solu, Phaplu, he walk there he used to hold Hillary's hand to walk, that is his best memory.

KS: in sherpa

LS: otherwise, by helicopter!

KS: in sherpa

LS: Hillary only learnt few sherpa word he says. And at the time when he was old he only walk in the village otherwise he flies from village to village.

KS: in sherpa

LS: Hillary first build a monastery in lower Solu and at the time the people used mostly the wood and then Hillary wanted to save the forest and gave tin roof.

KS: in sherpa

LS: Hillary built many school and monastery: Tangboche, Thame. He says Sherpa eyes were opened by Hillary. All the Sherpas should remember Hillary and Colonel Roberts. One built the school, hospital and another the system of trekking.

EJ: And in his own opinion what was the best resource? The invention of Jimmy Roberts: the trekking or the schools of Hillary?

LS: in sherpa

KS: in sherpa

LS: for him both are same because both have changed their destiny, so he feels same. And even for him as a porter or a worker both are same. To build school with Hillary was not holidays.

EJ: But for the Khumbu is it better with tourism or school?

LS: in Sherpa

KS: in Sherpa

LS: Hillary opened school, now people are educated but Jimmy Roberts allows life standards elevation, so both are same. Without tourism we couldn't learn, and without school we couldn't have business plan. It is totally linked.

KS: in Sherpa

LS: without hard work the modern Khumbu was not possible.

KS: in Sherpa

LS: at the time no good transportations: no motor road, no planes, and helicopters. Wherever they go they needed to walk

EJ: and does he feel regarding the Sherpa going in Kathmandu or abroad nowadays?

LS: in Sherpa

KS: in Sherpa

LS: he doesn't feel good. The time is changing day by day. By the school each and every one is getting educated and the other hand Sherpas are forgotten their own culture, language and lands. He feels not good. Nowadays everybody is moving abroad and even they don't reach good age. He says the best place is here in a better environment. Each and every one is getting educated but don't care about the farming system. And now all the fields are not good anymore. At the time there were a lot of animals, now it really rare. Now, there is no animal so there is no good fertilizer.

EJ: But may be some people from Solu who can come and help in farming?

LS: in Sherpa

KS: in Sherpa

LS: he says even the people in Solu are migrating, aha! Even the Sherpas from Solu are moving to Kathmandu and abroad! And themselves, also leave their lands now.

KS: in Sherpa

LS: he says that the main reason of these people leaving people at the time was because of Maoists. At the time Maoists attacked everybody.

KS: in Sherpa

LS: now in Solu there is no more Sherpas, they have houses but they gave for other. And he adds even in Thame valley no more Sherpas are farming. No more yaks or animals now.

KS: in Sherpa

LS: one of his daughters married to one Thamo man and at the time there was lot of animals and land but now they sell animals, they sell the land, even the house.

KS: in Sherpa

LS: now only few people owns animal. It is only for trekking. Not for the milk purpose he says. He remembers at the time nearby Yillajung it was full of yaks and naks.

EJ: what he feels about the new architecture?

LS: in Sherpa

KS: in Sherpa

LS: it is just the demand... He says even the foreigners love these modern structure.

Annexe 4.3. Entretien auprès de Pasang Sherpa, auteur du Khumbu Directory (Katmandou, le 10 mars 2016)

PS = Pasang Sherpa

EJ = Etienne Jacquemet

Retranscription après prise de notes.

--

EJ : Comment avez-vous eu l'idée de réaliser cet inventaire ?

PS : Premièrement je suis très impliqué dans le groupe des jeunes sherpas à Katmandou. Un jour, nous avons assisté à une conférence du Lama en Chef du Monastère de Tengboche. Il a parlé de plusieurs principes qui lui paraissaient importants. Les autres écoutaient mais moi, en plus, je prenais des notes. Ce qu'il a surtout mis en avant c'est que les 3 VDC, Namche, Khumjung et Churikharka devaient surtout rester unis. Je me suis alors demandé ce que je pouvais faire pour travailler au renforcement de cette unité. Je me suis demandé quelle était l'activité la plus partagée par les habitants du Khumbu. Il s'est avéré que c'était l'activité d'hôteliers. On a tendance à oublier que ces lodges ont été construits à la main souvent par les propriétaires eux-mêmes et que c'était un travail difficile. D'une certaine façon, je voulais rendre compte de ce travail. Et par ailleurs, je me disais, finalement j'habite le Khumbu mais je connais mal ses habitants. Par exemple, très honnêtement, je connais Lhakpa mais je ne savais pas du tout qui était son père. J'ai donc demandé à un photographe de m'accompagner et nous avons fait le tour du Khumbu. Au départ, je voulais faire un site web avec l'ensemble des lodges mais je me suis rendu compte que des gens comme ma mère ne comprenait pas ce que c'était qu'un site web. J'ai donc préféré faire un livre.

EJ : et comment cela fonctionnait ? Vous faisiez le tour du lodge ou les habitants vous fournissent eux-même la liste de leur aménagement intérieur ?

PS : Oui, c'est eux-mêmes qui disaient ce que se trouvait à l'intérieur de leur lodge mais nous avons beaucoup vérifié. Le nombre de chambre, et si effectivement, comme ils le disaient leurs toilettes étaient bien propres.

EJ : Et ils payaient pour être publié ?

PS : oui. La pleine page coûtait 8000 nrs et la demi-page 5000 nrs. Je ne voulais pas que ça soit gratuit. C'était un long projet, 14 mois. Il fallait que je m'y retrouve. De cette façon le résultat leur appartient à eux-aussi. Il fallait que ça soit un travail collectif. C'était au Tourism board de faire ça. Il ne l'a pas fait alors nous l'avons fait. Nous avons eu beaucoup de retours positifs depuis le Népal ou l'étranger.

EJ : combien y-a-t-il de lodges dans la Buffer Zone, entre Surké et tout le nord de la région ? Avez-vous la liste par village.

PS : lorsque nous avons fait ce travail, en 2013, il y en avait près de 365. Mais depuis il y en a plus car la plupart des tea-shops deviennent des lodges.

Nous n'avons pas de liste officielle par village. Nous avons compté avec les lodges dans lesquels nous avons travaillé et depuis le sentier.

EJ : J'ai un jeu pour vous, supposons que je sois un investisseur et que vous soyez un real estate. Pourriez-vous m'aider à classer ces villages de l'emplacement le plus cher au moins cher ? Et par ailleurs, quels sont les facteurs à prendre en compte dans le prix de la construction de ces lodges ?

PS : C'est difficile. Ce que je peux dire, c'est que les gens veulent surtout investir à Namche et dans le VDC de Chaurikharka et à Lukla car les transports sont plus faciles. Beaucoup de gens passent du

temps entre Katmandou et le Khumbu, à chaque trajet ils ramènent donc à chaque fois différents matériaux supplémentaires. C'est donc plus facile de construire ou d'agrandir son lodge dans ces endroits.

[Pasang réalise une hiérarchisation avec les morceaux de papiers (que j'ai ramené) sur lesquels sont inscrits différents noms de village de la région]

EJ : N'y a-t-il pas des règles pour la construction de ces lodges ? Est-ce que je pourrais moi construire où je le souhaite ?

PS : A Khunde ou Tengboche c'est impossible.

EJ : Pourquoi ?

PS : il n'y a plus aucune terre privée disponible. C'est donc impossible. Les lodges de Tengboche occupent un très bon emplacement. Tous les touristes passent et s'arrêtent dormir à Tengboche au moins une fois. Il n'y a que cinq lodges et contrairement aux autres endroits, il n'y a plus aucune terre privée constructible. Toutes appartiennent au parc ou au monastère. A l'avenir, si le nombre de touristes continue d'augmenter, ces cinq lodges seront à l'abri de toute concurrence supplémentaire

EJ : et est-ce que les propriétaires de lodges payent des taxes ?

LS : en général c'est 1200 nrs par an au Gouvernement mais cela dépend aussi du montant de l'argent investi dans le lodges et des revenus.

PS : je dis à ma mère : « il faut qu'on paye les taxes », elle me répond « pourquoi on payerait, le Gouvernement ne fait rien pour nous ! »

EJ : pour ce que nous avons vu avec Lhakpa jusqu'à maintenant :

- dans la vallée de la Bothe, il y a très peu de lodges, les gens ne possèdent que des terres dans cette vallée et pas ailleurs sur le long du principal sentier de trek ;
- à Khunde, les gens possèdent des lodges à Periche, Gokyo et GorakShep
- à Namche, il y a peut-être 10 ou 15 familles qui possèdent presque tous les commerces du village et les loue à des gens qui viennent d'autres régions du Népal et de Katmandou.
- A Lukla, la plupart des propriétaires de lodges sont des pionniers. Ils ont construit des lodges dans les années 1970 et 1980, après la construction de l'aéroport mais ne sont pas originaires de Lukla. Il y a aussi beaucoup de Raï et de Tamang qui occupent les teashop à l'extrémité du village.
- A Khumjung, ils possèdent les lodges tout au long de la vallée qui remonte jusqu'à Gokyo.

PS : A Khunde aussi, ils possèdent des lodges dans cette vallée. Mais en effet, le long du chemin qui mène à l'Everest Base Camp, il y a plus de gens de Khunde que de Khumjung.

EJ : et dans le Pharak ? les gens sont originaires de la région ou d'ailleurs.

PS : Je dis souvent que désormais les Sherpas sont devenus fainéants et veulent juste prendre du bon temps. Les Raïs et les Tamangs réalisent qu'ils font peut-être 80% du travail. Ils passent leur temps à porter de la nourriture et des sacs de riz pour ravitailler les lodges. Un jour ils trouvent un travail d'employé dans l'un de ces lodges. Petit à petit, ils apprennent à connaître les propriétaires... ils voient comment ça fonctionne avec les touristes. Au bout de cinq ans, ils gèrent eux même le lodge pendant les deux mois d'hiver, lorsque le propriétaire est à Katmandou. L'argent qu'ils gagnent est alors à eux... Ils peuvent gagner plusieurs milliers de dollars. Lorsque les propriétaires de lodges s'absentent, ils se font appeler « saudi », ils aiment bien, ils prennent confiance. Et puis les propriétaires de lodges partent aux Etats-Unis voir leurs petits-enfants. Tu as vu, c'est la mode de poser avec ses petits-enfants aux USA. Alors un jour, l'employé discute avec le propriétaire pour savoir s'il ne peut pas louer... Le propriétaire du lodge réfléchit et trouve que Katmandou c'est confortable. Alors il accepte, loue et reste là-bas.

EJ : et cela rejoint ce que disait le lama en chef sur l'unité, au début ?

PS : Oui, l'unité est cassée ! C'est ce qu'il disait dans son discours. Il faut préserver la culture Sherpa !

EJ : Et vous, justement que faites-vous pour cela ? Quelle est votre situation aujourd'hui ? Et quels sont vos projets ?

PS : Je prévois d'actualiser le travail que nous avons fait en 2013 pour l'année 2013. Depuis 2 ans je travaille également à la rédaction d'une centaine de biographie de sherpas d'altitude. Et pour parler des lodges, 30% ont le projet d'en construire et 40% des lodges sont déjà construits par d'anciens grimpeurs.

EJ : Justement, quel est le nombre de sherpas d'altitude en activité dans la région de l'Everest ?

PS : C'est très difficile à dire ! Qui est sherpa d'altitude ? Et qu'est-ce qu'un Sherpa d'altitude ? Dans cette région tout le monde l'est ou peut le devenir et puis arrêter aussitôt ! L'autre jour j'étais avec un ami, on discutait et il m'a appris qu'il avait déjà fait l'Everest deux fois. Je n'étais pas au courant ! Par exemple, moi, tu ne m'as pas demandé mais si tu l'avais fait je t'aurais dit que je suis déjà allé au camp 3. Mais je n'y suis plus retourné depuis. Alors... Est-ce qu'on peut considérer que je suis un sherpa d'altitude ?

EJ : Revenons à vous, avez-vous une famille et des frères et sœurs, que font-ils ?

PS : Mes parents vivent à Gokyo où ils possèdent un lodge. J'ai un frère au monastère de Kopan à Katmandou, un autre qui travaille à Namche à la radio Khumbu FM et deux sœurs. La plus âgée vit à Khumjung, elle a un enfant et s'occupe aussi de notre autre petite sœur. Quant à moi, je suis marié à une Tamang et j'ai une petite fille de 23 mois.

Pour compléter ma réponse précédente, j'ai aussi travaillé 6 mois pour DHM sur la prévention auprès de la population sur les risques de l'Imja Lake. Mais c'était dur car le Gouvernement, la Buffer Zone sont en conflit avec le Département.

D'ailleurs je me demande pourquoi autant de chercheurs et notamment des français s'intéressent à la question de l'eau et des glaciers en Himalaya ?

EJ : les glaciologues disent qu'ils possèdent d'assez bonnes connaissances sur les glaciers alpins et andins mais très peu sur les glaciers himalayens, c'est pourquoi il y a beaucoup d'études en ce moment et depuis quelques années. La question en eau est liée aux inquiétudes sur le réchauffement climatique. Il s'agit de comprendre en quoi cela affecte ou pas la ressource en eau pour les populations. Il y a beaucoup de discours catastrophistes sur l'Himalaya, comme par exemple sur les forêts, c'est pourquoi les scientifiques essayent de comprendre ce qui est vrai ou faux.

Mais aussi la question de l'eau apparait importante dans la région de l'Everest avec le développement de l'hydroélectricité ou de l'eau destinée aux touristes. Il y a plus de douze usines d'eau minérale dans la région.

PS : Je me souviens quand je suis arrivé l'une des première fois à Katmandou, je suis rentré dans un restaurant et j'ai demandé de l'eau, on m'a répondu « laquelle ? ». Je n'ai pas compris, je voulais juste de l'eau ! Un jour mon petit frère a demandé à ma mère de lui acheter de l'eau à Gokyo. Elle aussi n'a pas compris !

Mais c'est bien que tu fasses ces recherches, les Sherpas ne font rien. Les jeunes Sherpas de Katmandou ont un bon anglais mais de mauvaises connaissances sur la région. Alors si des européens viennent et écrivent c'est bien.

Par contre c'est important que tu maintiennes le fil après tes recherches. Ce n'est pas forcément beaucoup mais juste un email de temps en temps pour la nouvelle année ou l'anniversaire. J'ai répondu à beaucoup de questions d'un jeune chercheur il y a quelques années, je ne sais pas du tout ce qu'il est devenu. Toi il faut que tu gardes de bonnes relations et que Lhakpa soit content de toi.

Parce que dans 25 ans, tu enverras des étudiants dans la région. Je te le garantis. Et si tu ne laisses pas de bons souvenirs ce sera compliqué pour eux.

LS, *après cette rencontre* : il a dit une phrase très vraie. « Les jeunes à Katmandou ont un bon anglais mais pas la connaissance ». Mes amis à l'université sont bons mais s'ils ne s'intéressent pas à notre culture et ne s'impliquent pas pour la région, ils ont plus de mal à trouver du travail. Tandis qu'avec un bon réseau, tu peux trouver très facilement du travail.

Annexe 4.4 Entretien auprès de Sherap Jangbu Sherpa, Hôtelier (Namche Bazaar, le 16 mars 2016)

Nous arrivons aux portes du Panorama Lodge et Restaurant. Un homme -la soixantaine- est en train de réparer un poêle à gaz. Il me sourit d'emblée et me salue deux fois. « Vous me paraissez familier... - J'ai passé beaucoup de journée à Namche, surtout après le tremblement de terre, nous avons eu beaucoup de difficulté pour trouver un lodge où nous abriter. - Ce doit être cela, venez, rentrez ! ». L'intérieur du lodge est tellement lustré qu'il est en brillant !

SJS = Sherap Jangbu Sherpa

EJ = Etienne Jacquemet

Retranscription après prise de notes.

SJS : Mes deux parents sont nés à Namche Bazar. J'y suis né en 1954. Mon père gagnait sa vie en faisant du commerce avec le Tibet. Ma mère, était femme au foyer. Mon père a eu 6 garçons et 8 filles de deux sœurs différentes.

EJ : N'était-ce pas trop dur pour eux de subvenir à vos besoins ?

SJS : Je ne les remercierai jamais assez ! Ils ont beaucoup travaillé pour nous. Mais en même temps, à cette époque, nous les enfants nous contentions de peu : quelques pommes de terres et de la tsampa.

EJ : Votre père était commerçant, mais à l'époque a-t-il pris part aux expéditions ?

SJS : Oui, il faisait partie de l'expédition d'Hillary et Tenzing en 1953. Il était porteur. Ce fût sa première et sa dernière expédition. Il n'aimait pas du tout ça ! Alors après cela, son frère qui était commerçant l'a emmené au Tibet pour lui apprendre le métier.

EJ : Vous êtes né après son retour de l'Everest, l'école d'Hillary à Khumjung n'était pas encore construite, avez-vous pu aller à l'école ?

SJS : En fait en 1960, le Gouvernement avait déjà créé une école à Namche. Et sur les 14 enfants, la plupart d'entre nous y sommes allés. Mes parents avaient conscience que c'était important. Nous n'y sommes pas restés longtemps mais nous y sommes allés. J'ai étudié jusqu'à la classe 6. Ensuite mes parents se sont séparés. J'ai arrêté l'école à 13 ans, en 1967. Ma mère ne voulait pas, mais moi je voulais travailler en montagne. En 1973, un ami qui travaillé chez Moutain Travel m'a engagé comme porteur dans un groupe de Japonais. En 1974 je suis devenu assistant sardar et en 1980 sardar. J'ai continué jusqu'en 2007

EJ : Et alors que dans la vallée de Thamé, à Khumjung ou Khunde de nombreux hommes partaient travailler comme climbing sherpa, vous avez décidé de rester guide de trekking ?

SJS : Oui, ma mère ne voulait pas que je parte en haute montagne.

EJ : Et avec votre femme, comment ça s'est passé ?

SJS : On s'est rencontré en 1972. En fait, on se connaissait depuis toujours, nous habitons à 100 m l'un de l'autre. Nous avons l'habitude de jouer ensemble. En 1973 on s'est formellement engagé et nous nous sommes mariés en 1976.

EJ : Selon le rite Sherpa bien entendu ?

SJS : Oui ! La chance que j'ai eu c'est que son père adorait le chang ! Quand mes parents sont allés le voir avec un tonneau de 100 L, il n'a pas pu résister ! En réalité, c'est elle qui m'a forcé à l'épouser ! En 1973, elle était porteuse et ses parents possédaient un petit tea-shop destiné aux locaux. Elle a aussi participé à la construction de la piste à Syangboche pour 5 nrs/jour ! A partir de 1974, le

trekking est devenu une activité de trekkeurs est devenue régulière. Elle a été la première à faire des momos !

EJ : Le premier lodge à Namche, quand a-t-il été ouvert ?

SJS : Dans ces années là. C'était le Sherpa Lodge, à l'opposé du lodge Kangri. C'était la sœur du Grand Lama de Tengboche. Mais le véritable boom touristique a commencé en 1992 avec l'arrivée de l'électricité [il est peu probable que l'électricité elle seule est fait venir les touristes, le développement de l'aviation en est surtout la cause].

EJ : Et vos enfants, que font-ils ?

SJS : Nous voulions deux enfants et les avons eus. Mon fils a fait des études en information et télécommunication. Il a étudié un an à Khumjung, puis à Katmandou et a obtenu une licence au Colorado. Aujourd'hui il travaille pour les Nations Unies, en Ouganda ! Ma fille est devenue infirmière, mais a arrêté après son mariage. Elle vit désormais à Katmandou.

EJ : Et vos frères et sœurs ?

SJS : Tous à Namche ! L'un possède le ValleyView, les autres, l'Himalayan Lodge, le Holidays Inn, l'Hotel Tibet, l'AmaDablan. L'une de mes sœurs possède le Moonlight lodge. L'une a vécu à New York mais est décédée il y a quelques années, ses deux enfants y vivent encore. Mes autres sœurs vivent au Canada – où elles ont la nationalité – ou bien à Katmandou.

EJ : Qu'envisagez-vous pour la suite ?

SJS : Je vais continuer encore 2 ou 3 ans, jusqu'à 65 ans et après j'arrête avec le lodge. Et après Katmandou ! [l'interrompt sa femme]. Oui je me vois bien vivre 6 mois à Katmandou, 6 mois à Namche. Mon fils reprendra peut être.

EJ : Avez-vous été impliqué dans la vie de Namche ?

SJS : J'ai travaillé comme travailleur social. J'ai géré le comité de soutien de la Gomba pendant 15 ans. Je me suis investi pour la construction du poste de santé, et dans le comité de gestion de l'école. Avant la guerre j'ai aussi été maire de Namche. Je n'avais pas très envie, mais mon ami Sonam Gyalzen a beaucoup insisté.

EJ : et votre épouse ?

SJS : Elle est présidente du Women Group de Namche.

EJ : Women Group, cela vient d'où ?

SJS : Durant la monarchie, cela existait déjà, cela s'appelait les Ama Sama - les Mother Groups. Leurs objectifs étaient de lutter pour le droit et l'émancipation des femmes. Ça a surtout servi ailleurs au Népal. Ici il nous faudrait un Bahua Sama [association de défense des hommes] ! Les Sherpas en auraient bien besoin !

EJ : Pourquoi vous êtes vous investi au Nepal Congress ?

SJS : Lorsqu'il y a eu le référendum, mes amis à Katmandou m'ont présenté le programme, je l'ai trouvé bon.

EJ : Qu'est ce qui vous a le plus séduit, qu'elle était l'idée que vous avez surtout aimé ?

SJS : Je trouvais qu'il promouvait un système très démocratique. Ironiquement, ce qui bloque le pays désormais, c'est trop de démocratie ! Je me demande si ce n'est pas lié à cette « laptop génération », les gens pensent qu'ils peuvent tout avoir, il oublie qu'ils ont des devoirs.

EJ : Mais si l'on compare, entre la monarchie et aujourd'hui, qu'est ce qui était le mieux ?

SJS : La fin de la monarchie a apporté beaucoup de choses positives. Surtout d'un point de vue économique, une plus grande libéralisation. Le pays se développe plus facilement, les communications se développent, il y a plus d'opportunités, avant les porteurs étaient tous pieds nus, maintenant la plupart ont des chaussures.

4.5. Entretien mené auprès d'Ishwaraj Tamang, Hôteleur (Namche Bazaar, le 22 mars 2016.)

IT = Ishwaraj Tamang

EJ = Etienne Jacquemet

LS = Lhakpa Sherpa

Retranscription après enregistrement

--

EJ: When did you arrive this season? How the business is going on?

IT: Two weeks ago now [début mars] but if we compare to last year it is really few. That is 40% less.

EJ: How was last October season?

IT: Oh... that one also really bad. Before this lodge was really full. All along the season.

EJ: Okay... Well, last year you told us you are from Kavre? And you are Jeta but how many brother and sister do you have?

IT: I have four sisters, one is elder than I. I have three brothers, one is here with me and one is staying down, in Jorsalle. And my three sisters were in Kathmandu but now one is in Denmark for one year to study.

EJ: When you were born, what your parents used to do in Kavre?

IT: We are all involved in farming in the village. But my father went to trekking as a cook you know. First he worked as a porter and three or four years later as a cook, maybe during twenty years something like that. In both trekking and expeditions. But now he is getting old and spends his time between Kavre and Kathmandu.

EJ: Was he affiliated to a company or...

IT: He was free-lance for local company.

EJ: Did you go to school? You and your brothers and sisters?

IT: Yes we all have been to school. Some in the village, some in Kathmandu. With my gran sister we studied in the village and then all the other went to Kathmandu for good studies when I moved there.

EJ: And when did you go to Kathmandu?

IT: I was 14. Now I am 32. I was studying in the grade 8th. I have picked up the book and then in Kathmandu I only attempted in the exams. I couldn't have the time to go to school and I studied myself. But I struggle a lot....

EJ: What does that mean? Before in village or in Kathmandu.

IT: Village also. I mean in farming lot of things has to be done instead of school time. A lot of animals to take care about... And when I moved to Kathmandu I was frequently outside as a porter for trekking. During two years.

EJ: how did you manage to get this porter job?

IT: Some of my friends in the village were doing trekking as guide. And I asked to go with them. And slowly I started.

EJ: And did you escape from the village or you told your parents?

IT: no it wasn't like that. But in the village there was economic problem. But I realized... I decided to move from myself.

EJ: And how was it the first time in Kathmandu?

IT: Ah! How to explain about that! When I arrive in Kathmandu I don't know where I have to go and where to sleep you know... The first nights, maybe one week, I didn't sleep in a home. Where I could find some place it was warm, I tried to sleep there. And then slowly I met with one of my villager and

request him: I would like to go with you to work. He was a guide. At the time no phone number, I found him by chance!

EJ: And you started your career...

IT: Yes. My first company was Himalayan expeditions. It still exists but nowadays it is less competitive compare to the past. At the time it was more than 200 groups, more than 5000 people in a season. Now it is only 300-400 tourists in a season. So I have been cook only one year. Two years like porter, sherpa, and then I have been a long time trekking guide, and most of the time climbing guide.

EJ: And then you started to rent this lodge... How did you manage to find to rent this lodge?

IT: It was in 2010, I was in a trek with clients, and this building was under construction. It was just one flat. And I simply asked to the owner, "when it will be finished, you will run by yourself or you will ask for somebody to do that?" He started to say first we have to finish it, but we talk a long time and by the end he said, "okay, you can take it". [He is also the owner of the Thawa Lodge]. And finally he gave it to me for ten years. Now five years are gone...

EJ: Last year you said, you rent for 20 lakhs here?

IT: I have to pay more than 20 lakhs the five first years. And then I will start to pay almost 25 lakhs. Now it is very... terrible. This not business anymore. I don't know how to pay this. It is very difficult. Not only for me. I am going to pay 25 lakhs, but if I realize with this building it's not so much. They spent around 400 000 \$US to build it. Then if we look with the bank interests, it should be 40 lakhs renting! They are not going to realize a lot of profits.

EJ: And for what I remember last year, you are here mostly to save money and construct your adventure resort in Kavre?

IT: But I was thinking to that until last year and the big earthquake in Nepal. Now, all my projects have been end. And I don't know how many years... and the direction of the situation. Because, first of all, we have to recover tourism in Khumbu and Nepal. Last time [season] very less tourists compare to before. If I want to continue now, I don't have enough money, I have to raise money from loans in the bank. I am thinking like that, if we recover soon, I will continue. But we need tourists in Nepal.

EJ: But before the earthquake, your project was on a good way?

IT: Yes, without the earthquake, this year this center should be open.

EJ: May I ask you how much money you could save per year before the earthquake?

IT: Per year? Yes. I have to saved,... Aha ! I have to say more and more, but now less and less!

EJ: But how much money you should have to save for this project?

IT: Four crores or three and half. But If I raise that money, I know what the business will be, I know that I can be really successful. But without money, it's difficult.

EJ: Within this context do you know how long you will stay here?

IT: Yes. This is my business but if I don't want to lose I have to thing alternatively. [passage incomprehensible]

EJ: How is the situation in Kavre now?

IT: The situation is good, because there is one thing you can only find there in the world. Only one place. Relatives with the religion....It is beads. [Il s'agirait du rudraksha, la graine du cerisier bleu *Elaeocarpus angustifolius* dont les hindous se servent comme collier. En chapelet, ces perles peuvent valoir plus d'un millier d'euros]. And there is one place where the people of my village can find. It's call Thimal. You can get from there. I am thinking to go there in the future. Now people are coming to seek for that. And they are searching how to make grow up this thing.

EJ: I though it comes from Tibet...

LS: No. It is from Nepal. You can only find in Kavre. It costs huge amount. Let say one seed costs minimum 15 000 dollars.

IT: Yes the small sizes are very expensive. There are several sizes 9,8,7 mm but the 6 mm will be the most expensive. It takes 5 years to grow and then annually it grows.

LS: The people from China, Honk Kong, Tawaian, the buy a lot.

IT: And also, there is a big story at Thimal. There is a boddnathsavath cave in Thimal. Like in Halesi. The same person came to meditate here. And a lot of people all over the Nepal come for pujas.

EJ: And because of this cave and the bead, Kavre is recovering well?

IT: Oh yes good money, even since 3-4 years. It wasn't like that before.

EJ: How did you get the idea to make this resort?

IT: We have a lot of student in business in Nepal and especially in Kathmandu, but they don't know what adventure is. Actually this place will teach them rafting, trekking, hiking. We will give basic knowledge about adventure. And I also want to open this resort to teenagers to give them outdoor skills. Because a lot of tourists come in Nepal for adventure activities. So we want that they can interact with rafting or rock-climbing and also we want to give some two hours lectures on what is tourism and why people are interested in adventure.

EJ: But this will be private or could you have some public found?

IT: Yes that will be private but I will not take a lot of profit from that. Just I would like to introduce about my experience and my place. But it is not for myself. Even if it is private you have to keep social projects in your thoughts. Business with social services...

EJ: Are you still social worker in Kavre?

IT: yes! I have one organization; it is called Tourism for Rural Development in Nepal. And beside this organization, one time per year I will provide one program in my village about tourism.

EJ: And are you involved here in Namche?

IT: No nothing. Local people will not give us that chance for us. In fact if there is a problem for the finances we will donate but they don't give the post and responsibilities.

IT: [in nepali]

LS: He says in Kavre there are a lot of opportunities with tourism. Like Manakamana, it is just a temple but it is very famous once it was introduce in history. And he says the history of Kavre is more interesting. But in Kavre there is a lack of leadership to promote. But he wants to promote this project for Kavre. And to benefit for local people as well.

IT: and the advantage is the proximity to Kathmandu. It is only 62 km, one hour and half from Kathmandu.

I am thinking if I am make good money with that business, 60% will be given to my village to develop everything: road, water, study you know.

EJ: in your opinion where does it comes from this need to give and share?

IT: I have been in a lot of remoted areas where the communities.... People are going to born and then just die. What can we give for these places, what foot print do you want to let?

IT: [in nepali]

LS: he says to be born is a chance, it only happens one time. So, before to dye you should leave something for the society.

EJ: But are you Buddhist?

IT: Buddhist... I am not. God is in your heart you know? Properly, nobody see gods that is just for believing. That is why every god is same for Christians, Buddhists, and Hinduists.

EJ: Have you got children?

IT: Yes I married when I was very young, when I was 13 years old. And then I escape Kavre.

IT: [in nepali]

LS: He was married when he was 13 and the reason was at the time his father was abroad, so his family needs workers so his mother was pushing to get married to get more support in the fields. So he married, they stay one year together but he moved to Kathmandu and his wife went to maternal home for five years. He was thinking to divorce but was thinking: why should I trouble her? So now she lives in Kathmandu with his two children.

IT: now one child is nine and the other around one year.

EJ: Okay, in a 31 years life it is quiet full, no?

IT: yes especially for my brain you know!

EJ: during the time you were sardar did you summit Everest?

IT: In 2003 I stopped 200 meter before summit and in 2008 I summited.

EJ: How was it?

IT: Ah terrible! Yes when I was part of the expedition I was really excited and even during the last stage I was really happy. But in a same time I feel a big sadness.

IT: [in nepali]

LS: he was not worried about how to get up or down, he was really happy because it was his dream. But after the expedition he thought: "how poor Nepal is! Why sacrifice your life for 3-4 000 dollars. And it is not for long last and tourists come for one time and go back, but the sherpas every time they are going. Each and every moment you have risks". So he feels very sad about that. And then he stopped.

IT: your life is never safe; when the 3 or 4 000 dollars are finished you have to go back on the mountain. This is really not a joke to climb this mountain you know?

LS: In my opinion, all the sherpas should stop the work for 4 or 5 years and ask for high salary. Like that just the quality tourists will come. I heard the history about luxury expedition here. There was four or five teams and they were really good with the staff as well. One was British expeditions and members payed huge amount for the expedition and for the sherpas. And the leader was an hotel businessman in UK and he took all the sherpas to UK for employment and buy them land in Kathmandu. So the leader organized everything for the staff after as well.

IT: Almost all the tourist comes for their own business. They climb one time and then they can have everything in their country. But Nepalese, nothing.

Annexe 4.6. Entretien réalisé auprès de Ganesh Pant, Directeur du Parc national de Sagarmatha (Namche Bazaar, le 31 mars 2016)

GP = Ganesh Pant

EJ = Etienne Jacquemet

Retranscription après enregistrement

--

EJ: Are there private forests within the Park?

GP: No.

EJ: After the earthquake, could people with destroyed houses cut trees to repair, with specific permission or not?

GP: Actually what happen in Himalayan and mountain parks we have permission to provide some amount of wood, timber for the people living inside the park like Namche and Khumjung. Physically it's inside the park but legally it is outside the Park, it is settlement. People living in these settlements have the rights to have some kind of forest products and grazing activities. Based on that we provide timber for construction, and after the earthquake, obviously the demand and we have tried to accommodate that needs and the demand of people and, yes it was much higher than usual.

EJ: But compare to normal time, one family could have how much?

GP: Generally we were providing one or two trees for one household but nowadays three or four depending on the demand. Because we have to make the balance between the people demand and the nature conditions you know. Here in high altitude, we have very limited resources so we try to maintain that balance.

EJ: How many rangers there are in the Park to control that balance?

GP: At the moment, only one. Based on our structure that should be five, but we have only one at the moment. You can just think how we are managing that rules! And there is also a prevision of two officers and two wardens, but I don't have any at the moment. The only technical staff I have is one ranger. And the other staffs you can see are junior staffs, and are very limited skills staffs. There are nine but we need more than 30, you know. That is the key. So, we have several limitations but still we are managing because we have these buffer zone committees in very close collaboration and very close coordination. We have been able to manage those things to supplement but I don't say it is perfect you know at the moment because we have several limitations. And I know we have the army to look after the security matters, that why we have been able to manage to some levels. *[Il parle du risque de deforestation presque au passé]*

EJ: the army helps?

GP: Basically the army is for the protection of the Park. Specially related to wildlife crimes and the illegal activities. They have the clear role to control such illegal activities. But, they are not technical person you know. They are only security person so in many cases they don't know what to do, so we have to guide them and we have really limited staff to guide them into their duty. That's the problem. Hopefully next year we will have plenty of staff including a new warden. Basically we have to look after protection (control of illegal activities) one thing is that, secondly the control of the habitat (species maintaining and these things) and other thing is regulating the tourism activity. And very obvious thing is managing buffer zone (control of development activities in BZ). These are four components are very important for the Park.

EJ: But the number of staff is based on what? Is it decided in Kathmandu ?

GP: Actually, the rational structure was approved few years back and the challenge is that the responsibilities are now higher than at the previous time and we have to look after many things and based on that we have recently revised that. And last year the new structure was approved including the provision of a warden staff. And still these positions are not fulfilled that why we don't have sufficient staff to work here, that the thing.

EJ: One of the objectives in the previous plan was maintaining local architecture, nowadays are there standards guidelines for architecture or does it works? For example if I have my own land, may I can build in my own style or I need to respect some rules edited by the community or the Park?

GP: Actually, so far, we don't have provision in that way. Actually we have clearly spelt out the needs in the Management Plan, and what we need. This is heritage site and we want to maintain that architect and everything you know. Without our intervention mostly thing are untapped, there are not so much changes. But in the future if somebody wants to construct a building or such different thing, or from outside, it will be a challenge for us, because we don't have that kind of protocol and we don't have sufficient staff to monitor that. This makes our position very difficult. But hopefully after this plan or next year we will come up with these standards and we can regulate these things. At the moment we don't have.

EJ: in this same plan, they mentioned the idea of studies of tourism motivations and satisfactions leaded by Nepal Tourism Board and Sustainable Tourism Unit, do you know where I could find these studies?

GP: I don't remember that studies because maybe the plan proposed that, that the need but I don't know about these study and still we need to plan for next years. But I don't think so. If something is there you can consult to tourism board or somewhere you can see but I don't think there is a very comprehensive study like that. But obviously we need do to that.

EJ: by the way, is there somewhere here in the Park I can find some recent researches and especially the thesis of AlarkSaxena?

GP: related to what? Tourism? No...

EJ: But in the future could we imagine a place where researches could be available within the Park?

GP: We plan to do that. Because we have proposed a separated Research Unit. Assistant officer, I mean warden will lead that and warden will have documentations and some kind of coordination between this structure and the Park authority and like that we will have research desk for that and like that it will be better for the Park management. And most likely in the future we will come up with a research unit which will be responsible for coordinating and also documentation of the researches.

EJ: I know that it is not the same structure but it was mentioned in the previous plan, but what will be the aim of the future Nepal Tourism Board office here in Namche?

GP: Tourism office right? Basically tourism office as the role to promote and regulated tourism activities. Actually the tourism activity in Khumbu region is mostly inside Park. And they have to coordinate with Park authorities. And together we can do things like tasks from environmental perspectives. And other thing is from tourism and business perspectives like making standards in hostels, for example what could be the rate, and regulating these things, and wastes management, and others energy sources. This will give us a support to measure that with criteria's and indicators. And based on that, this will give more credit of facilities here: like this is first grade, this is second, etc, and maybe they can control similar prices for similar facilities. And also to promote other areas if there is no tourism activities so they can work and plan for that purposes.

EJ: Can you tell us the main lines and objectives of the new management plan?

GP: Yes. Actually we have framed our Management Plan and basically in four components which are four objectives. First is : we need to conserve biodiversity: especially focusing on the nationally protected and globally protected species such as snow leopard, red pandas, musk deer, Himalayan black bear. These are the major species. This is the first objective. We have to look after the biodiversity conservation. Also considering the likely impact of climate change. We have to promote and regulate –one thing is promote and other thing is regulating-. First this is to develop quality tourism and regulate it considering the integrity of the environment. We need to regulate tourism activity. And also we have to promote and conserve the local culture here, especially the Sherpa culture. Tourism and culture is second objective. Third thing is BZ management especially improving the livelihood of the people here through intervention. That is BZ management activities. And for these all, one cross-cutting objective is institutional development. We have to go for that. It several levels for every stakeholders. Institutional development for Park authority itself, army, community and entrepreneurs as well. This is another objective and this institutional development also includes various kind of collaboration and coordinating between agencies working here like NGOs, INGOs, Government authorities and so.

EJ: Do you know how many NGOs work within the Park?

GP: At the moment no, we don't have the detailed data. To support that we need to document : who is doing what kind of activities and what kind of synergies we can develop for efficient cooperation and minimize duplication. Sometimes they might be duplications in activities.

EJ: But for tourism and natural integrity, huge progress has been done no?

GP: Actually we have been able to maintain that balance to some level, you are right but still there are several things to be done you know. One thing is we only have one route from Lukla to Namche, and you can see on the route visitors are travelling, local people are also following that route and porters and the others animals. That looks crowded and we have to go for that management. And we have some alternatives plan for that like we have proposed one physically alternative route, one thing is that, and another thing is we will go for some kind of cable car between Lukla and Namche and that will be for materiel transportation not for tourists.

EJ: ... and that could be done within how many years?

GP: what we have planned is the management plan we have drawn clearly spelt out that and our propose is we will first study the feasibility and then if it is feasible, then we can go for some kind of provision like some private company can come and construct that and operate based on condition here. And our aim is that but I don't know what will happen or not in the five or ten years! But we have definitively dream about it.

EJ: Okay... But what about the water resource which as not been taken in account in the previous management plan?

GP: water resource for what?

EJ: I mean water seems really central in the business here, for example in Namche Bazar and have you seen any matter based on this resource?

GP: it's obviously essential for every creature, not only the human beings, water is important for wild animals, cattle and not only the local people watch quality and availability to run the tourism business. There are already some steeps going on for the water supply. But no one is much worried or much concerned about the conservation, I mean maintaining that quality and how it will be sustainable. These things should be one of the priorities but our plan is not much concerned about that, you had already mentioned that, in last plan?

EJ: in last plan, I could read only two times the word water.

GP: one thing is may be troubles from the impact of climate change. We are going to lose water in terms of availability like mountains are the water tower and if snowfall is very limited, if there is no ice, then it's obviously go to have impact. One thing is that. And other thing is water management, what is available. That is important but our plan is not really going to deal with that. The propose plan, the draft plan is not able to deal much with that because our focus is not that at the moment but this is very important issue.

EJ: for what we see there are no problems, I mean it's not really a question of resource availability; it is more a technical issue like in Namche.

GP: just like for example you can go to hotel Everest view how they are managing water, it is one of the particular example, have you been there? Because they don't have water source where they are located and every day they have employees, local people to carry water, you can go to see how difficult is the situation [enmême temps personne ne les a forcé à aller installer là !]. Few years ago the situation was the same here and sometimes when the power house is under-construction, there is no electricity in Namche. In that time we have to start again that system. This is the problem and we have to think about alternatives management.

EJ: Few minutes ago you just have mentioned the conservation of Sherpa culture but it's also lies on the youth and for what we can see, in one hand it is important because a lot of young access to education but on the other hand a lot of parents send their children in Kathmandu and abroad.

GP: no, we cannot limit that development process and the general development progress. I don't think we can say that, we are going to hold all these young people going outside but the thing is: who are here should preserve their culture this like. Some people and we are supporting for some kind of cultural religious education thing, some kind of literally thing, some kind of support for monastery, monastery construction, maintenance, and our main aim is at least to have some kind of That young people who are living here get involved. But we are not controlling that migration process and all these things. But we have to put best efforts to conserve the local culture. Sometimes people prefer to have different some kind of [way of life] to see some cities. But here, at least we have to preserve our identity. Not every people will be following these things but at least we have preserved that.

EJ: yes, we can see some initiatives leaded by young like in Khunde but in some villages oldest people are a little bit afraid of these migrations saying that their place will be a kharka in ten or twenty years, so my question was not directly addressed to the Park but to get your local perceptions.

GP: as I already mentioned we can't force anyone to stay there, but we can create that environment that preserve, if Sherpa culture is there and tourism well flourish here then if people get benefits from that, at least we did that. And this area is also famous for Sherpa culture and if we can preserve that culture it will be good.

EJ: so you have some tools in the future to create that positive environment?

GP: Yes. First thing is we have recognized that. Recognition itself has great value. I mean not only us but also the old... I mean by the global community. The World heritage site not only recognizes natural environment but also this Sherpa culture of the region. And another thing is people are, might be very exposed to external environment and everything, but what could see is the culture is still alive. This is a good indication. But we cannot say for sure in ten or twenty years is it to be maintaining like this it is a very difficult question but we need to try to do that and we will definitively support for that (creating that environment) but it depends on local people, on their own attitude.

EJ: Last time LhakpaNorbu Sherpa was the team leader for the Management Plan writing, what about today?

GP: Last time Lhakpa was a consultant. He was working here as chief warden but after he changed his profession and had a Government job and now the Government as given the responsibility to me. And yes, I am leading.

EJ: And how did you become chief warden?

GP: What happens here, that plan is a good academic document, really good, but implementation part was weak. We couldn't implement well and something is writing in academic language is good but what I am trying this time is to come with more practicable activities in the document. That why the Department has given the responsibility to me. The draft is almost ready and recently our Department has provided the document for the review to IUCN and World heritage sector because this a World heritage site, and they will provide some feedback on that and then we will finalize and that will go for the approval process in our Department.

EJ: That means you have putted your on touch in this document?

GP: Yes sure. The Department was expecting that. Something from the real ground situation and they welcome that. Hopefully the plan is going to be better.

EJ: my question was also about your own education. For example, did you need a Phd to be there?

GP: The basic qualification is Bachelor's level in relevant field like natural resources management, forestry, environmental fields, and wildlife management. But for our position, I mean I join the job 12 years back, that time I was forestry graduate, bachelor of forestry, and now I have completed Master's level of study and get promotion to that level and I plan to be Phd, hopefully next year, I will start aPhd. I did Master of Environment Management from the University of Queensland, Australia and I recently completed that, two years back. Mostly as I mentioned, for assistant warden once you have bachelor level study it is okay, then for the Chief Warden level that is Master's level of study, I mean it is not compulsory but it is better to have it. Phd it is not at all needed. Phd is just my hobby! Just my passion! If everything is going well I can be promoted up to Chief Secretary with this Master's qualification. But if I do Phd, that will be better for me.

EJ: ...and here you have to work for five years?

GP: Oh no! ... Five years it is too long! I am working here for the last four months and most probably I will be transferred to the Department in coming September, that's means not more than two years, two years is the enough time for one person to take functions. Generally to years is the maximum. But sometimes people like to stay for more private. But what I mean two years is good enough!

EJ: What will be your Phd about?

GP: not decided yet. For my Master study I did Human and elephant conflict. How to manage such problems and what are the prospective. And I also have published a paper on international journal. The title is Nature and extent of human elephant conflict in Central Nepal. Regarding my Phd, I could go further in that topic on ecological perspectives of that conflict. Other could be because of climate change impact several species have been impacted and one of the species could be rhinoceros. But before that I have to go for language test first, I have to get my Toefel and I have to work on that nowadays because I have the date.

4.7. Entretiens menés à Namche Bazaar et Lukla auprès de différents porteurs touristiques (Namche Bazaar, le 29 mars 2016, Lukla le 5 avril 2016)

Retranscription après prises de notes.

Bisesh Natrhing Rai (à Namche Bazaar)

Il vit à Gudel, il a 19 ans. Il a étudié jusqu'en classe 11. Tous ses frères et sœurs sont à l'école. Il parle bien anglais. Il profite des vacances pour accompagner des groupes. Il fait un ou deux trajets par saison. Il a commencé à 14 ans et en a 19 aujourd'hui. Il a trouvé le travail par un ami qui travaille comme cook dans un lodge à Lukla.

Il travaille comme porteur pour payer sa scolarité. Deux saisons lui suffisent pour la payer. Il ne gagne que 1100 nrs/jours mais les pourboires des touristes est généralement suffisant. A côté, il est aussi paysan.

Plus tard, il aimerait devenir travailleur social ou ouvrir une pharmacie à Gudel car il n'y en a pas. Il souhaiterait travailler dans un lodge cinq années pour se payer les études. Il parle déjà anglais ce qui est un atout mais il doit aussi prendre des cours de cuisine à Katmandou.

Il ne souhaite pas partir à l'étranger. Il pense que c'est plus facile de trouver du travail au Népal et également mieux parce qu'on peut être utile pour la communauté.

Kumar Bika (à Namche Bazaar)

Il vient du village de Basnaa dans le Solu. Il loue à Lukla en saison pour trouver du travail plus facilement.

Il fait 1,2 ou 3 trajets par saison. Il a trouvé le travail par une relation qui travaille dans un lodge à Lukla. Il a commencé à 16 ans. Il a 2 sœurs et 3 frères dont un seul est assistant guide.

Il a 28 ans, aurait bien aimé être guide de trekking mais manque d'éducation car il n'a été que jusqu'en 4^{ème} classe. Il va continuer comme porteur et parallèlement comme agriculteur. Il n'a jamais essayé de partir à l'étranger car il faut tout de même plus d'éducation, c'est plus facile de travailler ici et par ailleurs, il a 6 enfants à nourrir !

Il gagne 15 US\$ par jour mais dans le Khumbu la nourriture est chère et donc il ne peut presque pas épargner, sauf avec le pourboire des clients.

L. Tamang (à Namche Bazaar)

Il a 19 ans. Charge de 60 kilos. Il a commencé à 15 ans, travaille pour différentes compagnies. Il trouve du travail par des guides ou par des lodges.

Il n'a pas de grosses attentes, ses parents ne peuvent pas payer l'école alors il travaille comme porteur. Il porte pour une expédition mais n'envisagent pas de devenir climbing sherpa, il faut de l'expérience. De la même façon pour travailler dans un lodge il faut de l'expérience, c'est difficile sans. Il n'a jamais essayé d'aller à l'étranger. Pour lui le Khumbu ou l'étranger, c'est la même chose : ces copains en Malaisie trouvent que c'est vraiment dur.

Il a 5 frères, l'un est guide assistant mais les autres comme les sœurs sont au village.

Il gagne 2400 nrs par jour soit 7 stages entre Lukla et le camp de base.

Kumar Lama (à Namche Bazaar)

De Lokhim. Il a 22 ans et a commencé à 17 ans. Il a trouvé le travail par un ami qui travaillait dans une agence de trekking. En général il attend du travail à Lukla et loue une chambre dans un « hôtel ». Il fait 4 ou 5 treks par saison.

Il pense qu'il a une petite chance de devenir guide car il a été jusqu'en classe 9. Il a dû arrêter après car il ne pouvait plus payer l'école.

Il n'a pas d'activité à côté. Auparavant, il a travaillé comme cook dans un restaurant à Katmandou mais le salaire était trop bas alors il a arrêté. Il dit qu'il n'y a pas d'opportunité de job de cook dans la région : il n'a pas trouvé.

Il a deux frères qui étudient au village.

Il va essayer de partir en Malaisie l'année prochaine en passant par une agence. Il pense que ça sera mieux à l'étranger. Grâce au trekking, il a pu mettre 1,5 laks de côté. En trekking il sauve 200 roupies par jour.

Ruj Sherpa (à Namche Bazaar)

De Bospur. Il a 20 ans. Il a commencé à 16 ans. Il a trouvé le travail par son oncle qui possède une agence.

Il fait 2 treks par saison. C'est plus une façon de se faire de l'argent de poche. Il a déjà travaillé comme porteur dans la plupart des régions de trekking.

Il attend le travail à Lukla. Il aimerait bien devenir guide ou travailler dans un lodge ou même devenir climbing sherpa.

2 frères, paysans au village.

Il estime que c'est plus facile de trouver du travail au Népal qu'à l'étranger.

Il gagne 1200/jour et peut en épargner 5000 par trek.

Madan Bika et son frère Mahan Bahadur (à Lukla)

Madan : De Baïé Gaon (Pawey VDC). Il a 17 ans, il est paysan. Il s'est arrêté en classe 4. Il a trouvé le travail par son frère avec qui il trek. Il souhaite continuer. Son frère dit de lui qu'« il peut grandir les échelons car il est jeune et qu'il a un peu d'éducation ».

Il gagne 1000/NPR par jour. Sur un trek de 17 jours il va économiser 5 ou 6 000 roupies. Comment est-ce qu'il trouve cette première expérience ? « ça va ! ».

Il n'est pas intéressé pour travailler en lodge. Il préférerait partir à l'étranger mais il ne sait pas encore comment faire. Même si il a des amis au Qatar.

Mahan : accompagne des treks deux à quatre fois par saison. Il a trouvé le travail par un ami guide. Il travaille comme porteur depuis 4 ans. Avant il était paysan mais il ne gagnait pas assez pour payer l'éducation de ses enfants. Il a une fille et deux garçons. Les dépenses pour un enfant sur une année sont d'environ 30 à 50 000 NPR en incluant l'école et la nourriture.

« Nous avons fait une grosse erreur avant de partir sur ce trek. Nous n'avons pas fait de contrat avec le guide. Nous n'avons appris qu'à Jorsalle que nous ne gagnerions que 1000 NPR/jour. Ce qui est moins que le salaire minimum ».

Kumar Rai (à Lukla)

De Sothang. Il fait 3-4 treks par saison. La première fois il avait 18 ans, maintenant il en a 40. Pour trouver du travail, il part à Lukla et attend des offres pendant parfois une semaine. Il n'attend pas grand-chose du trekking. Il vit de l'agriculture. Il n'a pas été à l'école du tout. Il va continuer cette double-activité.

Il travaille comme porteur régulier chez ICE Himalayan. Il dit que ça n'est pas très difficile de trouver un employeur régulier. Il gagne 1000 NPR/jour ce qui est à peine suffisant pour la nourriture. Absolument tout l'argent gagné dépend du pourboire.

Il a trouvé un jour un emploi dans un lodge à Gorakshep, il y est resté 9 mois mais un problème familial l'a contraint à abandonner le poste et à retourner au village. Il n'est absolument pas intéressé par un travail à l'étranger, de toute façon il n'a pas été à l'école : « si tu ne sais pas lire et écrire, il est presque impossible de partir à l'étranger, y compris dans les pays du Golf »

Il a une fille et cinq garçons.

Kalman Magar (à Lukla)

De Wapsa (ward 9 de Waku).

S'il est chanceux, il fait trois treks dans la saison, sinon, il retourne à la maison. Il trouve le travail grâce à son frère qui est guide chez Ice - land Company. Lui n'a pas pu évoluer comme guide car il n'a pas reçu d'éducation. Avant il portait et vendait du lait à Namche.

« Si tu trouves du travail dans un lodge tu peux mettre de côté car tu es nourris et logé. Mais pour ça il faut réussir à payer des leçons de cuisine à Katmandou ! »

Il a trois frères et deux sœurs dont une à Katmandou qui tient un tea-shop, sinon tous les autres sont aux villages. Lui n'a jamais été en dehors du Solu. Il n'a pas de projet ailleurs et dit qu'il est trop vieux pour partir.

Il gagne 1000 NPR/jour mais à la fin du trek ne peut sauver que 4000.

Il n'a pas d'amis à l'étranger.

Lhakpa Dendi Sherpa (à Lukla)

18 ans. De Patlé (Okkaldunga)

Cela fait deux ans qu'il travaille comme porteur. Il a trouvé le travail par des amis. Il n'a pas d'attente particulière. Il est fermier dans son village. Il a arrêté en classe 3.

Il aimerait trouver du travail dans un lodge mais ne sait pas comment il faut faire.

Il n'a pas forcément d'envie de partir à l'étranger.

Il va faire 11 jours de trek. Il est très chanceux car il va gagner 15 000 NPR/jour et ainsi sauver 8000. (Est-ce parce qu'il est Sherpa ?).

[Un guide intervient]. Il est bien payé. Il a de la chance. La plupart des porteurs ne le savent pas mais le Gouvernement a fixé un salaire minimum à 1200 NPR/jour. Les guides payent donc 1000 NPR et gardent 200 ! En fait les touristes payent systématiquement 1200 mais les agences ou guides gardent les 200/jours.

Krishna Puriet et le guide Tek Bahadur Karki (à Lukla)

De Badel (Bahatsul). Il a 34 ans et a commencé il y a 34 ans. Il a obtenu le travail par un copain. Il est aussi paysan. Il a arrêté en classe 3. Il ne souhaite pas travailler en lodge car il n'aurait plus le temps de s'occuper de sa ferme. Il peut sauver 8-9 000 pendant un trek.

Il a 1 sœur et 3 frères : 1 à Barhein, un trekking guide chez Celtic (« il a eu de la chance »)

Il a déjà été au Qatar, dans le bâtiment. Il gagnait 700 rials par mois (190 \$). C'était en 2007, il est passé par la Men Power agency, à qui il a payé 15000 NPR. Il préfère vivre et travailler ici et ne recommanderai pas de partir à ces amis.

Tek : Originaire de Bospur (région du Makalu). A un parcours assez remarquable. Il a arrêté l'école en classe 4. Etait paysan est devenu porteur grâce à un ami. Il a appris l'anglais et son métier de guide en 2 ans et 10 trekkings, réussi le diplôme de guide.

4.8. Entretien réalisé auprès d'Ang Rita Sherpa, ancien climbing Sherpa (Katmandou, le 27 avril 2017)

ARS = Ang Rita Sherpa

LS = Lhakpa Sherpa

TS = Tenzing Sherpa

EJ = Etienne Jacquemet

Retranscription après enregistrement

--

EJ: You were born in Yillajung, but your parents from which village are there from?

ARS: Both are from Yillajung.

EJ: And what was their occupation, when you were young?

LS + ARS: in Sherpa

LS: Both were farmers. In the past years there was no tourism here. Now it is recovering. But before only potatoes and looking after yaks were the possible activities. Even nowadays it is very difficult to live there. At the time there was no school and after some years when Tenzing –Hillary went on Mount Everest, Hillary built a school in Khumjung so students went there and studied and became educated, but before that they did only farming. He spent his childhood for the farm and sometimes used to go to trade in Tibet with his father. He also adds that Tenzing was a Tibetan.

ARS: Tibet but Tenzing Sherpa.

EJ: But even if there was no school did he want to go? Or now, does he regrets?

LS + ARS: in Sherpa

LS: Yes he was interested but it wasn't possible. At the time, everybody look after the cattle, depend on agriculture, they live in a high grazing lands

EJ: Did he like to be with the animals and working for the farm?

LS + ARS: in Sherpa

LS: Aha! He says : " Farming was the easiest way, but anyway I would be older than I am today!"

EJ: it was easiest to climb mountains?

LS + ARS: in Sherpa

LS: It was adventuring, but if he could be on the top of one or all the mountains he will be enjoying. Looking after animals was not easy because there were too many snow leopards, and in the past days there were also yetis. It was very difficult to look after both cows and children while farming.

EJ: And nowadays there are no yetis anymore?

ARS: in Sherpa.

LS + ARS: it is rare. Anyway, yeti looks after you from the top of mountains. People believe or not. For him, yetis are like gods. If people do bad things, yeti will kill. And yeti do like people: we do farm, yeti also do. He says that there are a lot of people looking for yeti but nobody will see because it is a god.

EJ: When you were young did you thought to be a climber?

LS + ARS: in Sherpa

LS: At the beginning not necessary. But after yes, he knew that he could get some cash in mountaineering. He knew that he could earn cash and he needed.

EJ: But when and how he started to become mountaineer?

LS+ARS: in Sherpa

LS: Before Everest he climbed smaller peaks like Island peaks. He says, the first time it was on Dhaulagiri. I was hired as low altitude porter. I went to camp III without any mountaineering shoes and gears. Clients were really impressed. They complained to sirdar and then they gave me some gears but it was oversized. But anyway, I feel ready to climb other big mountains.

ARS: in Sherpa

LS: He says if he uses oxygen one time and if you don't use the next time there will be problem. So he preferred to climb without oxygen even if he used to. I mean if you use oxygen at the beginning and if you stop second time you can't reach the top. So you should never use it. Because if you don't have oxygen anymore it is dangerous, you will be like a drunken people.

EJ: But when and why did you stop to climb with oxygen?

ARS: in Sherpa

LS: To make a record he didn't use oxygen. To earn life and to be a record man he didn't wanted to use oxygen.

TS: It was also a competition between my grand-father and other doing like that. But they did cheating because they took oxygen with them and to the top and say we do not use oxygen.

EJ: So from the beginning it was a plan to be famous in the aim to earn more money?

LS: yes

LS: He says a lot of mikarus hide their mask and say: "I reach the top without oxygen".

EJ: But Messner was the first to climb Everest without oxygen?

TS: No. It has been not proved I think.

LS + ARS: In Sherpa.

LS: He doesn't know if Messner used or not but he is sure a lot of tourists do so.

ARS: In Sherpa

LS: They didn't climb in the same group so he doesn't know.

EJ: But at the time everybody used, so why did you decided to stop?

TS: I think he has a problem of using oxygen. He as developing a kind of allergy. He used to vomit.

LS + ARS: in Sherpa

LS: The most of the people used oxygen when going up and when descending down they won't have enough and will have problem, some of them die.

EJ: And why did you decided to be mountaineering while numerous escaped to Darjeeling and Kathmandu?

LS + ARS: in Sherpa

LS: Because without education he couldn't find a job and in Kathmandu or abroad he didn't have the channel, he knew very less people. He only knew some sherpas here they offered the job so he joined. Because like that he could earn some money for the parents.

EJ: And how was it the first time, on the top of Mount Everest?

LS + ARS: in Sherpa

LS: At the time he felt a pressure. He didn't think, I am on the top of Mount Everest but he had to think how to get down! It is really easy to climb but the way down.... He didn't get excitement but pressure. In one hand you will be very happy because you are on the top but on the other one you are afraid and wondering how to get down because your legs are very tired. So it is a tingling sensation. Those who climb with oxygen really need a support by Sherpa when they come down.

EJ: The first time it was frightening but the tenth time how was it?

LS + ARS: in Sherpa

LS: Before the first time to climb he had a lot of dreams. He saw some people getting rich after climbing so he also have that kind of thinking but while he keep climbing he thought it was a risky job.

TS: it is also like if you go to a job for the first time you will be nervous you can get experience and avoid being so worry.

ARS: in Sherpa

LS: It is always difficult. You can know the route but the difficulty is the same. You have to take care about the clients, you have to get down when you reach.

TS: It is like raising a child: you have to take up and you have to take down, you have to give him education.

ARS: In Sherpa

LS: another reason of why he didn't use oxygen bottle is like: each and every Sherpas will have a client and if both finish their oxygen we could help them. He feels responsible of the clients.

EJ: How your parents reacted when you have become to climb?

LS + ARS: In Sherpa

LS: He says family member didn't allow him to go in mountain. He had to escape to climb. He used to cheat like: I am going to the market or to search for butter in Lukla. He is sharing the story that at the time there was no good telecommunications and there was a misunderstanding to his family that one Ang Rita died in Kanchenjunga. His family made some research as well but in fact he was not.

EJ: I know that it was hard but sometimes did he feel pleasure in mountain?

ARS: in Sherpa

LS: He share the story that when he climbed K2 there was one men he was sleeping in the mountain and then butler came and ate him, he ate his eye first.

EJ: But all together, how many 8000 did he climb?

[grand brouhaha, bande son peu audible]

TS: There are many mountains he had climb like. The first mountain he summited was Dhaulagiri, and then more than 35 expeditions including four times in Kanchenjunga (but one time summited), 3 times in Cho Oyu, one time in K2 and in Annapurna. And in Dhaulagiri eight times.

EJ: But the nickname snow leopard, where does it come from?

ARS: in Sherpa

LS: Because nobody slept on the summit of Everest without oxygen before him. Because three times he slept on the summit. He dig the snow and slept inside a b-box (sur sac?).

EJ: what are the main changes between the time he climbed and nowadays?

LS + ARS: in Sherpa

LS: Lot of changes. At the time they even didn't have insurance and the family didn't get anything if he died in the mountain but now the Sherpas have better facilities and especially Sherpas get more payed and can send their children for education.

TS: at his time they used to be payed 1,5 lakhs, now Sherpas are payed 3 lakhs. And also Sherpas have ice training and they are more experienced, they now themselves where to open the route in the icefall and at the base camp everything is organised.

EJ: And in your own life, what changed?

LS + ARS: In Sherpa

LS: All these expeditions didn't change his life in a big way at the time. He could invest in a little teashop in Yillajung but most of his money was invested in the education of his children and later he

could give his name for an agency -Ang Rita Treks- run by his cousin brother and now he gets royalties and could buy this flat.

EJ: How does he consider the new generation of climbing Sherpa?

LS + ARS: In Sherpa

LS: before you couldn't even speak English, so the communication between the sherpas and their clients was really difficult. So he says we just use to push our clients like dzopkios. But now sherpas are more educated, they have more knowledge so know they can demand everything and they have more facilities.

EJ: my question was does he personally know the new generation and for example did he heard about the incident with Simone Moro and about the strike after the avalanche two years ago, what does he feel?

TS: Yes he saw on Discovery Chanel. He thinks that even if it still risky it easier to climb a mountain nowadays because they have all the equipment and all the demand they want. And also at his time helicopter were really rare while now if sherpas or tourists are unsafe they can be transferred.

LS + ARS: In Sherpa

LS: He totally agrees with the sherpas to make the strike.

EJ: now, more than 4000 people climbed Everest already in any style, is this mountain can still produce heroes like him, Hillary or PasangLhamu?

LS + ARS: in Sherpa

LS: Each and everybody think about the money anyway but in mountain the reality is that you have to save your life as well behind your name or your money. That is the challenge.

TS: Old people have done records but nowadays it is easy, so you can do world record but nobody will remember. The record of Apa will be broken soon but nobody knows.

LS: If you are first you will be always first, if you are second you will not be famous.

EJ: Nowadays, what is your relation with Yillajung and Khumbu, do you still go or not?

LS + ARS: in Sherpa

LS: He visits sometimes but here daughters are taking care but if he goes there who will prepare food or something for him?

TS: nowadays all Sherpas have come here or outside the country, so there will be rare of Sherpa and there will be no people to stay because now people have more facility in Kathmandu. People prefer facility so they all move here. If he goes we all have to move there. He is old he needs rest so we go less and less.

ARS: In Sherpa

LS: He says sherpas have a lot of responsibilities, when you reach the top you can be happy but you have the pressure to never lost your client otherwise the sardar will charge and punish you. You have to go with the client and go back with the client.

EJ: Do you still have relations with formers clients or not?

LS + ARS: in Sherpa

LS: yes formers clients sometimes come here to visit him.

ARS: in Sherpa

LS: what he heard is that even tourists come in Nepal for money, when they get back after Everest; they get money in their country. They come not especially for the adventure but also for the money. He says that they are paid by their company.

EJ: Has he been abroad?

LS + ARS: in Sherpa

LS: Chili he has a friend, USA, Singapour.

EJ But did you ever try to set up in USA?

LS + ARS: in Sherpa

LS : no because of education. But he explains he met some Sherpas friends in US and he thought maybe people in Nepal think that they have a good job, but there were only housecleaner!

ARS: in Sherpa

LS: Some of his friends from US tried to offer him a job, he started to be a cleaner but they feel shame and they didn't allow him to do it : because he was Ang Rita.

EJ: Do you have brother and sister?

LS + ARS: in Sherpa

LS: Only one sister. All together four but three already died. She is housewife in Kathmandu.

EJ: and how many children all together?

LS + ARS: in Sherpa

LS: one daughter and three sons.

EJ: What are they doing?

LS + ARS: in Sherpa

LS: one already died in Everest (himself has two sons: one in Austria, one in the village), one leave in Thamo, one is in US as transportation driver. But eight grandchildren all together. The daughter has a lodge in Machhermo but she gives for rent.

EJ: But do you, Ang Rita, own a lodge?

ARS: no. All the money has gone in education.

Annexe 4.9. Entretien réalisé auprès de Phinjo Sherpa, Chargé de mission pour l'ONG Eco Himal Népal (Kathmandu, le 27 avril 2016)

PS = Phinjo Sherpa

EJ = Etienne Jacquemet

--

EJ: You were born in Namche?

PS: Yes.

EJ: May I ask you how old are you?

PS: I am 50 years old now.

EJ: From which village your parents are from?

PS: Originally my mother is from Khunde and my father is from Namche.

EJ: What was their occupation when you were born?

PS: My father was a trekking guide and before that was a trader. He used to go to Tibet.

EJ: And how did he become a trekking guide? Was it easy?

PS: No I don't think so. Because he went to school a little bit. So he knows how to read and write, so it was easy for him to know how to find a job. Because during those days, it was hard to find people we could read and write.

EJ: I ask this, because we have seen that many people when they were young try to escape from the village to Kathmandu to seek for job, so was it the case with your father? Or was he employed in Khumbu area?

PS: No in Khumbu.

EJ: What was his company?

PS: I think he was mainly an individual guide but after he works with my uncle who own a company in Kathmandu, the name was Holidays trekking. It was mainly Denmark, Swiss groups. And he became a sardar from that.

EJ: what about your brothers and sisters? You have one sister working at the Namche Bakery, for what I remember...

PS: Actually she is not my sister, she is my cousin sister. But she is the owner of Namche Bakery and of the Herman Bakey in Phakding, Namche, she owns two or three bakeries. And I had one brother but he died in a helicopter crash ten years ago. And now I have one sister. She has a house in Namche. But most of the time she lives in Kathmandu. She is housewife. She sends her child there. So we don't have any business in Namche.

EJ: And what is your brother in law occupation?

PS: my brother in law used to work in Japan for many years. He came back and at the time is building a house in Kathmandu. And with my sister, both of them are looking after kids.

EJ: So you have been to school I suppose? And at which level did you stop?

PS: Yes. It is like this: I went to school in Khumjung. But in Khumjung it was just low secondary during my time, so from there I went to Salleri with a scholarship from Himalayan Trust. So I did my SLC in Salleri and I went to USA.

EJ: with scholarship?

PS: with sponsorship. My family gets sponsored. So I did my Bachelor in USA and I came back and went to the college in Kathmandu for two more years and from Master I did Longue distance Institution EMBA and that enough.

EJ: and how did you manage to get a sponsor to go to USA?

PS: it is coincidence. Because when I was studying in highschool in Salleri, during my holidays I used to go with my father for trekking. And in Namche, one women from a family went sick, I took care and later she helped me to go to USA.

EJ: Where was it in USA?

PS: In California.

EJ: How was the life there, was it easy or complicated?

PS: no, it was complicated because I went from Namche to Salleri, and in Salleri everything was different: politically, ethnically. And from Salleri I went directly to USA, so I event didn't have the chance to experience urban life! I have been to Kathmandu maybe twice before that but not for long stay. So for me it was a jumping from my village to USA, so it took all most one year to adjust just for language and everything. And at the time, in California, must of the people didn't know about Nepal. And my university we were only two from Asia. One from Iran and one from Nepal, that is it! So I have had to explain to everybody where Nepal was.

EJ: What was the year at the time?

PS: 1978.

EJ: So, first experience with plane, airport and everything...

PS: it was like a big dream...

EJ: and you stayed there two years.

PS: four and half years.

EJ: but you use to come back in Nepal at the time?

PS: no straight!

EJ: when you came back to Kathmandu, what was your occupation?

PS: nothing much, because I was quite young and I worked with my uncle for his trekking agency. Then I worked for Tibetan Guest House for three years. Then the Tibetan Guest House owner opened a new hotel so I have had to look after one hotel called Tibetan Rest house for few years. But during those time I worked in two three different places. During day time I used to work in a monastery for four year almost as a translator but at the same time I worked for a trekking agency and at the same time EcoHimal started, it was in 1992.

EJ: But I have forgotten to ask you what kind of studies you made in California.

PS: Just business and management.

EJ: Okay, but why EcoHimal came in Nepal and was it even existing before in Austria?

PS: No, no, no. It was totally new. EcoHimal started in 1991 I think in Austria but in Nepal it started in 1992.

EJ: But still the beginning their objective was to work in Nepal?

PS: yes. And at the time the hydropower in Thame was under construction and there were so much problems. From Austria there were four or five different companies, from Nepal Government there were different departments and there was a kind of competition. So Austrian Government wanted to solve the issue and created EcoHimal to complete and to manage it. And since EcoHimal came we had to hire layers we had to train local people and we had slowly to take the lead.

EJ: but before EcoHimal, the hydropower project was already launch and led by Nepali Government?

PS: yes. It was 100% supported by Austrian Government but Nepal Government would build it but nothing was moving properly.

EJ: But why Austrian Government has chosen Thame and the Nepal?

PS: well, it is natural support. The Austrian Government wanted to support hydropower. And the first one was in Thamo, many years ago and then to GLOF washed away and later on they built it again

there were successful, it was so long, so much money and because of Governments from both side, there were so many consultants and agencies involved, so too much expense for too much less work so what we did is: we selected local people from Thame, Namche and Khumjung-Khunde area and then in Kathmandu regarding hydroelectricity. And when they finished training in Kathmandu we send them in Austria for further trainings. Then after that, only the real companies from Austria and Nepal were asked to come to complete the hydro project coached by Austrian engineers. After then, every year some engineers and business related people come in Nepal to train the staff. Then we have to fight against Government because the Nepal Government wanted to keep this hydropower. But Austrian Government says no, this is our gift to the people. So EcoHimal hired a lot of lawyers to fight against the Government to say we want the hydropower run by the people not by the Government.

EJ: And at the time, how many were you in EcoHimal and how many are you now in both EcoHimal Nepal and Austria?

PS: As I can remember: in Austria one person and in Nepal there is only me! Two of us! As a board in Austria there are three or four different people but only one work directly.

EJ: And nowadays how many are you?

PS: At now, 34. But 24 are permanent staffs and 10 inside the Board members. Now there is one EcoHimal Nepal and one EcoHimal Austria. EcoHimal Austria is the donor and EcoHimal Nepal is the sister organization because Government made regulations that strangers NGO are not allowed to work in Nepal; they have to go through NGO or local organizations. So we have to create the branch in Nepal because there wasn't organization from the local people. So, in EcoHimal there 7 board members but in EcoHimal Nepal we have eleven board members. But the staff is 24.

EJ: Regarding the different achievements of EcoHimal, I have found many projects. The KBC first, many activities in Makalu and Rolwaling areas, the Keshar Mahal Garden of Dream, the garden of the beautiful museum of Patan, actually the Park around, Radio Sagarmatha...

PS: Actually we didn't create, we kept alive. It is the only community station in South Asia. We supported them for the tower, to train the people and after 2012 we kept alive and after we leaved.

EJ: And when was it created?

PS: I think 1996? But I have to look.

EJ: are there any other ongoing project led by EcoHimal?

PS: One of our main objectives is awareness program. For that we use as much television and radio program. In Everest area there are only two radio stations, one is Solu FM and the other one is Himalayan FM. Annually we provide them different period programs. One is saving mountain project it is waste management project, we called it "titika program" -titika means beautiful- for both Solu and Himalayan FM: every week they have a waste program management. EcoHimal produces it, they pay the radio station to produce these different radio programs and broadcast it in all the area. So indirectly we try to help them to survive.

EJ: May I ask you how much EcoHimal has each year to support this project and live?

PS: EcoHimal itself doesn't have budget. It is a donor base. So it depends of... it is like most of the project come from Austrian development cooperation. So every it changes. Let's say right now we are on three or four development programs only supported by Swiss, only supported by Austria but these programs are not led by organizations. What I am saying is there is no specific budget where we say we have this much, every year it is going up and down.

EJ: Ok, you are "just" the manager of all these projects.

PS: exactly, what I would say is we are more like a bridge.

EJ: KBC seems a good successful even if it hard to find the fund to invest so why EcoHimal do not invest in other power plants in Nepal?

PS: Number one is: it's too expensive! It's very long. And the main cost is the transportation cost, there is the geographical localization. For the supply everything has to come from Kathmandu. And during the construction period everything has to be flown by helicopter. Number one it is too costly and after the flood washed away. The Austrian Government is afraid to support it again! But now at another scale, one of this objective of the KBC is to extend the network in Khumbu region. So for this, EcoHimal is interested. EcoHimal means Austrian Development ministry is interested. And it should not cost so much money. EcoHimal will invest 50% and Austrian Government 50%. But for the Austrian Government subsidies should work. So one Austrian company they thing about doing small business in Nepal. At the same time the local can get hydropower standard for 50% less cost. This is what we are planning.

EJ: ok so the KBC was an exception.

PS: Yes it is. This power plant is considered as one of the best in Nepal run by locals without much Government influence. People can decide to rise or not the prices and because of that local are demanding so much electricity now that we have to upgrade. This upgrading process should be finish by the end of 2017 maybe.

EJ: Now some more global questions. The last demographical survey has shown that the three VDC of the Khumbu didn't lose population compare to other mountain area. But what we have seen with Lhakpa is that a lot of young, who use to move in Kathmandu or abroad, are you worried about this phenomenon?

PS: Yes this is a problem. Actually it is happening, it has started already especially from Thame area and same from Khumjung-Khunde people

In Namche bazar, it is less because there is business. People can do business even if it is a season business. If you talk about Pangboche area, Dingboche area must of the people are running lodges. So if the seasonal business is like this, I think more people will go because for the last two years get cancelled. And people are doubting if it is a survival... if it is a good opportunity to stay or not. So people are already thinking about alternatives, so whenever they can get a chance they will leave. That is why I am always speaking about having the road construction after Lukla which should be done as soon as possible. Because with this, it is ... after Lukla. Because if season down, tourism business will finish, that is mean all the area and kind of business. Like summer, like monsoon by road. Nepalese, Indian will come. Plenty. Even like in spring and autumn western tourism. So if there is a good regular business, then there is a good possibility that Sherpas come back and [...]. Either they go to USA or anywhere it will work, to make money. If you have good opportunity in your own place definitively I am sure you will come back and start again the business. So that means, we will be able to stop the out migration. But now it is a more a kind of transformations. The Sherpas communities are plenty to go out. They are like Rais and Magars and others ethnies that they have tried to come in. So if this trend goes on, within ten years, Sherpas will be the minority in our own place.

EJ: it is really interesting. But do you thing that the road can open new markets or it is only for tourism and to extend the season?

PS: It is like this,number one with the road, the supply's transportation cost will go down drastically so the good will be much more accessible. Number two is, even for the people in Kathmandu, most of the Sherpas have a house in Khumbu and also in Kathmandu. So with this road it will be to go in and out. So you don't have to stay there for month and month then come back. So it will be easier to

go in and out. Number three is, there will be different business opportunities when tourism grows. With tourism, you need so many other supporting businesses. [...] So more demand will come. More supply will be driven. So that mean for that, if you come back and start a shop, right now we are only depending on like four months five months a year but with this full season outside it is ten month you can do the business. So with this I think definitively when there is a high demand, quality will increase. It is like a [...] in Khumbu region but when there is a much tourism inflow then I think the lodge quality will go up and the price might go up so then people get more benefits. So when you get more benefits everybody is encouraging to do business. Right now there are not really encourage.

EJ: The lodge managers say right now it's difficult to find some staff for the lodges so who will replace the young, do you thing that the road can makes everything?

PS: Yes it should work! Number one, the young... Most of lodges they have staff from lower part of Solu Khumbu but people with better lodges they hire from Kathmandu. Most of the villagers in the hilly regions they are trying to go out of the country. But this is their own target. So as I have said, if this road, if there is an increasing number of tourists, the lodge owner, they will raise the cost but the will hire professional staff in Kathmandu. Instead of right now it is only middle age people are running the lodges it is not homestay, everywhere it is run by families. Sooner or later they will gate tired and they would retired. The children can't run the lodge because they are going to college in USA or Kathmandu, so they will retire. That means this is the time in Khumbu that the lodges have to replant professionals. They should be managers who manage all the time.

EJ: That means that the future of Khumbu will be a more cosmopolitan territory with people from Kathmandu and...

PS: Yes it should be otherwise... As I said before, even their children from Kathmandu [...] It is not necessary that we hire [...] If in one family, there are two/three sons, maybe one will be in college here maybe he would like to come back and run it. But anyway, what I am saying is the hotel and the lodge will be manage by professional people, not by family.

EJ: Do you think that Sherpa people in Khumbu are ready for this change within the population?

PS: no, it is already accepted as I said. The transformation from Sherpa community is changing very fast. I was just watching a documentary two days ago from 1976: how the Sherpas were, how they eat: it is big change.

EJ: because some are afraid about the changes regarding the loss of identity and culture.

PS: they are afraid or worry about culture deregulation. But one good thing is: if you go to USA let say, there are not losing their culture so far. Even in USA they are opening monastery and they are celebrating all the festivities.

EJ: and we can see that they sometimes come back...

PS: Like the people in Kathmandu... Kathmandu is a big thing for the Sherpa long ago. But when [...] and they go to monastery in Kathmandu. There is more celebration in Kathmandu than in Khumbu at the moment. So wherever they work, the culture is still intact. [...] I use to say to my friends, they are more focus on religion [...] but my own childrenwent in college in different places must of them didn't even speak Sherpa language, so we cannot expect too much from them. [...]

EJ: I am still wondering, do the politics, the people and we researchers are wrong when we speak about and when we make classification by casts, ethnics, communities saying this guy is Sherpa, this one is Newar, this one is Gurung or is it still important to make these classifications?

PS: [...] because in Nepal, every ethnicity have different language, different culture, different district, different way of living. If we say Gurungs, there are very less Gurung engaged in trekking business, of course they have hotels and lodges but when we talk about trekking, mountaineering : very few.

When you speak about Gurkas in the army: very few Sherpas. So every ethnic groups, they have their own profession.

EJ: but Nepal is facing the challenge of unity.

PS: yes, but that is politic issue. When it comes in terms of... of course you can say indigenous groups but when you talk about Brahmins and indigenous groups, of course Brahmins are influent in politic hobbies but when you go to far western areas, Brahmins are the poorest people. So we [...] people. Nepal is composed by so many ethnics[...] saying ok this person is Sherpa, this person is Gurung, this person is Rai and live in this area. And the major profession of Sherpa who are living in Khumbu are more running lodge and Rais are farmer. So to define is quite important also. Because it is a reality we have more than one hundred different ethnic groups. But the major one that we define most is a about fifteen to twenty simple group really. For example if you say Rai: within Rai you have about forty different groups. So within Rai community the language spoken, they even don't understand each other. In Nepal the professional who is in college [**nom incomprehensible**] define Nepal "tcharjatchatisbarna" that means four main casts and 36 different ethnic groups. So I think is better to define.

EJ: just before my last question: how many children have you got?

PS: two.

EJ: what they are doing?

PS: one is going in college in USA, one went in college in Delhi.

EJ: What kind of studies?

PS: number one is doing computer applications, computer sciences. And the other one is doing business and administration.

EJ: what their plan for the future? Do they have any wishes?

PS: yes my son wants to work for Microsoft. No we went in US to study in US of course but he is very interested with mobile applications. He is my elder son. The second one is business oriented and he wants to come back. He wants to run business in Nepal. So that is why he chose business and administration.

EJ: what is the most important thing that we can wish for Khumbu? Excepted the road!

PS: Yes, in Khumbu there are still many things to be done. Definitely. One thing that people in Khumbu should be more active in politics. For Khumbu I wish quality tourism where everybody can get reasonable profits from their business, from their hard-working which will encourage the youngest generation to come back and work here as well. I want to eliminate the unhealthy competition for Khumbu region and try to unify the system in Khumbu for quality tourism. In this way we do not need to have thousands of tourists in the region, with reasonable number of tourists, people can survive; they can be encouraging for all the youngest members to come back. That is what I wish for Khumbu.

And, I didn't tell you about this "Saving Mount Everest" project, which is a waste management project. In 2011, we, the Everest summiteers association with the SPCC and NMA we have had a clean-up expedition on Everest where we collected [...] of waste. We also made photographs exhibition, awareness program, and different things like a street drama during Namche festival. And our second task was infrastructure development and clean-up compounds and awareness support. So during the [...] so all the waste collected from the region all of them are recycled in Nepal there are so many good artists. They make all sort of things and last time they have prepared this sculpture which has been exhibited in Sweden and then in Kathmandu. It's like fish, or Buddha eyes or yaks and so many different things from waste. And aluminum, plastics, glass bottle, this, we can save. Things

that can not be recycle like [...] heavy metal, metals we can make souvenirs. For paper we can do paper bricks. So we are starting this in Syangboche soon.

EJ: and where did you get the idea?

PS: Oh! it comes. If you get the first idea it is like a stream. When we worked with “saving Mount Everest” project we had so many different ideas. And this idea for a waste park, originally we said “waste park” but it doesn’t sound good. So we say sustainable museum and sustainable park and it working correct. So this is from the sculpture artists, they wanted to make something, so from this we get the idea. Actually the SPCC chairperson live there and we discuss about having one park within National Park. I say waste park will be good because if we make it very attractive [...] this will give an awareness to the locals and it will send a good message to international community. Himalaya is highly affected by climate change [...] so managing the waste instead of burning everything which will eliminate climate change immediately at small scale. But when you upcycle the waste and if we make a souvenir and all these things every tourist will send this message to their home countries. So this will promote a different kind of tourism [...] not only adventure tourism [...] and youth students [...] if it goes out to the world [...] students would like to come and visit this park. Of course they will learn so many things but at the same time we will get more business. And at the same time we will have about 20-30 staff members, local staff seeking for job. And by selling souvenirs that we can say it is ours. So if we produce [...] we started actually but it is handmade we want to do it in a massive scale way. And this can be a source of incomes for every single shops. [...] And at the same time SPCC requested that we make a section as a tribute to Everest summiteers. So we will have one section dedicated to summiteers. We have plenty of memorials in the region, especially in Tukla but this is for dead people. We do not have one common place.

EJ: When this project could started... and finish of course?

PS: well, it will never be finished. We already prepared the vision document. We are now detailing the concept. Because we have an engineer consultant very famous who already made a museum in Laddakh and Afghanistan and he is from Netherlands and he made different design and we are defining for detailed concepts. Maybe October, November by the time we will have a framework he said. It is not a big thing but this is a starting point. In Syangboche it is much less houses, it is more quiet, if we have something in Syangboche that means that it is on the road to Khunde-Khumjung from Namche so the people can get business

Annexes 5. Données socioéconomiques

Annexe 5.1. Professions dans les villages enquêtés

Professions exercées dans l'ensemble des villages enquêtés (en %)

Gerant de lodge	34,4
Paysan	16,3
Gerant de tea-shop	14,7
Metiers du trekking	6,6
Commercant	5,4
Metiers de l'himalayisme	4,5
Retraité	4,1
Femme au foyer	2,9
Ouvriers	2,9
Employe/technicien	1,8
Etudiant	1,8
Artisan	1,1
Precaire	1,1
Fonctionnaire	0,9
Religieux	0,9
Autre	0,2
Cadre/Prof. Sup	0,2
Inactif	0,2

Professions exercées à Namche (en %)

Artisan	2
Commercant	5
Employe/technicien	1
Etudiant	1
Femme au foyer	2
Fonctionnaire	1
Gerant de lodge	53
Gerant de tea-shop	20
Metiers de l'himalayisme	1
Metiers du trekking	6
Ouvrier	2
Paysan	3
Precaire	1,5
Retraité	1,5

Professions exercées à Lukla (en %)

Autre	1
Commerçants	10
Employes/technicien	1,5
Etudiant	4
Femme au foyer	2
Fonctionnaire	1
Gerants de lodge	40
Gerants de tea-shop	21
Metiers de l'himalayisme	1
Metiers du trekking	8
Ouvriers	1
Paysan	8
Religieux	1,5

Professions exercées à Khunde (en %)

Artisan	3,5
Commerçant	2
Femme au foyer	3,5
Gerant de lodge	24
Metiers de l'himalayisme	3,5
Metiers du trekking	15
Ouvrier	4
Paysan	27,5
Precaire	4
Retraité	13

Professions exercées à Thame (en %)

Cadre/Prof. Sup	2
Commerçant	2
Employe/technicien	7,5
Femme au foyer	4
Fonctionnaire	2
Gerants de lodge	15
Gerants de tea-shop	4
Metiers de l'himalayisme	15
Ouvrier	2
Paysan	35
Precaire	2
Religieux	2
Retraité	7,5

Professions exercées à Thamo (en %)

Commerçant	3,5
Employé/technicien	2
Femme au foyer	5
Fonctionnaire	2
Gerant de lodge	13
Gerant de tea-shop	14
Inactif	2
Metiers de l'himalayisme	9
Metiers du trekking	3,5
Ouvrier	11
Paysan	24
Religieux	2
Retraité	9

Professions exercées dans le Bothe (en %)

Gerant de lodge	11
Gerant de tea-shop	5
Metiers de l'himalayisme	17
Paysan	67

Annexe 5.2. Données sur les *outsiders* non-qualifiés**Origine géographique (en %)**

District_voisin	27
Nepal	8
Solukhumbu	65
Total	100

Profession des pères (en %)

Autre	3
Commerçants	5
Gerants de lodge	1
Gerants de tea-shop	2
Metiers de l'himalayisme	1
Metiers du trekking	4
Ouvriers	15
Paysans	60

Religieux	9
Total	100

Communauté d'appartenance (en %)

bahun- chetri	6
magar	3
newar	7
other	5
rai	18
sherpa	37
tamang	24
total	100

Profession exercée en fonction du sexe (en %)

	Femme	Homme
Artisan	0	2
Commerçants	14	18
Femme au foyer	10	2
Gerants de lodge	2	4
Gerants de tea-shop	65	24
Metiers de l'himalayisme	0	2
Metiers du trekking	0	22
Ouvriers	4	16
Paysan	5	4
Precaire	0	2
Religieux	0	2
Trekking guide	0	2
Total	100	100

Activité précédemment exercée (en %)

Autre	1,6
Commerçants	1,6
Employé/technicien	0,5
Etudiant	0,6
Gerants de lodge	01,6
Gerants de tea-shop	1,01
Metiers du trekking	16,9
Ouvriers	16,9
Paysan	30,5
Precaire	8,4

Annexes

Statut et mobilités des *outsiders* peu qualifiés

id_survey	Nbre d'enfants	Présence dans le Khumbu à l'année	Mois de présence dans le Khumbu	Autre lieu de résidence	Propriétaire	Année d'ouverture
NaNa0203001					No	1 janv. 2009
NaNa0203003					No	1 janv. 2013
NaNa0203004					No	1 janv. 2012
NaNa0203005					No	1 janv. 2007
NaNa0203014	0	No	March April May August September October November December	Kathmandu	No	1 janv. 2010
NaNa1503016	2	Yes			No	1 janv. 2007
NaNa1503018	2	No	February March April May June July August September October November	Bung, Solukhumbu	No	1 janv. 2011
NaNa1503019	2	Yes			No	1 janv. 2012
NaNa1503021	2	No	February March April May June July August September October November	Kathmandu and Okhaldunga	No	1 janv. 1997
NaNa1503022	0	Yes			No	1 janv. 2002
NaNa1603024	2	Yes			No	
NaNa1603026	0	Yes			No	1 janv. 2005
NaNa1603028	0	No	February March April May June July August September October November	Kathmandu Salleri and Kathmandu	No	1 janv. 2014
NaNa1703032	1	No	February March April May August September October November	Kathmandu	No	1 janv. 2015
NaNa1703036	0	No	February March April May June July August September October November	Kathmandu	No	1 janv. 2013
NaNa1803043	0	No	February March April May August September October November	Kathmandu	No	1 janv. 2006
NaNa1803044	1	Yes			No	1 janv. 2004
NaNa1803045	0	No	March April May September October November	Kathmandu	No	1 janv. 2007
NaNa1903048	1	No	February March April May June July August September October November	Kathmandu	No	1 janv. 2014
NaNa1903050	1	Yes			No	1 janv. 2004
NaNa1903053	0	No	March April May September October November	Kerung and Kathmandu Waku, Solukhumbu	No	1 janv. 2011
NaNa2003054	1	No	February March April May August September October November		No	1 janv. 2011
NaNa2003058	2	Yes			No	1 janv. 2012
NaNa2003059	1	Yes				1 janv. 2011
NaNa2003060	4	Yes			No	1 janv. 2007

Annexes

NaNa2003061	2	Yes			No	1 janv. 2013
NaNa2103064	0	Yes			No	1 janv. 2009
NaNa2203068	0	No	February March April May June July August September October November	Gudel, Solukhumbu		
NaNa2203069	2	Yes			No	1 janv. 2015
NaNa2203070	0	Yes				
NaNa2203071	2	No	March April May September October November	Gudel, Solukhumbu	No	1 janv. 2015
NaNa2303072	0	Yes			Yes	1 janv. 2012
Chlu5170304	1	No	March April May September October	Kerung	No	1 janv. 2015
Chlu5180304	0	Yes			No	1 janv. 2015
Chlu5190304	1	Yes			No	1 janv. 2010
Chlu5200404	2	Yes			Yes	1 janv. 2013
Chlu5210404	2	Yes			No	1 janv. 2014
Chlu5220404	2	Yes			No	1 janv. 2013
Chlu5300504		Yes			Yes	1 janv. 2015
Chlu5310504	3	Yes			No	1 janv. 2013
Chlu5320504	1	No	February March April May June July August September October November	Kathmandu	Yes	1 janv. 2000
Chlu5340504		Yes			No	1 janv. 2013
Chlu5370605	1	No	February March April May June July August September October November	Kathmandu	Yes	1 janv. 2009
Chlu5390605	1	No	February March April May June July August September October November	Kathmandu	Yes	1 janv. 2009
Chlu5450904	2	Yes			Yes	1 janv. 2008
Chlu5460904	2	No	February March April May June July August September October November	Khotang Salleri and Kathmandu	No	1 janv. 2010
Chlu5470904		No	February March April May June July August September October November		No	1 janv. 1998
Chlu5581104	2	n/a			No	1 janv. 2013
Chlu5601104	3	Yes			No	
Chlu5641204		Yes			No	
Chlu5651204	2	Yes			No	
Chlu5661204	1	Yes			No	
Chlu5681204	3	No	February March April May August September October November	Bung, Solukhumbu	No	
Chlu5701204	2	Yes			Yes	1 janv. 2008

Annexes

Chlu5710204	Yes									Yes	1 janv. 2013				
Chlu5730204	1 Yes									No	1 janv. 2016				
Chlu5740204	1 Yes									Yes	1 janv. 2010				
NaTha1802926	2 Yes									Yes					
NaTho2202950	0 Yes									Yes					
NaTho2202953	0 Yes									No	1 janv. 2015				
NaTho2302961	2 Yes									No	1 janv. 2015				
NaTho2502968	0 Yes									Yes					
NaTho2602977	1 Yes									Yes					
Chlu5060104	0 Yes									Yes	1 janv. 2008				
Chlu5070204	0 Yes									No	1 janv. 2006				
Chlu5100204	0 No		March	April	May	September	October	November		Kathmandu	No	1 janv. 2011			
Chlu5250404	No		February	March	April	May	June	July	August	September	October	November	Kathmandu	No	1 janv. 2003
Chlu5260404	Yes												No	1 janv. 2000	
Chlu5270404	1 Yes												Yes	1 janv. 2010	
Chlu5290504	1 Yes												Yes	1 janv. 2008	
Chlu5330504	Yes												Yes	1 janv. 2012	
Chlu5360504	No		February	March	April	May	June	July	August	September	October	November	Kathmandu	No	1 janv. 2009
Chlu5400605	1 Yes												No	1 janv. 2009	
Chlu5500904	Yes												Yes	1 janv. 1997	
NaTha1802922	1 No		February	March	April	May	June	July	August	September	October	November	Bung, Solukhumbu	No	1 janv. 1994
NaTho2702981	0 Yes												No	1 janv. 2002	

Annexe 5.3. Données sur les *outsiders* qualifiés**Communauté d'appartenance (en %)**

bahun- chetri	5,4
magar	9
newar	5,4
other	3,6
rai	5,4
sherpa	38,1
tamang	32,7

Région d'origine (en %)

District_voisin	33
Nepal	29
Solukhumbu	38

Profession du père (en %)

Commerçants	8,5
Fonctionnaire/notable	10,6
Gerants de lodge	2,1
Metiers du trekking	6,3
Ouvriers	6,3
Paysan	65,9

Niveau d'instruction (en %)

Nonformal	0.277
primary_school	0.185
lower_secondary	0.129
Secondary	0.018
SLC	0.129
intermediate	0.185
graduate	0.074

Activité précédente (en %)

Commerçants	7,1
Employe/technicien dont cuisinier	11,9
Etudiant	9,5
Fonctionnaire/notable	2,3

Gerants de lodge	9,5
Gerants de tea-shop	16,6
Metiers de l'himalayisme	2,3
Metiers du trekking	16,6
Ouvriers	2,3
Paysan	11,9
Precaire	9,5

Lieu de l'activité précédente (en %)

District_voisin	5,1
Kathmandu	41,0
Khumbu	5,1
Khumjung	2,5
Lukla	10,2
Namche	20,5
Nepal	5,1
Qatar	2,5
Solukhumbu	7,6

Annexe 5.4. Données sur les *insiders* peu qualifiés

Niveau d'instruction scolaire (en %)

nonformal	31
primary_school	43
lower_secondary	10
secondary	2
SLC	10
intermediate	2
graduate	2

Annexe 5.5. Données sur les habitants de Namche Bazaar

Composition communautaire Namche Bazaar (en %)

bahun-chetri	2
magar	5
newar	1
other	1
rai	11
sherpa	64
tamang	15
Total	100

Origine des habitants de Namche Bazaar (en %)

Bothe Kosi	3
Distict_voisin	14
Kathmandu	1,5
Khumbu	4
Khumjung	1,5
Khunde	1,5
Lukla	3
Namche	37,5
Nepal	7
Solukhumbu	24
Thame	2
Thameteng	1
Total	100

Niveau scolaire des propriétaires à Namche Bazaar

	Nbre
Education informelle	5
Ecole primaire	3
Collège (lower school)	5
Lycée (secondary)	9
Intermediate	8
Gaduate (bac)	1
Total	31

Annexe 5.6. Statut et origine des chefs de familles à Namche

Statut	Communauté	Origine du père	Communauté 2	Origine du père 2
Locataire	Magar	Autre District		
Propriétaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Solukhumbu
Locataire	Magar	Autre District	Tamang	Autre District

Annexes

Locataire	Magar	Autre District	magar	Autre District
Locataire	Kc	Autre District		
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Locataire	Sherpa	Namche	Sherpa	Khumbu
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Solukhumbu	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Khumbu
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Khumbu
Locataire	Tamang	Autre District		
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Khumbu
Proprietaire	Sherpa	Solukhumbu	Rai	Solukhumbu
Locataire	Tamang	Autre District	Rai	Autre District
Locataire	Rai	Solukhumbu	Rai	Autre District
Locataire	Sherpa	Solukhumbu	Sherpa	Autre District
Locataire	Sherpa	Solukhumbu	Sherpa	Solukhumbu
Locataire	Tamang	Autre District	Tamang	Autre District
Locataire	Rai	Solukhumbu	Rai	Autre District
Proprietaire	Sherpa	Solukhumbu	Sherpa	Namche
Locataire	Sherpa	Autre District	Sherpa	Autre District
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Locataire	bahun-chetri	Autre District		
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Locataire	Tamang	Autre District	Tamang	Autre District
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Khumbu	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Solukhumbu
Locataire	Sherpa	Solukhumbu	Sherpa	Solukhumbu
Proprietaire	Sherpa	Solukhumbu	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Solukhumbu	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Namche		
Locataire	Tamang	Khumbu	Tamang	Solukhumbu
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Locataire	Sherpa	Solukhumbu	Tamang	Autre District
Proprietaire	Sherpa	Khumbu	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Khumbu
Locataire	Tamang	Autre District		
Locataire	newar	Solukhumbu		
Locataire	newar	Autre District	newar	Autre District
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Proprietaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Autre District
Locataire	Tamang	Autre District	Tamang	Autre District
Proprietaire	Sherpa	Khumbu		

Locataire	Sherpa	Solukhumbu	Sherpa	Solukhumbu
Locataire	Sherpa	Solukhumbu	Sherpa	Khumbu
Locataire	Sherpa	Khumbu	Sherpa	Khumbu
Locataire	magar		magar	
Locataire	magar	Solukhumbu	magar	
Propriétaire	Sherpa	Namche		
Propriétaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Khumbu
Locataire	Sherpa	Khumbu	Sherpa	Khumbu
Locataire	Rai	Solukhumbu	Rai	Autre District
Locataire	bahun-chetri	Autre District	bahun_chetri	Autre District
Locataire	Tamang	Namche	Tamang	Autre District
Locataire	Tamang	Solukhumbu	Tamang	Solukhumbu
Propriétaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Propriétaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Locataire	Rai	Solukhumbu	Rai	Solukhumbu
Propriétaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Autre District
Propriétaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Propriétaire	Sherpa	Khumbu		
Locataire	Rai	Solukhumbu	Rai	Autre District
Locataire	Rai	Autre District	Sherpa	Khumbu
Propriétaire	Tamang	Solukhumbu	Tamang	
Locataire	Rai	Solukhumbu	Rai	Solukhumbu
Propriétaire	Tamang	Autre District	Sherpa	Autre District
Propriétaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche
Propriétaire	Sherpa	Namche	Sherpa	Namche

Annexe 5.7. Les locataires à Namche Bazaar

Statut	Type	Cmnté	Nom du lodge	Propriétaire	Lieu Propriétaire
Locataire	Lodge	Magar	The nest	Sherpa	Kathmandu
Locataire	Lodge	Magar	Comfort inn	P.T. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Lodge	Magar	International foot	M.N. Sherpa	Namche
Locataire	Lodge	Kc	Hotel sherpa land	N.D. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Lodge	Sherpa	Valley view	A.N. Lamichane	Canada
Locataire	Lodge	tamang	Hotel Hill-ten	D.G. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Teash	tamang	Tea shop 2	P.T. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Teash	rai	Tea shop 3	P.N. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Teash	sherpa	Tea shop 4	N.J. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Lodge	sherpa	Mustang Guest House	D.T. Sherpa	USA
Locataire	Lodge	tamang	Danfe Lodge	A.N. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Shop	rai	Sanjay Kiran	L.C. Sherpa	Namche
Locataire	House	sherpa		C.W. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Lodge	tamang	Tashi Delek Lodge	C.K. Sherpa	Namche
Locataire	Lodge	sherpa	Himalayan Sherpa	K.T. Sherpa	Lukla
Locataire	Teash	tamang	Tea shop 5	A.G. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Teash	sherpa	Tea shop 6	L.D. Sherpa	Namche

Annexes

Locataire	Lodge	newar	Camp de Base	?	
Locataire	Shop	newar	Fine Art Gallery	?	Namche
Locataire	Lodge	tamang	Mountain Dream	D.G. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Teash	sherpa	Tea shop 7	O. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Teash	sherpa	Himalayan Sherpa	K.T. Sherpa	USA
Locataire	Teash	sherpa	Tea shop 8	L.K. Sherpa	Namche
Locataire	Shop	magar	Hemanta stotr	L.N. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Teash	magar	Tea shop 9	L.N. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Shop	sherpa	Mountain Medicine	P.G. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Teash	rai	Tea shop 9	K.B.	Japan
Locataire	Cafe	bahun- chetri	Syresh Cafe	D. Sherpa	USA
Locataire	Teash	tamang	Tea shop 10	K.T. Sherpa	USA
Locataire	Teash	tamang	Tea shop 11	N.G. Sherpa	USA
Locataire	Lodge	rai	Hotel Snowland	?	?
Locataire	House	rai		C. Sherpa	Kathmandu
Locataire	Teash	rai	Tea shop 12	P.Tamang	Namche
Locataire	Teash	rai	Tea shop 13	D. Sherpa	Lukla

Annexe 5.8. Lieu de vie principal des propriétaires donnant à louer dans le Khumbu

Identifiant	village	Lieu de vie principal du propriétaire
NaNa0203001	Namche	Kathmandu
NaNa0203003	Namche	Kathmandu
NaNa0203004	Namche	Namche
NaNa0203005	Namche	Kathmandu
NaNa0203008	Namche	Canada
NaNa0203014	Namche	Kathmandu
NaNa1503017	Namche	Kathmandu
NaNa1503018	Namche	Kathmandu
NaNa1503019	Namche	Kathmandu
NaNa1503020	Namche	USA
NaNa1503021	Namche	Kathmandu
NaNa1503022	Namche	Namche
NaNa1603024	Namche	Kathmandu
NaNa1603028	Namche	Namche, Yak hotel
NaNa1703032	Namche	Lukla, Namaste Lodge
NaNa1703036	Namche	Namche and Kathmandu
NaNa1703038	Namche	Namche
NaNa1803045	Namche	Namche
NaNa1903048	Namche	Kathmandu
NaNa1903050	Namche	Kathmandu
NaNa1903051	Namche	USA
NaNa1903052	Namche	Namche
NaNa1903053	Namche	Kathmandu

Annexes

NaNa2003054	Namche	Kathmandu
NaNa2003057	Namche	Kathmandu
NaNa2003058	Namche	Japan
NaNa2003059	Namche	USA
NaNa2003060	Namche	USA
NaNa2003061	Namche	USA
NaNa2103064	Namche	?
NaNa2203068	Namche	Kathmandu
NaNa2203069	Namche	Namche
NaNa2203071	Namche	Lukla
NaNa2303074	Namche	Kathmandu
Chlu5010104	Lukla	Kathmandu
Chlu5040104	Lukla	Kathmandu
Chlu5070204	Lukla	Thadokoshi
Chlu5100204	Lukla	Lukla (possède Nest at Namche, Jorsalle, Lukla)
Chlu5130204	Lukla	Lukla (possède 3 autres teashop Lukla)
Chlu5140204	Lukla	
Chlu5160304	Lukla	Lukla (possède Sunshine + Potala)
Chlu5170304	Lukla	Kathmandu (possède Above the clouds Lobuche)
Chlu5180304	Lukla	Lukla
Chlu5190304	Lukla	Chhuserma
Chlu5200404	Lukla	Kathmandu (possède 3 maisons à Lukla, loue à 11 familles, 11 000uS\$)
Chlu5210404	Lukla	Lukla
Chlu5220404	Lukla	Kathmandu
Chlu5260404	Lukla	Kathmandu (pilote hélico possède Café Danphé Lukla Namche)
Chlu5280504	Lukla	Kathmandu
Chlu5310504	Lukla	Kathmandu
Chlu5340504	Lukla	Okhaldunga
Chlu5350504	Lukla	New York (il possède un resto)
Chlu5360504	Lukla	Colorado, USA
Chlu5400605	Lukla	Lukla (il possède le Potala)
Chlu5440804	Lukla	Seattle, USA
Chlu5450904	Lukla	Lobuche
Chlu5460904	Lukla	Lukla
Chlu5470904	Lukla	Lukla
Chlu5480904	Lukla	
Chlu5551004	Lukla	
Chlu5601104	Lukla	Lukla
Chlu5651204	Lukla	Lukla (possède deux maisons)
Chlu5661204	Lukla	Lukla (possède 7 maisons)
Chlu5701204	Lukla	Lukla (possède ce bâtiment + celui de gauche)
Chlu5730204	Lukla	Lukla
NaTha1702921	Thame	New York, USA
NaTho2202953	Thamo	Yilajung
NaTho2202956	Thamo	Namche

NaTho2302961	Thamo	Kathmandu
NaTho2502971	Thamo	Colorado
NaTho2502973	Thamo	New Jersey, USA

Annexe 6. Données sur les *jindaks*

Code de l'enquête	Métier de l'individu	Commentaires	Nature de l'aide
NaNa1503016	Gerants de tea-shop	Un suisse pour l'éducation d'un enfant	Education
NaNa1503019	Gerants de tea-shop	Un américain pour l'éducation d'un enfant	Education
NaNa1503020	Gerants de lodge	Pour la scolarité d'un enfant	Education
NaNa1603025	Gerants de lodge	Un américain pour monter le lodge	Maison/lodge
NaNa1703032	Gerants de lodge	Bourse d'Alpine Ascents Foundation	Education
NaNa1703038	Gerants de tea-shop	Austrian and Germany pour education de sa fille	Education
NaNa1903052	Gerants de tea-shop	Alpine Ascents Foundation (éducation d'une fille)	Education
NaNa2003060	Gerants de tea-shop	Une française envoyée de l'argent pour l'éducation de sa fille mais la belle-mère gardait l'argent.	Education
NaNa2203065	Metiers du trekking	Quand il était petit pour l'école	Education
NaNa2203067	Inactif	Avant de la part d'Alpine Ascents	Education
KhuKhu2902103	Ouvriers	Contact charpentier en Norvège.	Travail
KhuKhu2902105	Commerçants	Un américain pour l'éducation de sa fille	Education
KhuKhu0103108	Trekking guide	Un allemand pour sa fille	Education
KhuKhu0103111	Inactif	Trouve son emploi grâce à Edmund Hillary	Travail
KhuKhu0203123	Paysan	Avant pour payer l'école de ses enfants	Education
KhuKhu0303126	Metiers du trekking	Avant, un français pour payer sa scolarité	Education
KhuKhu0303128	Paysan	Un français, pour payer l'école du fils	Education
Khukhu0403131	Gerants de lodge	Avant pour l'education de sa fille	Education
Chlu5050104	Gerants de lodge	Argent d'un américain pour ouvrir son lodge en 1971	Maison/lodge
Chlu5350504	Gerants de lodge	Bouddhi Maya pour une bourse d'étude	Education
Chlu5370605	Gerants de tea-shop	Nicolle Niquille pour trouver du travail dans les vignes	Travail
Chlu5410605	Gerants de lodge	Consul d'Australie pour trouver du travail à son fils	Travail
Chlu5430804	Gerants de lodge	Une NGO américaine pour emploi de sa fille	Travail
Chlu5490904	Ecoliers/etudiants	Un ami espagnol leur a donné de l'argent pour ouvrir le lodge	Maison/lodge
Chlu5520904	Gerants de lodge	Un client du mari décédé a permis aux enfants de partir aux USA	Education

Annexes

Chlu5571104	Paysan	Un américain paye les frais d'école pour la dernière à Kathmandu	Education
Chlu5591104	Religieux	Aide à la rénovation du monastère Commune de Litzendorf - Germany	Maison/lodge
Chlu5601104	Gerants de tea-shop	Pour éducation de sa fille mais ne sait pas de qui	Education
Chlu5611104	Paysan	Sponsor népalais pour école du petit-fils	Education
Chlu5641204	Inactif	Des néo-zélandais pour ses 2 filles	Education
NaTha1602906	Paysan	Bourse d'étude de Buddhi Maya Sherpa	Education
NaTha1602910	Gerants de lodge	Trois sponsors, américain, suisse et autrichien pour l'aider elle	Foyer
NaTha1602912	Metiers de l'himalayisme	Une connaissance d'Alaska pour les études des enfants à Katmandou	Education
NaTha1702919	Paysan	Un allemand pour payer la scolarité de son fils	Education
NaTha1802925	Gerants de lodge	Bourse d'étude de Buddhi Maya Sherpa	Education
NaTha1902931	Paysan	Japyang Ongmu, Aide à la réfection de Thame Gomba (none espagnol de Thamé)	Maison/lodge
NaTha1902932	Paysan	Des américains pour la scolarité de l'enfant	Education
NaTho2202955	Commerçants	8000/mois par Ncell pour la tour de transmission	Maison/lodge
NaTho2302957	Inactif	Sponsor américain pour aider le foyer	Foyer
NaTho2302958	Paysan	Aide d'un suisse pour le foyer	Foyer
NaTho2402966	Gerants de lodge	Le Japonais Ken Nuguchi	Education
NaTho2502967	Metiers de l'himalayisme	Alpine Ascent International, USA	Education
NaTho2502970	Inactif	Un fils a travaillé en Autriche grâce à un client	Travail
NaTho2302972	Metiers de l'himalayisme	Aide financière d'un canadien pour le foyer	Foyer
NaTho2601976	Gerants de tea-shop	Himalayan Trust pour une bourse d'étude à Katmandou	Education
NaTho2602977	Ouvriers	Manager de la KBC pour l'éducation de son fils.	Education
NaTho2702978	Paysan	Le fils a l'une des six bourses de Kapan Monastery pour étudier en Inde.	Education
NaTho2702979	Inactif	Le Japonais Ken Noguchi pour une bourse	Education
NaTho2702980	Metiers de l'himalayisme	Alpine Ascent International pour fils à Kathmandu	Education
NaYi260315301	Paysan	Aide d'un Autrichien pour un enfant	Education
NaYi260315303	Paysan	Frère moine à Katmandou	Foyer
NaYi260315305	Paysan	Aide financière d'un ami client	Foyer
NaYi260315306	Metiers de l'himalayisme	Scolarité de sa fille payée par client étranger	Education
NaYi260315307	Metiers de l'himalayisme	Un frère aux USA envoie de l'argent pour les enfants	Education
NaLun280315313	Gerants de lodge	Un frère aux USA lui envoie de l'argent pour le lodge	Maison/lodge

Annexe 7. Données sur les enfants**Lieu de résidence des enfants scolarisés ou étudiants en fonction de chaque catégorie d'acteurs (en %)**

	Acteurs A		Acteurs Am		Acteurs Arm		Acteurs Ar	
	Ecoliers	Etudiants	Ecoliers	Etudiants	Ecoliers	Etudiants	Ecoliers	Etudiants
Village d'origine	57		38		39		3	
Khumbu			4		1			
Katmandou		3	7	35	27	42	6	5
Népal							2	
Etranger						7		
Inde	1					5		
USA		1		1		7		
Total	58	4	49	36	67	61	11	5

Niveau d'instruction des enfants ayant fini leur scolarité et études (en %)

	Acteurs					
	Acteurs A		Am		Acteurs Arm	
	Nbre	Part	Nbre	Part	Nbre	Part
Education informelle	3	11,5	15	23,1	5	6,944
Ecole primaire	5	19,2	13	20	4	5,556
Collège (lower school)	4	15,4	3	4,62	3	4,167
Lycée (secondary)	4	15,4	23	35,4	19	26,39
Intermédiaire	3	11,5	8	12,3	20	27,78
Gaduate (bac)	3	11,5	1	1,54	9	12,5
Licence	2	7,69	2	3,08	7	9,722
Master et +	2	7,69	0	0	5	6,944
Total	26	100	65	100	72	100

Profession des enfants ayant fini leur scolarité et études (en %)

	Acteurs					
	Acteurs A		Am		Acteurs Arm	
	Nbre	Part	Nbre	Part	Nbre	Part
Cadres / Prof int sup	1	3,7	4	3,64	8	8,511
Employés / fonctionnaires	5	18,5	13	11,8	16	17,02
Gérants de lodge	2	7,41	15	13,6	19	20,21
Inactif	2	7,41	11	10	10	10,64
Indéfini	1	3,7	7	6,36	13	13,83
Sherpas	1	3,7	14	12,7	1	1,064
Guides	3	11,1	9	8,18	11	11,7
Paysans / Ouvriers	6	22,2	14	12,7	1	1,064
Emplois peu qualifiés	6	22,2	8	7,27	7	7,447
Religieux	0	0	15	13,6	8	8,511

Total 27 100 110 100 94 100

Répartition des étudiants par genre et par catégories d'acteurs (en %)

	Hommes		Femmes		Total
	Nbre	Part	Nbre	Part	Nbre
A	7	50	7	50	14
Am	18	50	18	50	36
Arm	34	52,3	31	47,7	65
Ar	3	50	3	50	6
Total	62	51,2	59	48,8	121

Trajectoires spatio-professionnelles des enfants vivant en dehors du foyer

Part des enfants pour chaque catégorie d'acteurs (en %)

Type d'acteurs	Prop.
A	6
Am	42
Arm	46
Ar	6

Genre des enfants dans chaque catégorie d'acteurs (en %)

Type d'acteurs	female	male
A	3,5	2
Am	21,5	20,5
Arm	22,5	24
Ar	3	3

Résidence des enfants vivant en dehors du foyer familial (en %)

Lieu	Prop
Etranger autre	12
Katmandou	54
Khumbu	16
Nepal	2
USA	9
Village origine	7

Activités des enfants vivant en dehors du foyer familial (en %)

Activités	Prop.
-----------	-------

Cadre / Prof int sup.	5
Ecolier	17
Employe/fonctionnaires	8
Etudiant	31
Gerant de lodge	8
Inactif	4
Indéfini	7
Metiers de l'himalayisme	4
Metiers du trekking	3
Paysan/ouvrier	3
Petits boulots	5
Religieux	6

Lieu de résidence des enfants en fonction de leur genre et catégorie d'acteurs d'appartenance (en %)

Type d'acteurs	Genre	Lieu	Prop.
A	female	Etranger autre	1
A	female	Katmandou	1
A	male	Katmandou	1
A	female	Nepal	1
Am locaux	female	Etranger autre	1
Am locaux	male	Etranger autre	2
Am locaux	female	Katmandou	9
Am locaux	male	Katmandou	10
Am locaux	female	Khumbu	8
Am locaux	male	Khumbu	4
Am locaux	female	USA	2
Am locaux	male	USA	2
Am locaux	female	Village origine	3
Am locaux	male	Village origine	3
Arm locaux	female	Etranger autre	3
Arm locaux	male	Etranger autre	4
Arm locaux	female	Katmandou	15
Arm locaux	male	Katmandou	15
Arm locaux	female	Khumbu	1
Arm locaux	male	Khumbu	2
Arm locaux	female	USA	3
Arm locaux	male	USA	2
Arm locaux	female	Village origine	1
Arm locaux	male	Village origine	1
Ar	female	Etranger autre	1
Ar	female	Katmandou	2
Ar	male	Katmandou	2

Activités des enfants vivant en dehors du foyer familial en fonction de leur lieu de résidence, genre et filiation à chaque catégorie d'acteurs (en %)

Type d'acteurs	Genre	Lieu	Activité	Prop.
A	female	Katmandou	Employe/fonctionnaires	1
A	male	Katmandou	Etudiant	1
A	female	Nepal	Paysan/ouvrier	1
Am locaux	female	Katmandou	Ecolier	2
Am locaux	male	Katmandou	Ecolier	1
Am locaux	female	Khumbu	Ecolier	1
Am locaux	male	Khumbu	Ecolier	1
Am locaux	male	Village origine	Ecolier	1
Am locaux	female	Katmandou	Employe/fonctionnaires	1
Am locaux	female	Khumbu	Employe/fonctionnaires	2
Am locaux	male	Khumbu	Employe/fonctionnaires	1
Am locaux	female	Katmandou	Etudiant	4
Am locaux	male	Katmandou	Etudiant	3
Am locaux	female	Khumbu	Etudiant	1
Am locaux	male	Khumbu	Etudiant	1
Am locaux	female	Khumbu	Gerant de lodge	2
Am locaux	female	Village origine	Gerant de lodge	2
Am locaux	female	Katmandou	Inactif	2
Am locaux	female	Khumbu	Inactif	1
Am locaux	female	Katmandou	Ind<e9>fini	1
Am locaux	male	USA	Ind<e9>fini	1
Am locaux	male	Katmandou	Metiers de l'himalayisme	3
Am locaux	male	Khumbu	Metiers de l'himalayisme	1
Am locaux	male	Village origine	Metiers de l'himalayisme	1
Am locaux	male	Katmandou	Metiers du trekking	2
Am locaux	female	Khumbu	Paysan/ouvrier	2
Am locaux	female	USA	Petits boulots	1
Am locaux	male	Etranger autre	Religieux	1
Am locaux	male	Katmandou	Religieux	2
Am locaux	male	Khumbu	Religieux	1
Arm locaux	male	Katmandou	Cadre / Prof int sup.	1
Arm locaux	female	USA	Cadre / Prof int sup.	1
Arm locaux	female	Katmandou	Ecolier	5
Arm locaux	male	Katmandou	Ecolier	4
Arm locaux	female	Katmandou	Employe/fonctionnaires	1
Arm locaux	male	Katmandou	Employe/fonctionnaires	1
Arm locaux	female	Etranger autre	Etudiant	2
Arm locaux	male	Etranger autre	Etudiant	2
Arm locaux	female	Katmandou	Etudiant	7
Arm locaux	male	Katmandou	Etudiant	6
Arm locaux	female	USA	Etudiant	1
Arm locaux	male	USA	Etudiant	1

Arm locaux	female	Khumbu	Gerant de lodge	1
Arm locaux	male	Khumbu	Gerant de lodge	1
Arm locaux	female	Village origine	Gerant de lodge	1
Arm locaux	female	Katmandou	Inactif	1
Arm locaux	male	Etranger autre	Ind<e9>fini	1
Arm locaux	female	Katmandou	Ind<e9>fini	1
Arm locaux	male	Katmandou	Ind<e9>fini	1
Arm locaux	female	USA	Ind<e9>fini	1
Arm locaux	male	Katmandou	Metiers du trekking	1
Arm locaux	female	Etranger autre	Petits boulots	1
Arm locaux	male	Katmandou	Religieux	1
Ar	female	Katmandou	Ecolier	1
Ar	male	Katmandou	Ecolier	1
Ar	male	Katmandou	Etudiant	1

Annexe 8. Possession de bétails parmi les ménages enquêtés

Identifiant	Village	Yaks	Dzopkios	Chevaux	Vaches
24	Namche				1
34	Namche				3
37	Namche				3
40	Namche				2
52	Namche	9			
66	Namche			1	
102	Khunde				3
106	Khunde	3			
107	Khunde	7			
111	Khunde	1		3	
112	Khunde		2		
116	Khunde	3			2
117	Khunde		2		
118	Khunde		2		5
121	Khunde	5			2
122	Khunde		2		
123	Khunde		3		
124	Khunde	10	7		2
125	Khunde	4	2		
126	Khunde				2
127	Khunde	9			
568	Lukla		4		
902	Thame	15			
903	Thame	7	2	2	
904	Thame				1
905	Thame	10			
908	Thame	35			
910	Thame	5			

Annexes

912	Thame	11		
914	Thame	50		
915	Thame		2	
919	Thame			3
920	Thame	13		
924	Thame			5
926	Thame	2		1
928	Thame			2
950	Thamo			3
951	Thamo			5
952	Thamo		2	
954	Thamo		2	1
958	Thamo			7
959	Thamo		4	
962	Thamo		5	
963	Thamo	6		
964	Thamo		2	4
967	Thamo		4	
970	Thamo		3	1
974	Thamo		4	
978	Mende		3	1
979	Mende	7	3	
980	Mende		2	4
1001	Yillajung		3	
1002	Yillajung	32		
1003	Yillajung	19		
1004	Yillajung	1	1	
1005	Yillajung	23		
1006	Yillajung	4	2	
1007	Yillajung	8	6	
1008	Tarnegge		2	
1009	Tarnegge	25	2	
1010	Tarnegge	30		
1011	Lungden	9		
1012	Lungden	30		
1013	Lungden	29		
1014	Lungden	4	2	
1015	Marlung	12		
1016	Marlung	10		

Annexe 9. Prix observés sur le marché immobilier du Khumbu

village	Type de bat.	Nbre de lits	Nbre de chambres	Prix Construction	Prix de location
Namche	Lodge	10	16		2000000
NAmche	Lodge	15	6		1300000
Namche	Lodge	7	0		1000000
Namche	Lodge		0		350000
Namche	Lodge	30	16		2050000
Namche	Teash				48000
Namche	Teash				10000
Namche	Teash				250000
Namche	Lodge	15			250000
Namche	Lodge	5			350000
Namche	Shop				400000
Namche	House				250000
Namche	Lodge	20	2	10 000 000 NPR (sans la terre)	
Namche	Lodge	20	15	50 000 000 NPR	
Namche	Lodge	4			700000
Namche	Lodge	3	4	30 000 000 NPR	
Namche	Lodge			10 000 000 NPR	
Namche	Lodge				700000
Namche	Lodge		17	20 000 000 NPR	
Namche	Teash				80000
Namche	Teash				75000
Namche	Lodge	4		50000\$	
Namche	Shop				60000
Namche	Lodge	12	9	40 000 000 NPR	
Namche	Lodge	8			900000
Namche	Teash				160000
Namche	Teash				250000
Namche	Teash				150000
Namche	Shop				400000
Namche	Teash				150000
Namche	Lodge	15	3	50000\$ (1994)	
Namche	Shop				300000
Namche	Teash				120000
Namche	Cafe				100000
Namche	Teash				100000
Namche	Teash				100000
Namche	Lodge	15		18 000 000 (2008)	
Namche	Lodge		4	30 000 000 (sans le terrain)	
Namche	House				50000
Namche	Teash				200000
Namche	House			700 000 NPR (100 000, le terrain)	
Namche	Teash				200000
Namche	Lodge		4	20 000 000 NPR (la terre, en 1972 = 70 000 NPR)	
Namche	Shop				400000
Khunde	House			30000\$ (reconstruction maison)	
Khunde	House			35000\$ (reconstruction maison)	
Khunde	House			15000\$	
Khunde	Lodge	7	0	20000\$	
Khunde	House			2000 NRP (la terre, il y a 30 ans)	
Lukla	Lodge		17		350000
Lukla	Lodge	11	12		1320000
Lukla	Lodge		5	1 000 000 NPR (le terrain, il y a 16 ans)	
Lukla	Teash				120000

Annexes

Lukla	Teash				70000
Lukla	Teash				70000
Lukla	Teash				70000
Lukla	Teash				100000
Lukla	Teash				150000
Lukla	Teash				80000
Lukla	Teash				250000
Lukla	Lodge		8		400000
Lukla	Teash				200000
Lukla	Shop				150000
Lukla	Teash				200000
Lukla	Lodge				600000
Lukla	Lodge	7	0		450000
Lukla	Lodge	20	0		400000
Lukla	Lodge	5		5000\$ (le terrain, en 1990)	
Lukla	Lodge		24		1500000
Lukla	Shop				150000
Lukla	Teash				150000
Lukla	Teash				100000
Lukla	Lodge			17000000 NPR	
Lukla	House				60000
Lukla	House				50000
Lukla	Teash			500 000 NPR (le terrain, il y a 13 ans)	
Lukla	House			1 000 000 NPR (le terrain il y a 10 ans)	
Lukla	Teash				100000
Lukla	Teash			10 000 000 (pour la maison, 800 000 NPR le terrain)	
Thame	House			7000\$	
Thame	Teash			15000\$	
Thame	Lodge		0	40000 \$	
Thame	Lodge		0	100000 \$	
Thame	Shop			3500 \$	
Thame	House			10 000 NPR (la terre, il y a 40 ans)	
Thame	Lodge		8	20 000 000 NPR	
Thame	Teash			20000\$	
Thame	House			4000 \$	
Thamo	House			2000 NPR (la terre, il y a 23 ans)	
Thamo	Teash				50000
Thamo	Shop			7600\$ (30 000 NPR pour la terre, il y a 18 ans)	
Thamo	Teash				45000
Thamo	Lodge	7	0	30000\$	
Thamo	Teash				100000
Thamo	Lodge	20	0	150000 NPR (reconstruction)	
Thamo	House				
Thamo	House			2000 NPR (la terre, il y a 40 ans)	
Thamo	Teash				30000
Thamo	House			16 000\$ (2008) + 12 000 \$ (reconstruction)	
Thamo	Teash				25000
Thamo	Lodge		0	50000\$	

Annexe 10. L'accès à l'eau dans le bourg de Namche Bazaar avant le projet Gyajo.

A Namche Bazaar, le prix des consommations en eau fait relativement consensus. C'est que plus qu'ailleurs, les habitants sont conscients des dépenses d'énergie physique que leur épargne le fonctionnement même relativement onéreux, du système d'adduction. En effet, l'eau du Namche Dara - le torrent qui sourd au pied de l'amphithéâtre dans lequel est installé le bourg - n'est pas potable. Historiquement, les habitants de Namche Bazaar puisent donc leur eau à la source dite de « Meshlung » qui se trouve en contrebas, à 400 mètres de distance, sur le sentier qui redescend dans le Pharak.

Le premier système d'adduction de Namche Bazaar a été installé à la fin des années 1980, mais n'alimentait que la caserne militaire et les quartiers administratifs du parc national. Une partie de l'eau de la source Meshlung était alors pompée et acheminée dans des citernes, 160 mètres plus haut. Villageois parmi les plus éloignés du point d'eau, sept propriétaires de lodges relativement prospères obtinrent l'accord du parc national pour développer leur propre réseau d'adduction depuis cette première réserve, s'épargnant ainsi les innombrables montées et descentes vers Meshlung ou les sources nettement moins abondantes qui les environnaient. Ce n'est qu'en 1999 que le système d'adduction fût généralisé à l'ensemble du village. D'un coût de 300 000 dollars, ce dernier fût financé à hauteur de 40 % par les villageois eux-mêmes, et à 60 % par l'ONG autrichienne Eco Himal. Le système de pompe du parc fût alors abandonné au profit de l'installation de deux pompes montées en séries, permettant une meilleure distribution de la ressource.

Comme dans le hameau de Tengboche, l'accès à l'eau à Namche Bazaar est donc totalement tributaire de l'électricité produite par la KBC. En cas de panne ou de coupures électriques, l'approvisionnement s'interrompt et les habitants doivent aller chercher eux-mêmes l'eau à la source, comme cela fût le cas plusieurs mois au cours des étés 2015 et 2016, lors des travaux sur la centrale hydroélectrique : « Pour nous, en bas, ce n'est pas trop un problème, mais il faut voir les militaires ou les habitants dans le centre, tous les matins, descendre et remonter de la source ! » compatit un commerçant³⁸⁸. De fait, le prix de l'eau est jugé assez satisfaisant par la plupart des habitants. « Sans électricité, c'est vraiment compliqué. [...]. En saison touristique, je paye environ 15 000 roupies [150 dollars] par mois pour avoir de l'eau. S'il n'y avait pas de pompes, il faudrait que j'emploie cinq porteurs toute la journée et que je paie chacun d'entre eux 10 000 roupies. L'eau me coûterait donc trois fois plus cher ! » calcule la propriétaire d'un lodge de soixante-dix lits³⁸⁹. « Le prix est plutôt bon car le pompage coûte de deux à trois laks [2 à 3 000 dollars] d'électricité chaque mois à la *Namche Kane Pani*³⁹⁰. C'est un peu cher mais beaucoup moins que de faire venir l'eau par porteurs !³⁹¹ ».

Fort heureusement pour les habitants, les problèmes de pompes sont assez occasionnels, même si l'un d'entre eux était justement en cours lors du terrain réalisé au printemps 2016.

« D'habitude le système fonctionne bien mais cet hiver, la pompe au niveau de la source s'est cassée. Elle était trop vieille. En attendant que la nouvelle arrive d'Inde, nous avons

³⁸⁸ A. Magar, rencontré le 19 mars, 2016.

³⁸⁹ A. M. Sherpa, rencontrée le 17 mars 2016.

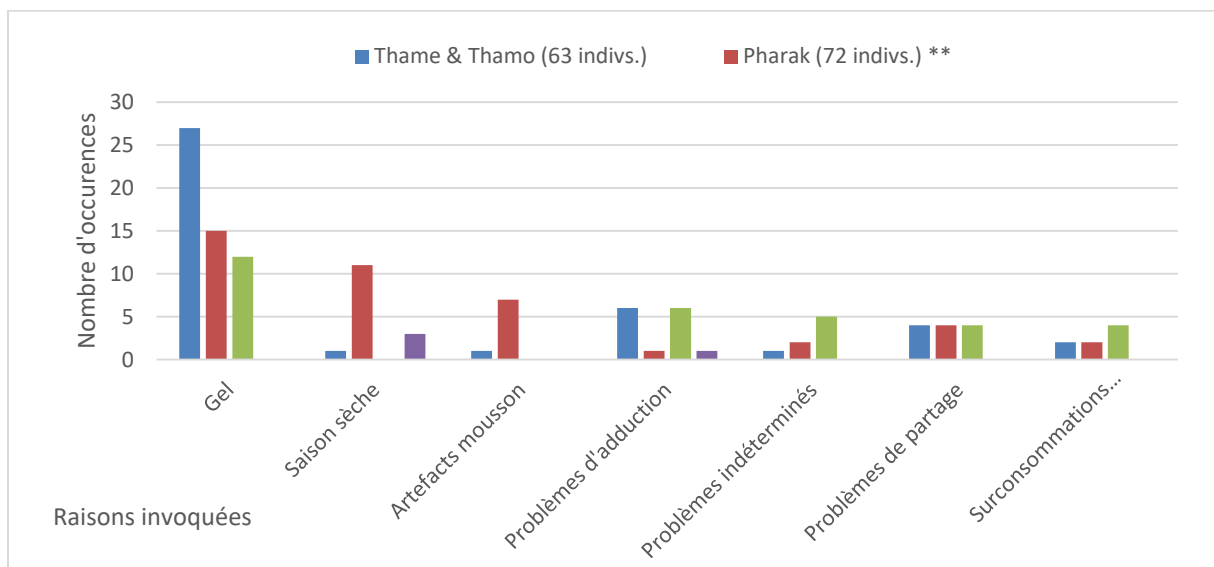
³⁹⁰ *Namche Kane Pani Sanshtan* (NKPS), littéralement : « Comité de l'eau potable de Namche ».

³⁹¹ S. J. Sherpa, rencontré le 16 mars 2016.

dû la remplacer par la seconde qui se trouve au niveau des réserves intermédiaires et qui est moins puissante. C'est ce qui explique que depuis trois mois les habitants se plaignent de problèmes de pression, et que ceux qui habitent le plus haut n'est plus du tout d'eau », explique le manager et plombier en chef de la NKPS³⁹².

Plus récurrents sont, comme en haute altitude, les problèmes liés au gel avec notamment de fortes disparités entre le sud-est du village, à l'ombre une grande partie de la journée, et le reste du bourg, relativement bien exposé. En règle générale, la période de gel s'étale entre les mois de décembre à février, mais dans la partie la moins avantagée, les habitants³⁹³ estiment en subir les contraintes quinze jours de plus à chaque début et fin d'hiver (baisse de pression voire paralysie des raccordements individuels). Pour limiter l'englacement des conduites, l'une des solutions consistent à laisser couler l'eau des robinets. A Namche Bazaar, contrairement aux villages situés plus en amont, cette solution n'est toutefois pas gratuite ! Par chance, cette période de gel affecte peu l'activité touristique. Elle débute en effet après la fin de saison touristique la plus importante (octobre - novembre) et s'achève peu avant ou peu après le début de celle du printemps (mars- avril – mai). En outre, elle se produit à un moment de l'année dépourvu de festivités religieuses locales. Comme avant le développement du tourisme, lorsque les habitants les plus riches rejoignaient leurs quartiers d'hiver, elle correspond donc à un temps durant lequel les habitants qui en ont les moyens choisissent très largement de rejoindre leur résidence secondaire à Katmandou, confiant la gestion de leurs affaires à l'un de leurs employés.

Annexe 11. Problèmes d'accès à la ressource selon les habitants de la région*



* Changement de systèmes d'adduction en cours à Khunde au moment de l'enquête, réponses écartées.

** Villages de Phakding, Tok-Tok, Benkar, Monjo et Ghat (Faulon, 2015)

Conception & Réalisation : Jacquemet, 2017. Sources : Jacquemet & Sherpa, 2015/2016 ; Faulon, 2015

³⁹² S. Jodri, rencontré le 28 mars 2016.

³⁹³ Il n'y a presque que des tea-shop et habitations modestes, les lodges sont situés dans les quartiers les plus exposés.

Annexe 12. Situation économique et politique du Népal de 1950 à 2017

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, sous la dynastie des Rana, le pays vivait totalement replié sur lui-même. En dehors de Katmandou, entre les mains d'une élite hindouiste totalement monolithique et imperméable à tout changement social, l'ensemble des régions du Népal ne recevaient que l'indifférence du pouvoir central. Ce n'est qu'à partir des années 1950, sous la régence des rois Mahendra (1956 – 1972) et Birendra (1972 – 2001) que le pays sorti progressivement de son isolationnisme et entrepris des réformes économiques. Toutefois, selon l'économiste et historienne Michèle Kergoat (2007), les progrès enregistrés au milieu du XX^e siècle furent assez maigres. Certes, le pays devint autosuffisant et ne connut aucune grande famine, comme il put en connaître par le passé, mais le développement d'aménagements et de services (systèmes d'irrigation, transport, accès à l'eau potable, à l'électricité, à l'éducation ou à la santé) ne se produisit véritablement pas avant 1980, et ne concernait en outre qu'une faible proportion de la population seulement. Et l'historienne de citer le compte-rendu d'une expertise américaine à la fin toute fin des années 1970 : « Même un bref coup d'œil aux résultats obtenus après trois décennies d'efforts de développement est suffisant pour décourager les planificateurs les plus entreprenants » (Rose & Shotz, 1980 in Kergoat, 2007).

Sur le plan politique, le Népal reposait sur le modèle indien des « *Panchâyat raj* », un mode d'organisation consistant en l'élection de représentants politiques locaux par les villageois. Ces élus élaient à leur tour des représentants régionaux, qui eux-mêmes nommés la moitié des membres du *Panchâyat* national, l'autre moitié des représentants étant élu par le souverain lui-même. Instauré en 1962, le système des *Panchâyat* devait en théorie renforcer le processus de démocratisation à travers le pays. En pratique, les partis politiques étaient interdits et le monarque conservait les pleins pouvoirs (*Smadja et al., 2003*). Il fallut attendre 1990 pour que le roi Birendra, confronté à de nombreuses grèves et manifestations populaires, instaure le multipartisme et transforme le royaume en une monarchie parlementaire. Dans les années qui suivirent, l'application des programmes d'ajustement structurel « proposés » par les institutions internationales (Banque mondiale, Fonds monétaire international) et appliquées par le Nepali Congress, un parti d'inspiration socialiste devenu résolument libéral et conservateur, n'entraîna pas les effets escomptés. La libéralisation de l'économie permit progressivement le développement des secteurs bancaires, des télécommunications ou des transports, toutefois, la croissance évoluait en dents de scie et seule une couche superficielle des populations urbaines en profitait. Ainsi, les inégalités se creusèrent et dans les campagnes, les paysans avaient toujours l'impression d'évoluer sous un régime féodal (*Pyakuryal, 2013*). La guerre civile débuta en 1996 et s'acheva dix années plus tard.

En 2006, un accord de paix est signé entre les leaders maoïstes et le roi Gyanendra, au pouvoir depuis 2001. Cet accord aboutira, le 28 mai 2008, à l'abolition de la monarchie et à la formation d'une assemblée constituante chargée d'accompagner la transition vers l'instauration de la République. Pourtant, ce processus connaîtra de nombreux déboires. Après de longues négociations sur l'intégration de combattants maoïstes dans l'armée régulière, les membres élus de l'assemblée peinent à s'accorder sur la rédaction de la nouvelle Constitution. Celle-ci doit-elle acter le principe de sécularisme ? Par ailleurs, le nouvel État doit-il privilégier un découpage administratif favorisant un fédéralisme « communautaire et ethnique », comme le soutiennent de nombreux mouvements d'émancipation identitaires à travers le pays, ou bien doit-il reposer sur des aires géographiques rationnelles et économiquement viables ? Le premier type de découpage favorise le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Ce principe d'autodétermination semble plus adapté pour respecter les aspirations de communautés culturellement différentes s'estimant marginalisées par le pouvoir central. Toutefois, le Népal est peuplé d'une très grande diversité de communautés. En 2011, il en existait officiellement cent-vingt-cinq pour une population de près de 27 millions d'habitants (CBS, 2014). Des membres de l'Assemblée constituante redoutent qu'un tel système favorise l'émergence de revendications indépendantistes et mène à la désintégration du pays. Les discussions se prolongent sans aboutir, plongeant le pays dans une grande instabilité politique (*Gellner, 2011*). Les puissants séismes qui frappent le pays en avril et mai 2015 précipitent néanmoins les pourparlers. Cette catastrophe a fait plus de 9 000 morts et 23 000 blessés.

Elle a détruit 288 000 maisons et bâtiments publics. Son impact financier est estimé à sept milliards de dollars, un tiers du PIB. De nombreuses irrégularités dans l'aide d'urgence et de reconstruction sont par ailleurs constatées (Pokhrel, 2015). Des populations isolées et ruinées se retrouvent sans représentants. Le pays n'a pas connu d'élections locales depuis dix-huit ans. Il est temps d'agir...

Le 20 septembre 2015, la nouvelle Constitution est adoptée. Le Népal devient une République fédérale séculière divisée en sept provinces calquée sur les grands bassins hydrographiques du pays. Elles lient les régions des montagnes aux plaines du Téraï et reprennent peu ou prou les grandes zones administratives qui existaient précédemment³⁹⁴. L'état de grâce est de courte durée. Quelques jours plus tard, des leaders Madeshis, Tharus et Adivasis, communautés qui peuplent historiquement les longues et étroites plaines du Téraï, se soulèvent contre le gouvernement en organisant des blocages de routes et de postes de frontières avec l'Inde. Dans le sud-est du pays, des manifestations dégénèrent avec les forces de l'ordre et font plus de quarante morts. Les Madeshis, Tharus et Adivasis forment un ensemble de castes et de communautés hindouistes, musulmanes et indigènes culturellement proches des Biharis indiens, situés de l'autre côté de la frontière. Or, certains représentants radicaux de ces communautés s'estiment lésés par le nouveau découpage administratif et la dose de proportionnelle retenue dans les différents organes étatiques. Selon eux, le nouveau découpage (qui scinde le Téraï en cinq provinces différentes), affaiblit leur juste représentativité. Prétextant que les routes ne sont pas sécurisées, l'Inde, qui soutient les Madeshis³⁹⁵, décide d'interrompre ses approvisionnements en carburants, gaz et produits manufacturés (Toffin, 2015). Ce blocus non-officiel plonge le Népal dans une profonde pénurie d'énergie et de denrées spécifiques. La population népalaise, déjà affectée par le tremblement de terre, subit un nouveau coup dur. La situation ne se débloque que le 5 février 2016, lorsque l'Assemblée constituante vote l'attribution de sièges supplémentaires aux représentants madeshis. Entre-temps, l'orientation économique du pays n'a cependant guère évolué. Les Premiers ministres successifs³⁹⁶, qu'ils soient issus des rangs maoïstes, du Parti Communiste népalais Marxiste-Léniniste ou du Parti du Congrès, mènent une politique résolument libérale. Les Communistes apparaissent comme des dirigeants centristes, tandis que Prachanda « le terrible », leader de la révolution maoïste, explique avant de prendre le pouvoir : « Nous ne nous battons pas pour le socialisme. Nous luttons juste contre le féodalisme. Nous luttons pour un mode de production capitaliste. Nous essayons d'assurer plus de profit aux capitalistes et aux industriels » (*in Daily Telegraph*, 31 octobre 2006, cité par Pyakural, 2013 : 35).

³⁹⁴ Les districts sont conservés. En revanche les différents VDC qui composent ces districts sont dissous au profit de « *Gaunpalika* » des municipalités rurales (ou urbaines). Les trois VDC de Chaurikharka, Khumjung, Namche ainsi que celui de Jhubing (au sud de Lukla), deviennent un seul et même *gaunpalika* : le Khumbu Pasanglhamu.

³⁹⁵ Représentant au moins 22 % de la population népalaise, les Madeshis entretiennent de nombreux liens culturels, économiques voire familiaux avec leurs voisins indiens. L'Inde redoute de perdre une partie de son influence au Népal si ces derniers ne sont pas convenablement représentés au sein des futures assemblées.

³⁹⁶ Le Népal connu seize Premiers ministres entre 1990 et 2008. Puis dix autres entre juin 2008 et juin 2017.

Table des figures

Figure n°1	Itinéraires de trekking dans la région protégée du Khumbu	30
Figure n°2	A l'aide d'un « traceur », Rémi Muller (équipe Preshine) réalise une mesure de débit dans le torrent de Kharikohla	33
Figure n°3	A 5000 mètres d'altitude, la « Pyramide » est l'un des laboratoires de recherche les plus élevés de la planète.	34
Figure n° 4	Capitiaux, ressources et capacités : trois concepts en interrelation dans l'amélioration des conditions d'existence	42
Figure n° 5	Localisation des villages et hameaux enquêtés	52
Figure n° 6	Ci-dessus : Panorama du Khumbu vue depuis un hélicoptère.	55
Figure n° 7	Ci-contre : Village de Lukla.	55
Figure n° 8	Ci-dessous : Namche Bazaar.	55
Figures n°9,10,11,12	De haut en bas, puis de gauche à droite : Haute vallée de la Bothe Kosi à l'approche de Tarnge, Thame et sommet du Thamserku en arrière-plan, Khunde, et hameau de Thamo	56
Figure n° 13	Répartition des entretiens sur/hors du principal sentier touristique	57
Figure n° 14	Répartition des enquêtes en fonction du type d'entités enquêtées	57
Figure n° 15	Nombre de ménages estimés et proportions enquêtées dans chaque village	58
Figure n° 16	L'auteur au cours d'un entretien réalisé à Katmandou	59
Figure n° 17	Lhakpa Tenzing Sherpa : guide et interprète au cours des recherches menées en 2015 et 2016	62
Figure n° 18	Le Népal : relief et groupes de populations	81
Figure n° 19	Immigration possible des Sherpas dans la région du Khumbu selon Oppitz et <i>al.</i> (1968)	82
Figure n° 20	Tarnegge (4 050 m). Un homme durant la période de plantation des pommes de terre	84
Figure n° 21	Organisation des sites agricoles dans la vallée de la Bothe Kosi	85
Figure n° 22	Thame. Le sirdar Mingma Tsering, en compagnie d'une voisine et de son épouse	88
Figure n° 23	Groupe de trekkeurs entre Dingboche et Pangboche	93
Figure n° 24	Au centre de la photo, un alpiniste progresse dans le gigantesque labyrinthe de l' <i>ice-fall</i>	97
Figure n° 25	Fréquentation du Parc national de Sagarmatha de 1965 à nos jours	110
Figure n° 26	Nombre et part des nationalités les plus représentées dans le Khumbu	112
Figure n° 27	Classes d'âges des trekkeurs dans la région du Khumbu	113
Figure n° 28	Répartition des camps sur la voie sud-ouest de l'Everest	118
Figure n° 29	Activité principale exercée par les chefs de ménages sondés dans les terrains d'enquêtes	121
Figure n° 30	Gérant de lodge à Namche Bazaar	123
Figure n° 31	Tarifs des consommations dans différents lodges de la région	129
Figure n° 32	L'électricité source de prospérité. Peinture réalisée sur le fronton de la centrale de Thame	132
Figure n° 33	Distribution des flux de trekkeurs dans la région de l'Everest	134
Figure n° 34	Evolution de la structure spatiale du réseau des villages et hameaux du Khumbu	136

Table des figures

	des années 1960 à 2015	
Figure n° 35 & 36	Namche Bazaar dans les années 1960 (haut) et 2010 (bas)	137
Figure n° 37	Villages-rues de Lukla, Phakding et Periche (de gauche à droite)	138
Figure n° 39	Le Khumbupoly : un nouveau système de valeurs attachées aux localités du Khumbu	140
Figure n° 40	Professions et secteurs d'activités des chefs de ménages dans les villages enquêtés	142
Figure n° 41	Taux d'équipement en appareils électroniques dans les localités et unités enquêtées (%)	143
Figure n° 42	Taux de mobilités des individus entre les communautés villageoises étudiées (en %)	144
Figure n° 43	Des systèmes d'accès et d'adductions très disparates dans la région du Khumbu	155
Figure n° 44	Le hameau de Gorak Shep, des porteurs d'eau au premier plan	156
Figure n° 45	Température de l'air moyenne mensuelle en décembre dans le District du Solukhumbu	157
Figure n° 46	Captation de la source à Thamo	158
Figure n° 47	Citernes intermédiaires, système de filtration et plaque inaugurale du nouveau système d'adduction de Lukla. Citernes telles qu'elles apparaissaient avant la mise en place du nouveau réseau. (De haut en bas et de gauche à droite)	161
Figure n° 48	De la Teshebu Kholā à Namche Bazaar : le système d'adduction Gyajo	165
Figure n° 49	La conduite du réseau d'adduction du réseau Gyajo au-dessus de Khunde	166
Figure n° 50	Organisation des réseaux d'adduction dans le village de Phakding	169
Figure n° 51	Typologie des systèmes de distribution d'électricité dans le Khumbu	171
Figure n° 52	Centrale de Monjo. Machine et roue à augets des centrales de Lukla	173
Figure n° 53	Tableau récapitulatif des différentes structures hydroélectriques de la région du Khumbu	174
Figure n° 54	Sur ce cliché d'un habitant de Pangom, le bienfaiteur du village (à gauche) pose en compagnie de deux villageois	176
Figure n° 55	Diagramme ombrothermique de Lukla	178
Figure n° 56	Répartition mensuelle des visiteurs au sein du Parc national en 2014	179
Figure n° 57	Répartition théorique de l'électricité et de son tarif entre les différents consommateurs de Lukla	181
Figure n° 58	Organisation du système hydroélectrique de Thame	183
Figure n° 59	Répartition théorique de l'électricité et de son tarif entre les différents consommateurs de la KBC	184
Figure n° 60	Problèmes d'accès à la ressource en eau dans les villages enquêtés (Pharak inclus)	188
Figure n° 61	Répartition des secteurs d'activité des <i>outsiders</i> peu qualifiés en fonction de leur genre (en %)	197
Figure n° 62	A 25 ans, Sangay Lama loue déjà le deuxième lodge de sa carrière	201
Figure n° 63	Répartitions des terres entre les différentes communautés villageoises des hautes vallées du Khumbu	208
Figure n° 64	Ang Rita Sherpa en compagnie de sa fille et de son petit fils, dans leur appartement à Katmandou	212
Figure n° 65	Itinéraires des membres d'une fratrie originaire de Thamo (cas de la famille de mon guide-interprète Lhakpa)	219
Figure n° 66	Les grandes familles hôtelières de Namche Bazaar	221

Table des figures

Figure n° 67	Les propriétaires de lodges dans le bourg de Lukla	225
Figure n° 68	Activités des enfants de paysans-sherpas	229
Figure n° 69	Activités des enfants de gérants de lodges	229
Figure n° 70	Trajectoires socio-spatiales des enfants du Khumbu vivant en dehors du foyer parental	230
Figure n° 71	Mobilisation théorique des capitaux par les différentes catégories d'acteurs du Khumbu	234
Figure n° 72	Les inégalités de développement entre districts en 2014	248
Figure n° 73	Soldes migratoires dans les différents districts du pays	251
Figure n° 74	Taux de croissance de la population népalaise par district	251
Figure n° 75	Pyramide des âges de la population sherpa du Khumbu	253
Figure n° 76	Evolution du nombre de Sherpas dans différentes régions du Népal	254
Figure n° 77	Reconfigurations sociodémographiques dans la région de l'Everest	258
Figure n° 78	Mobilités et spatialités des populations d' <i>outsiders</i> installées dans le Khumbu	266
Figure n° 79	Régions d'origines des membres d'expéditions en 2016	271
Figure n° 80	Les alpinistes occidentaux vus par un caricaturiste népalais	272
Figure n° 81	Circulations des Sherpas du Khumbu à la fin du XIX ^e - début du XX ^e siècle	280
Figure n° 82	Circulations des Sherpas du Khumbu à partir des années 1970	281
Figure n° 83	Circulations des jeunes sherpas originaires du Khumbu au début du XXI ^e siècle	282
Figure n° 84	Pubs et salons de café dans les ruelles de Lukla et Namche Bazaar	291
Figure n° 85	Emblèmes synchrétiques dans les ruelles de Lukla et Namche Bazaar	292
Figure n° 86	La « Khumbu Kölsch » : l'exemple d'un nouveau produit surfant sur le marketing ethnique	294
Figure n° 87	Lhakpa Rita, guide international originaire de Thame, égérie de la marque « Sherpa Adventure Gear »	295
Figure n° 88	De l'agence Thamserku au <i>trust</i> Yéti World : l'empire de Sonam Sherpa	298

Table des encadrés

Encadré n° 1	Un regard sur la société sherpa empreint d'exotisme et de romantisme	24
Encadré n° 2	Une littérature scientifique fondée sur l'apparition de changements majeurs (1980-1999)	28
Encadré n° 3	Dans les années 2000, l'émergence d'une littérature centrée sur les changements climatiques	31
Encadré n° 4	Castes, ethnies, communautés ? Le choix des termes.	50
Encadré n° 5	Panoramas des villages enquêtés	53
Encadré n° 6	Une journée type sur le terrain	63
Encadré n° 7	Jeudi 10 mars 2016, une journée de démarches à Katmandou	66
Encadré n° 8	<i>Portrait d'un « Seven summiter »</i>	99
Encadré n° 9	« C'est un parc national ou un monastère ?! »	104
Encadré n° 10	Processus de fabrication des bouteilles à la Khumbu Bottle Blowing and Beverage company	128
Encadré n° 11	Lodge ou monastère ?	205

Table des matières

La société sherpa à l'ère du « Yak Donald's »

–

Lutte des places pour l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest (Népal)

Remerciements	7
Sommaire	11
Partie introductive	
La société sherpa à l'ère du « Yak Donald's »	
Introduction - Au pied de Babel : enjeux de l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest	15
1. Définitions et applications du concept de ressource	18
1.1. La ressource : contours d'un concept polysémique	18
1.2. Qui de l'œuf ou de la poule ? Divergences et problèmes de sémantique	20
2. La gestion des ressources en pays sherpa : un demi-siècle d'enjeux et de littérature scientifiques	22
2.1. Un regard scientifique sur la société sherpa empreint de romantisme (1955 – 1979)	22
2.2. De la théorie de la dégradation aux dégradations causées par les touristes (1980 – 1999)	25
2.3. Les années 2000 : apparition des études portant sur les changements globaux	31
2.4. Du programme Paprika au programme Preshine	33
3. Enjeux et contraintes d'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest	38
3.1. Valorisation des ressources et développement des « capacités » à travers le tourisme	38
3.2. Contraintes et inégalités dans l'accès et la valorisation optimale des ressources	39
3.3. Stratégies d'accès et de valorisation des ressources par les acteurs touristiques du Khumbu	40
3.4. Valoriser des ressources et développer ses capacités en mobilisant des capitaux	41
3.5. Une lutte des places pour accéder ou défendre des ressources ?	42
La fabrique de la thèse – Méthodologie de la recherche en terrain mouvementé	46
1. Structuration et réalisation des entretiens directifs	46
1.2. Structuration des entretiens directifs	46
1.2. Présentation du terrain et choix des villages enquêtés dans le cadre des entretiens directifs	51
1.3. Taille de la population et taux de réponses aux entretiens directifs	57
2. Du Khumbu à Katmandou : de l'entretien semi-directif à la recherche informelle	59
2.1. De l'entretien directif à l'entretien semi-directif	59
2.2. « La recherche informelle » : être vacant, c'est être productif !	60
2.3. Langages et entretiens : le rôle clef de Lhakpa Sherpa	60
3. Faire de la recherche en terrain mouvementé	65
3.1. Un accès au terrain en dents de scie	65
3.2. Faire et apprendre avec les tremblements de terres	68
3.3. Faire de la recherche en terrain surinvesti	70
Première partie	
La mise en tourisme du Khumbu : d'un espace-temps limitatif à un espace-temps des possibles	
Introduction de la première partie	
	74
Chapitre 1 – « De la pioche au piolet » : l'invention du tourisme de montagne dans la région de l'Everest	76
1. Le Khumbu avant l'invention du tourisme, un espace-temps limitatif	79
1.1. Le Khumbu : isolat à l'intérieur d'un pays très cloisonné	79
1.2. Les Sherpas du Khumbu : modes de vie et de subsistance	82
2. De l'invention de l'Everest à celle du trekking	89

2.1. De la (dé)mesure à l'invention du troisième pôle	89
2.2. Britanniques et Sherpas à la conquête de l'Everest	90
2.3. De la victoire sur l'Everest à l'invention du trekking	91
3. Une région de montagnes propice à l'héroïsme et profondément hétérotopique	95
3.1. L'attrait pour une terre de héros	95
3.2. Un paradis perdu propice à la régénération sociale, physique et morale	101
Chapitre 2 – De la « fée des glaciers » au « Khumbupoly » : valorisation des ressources locales fondatrices du système touristique	106
1. Des montagnes particulièrement attractives et lucratives	110
1.1. Des touristes de plus en plus nombreux...	110
1.2.... et aux origines géographiques de plus en plus variées	111
1.3. De nouveaux touristes plus enclins à dépenser ?	112
2. Structuration de l'emploi et des revenus du tourisme de montagne dans le Khumbu	116
2.1. Métiers et revenus de l'himalayisme	116
2.2. Métiers et revenus du trekking	119
2.4. Métiers de l'hébergement et de l'accueil touristique	122
2.4. Gérants de tea-shop, agriculteurs et colporteurs : emplois touristiques indirects	123
3. L'art de mettre la fée des glaciers en bouteille : innovations et diversification du panier de biens et de services dans le Khumbu	126
3.1. L'eau domestique : opérateur indispensable dans l'offre des lodges	126
3.2. Une marchandisation de l'eau de consommation	127
3.3. Eau et innovations dans la production agricole : l'émergence des serres maraichères	130
3.4. Et la lumière fut	131
4. De l'effet structurant du flux de trekkeurs dans la région de l'Everest	133
4.1. Mutations spatiales et paysagères dans le Khumbu	133
4.2. L'émergence du « Khumbupoly » : révolution de la valeur des terres dans la région de l'Everest	139
4.3. Être ou ne pas être sur le sentier touristique	142
Conclusion de la première partie	145
Deuxième partie	146
Acteurs et stratégies d'accès aux ressources locales : jeux de places et d'emplacements	146
Introduction de partie	150
Chapitre 3 – Disponibilité, stratégies et inégalités d'accès à la ressource en eau domestique et en eau énergie dans le Khumbu	154
1. Une ressource en eau relativement abondante mais inégalement valorisée	156
1.1. Des hameaux d'altitude dépourvus de systèmes d'adduction et très contraints par le gel	157
1.2. Dans les villages de moyenne altitude : des systèmes d'adduction très artisanaux mais jugés satisfaisants par les habitants	160
2.3. Lukla et Namche Bazaar ; « si vous avez de l'argent, vous n'avez pas de problèmes d'eau ».	166
1.4. Dans le Pharak : des réseaux d'adduction hétéroclites révélateurs d'importantes rivalités	166
3. L'électrification du Khumbu : une production encore trop insuffisante et disparate pour répondre aux besoins de tous équitablement	170
2. 1. Les micro-installations photovoltaïques au secours des hameaux de haute altitude	172
2.2. Coup de foudre au sommet : l'incontournable rôle des touristes et alpinistes dans l'électrification des villages de la région	173
2.3. Les défaillances de la production et de la gestion de l'électricité dans le Pharak	178
2.4. Le réseau de la Khumbu Bijuli Company : une réussite technique mais un modèle de gestion économique contesté et contestable	182
3. Valorisation et gestion de la ressource en eau : un processus de développement incontestable entaché par des problèmes de partage	187
Chapitre 4 – Trouver et conquérir sa place : stratégies de (dé)placements vers et à travers	190

« l'espace-tremplin » du Khumbu	
1. Intégrer l'Eldorado himalayen : stratégies d'accès au système touristique local par les <i>outsiders</i>	194
2.2. Fuir pour (sur)vivre	194
2.3. Du métier de porteur à celui de gérant de lodge	197
2.4. Importance de l'expérience et des réseaux chez les <i>outsiders</i> qualifiés	199
2.5. Louer n'est pas forcément gagner !	210
2.6. L'implantation d'acteurs exogènes puissants : capturer les points de vue en achetant sa place	203
3. La montagne comme unique échappatoire : stratégies des paysans-sherpas de la Bothe Kosi	206
3.1. Les paysans de la Bothe Kosi, grands perdants du Khumbupoly	206
2.2. Partir en montagne pour que ses enfants n'aient pas à le faire	210
2.3. Tisser des relations au sommet : le rôle déterminant des <i>jindaks</i> et des ONG	214
3. Camper sur ses positions ou partir en conquérir de plus lointaines ?	219
3.1. Hériter ou conquérir son emplacement à Lukla et Namche Bazaar	219
3.2. Rester, capitaliser et investir ou donner à louer et partir vers d'autres opportunités ?	226
3.3. De l'inégalité parmi les trajectoires socio-spatiales des enfants	228
Conclusion de partie	232
Troisième partie	
La société à l'ère du « Yak Donald's », un haut-lieu entre changements globaux et transformations locales	236
Introduction de la deuxième partie	238
Chapitre 5 – Partir ou défendre sa place dans la région de l'Everest	242
1. Migrations et structures sociodémographiques au Népal et dans le Khumbu	245
1.1. Un contexte politique et économique fragile à l'origine de migrations et de nettes recompositions démographiques	246
1.3. Une région du Khumbu qui se vide de sa population sherpa ?	253
2. La région de l'Everest, un territoire hautement symbolique à défendre	253
2.1. Sherpas et immigrés : le litigieux partage des ressources locales	257
2.2. Rivalités au sommet : une lutte pour la place de premier de cordée	267
Chapitre 6 – Le dilemme sherpa : trouver la bonne place pour changer sans trahir	274
1. Impact des mobilités sur les structures économiques locales : rupture ou continuité ?	279
1.1. Toujours plus loin : l'aïeul à Darjeeling, les parents à Katmandou, les enfants à New York	280
1.2. Un manque de main d'œuvre dans la région ?	285
2. Du « Yak Donald's » au « Global Sherpa » : les processus d'innovation dans l'économie du tourisme de montagne	289
2.1. Importation, contrefaçon et hybridation de la culture globale	290
2.2. Le « made in Khumbu » : acquisition de compétences culturelles et naissance d'un marketing ethnique	293
2.3. Délocalisation, exportation et stratégies d'intégration verticale : le « made in Khumbu » à l'assaut du marché international	296
3. Les entrepreneurs sherpas, véritables gardiens de l'Himalaya ?	299
3.3. Une véritable responsabilité sociale des entrepreneurs sherpas ?	300
3.4. « Main basse sur la cité » : les limites du modèle local de gouvernance	306
Conclusion de la troisième partie	309
Conclusion	312
Les Sherpas sur le fil de l'arrêt	
Bibliographie	320
Données d'organisme	340

Table des matières

Annexes	344
Annexes 1. Structurations des entretiens directifs	346
Annexe 2. Structurations des entretiens directifs auprès des touristes	359
Annexes 3. Structurations des entretiens directifs menés auprès des porteurs	361
Annexes 4. Entretiens semi-directifs	362
Annexes 5. Données socioéconomiques	397
Annexe 6. Données sur les <i>jindaks</i>	411
Annexe 7. Données sur les enfants	413
Annexe 8. Possession de bétails parmi les ménages enquêtés	415
Annexe 9. Prix observés sur le marché immobilier du Khumbu	419
Annexe 10. L'accès à l'eau dans le bourg de Namche Bazaar avant le projet Gyajo.	421
Annexe 11. Problèmes d'accès à la ressource selon les habitants de la région	422
Annexe 12. Situation économique et politique du Népal de 1950 à 2017	423
<i>Table des figures</i>	425
<i>Table des encadrés</i>	427
<i>Table des matières</i>	429
Résumés	434

La société sherpa à l'ère du « Yak Donald's » - Lutte des places pour l'accès aux ressources dans la région touristique de l'Everest (Népal)

Au-delà des représentations et des pratiques des alpinistes et trekkeurs, toujours plus nombreux, les conditions du développement et de la pérennisation du système touristique associées à la région népalaise de l'Everest – le Khumbu – semblent de plus en plus reposer sur la valorisation de ressources comme l'eau, l'électricité et l'emplacement foncier. Source de revenus considérables pour les populations locales, et plus particulièrement pour les hébergeurs touristiques, l'accès à ces différentes ressources ne va pourtant pas de soi. Tous les acteurs n'occupent pas les mêmes positions, ni ne possèdent les mêmes moyens pour les valoriser. Cet accès aux ressources, et par extension à de nouvelles positions socio-spatiales, donne lieu à de multiples stratégies fondées sur les capitaux, compétences et intérêts de chacun. Dans cette petite région, néanmoins hautement symbolique, ces stratégies d'accès aboutissent à une lutte des places entre d'une part les membres de la communauté sherpa – qui revendiquent une position d'*insiders* mais se déploient à l'extérieur du Khumbu par des modes d'habiter très polytopiques –, et d'autre part, de nouvelles populations originaires des basses vallées, en position d'*outsiders*, qui cherchent à s'y implanter. Dans le contexte d'un espace de plus en plus ouvert sur le monde, en pleine recomposition sociodémographique et culturelle, ce qu'incarne le « Yak Donald's » – l'un des nombreux nouveaux *pubs* implantés dans la région –, se pose ainsi la question du partage et de la gouvernance des ressources et des revenus de ce haut-lieu du tourisme. Loin d'être passifs, mais plutôt à l'origine de ces nouvelles dynamiques, cette thèse montre comment les manipulateurs de symboles sherpas contrôlent encore largement le territoire et l'économie du tourisme.

Mots-clés : Tourisme, Montagne, Ressource, Développement, Eau, Mobilités, Capital spatial, Lutte des places, Electricité, Himalaya

The Sherpa community in the “Yak Donald's” era – Locational struggles for access to resources in Mount Everest touristic region (Nepal)

Beyond the representations and practices of mountaineers and trekkers, conditions for the development and functioning of the touristic system linked to the Nepalese Mount Everest area (the Khumbu region) seem to be increasingly based upon resources such as water, electricity and property. With the rise of tourism, these various resources are source of considerable incomes for local populations, especially for lodge owners. However, sharing these resources is not simple. First, the different actors do not occupy the same positions in relation to them. Second, they don't have the same capacities (*i.e.*, capital and skills) to exploit them. Eventually, they do not have the same interests depending on their social status, so their cooperation is not always guaranteed. In this small but highly symbolic region, local access to resources leads to “locational struggles” (Lussault, 2009). This struggle opposes members of the Sherpa community - who claim to be deeply rooted inhabitants, but whose ways of life are very polytopic – and on the other hand, new populations from the lower valleys, who seek to establish themselves within the Khumbu region. In the context of intense interrelations with the rest of the world, as well as wide socio-demographic and cultural changes, which is embodied in one of the many new pubs established in the region; the “Yak Donald's”, this questions the good resources governance of this tourist hub. Far from being passive, but rather very proactive, this thesis shows how the Sherpas still control the territory and its touristic economy.

Key words: Tourism, Mountain, Resource, Development, Water, Mobility, Spatial capital, Locational struggle, Electricity, Himalayas